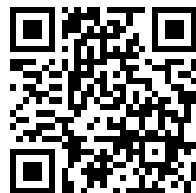

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

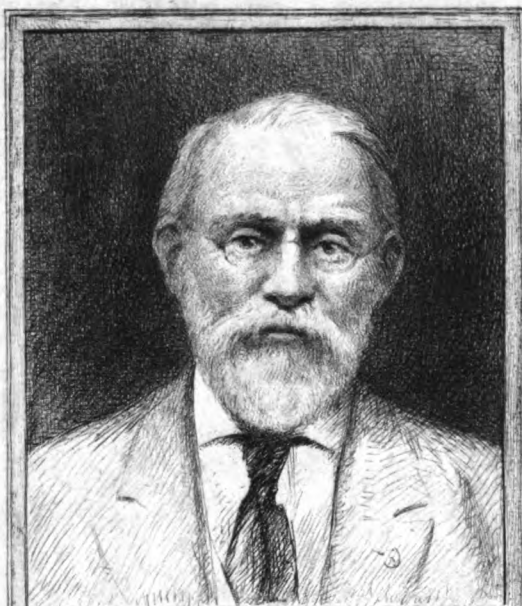
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 49525 3 DUPL



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

1842-1930

DC
611
.A16
A2

REVUE DE L'AGENAIS

REVUE DE L'AGENAIS

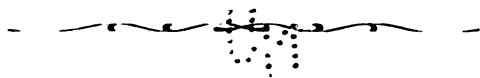
ET DES

ANCIENNES PROVINCES DU SUD-OUEST

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES, LETTRES & ARTS D'AGEN

Tome Septième — Année 1880



AGEN

P. NOUBEL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR. — V^e LAMY, SUCCESSEUR

43, Rue Saint-Antoine, 43

—
1880

२३

Dunning
Nijhoff
10-11-26
13603

NOTES HISTORIQUES
SUR DES
MONUMENTS FÉODaux OU RELIGIEUX
DU DÉPARTEMENT DE LOT-ET-GARONNE.¹

(Suite)

VII

MONTGAILLARD. — VIANNE, anciennement VILLELONGUE. — LIMON. —
CHATEAU DE TRENQUELLÉON.

MONTGAILLARD. — Le château et le village de Montgaillard sont construits sur un coteau élevé ; ils dominent le chemin qui descend de Xaintrailles à Vianne ; le chemin vicinal de Lavardac à Buzet traverse le village. Le château est ancien et considérable, la commune est entourée des communes de Vianne, de Lavardac, de Xaintrailles. L'église de Montgaillard, sous l'invocation de saint Étienne, est une simple salle rectangulaire ; elle a trois fenêtres romanes, un portail du xiii^e siècle, et une chapelle du xvi^e. Elle devint en 1284 annexe du prieuré de Vianne, dépendant de la Grande Sauve. (*Georges Tholin, cité, p. 66 et 67.*)

Vianne de Gontaut-Biron, dame de Montgaillard, a donné cette seigneurie à un membre de la maison de l'Isle-Jourdain, qui a concouru à la fondation de la bastide de Vianne ; elle a été mariée avec

¹ Voir page 481.

un sire d'Albret, seigneur de Nérac, etc. Il me paraît dès lors utile de faire connaître en quelques mots l'histoire agitée de cette dame, et le nom de ses auteurs ou proches parents.

Henri de Gontaut, seigneur de Biron, de Badefol, de Bigaroque, etc., donna divers biens à l'abbaye de Cadoin en 1189 et 1190, à l'abbaye de la Sauve en 1216, et mourut en 1222.

L'année suivante, ses trois fils Vital, Gaston II, auteur des ducs de Gontaud-Biron, et Pierre, auteur de la branche des barons de Badefol, firent une donation à l'abbaye de Cadoin. Les deux frères aînés Vital et Gaston II, sont au nombre des barons d'Agenais, qui, l'an 1243, prêtent serment de fidélité au roi Saint-Louis, entre les mains de Jean Leclerc et Oudard de Villars, commissaires royaux.

Vianne de Gontaut Biron, fille aînée dudit Vital, et petite-fille d'Henri de Gontaut, chevalier, seigneur de Biron, de Badefol et de Bigaroque, eut une existence assez tourmentée. Elle épouse Amanieu VI, sire d'Albret, chevalier, seigneur de Nérac, Casteljaloux et autres places, en a plusieurs enfants ; puis en est séparée, par bulle du 22 septembre 1268, sous le faux prétexte qu'elle a été levée des fonds de baptême par Amanieu V, sire d'Albret, seigneur de Nérac, Casteljaloux, etc., père dudit Amanieu VI. Elle est alors mariée en secondes noccs à Hélié de Castillon, chevalier, d'une famille aussi fort illustre, dont j'ai parlé à l'article *Artiques et château de Mauvezin*.

Quelques années après, Vianne de Gontaut Biron, ayant prouvé la fausseté du fait qui avait occasionné ou motivé sa séparation de son premier mari, est renvoyée, par sentence du mois d'avril 1272, audit Amanieu VI, sire d'Albret (veuf en premières noccs de Mathe de Bordeaux, fille de Pierre de Bordeaux, seigneur de Puyguilhem).

La même Vianne de Gontaut Biron s'étaient occupée de fondations pieuses. Dès l'an 1261, elle avait fondé le couvent des Dominicains de Condom. Elle contribua depuis à la fondation du couvent de Prouillan ou Pontvert, près Condom, exculsivement destiné aux demoiselles nobles. Cette maison religieuse était, selon l'expression de l'époque, une filleule de l'abbaye de Prouille près Fanjaux, fondée par saint Dominique de Gusman. Vianne mourut le 21 février 1280 (vieux style, 1281, suivant le calendrier actuel), dans la maison qu'elle avait fait bâtir pour sa demeure particulière au couvent fondé par elle à Condom pour les Dominicains.

Vianne de Gontaut Biron avait donné le château de Montgaillard, avant l'année 1271, à son neveu Jourdain de l'Isle, fils de sa sœur N. de Gontaut Biron, et de Jourdain, seigneur de l'Isle, auteur des comtes de l'Isle Jourdain, et descendu d'Othon Raymond, seigneur de l'Isle et d'Emme de Toulouse (celle-ci fille de Guillaume III, dit Taillefer, comte de Toulouse, d'Albigeois, de Qercy et en partie de Nîmes, mort en 1037, et d'Emme de Provence, sa seconde femme).

(Ce qui est relatif à Vianne de Gontaut-Biron est puisé principalement dans DE COURCELLES, *hist. gééal. des Pairs de France*, tom. II, article DE GONTAUT, p. 6 et 7, et dans DOM VAISSETTE, *histoire génér. de Languedoc*.)

Le Cartulaire d'Agen confirme l'alliance de ladite Vianne avec Amanieu VI, sire d'Albret. Ce manuscrit officiel, copié en 1520, par les ordres de Jean de Valier, vicaire général d'Agen, régissant le diocèse au nom de l'évêque Marc Antoine de la Rovère, et signé VALERII, rapporte en effet que noble dame Vianne, épouse de noble homme messire Amanieu d'Albret (*nobilis domina Vianna, uxor nobilis viri domini Amanei de Lebret*), donne spontanément à l'évêque d'Agen, toutes les dîmes qu'elle perçoit dans tout le diocèse d'Agenais (*Cartulaire d'Agen*, Bulle cotée par lettres D F).

Le 16 novembre 1286, messire Jourdain de l'Isle, jeune (*dominus Jordanus de Insula, Junior*), reconnaît tenir du seigneur d'Agenais, la moitié du château de Puch de Gontaut (*medietatem castri Podii Gontaldo*), avec les appartenances dudit château, pour lequel il doit au roi d'Angleterre, seigneur d'Agenais, l'hommage, le serment de fidélité et la moitié d'un chevalier ou d'un écuyer avec un cheval et les armes de guerre, lorsque l'armée commune sort de l'Agenais.

Le même Jourdain de l'Isle reconnaît en outre tenir le château de Montgaillard avec ses dépendances (*Item recognovit dictus Jordanus de Insula se tenere a dicto domino rege castrum de Montegaillardo cum suis pertinentiis*), et ce qu'il possède près de Cap d'Ourbize, de Vianne et de l'Avance (*apud Caborbiza, apud Vianna et apud Avansa*) ; il doit pour cela l'hommage, le serment de fidélité et un chevalier ou écuyer armé, ayant un cheval et ses armes (*Archiv. hist. du départ. de la Gironde*, tom. I, p. 359).

Notons en passant que la bastide construite autour de l'église de Villelongue, dont je vais parler, est déjà nommée Vianne en novembre 1286.

Le même Jourdain de l'Isle avait d'autres possessions féodales sur la rive gauche de la Garonne ; il reconnaît par exemple le même jour 16 novembre 1286, tenir de concert avec Ratier de Durfort, ce qu'ils possèdent à Dunes et dans son territoire, et devoir pour cela la foi, l'hommage et cent sols Morlaas à chaque mutation de seigneur d'Agenais (*Idem, idem*).

Le fief de Montgaillard n'appartenait pas en entier à Jourdain de l'Isle. On voit qu'en présence de Bernard de Saint-Loup et d'Antoine de Pouy le haut, le 22 novembre 1286, Guillaume-Arnaud de Padern ou de Padiern (*Guillelmus Arnaldi de Paderno*) reconnaît tenir du seigneur d'Agenais, tout ce qu'il possède à Montgaillard et dans ses appartenances (*res quas habet et tenet apud Montem Gaillardum et in suis pertinentiis*), pour lesquelles il dit devoir dix sols Arnaudens d'acaptes et le serment de fidélité (*Idem, p. 386*).

VIANNE, anciennement VILLELONGUE. — La jolie église romane et le village de Villelongue firent longtemps partie de la juridiction ou de l'honneur du château de Montgaillard. Ils devinrent au contraire le chef-lieu de la juridiction, lorsque la petite bourgade fut transformée en bastide, sous le nom de Vianne, vers la fin du xiii^e siècle. (On trouvera la description et le plan de l'église paroissiale Notre-Dame de Vianne dans les *Etudes sur l'Architecture religieuse de l'Agenais du dixième au seizième siècles*, par M. Georges Tholin, p. 108 à 110).

Cette bastide est encore, à très peu de chose près, ce qu'elle était au moment de sa construction. Elle est située sur la rive gauche de la Baïse, très près de la berge, au point d'intersection de deux lignes, allant l'une de Montgaillard à Limon, l'autre de Lavardac au château de Trenquelléon, à deux kilomètres environ de chacune de ces localités. Elle a longtemps captivé l'attention des membres du Congrès Archéologique. Je vais essayer de résumer l'histoire de sa fondation.

Fils et successeur du roi Jean-Sans Terre, et petit-fils d'Henri II Plantagenet, comte d'Anjou, duc de Normandie, roi d'Angleterre, et d'Eléonore, duchesse de Guienne, Henri III fut roi d'Angleterre en 1216, battu à Taillebourg par S^t-Louis en 1242, et mourut en 1272.

Son fils Edouard 1^{er}, né en 1240, devint, à la mort de son père, roi d'Angleterre, seigneur d'Irlande, duc de Guienne. Il fut seigneur d'Agenais en 1279, lorsque Philippe le Hardi, roi de France, consentit à exécuter d'anciens traités. C'est à cet Edouard 1^{er}, que les seigneurs

de l'Agenais de la rive gauche de la Garonne, à l'exception des seigneurs du Bruilhois, consentirent en novembre 1286, des reconnaissances féodales, dont j'ai cité quelques exemples.

Nous avons vu également que Jourdain de L'Isle reçut en 1271, le château de Montgaillard, qui lui fut donné par Viamme de Gontaut-Biron, sa tante maternelle.

Des représentants du roi Edouard 1^{er}, seigneur d'Agenais, et noble messire Jourdain de L'Isle, chevalier, dit le Jeune, seigneur de Montgaillard, se mettent d'accord pour construire une bastide dans la paroisse Sainte-Marie de Villelongue, située dans la juridiction et le district du château de Montgaillard (*inter gentes illustris domini regis Angliæ, ducis Aquitaniæ, ex parte unâ, et nobilem virum dominum Jordanum de Insulâ, militem, juniorem, dominum castri Montisgaillardi, et gentes suas ex alterâ, super facto bastidæ de novo construendæ in parrochia beatæ Mariæ Villæ longæ, in honore et districtu castri Montisgaillardi*).

Le 22 novembre (*nono die exitus mensis novembris*) 1284, noble homme messire Jean de Grailly, chevalier dudit roi et son sénéchal du duché de Guienne, et ledit seigneur Jourdain de L'Isle rédigent des conventions ou un traité pour que, dans la paroisse S^{te}-Marie de Villelongue, une nouvelle bastide soit construite et nommée Vianne (*Ita ordonatum existit et conventum de voluntate partium prædictorum, quod in dicta parrochia beatæ Mariæ Villælongæ fiat et construaturs nova bastida seu villa vocata Vianna, sub pactis modis et conventionibus infra scriptis*).

Jourdain de L'Isle donne audit sénéchal et au notaire, qui l'acceptent au nom du roi d'Angleterre, tout le territoire qui s'étend de la rivière de Baise près l'église de Villelongue, jusque sur les rochers de Montgaillard, et depuis la terre de Bellus de Cazanove et de ses partionnaires, jusques aux fiefs dudit roi vers Lavardac (*.... ad opus dictæ bastidæ totam terram et omnes possessiones quæ sunt a flumine Baisæ prope ecclesiam Villælongæ, usque ad supersiliarupium quæ sunt versus Montem Gaillardum, sicut ducuntur a terra Belli de Cazanova et partionarum, quorum usque ad feuda prædicti domini Regis versus Lavardacum*).

La bastide et les terres et possessions susmentionnées seront communes entre le roi Edouard 1^{er}, et Jourdain de L'Isle et ses héritiers. La haute justice (*in casibus mortis, vel mutilationis membrorum, seu fustigationis ut de portationibus, seu castelli vel*

spensorii missionis, ad dominum regem Angliæ et ejus successores solummodo pertinebit) appartiendra exclusivement au roi d'Angleterre. La moyenne et la basse justice appartiendront aux deux parties contractantes. Les revenus de toute la justice seront partagés. La juridiction de ladite bastide s'étendra depuis la Baïse jusques aux murailles de Montgaillard et dans tout le territoire dudit château de Montgaillard vers Calézun, et au-delà de la rivière de Baïse, aussi loin que s'étend la terre, la juridiction et le district dudit seigneur vers Pujols et le chemin vulgairement appelé Ténarèse (*et ultra flumen Baisæ quantum protenditur terra, jurisdictio vel districtus dicti domini versus Pujols et iter quod vocatur vulgariter Tenaresa*).

Jourdain de L'Isle réserve ses fiefs et arrière-fiefs, mais tout ce qui n'est pas fief sera *commun* entre le roi et le seigneur de Montgaillard. Le territoire qui est au bout du pont de Lavardac, où ledit roi Edouard a la justice mère, mixte impère, restera en propre au roi.

Ce dernier aura un bailli ou baile dons ladite bastide pour y rendre en son nom la haute et basse justice. Le lieu de messire Othon de Lomagne nommé à *Malo lerne*, et le château de Feugarolles avec leurs appartenances, et la paroisse de Calézun, même ce qui n'est pas compris dans la juridiction de Montgaillard, seront à perpétuité du ressort et de la baillie de ladite bastide (*de ressorte et ballivia dictæ bastidæ*).

Il est convenu que chacun des deux seigneurs aura son bailli ou baile dans ladite bastide; et que les hommes de Montgaillard ne seront pas reçus dans la bastide, sans le consentement de Jourdain de L'Isle ou de ses successeurs; que la cavalerie sera sous les ordres exclusifs du roi.

Jean de Grailly, sénéchal, s'engage à faire ratifier ces conventions par le roi d'Angleterre.

L'acte, écrit en deux expéditions, l'une pour le roi Edouard 1^{er}, l'autre pour Jourdain de L'Isle, est fait à Montgaillard le 22 novembre 1284, régnant Philippe, roi de France, Edouard, roi d'Angleterre, seigneur de Guienne, Jean, évêque d'Agen (*Item fuit actum inter dictas partes, quod de prædictis fiant duo publica instrumenta ejusdem tenoris, quorum unum habeat dictus dominus seneschallus, et aliud habeat dictus dominus Jordanus. Hoc fuit factum et concessum apud Montem Gaillardum, prout superius continetur, nono die exitus mensis novembris, regnante Philippo rege Franciæ,*

Edouardo rege Angliæ, domino Aquitanix, Joanne episcopo Agennensi, anno ab incarnatione Domini millesimo ducentesimo octogesimo quarto).

Le roi Édouard 1^{er} reconnaît par lettres patentes scellées de son scel, avoir entendu et bien compris les conventions faites entre Jean de Grailly, chevalier, son ancien sénéchal de Gascogne, agissant au nom dudit monarque, et Jourdain de L'Isle, chevalier, relativement au paréage de la bastide vulgairement appelée de Vianne en Agenais.

Pierre de Morin, chevalier, lieutenant de noble homme messire Théobald de Chipois, chevalier, sénéchal d'Agén pour l'illustre seigneur roi de France, constate avoir vu les Lettres dudit Édouard, roi d'Angleterre, scellées du sceau dudit souverain, relatives aux conventions pour la construction de la bastide de Vianne.

En conséquence de ces conventions, Édouard 1^{er}, par la grâce de Dieu, roi d'Angleterre, seigneur d'Irlande et duc de Guienne, étant à Valence au mois de juin 1286, donne des coutumes aux habitants de la bastide de Vianne en Agenais.

La nouvelle bastide aurait dû être nommée Villelongue, puisqu'elle était construite autour de l'église et du village de ce nom ; mais par un sentiment de reconnaissance fort naturel, Jourdain de L'Isle, seigneur de l'emplacement de ladite bastide, voulut que la nouvelle ville fut nommée *Vianne*, pour perpétuer le souvenir de Vianne de Gontaut Biron, sa tante maternelle, sa bienfaitrice qui lui avait donné le château de Montgaillard et par conséquent l'emplacement de la nouvelle bastide.

Les murs d'enceinte de Vianne sont parfaitement conservés. Ils circonscrivent un grand rectangle ou parallélogramme, avec une tour ronde à chacun des angles. On entre dans la ville par quatre portes semblables, une au milieu de chaque côté du rectangle, et ouverte sous une tour carrée, saillante, terminée par une plate-forme et des créneaux, sans aucune trace de mâchicoulis. On est dès lors, ce me semble, autorisé à conclure qu'en 1286, le mâchicoulis n'était pas encore en usage en Agenais.

L'église est romane, antérieure de plusieurs siècles à la fondation des fortifications de la ville. Les chapiteaux intérieurs bien conservés, sont fort intéressants pour les archéologues. Lors de la construction

des fortifications de la bastide, le clocher fut transformé en espèce de donjon.

Les rues sont droites comme dans les autres bastides, et coupées par d'autres lignes droites. D'un point central, on voit les quatre portes de la ville. Vianne ne s'étant pas peuplée autant qu'on l'avait espéré, les maisons agglomérées au centre de la ville sont à une assez grande distance des fortifications destinées à les protéger.

Le 14 novembre 1286, Bernard d'Astaffort, chevalier, (*Bernadus de Astafforti, miles*), habitué à l'ancienne dénomination, reconnaît tenir du seigneur d'Agenais, ce qu'il a dans la paroisse Sainte-Marie de Villelongue (*in parrochia Sanctæ Mariæ de Villalonga*) et dans la paroisse de Florac. Il doit pour cela le serment de fidélité et répondre à ceux qui viennent se plaindre devant lui (*pro quibus recognovit coram eo querelantibus respondere*). Il reconnaît, en outre, ce qu'il possède dans le château de Montgaillard (*quod habet in castro de Monte Gaillard*), et doit pour cela l'hommage, le serment de fidélité et cent sols de monnaie courante (*Archv. hist. du départ. de la Gironde*, tom. I, p. 357 et 358).

La bastide de Vianne étant constituée et organisée, vient, par l'organe de ses six consuls et de deux chevaliers, qualifiés aussi *écuyers de la dite bastide* (probablement capitaines ou chefs militaires du lieu), faire sa reconnaissance féodale au seigneur d'Agenais.

En effet, le 22^e jour du mois de novembre 1286, Pierre-Arnaud de Feudas, Garcie Novald de Cazanea, Pierre de Contault, Pierre Mercadier, Géraud Boel, Pierre Ameva, consuls de la bastide de Vianne, agissant pour eux et pour l'université du lieu, et Guillaume-Arnaud de La Roche ou de La Roque et Bernard d'Astaffort, chevaliers, écuyers de la dite bastide (*Petrus Arnaldi de Feudas, Garsias Novaldi de Cazanea, Petrus de Contault, Petrus Mercaderii, Geraldus Boelli, Petrus Ameva, consules bastidæ de Vianna, pro se et universitate dicti loci, et Guilhelmus Arnaldi de Rupe et Bernardus de Astaforti, milites, escudiers dictæ bastidæ*), dirent qu'eux, au nom de ladite université, et ladite université doivent au seigneur, roi d'Angleterre, le serment de fidélité et le service militaire, lorsque ce service est fait par les autres bastides d'Agenais.

Ils doivent au même seigneur-roi et à messire Jourdain de l'Isle, pour chaque ayral et jardin qui sont dans la dite bastide, six deniers Arnaudens d'oblies (*sex denarios Arnaldenses oblia-*

rum) et autant d'acptes à mutation de seigneur et de fleusatiers (*in mutatione dominorum quam feudatariorum*).

Ils doivent donner, tant au seigneur-roi qu'au dit messire Jourdain, pour chaque concade de terre qui s'étend du rocher jusques à la rivière de Baise, deux sols Arnaudens d'oblies annuellement et autant d'acptes à chaque mutation de seigneur et de feudataire.

Enfin ils doivent aux seigneurs susnommés cinquante sols Arnaudens annuellement pour les mazels ou bancs de boucherie ; et celui qui dans ladite bastide aura un four, cuisant dans ledit four du pain pour d'autres personnes que pour lui (*et ille qui habebit furnum in dicta bastida, decoquente panem alienum in dicto furno*), devra donner annuellement auxdits seigneurs dix sols Arnaudens.

Les témoins de cette reconnaissance féodale sont Grunard de Hautes-Vignes, messire Bonel de Serres, et Arnaud d'Aux (*Archiv. hist. du départ. de la Gironde*, tom I, p. 384 et 385).

Le vendredi avant la fête de l'Annonciation de la Sainte-Vierge 1303, Arnaud de Lar, baile de Vianne (*Arnaldus de Lar, bajulus Viannæ*), pour le roi d'Angleterre, Arnaud Caze, baile du même lieu pour noble homme messire Jourdain de l'Isle, chevalier ; les quatre consuls, Pierre Brosse, Vital de Lartigole, Géraud de Pins, et Barthélemi de Gueyze, et les habitants de l'Université du lieu convoqués à cet effet, rédigent un règlement de police pour l'entrée du vin, les provisions du marché, les boucheries, les vols, etc.

Le Chapitre Saint-Etienne d'Agen avait succédé aux droits de Jourdain de l'Isle ou de sa famille, à une date et pour des causes qui ne me sont pas connues. Toujours est-il qu'en 1545 ou 1546, les Commissaires nommés par Henri II d'Albret, roi de Navarre et duc d'Albret, faisant procéder à la confection du papier terrier du duché, prétendent que le syndic du Chapitre Saint-Etienne d'Agen, représentant Jourdain de l'Isle, est tenu de faire hommage audit roi, comme sire d'Albret, de fournir un dénombrement des rentes et autres droits dont le Chapitre jouit dans la juridiction de Vianne. Faute d'hommage et de dénombrement, les Commissaires du roi de Navarre font faire une saisie féodale au préjudice du syndic, qui se pourvoit devant l'évêque d'Aire, commissaire, et prétend n'être tenu ni à l'hommage, ni au dénombrement. Le syndic me paraît d'autant mieux fondé dans sa prétention, qu'il représente Jourdain de l'Isle, seigneur de toute la juridiction de

Montgaillard, appelée juridiction de Vianne depuis l'année 1286, lequel Jourdain avait spontanément et gratuitement cédé à cette date au roi d'Angleterre le droit de coseigneurie ou le paréage, c'est-à-dire la moitié de ses droits féodaux.

Justice ne lui étant pas rendue, le Syndic fait appel devant le sénéchal d'Agenais, qui ordonne des enquêtes. L'affaire est portée au Conseil du roi ; celui-ci ordonne aux évêques d'Oleron et d'Aire de vérifier les enquêtes. Les Commissaires nommés et d'autres officiers du roi prennent connaissance des titres produits par le Syndic.

Un accord est ensuite signé entre les parties, en vertu duquel la haute, moyenne et basse justice de Vianne appartient entièrement au roi, comme sire d'Albret. Ce dernier prendra seul les cens pour les affileusements et arrentements précédemment faits au nom du roi ou de ses prédécesseurs, sires d'Albret. Le Syndic prendra la moitié des rentes, lods et ventes accoutumés *dans la ville et le dex de Vianne*, et le sire d'Albret, l'autre moitié.

Et hors le dex du dit Vianne, le Syndic prendra le quart des fiefs accoutumés et la moitié des ventes ; le seigneur-roi, sire d'Albret, aura les trois parties restantes, et la moitié des ventes.

Cette transaction sur procès est passée devant notaire en présence desdits Commissaires.

Depuis lors, le Chapitre Saint-Etienne d'Agen a toujours joui paisiblement des droits réglés par cette transaction ; et il ne lui a été demandé aucun hommage, ni dénombrement de la part du sire d'Albret.

On voit que les droits des deux seigneurs variaient, suivant qu'ils étaient exercés *dans la ville et le dex*, ou *hors le dex*. Une ville est limitée par ses murailles, une commune ou juridiction par les communes limitrophes ; mais qu'était le *dex*, et qu'elles étaient ses limites ?

Le *dex* était un petit espace ou tènement qui entourait les murs de la ville, et faisait partie de la *Sauveté* de cette ville. — Dans son *histoire des comtes de Toulouse*, Guillaume Catel, conseiller au Parlement, dit à la page 194 : « Alphonse.... aymait grandement le peuple « de Tolose, ayant accordé de grandes franchises et libertés à ceux « de la dite ville et à ceux qui sont de *salvitate*, c'est-à-dire de la « Sauveté, qui sont encores dans les limites et bornes de la Sauveté, « que nos coutumes appellent *dans le dex de Toulouse*, peut-être

• parce que les bornes estoient marquées par des croix, comme dit
• cet ancien titre, lesquelles en chiffres (X), veulent dire dix, ou *dex*
• en lengage du pays. » — Puis citant le titre, page 195 : «... *con-*
• *cessite eandem salvitatem, sicut signata est, et bodulata per cruce,*
• *et de cruce et in cruce.* »

Ainsi, les limites du *dex* et de la *Sauveté* d'une ville sont les mêmes.

Les fiefs du chapitre produisaient annuellement quatorze ou quinze livres de rente, parce que les chanoines n'avaient que la moitié des cens dans la ville et le dex, et le quart hors le dex. Les lods et ventes produisaient au plus et très rarement cent livres ; sur quoi il fallait payer les droits de régie. Le chapitre vendit en conséquence la coseigneurie de Vianne, le 30 septembre 1747, par acte retenu par Espinasse, notaire d'Agen, en faveur du juge royal de Vianne, procureur domanial au Sénéchal d'Aiguillon, bisaïeul paternel de M. de Mautor, qui réside à Aiguillon et m'a obligeamment confié les documents, d'où j'ai extrait ce qui précède sur l'histoire de la bastide de Vianne.

LIMON. — Le touriste quitte à regret ces murailles et ces portes fortifiées de Vianne, admirablement conservées comme au jour de leur construction, et qui nous font pour ainsi dire assister à la fondation d'une bastide à la fin du *xiii^e* siècle. Il traverse la Baïse sur un pont, se dirige vers le château de Trenquelléon et le bourg de Feugarolles, laissant à droite, à l'une des extrémités de la commune de Feugarolles, à deux kilomètres de Vianne, comme je l'ai dit plus haut, le village où était l'ancien château de Limon.

Nous avons vu à l'article des *Quatre tours de Barbaste*, dans le procès-verbal de la prise de possession de l'Agenais au nom du roi Philippe le Hardi, fils de St-Louis, que le *castrum de Limon* était compris en 1271, comme les châteaux de Bruch, Thouars, Feugarolles, Espiens et Bréchan, dans l'honneur de la *baillie* du Port-S'-Marie.

Pendant les *xvi^e*, *xvii^e* et *xviii^e* siècles au moins, la famille de Vacquier a possédé la seigneurie de Limon. Vers 1538, damoiselle Dominge de Vacquier de La Tude et de Limon, de la famille des seigneurs de Limon et d'Arconques entre Nérac, Lavardac et Espiens, épouse Jean de Bastard, écuyer, coseigneur des Oliviers en Arma-gnac, second fils de Pierre de Bastard, écuyer, seigneur de Terland et de Maultrot en Berry, seigneur du Bosq, de Vidalot et du fief des

Oliviers en Armagnac, capitaine et gouverneur du comté de Gaure et de la ville de Fleurance. Le futur époux avait pour bisaïeul paternel Guillaume de Bastard, chevalier, le sixième de sa famille qui fut vicomte de Fussy, seigneur de Terland et de Maultrot, lieutenant général en Berry pour le roi Charles VII (1429), et qui fut reconnu, par ordonnance royale après vérification, comme le *onzième aïeul* de Dominique de Bastard, 3^e comte d'Estang, pair de France, l'un des vice-présidents de la Chambre des pairs, président à la Cour de Cassation, grand officier de la Légion d'honneur.

Du mariage de Dominge de Vacquier de Limon de La Tude, et de Jean de Bastard, est descendu à la septième génération, François de Bastard, chevalier, seigneur de La Fitte, premier président du Parlement de Toulouse, né en 1722, mort en 1780.

Jean de Vacquier, vivant sous le règne d'Henri IV, avait un frère, Pierre de Vacquier, écuyer, et deux enfants : noble Charles de Vacquier, écuyer, seigneur de Limon, et Marie Rachel de Vacquier de Limon, mariée le 22 décembre 1619, à Joseph de Batz, écuyer, seigneur du Guay, Monon, S-Julien, Laudibat et Gontaud, grand-père de François de Batz, baron de Trenquelléon en 1708.

Noble Henri de Vacquier, seigneur de Limon, assiste le 1^{er} février 1653, au contrat de mariage passé à Nérac entre Henri de Brizac, fille de Joseph de Brizac, conseiller et avocat général du roi en la Cour des Comptes de Navarre, et d'Anne de Frère, et noble Joseph de Brocas, écuyer, seigneur de La Nauze et de Las Grèzères.

Jacques de Vacquier, écuyer, seigneur de Limon, ne vivait plus en 1699, lorsqu'une veuve fit inscrire ses armes à l'*Armorial général de France*.

Jean de Vacquier, écuyer, seigneur de Limon, fit inscrire ses armes la même année 1699.

Nous avons vu page 146, noble Elizabeth de Vacquier de Limon recevoir en dot vers 1700, la seigneurie d'Arconques, près Espiens, et la porter à son époux messire Balthazar de Cambon, chevalier, capitaine de Dragons, qui transmit ce fief à ses descendants du nom de Cambon.

Noble Pierre Salomon de Vacquier, écuyer, seigneur de Limon et de La Tuque, était seigneur de toute la paroisse de Limon. Il vendit, en 1788, cette seigneurie et le domaine privé y attaché, à M^e Pierre

de Bartouilh, lieutenant criminel du sénéchal de Nérac pendant vingt-trois ans, et qui en échange donna le domaine de Lahitte.

M. de Bartouilh fut donc le dernier seigneur de Limon. Son père Daniel Bertrand de Bartouilh, se qualifie seigneur du Buc, de Lamothe et de Calignac, dans son testament du 13 septembre 1763. Louis Bertrand de Bartouilh (grand-père de Pierre Salomon, dernier seigneur de Limon) abandonna la carrière des armes, suivie par ses ancêtres, et se maria le 31 mars 1712 avec Marthe Descazals, à Nérac, où il se fit pourvoir d'une charge de judicature.

CHATEAU DE TRENQUELLÉON. — Bâti sur la rive droite de la Baïse, entre les bourgs de Vianne et de Feugarolles, à deux kilomètres de l'un et de l'autre, le château de Trenquelléon est une fort belle résidence qui donnait à ses propriétaires avant la Révolution, le titre de baron. Un moulin en fait partie, il est mis en mouvement par les eaux du Galaup, qui prend sa source au-delà d'Espiens, passe entre le château de Salles et Limon et se jette dans la Baïse, immédiatement au-dessous de Trenquelléon. C'est vers les sources de ce ruisseau du Galaup, que 300 protestants furent tués par Blaise de Monluc, en juillet 1562.

D'où vient ce nom de Trenquelléon ?

Nous savons qu'il est convenu en 1284, entre Jourdain de L'Isle et le représentant du roi d'Angleterre, que la résidence de messire Othon de Lomagne, nommée à *Malolerne*, le château de Feugarolles et leurs dépendances, et la paroisse de Calézun, situés en aval de Vianne, feront à perpétuité partie de la juridiction de ladite bastide de Vianne.

D'un autre côté, j'ai cité à l'article Montagnac-sur-Auvignon, un passage du *Cartulaire d'Agen* dans lequel il est dit : nobles hommes Bernard et Géraud Trenquelléon frères, agissant du consentement de leur père, noble homme messire Odon ou Othon de Lomagne, chevalier, seigneur de Fimarcon (*nobiles viri Bernardus et Geraldus Trencaléon, fratres, cum voluntate nobilis viri domini Odonis de Leomania, militis, domini Feudi Marchonis, patris eorum*), donnent à l'évêque d'Agen, les dimes qu'ils ont ou prétendent avoir dans les paroisses de Sainte-Marie de Bordères et de S^t-Etienne de Calignac (*in parrochiis ecclesiarum sanctæ Mariæ de Borderas et sancti*

Stephani de Calinhac). Cette donation est de l'année 1253. (*Cartulaire d'Agen*, Bulle cotée par Lettres G. F.).

Un autre Bernard Trenquelléon de Lomagne (fils et petit-fils de deux Odon ou Othon de Lomagne et tous les trois successivement seigneurs de Fimarcon), épousait en 1313, Allemane de Cazenove, c'est-à-dire d'une famille dont nous avons vu deux représentants, Fort Aner et Bellus de Cazenove, avoir des fiefs à Estussan et dans la juridiction de Vianne.

Je pense, d'après cela, que la propriété d'Othon de Lomagne dans la juridiction de Vianne, aura perdu son nom de *Malolerne* et reçu celui de *Trenquelléon*, de l'un des trois Bernard, Géraud ou autre Bernard de Lomagne, seigneurs de Fimarcon, dits tous les trois Trenquelléon, et possédant des fiefs situés dans les cantons actuels de Nérac et de Lavardac.

J'ai dit que Trenquelléon était une baronnie. Voici les sept derniers barons de ce nom :

Daniel du Broca, baron de Trenquelléon, fit hommage de cette terre au roi, en la Chambre des Comptes de Paris, épousa Sérène de Rabar, fille de Pierre de Rabar, écuyer, seigneur de Cerveaud et de Montgré, conseiller au Parlement de Bordeaux, et de Serène de La Touche. Daniel mourut de la peste et laissa au moins deux enfants de son mariage : Alexandre du Broqua de Trenquelléon, lieutenant colonel du régiment de Médoc ;

Et noble Joseph du Broqua, écuyer, fils aîné, seigneur baron de Trenquelléon, veuf d'Olympe du Puy en 1694, mort en 1703, laissant une fille unique :

Anne du Broqua, baronne de Trenquelléon, mariée à noble Jean François de La Peyre, écuyer, seigneur de La Lanne, dont elle eut Gaspard de La Peyre, chevalier, seigneur de La Lanne, Auriolle et Peyrelongue, colonel d'infanterie, chevalier de Saint-Louis, mort le 30 mai 1745, des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Fontenoy, étant capitaine de grenadiers au régiment des gardes Françaises, et brigadier des armées du roi (*Chronologie hist. Militaire*, par PINARD, t. VIII, p. 414) ; — Anne du Broqua de Trenquelléon épouse en secondes nocces, les 21 et 28 juin 1708, François de Batz, chevalier, né en 1670, aide-major au régiment de Coetquen en 1702, qui devint par son mariage baron de Trenquelléon. Ce François était le fils de Jean et le petit-fils de Joseph de Batz, écuyer, seigneur du Guay,

Monon, Saint-Julien, Laudibat, Contaud, et de Marie Rachel de Vacquier de Limon (sœur de noble Charles de Vacquier, écuyer, seigneur de Limon, et fille de feu Jean de Vacquier), mariés en 1619.

Messire Charles de Batz, chevalier, seigneur baron de Trenquelléon, seigneur du Guay et de S^t-Julien, né en 1712, fils aîné des précédents, épouse : 1^o en 1738, Catherine de Lustrac de Losse ; 2^o en 1750, Marie Catherine Elizabeth de Malide, fille du comte de Malide, et nièce du marquis de La Rochefoucauld, puis de Gaspard, duc de Clermont-Tonnerre, pair et maréchal de France.

Un autre Charles de Batz, chevalier, né du second mariage en 1754, fut seigneur baron de Trenquelléon, et mourut en 1815, laissant de son mariage contracté le 22 septembre 1787, avec Marie Ursule Caroline, fille de Bernard Joseph, comte de Peyronnenc de Saint-Chamarand, etc., entre autres enfants une fille fondatrice et supérieure du couvent des Filles de Marie d'Agen, décédée en 1828, et Charles Polycarpe de Batz, baron de Trenquelléon, né en 1792, conseiller général de Lot-et-Garonne, chevalier de la Légion d'honneur, marié en 1813 avec Adèle Serène Bernardine de Sevin (de l'une des familles les plus anciennes et les plus importantes de l'Agenais).

Leur fils aîné, Charles de Batz, né le 19 mars 1815, est aujourd'hui baron de Trenquelléon, et pratique largement dans le château, la charité traditionnelle de sa famille.

JULES DE BOURROUSSE DE LAFFORE

(A continuer)



BENVENUTO CELLINI.

(Suite et fin)

En s'éloignant de notre pays, Benvenuto ne pouvait se résoudre à lui dire un éternel adieu. Il comptait revoir bientôt Paris, retrouver ce merveilleux roi François I^{er}, débarrassé des soucis de la guerre et plus que jamais libéral envers les arts. Il l'avait dit à Sa Majesté elle-même : Je ne veux aller en Italie que faire un tour, une promenade (*voglio andare a spasso*).— Mais il poussa cette promenade jusqu'à Florence, et quand il y fut, malgré sa reconnaissance pour notre roi, malgré les bons souvenirs que lui avaient laissé le petit Nesle et Fontainebleau, il y resta, retenu par des liens de toute sorte. A peine de retour en son pays, il était allé revoir sa sœur qui avait grand besoin de son secours. Mariée à un brave homme, qui travaillait beaucoup et gagnait peu, elle vivait dans la gêne, doutait du lendemain et ne commença à se rassurer que lorsqu'elle eut près d'elle son frère encore garçon, recherché par les grands, et très disposé à lui venir en aide. Bientôt le beau-frère meurt ; une veuve et six filles orphelines tombent sur les bras de Benvenuto. Retournez donc en France avec un fardeau pareil ! Aussi le grand artiste, qui a bon cœur, ne reprendra-t-il jamais cette route, bien qu'en ses moments de mauvaise humeur, il menace parfois de le faire.

Du reste, après sa sœur, il était allé voir son souverain, le duc Cosme de Médicis. Il ne voulait que lui témoigner son respect, sans s'obliger à aucun service artistique ; car il se considérait encore comme engagé avec le roi de France. Mais Cosme saisit l'occasion au vol, flatta l'artiste dans son amour-propre, lui offrit à faire un travail superbe : une statuette en bronze de Persée, tenant en main la tête de Méduse ! Benvenuto se laissa tenter, promit le Persée et se mit à l'œuvre.

Il rencontra bien des traverses ; mais où n'en avait-il pas trouvé ?

Un si beau talent ne manque jamais d'envieux ; un si fougueux caractère se fait des ennemis. La vie de Benvenuto est une lutte perpétuelle contre les obstacles, contre les difficultés, contre les hommes, mais très rarement contre lui-même, car il ne se maîtrise ni ne se contient. Lorsqu'il s'arrête sur une pente, c'est parce que la passion ne l'y pousse plus, ou même lui défend d'aller plus loin. Au milieu de ses emportements, courent d'aimables veines de tendresse, et ce genre d'émotions, s'il s'unit à la conscience ou au sentiment religieux, peut l'incliner à quelques bonnes actions ; comptez plutôt cependant, pour éteindre sa colère, sur la flerté que sur le devoir.

Il avait, parmi les sculpteurs, un rival jaloux, médisant, qui se nommait Bandinello. Dès que Benvenuto eut été chargé par le duc de faire en bronze la statue de Persée, Bandinello ne cessa de dire qu'il n'en viendrait jamais à bout : Qu'est-ce que Cellini ? répétait-il : un orfèvre, qui n'entend rien à l'agencement ni à la fonte des grandes statues. Faites-lui faire des figures, à la bonne heure ; mais des colosses !... On aurait beau lui donner cent ouvriers, il ne saurait y parvenir. — Ainsi parlait Bandinello. Et en même temps, par ses méchants discours, il empêchait les travailleurs de se rendre à l'atelier de son ennemi. Aussi le Persée avançait fort peu, et l'artiste regardait cette statue ébauchée, avec larmes et avec colère. Un jour enfin, désespéré, il monte à cheval, met cent écus dans son escarcelle et se rend à Fiesole, où son fils naturel était élevé. Que voulait-il faire ? Il n'en savait rien au juste. Embrasser cet enfant, se rassasier de tendresse, puis partir, s'éloigner de Florence, retourner peut-être près de François I^{er} ; quitter du moins ces lieux maudits où les intrigues d'un Bandinello enchaînaient l'essor de son génie. Il arrive chez la nourrice ; il trouve le petit en bonne santé, et, tout mal content, il le baise ; mais quand il veut partir, l'enfant s'y oppose ; il retient son père avec ses petites mains, et se livre à une fureur de larmes et de cris, qui, pour cet âge de deux ans, semble étonnante à Benvenuto. Il est crédule, ne l'oublions pas, superstitieux même ; il soupçonnerait, dans cette résistance de l'enfant, quelque chose de surnaturel ; mais à ce moment il se souvient que Bandinello tous les soirs se rend à une maison de campagne. Si je le trouve sur la route, pense-t-il, je le jette par terre, et il faudra bien que je le trouve. Là dessus il se décide, et s'arrache des bras de l'enfant. « Je le laissai, dit-il, dans ses cris et dans ses pleurs, et je me dirigeai vers Florence. A l'instant même où j'arrivais sur la place de San Domenico, Bandinello entra de

« l'autre côté sur cette place. Résolu d'accomplir aussitôt l'œuvre
« sanglante, je vins à lui, je levai les yeux, et je le vis sans armes,
« sur un petit mulet, qui était presque un âne ; il avait avec lui un
« enfant de dix ans. Dès qu'il m'aperçut, il devint couleur de mort
« et trembla des pieds à la tête. Je compris alors combien l'action
« serait basse, et je lui dis : N'aie pas peur, vil poltron, je ne
« daigne pas t'honorer de mes coups. »

« Il me regarda d'un air soumis, et ne dit rien. Alors je repris ma
« vertu, et je remerciai Dieu qui, par sa grâce puissante, ne m'avait
« pas permis de commettre un pareil crime. M'étant ainsi délivré de
« cette fureur diabolique, le courage me revint et je disais en moi-
« même : Si Dieu m'accorde de finir ce que j'ai entrepris, j'espère,
« avec cette œuvre, tuer tous mes coquins d'ennemis, et je tirerai
« ainsi une beaucoup plus grande et plus glorieuse vengeance que
« si je m'étais assouvi dans le sang d'un seul. Ayant pris cette bonne
« résolution, je retournai à ma demeure »

Quel bonheur pour Bandinello d'avoir été sans armes, sans courage et d'avoir eu affaire à ce lion qui dédaignait la vengeance trop facile ! Mais quel chef-d'œuvre que le récit de Benvenuto ! quels sobres détails ! quel relief ! et quel bouillonnement de toutes les passions ! Ajouterai-je que dans cette dernière partie des mémoires, si les aventures ont moins de variété, si les péripéties rappellent moins les drames espagnols, en revanche le style se perfectionne, acquiert une correction plus lumineuse, une précision plus expressive ?

Nous venons de le voir, un moment découragé par le manque d'aides ; l'artiste a repris cœur et quoique presque seul, il continue sa statue de Persée. Malheureusement il trouve auprès du duc une adversaire aussi obstinée et plus puissante que Bandinello ; c'est la duchesse elle-même qui protège ce rival et qui, pour plus d'une raison, n'aime pas Cellini. Elle reproche à notre artiste de ne pas s'occuper assez d'elle, de ne pas lui faire assez de bijoux, d'être trop sculpteur et trop peu joaillier. Elle aimerait mieux de belles ceintures, des bracelets, des diamants bien enchâssés que toutes ces colonnes de marbre ou de bronze. Un jour il lui a pris fantaisie de se faire donner par le duc un collier de perles ; elle a vu ce collier, elle s'en est éprise ; Benvenuto l'a vu également, mais il l'a déprécié, il a dit que les perles étaient de qualité médiocre et qu'à les acheter on placerait mal son argent.

Or, Madame la duchesse trouve ces perles jolies ; elle les voudrait,

elle ne les juge pas trop chères ; rien est-il trop cher d'ailleurs lorsqu'une princesse le désire, le demande ? Benvenuto, vous n'êtes pas bon courtisan ou vous manquez de galanterie : puisque ce collier serait agréable à Madame, comprenez donc qu'il a du prix ; il plait, donc il vaut plus que tout autre. Oh ! que Madame vous saurait gré de vouloir bien vous prêter à voir comme elle !

Mais non content de ne pas lui complaire, Benvenuto l'importune et l'ennuie. Il est vrai que, dans la circonstance rapportée par lui au chapitre 21 de son livre II, il eut pour complices le duc lui-même et l'incommode distribution des appartements du palais.

Cosme de Médicis aimait les arts ; il faisait faire des fouilles, rechercher les antiques, et lorsqu'une statue grecque ou romaine était exhumée, il éprouvait le plus grand plaisir à la voir, à la toucher de ses mains, à en essuyer la poussière, à la montrer aux connaisseurs. Le soir, il s'enfermait avec Benvenuto dans une chambre haute pour passer en revue et soigner ces objets d'art : le sculpteur appréciait, nettoyait, repolissait, restaurait quelquefois les œuvres des grands ancêtres ; et le duc tenait beaucoup à ces rendez-vous journaliers. Par malheur, on ne pouvait arriver aux chambres hautes sans traverser des pièces infiniment utiles, que Benvenuto nomme la *garde-robe* de la duchesse. Entendez le mot dans tous les sens. Se voir surprise en ses appartements secrets était pour elle un vrai supplice, et plus d'une fois elle fut surprise en effet. Un soir surtout, Benvenuto arriva si à contretemps que la duchesse, en fureur, s'écria : Quand auras-tu fini de raccommoder ces figurines ? Je suis trop ennuyée de te voir.— Benvenuto, un peu effrayé de sa colère, lui répondit avec une douceur très respectueuse en apparence, mais au fond très malicieuse : Madame et unique protectrice, je ne désire autre chose que vous servir en toute obéissance et fidélité ; et comme ces travaux que m'a commandés le duc dureront bien des mois, je prie Votre Excellence de me dire si elle veut que je ne vienne pas. Je ne viendrai plus en aucune façon, m'appelle qui voudra, et quand bien même le duc m'enverrait chercher, je dirai que je me sens malade, et ne repasserai plus jamais par ici ?

Réponse adroite, s'il en fut ; on ne pouvait mieux dire à la duchesse : Prenez-vous en à votre mari ; pour ne pas vous gêner, je m'abstiendrai de venir ; mais ce sera me mettre en révolte contre le duc. Elle le comprit, et sa réplique fut sur le ton d'une personne mécontente qui bat en retraite ; on y sentait l'impatience rentrée.

— Je ne te dis pas, répondit-elle, de ne pas venir ; je ne te dis pas de ne pas obéir au duc ; mais...

Mais que faire alors ! et qu'attendez-vous ! La raison calme ne dirait plus rien ; la colère impuissante ajoute (comme la duchesse en cette occasion) : Mais il me semble que ces besognes-là ne finiront jamais.

Si Madame la duchesse de Florence avait eu sur son mari un souverain empire, elle lui aurait persuadé de laisser les antiques ou de choisir une autre heure ; mais non : les choses allaient toujours même train sans qu'elle pût s'y opposer nettement ; et même le duc devenait plus pressant à l'égard de Benvenuto. Tous les soirs, vers six heures, un officier du palais se rendait chez l'artiste : — Ne manque pas de venir, disait-il avec insistance, n'y manque pas, le duc t'attend. — Et en vertu de ces ordres si péremptoires, Benvenuto, malgré toutes les difficultés, allait retrouver son maître et faire de petits travaux qui le maintenaient utilement en faveur. Mais si indépendamment qu'on soit de sa femme (et le duc Cosme paraît souvent l'avoir été) il y a des choses qu'on ne dit qu'à elle seule et qu'on ne veut pas laisser entendre à d'autres. Or, un soir, Cosme parlait de ces choses à la duchesse, lorsque Benvenuto, conformément aux ordres reçus, entra et les trouva tous deux en conversation. Le duc se tourna vers lui avec colère : moment critique ; moment de crainte et d'espérance ! Ce n'était plus seulement la duchesse qui se voyait dérangée, c'était son époux lui-même ; qu'allait-il dire ! Comprendrait-il combien les allées et venues par ces petits appartements étaient incommodés ! Défendrait-il à Benvenuto d'y repasser ! La duchesse le veut peut-être, mais elle se trompa. Reconnaisant son artiste préféré, Cosme de Médicis dit avec douceur : — Entre, mon cher Benvenuto ; va à tes affaires ; je ne tarderai pas à te rejoindre.

Donc, sur ce point, la duchesse était vaincue ; mais sur d'autres elle prenait sa revanche. Prêtant l'oreille aux détracteurs de Benvenuto, elle redisait leurs propos à son mari, et le duc commençait à croire que la statue de Persée, commandée dès l'an 1545, ne serait jamais achevée par le sculpteur ; que, si les pièces pouvaient en être bien assemblées, la fonte du bronze ne réussirait point ; que, si cette fonte se faisait heureusement, le dernier poli manquerait encore ; qu'enfin, à l'un des trois ou quatre défilés par où doit passer l'auteur d'un semblable ouvrage, Benvenuto serait arrêté et succomberait.

En voyant s'élever tous ces doutes autour de lui, en entendant

renouveler ces négations malignes, l'artiste versait souvent des larmes amères ; il se repentait d'avoir quitté François 1^{er}, le roi généreux et confiant ; d'être rentré dans la sceptique Florence, où l'on ne voulait pas croire à son succès, où l'envie le mordait à belles dents et avec plus de rage, en vertu de cette loi, si honteuse à l'humanité : Nul n'est prophète en son pays. Mais bientôt le courage lui revenait : Cette Florence, disait-il, elle est ma douce patrie. Elle a produit des maîtres de l'art, et elle a fini par les reconnaître et les saluer. Cette Florence possède depuis longtemps une grande école de sculpture qui, par sa gloire même, a le droit d'être sévère ; travaillons donc et devenons grand à Florence, ma patrie et celle des beaux-arts.

Ainsi pouvait parler un Italien du seizième siècle : aujourd'hui ce n'est plus à Florence, mais à Paris qu'on vient demander la consécration, et si j'ose dire, l'immortalité du succès. Vainement a-t-on fait applaudir un opéra en Italie et en Egypte ; vainement pourrait-on le produire à Berlin, à Londres, à Saint-Petersbourg ; tant que nos théâtres ne l'ont pas joué, tant que nos dilettanti ne l'ont pas goûté, tant que nos critiques ne l'ont pas proclamé chef-d'œuvre, son sort n'est pas fait, sa vie est douteuse, et le fruit de gloire que l'auteur en attendait n'est pas mûri. Tous les bravos prodigués ailleurs ne sont que des présages, des encouragements ; les seuls qui aient force de loi sont ceux qui se donnent à 48 degrés, 50 minutes, 14 secondes de latitude, entre les buttes Sainte-Genève et Montmartre. Vous voyez le point ; eh bien ! c'est là, non pas ailleurs, que tout artiste, tout écrivain, tout roi du génie doit se faire sacrer.

Et ce Paris qui décerne la gloire a pourtant bien souffert en ces derniers jours ; on l'a pris, on l'a insulté, on l'a traité de grande et d'impie Babylone ; on n'a pas pu, malgré tous ces efforts de haine, lui ravir le sceptre de l'esprit et de l'opinion. C'est son suffrage que l'on brigue ; sans ce suffrage on ne se croit rien, ou bien peu de chose. Ainsi, jadis Alexandre, vainqueur d'Athènes, accomplissait, en Asie, des prodiges pour être loué des Athéniens. Hélas ! la pauvre et grande ville, on la flattait d'une main, on la frappait de l'autre. Le Macédonien lui envoyait les drapeaux pris sur les barbares, mais il mettait garnison dans ses ports ; il réclamait l'extradition de ses orateurs, il ne lui permettait de parler que pour lui, et il lui tuait son Démosthène parce que Démosthène voulait rester libre. Fasse le ciel que jamais nous ne tombions, comme Athènes, dans un asservissement mal dissimulé par des caresses ! Fasse le ciel qu'on ne nous relè-

gue jamais dans le domaine des arts et de l'opinion ! Charmer l'Europe, décerner la gloire, depuis deux siècles et demi, c'est notre rôle, et nous le gardons ; faire respecter nos armes et nos vœux à l'Europe, défendre la justice et la liberté, tenir la force et le droit, nous modérer souvent et ne nous humilier jamais, voilà ce que nous avons su naguère, ce que nous rapprenons aujourd'hui ; et nous le saurons d'autant mieux, qu'il nous a été plus funeste de l'oublier, même un instant.

La Florence de Benvenuto n'eut à aucune époque une puissance pareille à la nôtre, mais au seizième siècle elle passait, avec raison, pour la première école de sculpture et de beaux-arts. Aussi serait-il mort de colère et de douleur si sa statue de Persée, aux yeux de Florence, n'avait pu se fondre, se dresser et plaire. Que ne fit-il pas pour assurer le succès, qui, en pareille matière, dépend souvent du feu, du bois, de l'alliage et de mille causes physiques. Les préparatifs furent pénibles ; vous les verrez décrits, avec la plus technique précision au chapitre 19 du second livre des *Mémoires*. Benvenuto avait deux fournaises inégales : la petite marchait si bien qu'elle mit le feu à l'atelier ; la grande, tournée vers le jardin, se refroidissait sous l'influence, je dirai presque sous les coups de la pluie et du vent. Il remédia à ces deux périls, mais la fatigue a été si longue et si rude, qu'une fièvre effrayante le saisit. Ne pouvant plus se soutenir, il fait ses recommandations aux ouvriers, ordonne aux servantes de porter à boire et à manger à tous, et se couche en disant : — Je ne serai plus vivant demain. — La fièvre allume son sang de plus en plus ; il croit mourir, et sans avoir achevé son œuvre, sans avoir répondu, par un premier triomphe, aux doutes insolents de ses ennemis. Sa servante, Mona Piore, dévouée, affectueuse, le console, le soigne, le gronde pour lui remonter le courage ; elle fait l'intrépide, elle prétend ne rien craindre. — Avec tout son brave cœur, dit admirablement Benvenuto, elle ne pouvait, en me voyant si mal, s'empêcher de verser quelques larmes ; mais elle s'observait de son mieux, pour que je ne la visse pas pleurer.

Elle était vraiment femme celle-là, et en la nommant de ce nom nous ferons encore son plus bel éloge. Quand un crime se commet, on demande où est la femme ! Et presque toujours on en trouve une, qui par ses caprices insensés, son avidité dévorante, ses jalousies ou ses ambitions, a mis aux mains d'un homme le poignard ou la pince ; on en trouve à qui une nation ou une banque pourrait en toute justice réclamer ses millions.

Mais quand une grande et belle œuvre apparaît, pourquoi ne pas demander aussi : où est la femme ? Où est la femme qui inspira l'artiste ? Où est celle qui, sans comprendre peut-être à quelles hauteurs il pouvait monter, veilla sur lui pendant que ses méditations l'enlevaient trop loin du monde réel ? Où est la femme qui l'a fait vivre pendant qu'il rêvait ? Celle qui l'a consolé, soutenu dans ses tristesses, relevé de ses chutes, empêché de tomber au fond du vice, de la misère ou du désespoir ? Dites dans l'occasion : où est la femme qui a fait le criminel ? mais dites aussi : où est la femme qui a fait le grand homme ?

Auprès de Benvenuto, dans ce moment critique de sa vie, nous ne voyons qu'une simple servante, mais elle a bien mérité le peu de lignes qu'il lui consacre ; elle aurait mérité mieux et je regrette qu'il ne nous ait pas transmis son image. Ses traits n'étaient pas beaux peut-être (on peut le croire au silence qu'il garde sur ce point), mais ils devaient porter l'empreinte de la bonté.

Tandis que Mona Piore le console de son mieux, Benvenuto voit entrer dans sa chambre un petit homme bancal, tortu, semblable à un S minuscule, qui, du ton lamentable dont on parle aux condamnés, lui dit : ô Benvenuto, votre œuvre est perdue ; il n'y a plus de remède au monde. — En entendant ces mots, l'artiste pousse un cri terrible, saisit en hâte ses vêtements, s'habille tout de travers, et quand on veut l'aider, donne des coups de poing et de pied à droite et à gauche. Comme plus d'un capitaine vaincu, il se plaignait d'être battu. — Ah ! traitres envieux, disait-il, c'est une trahison faite exprès ; mais je jure Dieu que je le saurai bien, et qu'avant de mourir, je laisserai de telles marques que le monde en sera stupéfait.

A peine habillé, il se rend à son atelier et trouve ses gens confus... comme des fondeurs de cloches. — Or sus, leur dit-il, écoutez-moi ; et puisque vous n'avez pas su ou voulu faire ce que je vous avais enseigné, obéissez-moi maintenant que je suis avec vous, en présence de mon œuvre. Et point de contradiction surtout ; en pareil cas, il faut de l'aide et non des conseils. — Ah ! Benvenuto, dit un des maîtres d'atelier, vous le voyez votre entreprise est au-dessus de l'art ; on n'en saurait venir à bout. A ces mots, Benvenuto devient si furieux, que moitié crainte, moitié compassion, tous lui disent : Commandez-nous ; nous vous obéirons tant que vous pourrez donner des ordres et tant que la vie y résistera. — Un peu remonté par ces paroles affectueuses, Benvenuto va voir la fournaise : le métal s'y était refroidi et figé avant d'avoir pu prendre la forme. — Allez chez

le bouc «Capmetta, crie l'artiste; il a du bois de chêne qu'il m'a offert; rapportez-m'en, le plus et le plus tôt possible. — Le bois arrive; on le jette à la fournaise. Oh! dit l'auteur dans ses *Mémoires*, quand ce bloc de métal figé commença à sentir ce feu terrible, il resplendit de nouveau et lança des éclairs! — Dégagez les tuyaux, criait alors l'artiste; vous, montez sur le toit; éteignez-moi ces flammes qui reprennent à la charpente: vous autres, allez du côté du jardin; dressez-moi des planches, des draps, des tapis, pour empêcher la pluie de refroidir la grande fournaise. — On lui obéit, et chacun travaille comme trois. Pour augmenter la masse, il jette par dessus le métal figé soixante livres d'étain, et à force d'attiser le feu, de heurter le bloc avec des baguettes de fer, il fait repasser ce mélange à l'état ardent et liquide. Le mort ressuscita, comme il dit admirablement; et ces ignorants, qui avaient cru tout perdu, le voyaient renaitre; et Benvenuto ne sentait plus sa fièvre. Soudain un éclair immense jaillit, un bruit terrible éclate; il semble que le tonnerre soit tombé au milieu de cette foule. Tous pâlisent, tous se regardent: où en est-on? qu'y a-t-il eu! Le couvercle de la fournaise a crevé; le bronze s'échappe et se répand:— Ouvrez les bouches du moule, les soupapes de la fournaise. — On ouvre; mais le métal ne court pas assez vite; c'est que, sous l'action du feu, l'alliage s'est consumé; il faut remplacer ce qui manque, alimenter la fournaise, remplir le moule. On trouve dans la maison près de deux cents plats ou assiettes d'étain; on les jette, et tout marche à souhait; le bronze augmente, se liquifie, comble le moule; Benvenuto ordonne, aide, agit, parle tour à tour au ciel et aux hommes:— O Dieu! s'écrie-t-il, qui par ta toute-puissance, ressuscitas d'entre les morts et glorieux remontas au Paradis; je te rends grâces; tu m'as sauvé.— Il tombe à genoux, livré à l'enthousiasme, à la plus pieuse reconnaissance: mais après l'âme, le corps a ses droits. Apercevant sur une planche un plat de viande ou de je ne sais quoi, il se jette dessus, le dévore, fait boire et manger tout son monde, va se coucher et repose délicieusement. — Eh bien! lui dit le lendemain sa servante, voilà donc cet homme qui se sentait mourir hier! Quels coups de pied et de poing vous nous avez donnés! Votre fièvre a eu peur sans doute d'en recevoir autant que nous; elle s'est enfuie tout effrayée. Vite l'on court chez le potier voisin; on achète des plats, des écuelles de terre, pour remplacer la vaisselle d'étain qui a fondu dans la fournaise; on dine avec une joie, un appétit sans bornes. Les ouvriers remercient Dieu, déclarent qu'ils ont vu faire l'impossible à leur

maître ; et lui, ma foi, lâche la bonde à son allégresse et à son orgueil ; comme il la lâchait tout à l'heure au métal brûlant. « Je faisais l'habile homme, avoue-t-il ingénument ; je me glorifiais, et mettant la main à la bourse, je les payai tous et les contentai. »

Deux jours entiers, il laisse dormir le bronze ; puis, le jugeant assez refroidi, il le découvre ; tout est bien venu, tout est parfait. Les amis de Benvenuto triomphent ; ses ennemis disent : C'est un vrai diable ; il vient à bout des plus invincibles obstacles.

La fonte du Persée eut lieu en l'année 1549 ; cinq ans encore furent consacrés à lui donner la dernière main, à en préparer le piédestal. Pour orner cette base sur laquelle la statue doit se dresser, Benvenuto sculpte de belles figures ; le duc vient les voir, les admire, les récompense par le don d'une maison. Quant à la duchesse, elle les veut pour elle : « De tels chefs-d'œuvre ne doivent pas aller se perdre dans un piédestal, au milieu d'une place, où le premier venu pourra les gâter. Arrange-les moi, dit-elle, dans une de mes chambres ; elles y seront *respectées* comme elles le méritent. » Benvenuto goûtait peu cette proposition. *Respectées !* pensait-il, elles ne le seront que trop ; on ne les verra pas. Il chercha, par de bonnes raisons, à démontrer que quatre bas-reliefs, relatifs, comme ceux-ci, à l'histoire de Persée, ne sauraient être mieux placés qu'au socle même de sa statue : voyant la duchesse s'obstiner dans ce caprice trop égoïste, il voulut en faire à sa tête. Le lendemain, pendant que le souverain et sa femme se promènent à cheval hors de Florence, il s'approche du piédestal, apporte les figures et les y soude, dans la situation où elles doivent rester. La duchesse, au retour, entra en grande colère ; mais son mari protégea Benvenuto et se garda bien de rien déplacer.

Enfin au mois d'avril 1554, devant une multitude immense, le Persée en bronze apparaît sans voile, tenant la tête coupée de Méduse et foulant aux pieds son corps palpitant. Un cri d'admiration s'élève ; les applaudissements éclatent de toutes parts ; tout le monde loue, pas l'ombre d'un blâme. Chaque jour des sonnets élogieux, des vers latins et des vers grecs sont affichés à la porte du grand artiste ; Benvenuto jouit de sa gloire ; toutes ses fatigues, toutes ses inquiétudes sont récompensées. Deux envoyés du vice-roi de Naples le conjurent de venir dans leur pays, et lui promettent des sommes énormes s'il y consent. « Non, répond-il ; je ne quitterai pas un prince comme le mien, ami et protecteur des arts ; surtout je ne quitterai pas ma patrie, qui est l'école de tous les talents. Si je

« voulais gagner, je pouvais rester en France, où le grand roi
« François me comblait de ses dons. Je vous remercie, du reste, de
« vos louanges ; elles ont accru chez moi la volonté de bien faire,
« et j'espère, dans quelques années, montrer un autre ouvrage qui
« plaira encore plus à l'admirable école florentine. » Là-dessus, les
gentilshommes veulent renouer le fil des politesses et des négociations ;
mais d'un grand coup de bonnet et d'une grande révérence, Benvenuto tranche le discours et leur dit adieu.

Et sa réponse a été belle, ce me semble. La reconnaissance, le patriotisme et l'amour de l'art l'ont dictée. Sa devise pourrait être :
En avant ! ou : Plus haut encore ! — Ni peu, ni beaucoup de gloire
ne le contente ; après avoir bien fait, il veut mieux faire, surtout
aux yeux de sa Florence.

Et notez que, suivant l'expression de Plutarque, il associe le temps
à son travail et à son espoir. Il demande peu d'années pour produire
une nouvelle œuvre ; (*brevi anni*) ; mais ce sont des années. Il n'y a
rien là qui sente la précipitation, point de cette paresse hâtive qui
veut finir vite pour s'épargner de longs efforts et l'anxiété.

Mais avant d'entreprendre une tâche nouvelle, Benvenuto a besoin
de relâche ; il prend un congé pour se rendre en pèlerinage aux
églises les plus vénérées de la Toscane et de l'Ombrie. Il part heureux,
satisfait de lui-même ; tout lui rit, tout lui paraît beau ; il s'étonne
de n'avoir pas plus tôt visité un si charmant pays. Il jouit avec délices
de la simple et affectueuse hospitalité offerte par la famille d'un de ses
apprentis : il s'est déjà plu sur la route ; il se plaît davantage encore
avec ces bonnes gens. Et ne croyez pas qu'il oublie près d'eux sa promesse
de pèlerinage. Non, non ; il se croit obligé envers Dieu qui l'a fait si
bien réussir. Que serait-il devenu, si le Seigneur et tous les saints ne
l'avaient assisté dans la fonte de sa statue ! Le ciel le protège, c'est bien
évident ; Dieu le favorise plus que personne ; il y a de l'orgueil
peut-être à le dire ; mais que voulez-vous ! c'est la vérité. Et
dernièrement lorsqu'un éclat d'acier lui entra dans l'œil, est-ce que
Dieu ne l'a pas guéri ! Tout autre serait borgne, après ce qu'il a
souffert ; mais lui, il a sauvé son œil ; et la bonne sainte dont le
nom est si lumineux, sainte Lucie, a reçu son *ex-voto*, un œil d'or,
fait avec un écu de François I^{er} et présenté par la main innocente
d'une des six nièces de Benvenuto. Comptez donc que cette fois
encore, cette fois plus que jamais, il fera des pèlerinages et des
offrandes... à moins qu'un autre devoir sacré... Mais justement,
en parcourant le pays il remarque dans la montagne

une brèche mal défendue par la nature, comme notre trouée de Belfort. Là-dessus son imagination travaille. Pierre Strozzi, ce chef exilé d'une faction contraire aux Médicis, pourrait, avec ses bandes, passer par là, inquiéter Florence. Benvenuto revient immédiatement dans la capitale, révéler au souverain le péril, et se félicite d'avoir fait acte de dévouement.

Dévoué, il l'est ; courtisan, quelquefois, mais jamais flatteur ; et il ne recule pas devant une querelle, soit avec les hommes en place, soit avec le souverain lui-même. Quand il s'agit de son propre honneur et des intérêts de l'art, il a, plus que personne, son franc parler. Un jour il entend dire qu'on amène à Florence un gros bloc de marbre, destiné au sculpteur Bandinello, qui doit en faire un Neptune pour la grande place. Il va voir ce bloc, il l'admire, il le plaint surtout. — Pauvre marbre ! à qui te livre-t-on ? sous ce maladroit ciseau que deviendras-tu ? — Parlant ainsi, il en prend mesure, et à peine de retour fait des modèles en cire. Puis il les porte au duc et à la duchesse, et leur rappelant avec une adresse infinie l'histoire des plus belles sculptures et constructions florentines, il montre qu'elles ont été faites au concours ; que les membres de la grande école ont proposé chacun son dessin ou son modèle ; on a jugé, on a choisi, et le mieux inspiré a réalisé l'œuvre. Voilà comme s'est élevée la coupole de la cathédrale, et comme on a ciselé les portes de San Giovanni. Mettez donc, conclut-il enfin, ce Neptune au concours, suivant la bonne vieille coutume, et vous verrez naître quelque chose de beau. Le duc prête l'oreille à ce discours et se laisserait peut-être persuader ; la duchesse répond avec dépit : Je vois bien où tu veux en venir ; mais garde-toi, en ma présence, de parler de ce marbre, tu me déplairais. — Un autre jour Benvenuto revient à la charge ; il redemande qu'une lutte soit ouverte, que tous les sculpteurs soient conviés à modeler un Neptune et à gagner le beau bloc de marbre. Bien entendu, il s'estime déjà vainqueur dans ce combat proposé par lui. Comme le Rodomont de l'Arioste, il aime les obstacles pour en triompher ; mais comme Rodomont, il est fort, et, si l'on sourit de sa confiance, on n'en croit pas moins à son talent : — Je compte tellement, dit-il, sur mes études laborieuses et disciplinées, que je me promets de remporter la palme, eussé-je pour concurrent ce grand Michel-Ange Buonarruoti, dont j'ai appris tout ce que je sais. Ah ! que je voudrais qu'il fit un modèle, cet homme qui en sait tant ! je le préférerais à tous ces autres qui savent peu ! Au moins, à lutter contre mon grand maître, on peut gagner de l'honneur, et beaucoup ;

avec *ces autres*, on ne gagne rien. Donc, croyez-moi, seigneur ; que Votre Excellence ne donne point le travail à qui ne le mérite pas ; elle n'en recueillera que dommage et honte. Faites le contraire ; en le donnant à qui le mérite, vous acquerez grande gloire, vous emploierez bien votre or ; et les hommes de talent croiront que vous aimez les arts et que vous les comprenez. — Le duc, à ces paroles, haussa les épaules, non par mépris, mais comme une personne embarrassée, qui a promis ailleurs et qui ne peut se dédire. Il sortit et l'ambassadeur de Lucques, qui avait assisté à la scène, lui dit : Seigneur, votre Benvenuto est un terrible homme. — Oh ! oui, répondit le duc, plus terrible que vous ne croyez, et il a eu tort d'être si terrible ; il aurait obtenu à cette heure des choses qu'il n'a pas eues. — L'ambassadeur redit ce propos à l'artiste, qui répliqua qu'il voulait le bien de son seigneur, en serviteur affectionné, fidèle, et qu'il n'avait jamais su faire le flatteur.

Vainement il offrit à la duchesse quelques objets d'orfèvrerie ; vainement il lui donna un crucifix superbe, « représentant, nous dit-il, Jésus-Christ tel qu'il l'avait vu autrefois, en extase, dans sa prison. » Rien ne la décida à lui faire confier le bloc de marbre : après la mort de Bandinello, elle le donna à un autre sculpteur encore pire, suivant Cellini ; — Ah ! quand le destin est acharné après une personne ou une chose, s'écrie notre artiste avec un sérieux qui amuse, nul ne parvient à la sauver. J'ai voulu arracher ce bloc à Bandinello, c'est Ammannato qui l'a eu.

Benvenuto avait 59 ans, lorsqu'il écrivait ces paroles. Le sang n'était point refroidi dans ses veines ; toutefois, vers la fin des *Mémoires*, qui s'arrêtent en l'année 1562, on le voit dans ses querelles un peu moins sanguinaire ; il recourt davantage aux tribunaux et moins au poignard. *Lenit albescens animos capillus*, disait Horace, les cheveux en blanchissant calment votre humeur. Pour Benvenuto lui-même ce fut un peu vrai. Il mourut à 70 ans passés le 13 février 1571, assez riche et vraiment illustre. Il légua aux âges futurs de belles œuvres d'art, d'instructifs traités, des poésies médiocres et ces *Mémoires*, que nos lecteurs voudront, je l'espère, encore mieux connaître. Jamais livre ne fut plus vivant ; jamais livre, sans viser à de bien hautes pensées, sans avoir une portée bien longue, ne peignit avec plus de relief un homme, un pays et un siècle.

DE TRÉVERRET.

CHRONIQUE D'ISAAC DE PÉRÈS.

(Suite)

Le sieur Jehan de Cauquebane,¹ mourust à sa metterie du Basco, le xxvii^e Février 1601.

Le neufviesme Février 1601, fut commencée la construction de la Chambre de l'Audiance par Messieurs Pierre Danfos et Daniel Chou,²

¹ Seigneur du Tasta, propriétaire du Cavaignan, Britaigne, Le Basco, Baudignan. Le Basco, où il mourut, est à droite de la route de Nérac à Condom, environ à 5 kilomètres de Nérac, paroisse d'Asquets. La famille était originaire de Montguillem en Condomois. Un partage entre les deux frères Caucabane, Bertrand et Jehan, eut lieu en 1594. Jehan de Caucabane se fixa dans le duché d'Albret et y joua le rôle d'un grand capitaliste. D'après son livre de raison, les plus notables personnages lui devaient de l'argent à la fin du xvi^e siècle : Le Capitaine Laporte, 2,200 livres ; Michel du Faur, 1,200 francs bourdaloy ; Artiga, 400 livres, pour laquelle dette il fut exécuté. Maribon Montaut — un ancêtre sans doute du conventionnel ami de Marat, — Jean Caupène, le capitaine, M. de La Fite, M. de Saint-Chrestié, M. de Hordosse, son beau-frère (Berthoumieu de Frère), sont ses obligés. Après sa mort, il laissa ses affaires fort embrouillées. Son fils dut vendre le Tasta pour 12,500 livres et se retirer à Baudignan, dont il prit le nom. En 1780, Jean-Henri Caucabane, chevalier de Baudignan, était encore propriétaire du château de Saint-Martin et c'est lui qui a dû y oublier le livre de raison où nous puisons ces renseignements et que nous a prêté M. Lespialt aujourd'hui propriétaire de Saint-Martin.

² Inscrit au livre des tailles de 1599. Cette famille une des plus anciennes de la ville, bien que dans des conditions modestes, se retrouve à toutes les pages de son histoire. En 1788, un Dansos commandait la milice bourgeoise (V. *Revue de l'Agenais*, livraisons 5^e et 6^e, page 221). Le 13 juin der-

ménusiers de Nérac, dans le grand galerie du Chasteau, et fut achevé le tout dans trois semaines, moiennant la somme de LXX livres qui leur furent donnés.

Monsieur le Président Chesac,¹ arriva en ceste ville, le xv^e Marz 1601, au devant duquel Messieurs les Consulz allarent jusques par delà

nier, mourut, à Nérac, le doyen de la ville ; c'était un Dansos âgé de 95 ans, qui avait été cinquante deux ans greffier du tribunal civil.

Daniel Chou figure comme menuisier au livre des tailles de 1599. Il habitait le *Pourtal du Pont*.

¹ C'était André de Nesmond, sieur de Chézac, qui, dix ans plus tard, allait devenir premier président du parlement de Bordeaux. Jean Darnal. (*Supplément des Chroniques de la noble ville et cité de Bourdeaux*, p. 142) mentionne ainsi sa nomination : « Le lundy 28 mars 1611 fut reçu premier Président en la Cour de parlement par le decez de Monsieur Daffis, Monsieur Maistre André de Nesmond, qui avait exercé longues années la charge de Conseiller au grand Conseil, de second président au mesme Parlement ; personnage grave, aymé des grands et du peuple ; versé aux affaires d'Estat, et grandement libéral à l'endroit des pauvres, mesmes des Religieux. » Les citations relatives au sieur de Chézac (appelé quelquefois sieur de Chessac), pourraient être singulièrement abondantes. Qu'il nous suffise de renvoyer à l'*Histoire du Parlement de Bordeaux* de M. Boscheron des Portes (où il reçoit le prénom de François), aux *Archives historiques du département de la Gironde*, où ont été recueillies plusieurs de ses lettres, à la *Chronique Bordeloise* de Jean de Gaufreteau, et généralement à toutes les histoires de la ville de Bordeaux.

On nous permettra cependant de rappeler une épisode de sa vie qui se rattache à son voyage à Nérac et témoigne de sa ferveur catholique. C'est le père Garasse qui la raconte ainsi dans son oraison funèbre du premier président du Parlement de Bordeaux ;

« Entre toutes les faveurs que Dieu lui avoit faites, il contait souvent celle-là comme la plus glorieuse de toutes les actions et journées de sa vie, à scavoir que lors de l'establissement de la Chambre de l'Edict dans la ville de Nérac, voyant avec indignation que Notre Seigneur et les Sacrements de son Eglise en étaient bannis depuis 45 et tant d'années, il protesta qu'il mettroit Jésus-Christ en la possession de ses droit anciens ou qu'il y perdroit la vie ; et là-dessus, le jour du Corps de Dieu estant venu, il seut si bien mesnager les volontés des Sacramentaires que, nonobstant les difficultés et oppositions de certains esprits mutins et les crieries de quelques prédicans

Barbaste pour l'accueillir, accompagnés de quatre-vingtz hommes à cheval, tous habitants de la dite ville. Et, estant arrivés à la porte de la ville, les officiers de la Justice le saluèrent en corps. Bref, tous luy rendirent tesmoignage d'un merveilleux contentement à son arrivée, pour le désir de bientost voir établie la Chambre.

Le dimanche suyuant, après l'arrivée dudit sieur Président, xviii^e mars, fut chanté la première messe dans le Chasteau, dans la tour destinée pour leur chapelle.¹

Le 25^e dudit mois, on commença d'entrer à la Chambre du Con-

qui taschoient de soulever la populace par leurs harangues séditiones, il fit faire une procession par la ville aussi célèbre qu'il s'en fit jamais, et voyant les conspirations secrètes des habitants qui s'estoient ligués par ensemble à la sollicitation de leurs ministres pour ne prêter ni estoffes ni tapisseries ni chose quelconque qui peut servir à tendre ou parer les endroits de la ville où la procession se devoit faire, il y eut si bien pourvoir par la prudence et par la grande quantité de stoffe qu'il fit venir de la ville d'Agen que les calvinistes se trouvèrent mocqués avec leur prudence séculière, leur ayant au reste octroyé ce qu'ils demandèrent instamment à leur condamnation, que le lieu de leur presche ne fut point tapissé, comme ne méritant pas, leur dit-il, de faire honneur à Jésus-Christ. » (V. l'Oraison funèbre du président de Chezac en tête de l'édition de ses œuvres publiée par son fils. Lyon, M. D. CLVI). Ajoutons, pour compléter cette note, que M. le Président Chezac était grand amateur de jardins. « Il ne venoit personne de qualité ou seigneur de marque de Bordeaux à Paris, dit la même Oraison funèbre, que le Roy ne le chargeât expressément de voir son président de Chezac et sachant qu'il se plaisoit particulièrement au jardinage) il a souvent mené des seigneurs de Guienne aux parterres de Fontainebleau avec commission de remarquer tout par le menu pour le rapporter à M. de Nesmond ; et même visitant un jour ses volières devant un seigneur de Gascogne et ayant su par rapport qu'on avait fait présent à M. de Chezac de quelques oiseaux de rare plumage portés du Nouveau Monde. « Je sais, dit-il, que le président de Chezac en a de plus beaux que ceux-là, dont il a voulu me faire présent, mais je ne veux pas qu'il me les donne, car j'ayme son contentement. »

¹ C'était la première fois qu'on disait la messe au château de Nérac et il fallut disposer une tour à cet effet. Avant Jeanne d'Albret, la Cour de Navarre allait entendre la messe à la chapelle Saint-Nicolas qu'un pont-levis jeté sur les fossés reliait au château.

seil pour décider plusieurs oppositions des officiers et continuèrent par trois jours d'entrer en audiences.

Le xxix^e Mars, jour de judy 1601, fut tenue la première séance¹ par Messieurs les Présidens et Conseilliers de la Chambre de l'Edit, dans le Chasteau du Roy, tous, ayant leurs livrées rouges, à laquelle ouverture se trouva un grand assemblée de peuple venus de toutes partz, pour ouyr la harangue de Mons^r Le président Chesac, laquelle dura deux heures pour le moins, à sa grand louange.² Après laquelle faicte, Mons^r Baglan, advocat du Roy³ fit la sienne qui ne dura dutout tant, néanmoins, rapporta beaucoup d'honneur pour avoir bien discouru selon sa charge, en ladite assemblée.⁴ Mess^{rs} les Consulz de la ville eurent séance avec leurs robbes, qui estoient Mr Jehan Venier, advocat, Ramond David,⁵ Jehan le Prince et Jehan de Batz.

Les noms de Messieurs de la Cour estoient : Présidens : Messieurs

¹ M. Boscheron Des Portes (*Histoire du Parlement de Bordeaux*, t. I, p. 329) donne une date différente : « L'installation de la Chambre de l'Edit eut lieu en grand appareil à Nérac, le 22 mars 1601. » Il ajoute que « la cérémonie ne manqua pas de pompe même religieuse, puisque l'évêque de Condom célébra la messe dans la chapelle du cloître. »

² M. Boscheron Des Portes (*Ibid.*) confirme ainsi l'appréciation de notre chroniqueur : « Le président de Nesmond fit merveille, dit Cruzeau, par sa harangue. » Le journal de Cruzeau, nous sommes heureux d'annoncer cette bonne nouvelle, va prochainement être publié par M. Jules Delpit pour la Société des Bibliophiles de Guyenne.

³ Jean de Bacalan, fils aîné de Symphorien de Bacalan, avait été nommé, sur la présentation de l'Assemblée de Saumur, le 6 juin 1600, substitut de l'avocat du roi à la Chambre mi-partie de Guyenne et il était bien vite devenu avocat général en la même Chambre à Nérac, fonctions qu'il conserva quand la Chambre fut transférée à Agen. Voir sur Jean de Bacalan *Une lettre écrite d'Agen à Peiresc en 1628*, publiée par M. Tamizey de Larroque.

⁴ Ici Cruzeau n'est plus d'accord avec Isaac de Pérès ; car, d'après le résumé fait par M. Boscheron Des Portes (t. I. p. 329) du compte-rendu de ce chroniqueur bordelais, la harangue de M. de Bacalan « fut ridicule » et même « sifflée. »

⁵ Ramond David, notaire procureur, est inscrit au registre des tailles de 1599. *Pourtal de Bourdeaux*.

de Chezac et Feideau ;¹ Conseillers catholiques : Mons^r de Bussagnet,² Terneau,³ le Blanc, Guilleragues,⁴ Cessac⁵ et la Cheze ; ceux de la

¹ M. Boscheron Des Portes (t. I. p. 326) nous fait ainsi connaître les antécédents de ce magistrat : « Après la clôture de la Chambre de Justice qui avait siégé à Bordeaux, le roi de Navarre en forma une à Saint-Jean-d'Angély, composée entièrement de Réformés et que Cruzeau appelle un anti-parlement. Elle était présidée par le conseiller de Feydeau, qui avait dû quitter son siège de Bordeaux depuis la réaction de la Ligue. Dès 1590, Henri IV avait fait au Parlement le sacrifice de ce Tribunal. »

² M. de Bussagnet n'est pas mentionné par M. Boscheron Des Portes.

³ Ce magistrat devint plus tard président au Parlement de Bordeaux, et Jean Darnal (*Supplément des Chroniques de la noble ville et cité de Bourdeaux*, p. 127, à la date de 1606) fait ainsi son oraison funèbre : « Monsieur le Président Tarneau mourut en ladite année, et le 10 d'octobre, après avoir longues années exercé l'office de Conseiller en la grand Chambre, avec belle reputation, pour sa doctrine et intégrité de vie : pour lesquelles qualitez il fut fait president au Mortier. Messieurs les Jurats assisterent à ses funeraillies avec leurs chapperons de livrée. » Jean de Gaufreteau nous apprend (*Chronique Bordeloise*, t. II, p. 5) qu'en 1600 « la porte de la ville, rue Sainte-Eulaye, est bastie à la poursuite de Tarneau, conseiller au Parlement, et par son autorité et credit, à cause qu'il estoit logé dans la dite rue. » Le chroniqueur ajoute : « Touts ceux de la dite paroisse contribuerent alegrement au bastiment ; mais cette porte est subjecte d'estre interdite quand il y a bruit de guerre. »

⁴ Le conseiller de Guilleragues devait être le grand-père du célèbre diplomate Gabriel Joseph de Lavergne, comte de Guilleragues, qui, après avoir présidé la Cour des aides de Bordeaux, sa ville natale, fut nommé (1678) ambassadeur en Turquie et mourut à Constantinople le 5 mars 1685. M. Boscheron Des Portes (*Histoire du Parlement de Bordeaux*, t. I, p. 351) nous apprend que les conseillers Dubernet et Guilleragues furent envoyés en 1606 par leur Compagnie pour faire des remontrances au roi au sujet de l'édit dit du *parisis*.

⁵ Geoffroy de Malvin, seigneur de Cessac, fils de Charles de Malvin, conseiller au Parlement de Bordeaux, et de Jeanne de Gaillard, dame de Cessac, fut, très jeune encore, pourvu d'une charge de conseiller au même parlement (juillet 1568). Ce fut un poète et un érudit. Voir sur lui une note de M. Tamizey de Larroque (*Essai sur la vie et les ouvrages de Florimond de Raymond*, p. 69). Voir (publiée par le même chercheur) une lettre latine

Religion : Messieurs de Treillier, Rabart, Rossanes, Morin,¹ Peiruqueau² et Fetineau, Procureur du Roy, Mons^r de Vergnes, Advocat du Roy, Mons^r Baglan.

inédite de ce savant magistrat au président de Thou dans les *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, 2^e fascicule, 1879.

¹ Ce magistrat a été l'éditeur d'un recueil devenu très rare : *Les statuts et coutumes de la ville de Bragerac Traduits de latin en françois par M. ESTIENNE TRELLIER, conseiller du Roy en la Cour de Parlement de Bourdeaux et Chambre de l'Edict de Guienne*. A Bragerac par Anthoine Vernoy, 1627, in-12 de 146 pages, plus 6 pages de confirmations. L'épître dédicatoire que Trellier adresse à *Messieurs les Maire et Consuls de la ville de Bragerac* est datée de cette ville (Bergerac, département de la Dordogne), *ce (en blanc) jour d'Aoust mil cinq cens quatre vings dix huict*. Le magistrat parle en ces termes à ses concitoyens : « Messieurs, Il y a plus de trente ans que je mis en François nos statuts et privilèges, qui ont esté composez en latin rude et grossier selon le temps auquel ils furent faicts, qui estoit plongé en une fondrière d'ignorance. Il y auroit moyen de les réduire en autre latin mieux poly, comme a fait Monsieur Ferron ceux de Bourdeaux, Pyrrus ceux d'Orléans, et de nostre aage Pierre Nannius, docte professeur des bonnes lettres à Louvain ceux de Malines en Braban. Mais il n'en est besoin, veu que par l'ordonnance du Roy François premier tous actes doivent estre mis en langage françois. Neantmoins on a trouvé bon que ces statuts ayent esté imprimez en deux langues, pour contenter les uns et les autres : et ont esté adjoustées à la fin les confirmations de nos Roys, afin que nul ne doute de la validité d'iceux.... »

² M. J.-F. Samazeuilh, qui a rédigé une généalogie de la famille de Morin d'après les papiers qui lui avaient été communiqués par M. le baron du Sendat, dit dans la *Biographie de l'arrondissement de Nérac* (p. 641) : « Jean de Morin fut conseiller au Parlement de Bordeaux, par provisions de Henri IV, du 23 juillet 1600. L'Edit de Nantes ayant créé à Nérac la Chambre dite de l'*Edict de Guienne*, composée d'un président et de six conseillers catholiques, comme d'un président et de six conseillers de la religion réformée, on trouve parmi ces derniers le nom de M. de Morin. C'est M. de Morin qui, dans l'année 1622, présida la Chambre de l'Edit à Agen, lors de l'enregistrement des lettres de grâce que le roi accorda au baron de Lusignan, à raison de la surprise de Clairac. »

Maistre Oddet de Mazelières¹ Conseillier et Secrétaire du Roy,² mourust le 3^e Avril 1601.

Madame de Chésac, présidente, arriva en'ce Chasteau, venant trouver son mary, le vii^e Avril 1601.

M^r Jehan Matisson,³ principal au college de Nérac, fit une belle oraison en latin dans la basse-court⁴ dudit collège où furent assis-

¹ Nous trouvons dans la *Biographie de l'arrondissement de Nérac* (p. 619), la petite notice que voici sur ce magistrat : « Raymond de Peyruqueau fut conseiller du roi au Parlement de Bordeaux, et à la Chambre de l'Edit de Guienne, dès l'établissement de ce dernier corps de justice, dans la ville de Nérac. Dans les actes de l'état civil des protestants de cette ville, on trouve les annonces du mariage de ce magistrat avec Marie de Labarthe, à la date du 24 février 1613. » Cette notice pourra être complétée par les renseignements donnés sur M. de Peyruqueau, à l'occasion de sa mort et de ses funérailles, dans *Une lettre écrite d'Agen à Peiresc en 1628*, insérée par M. Tamizey de Larroque dans la *Revue de l'Agenais* de mars-avril 1879.

² Inscrit comme Secrétaire du Roy au registre des tailles de 1599. *Portal de Marcadieu*. Voir *Biographie de l'arrondissement de Nérac*, p. 569.

³ Voir *Biographie de l'arrondissement de Nérac*, page 560, au nom de Mathisson.

Le collège royal de Nérac était le bâtiment occupé aujourd'hui par la Sous-Préfecture. Il avait été fondé par Antoine de Bourbon, et passa plus tard aux mains des prêtres séculiers de la doctrine chrétienne. En 1629, il était subventionné par le Roi. — Voir l'*Inventaire sommaire de la Chambre des Comptes de Pau*, p. 164. Une pièce datée du 8 juin 1761, imprimée à Condom, par Pierre Lavigne, et donnée à la Bibliothèque de Nérac par M. Tamizey de Larroque, porte ce titre : *Exercice littéraire dédié aux gens de lettres, par MM. Jean Raulin et Jean Huart, écoliers de la 1^{re} classe du collège royal des prêtres séculiers de la Doctrine chrétienne de Nérac*. Cet exercice roule sur le Nouveau Testament, Cicéron, Virgile, Horace, Salluste, la Fable, la Narration, la Géographie, et porte ce post-scriptum : « Les répondants termineront par un dialogue où l'on fera l'apologie de Damas. » Un de ces répondants, Jean Raulin, fut le célèbre médecin de Louis XV. Il n'avait pu réussir à Nérac et Paris l'éleva aux nues. Nul n'est prophète en son pays.

⁴ On appelait alors en Gascogne et on y appelle parfois encore *basse-cour* une cour ordinaire, une simple cour, où rien ne justifiait et ne justifiait le nom donné, dans nos dictionnaires, à une cour où l'on nourrit la volaille,

tans tous les Messieurs de la Cour et Chambre de l'Edict, excepté mons^r de Chézac, Président, qui ne si peut trouver à cause qu'il estoit un peu mal disposé. Ledit Matisson rapporta beaucoup d'honneur et fut fort loué de tous ceux qui estoit versés aux langues ; ce fut le xii^e Avril 1601.

Le xv^e Avril 1601, jour feste des Rameaux, fut faicte la procession par les Catholiques,¹ par la ville de Nérac, où estoit assistans Monsieur le Président Chezac et les six Cons^{ors} Catholiques. Ils passerent par devant le Chasteau, droit à la Halle et puis descendirent par la Grand'Rue, s'en retournant droit au Temple S^t Nicolas, sans aller plus avant, par les autres rues de la ville.

Monsieur l'Evesque de Condom² envoya une cloche de Condom en ceste ville, pour sonner la Messe, ayant esté requis de ce fer par Mons^r le Président et Cons^{ors} catholiques. Elle commença de sonner, le dimenche matin, j^{or} de Pasques, xxii^e Avril 1601, chose qui fut trouvée fort nouvelle.

Monsieur de Masparaute,³ Ministre de l'Eglise de Nérac, partant

où sont les étables, les écuries, etc. C'est ce qui explique le choix du lieu où fut prononcée l'oraison de Jehan Matisson. Il ne peut s'agir, en effet, que de la grande cour existant encore en avant de la façade.

¹ Cette procession, partant de l'église Saint-Nicolas, passant devant le château et regagnant par la halle et la Rue du milieu le point de départ, *sans aller plus avant par les aultres rues de la ville*, fut, à coup sûr, fort restreinte. Sans doute, n'était-ce qu'un essai, une préparation à la grande procession que nous verrons plus tard, à la *Fête - Dieu*. On tâtait le pouls l'opinion qu'on savait hostile à ces manifestations.

² Jean du Chemin occupa le siège épiscopal de Condom pendant 35 ans (de 1581 à 1616). Voir sur ce prélat *Gallia Christiana* (t. II, col. 969-970), et surtout l'excellente notice de M. Léonce Couture dans *Trois poètes condomois du xvi^e siècle* (1877, grand in-8°, p. 17-43).

³ Nous avons déjà relevé ce nom pour l'avoir trouvé au livre de la levée et du département des deniers ordonnés *pour le paiement de MM. de Renault et Masparaute, ministres de la parole de Dieu en l'église de Nérac*. Pour compléter la liste déjà donnée des pasteurs qui ont desservi Nérac et les environs, nous citerons par ordre de date : 1530, Gérard Roussel ; 1537, Lefebvre d'Etaples ; 1555, David, pasteur itinérant ; 1559, Gilles et Jean Graignon, qu'on consi-

de ladite ville pour sen aller prescher a Espienx,¹ estant a la porte de la ville, receut un coup de pied de cheval, duquel coup il eust la jambe rompue. Ce fut le dimanche matin, xxix^e Avril 1601.

Le iiii^e May 1601, arriverent en ceste ville, deux capussins que Monsieur le Président Chézac envoya quérir à Bourdeaux, tout exprès pour prescher.

Lesdits capussins ne demeurèrent en ladite ville que deux jours.

L'ordre auquel Messieurs de la Chambre de l'édict estoit tenans les audiances : premierement Monsieur le President Chézac tenant le coing, avait à sa main gauche Mons^r de Feideau, président, et après : Monsieur de Bussaguet, Le Blanc, la Chêze, Treillier, Rossanes et Peiruqueau, Conseilliers.

Du costé de la main droite estoit assis Messieurs : de Cessac, Terneau, Guilleragues, Rabart, Morin et Folibeau, Conseilliers.

dère comme les deux premiers pasteurs en titre et à résidence fixe ; 1562, Théodore de Bèze, 1567, Baptiste et de Saint-Hilaire ; 1594, 1598, Antoine Mermet et de Renault ; 1599, Masparaute ; 1601, Mermet ; 1617, Daubus père, Mermet fils et Daubus fils ; 1620, Masperaulte, de Lanusse ; 1659, Jérémie Viguier ; 1683, interdiction officielle du culte exercé cependant par Samuel Viguier, qui se cache et prêche au désert ; 1750, de Barmont, Blachon, Dumas, pasteurs itinérants ; 1789, Dubois. Voilà pour Nérac. Aux environs, on signale en 1566, Jehan Ferrière, au Port-Sainte-Marie ; en 1620, Feraudel, à Lavardac ; en 1562, Jehan Voisin, à Agen ; de 1567 à 1674, Jehan Chambely, du Luc, Malide, Brocas, Bitaubé (Jérémie), grand père du traducteur d'Homère, à Casteljaloux ; 1685, Landeau, à Espiens, Farges, à Moncrabeau, Bonis, à Layrac ; de 1567 à 1671, Dothée, Mermet fils, Morin, Laffitte, à Puch.

¹ Espiens (de l'anglais *Spy* ou du romain *Espia*) a été déjà l'objet d'une note. D'après un plan de ce village, relevé en 1647, le temple où prêchait M. de Masparaute occupait à peu près la place de la Mairie actuelle. La révocation de l'édit de Nantes a dû atteindre fortement Espiens qui n'a conservé que très peu de protestants, tandis que certaines localités avoisinantes telles que Limon, Serbat, Garlier, paraissent avoir échappé aux persécutions et ont encore aujourd'hui une majorité protestante.

Monsieur le Président Cadillac¹ et Madame sa femme venant de Bordeaux, arrivèrent en cette ville, s'en allant aux eaux, le 25^e May 1601.

Guillem Mury.² Hoste mourut le vii^e Juny 1601.

Le xii^e jour de Juny 1601.³ jour appelé la Feste Dieu, fut fait une grande procession par la ville de Nérac, de l'ambassade de Messieurs les Présidents et Conseillers Catholiques, auparavant la célébration de laquelle y eust tout plein de contestations entre lesdés sieurs Présidents et Conseil de ladite ville, qui ne vouloit consentir a ce que les rues fussent levées, qui fut cause que l'affaire ayant esté traité en la Chambre du Conseil, arrest s'en ensuyvit par lequel fut dit que les habitants de ladite ville souffriroient que le devant de leur maisons seroit vendues au despens et à la diligence des catholiques, enjoignant tant aux officiers que Conseil de tenir la main a l'exécution dudit arrest

¹ Sur le président Gentils de Cadillac, Voir l'*Histoire du Parlement de Bordeaux*, par M. Boscheron Des Portes, t. I, p. 312, 332-336. On trouvera dans ces dernières pages le dramatique récit, emprunté au *Journal de Cruzeau*, des malheurs de famille du président de Cadillac; en 1601, sa fille fut assassinée par son mari, le conseiller au Parlement, Pierre de Beaulieu, lequel eut la tête tranchée, le 12 mars 1603, sur une des places publiques de Bordeaux. En 1611, son fils cadet, conseiller aux requêtes du Parlement de Bordeaux, fut accusé d'avoir été un des meurtriers de Pontac de Langlade, trésorier de France, et il fut, avec ses complices, condamné, comme contumace, au dernier supplice (1613). Ce fut en cette même année que mourut, à Paris, le président de Cadillac. M. Boscheron Des Portes dit (p. 336) : « La suite de cette grave procédure a échappé à nos investigations. Rien n'annonce qu'elle se soit terminée par une amnistie ou par des lettres de grâce en faveur des nombreux inculpés. » La *Chronique Bordeloise* de Jean de Gaufrereau aurait appris à M. Boscheron Des Portes (t. II, p. 49) que le condamné, lequel était appelé sieur de Tirat, selon cet historien, et *Barennes-Tirac*, selon le chroniqueur, « en sortit par le moyen du refuge qu'il eut vers la Confrairie de la Fierie ou de Saint-Romain, qu'il porta durant la procession, et, par ainsin, fut délivré de la mort. »

² Marié avec Madeleine Sahue et inscrit au livre des tailles de 1599, *Pourtal de Condom*.

³ C'est la procession dont parle Garasse dans l'oraison funèbre que nous avons citée précédemment. Voir la note consacrée au président Chézac.

qui fut peublié par toute la ville et lieux accoustumés par Boirie et Bourdeaux, huissiers de la Cour, tous à cheval et Gaixies avecques eux. Monsieur du Chemin, Evesque de Condom marchoit sous le pavillon,¹ et environ 24 ou 25 prestres ou moynes révestus alloit devant luy, et après Messieurs de la Court et le peuple. Il ne leur fut donné aucun scandalle par ceux de la Religion, s'estans comportés fort paisiblement suivant l'exortation qui leur fut faite par Mons^r de Mermet qui prescha le matin. Les Consulz estoient MM. Jehan Venier, R. David, J. le Prince et J. de Batz.

Jannot Dauzac,² dit Gaspa, mourust le xxix^e Jung 1601.

Nauton Casteltz, aagé d'environ 20 ou 25 ans, fut bruslé sur les Embarratz, près le Griffon,³ pour crime de bestialité, ayant esté premièrement pendu et puis jetté dans le feu, ensemble sa chienne, après l'avoir assommée. Ce fut le vii^e Juillet 1601.⁴

¹ Sous le daïs. Littré n'a pas signalé cet ancien synonyme du mot *daïs* ; on ne le retrouve pas davantage dans les anciens dictionnaires.

² Inscrit au livre des tailles de 1599. *Pourtal de Condom*.

³ Voir pour la fontaine du Griffon, don de Henri IV à la ville de Nérac, un sonnet de M. F. Dubourg et la note afférente. (*Guirlande des Marguerites*), p. 129.

⁴ Rapprochons de ce récit le passage que voici du *Journal de Maître Jean de Solle docteur en droit et avocat de la ville d'Auch* (1605-1642), publié par M. l'Abbé de Carsalade Du Pont (Auch. 1877, grand in-8o, p. 24) : « En l'année 1613 et le 9 novembre, il y eust un jeune garçon pasteur, de l'age de 20 ans, de la juridiction de la présente ville, qui fust pendu et puis bruslé hors la porte neufve, pour avoir esté prévenu de bougrerie et d'ycelle convaincu avec une asnesse, laquelle feust premierement tuée et puis tous deux ensemble bruslés. Il feust condamné par sentence de messieurs les consuls, confirmée par arrest de la Cour en tous ses chefs. » Le savant éditeur du *Journal de maître Jean de Solle* a mis sous le mot *bougrerie* une note que nous croyons devoir reproduire « Ce vieux mot, qui ne s'emploie aujourd'hui que dans le langage le plus grossier, n'a point la signification que lui donne ici Jean de Solle. (Voyez le Dictionnaire de Trévoux). Il est pris dans cette phrase pour synonyme de *bestialité*. Le *Corpus juris romani*, qui servait de base à la législation française, n'avait point prévu ce délit ; aussi n'existait-il point dans la jurisprudence française de loi afflictive d'un pareil crime. Le châtement en était laissé à l'arbitraire des Parlements, qui sui-

Jehan de Toutflan, serviteur de Monsieur de la Porte, mourust le 17 Aoust 1601.

Leonard Dupuy,¹ mourust à sa metterie du Meulan, le second Septembre 1601.

Catherine Bourgade, damoiselle, vefve a feu Guillaumes Pinollé,² mourust le xi^e Septembre 1601, s'estant rompu la jambe douze jours auparavant a Lausegnan.³ Duquel coup elle mourust, ayant esté portée au chasteau de Birac où, soudainement, elle rendit l'esprit à Dieu.

Catherine Despujolz, vefve a feu Fauquet Trigalet, mourust le xviii^e Septembre 1601.

Jehanne du Mere, vefve a feu Jehan Dulong,⁴ marchant de Nérac, mourust le xx Septembre 1601.

Messieurs les Consulz de Nérac receurent lettre de Monsieur le Mareschal d'Ornano, ensemble une coppie de la lettre que le Roy luy avait escript par courrier exprès, le mardy second Octobre 1601, par laquelle Sa Majesté luy donnoit avis de l'acouchement heureux de la Reine sa femme,⁵ dont la coppie sensuit :

vaient en pareille circonstance la vieille coutume d'après laquelle le coupable l'animal et les pièces du procès étaient brûlés. Cette pratique avait son origine dans la législation judaïque, acceptée sur divers points par la société chrétienne à ses débuts: *Qui cum jumento et pecore coierit morte moriatur : pecus quoque occidite.* (LÉVITIQUE, Chapitre XX, V. 15). »

¹ Inscrit au registre des tailles de 1599 comme habitant la paroisse de Meulan. Cette paroisse n'existe plus aujourd'hui. Mais le nom de Meulan est resté à une propriété appartenant à M^{me} veuve d'Arblade, dans la commune de Calignac et qui marque, sans doute, le plan de la *metterie* où mourut le 27 septembre 1601 Léonard Dupuy.

² Guillem Pinollé était un parent du chroniqueur.

³ Village près de Barbaste, voisin du château de *Guillery*, où vécut Georges Sand.

⁴ Jehan Dulong, marchand, inscrit au registre des tailles de 1599. *Portal du Marcadieu.*

⁵ Marie de Médicis, fille de François 1^{er} de Médicis, grand duc de Toscane, et de Jeanne, archiduchesse d'Autriche, naquit à Florence le 26 avril 1573 et mourut à Cologne le 3 juillet 1642. Le mariage s'était fait par procuration

« Mon cousin, présentement, sur les dix heures du soir, la Roïne, ma femme, est heureusement acouchée d'un filz,¹ dont, graces à Dieu, la mère et l'enfant se portent bien.² Je n'ay pas voulu diférer davantage de vous en donner avis par ce courrier exprès, comme a celuy de mes bons serviteurs qui s'en resjouyra autant, et afin que vous participiés de tant plus tost à ceste bonne nouvelle de laquelle je vous prie de fer part a tous mes bons serviteurs de votre gouvernement, et en fer rendre graces peubliques a Dieu. Je n'en escriis qu'a ma Cour de Parlement et a ma ville de Bourdeaux, me remettant a vous d'en fer les autres despêches, et ne mesleray point d'autres nouvelles dans ceste-cy, cela se réservant pour une autre, ne se présentant aussi rien de pressé pour le présent. Sur ce, je prie Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde. Escript à Fontenebleau, le xxvii^e jour de Septembre 1601. Signé « Henry. » Et plus bas « Forget.³ » Et au dessus « A mon cousin Seigneur d'Ornano, Mareschal de France et mon Lieutenant Général en Guienne.⁴ »

à Florence le 5 octobre 1600 et avait été consommé à Lyon le 9 décembre suivant. Voir *Henri IV et Marie de Médicis d'après des documents nouveaux tirés des archives de Florence et de Paris*, par BERTHOLD ZELLER (2^e édition, Paris, 1877, in-12).

¹ C'était le futur Louis XIII. A ceux qui voudraient connaître tous les détails de la venue au monde de ce prince, nous indiquerons un opuscule de Louise-Bourgeois, dite Madame Boursier, sage-femme : *Récit véritable de la naissance de Messeigneurs et Dames les enfants de France* (Paris, 1626), opuscule récemment réimprimé par M. le docteur Achille Chéreau, et le *Journal de Jean Heroard sur l'enfance et la jeunesse de Louis XIII* (1601-1628), extrait des manuscrits originaux par MM. Eud. Soulié et Ed. de Barthélemy (Paris, 1868, 2 in-8^o, t. I, p. 2-6).

² On voit que la formule dont nous nous servons est déjà bien ancienne. Il serait curieux de rechercher si elle ne remonte pas beaucoup plus haut encore.

³ Pierre Forget, sieur de Fresne, secrétaire d'Etat, mourut en avril 1610, âgé de 66 ans environ.

⁴ Voir dans le *Recueil des Lettres missives de Henri IV* (t. V, p. 477-478) une lettre toute semblable écrite, le même jour, au duc de Montmorency, pair et connétable de France, gouverneur et lieutenant général du roi en Languedoc. Le *Journal* de Jean Héroard nous apprend (p. 6) qu'à l'heure même de la

Coppie de la lettre escript, auxdits consulz, par ledit seigneur Mareschal.

« Messieurs, je viens tout maintenant de recevoir une lettre du Roy qui m'escrit comme la Royne s'est heureusement acouchée d'un beau filz. Je vous en envoie une coppie, afin que vous vous en resjouissiez de ceste bonne nouvelle de la quelle je vous prie de fer part a tous vos concitoyens, et en rendre grâces à Dieu. Je demeure, Messieurs, votre affectionné et assuré a vous fer service. Signé : d'Ornano, à Bourdeaux, ce premier jo^r d'Octobre 1601.¹ »

Laquelle bonne nouvelle ayant esté receue par lesdits Consulz, ilz furent tout aussi tost trouver Mons^r le Président Chezac, au Chasteau, qui avoit receu pareille depêche, et résolu que, le lendemain, jo^r de mercredy, troisieme octobre audit an, on ferait les feux de joye,² ce

naissance du dauphin, les courriers « qui avoient demeuré bottés depuis que la Reine commença de se plaindre, monterent à cheval, *n'étant bottés*, se disaient-ils, *pour une fille* ; » et « de fait, ajoute le bon docteur, M. de Beaulieu-Ruzé, secrétaire d'Etat, avoit fait préparer double dépêche. » Remarquons toutefois que toutes les lettres envoyées ne ressemblèrent pas aux lettres adressées au maréchal d'Ornano et au connétable de Montmorency : ainsi la lettre à M. Des Digières (*Recueil* de M. Berger de Xivrey, p. 478) présente d'assez nombreuses variantes, et la circulaire adressée aux municipalités d'Amiens, d'Abbeville, de Bourges, de Compiègne, etc. (*Ibid.*, p. 479), est d'une rédaction quelque plus différente, comme aussi la lettre (*Ibid.*, p. 480) écrite à Rome au Cardinal d'Ossat. Dans cette dernière lettre figurent les mots : *la mère et l'enfant se portent très bien*, qui ne sont pas dans les deux lettres précédentes. En revanche, on trouve dans la lettre à Lesdiguières, gouverneur du Dauphiné, cette aimable allusion : « Il a pleu à Dieu nous donner aujourd'huy un dauphin. »

¹ Dans le *Supplément des Chroniques de la noble ville et cité de Bourdeaux*, on a, par une fâcheuse transposition, mis à la page 119 et sous l'année 1602, ce qui devait être imprimé à la page 113 et sous l'année 1601. On a, de plus, par une nouvelle erreur typographique, avancé de sept jours la naissance de Louis XIII. Voici le texte de Darnal : « Lettre du Roy contenant advis comme la Reyne s'estoit accouchée d'un fils le 20 septembre 1601 sur les dix heures : afin de rendre graces à Dieu, feu de joye fut fait avec grande allégresse, le *Te Deum* chanté à Saint-André avec dévotion. »

² Les feux de joie étaient les grandes réjouissances de l'époque. Ils se composaient d'un grand arbre, un pin le plus souvent, autour duquel on

qui fut acomply. Et en furent dressés trois, un devant le Chasteau, qui fut alumé, le premier par ledit s^r Président Chezac seul, n'ayant vouleu y mettre le feu Monsieur l'Evesque d'Agen¹ qui estoit arrivé le soir auparavant, bien que ledit President l'en priast fort longuement. Apprés, lesdits Consulz allarent au Petit-Nérac où y avoit un autre feu; et le troisieme au devant le Temple, dans lequel, plustôt que rien fer, furent faites prières extraordinaires à l'heure de deux heures apres midy, par Mons^r Mermet, Ministre, au commencement de laquelle prière fut chanté le pseume 127. Les Consulz estoient M^r Jehan Venier, Ramond David, Jehan Le Prince et Jehan de Batz.

Mons^r de Caumon Jurat de Nérac, mourut le 19 Octobre 1601.

Honoré Hoialy, vefve a feu M^r Arnaud Dulong, avocat au siège de Nérac, mourut le xxii^e Octobre 1601.

Monsieur du Plessis,² passa en ceste ville avec son filz,³ le 13^e Oc-

accumulait des fagots de sarment. On allumait le feu de joie avec pompe. Les consuls, le clergé s'y rendaient en grande cérémonie et c'était une marque de déférence envers un personnage notable que de le charger de mettre le feu au bucher. Par la *place devant le château*, il faut comprendre la place au blé actuelle. Au petit Nérac, le feu dut être allumé devant l'auvent du Frondat ou sur la place St-Germain. Quant au troisieme feu au devant du Temple, la place qui garde encore le nom en marque ce lieu.

¹ C'était Nicolas de Villars : il gouverna le diocèse d'Agen de 1590 (il fit son entrée solennelle dans sa ville épiscopale le 28 février de cette année) jusqu'au 12 décembre 1608. Voir *Gallia Christiana*, où, par une faute d'impression, la mort du prélat est mise au 10 décembre (t. II, col. 931); *Histoire religieuse et monumentale du diocèse d'Agen* par l'abbé Barrère, t. II, p. 351-379.

² On lit dans les *Mémoires* de Madame de Mornay sur la vie de son mari (édition de Madame de Witt, t. II, p. 5) : « Il se résolut doncq à ce voyage (En Périgord et Limousin) le 25^e de septembre. De Bergerac après le séjour de peu de jours, se rendit à Nérac au mesme temps que les députez de toutes parts arrivoient à Ste-Foy sur Dordogne. » Madame de Mornay ajoute (p. 7) : « A Nérac, il fut visité et festoié de M. Nesmond, président en la chambre my partie, et de tous les officiers et conseillers tant d'une que d'autre religion. »

³ Ce fils, qui était né à Anvers en 1579, fut connu sous le nom de Philippe de Mornay, marquis de Bauves. Il fut tué à l'attaque de Gueldres (23 octo-

tobre 1601, y ayant séjourné jusques au xxii^e dudit mois, prenant son chemin vers Lectoures.¹ Ledit s^r repassa en ceste ville, le 15 Novembre et en partist le xix^e dudit mois et an que dessus.

Daniel Chou,² m^e menuisier; mourust le xxviii^e Octobre 1601.

Madame Tarraube ³ fut faicte Religieuse au couvent Sainte-Claire de Nérac, le premier Novembre 1601.

L'ouverture du Palais et Chambre de l'Edict. Après les vaquations finies, entrèrent tous les Messieurs en audience, le lundy xii^e novembre, jour après la S^t Martin, ou Monsieur le Président Chezac fit une belle et grande harangue qui dura une heure et demie, à son grand louange et honneur, après laquelle, tous les advocatz et procureurs prestarent le serment, savoir : ceux de la Religion haussant la main,⁴ et les Catholiques la mettant sur un petit Crucifix peint en un tableau que ledit S^r Président tenoit entre les genoux. En l'an 1601.

Susane Labroue, fille à feu M^r Guillon, et femme du Gasconnet, tailleur, mourust le 13 Novembre 1601.

bre 1605). Voir le touchant récit de sa mort dans les *Mémoires* rédigés par sa mère qui les lui dédia (t. II, p. 106). M^{re} de Mornay dit au sujet du voyage de son fils en Gascogne (p. 7) : « Mesme fut nostre filz à Bordeaux embrassé de tous les gens de bien et caressé de Monsieur le mareschal d'Ornano et des principaux tant de la court que de la maison de ville. »

¹ Chef-lieu d'arrondissement du département du Gers, à 36 kilomètres d'Auch.

² C'est ce même Daniel Chou qui, avec Dansas, avait entrepris, en février 1601, la construction de la salle d'audience de la chambre de l'Edit.

³ Madame Charlotte de Galard Terraube devint abbesse du couvent (Voir dans la *Guirlande des Marguerites* un sonnet de M. Goux, avec la note afférente sur le couvent de Ste-Claire, p. 133). Sur la famille de Galard, voyez (*Maison de Galard*). Dans l'inventaire sommaire des archives de la chambre des comptes de Nérac à la date de 1618, on trouve inscrite la *pension du couvent de Sainte-Claire de Nérac payée à Charlotte de Terraube abbesse*.

⁴ Le mode de prestation de serment des protestants a seul subsisté. On peut voir la représentation exacte de celui des catholiques dans le tableau de Philippe de Champaigne, du Musée de Toulouse, où des chevaliers de l'ordre du St-Esprit prêtent serment.

Le filz du Cappitaine Niel,¹ mourust le xxi^e novambre 1601.

M^r Jehan Matisson, principal du Collège de Nérac, fit une belle harangue dans ledit Collège, le premier Décembre 1601, a laquelle Mons^r le Président Chezac et Messieurs les Conseillers assistèrent avec grand nombre d'autres personnes. Ladite oraison ou harangue dura deux heures, qui fut à son grand honneur et louange, ayant grandement exalté la philosophie, le Roy et Messieurs de ladite Chambre, avec une belle invention et du meilleur latin.

Monsieur de Sainte-Colombe,² jadis gouverneur de Mès, mourust à sa maison de Saincleraïlle,³ le iiii^e Décembre 1601.

Jehan Boussugue, cappitaine,⁴ mourust dans la ville d'Eauze, le xiii^e Décembre 1601, et fut porté en ceste ville où il fut enterré, l'ayant requis, un peu auparavant sa mort.

¹ Inscrit au livre des tailles de 1599. *P. de Bourdeaux.*

² Il a été déjà question de ce personnage, Bernard de Montesquiou, seigneur de Saintrailles, auquel sa mère avait apporté la terre de Sainte-Colombe dont il porta le nom. — Mès pour Metz, où l'avait sans doute appelé Catherine de Bourbon, duchesse de Lorraine.

³ Sur le château de Xaintrailles, nous citerons la monographie de M. Philippe Lauzun, où sont habilement résumés divers travaux antérieurs, et un sonnet de M. Cyrille Fiston dans la *Guirlande des Marguerites* (p. 39).

⁴ Jehan Boussugue, s'il était de Nérac, ce qu'il est permis de croire, puisqu'il voulut y être enterré, porterait à 14 le nombre des capitaines vivant à Nérac en 1599. En voici les noms d'après le livre des tailles de 1599 : Au quartier du *Portal de Condom* résidait le capitaine Mathieu Malet. Au *Portal Marcadiou* : Arnaut Nagoua, Arnaut Latané, Bertrand Mazelières, Daniel Mazelières, Daniel Darranet, Francoys Laporte, gouverneur du château, Joseph Mazelières, Joseph Rauffl. Au *Portal de Bourdeaux* : Jehan Dupleix, Niel. Au *Portal du Pont* : Jacques Corrèges, Menjon Sopa, Pierre Arbissan, Pierre Barrière. Tous ces noms inscrits au livre des tailles de 1599, sont suivis de la qualité de capitaine. De ces noms, il en est quelques-uns qui subsistent encore et nul de ceux qui les portent ne songe à se targuer de son origine, peut-être glorieuse, tandis que tant d'autres.... Rappelons ce qu'on lit à ce propos dans le *Manuscrit de la Sénéchaussée d'Albret* que nous avons déjà cité : « Les habitants de Nérac ne démentent pas l'idée que l'on a des Gascons ; ils sont très vifs et très avantageux. Dans

Monsieur d'Arconques,¹ mourust à sa maison, le xxii^e décembre 1601.

(A continuer.)

tous les Etats, le peu d'intérêt que l'on a à s'opposer à ce qu'un homme usurpe la qualité de noble, attendu que la taille est réelle, fait qu'il y en a à Nérac un très grand nombre qui se qualifient tels. Nérac est une pépinière pour la noblesse de cette espèce. »

¹ Sur le château d'Arconques, situé dans la commune d'Espiens, voir un sonnet de M. Faugère-Dubourg (*La Guirlande des Marguerites*, p. 31), et une notice en regard (p. 30). M. d'Arconques dont il est ici parlé est M. Pierre Vacquier, juge-mage en 1596. (Voir Archives de la Chambre des Comptes de Nérac, inventaire sommaire, p. 138). L'auditeur à la Cour des Comptes de ce nom vivait encore en 1607. Voir même source, p. 131. Il ne faut pas confondre les Vaquieulx avec les Vacquier. — Les auditeurs à la Cour des Comptes étaient les contrôleurs des dépenses du roy et des finances de l'Etat. « Tous potentats ont gens deputés à voir leurs comptes. Tous ceux qui mangent en ce royaume l'argent du Roy rendent leur compte en l'une des chambres pour être examinés et clos. » (Du Haillan, *De l'Estat des affaires de France*, livre IV). Toutes les charges étaient vénales. Du Haillan qui écrivait sous Charles IX, ajoute : « Quand les estats sont devenus vénaux aux roturiers, les grands bouteillers ny les maistres d'hotel n'y voulant mettre argent, abandonnèrent la dite Chambre des Comptes. »

ÉTAT MILITAIRE ET POLITIQUE DE LA GASCOGNE

En mil huit cent quatorze et mil huit cent quinze.

SOULT

WELLINGTON ET LE DUC D'ANGOULÊME.

(Suite)

Je n'ai pas à raconter en détail les événements accomplis en Gascogne pendant les Cent-Jours. Il me suffira de signaler en quelques lignes les événements capitaux.

Par décret du 6 avril 1815, Napoléon renouvela comme suit les chefs des administrations départementales dans le Sud-Ouest : Gers, le comte Treilhard ; Gironde, le baron Fauchet ;¹ Landes, Harel,

¹ Le baron de Valsuzenay, préfet de Napoléon dans la Gironde au 12 mars, puis membre du Conseil du duc d'Angoulême, reprit sa préfecture le 11 juin 1814 (*Moniteur* de 1814, p. 741). Cela ne l'empêcha pas d'abandonner les Bourbons au retour de Napoléon, qui fit de Valsuzenay un préfet de l'Aube, par décret du 12 juillet 1815 (*Moniteur* de 1815, p. 494). Louis XVIII le nomma, le 12 août 1815, Conseiller d'Etat en service extraordinaire et préfet de l'Aube (*Moniteur* du 23 août 1815). Valsuzenay trahit donc deux fois l'Empereur et deux fois les Bourbons. Sur la conduite de ce triste personnage pendant les Cent-Jours, V. le *Moniteur* de 1815, p. 680.

auditeur au Conseil d'Etat;¹ Lot-et-Garonne, Rouen des Mallets, ci-devant préfet de Vaucluse ; Basses-Pyrénées, le chevalier Combes-Sieyès ; Hautes-Pyrénées, Eusèbe Dupont.

Napoléon désigna le comte Boissy d'Anglas en qualité de commissaire extraordinaire dans la 11^e division militaire, et le baron Marchand dans la 20^e.

Le général Decaen fut mis à la tête des 9^e et 10^e divisions militaires (armée des Pyrénées-Orientales). Un peu plus tard nous voyons cet homme, honoré de la confiance et comblé des bontés du Roi, du duc et de la duchesse d'Angoulême, s'entendre « avec le général Gilly, pour étouffer les germes de l'insurrection » royaliste dans le Midi.²

Voici, pour les départements du Sud-Ouest, le résultat des élections de députés faites pendant les Cent-Jours, en vertu de l'Acte additionnel aux Constitutions de l'Empire du 22 avril 1815.

GERS. — Dubarran, avocat à Auch;³ Gèze, avocat à Condom ;

¹ Harel avait débuté dans les lettres, et écrivit un *Eloge de Voltaire* couronné par l'Académie Française. Sous la monarchie de Juillet, il devint, à Paris, directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, où jouaient alors Frédérik Lemaitre, madame Georges, et plus tard Melingue, etc.

² *Moniteur* de 1815, p. 732. — Decaen était évidemment coupable de trahison. Il allait passer, en 1817, devant un conseil de guerre ; mais une ordonnance royale déclara compris dans l'amnistie les faits imputés à cet officier général.

³ Il s'agit de Barbeau-Dubarran, avocat, député du Gers à la Convention nationale, président des Jacobins en 1793, dénonciateur d'Osselin, Lagadie, Soulès, Froidure, Bernard, Barbotan, etc., renvoyés devant le tribunal révolutionnaire, condamnés à mort et exécutés. Voici en quels termes Barbeau-Dubarran vota la mort de Louis XVI : « J'ai consulté la loi : elle me dit que tout conspirateur mérite la mort. La même loi me dit aussi que la même peine doit s'appliquer aux mêmes crimes. Je vote pour la mort. » En l'an III, Dubarran, devenu suspect, pour avoir appuyé l'opinion de Lindet et de Carnot, en faveur de Collot, Billaud et Barrère, ne tarda pas à être décrété d'accusation. Il fut compris dans l'amnistie du 4 brumaire an IV, et rentra dans la vie privée, dont il ne sortit momentanément qu'en 1815.

Persin, de Fleurance; Laborde, de Lombez; Lantrac,¹ médecin à Auch; Loubens, président du Tribunal de commerce d'Auch; Sénac, procureur impérial à Mirande.

GIROUDE. — Campagnac, conseiller de préfecture à Bordeaux; les généraux Dufour et Duranteau; César Faucher, de La Réole; Hue, de Coetlezan, ex-sous-préfet de Bazas; Jay² de Guitres; Perrin, ex-législateur.

¹ Lantrac était un jacobin, qui avait aidé à terroriser le département du Gers, où l'on chantait encore, dans mon enfance, une chanson dont j'ai retenu ces vers :

Boubée, Lantrac et Constantin,
Sont des buveurs de sang humain.

Variante du second vers : « Sont des meneurs de Jacobins. » Cela se chantait sur l'air de *Joan de Nibelo*. Lantrac a laissé des descendants à Auch, de même que Boubée, dont j'ai vu le fils apothicaire. Celui-ci avait gagné gros à faire prôner dans les journaux un sirop anti-goutteux de son invention, qui n'a jamais guéri personne, pas même l'inventeur. Boubée fils fut envoyé, par les électeurs du Gers, à la Constituante de 1848. Constantin était, m'a-t-on dit, de La Romieu (arrondissement de Condom).

² Antoine Jay, né à Guitres, en 1770, et mort sur son bien de Chaberbille, situé dans la même commune, le 9 avril 1854. Il étudia chez les Oratoriens de Niort et de Toulouse, se fit ensuite recevoir avocat, administra plus tard le district de Libourne, et partit en 1795 pour l'Amérique, d'où il revint en 1802. L'oratorien défroqué Fouché, plus tard duc d'Otrante, qui avait été le maître de Jay, lui trouva un emploi de précepteur. Jay suivit son protecteur en Illyrie durant sa disgrâce. A son retour, il publia le *Tableau historique du dix-huitième siècle*, couronné par l'Institut en 1810. Au commencement de la Restauration, il publia l'*Histoire du cardinal de Richelieu*. Jay fut un des fondateurs et collaborateurs du *Constitutionnel* et de *La Minerve*. Sa notice biographique sur les frères Faucher, insérée dans la *Nouvelle biographie des Contemporains*, est un véritable pamphlet, qui le fit condamner à un mois de prison, en 1823. Jay se posa en martyr, et écrivit, avec le concours de Jouy, les *Ermîtes en prison* et les *Ermîtes en liberté*, que les libéraux portèrent naturellement jusqu'aux nues. Jouy et Jay ont encore publié en commun le *Salon d'Horace Vernet* (1822). On a aussi de Jay des brochures politiques : *Considérations, Notices, Voyages, Souvenirs, Éloges*, etc. Il réédita

LANDES. — Je n'ai pu relever que les noms de trois députés : Ducournau¹ et Soubiran, de Mont-de-Marsan, et Vallée, ex-législateur, juge-de-peace à Dax.

LOT-ET-GARONNE. — Boucherie-Migon, maire de Duras (arrondissement de Marmande); Bory Saint-Vincent, d'Agen; Jalabert, maire de Montagnac-sur-Lède (arrondissement de Marmande); Ninon, sous-préfet de Nérac; R. Noubel, président du Tribunal de Commerce d'Agen; de Sevin, maire d'Agen; le baron d'Udevant (*sic*) de Guillery (arrondissement de Nérac).

BASSES-PYRÉNÉES. — Basterrèche, négociant à Bayonne; Casenave, de Pau, ex-conventionnel; Dartigaux, d'Oloron, procureur général à la Cour impériale de Pau; Élie, maire de Lucq (arrondissement d'Oloron); Etcheverry, juge de paix de Saint-Etienne-de-Baïgorry (arrondissement de Saint-Palais); Labrousse, maire de Bayonne; Laussat, de Pau, ex-député; Vidal fils, président du Tribunal d'Orthez.

HAUTES-PYRÉNÉES. — Barrère, ex-conventionnel;² Garat,³ ex-con-

les œuvres de Mesdames de Lafayette et Dufrénoy, et succéda à l'abbé de Montesquiou comme membre de l'Académie française. Je suis peut-être le seul homme du Sud-Ouest qui ait lu les *Ermites*, jadis si prônés, de Jay et de Jouy.

¹ Ducournau, dit de Caritz, auteur d'un faux historique, avec la complicité du baron Duplantier, préfet des Landes en 1810. V. ma dissertation intitulée : *Pierre de Lobanner et les quatre chartes de Mont-de-Marsan*. Paris, 1861.

² Bertrand Barrère de Vieuzac, naquit à Tarbes en 1755. Il exerça comme avocat au Parlement de Toulouse, et dût principalement à l'*Éloge de Louis XII* et à l'*Éloge de Michel de l'Hospital*, son admission à notre Académie des Jeux-Floraux. Barrère acheta plus tard une charge de conseiller à la sénéchaussée de Bigorre, d'où il fut envoyé aux États-Généraux comme député du Tiers-État. La vie publique de ce terroriste est trop notoire pour que j'aie besoin de la raconter. Je me bornerai donc à quelques particularités peu connues. Barrère était fort lié avec le peintre David, auteur du fameux tableau : *Le Serment du Jeu de Paume*. Le député des Hautes-Pyrénées obtint de l'Assemblée nationale que ce tableau serait achevé aux frais de la nation. Toujours sur la proposition de Barrère, la même Assemblée accorda une subvention à Thérèse Levasseur, qui n'était que l'ancienne concubine, et qu'on disait la veuve de Jean-Jacques Rousseau. A la mort de Jean-Jacques, Thérèse,

ventionnel; Daupholle, ex-législateur; Laporte, procureur impérial à Tarbes; Pinac, médecin à Bagnères.

devenue, à cinquante-cinq ans, la maîtresse d'un valet d'écurie, avait été chassée du château d'Ermenonville, et avait dissipé l'héritage littéraire de Rousseau. On sait que la conduite de Thérèse détermina principalement le suicide de Jean-Jacques. Bertrand Barrère employa donc son éloquence à faire doter par l'Assemblée nationale cette vieille drôlesse, qui ne tarda pas à dissiper ces ressources inespérées avec des vauriens de la pire espèce. Elle mourut dans une misère méritée, au Plessis-Belleville, en 1801, à l'âge de quatre-vingts ans. Revenant à Barrère, je constate sommairement qu'il présidait la Convention, lors de la condamnation de Louis XVI. Cela n'empêcha pas le député des Hautes-Pyrénées d'être arrêté en vertu du décret de la Convention du 11 germinal an III. Amnistié le 18 fructidor, Barrère fut désigné plus tard (1805) par les électeurs de son pays comme candidat au Sénat conservateur et au Corps législatif; mais le Sénat le repoussa. Durant tout l'Empire, Barrère vécut aux gages de Napoléon, qui déclare n'en avoir jamais pu tirer un service vraiment utile. Barrère rédigeait alors le *Mémorial anti-britannique*, sans préjudice de quelques brochures : *De la pensée du Gouvernement*, *La liberté des mers*, *Observations sur Montesquieu*, etc. En 1795, il avait traduit, à l'étranger, les *Veillées du Tasse* et les *Nuits d'Young*. Élu député en 1815, Barrère revint aussitôt à sa phraséologie de conventionnel, et appuya son collègue Garat, pour obtenir, au moment où les Souverains Alliés allaient écraser Napoléon, une « Déclaration des droits. » C'est ainsi qu'il tenait à protester contre l'invasion étrangère. « Occupez-vous sans délai de ce travail. C'est ce que vous léguerez de mieux aux générations futures, et ce sera un beau spectacle dans l'histoire, de vous voir discuter vos droits avec calme en présence même de toutes les armées coalisées. » Exilé par décret du 24 juillet 1815, Barrère vécut péniblement, à Bruxelles, du produit de sa plume. Nommé député des Hautes-Pyrénées en 1831, il vit son élection annulée sous prétexte de vice de forme, mais en réalité parce que, même au lendemain de 1830, on ne voulait pas de ce lâche terroriste, de ce valet et de ce mouchard de Napoléon. Barrère mourut dans son pays, le 14 janvier 1841. Pour subsister, durant sa vieillesse, il avait vendu son portrait peint par David, et plusieurs toiles et dessins de ce maître. Cela ne suffisait pas; et le vieux terroriste était assisté de plusieurs familles, notamment par M. S....., de Castelnau-de-Rivière-Basse. Barrère avait chargé Hippolyte Carnot de la publication de ses *Mémoires*, qui ont paru en 1842 (2 vol. in-8°), et dont l'intérêt est médiocre.

* Dominique-Joseph Garat, né à Bayonne, le 8 septembre 1749, était fils

Après Waterloo, la Gascogne, comme le reste de la France, acclama les Bourbons pour la seconde fois. Mais un grand mal était irrémédiablement accompli. Les événements des Cent-Jours venaient de

d'un médecin, qui exerçait à Ustarritz, dans le pays de Labourd. Après avoir commencé ses études sous la direction d'un curé dont il était parent, le jeune Garat alla les terminer à Bordeaux, au collège de Guienne. Il se fit ensuite recevoir avocat, vint à Paris où il se lia avec les philosophes, et débuta dans les lettres par les *Éloges de l'Hôpital* (1778), de *Suger* (1779), de *Montausier* (1781), de *Fontenelle* (1784), dont les trois derniers furent couronnés par l'Académie française. Il imitait alors faiblement le style coupable de Thomas. En même temps, Garat écrivait dans le *Mercure de France* et dans le *Journal de Paris*, en attendant d'être chargé au Lycée du cours d'histoire fondé en 1785. Cet écrivain était fort lié avec Condorcet. Garat et son cousin Iturbide, furent envoyés aux États-Généraux par le Tiers-Etat du pays de Labourd. Tous deux acclamèrent la Révolution dès son origine. Garat devint ministre de la justice le 12 octobre 1794, et notifia à ce titre à Louis XVI son arrêt de mort. Après le 9 thermidor, il devint ministre de l'Instruction publique, avec le titre de commissaire général, et ne tarda pas à professer à l'École Normale, récemment fondée, un cours sur *l'Analyse de l'entendement*. Il entra à l'Institut (section des Sciences morales et politiques), lors de la création de ce corps, et fut envoyé par le Directoire (1798) comme ambassadeur à Naples. Nommé plus tard membre du Conseil des Anciens, Garat fut porté, après le 18 brumaire, au Sénat où il fit cause commune avec l'abbé Grégoire, Volney, Destutt de Tracy, Lanjuinais et Sieyès. Le jacobin se mit à plat ventre devant Napoléon. En 1815, il fut nommé député des Hautes-Pyrénées, et non des Basses, comme l'ont écrit à tort quelques biographes. A la seconde Restauration, Garat fut expulsé, comme régicide, de l'Académie des sciences morales et politiques et de l'Académie française, où il était entré sous l'Empire. Rendu à la vie privée, Garat publia des *Mémoires sur M. Sicard et sur le dix-huitième siècle* (1818). On a, en outre, de lui, un travail sur Moreau (1814), des *Considérations sur la Révolution française* (1792), et des *Mémoires sur la Révolution* (1795), sans préjudice de travaux inédits, tels que les *Eloges de Bossuet*, de *Condillac*, de *Montesquieu*, et une *Histoire des Basques*. Garat mourut à Ustarritz, le 9 décembre 1833. Après la Révolution de Juillet, il rentra à l'Académie des Sciences morales et politiques, mais il continua d'être exclu de l'Académie française. Garat était l'oncle du chanteur Jean-Pierre Garat, si célèbre à la fin du XVIII^e et au commencement du XIX^e siècles.

ruiner la confiance réciproque du pays et de la Royauté, et livraient pour longtemps un grand peuple à la tyrannie des partis.¹

(A suivre.)

JEAN-FRANÇOIS BLADÉ.

¹ Voici quel était, au commencement de la seconde Restauration, le personnel des députés et principaux administrateurs des départements du Sud-Ouest. Ne pas oublier que le 13 juillet 1815, Louis XVIII avait dissous la Chambre des Députés et ordonné la convocation des collèges électoraux :

GERS. — Députés : Laborde, le baron de Pérès, de Trenqualye. Préfet, le comte de Montagut ; secrétaire-général, Cazaux ; sous-préfets d'Auch, Condom, Lectoure, Lombez, Mirande : Megret d'Étigny, Moncade, Miégeville, Cassassolles, Ducos.

GIROUDE. — Députés : Aubert, Dufort, le baron Duranteau, Lainé, Legrix-Lassalle. Préfet, le baron Bruslé de Valsuzenay ; secrétaire-général, Pe-lauque ; sous-préfets de Bordeaux, Bazas, Blaye, La Réole, Lesparre, Libourne : Chicou-Bourbon, Descure, de Conteneuil, Pierly, Gers de Camarsac, Lagreze.

LANDES. — Députés : Pémollié de Saint-Martin, le chevalier Poyferré de Cère. Préfet, le chevalier de Carrère ; secrétaire-général, de Candau ; sous-préfets de Mont-de-Marsan, Dax, Saint-Sever : de Rivière, Dibarrart-Detchegoyen, de Charritte.

LOT-ET-GARONNE. — Députés : de Godailh, le marquis de Bourran, le baron d'Udevant (*sic*). Préfet, le comte de Villeneuve-Bargemont ; secrétaire-général, Lannau-Rolland ; sous-préfets d'Agen, Marmande, Nérac, Villeneuve d'Agen : Léotard, Lamarque, de Brisac, Desétangs.

BASSES-PYRÉNÉES. — Députés : le chevalier de Casenave, Faget de Baure, le chevalier Pémartin. Préfet, le baron Dantin ; secrétaire-général, Daguet ; sous-préfets de Pau, Bayonne, Mauléon, Oloron, Orthez : d'Angosse, Armand Lom, Detchepare, Pémartin, Dandoin.

HAUTES-PYRÉNÉES. — Députés : le chevalier Dauzat, Fournier Saint-Lary. Préfet, le marquis de Villeneuve ; secrétaire-général, Rives ; sous-préfets de Tarbes, Argelès, Bagnères : Garat, Peré, Castelper.

L'AUBADE DES ŒUFS DANS L'AGENAIS.¹

Le 30 avril dernier, je me trouvais dans la soirée à Montbahus, petite commune de l'arrondissement de Villeneuve-sur-Lot. En suivant l'unique rue de ce bourg agréablement situé à mi-coteau, bien bâti, et où tout annonce le bien-être, une particularité me frappa. Je remarquai devant plusieurs maisons, de chaque côté de la porte d'entrée, assez près du seuil, des rameaux verts de peuplier ou d'aubépine, tantôt simplement posés contre le mur, tantôt fichés en terre. Je demandai naturellement l'explication de cette particularité qui m'étonnait, et j'appris que ces feuillages étaient placés par les jeunes gens, la veille du premier jour de mai, devant les maisons où il y avait des jeunes filles ; que lorsque la nuit était venue, ils venaient chanter successivement devant chaque seuil et que des œufs étaient donnés aux chanteurs.

Le soir, je fus témoin du fait. Dans la maison où j'étais attendu et où je reçus la plus gracieuse hospitalité, se trouvait une servante de dix-huit à vingt ans. A l'heure du souper, la sérénade annoncée par les branches vertes se fit entendre.

¹ Les jeunes gens des villages du Berry, quand vient le mois de Mai, arborent des rameaux d'aubépine entrelacés de rubans, à la porte de leurs *blondes* ou *amoureuses*. C'est ce qu'ils appellent planter le *Mai* (Laisnel de La Salle, *Croyances et légendes du centre de la France*, t. I, p. 59).— Dans une nouvelle de M^{me} la princesse Cantacuzène Altieri, intitulée *Povera*, un jeune charbonnier dit à Rosina, la chevière : « Le foin fleurit, Mai va venir, tu ne manqueras pas de garçons qui viendront sous ta fenêtre planter le pin couvert de roses et te chanter la sérénade. » (*Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1880)

Ad. M.

Quand les jeunes chanteurs eurent reçu leur petit salaire, je voulais prier l'un d'eux de me donner par écrit le texte de sa chanson, mais les garçons s'éclipsèrent comme l'éclair, pour aller chanter un peu plus loin, et comme le lendemain, je devais partir de très bonne heure, ce fut une occasion manquée.

Le matin du 1^{er} mai, j'allai à Lauzun et de Lauzun à Castillonnès. En chemin, je remarquai, ça et là, devant beaucoup de portes, des rameaux pareils à ceux que j'avais vus la veille, même en pleine campagne ; et, quand la maison se trouvait assise à une petite distance de la route, les branches, multipliées en forme d'allées bordaient agréablement le sentier qui y conduisait. A Castillonnès, je questionnai, sur cette charmante coutume, un jeune homme du pays et lui témoignai le désir d'avoir le texte de la chanson. Il s'engagea à me le faire copier par l'instituteur de son village, et, quelques jours après, étant venu à Agen pour le Concours régional, il me l'apporta.

Le voici dans l'idiome gascon, tel qu'on le parle sur la rive droite du Lot et dans le Haut-Agenais, avec la traduction française à la suite :

Douma ey lou prumé de maï,
Miroûnfa, mirolira !... cadûn baï béré myo ;
Nous faray pas you paoûrot.
Miroûnfa, mirolira !... que you nou n'ay aucuno.
M'en iray al tzzolli boï,
Miroûnfa, mirolira !... coupa lou maï per uno.
Mais tout én coupant lou maï,
Miroûnfa, mirolira !... lou piffre né tzzougabo ;
Mais tout én pourtant lou maï,
Miroûnfa, mirolira !... lou tambour né roulabo ;
Mais tout én plantant lou maï,
Miroûnfa, mirolira !... lou biéloûn né tzzougabo.
« Durbés, myo, durbés ;
Miroûnfa, mirolira !... per bous lou maï se planto.

— Nou sé planto pas per you,
Miroûnfa, mirolira !... se planto per une aoûtro.
— Et durbès, myo, durbès,
Miroûnfa, mirolira !... défoûncaren la porto.
— N'ay moûn pay ménusier,
Miroûnfa, mirolira !... faro uno porto nébo ;
N'ay moûn fray sarraillé,
Miroûnfa, mirolira !... fara une sarraillo nébo.
— Se y o cinq éoûs al boutzadou,
Miroûnfa, mirolira !... dé cinq dounas-n'oûn quatré.
Y o d'aillets al cazalet,
Miroûnfa, mirolira !... per fa une oumeletto. •

Demain, le premier jour de mai, — Chacun va voir sa mie ; — Je n'irai pas moi, pauvret, car je n'ai pas de mie.

Je viens du bois fleuri, — Cueillir le mai pour une (belle) : — Mais quand je cueillais le mai, — C'était en moi comme un flûte qui jouait.

Et quand je portais le mai, — C'était comme un tambour qui roulait ; — Et quand je plantais le mai, — c'était comme un violon qui chantait.

Ouvrez, ouvrez, ma chère, — Le mai pour vous se plante. — Non, ce n'est pas pour moi ; — Il se plante pour d'autres.

— Ouvrez, ma mie, ouvrez, — Ou j'enfonce la porte. — Mon père est menuisier, — Il fera une porte neuve ; — Mon frère est serrurier, — Il fera une serrure neuve.

— Eh bien ! si la poule a fait cinq œufs, — Sur cinq, donnez-nous en quatre. — Il y a de l'ail au jardin, — Pour faire une omelette.

On le voit, cette chanson qui commence d'une manière assez touchante et à la façon d'une élégie, se termine gaiement par la demande de quelques œufs. Le contraste est un peu brusque et l'on ne s'attend guère à cette conclusion ; on en veut presque à l'amoureux qui prend assez vite son parti de sa déconvenue, en faisant et mangeant une omelette. Peut-être eût-il mieux valu indiquer que ces œufs lui ont été offerts, à titre de consolation, par les gens de la maison ou par la jeune fille qui refuse ses hommages. Peut-être la chanson a-t-elle été primitivement conçue dans cet ordre d'idées par le poète

inconnu qui la *trouva*, et s'est-elle altérée en passant d'âge en âge par des bouches moins délicates.

On pourrait, toutefois, justifier le texte actuel de la chanson. Il est évident que les jeunes garçons plantent le mai uniquement devant les portes des jeunes filles dignes en tout point de cette faveur, et que, flattées de l'hommage public rendu à leur sagesse reconnue, celles-ci admettent volontiers qu'on leur demande quelque chose en échange d'un acte qui consacre leur vertu.

Quoi qu'il en soit de ces explications, prenons la chanson telle qu'elle est. J'ai cru devoir la recueillir, si d'autres ne l'ont déjà fait, afin de garder le souvenir d'un trait de mœurs plein de grâce, et qui, à l'égal de tant d'autres, d'ailleurs, est, plus tôt ou plus tard, destiné à disparaître.

J.-B. GOUX.



CASQUE EN FER DU MUSÉE D'AGEN

REMONTANT A L'ÉPOQUE ROMAINE.

A la fin de l'année dernière, M. Tholin, correspondant du ministère de l'instruction publique, me remettait divers objets, dont un casque de fer en très mauvais état provenant d'un *puits funéraire* découvert dans les environs d'Agen. Ces objets, d'après M. Tholin, appartenaient à l'époque romaine en Gaule. Je partageai à première vue l'opinion de M. Tholin, et je présentai ces objets à la Société des antiquaires de France, sous le titre d'*objets de l'époque gallo-romaine*. Cependant la date attribuée au casque parut douteuse à quelques-uns de mes confrères. J'avais confié à M. Abel Maître le soin de restaurer de son mieux ces curieux débris. Le travail nécessaire à cette restauration l'a conduit à faire une série d'observations qu'il m'a communiquées et qui m'ont paru assez intéressantes pour que je lui demandasse un rapport détaillé. La conclusion de ce rapport est que le casque est, en effet, de l'époque romaine. Je priai en même temps M. Tholin de me donner de nouveaux détails sur la découverte ; j'imprime sa réponse en note.¹ La question me paraît vidée. Le cas-

1
MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je vous adresse tous les renseignements que j'ai pu réunir sur la découverte du puits funéraire de l'Ermitage. Je n'ai pas été averti à temps pour assister aux fouilles. On avait atteint le fond du puits et retiré le casque quand j'ai visité le chantier. J'ai fait parler, en interrogeant le moins possible, le propriétaire du champ et l'ouvrier qui avait travaillé à vider le puits. Les résultats de cette petite enquête ont été immédiatement consignés dans une note que j'envoyai le 8 juin dernier à M. Cartailhac, qui l'a publiée, je crois, dans sa revue. Tous les objets retirés du puits sont incontestablement gallo-romains. Le flacon de verre, qui a été brisé, a seul excité ma surprise.

que d'Agen acquiert ainsi une grande importance archéologique. C'est le seul casque gaulois en fer, d'époque romaine, que je connaisse. J'ai pensé que les lecteurs de la *Revue* seraient bien aises d'avoir communication de l'excellent rapport de M. Abel Maitre.

ALEXANDRE BERTRAND.¹

MON CHER DIRECTEUR,

Je vous soumets les observations que m'a suggérées l'étude du casque d'Agen dont vous m'avez confié la restauration.

Ce monument me paraît présenter un intérêt hors ligne. Il est également remarquable par la perfection de la forme, l'habileté du travail, la simplicité de l'ornementation. Quoique mutilé, ce casque doit au milieu vaseux dans lequel il reposait d'être d'une conservation surprenante, pour un objet en fer. Il est oxydé, mais sans callosités et sans boursofflures. Le métal s'y présente très légèrement altéré ; on peut parfaitement juger de l'épaisseur du métal à l'origine, et même, en l'examinant attentivement, j'ai retrouvé sur plusieurs points, entre les deux couches d'oxyde, le métal naturel. Ce bon état du métal a grandement facilité ma tâche de restaurateur, au point que j'ai pu, chose bien rare en pareille occasion, redresser les parties faussées. Je dois à ces heureuses circonstances de pouvoir vous présenter ce casque dans sa forme exactement primitive.

On l'aurait cru tout moderne. Il n'était pas irisé, il rappelait par sa forme nos lampes à esprit-de-vin ou nos petits flacons d'encre de 10 centimes. Le casque a été retiré de la couche de boue qui commençait au-dessous de 6 à 7 mètres. Des deux corps, inhumés au-dessous de ce niveau, on n'a conservé que les crânes. J'ai fait recueillir des têtes d'animaux et des fragments de poterie qui avaient été abandonnés comme étant de nulle valeur. Je n'ai pas eu de renseignements précis sur leur gisement. J'ai pu regretter que les fouilles n'aient pas été opérées scientifiquement ; toutefois je n'ai pas eu de doute sur l'origine gallo-romaine des sépultures et des objets qui les accompagnaient.

Je vous prie, Monsieur le directeur, de vouloir bien agréer l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

G. THOLIN.

¹ M. Alexandre Bertrand est directeur du Musée gaulois de Saint-Germain.

Ad. M.

Vous savez qu'une grande partie du couvre-nuque et de la calotte était détachée du casque. Fort heureusement trois points de contact étaient reconnaissables. J'en ai profité pour rétablir l'ensemble, tel que mon dessin vous le représente. Plusieurs fragments manquent, il est vrai, mais ces lacunes n'ont aucune importance. La partie gauche est plus détériorée, mais ce que nous possédons de la partie droite suffit à la compléter. Je vais faire un moulage du casque ainsi rétabli. A ce moulage, j'ai refait toutes les parties manquantes, ce qui lui rend sa forme primitive. Les parties refaites sont en retraite de l'original; ce qui permet de reconnaître facilement les points restaurés. Il est bien regrettable que l'on n'ait pas recherché les fragments perdus aujourd'hui; on les aurait certainement retrouvés dans la vase. La bonne conservation relative du métal ne permet pas de croire que ces fragments aient disparu par l'oxyde.

Ce casque est non seulement une très belle pièce, une merveille d'exécution; il nous est précieux à un autre égard: il est la reproduction presque identique d'un casque d'une conservation bien inférieure et qui pour cela n'a pas encore attiré suffisamment l'attention, le casque de la vitrine d'Alise, trouvé dans les fossés de la plaine des Laumes avec des *pilum*, des *lances*, et des *monnaies gauloises contemporaines du siège*, et par conséquent daté. L'examen que je ferai tout à l'heure des deux pièces ne me laisse aucun doute. Il me paraît démontré que le casque d'Agen remonte bien, comme M. Tholin et vous l'avez pensé, à l'époque gallo-romaine.

J'entre dans quelques détails.

Disons d'abord qu'il a fallu pour fabriquer une pièce semblable un métal d'une qualité supérieure, capable de se plier aux exigences de toutes les sinuosités du profil. Il a fallu que l'ouvrier fût très exercé, j'ajouterais fût un artiste, un homme de goût. L'exécution en a été faite d'une seule pièce de fer, à l'aide du marteau; le métal était mince. Il mesure 2 millimètres seulement d'épaisseur aux points où il n'est pas altéré.

La calotte, d'une forme sphérique un peu allongée, est d'un beau galbe; elle est surmontée, au centre, d'un tube conique d'inégale épaisseur, trois millimètres au milieu, un et demi aux extrémités; hauteur, 63 millimètres; diamètre, 15 millimètres à l'ouverture, 20 à la base, se terminant par un collet rabattu de 13 millimètres. Ce collet est très mince, et cela se comprend puisqu'il a fallu le battre

au marteau pour lui donner un plus grand développement. Ce tube est formé d'une plaque de fer simplement roulée, sans être soudé ni brasé.

Au centre du tube sont enfilées deux rondelles plates de même épaisseur que le casque, entrées à force et rapprochées l'une de l'autre. A l'extrémité existe une empreinte indiquant certainement qu'il y avait là une pièce terminale. Cette pièce a disparu et rien ne peut en faire supposer la forme.

Ce tube (porte-aigrette ou simple ornement) est fixé par son collet sur le sommet et au centre du casque, par trois rivets à fortes têtes apparentes et aplaties.

La calotte est arrêtée par une carène travaillée au repoussé et faisant le tour du casque. Cette carène a une saillie très anguleuse de 11 millimètres. Au-dessous est une gorge dans laquelle deux rivets à grosses têtes rondes et aplaties fixent la partie dormante, à laquelle venait s'attacher la mentonnière, au moyen d'une goupille, ce qui lui permettait d'articuler facilement.

Cette gorge se termine par un petit champ droit, qui est le dernier filet continu. La face a une visière de 15 millimètres de saillie se terminant par un petit champ droit. Au milieu, sur le plus large de cette visière, existe un clou rivé à tête ronde, de 11 millimètres de diamètre et orné au burin de raies disposées en quatre parties égales à sens inverse.

Il est probable qu'une autre tête de clou semblable existait sur la partie de la visière qui manque.

A l'opposé, c'est-à-dire sur le derrière du casque, un couvre-nuque, formé d'une partie plane de 25 millimètres de largeur, faisait pendant à la visière et se continuait jusqu'à 10 centimètres en arrière de la mentonnière, point où il se rétrécissait. Ce rétrécissement était nécessaire pour que le couvre-nuque pût se relier à la visière. Sur la partie plate du couvre-nuque existent deux clous semblables à celui de la visière, dont l'un est orné comme le précédent ; l'autre, très altéré, ne laisse pas voir d'ornementation. Ce dernier clou était destiné à fixer au-dessous du couvre-nuque une petite tige de fer ronde, aplatie d'un bout et roulée en forme d'anneau de l'autre, à l'aide duquel on pouvait suspendre le casque.

Le casque d'Alise dont j'ai parlé plus haut présente presque toutes les mêmes particularités. La chose serait évidente si la mauvaise

conservation de ce casque et aussi sa mauvaise restauration ne dissimulaient une partie de ces détails. Il faut y regarder de près pour s'en apercevoir ; mais alors on n'a plus aucun doute.

La calotte du casque est la même ; la carène, la gorge, le champ droit existent encore de deux côtés, ainsi que la partie plane qui termine le casque, partie malheureusement très altérée.

La forme du casque d'Agen est plus élégante sans doute, mais cela tient à ce que la forme de ce casque est intacte, tandis que le casque d'Alise nous est arrivé tout déformé. Le profil des deux casques est au fond le même.

Si l'appendice du sommet manque au casque d'Alise, il n'en faut par inférer qu'il n'existait pas primitivement ; nous avons tout lieu de croire qu'il s'est perdu et que l'oxydation en a fait disparaître la trace.

Les têtes de clous du casque d'Alise ne sont plus visibles, mais le musée possède, provenant des mêmes fouilles, six mentonnières en fer et neuf fragments mieux conservés. Sur quatre de ces fragments se remarquent des têtes de clous exactement semblables aux têtes de clous du casque d'Agen, avec même ornementation au burin et disposition des raies à sens inverse. Ce sont là des ressemblances très significatives.

La collection du mont Beuvray (fouilles de M. Bulliot, au musée) contient un clou de bronze et un autre objet portant une ornementation de même nature.¹

J'ai essayé de fixer au casque d'Agen une des mentonnières d'Alise. Elle s'y adapte parfaitement. Je crois pouvoir affirmer que des deux côtés la fabrication est la même et que casque et mentonnières d'Alise et casque d'Agen sont de la même époque, c'est-à-dire d'une époque voisine de la conquête de la Gaule par J. César. J'ai déjà dit, je crois, que sur les mentonnières d'Alise se voyaient des clous absolument semblables à ceux du casque d'Agen.

¹ On sait que l'oppidum du mont Beuvray a été abandonné au commencement de l'empire. Les dernières monnaies découvertes dans les fouilles sont des monnaies d'Auguste.

(Note de la Direction.)

Un fragment de casque en fer provenant des fouilles d'Alise a une silhouette quelque peu différente de celle des deux casques en question. La carène très régulière de nos deux casques y est remplacée par une partie arrondie allant se perdre dans une petite gorge inférieure arrêtée par un léger ressaut se reliant au couvre-nuque. Ce couvre-nuque, fabriqué au repoussé, avec saillie, diffère quelque peu de celui du casque d'Agen, mais en fait la fabrication ne diffère pas. Il y a là des concordances que le hasard ne produit pas seul.

Je conclus donc que le casque d'Agen, non seulement est l'œuvre d'un ouvrier très habile, mais qu'il remonte à une époque voisine du siège d'Alise par César.

ABEL MAITRE.

(*Revue Archéologique*. — Août 1879.)



BIBLIOGRAPHIE ET CHRONIQUE RÉGIONALES.

M. l'abbé Servières et son Histoire de Sainte-Foy d'Agen

Les rédacteurs de la *Revue de l'Agenais*, se sont engagés à rendre compte des ouvrages nouveaux intéressant la région. Devoir souvent ingrat ! Cette maxime :

La critique est aisée et l'art est difficile,

serait-elle menteuse comme un proverbe ? Non, quoi qu'on en dise, la critique impartiale n'est pas aisée. De plus, elle est rarement du goût de l'auteur mis en cause. En vain l'on reconnaît les qualités de son livre, ce n'est pas assez pour satisfaire l'amour-propre d'un père intéressé. Ses enfants sont mignons, vous le dites, mais vous faites remarquer une verrue. C'est annuler tous vos éloges.

Pourquoi ne pas aimer Platon plus que la vérité ?

J'ai fait, à mes dépens, de pénibles expériences. L'apparition d'un ouvrage m'a valu tout récemment une grêle d'épigrammes.¹

Il en eût été tout autrement si j'avais déclaré que l'auteur venait d'inventer dans sa préface une nouvelle méthode historique, la seule bonne ; qu'il avait découvert ce que personne n'avait pu voir depuis 1830 ; qu'il avait enfin rectifié beaucoup d'erreurs sans en commettre lui-même une seule. On n'est pas complet. J'avais oublié de dire tout cela et de le dire sans restriction, sans *mais*... — ces terribles mais !

¹ Je devrais dire le contraire : M. A. de Mondenard a consacré tout un article et quelques phrases détachées à démontrer au public que j'étais un homme illustre. Grand merci ! Mais le moyen de s'exécuter en toute modestie ? Je profite cependant de l'occasion pour déclarer que j'accepte volontiers la dixième partie de ces flatteries.

Deux pages consacrées à l'*Histoire de Sainte-Foy* ont donné lieu à une communication de l'auteur. Cet article a la forme d'une discussion courtoise, et j'en remercie M. l'abbé Servières. Cela vaut infiniment mieux que des épigrammes, pour les deux intéressés et pour le public.

La *Revue* s'est empressée de reproduire cette note, que l'on a pu lire dans la livraison précédente.

J'use, à mon tour, du droit de réponse.

Pour être court, au moins aussi court que M. l'abbé Servières, je ne puis qu'effleurer un sujet fort complexe. Il ne faudrait pas moins d'une livraison entière de la *Revue* pour traiter à fond des questions soulevées dans le débat. Le lecteur peut se rassurer. Il aura quelques pages seulement à feuilleter ou à négliger.

Je déblaie tout d'abord le terrain des appréciations sur le P. Cortade et sur Labénazie. Je croyais avoir reproduit exactement les opinions de M. l'abbé Servières, qui reproche au premier auteur « un défaut dans la forme, » — tout en le défendant, pour le fond sans doute, contre des critiques qu'il trouve *injustes et acerbes*, — et qui apprécie ainsi Labénazie. « Sa critique n'est pas toujours parfaitement sûre, mais son mérite historique est bien plus considérable que celui de ses deux contradicteurs, Argenton et Labrunie. »

Cette phrase seule renferme une affirmation singulière et un jugement contestable.

Quelle indulgence ne faut-il pas pour décerner des brevets de mérite aux compilateurs dont la critique n'est pas sûre !

De plus, si nos annalistes Argenton et Labrunie ont moins de mérite que Labénazie, c'est probablement parce que leur critique est encore moins sûre. Ceci n'a pas été démontré.

Chaque paragraphe de la Notice critique imprimée en tête de l'*Histoire de Sainte-Foy* prêterait à une discussion sérieuse sur la valeur des sources d'information. Nombre d'érudits apprécient tout autrement l'autorité des ouvrages auxquels M. l'abbé Servières reconnaît un grand mérite. Des procès jugés dans l'Agenais peuvent être pendants à Rodez. A quoi bon plaider ici pour ou contre les morts ou les vivants ?

Laissons donc de côté ces questions qui viennent d'ailleurs de passer au second plan.

Une définition de méthode, plus explicite que les déclarations contenues dans la *Notice critique*, se trouve dans l'article de M. l'abbé Servières. Je vais d'abord discuter ces principes et je montrerai ensuite quelles ont été les conséquences de leur application dans l'*Histoire de Sainte-Foy*.

Cette méthode intermédiaire qui « allie une juste critique avec une foi simple et large » est très séduisante en théorie mais d'une application fort difficile.

Elle exige plus que tout autre une fidélité scrupuleuse à délimiter en toute occasion le certain et l'incertain ; elle agrandit le cadre d'une monographie ; mais peut-elle autoriser à y faire entrer, toujours bien entendu à la condition de mettre le lecteur en garde, des assertions d'une naïveté trop grande ou d'une fausseté trop évidente ? N'a-t-elle point ses mesures et ses bornes qu'il faudrait prendre garde de dépasser ?

Et puis un chapitre moindre du récit, même une seule page écrite dans ce système devient facilement un amalgame de faits véridiques et de faits douteux, L'auteur va-t-il déclarer à chaque ligne : ceci est extrait d'un document authentique, cela nous vient d'une tradition populaire peut-être fausse ? Un pareil triage suffit à déparer une narration, en dépit d'un expédient commode et de plus en plus employé, la rédaction des notes.

Autre problème à résoudre. Les documents sérieux peuvent-ils gagner quelque chose au voisinage des documents apocryphes et des légendes. Augmenter la proportion de l'alliage, est-ce augmenter la valeur d'une pièce d'or ?

Il existe cependant un moyen, le seul, je crois, d'appliquer sans inconvénient le procédé préconisé par M l'abbé Servières. On devrait diviser une hagiographie en deux parties nettement délimitées ; histoire, légende. Le premier chapitre serait peut-être fort court, mais il résumerait ce qui mérite toute créance.

La seconde partie pourrait avoir son intérêt à un tout autre point de vue.¹

¹ On sait, par exemple, combien les traditions populaires sur Charlemagne s'éloignent de la réalité. Nul historien ne serait tenté de les utiliser. Mais

La plupart des hagiographes, et M. l'abbé Servières est du nombre, n'admettent point cette séparation complète entre l'histoire et la légende. Ils confondent l'une et l'autre dans des proportions variables et la conséquence la plus ordinaire de l'emploi de cette méthode est de faire broncher à chaque page la foi du lecteur.

• Allier une juste critique à une foi simple et large. • — C'est là une méthode que l'on formule dans un seul but, celui de tout accepter. Toute tradition relative à un saint est qualifiée de tradition pieuse ; on la recueille, on l'imprime.

Et pourtant, en cette grave matière, un exemple avait été donné par l'Eglise elle-même.

Dès les premiers âges du christianisme, on a compris le danger qu'il y aurait à laisser se propager tous les récits relatifs à la vie de Jésus-Christ. Parmi les écrits contemporains des apôtres, plusieurs ont été solennellement rejetés parce qu'ils pouvaient contenir quelques erreurs. On a reconnu, comme étant dignes de foi, quatre évangiles seulement et ces quatre livres sont devenus la base de notre religion. D'autres évangiles, en grand nombre, ont été déclarés apocryphes et ni ces documents, malgré la part de vérité qu'ils pouvaient contenir, ni les traditions les plus anciennes et les plus pieuses n'ont depuis lors constitué des éléments à utiliser pour écrire la vie de Jésus.

En ce qui concerne la vie des saints, même les plus illustres, l'Eglise ne pouvait se prononcer. Le sujet est immense, mais nullement dogmatique. Aucune autorité souveraine n'a distingué le vrai du faux en cette matière. Les hagiographes sont libres de choisir leurs sources d'informations, les lecteurs sont libres de croire ou de ne pas croire les récits des hagiographes. L'autorité de ces derniers est toute personnelle. Dans l'intérêt de leur propre cause, ils doivent donc s'efforcer de faire avec la plus grande rigueur le discernement des témoignages dignes de foi et des témoignages suspects.

ces légendes ont donné lieu aux chansons de geste, de vraies épopées que nous admirons à titre de poèmes.

De même certaines légendes sont curieuses au point de vue de l'étude des mœurs, à la condition qu'on les rapporte à la date de la composition de la légende, et non pas à la date des faits légendaires.

Eh bien ! depuis plus d'un siècle ceux qui entreprennent la tâche ingrate de discerner la vérité de l'erreur, ceux qui appliquent à l'hagiographie les règles de critique élémentaire que l'on s'impose partout aujourd'hui pour écrire l'histoire des communes, des châteaux, des personnages historiques, ceux-ci sont traités sans façon de « dénicheurs de saints et de fougueux disciples de Launoy. » Ce sont là des épithètes et non des preuves. De quel côté, je le demande, se trouve au plus haut degré le respect de la vérité, ce but que doivent avant tout se proposer les auteurs d'une piété éclairée ?

Les adversaires de l'école critique, c'est-à-dire les partisans de l'école mixte comme ceux de l'école légendaire, tiennent à sauvegarder *toutes* les traditions. La preuve c'est qu'ils n'en sacrifient aucune. Discutons avec eux la valeur des traditions.

Comment se forment les traditions ? Bien habile qui le dira. Mais pour nous édifier, prenons quelques exemples.

M. Bladé publie actuellement dans cette *Revue* un mémoire sur les événements dont l'Agenais fut le théâtre en 1815. La prochaine livraison contiendra l'histoire de Florian et de ses bandes. Il est peu de communes importantes du Lot-et-Garonne, que cet aventurier, un type d'un autre âge, n'ait défendue ou terrorisée ou mise à contribution. Son souvenir est vivant dans le pays. Eh bien, après deux générations, les trois quarts des traditions relatives à Florian sont fausses. Les documents le prouvent. Florian, que les vieillards de l'Agenais ont pu voir, est entré déjà dans le domaine de la légende.

L'humanité change peu. Des faits pareils ont pu se produire il y a 15 siècles, en pleine époque barbare. Saint Caprais et sainte Foy furent martyrisés aux environs de l'an 300. Des traditions fausses sur sainte Foy et saint Caprais pouvaient être accréditées en l'an 350.

Les traditions s'altèrent aussi vite qu'elles se forment. Elles vont « se doublant et s'estoffant » comme disaient nos vieux auteurs. Le moyen-âge n'était pas dépourvu d'imagination. J'ai parlé incidemment des traditions sur Charlemagne et les Sarrasins. On peut être assuré que nos saints n'étaient pas moins bien traités, en ce temps là, que nos grands hommes. On ne prête qu'aux riches. Le *xvi^e* siècle a broché sur le tout. C'était l'époque où, de bonne foi, la plupart nos villes attribuaient leur fondation aux Grecs et aux Troyens — Ainsi Agen, à Agénor — où nombre de familles anciennes taillaient

en plein drap dans les *Vies* de Plutarque ou même dans la *Bible* les pièces fantastiques d'une généalogie plus que romanesque.

Si nous étions assez crédules pour ajouter foi aux traditions, nous devrions attribuer les monuments celtiques de l'Agenais aux Anglais et la moitié des églises du *x^e* et du *xii^e* siècles aux Romains.

Que dirai-je des châteaux-forts ? Je suis persuadé que, dans le Rouergue, comme dans nos régions, tout château-fort a ses oubliettes et ses légendes sinistres. M. l'abbé Servièrès pense-t-il que ces traditions sont respectables parce qu'elles sont anciennes, ou la façon d'écrire l'histoire des saints est-elle si différente de la façon d'écrire l'histoire des châteaux ?

Les traditions sur la féodalité sont aux trois quarts fausses. Il en est de même, à plus forte raison, des traditions sur nos saints des premiers siècles. Je dis à plus forte raison, car l'imagination s'exalte vivement au sujet des faits surnaturels et les souvenirs des miracles authentiques se confondent aisément avec ceux des innombrables miracles apocryphes.

Voyons maintenant quelles ont été les conséquences de l'application de la méthode mixte à la composition de l'*Histoire de Sainte-Foy*.

Les actes antiques de sainte Foy et de saint Caprais, les propres du bréviaire d'Agen de 1505, 1670 et 1727 sont assurément les meilleures sources, sinon les seules où l'on doive puiser les éléments d'une hagiographie. Encore faut-il y apporter quelque réserve. Il eût été bon de discuter dans la notice critique l'autorité de ces actes. Rédigés à des époques postérieures aux événements, lesquelles varient de 50 à 1200 ans, ils contiennent vraisemblablement des traditions fausses. Il ne serait donc pas inutile d'en avertir le lecteur.

Les quelques récits empruntés à Labénazie ont une autorité moindre.

Les traditions contemporaines auraient dû être rejetées impitoyablement. La mémoire des hommes est trop courte pour garder pendant quinze siècles des souvenirs précis. Cependant M. l'abbé Servièrès a utilisé les moindres on-dit. Il nous apprend dans quelle rue et pour ainsi dire à quel numéro était située la maison de sainte Foy. La ville d'Agen a été certainement reconstruite trois ou quatre fois depuis l'époque romaine. Qu'importe ?

Bien plus. La famille de sainte Foy aurait encore des représentants parmi nous. C'est possible assurément, mais le moyen de les discer-

ner dans la foule ? Le moyen, nous l'avons, paraît-il. Il existerait des traditions immémoriales dans certaines familles qui gardent pieusement le souvenir de la sainte, leur collatérale du iv^e siècle.¹

Ne faisons pas de dynastie plus ancienne que les Capétiens.

Un mot, pour en finir, sur la question de l'apostolicité des églises des Gaules.

Les mémoires publiés sur ce sujet depuis plus d'un siècle rempliraient vingt volumes. La polémique dure encore cependant. On aurait peine à produire, pour ou contre cette thèse, quelque argument nouveau en dehors des découvertes archéologiques encore à faire, mais que le hasard nous réserve peut-être. M. l'abbé Servières, qui a pu prendre parti en pleine connaissance de cause, déclare que son opinion est celle de la majorité. J'avais prétendu le contraire. Assurément nous nous sommes placés à des points de vue différents.

J'ai voulu parler des érudits et non de tout le monde. Pascal a, sur les majorités dans les questions ardues de controverse, un mot bien spirituel, mais trop méchant pour que je puisse le citer. Je tiens seulement à constater que pour la plupart des érudits qui font autorité, la question est tranchée. Voici, d'ailleurs, à l'appui de cette affirmation, un fait tout récent.

¹ Page 75 et suiv. Voici les arguments fournis à ce sujet :

« La tradition immémoriale de l'Agenais et de plusieurs antiques familles de l'Aquitaine ; » « le droit traditionnel et immémorial (pour ladite famille) de porter la châsse de sainte Foy dans les grandes cérémonies ; la possession par ladite famille de reliques de sainte Foy et des tableaux représentant la sainte ; l'usage établi dans cette famille de réciter de temps immémorial une commémoraison de la sainte.

« De telles traditions sont dignes de respect, dit M. l'abbé Servières. Il faut ajouter que tout en étant immémoriales (épithète à discuter. Une tradition d'un siècle ou même moins peut être dite immémoriale. Mais des traditions contemporaines sur le iv^e siècle existaient-elles au xiii^e siècle, en l'an mil ? Rien ne nous autorise à le croire), elles sont loin de valoir la plus petite preuve. Je suis persuadé que pas un seul généalogiste en France ne voudrait insérer dans ses ouvrages, même avec toutes les restrictions possibles, les trois pages que M. l'abbé Servières a consacrées à la famille de sainte Foy. Or, je le demande encore, pourquoi les hagiographes seraient-ils moins difficiles dans le choix de leurs documents que les historiens des communes, des châteaux, les archéologues, les généalogistes, etc. ? »

Un excellent ouvrage d'archéologie, que M. l'abbé Servières connaît aussi bien que moi, avait été envoyé, il y a trois ans, au concours des Antiquités nationales. Cette monographie, l'*Histoire de la cathédrale de Rodez*, par M. Bion de Marlavagne a obtenu une mention honorable. Mais l'auteur avait pris parti fort incidemment sur la question de l'apostolicité des églises des Gaules. Il affirmait l'origine apostolique de l'église de Rodez et la réalité de la mission de saint Martial, un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ, envoyé par saint Pierre lui-même, dans le Rouergue et le Limousin, avec de nombreuses reliques, parmi lesquelles il s'en trouvait de la sainte Vierge. « Assurément, — dit de M. de Rozière dans son rapport sur le concours, — elle (l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres) n'a pu voir, sans un vif regret, un écrivain estimable et généralement judicieux accepter sans discussion, sur des témoignages insuffisants et dénués de valeur historique, les erreurs d'une école qui semble chercher l'édification dans le mépris des règles d'une saine critique, et qui déserte avec une présomption puérile les grandes traditions des Bollandistes et des Bénédictins. Mais elle n'a pas cru que cet entrainement la dispensât de rendre justice aux qualités sérieuses de l'œuvre. Elle se contente de protester, comme elle l'a déjà fait en d'autres occasions, pour dégager sa responsabilité. »

Voilà bien un jugement sévère, prononcé au nom de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

M. l'abbé Servières ne trouvera donc pas, parmi des érudits dont l'éloge n'est pas à faire, la majorité qu'il pense avoir pour lui.¹ Il affirme que je suis en retard. C'est fort possible. On avouera, du moins, que c'est en bonne compagnie.

G. THOLIN.

¹ Ceci me suggère une réflexion sur les difficultés d'appliquer la méthode mixte dont M. l'abbé Servières est si chaud partisan. A la page 13 de son livre, nous trouvons une affirmation pure et simple au sujet de saint Martial qui « fonda l'église d'Agen » et qui, « selon la coutume, avant de se retirer, avait certainement doté la ville d'un évêque. » Tout cela et surtout le *certainement* exigeaient, ce semble, une note explicative.

La question étant plus que controversée, il eut été convenable d'en avertir le lecteur ; ici, l'affirmation est absolue. Et cependant, si j'ai bien compris la définition donnée par l'historien de sainte Foy, on doit donner chaque renseignement pour ce qu'il vaut.

DOCUMENTS HISTORIQUES SUR LE TARN-ET-GARONNE, diocèse, abbaye, chapitres, commanderies, églises, seigneuries, par Fr. Moulenq. In-8° de XLVIII, 506 p. Prix : 7 fr. 50 (chez *Michel et Médan*, à Agen).

Nous annonçâmes, il y a quelque temps, la publication prochaine d'un ouvrage écrit en vue d'un département voisin, mais fait aussi pour intéresser le nôtre. Le tome 1^{er} de cet ouvrage, intitulé simplement *Documents historiques sur le Tarn-et-Garonne*, vient d'être mis en vente. Il forme un superbe in 8° en texte très plein, qui fait honneur à M. Forestié, l'habile imprimeur de Montauban. L'auteur, M. François Moulenq, est secrétaire général de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne ; il est, de plus, natif et habitant de Valence d'Agen, autant dire à demi Agenais : garantie de science d'une part ; titre, de l'autre, à notre sympathie. On a de lui quelques travaux historiques, profonds dans leur nouveauté piquante, qui mériteraient d'être plus connus. Un, entre autres, *La Justice en France au XVIII^e siècle*, fut très remarqué. Cet épisode de l'histoire d'Auvillars (encore une ville qui nous appartient) révéla des qualités précieuses, l'exactitude, l'ordre, la concision, la connaissance directe et parfaite des sources. M. Moulenq a été notaire ; il a gardé de sa profession l'habitude d'inventorier, de tenir note des noms et des faits qui, dans les papiers passant par ses mains, lui paraissent devoir être conservés, de répertorier, qu'on nous passe le mot, avec une passion éclairée et tenace. C'est ainsi qu'il est arrivé à former un recueil d'indication, dont les éléments épars dans les grandes bibliothèques, dans les archives des villes et dans les registres des paroisses, étaient ignorés même des érudits.

Analyser ce volumineux recueil n'est vraiment pas possible ; il n'est lui-même qu'une analyse, — détaillée, toutefois, et raisonnée, — des matériaux de l'histoire du département auquel il est consacré. Qui voudra connaître dans leur origine, leur développement, leur déclin, les institutions religieuses et charitables, les églises, les seigneuries qui ont existé, antérieurement à 1789, dans le diocèse de Montauban et les portions de diocèses voisins qui lui furent plus tard annexées, s'il tient à ménager son temps et à ne rien omettre d'utile, devra forcément recourir à cet ouvrage. Les recherches qu'il a coûtées n'ont pas duré moins de trente ans, deux fois ce qu'en son grave langage, Tacite, qui savait le prix du

temps, appelle *grande mortalis avi spacium*. Au reste, sans d'abord prendre le soin de lire ces pages nourries, qu'on aille droit aux index onomastiques qui en résument le contenu et l'on se fera une idée de l'importance de ce labeur. Il y a là, en noms d'hommes ou de lieux, rangées alphabétiquement et, au besoin, chronologiquement, environ cinq mille références. Si l'on ajoute que les fautes y sont rares, — nous n'avons eu, pour notre part, l'occasion d'en relever aucune, — on saura gré à M. Moulenq du mal qu'il a dû se donner pour en éviter au lecteur. Du reste, il n'est pas une assertion, si modeste qu'en soit la portée, qui ne s'étaie sur l'indication précise de la source où elle a été puisée, soit le folio du registre manuscrit ou le chiffre de la liasse avec la lettre de classement de la pièce, soit, dans le cas d'un imprimé, le nom de l'auteur, le titre et la page.

Si, pour la raison donnée plus haut, nous nous bornons à cet exposé sommaire, il ne nous est pas interdit de mentionner l'introduction qui, du seuil, aide le lecteur à comprendre ce qu'il verra. Le sol du Tarn-et-Garonne ne connut pas, aux temps primitifs, qu'une seule race d'hommes. Bien des peuplades d'origine et de nationalité diverses le traversèrent, y laissant chaque fois quelqu'un des leurs, — et, plus ou moins, s'y établirent. M. Moulenq les énumère en marquant avec précision, par les noms des cantons et des paroisses, les limites du territoire où chacune d'elles se fixa. Ce sont les Ruthènes, les Cadurques, les Nitiobriges, les Lactorates, les Tolosates, les Gascons et les Garites. A ces divisions naturelles, qui devinrent des divisions politiques, correspondirent à peu près exactement celles qu'établirent les évêques, du ^{III}^e au ^{IX}^e siècle de notre ère. En ce moment de désarroi pour tout ce qui tient à l'ancien monde, c'est de l'Eglise que viennent, — avec la paix, — la lumière, le souffle germinateur. Le savant et respectable Littré, dans ses belles Études sur les Barbares et le Moyen-Âge, le reconnaît éloquentement et déclare lui en garder « sa reconnaissance philosophique et sociale. » Il fallait donc ici faire connaître l'organisation hiérarchique des diocèses, l'ordre des dignités qui distinguaient les membres du corps civilisateur appelé à fonder l'état nouveau. C'est ce qu'a fait M. Moulenq avec sa sobriété ordinaire, en des pages agréablement et fortement instructives.

Le second volume des *Documents historiques* contiendra, entr'au-

tres choses d'un vif intérêt, des notices sur les anciennes commanderies. Nous l'attendons, non sans impatience, en remerciant dès à présent l'auteur du signalé service qu'il nous rend. L'œuvre accomplie, il pourra la présenter comme le complément nécessaire de cet admirable instrument d'étude qui s'appelle *Gallia Christiana*. Il pourra aussi, croyons-nous, la soumettre sans témérité aux suffrages de l'Académie des Inscriptions. Les juges du Concours annuel des Antiquités de la France en auront rarement couronné de plus utile.

AD. MAGEN.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur un recueil qu'ils liront avec beaucoup d'intérêt, la *Revue catholique de Bordeaux*, paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois (Bordeaux, rue Canillac, 11; un an, 5 fr.). Parmi les collaborateurs principaux, figurent l'éminent archéologue, M. Léo Drouyn, qui donne une série d'études sur *les églises de l'ancien diocèse de Bordeaux*, avec dessins et eaux-fortes hors texte; M. A. de Lantenay, qui, sous le titre de *Curiosités bordelaises*, publie de savantes et piquantes notices biographiques et bibliographiques dont il trouve les matériaux dans les archives du département de la Gironde, de la ville, de l'archevêché et du grand séminaire de Bordeaux; M. Philippe Tamizey de Larroque, qui publie une *Vie inédite de la duchesse de Luynes* par notre compatriote, l'abbé J.-J. Boileau, ouvrage que goûteront aussi bien les femmes chrétiennes que les amis de la belle langue du xvii^e siècle. Ajoutons qu'un éminent romancier promet à la *Revue* un de ses meilleurs récits et que M. Bellot des Minières et M. H. de Mayot, un poète et un prosateur aussi modestes que distingués, enrichissent le nouveau recueil de communications attrayantes.

AD. M.

LE MUSÉE D'AGEN.

La Commission de la Société du Musée d'Agen, a réuni le 28 décembre dernier, conformément à l'article 2, chapitre III des statuts, tous les membres de l'association. M. Lauras, premier adjoint, faisant fonction de Maire, en attendant la constitution d'une municipalité, occupait le fauteuil du président.

M. Adolphe Magen, président de la Société, a présenté un aperçu des acquisitions faites dans l'année et M. Peyrard, trésorier, a rendu compte de la gestion financière. On a ensuite procédé par voie de scrutin secret à l'élection des membres de la Commission administrative ; tous ont été maintenus.

Voici le discours de M. Magen :

« MESSIEURS,

« Nous venons vous dire simplement et surtout rapidement, — le froid interdit les longs discours, — ce que nous avons fait pour notre Musée dans le cours de l'année qui va finir.

« Nous vous dirons aussice qu'ont fait pour son enrichissement les personnes de goût et de cœur qui voient nos efforts avec intérêt et veulent qu'ils fructifient. C'est d'elles d'abord qu'il va être question, car la reconnaissance doit être admise à parler la première. Vous verrez ainsi que l'année a été bonne, bien que notre ferme intention d'ouvrir le Musée au public n'ait encore pu se réaliser.

« Voici, en suivant l'ordre chronologique, les plus importants des dons qui nous ont été faits.

« M. d'Aymard de Chateaurenard, de Cauzac, nous a offert une borne milliaire qui marquait la station de Roudoulous, sur la voie romaine d'Agen à Cahors. Ce monument, l'unique en son genre qu'on connaisse dans l'Agenais, date de la fin du III^e siècle ou du commencement du IV^e.

« M. Espenan nous a autorisés à prendre dans son jardin les beaux meneaux à cariatides qui ornaient l'une des croisées de l'ancien hôtel de Vauvray, si longtemps et à tort réputé être celui de Monluc. Cet hôtel qui nous appartient, Messieurs, et dont l'escalier n'est pas l'un des moindres ornements de notre Musée, reprendra, grâce à ce don, son élégante physionomie d'autrefois, ce cachet de la Renaissance qu'avaient à demi effacé le mauvais goût des temps qui suivirent et les nécessités d'une destination antipathique à l'idée du beau.

« Nous vous signalions l'an dernier, avec l'effusion d'une chaude gratitude, la libéralité d'un amateur éclairé, d'un protecteur des arts, M. George de Monbrison. Aux douze tableaux qu'il venait de nous offrir, il en a ajouté dix autres, gracieusement, simplement

sans l'apparence d'un regret pour sa collection diminuée. Encore nous a-t-il promis — et il est de ceux qui dépassent leurs promesses — une toile de grande dimension et richement encadrée, représentant une dame de la cour de Louis XIV. Que votre gratitude aille droit à ce cœur qu'éclaire un esprit d'élite.

« Deux de nos confrères, M. Sabatier et M. le d^r Salse se sont aussi dépouillés pour nous. Au premier, nous devons deux toiles, dont une remarquable par la belle ordonnance architectonique de sa composition; au second, une chaste Suzanne dont l'auteur inconnu, s'il n'avait pas le sens de la distinction, dessinait bien et savait vraiment peindre. M. Salse nous a aussi fait don de poteries étrusques qu'il a rapportées d'un voyage en Italie.

« Revenons à notre Musée lapidaire. Déjà riche relativement, il s'est accru de dons remarquables parmi lesquels il convient de citer une curieuse inscription, reste de la sépulture d'une demoiselle qui vivait à Agen au xiii^e siècle et s'appelait Honneur de La Tour. Cette inscription comprend douze hexamètres latins en caractères gothiques; elle décorait un des murs intérieurs de l'ancienne maison Péliissier, située dans la rue Garonne et nous a été offerte par notre confrère, M. Marcellin Vayssière, acquéreur de ce vieux logis.

« M. de Saint-Mézard, en quittant notre ville où sa famille avait toujours vécu, nous a laissé, à titre de souvenir, un cippe en marbre blanc, datant, selon toute apparence, du ii^e siècle. Les onze lignes de l'inscription gravée sur sa face antérieure nous apprennent que ce monument fut dressé, en exécution d'un vœu par un citoyen de Dax, nommé Lucius-Valérius Communis. Comment ce cippe s'est-il trouvé à Bière, petit château voisin de Laplume? On ne sait. Toujours est-il que les anciens du pays, consultés par nous, l'y ont toujours vu.

« Madame la Supérieure de la Maison des Filles de Marie a bien voulu se rendre à notre désir en partageant avec nous les beaux chapiteaux en marbre blanc, débris du couvent des Augustins, qu'elle conservait avec un soin pieux. Nous avons un superbe complément de ce don dans la cession gratuite de quarante chapiteaux de même provenance qui ornaient le jardin et le parc du château de Saint-Amans. C'est M. le baron de Bastard qui nous a fait ce précieux cadeau.

« M. le docteur Louis Amblard a également témoigné d'une générosité très louable en nous donnant une série nombreuse de chapiteaux où se rencontrent toutes les élégances et tous les caprices du style roman. Ces curieux débris proviennent des anciens bâtiments de la collégiale de Saint-Caprais.¹

« Vous ne serez pas étonnés, Messieurs, d'apprendre que l'Administration de notre département et de notre ville nous ont largement servis de leur concours.

« M. le Préfet, après avoir obtenu la *Clytemnestre*, de Toudouze, grande et saisissante peinture qui avait eu la 2^e médaille à l'une des expositions annuelles de Paris, a emporté la promesse écrite d'un paysage de Pelletier, qui a récemment figuré à l'exposition de Munich. Cette toile dont on dit du bien et qui doit justifier ce qu'on dit puisqu'elle est du nombre de celles qui ont été à l'étranger pour y représenter officiellement l'art français contemporain, nous arrivera prochainement. Ai-je besoin d'ajouter, Messieurs, que le premier magistrat de notre département a mis à nous obliger la plus aimable bienveillance ? J'en dirai autant de M. Joutou, notre ancien et regretté maire, dont la sympathie pour notre œuvre, évidente dès les premiers jours, s'est vite accrue et brillamment affirmée. Sur sa demande, le Conseil municipal, à qui revient une part de nos hommages, a acquis pour nous un beau paysage antique de feu E. Sabathier, deux grandes toiles de Lapoque, le *Tortador* de Deforcade, si justement remarqué à la dernière exposition de Paris et une charmante tête de femme

¹ Le Musée a reçu depuis, de M. Lamouroux, propriétaire sur le plateau de l'Ermitage, un petit vase de terre et quelques menus objets trouvés par lui dans sa terre ; de M. Blaire, de Bon-Encontre, de petits bronzes gallo-romains ; de M. Seré, instituteur public à Saint-Vite, près Libos, une collection de fossiles et d'outils en silex de l'âge pré-historique ; de M. Henri Duvergne, un charmant petit plat de Palissy ou de son école ; de M^{me} veuve d'Auzac, une urne cinéraire en granit, à laquelle manque son récipient intérieur en verre, qui se retrouvera bientôt, nous l'espérons ; de M. l'abbé Dumolin, un chapiteau de style grec, en marbre blanc ; de M^{me} veuve Capuran, un chapiteau du xiv^e siècle ; enfin, de M. Dabos, pharmacien à Casteljaloux, de remarquables instruments de l'industrie primitive de l'homme, recueillis par lui dans le voisinage de la ville qu'il habite.

qu'on attribue à Greuze et que cet aimable peintre de la vie bourgeoise au dernier siècle eût, croyons-nous, signée sans scrupule.

« Messieurs, notre salle des tableaux est terminée; celle des sculptures l'est aussi ou va l'être. L'hôtel de Vaur, qui menaçait ruine, a été consolidé, restauré, rendu accessible en ses trois étages. Les planchers ont été faits ou refaits, dépense considérable qui les met en mesure de recevoir les collections et bientôt les visiteurs. D'ici à deux mois au plus, une charmante salle, attendant à celle des tableaux, sera, nous l'espérons, achevée et ouverte; elle offrira aux regards, dans d'élégantes vitrines, l'œuvre céramique de notre compatriote Honoré de Saint-Amans, la belle collection chinoise du regrettable Larivière et d'autres objets rares et curieux. Le public, dès ce moment, sera admis le dimanche à visiter toutes les pièces que leur état d'achèvement rendra dignes de cet honneur.

« On ne fait pas, Messieurs, ce qu'on veut et comme on veut. Pour aller plus loin, ce qui nous manque, c'est le nerf de la guerre et surtout de la paix, l'argent. Nous avons eu du Conseil général un vote de 500 fr.; du Conseil municipal, un de 3,000. Notre recette de cette année, en y comprenant le reliquat de la précédente, a été de 9,052 fr. 80. Mais tout cela s'est fondu dans les énormes dépenses qu'il nous a fallu faire et qui comprennent les sept planchers de l'hôtel de Vaur, quatre vitrines mobiles, trois adhérentes, deux portes en chêne, les frais de transport de lourds objets d'art antique, en un mot, des frais de toute espèce. Tout réglé, il ne nous restera guère, pour l'exercice de l'an prochain, que 1,500 fr. à employer. Qu'est cela pour tant de besoins? Nombre de cotisations, cette année, sont en retard. C'est profondément regrettable, d'autant plus que le premier pas, le plus difficile, est fait. Notre Musée a pris rang parmi les Musées publics de France; il est officiellement reconnu, il est classé. M. H. Houssaye, inspecteur général des beaux-arts, qui l'a dernièrement visité avec le plus vif intérêt et le plus grand soin, en a emporté, pour la consigner dans son rapport à M. le Ministre des Beaux-Arts, la plus favorable impression. Nous n'avons donc qu'à redoubler de zèle. Ce n'est pas à vous qu'il faut dire que les Musées publics sont presque des œuvres pies, de ces sources vives d'instruction, d'éducation, de plaisirs supérieurs où il convient, aujourd'hui plus que jamais, que

tous, grands et petits, — les petits surtout, — viennent puiser, puiser abondamment. »

Depuis l'époque où a été fait cet exposé de notre situation, le public a été admis à visiter la galerie des tableaux et la salle des sculptures. Celle-ci, avec sa statue du Mas (une Diane, d'après M. Quicherat), ses trois cénotaphes et sa riche collection de chapiteaux de tous les âges, est relativement garnie et d'un aspect pittoresque. L'autre, bien qu'ayant reçu, après le concours régional, de notables adjonctions, ne laisse pas que d'offrir des vides. Patience ! Ils seront bientôt comblés. La *Mare* de Pelletier, donnée par le Ministère des Beaux-Arts, et non encore arrivée, y fera bonne figure. Un envoi de M. Bezard, l'auteur des peintures murales qui décorent le chœur de la Cathédrale, est également attendu. Il comprendra un dessin et trois toiles. Deux de celles-ci sont l'œuvre du donateur : l'une est la traduction d'une scène célèbre du Faust de Goëthe, *Méphistophélès et Marguerite* ; l'autre, — un envoi de pensionnaire de Rome, — représente *deux jeunes baigneurs sur les bords de l'Adriatique*. La troisième toile est une *tête de jeune femme*, peinte à Bagnères de Luchon par feu Picot de l'Institut, qui fut le maître de M. Bezard, et qui devint son ami. Quant au dessin, il reproduit dans des proportions suffisantes pour concilier la perception des détails avec la douceur d'un ensemble harmonieux un ouvrage où M. Bezard a mis le meilleur de son talent, le *supplée et l'apothéose des Saints de l'Eglise d'Agen*.

La salle destinée à abriter les collections céramiques reçoit sa dernière toilette. Elle est, pour deux ou trois jours à peine, aux mains des ouvriers. Une boiserie élégante la revêt de haut en bas dans tout son pourtour. Son plafond est formé de poutres où des rinceaux courent sur des fonds doux, et de solives que raient d'un trait fin de doubles filets à bouts fleurons.

Il va falloir disposer deux autres salles pour loger une acquisition qui fera le plus grand honneur à notre Musée, la superbe collection géologique de M. J.-L. Combes, de Fumel. Notre Conseil municipal vient de l'acquérir, sur la proposition de M. Durand, maire, à la suite d'une visite qu'ont faite, à Fumel, trois de ses membres, accompagnés du président et du secrétaire de la Société

du Musée. Il y a là environ six mille pièces de géologie, de paléontologie, d'archéologie pré-historique. Ce que la recherche de tant d'objets rares et précieux, cachés dans les entrailles du sol ou empâtés dans des roches surplombantes, a coûté d'efforts, de peine, de dangers, ce qu'elle a coûté aussi de dépenses, il faut être un peu du métier pour en juger approximativement. L'intérêt spécial de cette collection connue des savants, même à l'étranger, que Paris a voulu avoir, que Toulouse comptait acquérir et dont le Canada, resté français malgré tout, a offert un bon prix, c'est que, faite dans la région, elle en exprime si bien la substance au point de vue de la connaissance et de l'histoire du sol, qu'on se demande, à l'aspect de tant de types d'espèces et de variétés, si M. Combes a rien laissé à découvrir après lui. Ajoutons, pour ne rien omettre en une affaire de cette importance, qu'il a complété par des achats faits en Angleterre, en Suisse, en Allemagne l'entière série des fossiles qui caractérisent les divers terrains, — que ces terrains existent dans l'Agenais ou qu'ils n'y existent pas. — La jeunesse de nos écoles pourra ainsi appliquer avec fruit les connaissances théoriques qu'elle aura reçues de ses maîtres et... disons ici notre espérance : l'Agenais qui produisit Palissy, et d'où, au déclin du dernier siècle, sortit un essaim d'illustres naturalistes, donnera, peut-être, des successeurs à Lacépède, à Saint-Amans, à d'Andebart de Ferrussac, à Lamouroux et à Chabard, par qui se clôt cette liste incomplète.

AD. MAGEN.

Le Directeur-Gérant,

AD. MAGEN.

NOTES HISTORIQUES

DES

MONUMENTS FÉODaux OU RELIGIEUX

DU DÉPARTEMENT DE LOT-ET-GARONNE.¹

(Suite)

VIII

FEUGAROLLES ET VOIE ROMAINE. — CHATEAU DE CASTELVIEIL. — BRAZALEM
ET CHATEAU DE GUEYZE. — MONASTÈRE DU PARAVIS. — BRUCH. — MON-
TESQUIEU.

FEUGAROLLES ET VOIE ROMAINE. — La commune de Feugarolles fait partie du canton de Lavardac ; elle s'étend des côteaux d'Espiens jusqu'à la rive gauche de la Garonne, qui la limite depuis Saint-Laurent (espèce de faubourg du Port-Sainte-Marie), jusques au-dessous de Thouars.

Nous avons vu le *castrum de Faygarollis* mentionné dans la prise de possession de l'Agenais en 1271, comme compris, sur la rive gauche de la Garonne, dans la *baillie* du Port-Sainte-Marie. Le même Feugarolles fit partie en 1284 de la juridiction de la bastide de Vianne.

Tout le monde connaît la grande Voie Romaine allant d'Agen à Lectoure, Auch et Saint-Bertrand de Comminges, près des Pyrénées ; et sait que la partie de cette voie comprise entre Agen et Lectoure

¹ Voir page 1. — 1880.

est vulgairement nommée *La Peyrigne*. On connaît également une autre grande voie Romaine allant de Bordeaux à Bazas, Sos, Eauze et Auch, où elle se relie à la première. Une autre voie Romaine, appelée *la Ténarèze*, existe entre Sos et Saint-Côme, près Aiguillon. Partie de Sos, elle traverse la lande à peu près en ligne droite, passe à Réaup, Le Béas, Barbaste, Pont-de-Bordes, Lavardac et Feugarolles, où elle s'infléchit à gauche pour suivre la rive droite de la Baïse, et va traverser la Garonne vis-à-vis l'église de Saint-Cosme et la tour milliaire d'Aiguillon.

La route nationale n° 130, de Condom à Nérac, le Port-Sainte-Marie, etc., se relie à la Ténarèze au Pont-de-Bordes, entre Barbaste et Lavardac ; de telle sorte que la partie de la Ténarèze de Pont-de-Bordes à Feugarolles, a été convertie en route nationale.

D'où vient le mot *Ténarèze* ?

On a dit qu'il était une corruption des deux mots latins : *iter Cæsaris*. Je crois cette étymologie fausse.

L'étymologie proposée par M. A. Pérez de Casteras, ancien sous-préfet, et ancien conseiller de préfecture à Agen, me paraît se rapprocher bien davantage de la vérité :

« *La Ténarèze*, dit-il, est le chemin qui, traversant une partie de l'Armagnac, fait communiquer la vallée de la Garonne avec les Pyrénées. Il est très rationnel de croire que les populations qu'il dessert l'ont nommé *Chemin des Pyrénées*, c'est justement la signification de ces mots *Chemin de la Ténarèze*.

« Il y a une étymologie qui n'est pas contestée (que je sache, mais je sais bien peu de choses), c'est celle qui fait dériver *Pyrénée* de *pur* ou *pyr* feu et *enne* montagne.

« Or, en Celte, *tan* signifie feu et *arre* est un des mots qui, dans la même langue, signifie *montagne*.

« Les Bretons ont appelé la montagne par excellence, la chaîne qui parcourt de l'est à l'ouest la presque Armorique, de Saint-Méen, près Rennes, jusques à Carhaix, près Châteaulin, ce sont les montagnes d'Arrée.

« Le mot *tan arre* est donc la traduction littérale du mot *pyr enne*. Remarquons que dans les deux cas on a dit *feu montagne* dans le même ordre.

« *Le chemin de la Ténarèze* n'est donc autre chose que *le chemin des Pyrénées*.

« Ce mot de *Ténarèze* a plus de deux mille ans, il indique des volcans en activité, et ils étaient éteints longtemps avant notre ère. Le peuple qui seul crée les mots n'a pu appeler *montagne de feu* des montagnes qui n'étaient plus en feu.

« Ce mot s'est donc conservé plus de vingt siècles sans aucune modification (les désinences n'ont aucune importance), si ce n'est peut-être un *e* substitué au premier *a* ; mais j'affirme que j'ai souvent, il y a 40 ou 50 ans, ouï des riverains de la vieille voie prononcer *Tanarèze*, de même que l'on disait fréquemment aussi *le chemin de de la Tanarèze* au lieu de la désignation plus brève *La Tanarèze*. » (A. PÉREZ DE CASTERAS — *Revue d'Aquitaine*, tome XIII, 1869, p. 169 et 170.)

J'ai cité textuellement ce passage du travail de M. A. Pérez de Castéras, parce que les raisons données me paraissent concluantes.

A la sortie de Feugarolles, la route nationale n° 130 continue vers Saint-Laurent et le Port-Sainte-Marie. A la même porte de Feugarolles, la route départementale n° 12 se détache de la route nationale, et se dirige vers le village de Thouars (dont le *castrum* est nommé dans l'acte de 1271, cité plus haut), passe sur la rive droite de la Garonne, et arrive à Boussères, résidence depuis trois siècles, de la famille de Viau de Bellegarde. et où naquit en 1590, noble Théophile de Viau, mort à Paris dans l'hôtel du duc de Montmorency, son protecteur et son ami, « le samedi vingt sixieme (septembre 1626), aagé de « trente six ans, poëte latin et françois, pris rue de Braque, inhumé « au cimetière, avec l'assistance de dix huit prebtres, y compris les « quatre porteurs ordinaires des corps morts. » (*Titres de la famille*. — *Etat civil de la paroisse Saint-Nicolas du Chardonnet à Paris*. — *Diction. critique de Biographie et d'histoire*, par A. JAL, Paris, 1867, page 1264.)

Ces deux routes, nationale n° 130 et départementale n° 12, vont en divergeant et, à 12 ou 1,500 mètres, rencontrent le Canal latéral à la Garonne, qui forme entre elles deux la base d'un triangle, dont Feugarolles occupe le sommet.

Le chemin de grande communication n° 19, d'Agen à Feugarolles, se relie à la route nationale n° 130, plus près du Canal latéral que de l'église paroissiale Saint-Cirice dudit Feugarolles, située dans le bourg.

CHATEAU DE CASTELVIEIL. — Bâti sur les hauts plateaux qui dominent la plaine, à 1,500 mètres environ de Feugarolles, le château de Castelvieu est dans une situation extrêmement agréable. De l'une des croisées de la façade du nord et de sur la terrasse, on a un coup d'œil ravissant : immédiatement à ses pieds le chemin de grande communication n° 19, que nous suivons, et devant soi toute la plaine de la Garonne, depuis Agen, le Port-Sainte-Marie et vers Monheurt, Monluc et Aiguillon, plaine riche, toujours couverte d'une végétation luxuriante, coupée par le Canal latéral, des routes et des cours d'eau.

Ce château doit remonter à une haute antiquité. J'en atteste son nom gascon de Castelvieu. Il a été reconstruit avec des formes carrées modernes et sans les tours qui distinguent le château de l'habitation bourgeoise. Aussi n'offre-t-il plus au touriste l'aspect pittoresque et gracieux qu'il devait si facilement avoir dans cette position élevée.

Je ne sais son histoire que depuis un peu plus de trois siècles.

Au mois de juillet 1562, Blaise de Monluc, lieutenant général en Guienne, allant, par la rive gauche de la Garonne, porter secours à M. de Burie, à Bordeaux, logea des compagnies à Bruch et à Feugarolles. Il voulut aussi en loger au château de Castelvieu ; mais ceux qui l'occupaient ayant résisté, Monluc s'y porta, suivi du capitaine Bardachin à la tête de cent de ses bandouliers, pour en faire brûler les portes. Ils venaient de forcer cette demeure et le sac en avait commencé, lorsque la nouvelle leur vint que le capitaine Doazan, avec trois enseignes de Nérac (5 ou 600 hommes), venait d'attaquer les compagnies logées à Feugarolles.

Le château de Castelvieu appartenait à noble Charles de Bazon, natif de Mantoue, naturalisé français au mois de septembre 1553, gentilhomme du roi et de la reine de Navarre le 27 février 1559, gouverneur de Nérac, devenu baron de Beaulens en Bruilhois, par son mariage, contracté le 2 août 1559, au château de Nérac, en présence du roi et de la reine de Navarre, devant Mazellières et Balsay, notaires royaux, avec damoiselle Gabrielle de Lard de Galard, sœur de Joseph et fille de noble Antoine de Lard, seigneur de Birac, Aubiac et Beaulens, et de dame Renée de Coustin de Bourzolle. Il est certain que ce Charles de Bazon, baron de Beaulens, était seigneur de Castelvieu en la juridiction de Feugarolles ; mais l'était-il de son chef, ou du chef de sa femme ? je l'ignore. Il laisse entre autres enfants : Charles et Jeanne-Antoinette.

Son fils Charles eut la baronnie de Beaulens et l'a transmise à ses descendants.

Les Pactes de mariage de Jeanne-Antoinette, dont j'ai une expédition authentique dans mes archives, sont du 5 août 1575, et ainsi formulés :

« Pactes et conventions de mariage faictz et accordés entre noble Jean de La Brunetière, sieur dudit lieu, d'une part ; et damoyselle Jeanne-Anthoinette de Bazon, fille de feu Charles de Bazon, en son vivant sieur de Beaulens et Castelvieilh, et de damoyselle Gabrielle de Lard, d'autre. Aussy faitcz et accordés en présence et du consentement de damoyselle Renée de Bourzolles, grand mère, de la dite Gabrielle mère, Joseph de Lard et de Goulard, sieur de Birac, oncle maternel et tuteur de la dite Jeanne et autres enfants du dit feu de Bazon, messire Jean de Monlezun, sieur de Barranneau, chevalier de l'ordre du Roy, sénéchal d'Armaignac, Jean de Lard, aussy oncle d'icelle Jeanne, Jean de Melet, cappitaine, et Dominique de Cazanove, et autres parens de toutes parties. »

Après avoir dit qu'on donne à la future épouse la somme de six mille livres, l'acte continue en ces termes :

« Item de tant que les dits mère et tuteur n'ont point deniers pour payer la dicte somme de six mille livres, dors et déjà pour assurance d'icelle, ils ont bailhé et bailhent aux dits mariés feuteurs, la place et seigneurie de Castelvieilh, ses appartenances et dépendances, pour d'icelle jouir, uzer et prendre les fruitcz jusques au payement de la dite somme de six mille livres. »

Les fruits « des dictes seigneurie et place de Castelvieilh » sont estimés à cinq cent cinquante livres par an.

« Ainsin l'ont juré. Faict et passé en la ville d'Agen, le cinquiesme jour d'aoust mil cinq cens soixante quinze, présens messire Jean de Monluc, chevalier, noble Bernard d'Astugue, sieur de Corne, M^{re} François du Juan, procureur du Roy en la seneschaussée d'Armaignac, Jean du Puy, juge de Birac et moy ainsin signés : de La Brunetière. Jeanne-Antoinette de Bazon. Le chevalier de Monluc. Baranneau. Renée de Bourzolles. Birac. Corne. Gabrielle de Lard et de Goulard. Cazanove. de Melet. Dupuy pour avoir esté présent. Du Juan. et Quercy, notaire royal. »

Les six mille livres n'ont pas été payées, puisque la seigneurie de Castelvieilh est restée à la famille de la Brunetière.

Deux enfants naquirent de ce mariage, Joseph et Catherine.

Cette dernière épousa le 3 avril 1614, noble Joseph de Lescale Charrier, écuyer, sieur de Vivès, fils de noble Jean de Charrier, seigneur de Siagues, et de damoiselle Anne de Lescale de Vérone (celle-ci fille de messire Jules-César de Lescale de Véronne, seigneur de Vivès, plus connu sous le nom latin Scaliger, et de damoiselle Andiette de La Roque Loubéjac). Le futur époux était le neveu, le filleul et l'héritier de noble Joseph de Lescale (Scaliger), l'un des savants les plus célèbres de la seconde moitié du xvi^e siècle.

Joseph II, né de cette union, fut substitué au nom et aux armes de Lescale de Véronne, par Lettres-patentes de 1671, enregistrées et revêtues des formes légales. Le roi Louis XIV reconnaît ou constate dans ces Lettres-patentes, que Jules-César de Lescale, le premier de son nom établi en France, était fils de Benoit, petit-fils de Nicolas et arrière petit-fils de Guillaume de Lescale, dernier prince souverain de Vérone, dépossédé et assassiné en 1404.

Joseph de la Brunetière, seigneur de Castelvieilh, frère de Catherine, fait son testament, le 8 avril 1634, et laisse, de son mariage avec Diane de Sibault de Saint-Médard, cinq enfants ; Charles, son héritier universel ; Jean-Charles, substitué à son frère aîné ; Jeanne-Antoinette, qui a été dame de Castelvieilh ; Catherine et Tèle mariée avant l'année 1616 à noble Jean Alespée, écuyer.

Le 20 juin 1654, noble Jeanne-Antoinette de La Brunetière, dame de Castelvieilh, majeure et maîtresse de ses droits, se dit fille de Joseph et de Diane de Sibault de Saint-Médard, susnommés, dans son contrat de mariage avec noble Jean-Charles du Cauzé de Nazelle, écuyer, sieur de Lille (arrière grand-oncle du premier marquis du Cauzé de Nazelle). N'ayant pas eu d'enfants de son mariage, la même Jeanne-Antoinette fait le 1^{er} mai 1690, une donation de 3,000 livres en faveur de noble Jules-César de Lescale de Vérone, écuyer, seigneur de Vivès, son neveu à la mode de Bretagne, et par son testament du 1^{er} juin 1702, institue pour son héritier universel du château de Castelvieilh, noble Joseph Alespée, écuyer, son neveu, fils de sa sœur Tèle de La Brunetière et de noble Jean Alespée, écuyer.

Depuis lors les Alespée ont été seigneurs de Castelvieil en la paroisse Saint-Cirice de Feugarolles. Leur auteur Jean Alespée est

qualifié conseiller-auditeur à la chambre des Comptes de la reine de Navarre, dans des procès-verbaux de 1566, relatifs aux propriétés enclavées dans les parcs de Durance. Il devint chancelier de Navarre.

Ce Jean Alespée, premier auteur des seigneurs de Lagrange et de Castelvieil de ce nom, était fils de Marianne Alespée et d'Henri II d'Albret, roi de Navarre (mari de Marguerite de Valois, sœur de François I^{er}). « Le souvenir, dit M. Samazeuilh, s'en est conservé à « Nérac, dans le jardin du Roi, où l'on voit encore une maison qui « porte le nom de *palais de Marianne*, et une fontaine désignée sous « celui de *fontaine de las poupettes*. D'après la tradition, Henri « d'Albret aurait été surpris derrière cette fontaine avec Marianne, « par Marguerite de Valois. » (*Samazeuilh, Biographie de l'arrondissement de Nérac, p. 58 et 59.*

Les faits racontés par M. Samazeuilh, historien du pays, homme de caractère toujours obligeant, sont particulièrement curieux en ce que l'on voit Jeanne d'Albret, reine de Navarre (dont le fils devait être Henri IV, roi de France), employer en 1566, au temps de toute sa puissance, son frère naturel, Jean Alespée, en qualité de conseiller auditeur en sa chambre des Comptes du royaume de Navarre, et qui fut plus tard chancelier du même royaume.

Tèle Alespée de Castelvieil, dont le père était seigneur de Castelvieil, capitaine et chevalier de Saint-Louis, épousa le 16 août 1769, Joseph de Montagu de Mondenard, et fut la belle-sœur du général de Mondenard, seigneur de Bière près La Plume, et la mère de ce M. de Mondenard, dont j'ai rappelé le caractère bienveillant à l'article de son château d'Autièges.

Le dernier Alespée de Castelvieil, fut massacré à Nérac durant la Terreur.

Le propriétaire actuel de Castelvieil est M. Camille de Guilloutet, fils du député de ce nom, et neveu du baron Eschassériaux, également député.

Le lecteur a pu remarquer, en lisant le texte des pactes de mariage faits et accordés le 5 août 1575, entre noble Jean de La Brunetière et Jeanne-Antoinette de Bazon, que Jean de Lard, l'un des parents nommés dans l'acte, est qualifié *oncle* de la future épouse. Ce Jean de Lard, frère puîné de messire Joseph de Lard et de Galard, seigneur de Birac et d'Aubiac, et par conséquent beau-frère

de Marie de Noailles, était généralement appelé *d'Aubiac*, du nom du château paternel. Tout le monde sait que ce d'Aubiac fut l'amant préféré de la reine Marguerite de Valois, première femme du roi Henri IV, et qui ne sera par conséquent pas confondue avec Marguerite de Valois sœur du roi François I^{er}, épouse d'Henri II d'Albret, roi de Navarre, et grand'mère maternelle d'Henri IV, roi de France.

BRAZALEM ET CHATEAU DE GUEYZE. — Au centre d'un triangle formé par les petites villes ou villages de Feugarolles, Limon et Bruch, se trouvent le chef-lieu de l'ancienne seigneurie et paroisse de Brazalem et le château de Gueyze, très près de la rive droite du ruisseau de Lignats.

Cette petite localité nous offre un curieux exemple d'un bail à fief noble, avec les devoirs et les droits réciproques du donateur et du donataire (c'est-à-dire du suzerain et du vassal). On y constate l'intérêt bien entendu des deux parties. Je vais, pour ces motifs, donner ici la traduction littérale des principaux passages de cet acte rédigé en latin en 1463, à la requête de Charles II, sire d'Albret, donateur, et de Jean de Fages, capitaine, donataire.

REQUÊTE.

« Nous faisons savoir à tous présents et à venir, qui verront, liront ou entendront lire le présent acte public de bail emphytéotique, que sage homme Jean de Fages, capitaine, habitant du Mas-d'Agenais, diocèse de Condom, a fait de vive voix, et fait faire par quelques uns de ses amis, à noble et illustre prince notre seigneur Charles, sire d'Albret.... comte de Gaure, la requête suivante :

« Le dit sire d'Albret tenait autrefois et tient encore dans ses domaines, possédait et possède la Mothe de Brazalem, située dans le diocèse de Condom, joignant du côté de Bruch le chemin de Feugarolles, d'autre part, le territoire d'Espiens.... ladite mothe de Brazalem ayant, entre autres appartenances et dépendances, des terres incultes, forêts, taillis, garennes, buissons, friches, ruisseaux, rivières et fontaines, le tout ravagé et ruiné presque totalement au milieu des désastres des guerres passées ; aussi les buissons et les ronces ont-ils envahi les terres. Cette ruine, accrue par nos longs troubles, rend ces possessions inhabitables, et même plus encore les ronces en interdisent l'accès.

« C'est pourquoi notre illustre maître ne peut retirer aucun profit de cette possession, à moins de la donner en fief à quelqu'un qui se charge à grands frais d'y faire des constructions et des défrichements. C'est pourquoi ledit Jean de Fages, désirant s'établir dans ces possessions, y construire, y appeler des travailleurs, qui s'y établissent pour cultiver les terres....., et bien qu'il soit reconnu que ladite mothe avec ses droits et dépendances relève de notre dit seigneur, il conviendrait d'obtenir pour ce bail emphytéotique le bon gré, consentement et assentiment de noble et puissant Jean d'Albret, vicomte de Tartas, fils aîné de notre dit seigneur. Il importerait également..

« Etant ainsi exposée ladite requête et supplique, ensemble ledit seigneur d'Albret, de l'avis et délibération de ses gens ordinaires et loyaux conseillers, étant bien convaincu de la ruine de ces possessions, et pour cette cause désireux de voir ladite mothe avec ses dépendances se cultiver, se couvrir de constructions et se peupler même, qu'il lui plaise être favorable à la requête dudit de Fages..... »

ACTE D'INFÉODATION,

passé à la suite de la requête du capitaine Jean de Fages au sire d'Albret :

« L'an de l'incarnation rédemptrice de Notre-Seigneur 1462 (v. st, 1463), et le 3 janvier, très illustre et très chrétien prince, notre seigneur Louis, par la faveur de Dieu, étant roi de France, en la présence de moi Jean Dancier, clerc, notaire public impérial et royal, habitant de Nérac, diocèse de Condom, greffier de la Cour du sire d'Albret aux parties de Gascogne et de Guienne, et du bailliage de Nérac, et des témoins soussignés, s'est présenté en personne pour les causes ci-dessous indiquées, très puissant seigneur Charles, sire d'Albret, qui est informé, avisé et assuré de la ruine de ladite mothe et de ses possessions.

« Le sire d'Albret, de sa pleine science et de son bon gré, agissant du conseil, de la volonté, du consentement et de l'assentiment de noble homme Jean d'Albret, vicomte de Tartas, présent et ayant obtenu pour ce le consentement et l'autorisation de son illustre père, notre seigneur le sire d'Albret, a inféodé à perpétuité, à titre d'emphytéote, pour lui et ses successeurs, selon les us et coutumes du pays, donné, concédé, remis, livré, aliéné à perpétuité à Jean de Fages, à ses héritiers et successeurs (ledit donataire étant présent et

stipulant pour lui et pour les siens, et recevant à titre de fief noble), la mothe de Brazalem, avec toutes ses possessions, telles que terres cultivées ou incultes, vignes, arbustes, prés, pâturages, ruisseaux, rivières, eaux, sources, forêts, haies, buissons, taillis, garennes, et tous autres droits dépendants, ou qui doivent dépendre de ladite mothe de Brazalem, limitée, comme il est indiqué plus haut, du côté de Bruch par le chemin public..... pour en faire ce qu'il voudra à sa vie comme à sa mort.

« Sont exceptés de cette donation, le droit de Juridiction et de pleine justice réservé par le sire d'Albret et les siens, et l'hommage noble, qui sera rendu par le feudataire ou vassal à chaque mutation des sires d'Albret.

« Cet hommage se rend par le baiser sur la bouche et l'obole d'or à payer au seigneur d'Albret ou aux siens.

« Et néanmoins fut entendu, promis et convenu entre le sire d'Albret et Jean de Fages, en la présence du vicomte de Tartas, à ce consentant, de moi notaire et des témoins soussignés, que Jean de Fages, après avoir construit, réparé, restauré, cultivé, augmenté ladite mothe et ses dépendances, ne pourra en aucun temps la vendre, la donner, la céder à titre gratuit ou à titre onéreux, si ce n'est au su, par le congé, la volonté et permission expresse du sire d'Albret ou de ses successeurs quels qu'ils soient. S'il arrivait par hasard à Jean de Fages de vendre, donner, aliéner ladite mothe et ses possessions, il devra d'abord l'offrir et la proposer au sire d'Albret ou à son trésorier et intendant.

« Le sire d'Albret, s'inclinant à cette requête, a consenti accorder à Jean de Fages ici présent, requérant pour lui et les siens, ladite mothe et toutes ses possessions, et l'en a investi à titre de fief, pour en jouir paisiblement, en vertu des clauses dudit acte, moyennant le paiement d'une obole d'or à lui et aux siens à chaque mutation de seigneur. Le sire d'Albret, s'étant réservé le droit de pleine justice, a cédé à son dit feudataire la possession réelle et personnelle de la mothe et de toutes ses dépendances. »

On le voit, une terre est donnée en fief noble par un contrat synallagmatique, librement consenti et qui offre le double avantage d'être utile au suzerain et au vassal. Le suzerain fournit le sol, le vassal se charge de le faire défricher, cultiver, couvrir de constructions et de le peupler, le tout à ses frais. Le suzerain, en échange

du sol, reçoit l'hommage (droit honorifique), et le service militaire dans des conditions déterminées (droit utile). Le vassal fournit le travail de la terre par lui ou par ceux qu'il emploie, et personnellement l'hommage et le service militaire. Il n'y a tromperie ou abus de pouvoir de la part d'aucune des deux parties contractantes, il y a pour l'une et pour l'autre un avantage réel, incontestable. Le suzerain doit la protection au vassal, et celui-ci le dévouement à son seigneur protecteur, sans lequel il n'aurait pas eu le sol et par suite la puissance seigneuriale sur les tenanciers de la terre donnée.

En résumé, le sire d'Albret donne la terre de Brazalem inculte et abandonnée, il doit la protection au donataire contre tout ennemi. En échange des deux grands avantages qui lui sont assurés, le capitaine Jean de Fages doit, à ses frais, défricher, cultiver et peupler la terre de Brazalem et la couvrir de constructions ; il perçoit les revenus de la terre pour son compte, comme s'il avait toujours été propriétaire du sol ; il est seigneur de la terre de Brazalem, et en cette qualité il doit au sire d'Albret, son seigneur dominant ou suzerain (c'est-à-dire dont il relève), l'hommage d'une obole d'or (droit honorifique), et le service militaire dans des conditions fixées (droit utile). Il peut désormais vendre la terre de Brazalem, avec l'autorisation du sire d'Albret, auquel est réservé la préférence, si ce dernier veut acquérir la terre qu'il a donnée à fief.

Le noble naissait soldat, et, tant qu'il était valide, il devait le service militaire au seigneur dominant dont son fief relevait. Lorsque, sous les règnes de Louis XI et de Charles VIII, le droit de lever des troupes dans l'étendue de leurs fiefs (l'un des éléments essentiels du droit féodal) fut enlevé aux grands feudataires (les comtes de Foix, les sires d'Albret, etc.), et réservé exclusivement au roi de France, le noble dut le service militaire toutes les fois qu'il était convoqué au nom du roi pour combattre l'ennemi de la France. Sous le régime féodal, puis sous le régime monarchique, le noble n'a pas cessé d'être soldat, quand le secours de son épée était jugé nécessaire. En recevant un fief noble, il avait librement pris l'engagement formel de porter tous les ans, pendant un certain nombre de jours ou de mois, les armes pour son seigneur dominant qui lui avait donné ce fief à cette condition essentielle. Il dut, par la même raison, le service militaire, lorsque le roi succéda aux droits de tous les grands feudataires d'appeler leurs vassaux sous les armes. Le seigneur suzerain ou dominant ne conserva dès lors que le droit d'exiger de

son vassal, à chaque mutation de seigneur, c'est-à-dire une fois en sa vie, l'hommage d'une obole d'or, ou d'une paire de gants blancs, ou d'un fer de lance doré, ou de tout autre objet de petite valeur, ce qui était loin d'être l'équivalent du fief noble donné par ses ancêtres.

Mademoiselle Marie de Coquet, petite-fille et arrière petite-fille des derniers seigneurs de Gueyze et de Brazalem, a réuni avec intelligence et pieusement conservé les souvenirs du passé de Brazalem. Je lui dois la communication de l'acte d'inféodation qui précède, et de l'hommage qu'on va lire, ainsi que des notes succinctes sur les seigneurs successifs de la paroisse dont je m'occupe.

HOMMAGE.

« Après cet accord, Jean de Fages désirant s'acquitter de son devoir, en reconnaissance de la cession de ce fief et de ces droits, déclare par le présent acte rendre hommage-lige au sire d'Albret, recevant cet hommage pour lui et pour ses successeurs. Il confesse, en outre, et reconnaît que la mothe (de Brazalem) et ses dépendances sont du domaine et de la mouvance du même seigneur.

« Et fléchissant les genoux et joignant ses mains dans la main dudit seigneur, et la posant ensuite sur l'Évangile, et, en signe d'indissoluble union, il reçoit du sire d'Albret le baiser sur la bouche. Jean de Fages confesse et reconnaît humblement pour lui, les siens et tous ses héritiers à venir, que, possédant ladite mothe et ses dépendances, maintenant et dans l'avenir, il est et ils seront hommes-liges et vassaux du sire d'Albret et de ses successeurs ; et que, pour les causes sus mentionnées, ils tiennent la mothe de Brazalem et ses dépendances en fief lige, à charge de rendre hommage et de payer l'obole d'or. Il promet par sa foi et par son serment, fait la main sur l'Évangile, et sous l'expresse obligation et par hypothèque sur ladite mothe et ses dépendances et sur tous ses biens meubles ou immeubles, présents ou à venir, de lui ou de ses héritiers, qu'il sera bon et fidèle vassal du sire d'Albret, qu'il détournera de son seigneur toutes les choses qui peuvent lui nuire, telles que blessures, la captivité ou la mort.

« appelé et mandé par ledit seigneur, il lui obéira et suivra ses ordres aussi fidèlement qu'il le pourra, et contre toute personne, à l'exception du roi de France, notre illustre seigneur, et du duc de Guienne. Il aidera son seigneur et de sa personne et de ses biens, et

de sa bouche et de son cœur..... En un mot, il fera tout ce que doit un bon et sincère vassal et féal homme-lige à son naturel et légitime seigneur.

« Le sire d'Albret, désirant donner une plus grande faveur à Jean de Fages, stipulant pour lui et les siens, lui a promis par serment, la main sur l'Évangile, comme il est convenu au présent acte, de s'acquitter bien et loyalement de ses devoirs de suzerain, de le défendre et de le protéger envers et contre tous, pour la mothe de Brazalem et ses dépendances, et de le garantir contre toute éviction.

« Le sire d'Albret atteste, confesse et reconnaît avoir reçu de Jean de Fages, pour raison de l'hommage noble une obole d'or, en reconnaissance de quoi il lui a donné le baiser sur la bouche. Il tient le cessionnaire pour quitte et déchargé envers lui et s'engage à ne lui rien réclamer judiciairement ou extra-judiciairement.

« Ces engagements.....ont été rédigés et lus au château de Nérac, dans la grande chambre, étant présents noble Jean d'Albret, vicomte de Tartas, fils aîné du sire d'Albret, et nobles Bernard de Vilate, seigneur de La Mothe (*de arduto*), Jean d'Albret, seigneur de La Montjoie (*de Monte Gaudio*), Imbert (*de Clavibus*), Pierre de Querat, et Jean Jullier, des serviteurs et compagnons ordinaires du sire d'Albret, témoins appelés, par moi Jean Dancier, clerc, notaire impérial et royal, secrétaire du sire d'Albret, greffier de la Cour et bailliage de Nérac.... à ce requis, j'ai apposé mon seing ordinaire sur le présent acte. »

(*Archives du château de Gueyrze à Brazalem*).

Le capitaine Jean de Fages, devenu seigneur direct ou foncier de la paroisse de Brazalem, ne pouvait seul défricher, cultiver, peupler et couvrir de constructions toute la paroisse qui venait de lui être *donnée en fief noble*. Il appelle près de lui un grand nombre de chefs de famille, et *donne à chacun d'eux*, à titre perpétuel, une portion déterminée de sa terre, aux conditions auxquelles il l'a reçue, de la défricher, de la cultiver, de l'habiter et d'y faire les constructions utiles à l'exploitation ; avec cette différence cependant que, n'étant pas de race noble, ils ne devront ni l'hommage, ni le service militaire : mais qu'ils paieront au seigneur de Brazalem une redevance annuelle en nature (volaille, œufs, avoine), argent ou travail des champs. Cette redevance représente une très petite valeur. Jean de Fages conserve pour lui une certaine superficie de terrain, qu'il fera

cultiver par ses serviteurs. La portion de terre ainsi donnée par le seigneur de Brazalem, est nommée un tènement (du mot tenir), et le chef de famille à qui elle est donnée est un tenancier ou cencitaire, parce qu'il doit un cens annuel de volaille ou travail, qui est la même chose que redevance. Le tenancier devient le *propriétaire du sol qui lui est donné*, à la condition de le cultiver et d'une très faible redevance annuelle. Il peut par suite *vendre*, avec les mêmes charges, le sol qui lui a été concédé. Dans ce cas, si Jean de Fages, seigneur direct ou foncier de Brazalem, *veut racheter la portion de terre qu'il a donnée en censive* (c'est-à-dire à la charge d'un cens annuel), il a le droit de l'acquérir aux prix qu'en donnent les autres acquéreurs, en d'autres termes, *il a la préférence*, comme le sire d'Albret s'est réservé la préférence, si Jean de Fages ou l'un de ses successeurs veut vendre la seigneurie de Brazalem.

Cette réserve, fort sage, est faite dans tous les baux à fief ou à cens, en un mot, dans tous les baux emphytéotiques, pour éviter qu'un vassal ou un tenancier désobligeant, cède ses droits à un homme qui viendrait porter le trouble dans la seigneurie.

Tous les droits et les devoirs du seigneur foncier qui donne, et du tenancier qui s'oblige, sont réglés par un bail emphytéotique, librement consenti, et passé devant témoins et un notaire public.

Ces droits et ces devoirs réciproques, librement et pour toujours acceptés à l'époque de l'inféodation, étaient sans doute peu connus des personnes qui, au dernier siècle, regardaient la rente de quelques paires de volailles ou de quelques deniers due par les tenanciers, comme la preuve matérielle et révoltante de l'abus du pouvoir d'un seigneur du Moyen-Age. Ces personnes, presque toutes de bonne foi, ignoraient que ce seigneur au Moyen-Age, avait pris un homme ne possédant rien, et l'avait fait propriétaire, moyennant une très faible rente perpétuelle. Que de gens de notre siècle plus avancé, s'estimeraient heureux d'acquérir, de nos jours, des propriétés à de telles conditions, déclarées révoltantes par ceux qui jugent des questions sans les avoir étudiées !

Suivons la série des seigneurs de Brazalem :

Charles II, sire d'Albret, comte de Dreux et de Gaure, vicomte de Tartas, seigneur de Brazalem, etc., (fils aîné du connétable Charles d'Albret, tué à la bataille d'Azincourt, le 25 octobre 1415), vend le

château ruiné de Brazalem, le 3 janvier 1463, du consentement de Jean d'Albret, son fils aîné, vicomte de Tarlas (et en présence de Jean d'Albret, seigneur de La Montjoie en paréage avec le roi de France), à Jean de Fages, capitaine, habitant de la ville du Mas d'Agenais, 2^e seigneur de Brazalem.

Ce Jean de Fages vend le même château, le 6 avril 1469, à noble Jean de Morville, 3^e seigneur de Brazalem, qui est mis en possession par le même Charles II, sire d'Albret.

Noble Bernard de Morville, écuyer, 4^e seigneur de Brazalem, fils de Jean qui précède, rend hommage, le 11 octobre 1538, de ladite maison noble.

Noble Pierre de Morville, écuyer, 5^e seigneur de Brazalem, fils de Bernard, a de son mariage avec Jeanne de Barrau :

Pierre II de Morville, écuyer, héritier de son père et, par suite, 6^e seigneur de Brazalem, qui est dissipateur, ruine Brazalem, coupe les bois, etc., et meurt avant sa mère.

Il y a dès lors divers coseigneurs de Brazalem. Jeanne de Barrau, mère dudit Pierre II, fait cession de ses droits à noble François de Morville, sieur de La Couthure en la juridiction d'Espieus.

Noble Pierre de Molère, sieur du château de Gueyze, situé en la paroisse de Brazalem, près l'église et le village du même nom, assiste le 5 avril 1627, au contrat de mariage passé dans la maison noble de Talives, paroisse de Foulayronnes, juridiction d'Agen, entre son beau frère, noble Jean de Redon, écuyer, conseiller du roi et vice-sénéchal d'Agenais, et Marie de Broquières de Talives.

D'un autre côté, Marthe Duffau, veuve de noble Gaston de Morville, perd le fils qu'elle avait eu de ce mariage, épouse en secondes noces, le 10 octobre 1601, noble Pierre Metge de Fontinou, capitaine dont elle a une fille, Catherine, qui vend plus tard, le septième de Brazalem, à Marie de Redon, veuve de noble Pierre de Molère, seigneur de Gueyze, vice-sénéchal d'Agenais.

Florimond de Molère, écuyer, sieur de Gueyze, fils de Pierre, vice-sénéchal et de Marie de Redon, épouse, le 31 juillet 1670, dans le château de Gueyze, juridiction de Lavardac en Albret, Françoise de Saint-Faure, fille d'un procureur du roi à Damazan ; et vend le 18 août de la même année 1670, son château de Gueyze, à son neveu à la mode de Bretagne, noble Joseph de Coquet, conseiller du roi au

présidial d'Agen, petit-fils de Charles de Coquet, écuyer, et de Jeanne de Redon, mariés le 12 janvier 1606.

Ce Joseph de Coquet eut de son mariage avec Antoinette de Malvin de Montazet, noble Charles de Coquet, seigneur de Gueyze, Brazalem et Feugarolles, Maire d'Agen, qui, n'ayant point d'enfants vivants de son mariage avec Anne des Homs de Favols, donne cette terre de Gueyze et Brazalem, le 27 juillet 1751, à son cousin germain messire Jean-Joseph de Coquet, écuyer, seigneur de Ligue, devenu seigneur de Gueyze par cette donation.

Ce Jean-Joseph a eu pour fils, Marc-Antoine de Coquet, seigneur de Gueyze, capitaine et chevalier de Saint-Louis, et pour petit-fils, autre Marc-Antoine, lieutenant-colonel, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur, dont les deux filles, Louise, mariée en 1845 à M. Léopold de Batz de Trenquelléon, frère du baron de ce nom, et demoiselle Marie de Coquet, sont les propriétaires indivises dudit château de Gueyze, et les bienfaitrices de l'église de Brazalem.

MONASTÈRE DU PARAVIS. — Je ne veux pas sortir de la commune de Feugarolles, sans rappeler quelques-uns des faits exceptionnels qui se produisirent lors de la fondation de l'établissement le plus important de cette commune. Le monastère du Paravis fut fondé vers 1130-1135, sous l'épiscopat de Raymond-Bernard du Fossat et avec le concours empressé de cet évêque du diocèse d'Agen.

Dans son *Histoire religieuse et monumentale du diocèse d'Agen*, tome I, p. 319 et suivantes, M. l'abbé Barrère raconte en ces termes les faits relatifs à la fondation de ce monastère :

« 1125-1130. — Une autre fondation qui nous intéresse encore davantage, est celle du Paradis, que plus tard, et par corruption, on appela *Paravis*, sur la rive gauche de la Garonne, presque en face de Port-Sainte-Marie. Une grande étendue de terre, située entre cette dernière ville et Menaux, et formant une presqu'île entre la Garonne et l'Auvignon, appartenait à Gautier du Fossat, et à ses frères Arnaud et Giraud, et à leur mère, Giraude. Ils donnèrent cette terre à Dieu et à la Vierge Marie, et à Forto ou Forcius de Vic, entre les mains de l'évêque d'Agen. Mais le monastère du Paravis ne s'éleva que sous l'épiscopat de Raymond Bernard, qui va bientôt succéder à Aldebert. . . . »

Après avoir dit que Raymond Bernard du Fossat, avait été abbé de

Saint-Sever, et fut nommé évêque d'Agen, à la mort d'Aldebert, M. l'abbé Barrère continue ainsi :

« 1130-1135. — D'autres soins appelaient l'attention du prélat. Forto de Vic, qui avait reçu pour la fondation d'un monastère, la presqu'île comprise entre la Garonne et l'Auvignon, Port-Sainte-Marie et Menaux, résolut d'en faire la concession aux religieuses de Fontevrault. Il la fit entre les mains de l'évêque et de l'archidiacre Hugues ; il y ajouta en même temps tout ce qu'il avait acquis, ou ce qu'il pouvait acquérir désormais au lieu d'Orteillan.

« D'un autre côté, Amalvin de Paradis et Onorte, son épouse, leurs enfants Amalvin, Arnaud et Guillaume, voulant échanger, comme ils le disent, les biens passagers et périssables contre les biens éternels, les biens de la terre contre les biens du ciel, donnèrent à Dieu, à la bienheureuse Vierge Marie et aux religieuses de Fontevrault, tout ce qu'ils possédaient dans le lieu appelé Paradis, et dans la presqu'île dont nous avons parlé, et particulièrement une terre située près de leur château, pour être plantée en vigne. Ils ajoutèrent la dime de l'église de Limon, qu'ils reconnaissent retenir au péril de leur âme, comme ayant été usurpée. Cette donation est faite entre les mains de Bernard du Fossat, évêque d'Agen et de Forto de Vic. Mais la dime de Limon fut particulièrement donnée au prélat, qui l'affecta immédiatement à la fondation du nouveau monastère. L'acte en fut passé en présence des archidiacres Hugues et Arsius, et des seigneurs Arnaud d'Engayrac, Sanzaners de Fauolhet, Arnaud de Boville, Pierre de Gontaud et plusieurs autres. »

Le même auteur ajoute que cette chartre, conservée aux archives de Nérac, est parfaitement écrite. L'évêque, prié à cet effet par le notaire ou le scribe, dicta la date en ces termes : « L'an de l'incarnation du Seigneur M.C. XXX, épacte VIII, indiction VIII, concurrent II, cycle decemnoval VIII, et ce jour fut le II des nones d'octobre, lune XVIII. » (6 octobre 1130.)

Ici commencent les circonstances exceptionnelles, qui paraîtraient romanesques et imaginaires, si elles n'étaient constatées par des documents authentiques et contemporains :

« Raymond Bernard, continue M. l'abbé Barrère, en écrivit aussitôt à Pétronille de Chemillé, qui gouvernait alors le monastère de Fontevrault. Il n'attendait plus que le moment favorable pour avoir des religieuses de cet ordre : l'occasion ne tarda pas à se présenter.

« Il avait lui-même présidé à la construction du monastère quand l'abbesse de Fontevrault demanda vingt religieuses au prieur de Bragairac, dans le diocèse de Toulouse, aujourd'hui dans le canton de Saint-Lys. Ce prieuré, qui d'abord avait appartenu à la congrégation du bienheureux Giraud de Sales, venait, depuis quelques années, de se soumettre à l'obéissance de Pétronille de Chemillé. Les servantes du Seigneur descendaient le fleuve de Garonne, quand l'évêque d'Agen crut pouvoir les arrêter pour son nouveau monastère. Toutefois il comprit que sa démarche pouvait déplaire à l'abbesse de Fontevrault, et donner quelque prise à la malignité du siècle ; mais le prélat n'écoula que son zèle pour la gloire de Dieu ; et il écrivit à Pétronille la lettre suivante, dont l'original en parchemin est aussi conservé aux archives de Nérac :

« Raymond Bernard, ministre, quoique indigne, de l'église d'Agen,
« à la vénérable Pétronille, abbesse de Fontevrault, salut et sincère
« dilection en N.-S. Jésus-Christ.

« Vingt religieuses de votre ordre vous étaient envoyées par le
« prieur de Bragairac, selon le désir que vous lui en aviez exprimé !
« Elles descendaient le fleuve de la Garonne, qui est dans notre
« diocèse, lorsque, de concert avec Forcius de Vic, Amalvin de
« Paradis et son épouse, nous les avons retenues, par le seul amour
« de Dieu, et à cause même de la grande célébrité de votre religion.
« Nous les avons placées dans une église de notre diocèse, en un
« lieu qu'on appelle le Paradis. Nous prions donc votre charité de ne
« pas écouter les médisants qui pourraient dénaturer la pureté de
« notre intention. Ce que nous avons fait, ce n'a été que par les
« inspirations de la charité et de la piété. Nous espérons donc que
« vous donnerez à cette maison les mêmes règles et les saintes
« constitutions qui fleurissent dans les autres églises dépendantes
« de votre monastère. Vous ne cesserez de veiller sur vos religieuses
« du Paradis ; vous les dirigerez comme votre troupeau, et avec
« cette même charité qui nous les a fait recueillir. Car la vérité a dit :
« Heureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde !
« Salut, et priez pour nous. »

Arrêter un convoi de vingt religieuses, et le confisquer au profit d'un monastère auquel ces religieuses n'étaient pas destinées par l'abbesse, leur supérieure, est une manière d'agir assez étrange et qui a pu prêter à la médisance. Nous qui ne voyons que les bonnes

intentions des personnes et le bon côté des choses, nous appellerons cet arrêt et cette confiscation un *enlèvement pieux*. L'abbaye de Fontevrault, de l'ordre de saint Benoît, venait d'être fondée depuis environ 35 ans, par Robert d'Arbrissel.

« 1136-1149. — Raymond Bernard, dit encore M. l'abbé Barrère à la page 323, aimait beaucoup le monastère du Paradis, et tout le reste de ses jours il s'appliqua à rendre cette maison florissante. Il lui procura un assez grand nombre de donations, parmi lesquelles nous distinguons celle d'Isarn de Valegs, souscrite par le prélat et par Bernard, premier abbé de Gondon. Ce fut aussi entre les mains de ce prélat que le seigneur de Vopillon se donna lui-même avec son épouse, sa fille et tous ses biens, au monastère du Paradis. »

Le monastère du Paravis a été prospère pendant six siècles et demi, et, comme celui de Prouillan, près Condom, ne recevait que des religieuses de familles nobles. Il était soumis à l'abbaye de Fontevrault, ce qui prouve que l'abbesse Pétronille de Chemillé, interprétant comme nous, avait pardonné la coupable audace du détournement des vingt religieuses, en considération des intentions pieuses de l'évêque d'Agen, de Forto de Vic, d'Amalvin de Paradis et de l'épouse de ce dernier. Il existait dans le diocèse d'Agen, sur la rive droite du Lot, entre Sainte-Livrade et Castelmoron, un autre couvent de filles nommé Fontgrave, soumis également à Fontevrault.

Françoise de Lescale, nommée aussi Nunciade en religion, l'aînée des filles du savant Jules César de Lescale (Scaliger), et d'Andiette de La Roque, et sœur de Joseph de Lescale, encore plus savant que son père, demeura pendant soixante-dix ans (de 1544 à 1614), religieuse au couvent noble du Paravis ou à celui de Fontgrave. J'ai pour chacune de ces 70 années le reçu original qui le constate. Je copie textuellement l'un de ces reçus de pension annuelle :

« Nous les religieuses prieure et couvent Nostre Dame de Paradis
« en Condomois, confessons avoir receu et eu de monseigneur
« monsieur messire Julles, la somme de vingt et cinq livres tour-
« noises pour la pension que faict chascun an à sa fille sœur Françoise
« de Lescale, deue au terme et feste de sainte Katerine dernière-
« ment passée, que disions mille cinq cens quarante huit, de laquelle
« somme de vingt cinq livres nous tenons pour contentes et bien
« payées, et en quictons ledict seigneur et tous aultres à qui pourroit
« appartenir. En tesmoing de quoy avons signe la presente du signe



« du salut (un cœur surmonté d'une croix), le X^e de febvrier an
« que dessus.

« Seur Febroïne Soichet indigne prieure. » (*Original*).

Je suis certain que l'on payait une dot ou aumône dotale au monastère de Prouillan, près Condom (ordre de saint Dominique), lorsqu'une religieuse y prononçait ses vœux ; mais je n'ai pas trouvé que l'on dut de pension annuelle (ce que je ne conteste pas cependant d'une manière absolue, je dis seulement que je n'en ai pas trouvé la preuve). Il est probable qu'au Paravis, autre maison religieuse de filles nobles, on payait aussi une dot en entrant. Il est positif toutefois qu'on y devait pour chaque religieuse une pension annuelle de 25 livres.

Bruch. — Le grand et le petit Avignon se réunissent, ai-je dit, au-dessous du Saumont, entre Montagnac et Calignac. La petite rivière continue son cours, sous le même nom, entre Espiens et Saint-Loup, passe très près des murailles de Bruch, se dirige vers l'ancien monastère du Paravis, à travers la plaine de la Garonne (toute sur la rive gauche en cet endroit), et se jette dans le fleuve vis-à-vis l'église de Meneaux, entre le Port-Sainte-Marie et Thouars.

Bruch est une petite ville construite dans le point où la modeste plaine de l'Avignon se réunit à la plaine de la Garonne. Le chemin de grande communication n° 19, suivi par nous de Feugarolles à Sérignac, Brax et le pont d'Agen, passe contre la tour de Bruch, justement qualifiée plus haut de majestueuse. Cette tour est beaucoup plus importante que les huit tours de Vianne construites en 1286, et, comme ces dernières, n'offre aucune trace de mâchicoulis ; elle est antérieure par conséquent à l'époque où ce genre de défense fut employé en Agenais dans les fortifications.

La tour de Bruch, l'une des plus belles du département de Lot-et-Garonne, et dont la solidité à toute épreuve n'est pas contestée, est cependant menacée de destruction par des esprits malheureux, vulgaires et nuisibles sans en avoir la conscience. La tour, une fois détruite, Bruch ne sera plus qu'un village obscur, ignoré, inaperçu dans la plaine.

On pénètre, je crois, dans Bruch par deux portes seulement : l'une au Midi, dans la direction de la vallée de l'Avignon et aujourd'hui détruite ; l'autre au Nord, ouverte à travers la grande tour

actuelle destinée à défendre cette porte et la ville. L'Auvignon pouvait facilement fournir toute l'eau nécessaire pour entourer et isoler les fortifications.

Le 16 novembre 1286, Messire Raymond Bernard, prieur du Mas-d'Agenais, reconnaît tenir du seigneur d'Agenais toute la justice séculière de la ville et du territoire du Mas, et lui devoir, à chaque mutation de seigneur d'Agenais, la foi, l'hommage et un épervier (*tenetur prestare et dare eidem unum accipitrem, et fidem et homagium*).

Le même seigneur Raymond Bernard reconnaît aussi, en qualité de tuteur de son neveu Gautier du Fossat, tenir dudit roi le château de Bruch avec ses dépendances. Il en excepte ce qu'il tient de messire Gaston de Bruilhois, et doit pour ledit château faire l'hommage et le serment de fidélité. Gautier du Fossat fait aussitôt les mêmes reconnaissances (*Item, idem dominus Raymundus Bernardi, nomine tutoris ut dixit Gallerii de Fossato nepotis sui, recognovit se tenere a dicto domino castrum de Bruch, cum suis pertinentiis, excepto quod tenet a domino Gastone de Brulhesio, pro quo castro recognovit quod debet facere homagium et fidelitatis juramentum, et ibidem incontinenti ipsemet Gallerius recognovit predicta*). (Archives hist. du départ. de la Gironde, tome I. p. 361 et 362).

Ce Gautier du Fossat, seigneur de Bruch, et probablement son oncle et tuteur messire Raymond Bernard, prieur du Mas-d'Agenais, étaient de cette puissante maison du Fossat, dont nous avons déjà vu trois membres nommés Gautier, Arnaud et Giraud du Fossat frères, donner, vers l'an 1100, de concert avec leur mère Giraude, la presqu'île située entre la Garonne et l'Auvignon, le Port-Sainte-Marie ou les églises de Saint-Laurent et de Meneaux. C'est dans cette presqu'île que le monastère du Paradis, appelé depuis Paravis, fut construit par les soins de Fort de Vic, entre les mains duquel cette donation avait été faite, et Amalvin de Paradis, puissamment aidés à cet effet par Raymond Bernard du Fossat, évêque d'Agen.

La presqu'île du Paravis, donnée par les trois frères Gautier, Arnaud et Giraud du Fossat, pour la fondation d'un monastère, était limitée d'un côté par l'Auvignon qui traverse la commune de Bruch. Elle était peut-être une ancienne dépendance de cette commune.

Le principal fief des du Fossat était la baronnie de Madaillan, composée d'un grand nombre de paroisses circonvoisines, et dont le château était une espèce de forteresse, construite sur un rocher

élevé, entourée de trois côtés de pentes escarpées, et séparée du plateau par un fossé de sept à huit mètres de largeur taillé dans le roc. Cet immense château de Madaillan, dont les quatre cinquièmes (en y comprenant les murs d'enceinte) sont aujourd'hui en ruines, est situé sur la rive droite de la Garonne, à cinq kilomètres du fleuve, entre les châteaux de Monbran et de Luzignan, au sommet du vallon creusé par le ruisseau de Bourbon exactement dans la direction de la tour de Bruch. En sorte que lorsqu'un du Fossat, baron de Madaillan, était à la croisée de l'une des grandes salles encore existantes de son château, il pouvait parfaitement, par un beau soleil matinal, durant les façades du nord, voir son fils ou cousin Gautier du Fossat, placé à l'un des créneaux de sa tour de Bruch. Et réciproquement, Gautier du Fossat, par un soleil d'après-midi, pouvait distinguer les signaux que son père ou cousin, le baron de Madaillan, lui faisait de sa grande tour carrée encore intacte, ou du haut du donjon pentagone, dont les deux côtés du midi se sont démolis depuis un demi siècle.

J'espère que l'on conservera religieusement, comme souvenir historique du pays d'Agenais, ce qui reste de cet ensemble imposant : Cette grande tour carrée encore ornée de douze créneaux, quatre sur chacune de ses trois façades libres ; le donjon pentagone, un peu ruiné au midi, au sommet duquel existent aussi deux créneaux ; une longue salle voûtée (réunissant la grande tour carrée au donjon) au-dessus de laquelle est la salle d'armes ; des tours abaissées ou presque détruites ; les murs d'enceinte découronnés, peut-être par les boulets de fer du maréchal Blaise de Monluc, qui assiégea vainement le château de Madaillan avec une armée et deux pièces de canon, et leva le siège après vingt-cinq jours, à la fin du mois de janvier 1575.

Gautier du Fossat, seigneur de Bruch en 1286, ou l'un de ses auteurs paternels, était sorti du château de Madaillan. Le hameau le plus rapproché du château s'appelle encore Le Fossat. Le nom patronymique du Fossat a été abandonné ; Armand de Madaillan de Lesparre, seigneur de Montataire, marquis de Lassay, lieutenant-général des provinces de Bugey, Valromey et Gex, chevalier des ordres du roi, en 1724, était un du Fossat, originaire de l'Agenais.

Bertrand de La Mothe était seigneur de Bruch, un siècle après la reconnaissance féodale du même château faite par ledit Gautier du Fossat. Il eut une existence fort douloureuse. Il fut surpris dans son

château de Bruch par son parent Jean de Ferréol, seigneur de Tonneins, attaché au parti anglais. « Pendant sept ans, Ferréol le retint dans une basse fosse dudit château de Bruch, sans lui permettre de changer de linge, ni de couper ses cheveux. » Ce récit me paraît empreint d'exagération et le fruit de l'irritation fort naturelle causée par l'isolement et les souffrances morales et physiques.

Pons VI de Castillon délivra un jour Bertrand de Lamothe *par la prise de cette place* (de Bruch) *sur les Anglais*; aussi l'an 1407, Bertrand de Lamothe donna-t-il son château de Bruch à ce Pons de Castillon, qui en devint ainsi le seigneur légitime. (SAMAZEUILH, *Hist. de l'Agenais, du Condomois et du Bazadais*, tom. I, p. 160 et 456. — P. ANSELME, *Hist. des grands-officiers de la couronne*, tom. V, p. 177. — DE COURCELLES, *hist. des Pairs de France*, tom. 3).

Pons VI étant mort sans enfants, Bourguine de Castillon, baronne de Montségur, dame de Lamarque, de Saint-Mambert et en partie de Gondrin, etc., sa nièce à la mode de Bretagne, eut le fief de Bruch qu'elle porta, par mariage, à noble et puissant seigneur Bertrand de Pardaillan, seigneur de La Motte et coseigneur de Gondrin, fils d'Odet V de Pardaillan, seigneur de Gondrin et d'Anne de Galard, sa seconde femme (DE COURCELLES, cité, tom. III, art. de Castillon, p. 23).

Leur fils, Pons de Pardaillan, dit de Castillon, leur petit-fils, Jean, furent seigneurs de Gondrin, vicomtes de Castillon, seigneurs de Bruch, Justian, etc. — Arnaud de Pardaillan, baron de Gondrin, seigneur de Bruch, etc., chevalier de l'ordre du roi, vivait en 1514; il était marié avec Jacqueline d'Antin. Leur fils, Antoine de Pardaillan, baron de Gondrin, marié en 1521 à Paule d'Espagne, dame de Montespan, était seigneur de Bruch, lorsqu'au mois de juillet 1562, Blaise de Monluc, allant porter secours à M. de Burie, à Bordeaux, logea des compagnies dans le bourg de Bruch, comme je l'ai dit à l'article Castelvieil. Jacqueline de Pardaillan, l'une de leurs filles, fut religieuse au monastère du Paravis, et leur fils Hector a pour descendants les marquis de Montespan et les ducs d'Antin.

L'église paroissiale Saint-Amand de Bruch est située en dehors de l'enceinte du bourg. D'architecture gothique, elle a une nef bordée de chapelles latérales, qui sont construites entre ses larges contreforts, comme les églises bien autrement importantes d'Albi, Carcassonne, Saint-Bertrand de Comminges, Condom et Moissac. Les onze églises gothiques suivantes du diocèse d'Agen offrent les mêmes caractères :

Saint-Amand de Bruch.
Sainte-Catherine de Villeneuve-sur-Lot.
Saint-Etienne de Villeneuve-sur-Lot.
Saint-Hilaire d'Agen (anciens Cordeliers).
Saint-Louis de La Montjoie.
Notre-Dame de Damazan.
Notre-Dame de Port-Sainte-Marie.
Saint Barthélemy de La Plume.
Notre-Dame de Francescas.
Saint-Martin de Montagnac-sur-Lède.
Notre-Dame de Montagnac-sur-Auvignon.

Presque tous ces édifices sont dépourvus de transept et terminés par un chevet pentagone. Saint-Amand de Bruch et les dix autres églises de notre diocèse que je viens de nommer, ont un clocher unique, généralement placé sur la façade occidentale. Dans les petites églises, il est quelquefois situé sur les côtés, jamais au-dessus du sanctuaire; tandis que les églises suivantes, d'architecture romane entièrement ou en partie, ont le sanctuaire moins large que la nef, et composé d'une travée surmontée d'une tour carrée servant de clocher :

Saint-Barthélemy de Sauveterre.
Saint-Martin d'Auriac.
Sainte Radegonde (Bon-Encontre).
Cayssac (annexe de Monbran). .
Saint-Caprais de Lerm.
Notre-Dame de Sérignac.
Saint-Pardoux de Moncaut.
Sainte-Magdeleine de La Sauvetat de Blanquefort.
Saint-Avit (La Capelle-Biron).

Cinq autres églises romanes en tout ou en partie, ont, comme les neuf précédentes, le sanctuaire moins large que la nef, et un clocher en forme de tour carrée s'élevant au-dessus de la première travée de la nef. Seulement il y a de plus une *travée de chœur*, entre l'ab-

side et la première travée de la nef supportant le clocher. Voici le nom de ces cinq églises :

Notre-Dame de Vianne.

Saint-Martin de Mourrens (Sainte-Colombe).

Saint-Sardos et Sainte-Anne de Laurenque.

Saint-Loup, près Montagnac-sur-Auvignon.

Saint-Blaise d'Esclotes.

Voir pour les détails et une modification les *Etudes sur l'Architecture religieuse de l'Agenais du dixième au seizième siècle*, par *M. Georges Tholin*.

MONTESQUIEU. — Après avoir traversé l'Auvignon, et quitté la commune de Bruch, nous rentrons dans la vicomté de Bruilhois, par la commune de Montesquieu, dont le nom a été à jamais illustré par Charles-Louis de Secondat de Montesquieu, baron de La Brède et de Montesquieu, président à mortier au parlement de Bordeaux, l'un des quarante de l'Académie Française, l'immortel auteur de l'*Esprit des Lois*,

Je le fais remarquer avec orgueil : deux des barons de ce petit pays de Bruilhois transmettront leur nom à la postérité : Le maréchal Blaise de Monluc a rédigé ses *Commentaires* dans son château d'Estillac, et le baron de Montesquieu a écrit les *Lettres Persanes*, les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* et enfin l'*Esprit des Lois*.

Le village de Montesquieu est situé sur le banc de rocher dominant et limitant la plaine de la rive gauche de la Garonne, entre Bruch et Sérignac dans la plaine, Sainte-Colombe et Saint-Loup sur la hauteur. Le château faisait partie du village, il ne reste de cette habitation féodale que le bas des murailles. Les MM. de Secondat de Montesquieu n'ont pas voulu aliéner les restes du château dont ils portent le nom.

Au *xiii^e* siècle, Fort de Taillac de Montesquieu (*Fortius de Talhac de Monte Esquivo*), avait, comme on le voit, le nom de deux châteaux du Bruilhois dans lesquels on rendait la haute justice : Taillac près du Gers, dans la commune du Pergaing, et Montesquieu à l'autre extrémité de la vicomté. Il était, en outre, seigneur en partie

d'Estillac, puisqu'il donne à l'Evêque d'Agen la huitième partie de la dime de la paroisse Saint-Jean-Baptiste d'Estillac (*Cartulaire d'Agen*, Bulle cotée par Lettres A H).

Aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, les seigneurs de Montesquieu étaient, je pense, les vicomtes de Bruilhois. Il est dès lors utile de dire un mot de ceux-ci. Géraud d'Armagnac, vicomte de Fezensaguet, fils aîné de Roger, vicomte de Fezensaguet, et de Pincelle d'Albret, fut, sous le nom de Géraud V, comte d'Armagnac et de Fezensac en 1245, à la mort de Bernard V son cousin germain, qui ne laissait pas de postérité. Le même Géraud, devint vicomte de Bruilhois en 1290, par suite de son mariage avec Mathe de Béarn, l'une des quatre filles de Gaston VII, vicomte de Béarn et de Bruilhois et de Mathe de Bigorre.

Leur fils aîné, Bernard VI, a continué les comtes d'Armagnac et de Fezensac, et leur second fils, Gaston d'Armagnac et ses descendants ont continué pendant cinq générations, les vicomtes de Fezensaguet et de Bruilhois, jusques en 1403.

Les coutumes de Montesquieu, écrites en langue gasconne, commencent ainsi :

« Jean, comte de Pardiac, viscomte de Bruilhès et Fezensaguet, à a tots qui las presentas veïran, legir augiran, salut, que nos dounam et octroyam las presentas costumas et libertats dis jous escriutas als abitans deu nostre locq de Montesquiou en nostre viscomtat de Bruilhès.

« 1. Prumierament que nos ny nostres successors no faran tort, ny violença, als abitans del dict locq et castel de Montesquiou, pertenenças, et los garderan de tort et de força de tota aultra persona qui lo bouleran far. . . . »

Il est dit à l'article 42, que les choses doivent être faites dans le lieu et le château de Montesquieu, conformément aux coutumes de Bruilhois.

Les coutumes de Montesquieu sont données à La Plume, au mois de janvier (ou de juin) ; mais le chiffre de l'année ayant été mal lu sur l'original, dont je n'ai qu'une copie authentique et cependant fort mauvaise, je ne puis rétablir la date exacte.

Le même Jean d'Armagnac avait confirmé les coutumes de La Plume en 1350, en qualité de vicomte de Bruilhois.

En 1377, Géraud d'Armagnac, vicomte de Fezensaguet, de Bruil-

hois et de Creyssel, arrière petit-fils dudit Gaston, devint, en outre, comte de Pardiac, par suite du mariage qu'il avait contracté, le 6 juin 1373, avec Anne de Montlézun-Pardiac, fille d'Arnaud-Guillaume IV, comte de Pardiac, mort en 1353, et héritière d'autre Arnaud-Guillaume V de Montlézun, dixième comte de Pardiac, son frère, mort sans postérité en 1377.

En 1403, Bernard VII, comte d'Armagnac, qui fut connétable de France en 1415, après la mort de Charles d'Albret à la désastreuse bataille d'Azincourt, avait dépouillé et fait périr ses cousins Géraud III d'Armagnac, vicomte de Fezensaguet, de Bruilhois et de Creyssel, comte de Pardiac, et les deux fils dudit Géraud.

Aussi voyons-nous que « Bernard, par la grâce de Dieu, comte d'Armagnac, Fezensac, Rouergue et Pardiac, vicomte de Lomagne, « Auwillars, Bruilhois et Fezensaguet, » étant dans son château de Lectoure le 2 septembre 1407, « confirme, ratifie et approuve aux « habitants dudit lieu et château de Montesquieu, lesdites coutumes, « privilèges, franchises et libertés, écrites sur parchemin, accordées « par Jean, comte de Pardiac, vicomte de Bruilhois et de Fezensaguet, « présentées au dit comte Bernard, par les consuls du lieu de « Montesquieu. »

Dans ces coutumes, on ne voit pas qu'il y eût un seigneur particulier de Montesquieu, autre que le vicomte de Bruilhois. La confirmation des coutumes par le futur connétable de France, est rédigée en langue latine.

Depuis neuf générations et plus de trois siècles, les MM. de Secondat possèdent le château de Montesquieu, dont ils ont ajouté le nom à celui de Secondat.

Le roi Henri IV, « en récompense des bons, fidèles et signalés « services du sieur Jacob de Secondat et des siens, en lesquels il « continue tous les jours, et désirant que, en récompense d'iceux, il « retire quelque marque signalée d'honneur, » érige en baronnie la terre de Montesquieu, réunissant à la paroisse de ce nom celles de Béquin, Resteau et Saint-Léger, concédant audit sieur de Montesquieu, pour lui et ses successeurs, le titre de baron, à la redevance d'un fer de lance à chaque mutation de seigneur ; voulant que ledit Jacob de Secondat et ses successeurs soient dorénavant et à jamais censés, réputés et appelés seigneurs barons de Montesquieu. (*Lettres patentes du mois de février 1606*).

Les seigneurs hauts justiciers de la vicomté de Bruilhois étaient cependant qualifiés barons, comme on le verra dans un titre de l'an 1365, à l'article consacré à Sérignac. Il est probable que sous le règne d'Henri IV, ce titre de baron leur était contesté ; le roi voulut que son fidèle serviteur fut sans contestation qualifié baron de Montesquieu. Ce Jacob de Secondat était le bisayeul du grand Montesquieu. Le chef actuel de la famille est Charles, baron de Secondat de Montesquieu, résidant au château de La Brède, près Bordeaux. L'auteur de la maison de Secondat Montesquieu est Pierre de Culant, surnommé *SECONDAT* (du latin *Secundatus*, donné le second, pour indiquer son rang secondaire, ou de branche suivant immédiatement la branche aînée). Il est le frère puîné de Louis, sire de Culant, amiral de France, chef de sa race en 1420, mort en 1444, lequel avait pour 7^e ayeul Guillaume II de Blois, sire de Culant par sa femme Béatrix, héritière de Culant, mort vers 1185, et pour 14^e ayeul Gerlon de de Norvège, chef Normand, comte de Blois par sa femme, fait chrétien l'an 911, avec le duc Rollon, par Francon, archevêque ou évêque de Rouen.

Le château noble des Fosses ou de Las Fosses, situé à droite du chemin de grande communication n° 19, que nous suivons du bas de Montesquieu à Sérignac, relevait du baron de Montesquieu. Les MM. de Redon furent seigneurs des Fosses ou de Las Fosses, depuis noble Florimond de Redon, conseiller du roi, lieutenant principal en la sénéchaussée d'Agen, 1571, chef du conseil de la reine Marguerite de Valois, 1590.

Il y a également dans la commune de Montesquieu un fief de Bonnacaze pour lequel Joseph de Sauvin, écuyer, sieur de Bonnacaze, seigneur de La Salle et du Pin, plaidait en 1776, contre dame Denise de Secondat Montesquieu, veuve de Godefroy de Secondat et Joseph leur fils, seigneurs barons de Montesquieu et de Montagnac, et contre Sébastien de Redon, écuyer, seigneur de Las Fosses.

JULES DE BOURROUSSE DE LAFFORE

(A continuer)



LA

DERNIÈRE BÉCASSE DU BOIS DE DAREL.

Les hommes, qui ont fait pour rien tant de révolutions, sont encore divisés en deux partis contraires : ceux qui chassent, ont des chiens, font du tapage, se lèvent tôt, rentrent crottés et racontent beaucoup d'histoires ; ceux qui, ne chassant pas, s'ennuient à les entendre et se fâchent, ce qui prouve qu'ils ont tort.

Cette guerre civile, qui désole tant de ménages, n'est pas aussi vieille que le monde. Il fut des temps — temps heureux, d'avant le déluge, — où tout le monde était d'accord parce que tout le monde chassait, se chauffait au soleil du bon Dieu, mangeait de bon appétit, digérait sans fiel et prenait plaisir aux histoires. Les poètes ont appelé ce temps *l'âge d'or*, ce qui fait l'éloge des chasseurs. Un procédé si délicat n'étonnera personne. Chasseurs et poètes sont frères ils rendent le même culte pieux à la lune qui se couche et au soleil qui se lève, ils foulent la même rosée, se reposent à l'ombre des mêmes bois, boivent aux mêmes fontaines, quand le vin leur manque, et mentent à qui mieux mieux comme des marchands de mulets, qu'ils ne sont pas.

Malgré l'appui instinctif qu'ils se prêtent, poètes et chasseurs doivent disparaître, laissant l'humanité vivre méthodiquement et mélancoliquement les minutes que lui compteront une à une ses horloges brevetées. Entre les deux partis dont j'ai parlé, le combat cessera faute de combattants. Plus de gibier, partant plus de chasseurs. La paix sera donc faite, mais qu'elle coûtera cher ! Adieu le culte des bois et du soleil. La gaieté, cette fidèle compagne du chasseur, cet oiseau bleu des champs, qu'il n'a jamais effarouché ni blessé, la gaieté va partir à tire d'ailes.

Hélas ! oui, la petite chasse se meurt, la grande vénerie est plus qu'à demi-morte ! L'office de Saint-Hubert tourne au *De profundis*, les derniers des Nemrods récitent Jérémie. Bientôt les cors de chasse ne sonneront qu'à la foire. Les chiens même, ces nobles chiens que nous avons vus si alertes, le nez au vent, bondir, ivres de bataille, iront à petits pas, l'oreille et la queue basses, conquérir honteusement des os de côtelettes. Pas d'autre ambition. La mort d'un rat sera l'unique triomphe du fils dégénéré du grand Médor, dont les petits-fils indignes vivront sans gloire et s'endormiront dans leur graisse. O décadence des hommes et des bêtes !

Le fonds de l'abîme m'est apparu dans une vision. C'était par un jour triste de l'année 1979, au milieu des brumes de novembre. J'assistais à une chasse étrange, dans un pays qui me rappelait bien des souvenirs. Les acteurs étaient des personnages inconnus que je suivais, que je voyais, que j'entendais ; toutefois j'étais au milieu d'eux comme une ombre. En vain je tentais de leur serrer la main ; ils ne sentaient pas mon étreinte. En vain je les interrogeais sur des choses surprenantes, bien nouvelles pour moi ; mes questions restaient sans réponse et pas un regard de ces compagnons fantastiques ne s'est tourné vers le vieux chasseur.

Ce qui me consolait un peu, c'était une faculté singulière de voir plus loin que ces hommes et de pénétrer leur vie. Tous les secrets de cette époque si différente de la nôtre ne m'étaient pas connus, mais le peu que j'entrevois était bien fait pour exciter ma surprise.

Les vagues souvenirs que m'a laissés cette journée, je vais les fixer en vous les contant. Vous direz que c'est une fable : libre à vous de ne pas me croire. Ceux que l'odeur de la poudre n'a jamais grisés, ceux qui ont le mauvais goût de ne pas préférer les balivernes aux choses sérieuses peuvent tourner la page.

Donc, ils étaient six — ils auraient dû être sept, je dirai comment et pourquoi — à gravir la côte qui mène au bois de Darel.

Vous connaissez ce joli petit bois, vierge de défrichement, deux hectares de chênes qui verdissent sur la croupe des cotaux jetés comme un barrage entre Agen et Pont-du-Casse. Les hautes futaies et les taillis se partagent librement l'espace, sans toutefois lutter avec la vigne, cette coquette civilisée si laide avec ses provins

symétriques, ses pampres mutilés, pincés, courbés, liés étroitement. Grâce malgré tout pour la mignonne, si cruellement éprouvée, si malade, presque agonisante ! Elle est si jolie en bouteilles !

Revenons à notre bois. Je l'ai reconnu, c'est vrai ; mais combien il était changé ! Des vignes avec leurs béquilles, des béquilles, des vignes partout, puis deux hectares seulement de maigres baliveaux, c'était Darel.

— Jean, avait dit et répété le propriétaire de cette oasis, à son brave domestique, un vieux soldat médaillé, regarde bien à l'horizon, avant le lever et après le coucher du soleil. C'est le temps du passage. Si tu peux t'assurer de la remise d'une bécasse, j'avertirai mes amis et nous ferons une chasse de prince. Ne suis-je pas le seul propriétaire à dix lieues à la ronde qui puisse compter sur pareille aubaine ? Tous les bois d'Agen sont réduits en cendres et en fumée ; raison de plus pour que ma forêt, qui est unique, fixe les oiseaux voyageurs.

Or, Jean, qui avait consciencieusement monté la garde à l'aube et au crépuscule, avait vu voler une bécasse. Il avait fait tout joyeux, un rapport véridique sur cette découverte, et c'est pourquoi, le lendemain, six chasseurs étaient en marche.

Autant de types, ces disciples de Saint-Hubert, nos arrière petits-neveux. Permettez-moi de vous les présenter les uns et les autres.

Paul Robert n'a pas de préjugés. Il aime les violettes en salade et les rossignols à la broche. Les seuls oiseaux que les chasseurs épargnent d'un commun accord, les hirondelles, ne sont pour lui qu'une cible. Il se flatte de bien tirer au vol et réclame, sans façon, le meilleur poste, — cela, dit-il, pour que la confrérie ne soit pas bre-douille.

Le lieutenant Dubois proteste contre la prétention. Il a tué beaucoup de canards sur les lacs d'Afrique et soutient qu'il ne manquerait pas une bécasse, mais il ne tient pas aux postes. Il préfère diriger la battue. La stratégie cynégétique, cet art difficile, n'a pas de secrets pour lui. S'il peut assurer le succès de la chasse, son bonheur sera complet. Brave soldat et bon caractère.

Ce grave personnage, qui l'écoute à demi distrait, c'est le professeur d'histoire naturelle, Chercheurs. Sous une double paire de lunettes, son petit œil pétille. Il se berce d'une douce espérance. Qu'importe le tireur ? A quoi bon être le roi de la chasse ? Mais si

on lui donnait l'oiseau à empailler, si la science pouvait l'emporter sur la gourmandise, quelle bonne fortune ! Il cause peu, prépare sa plaidoirie, gagnera sa cause. Il voit l'oiseau monté sur quatre fils de fer, long bec et beau plumage, pièce rare et modelée de main de maître sous le tissu des plumes légères. L'étiquette est en place : *Rustica Gallina. — Sylva Darelensis prope Agennum — 1979 — Occisa per M.....*. Remarquez bien cette dernière petite ligne.

L'exploit du chasseur sera consigné pour l'éternité. Or, qui méprise les douceurs de la gloire ? Les chasseurs moins que personne.

C'est pourquoi la découverte de cet argument fait sourire Cherche-fleurs. Il aura la bécasse ; c'est pour lui qu'on est en campagne.

Jean Lepech est aussi naturaliste, mais de plus avocat et bavard, surtout mauvais tireur.

La belle occasion que cette chasse pour exposer une théorie ! Ses compagnons vont apprendre l'histoire des migrations de la bécasse ; ils sauront quels points sont controversés, et combien s'est trompé gravement le gros docteur Berlinois, Von Gronmayer, en son *Gretz-caschts brovonx brodten*. Ne défend-il point à la page 2,894, l'opinion surannée d'après laquelle la bécasse viendrait d'Amérique en Europe ? Traverser l'Atlantique ! Le docteur a-t-il compté les étapes ? Où sont les îles pour les repos ? La conformation de cet oiseau qui s'adapte si bien à la broche, est-elle aussi bien appropriée aux longs voyages ? Absurdité sur absurdité ! Le docteur berlinois fut battu ce jour-là par autant de bonnes raisons que la route d'Agen à Darel compte de kilomètres. Cherche-fleurs écoutait, pesait les raisons pour ou contre l'opinion du professeur allemand. Il songeait ensuite à la mise en peau : pourvu que la pièce ne soit pas trop mutilée ? Le plomb cruel peut causer des dégâts irréparables. Faudra-t-il reposer l'oiseau sur une ou deux pattes, c'est-à-dire le représenter en marche ou au repos ? — Arraché à sa rêverie par un éclat de voix, Cherche-fleurs écoutait encore, puis haussait les épaules, car Jean Lepech parlait trop pour ne pas se tromper quelquefois. Enfin il convenait à part, lui, que la bécasse serait montée sur les deux pattes.

Le jeune et brillant de Vitrac était célèbre, dans tout le Lot-et-Garonne, par ses chasses fabuleuses en cette année 1979. Il avait tué deux perdrix, et de quelle façon ? Ceci vaut la peine d'être raconté, non point deux fois, comme il fit, mais une, comme on va faire.

Le *Télégraphe du Lot-et-Garonne*, journal quotidien, avait signalé la présence d'une vieille perdrix rouge entre Castillonnès et Villeréal. D'ailleurs les renseignements étaient vagues. Vitrac saisit son fusil électrique à six coups avec cartouches graduées pour tirer de 20 à 150 mètres, et prend le premier train pour Villeréal. (Je ne vous expliquerai pas comment on avait des fusils électriques et pourquoi Villeréal était une station. Tout a changé depuis nos temps primitifs jusqu'au dernier quart du *xx*^e siècle.) La première journée fut employée à prendre des informations. On avait bien vu la perdrix, mais tantôt sur un point, tantôt sur l'autre. Assuré du moins que le fait-divers du *Télégraphe* n'était pas un canard, notre vaillant chasseur va se reposer de ses fatigues, se reposer autant qu'on peut le faire dans une nuit févreuse, partagé entre l'espérance d'un succès et la crainte d'une déception. Le lendemain, dès l'aube, il était en quête. Je passe un long récit sur la vaillance du chien, les battues émouvantes dans les couverts, la suite remarquable de la piste, les lacets sans nombre décrits à travers vallées et coteaux, les départs à trop longues portées, les remises difficiles, etc. Quoi qu'il en soit, je puis vous affirmer que le troisième jour Vitrac avait vu la pièce et que le cinquième jour il l'avait tuée.

La seconde perdrix s'était rencontrée tout simplement et par le plus grand des hasards près d'Agen. Quelques mauvais plaisants, des confrères jaloux, avaient insinué qu'elle aurait bien pu s'être échappée d'une cage, mais le triomphateur leur avait démontré par les meilleurs arguments qu'il avait eu affaire à une perdrix sauvage.

Traqueplan est un *gentleman* égaré sur les bords de la Garonne. Il ne connaît que les principes en équitation comme à la chasse. Le mot che-e-e-val lui emplît souvent la bouche. Il se pique de dresser les chiens selon la méthode anglaise et de faire preuve sur le terrain du plus beau sang-froid. Il régenté à plaisir et ponctue de bons conseils toutes ses histoires de chasses bien ordonnées. C'est le moniteur qui rappelle à l'ordre. — Du calme, Messieurs ! Fi donc, courir comme son chien ! Pas tant de tapage et moins vite ! etc. — Et cependant d'aucuns prétendent que Traqueplan, comme les justes, s'oublie sept fois par jour. N'y a-t-il pas deux hommes en lui, le méridional naturel : — Va ! Cours ! Tire ! Crie ! Et le faux anglais : — No ! Stop ! Pause !

Berné, le septième invité, n'est pas dans les rangs de la bande

joyeuse. Il dort, et le soleil va se lever sur l'horizon des bois de Darel. Plus souvent que la fortune, la malechance vient en dormant.

D'ailleurs tous les accidents lui arrivent. La veille il rencontre son ami, le docteur Pierre :

— Bonjour, docteur, je souffre d'un rhume de cerveau.

— Dites donc coryza, c'est technique. Eh bien ! mouchez-vous beaucoup.

— Puis-je sans imprudence aller à la chasse demain ?

— Ah ! ceci est grave. Un rhume de cerveau peut devenir une bronchite ; la bronchite, une pneumonie ; la pneumonie....

— Je n'irai pas, je n'irai pas !

A quelques pas de là, il rencontre son ami, le docteur Jacques :

— Bonjour, docteur, je souffre d'un coryza.

— Dites donc comme tout le monde, un rhume de cerveau. C'est plus simple. Eh bien ! mouchez-vous le moins possible.

— Puis-je aller à la chasse demain, même par le brouillard ?

— Sans doute. Un rhume de cerveau n'est pas une maladie.

Et Berné décida qu'il irait à la chasse, qu'il se moucherait ni trop ni trop peu, qu'il dirait désormais enchifrènement et non pas coryza et rhume de cerveau. — Monsieur Berné, c'est mal. Craignez la Faculté.

L'excellent homme ! Il a médité les plus innocentes malices et ne s'est même pas défié de sa femme, qui vote avec le docteur Pierre. L'aiguille de son réveil-matin a marché tout doucement quatre pas en arrière. Qui lui dira comment cela s'est fait ? Quand le timbre aura sonné au plein jour de neuf heures, il va croire aux sorciers. Non. Ces horlogers ne vendent plus que de la pacotille ! Pas cela encore. C'est peut-être une distraction, mais qu'elle est grosse, et quel dommage s'il arrive trop tard ! Il avait justement rêvé que c'était lui qui tuait la bécasse. Vite sa flanelle, ses bas de laine, ses bottes de marais, son triple pardessus. Il déjeune pourtant de bon appétit, ma foi, et saisit enfin son fusil. Alors, bien rassurée contre les effets du brouillard et les accidents de la chasse, son excellente petite femme lui décoche, à travers un baiser, le trait du Parthe : Surtout, mon ami, sois bien prudent.

J'ai laissé nos chasseurs à leurs postes. Paul Robert et Chercheurs

sont placés aux angles du bois, au nord. Le centre de la même ligne est occupé par Traqueplan, dont le cœur bat fort sans qu'il y paraisse. Vitrac s'est dévoué avec le seigneur de Darel et le lieutenant Dubois pour faire la battue. Ils pénètrent de front dans le taillis par le côté sud. Jean Lepech les accompagne, un peu distrait depuis qu'il ne conte plus. Il a fait à ses camarades une dernière recommandation. Il s'agit d'étudier un fait extraordinaire. Comment la bécasse passe-t-elle du vol perpendiculaire au vol horizontal ? Quel mouvement d'ailes peut lui permettre d'exécuter brusquement un angle droit ? Résoudre le problème, c'est peut-être trouver la solution de l'une des graves difficultés que présente la navigation aérienne.

Mais Dubois, qui voudrait bien arrêter la bécasse au beau milieu de son vol perpendiculaire, traite de blague le conseil désintéressé de notre savant. Celui-ci n'a pas entendu cette expression militaire. Il a saisi furtivement l'*in-quarto* qui remplit sa gibecière et laisse son chien, un brave caniche, mangeur de sucre, gambader à l'aventure. Le lieutenant, sérieux, tout à son œuvre, ne néglige pas une touffe de bruyères.

Brr.... Brr.... Br.... Vitrac contient son pointer, affolé par le souvenir des deux perdrix de septembre. Par moment s'échangent les cris de rappel. — Où êtes-vous ? — A la page 2,987 répond, de plus en plus distrait, Jean Lepech qui pioche le docteur berlinois Von Gronmayer. — Sa théorie du vol de la bécasse est fausse. Je vous l'assure. Observez bien. Aïe ! Je me suis cogné la tête contre une branche.

— Observer quoi ! C'est bien l'occasion, s'écrie Dubois, furieux de la perspective d'une bredouille. Pas de bécasse et nous touchons à l'extrémité du....

Il n'acheva pas. Des coups de fusil sonores avaient retenti, la double détonation d'une arme anglaise. — Elle y est ! crie Traqueplan, le méridional, qui, d'instinct, fait cinq bonds en avant. Puis, Traqueplan, l'anglais, s'arrête net par réflexion. — A-à-à-pppôte, dit-il avec calme à son épagneul. Le chien agissant suivant les principes anglais que le fouet a gravés dans sa mémoire, va droit à la pièce, la flaire et revient aux pieds de son maître. Qu'est-ce à dire ! Cherche ! Le chien reste immobile, et le chasseur se résigne à chercher lui-même, ce qui est bien un peu *shocking*. Il ne lui reste plus que trois pas à faire. Il va toujours lentement ; triomphant, mais calme, il s'apprête à saisir la bécasse par son long bec. Ses compagnons de chasse se sont

rapprochés. Mais pourquoi Vitrac, qui les devance, a-t-il poussé un éclat de rire? Il vient de saisir l'oiseau, non par le bec trop court, mais par la queue très longue : triste butin qu'il n'est pas d'usage de compter pour une pièce et qui ne connut jamais les honneurs de la broche. Déjà Traqueplan s'excusait sur le brouillard d'avoir pris une pie pour une bécasse, lorsque les cris répétés de Jean Lepech firent diversion. On accourut.

Le hasard avait voulu, qu'en poursuivant sa lecture, le naturaliste tombât, sans danger fort heureusement, dans une mare aux grenouilles, six pas de long, trois de large, cinquante centimètres de profondeur. Et ce bain de pieds l'avait mis en extase. — Elle était bien là, disait-il en montrant l'un des bords. Voyez donc. Il y en a trois. Quelle découverte! Ces c..... de bécasse sont absolument inédites.

— Inédites n'est pas un terme de vénerie, répond Vitrac. Ceci prouve tout simplement que la bécasse a passé par là, malheureusement elle n'y est plus.

— Mais vous ne voyez donc pas que ce ne sont pas des f... comme les autres. Vous ignorez donc tous les principes de l'histoire naturelle. Sachez que voilà des débris du *Musturus africanus*, qui ne se trouve qu'en Algérie. Donc, les bécasses nous viennent d'Algérie, ce que n'ont point soupçonné nos plus savants naturalistes. Je devrais dire plutôt par l'Algérie, car le point de départ doit être le centre de l'Afrique. C'est une grande découverte sur la loi des migrations.

Cherchefleurs, moins enthousiaste et plus méthodique, demanda la permission de partager les échantillons pour les étudier à loisir. Dubois proposa de recommencer la battue. La bécasse qui avait hanté Darel — c'était démontré — aurait bien pu échapper aux recherches, particulièrement dans la zone où Jean Lepech s'était promené sans façon. La proposition fut agréée. Chacun se mit sur les rangs. Le dernier brin d'herbe fut sondé sans autre résultat que d'exciter l'appétit des chasseurs.

Une table servie avec opulence les attendait. Les vins du crû de toutes les dates furent versés à flots par le propriétaire de Darel. En dépit de la mauvaise chance, on fut gai. C'était si bien l'habitude de rentrer bredouille! On félicita Jean de sa perspicacité, tout en

convenant qu'il vaut mieux voir remiser une bécasse au bois le matin que le soir. Cette proposition ne trouva pas de contradicteurs, mais une confiance de l'amphytrion jeta un froid. Il parlait d'abattre son bois, car, décidément, ces deux hectares rapporteraient plus en vin qu'en bécasses. Ils valaient 50,000 francs.

Un tel chiffre pour deux hectares de mauvais terrain ! C'était assez pour me faire comprendre que je rêvais. Toutefois je continuai à prêter l'oreille à la conversation qui devenait très sérieuse et j'entendis prononcer beaucoup d'autres chiffres qui me déroutèrent de plus en plus. En 1979, les hommes comme les choses étaient estimés à prix d'argent, et ces appréciations commodes et précises avaient complètement discrédité la profession de moraliste. On disait : c'est un parti de 500,000 fr., c'est un homme d'un million. Toujours de gros chiffres d'ailleurs. Je pensais que l'homme était singulièrement perfectionné ou l'argent bien avili. Un calcul comparé sur le prix des choses communes me démontra que cette dernière hypothèse était seule vraisemblable.

On en était au cigare quand apparut Berné, essoufflé pour rien, arrivant trop tard pour tout. Mais je vous ai dit qu'il avait déjeuné.

Lepech griffonnait sur le coin de la table le fait divers suivant, qui parut dans le *Télégraphe* :

• Bécasse de passage à Darel, poursuivie par huit chasseurs. Résultat négatif. Mort d'une pie. Grande découverte scientifique. »

Vous trouverez que c'est bien sommaire. Je dois vous faire remarquer que le premier journal du département, le *Télégraphe*, doit justifier son titre. Et puis, j'ai compris qu'en ce temps-là, les rédacteurs de journaux économisaient le temps d'écrire, ce qui économisait au public le temps de lire. Tout le monde était si pressé, que j'ai même entendu citer des avocats, les meilleurs, qui ne plaidaient jamais plus de cinq minutes. Mais pour croire pareille chose, je voudrais les entendre.

A midi, les huit poursuivants de la bécasse invisible étaient de retour. Chercheurs publia sans retard un savant mémoire pour démontrer que l'insecte reconnu dans les f... de la bécasse était, non point le *musturus africanus* mais bien le *musturus sylvaticus*, commun dans les Landes ; dès lors, pas de découverte scientifique.

Jean Lepech ne répliqua point, et l'on sait que le mutisme d'un savant prouve qu'il abandonne sa théorie.

Le docte professeur devait avoir tous les profits de la chasse. On peut voir dans sa collection la pie empaillée avec une étiquette à la gloire de *dominus Traqueplanus*.

G. DE CHASSELOUP.



CHRONIQUE D'ISAAC DE PÉRÈS.

(Suite)

Madame de Lésignan, Prieure du couvent Sainte-Claire ¹ de Nérac, mourust le xxx^e Décembre 1601, et fut portée au Paravis,² pour y estre enterrée.

Abraham Duluc, marchand cordonnier, mourust le 3^e Janvier 1602.

Monsieur de Cessac, conseiller en la Chambre de l'Edict,³ demura fort offensé de certains soldatz et autres du Petit-Nérac, qui faisans la patrouille par la ville, entrèrent jusques dans son logis, à savoir au chasteau de Birac, où il estoit logé, poursuivant quelqu'un de ses gens qui leur avoit jetté des pierres, ainsin qu'ils passoient, ce que le dit Sieur leur ayant remonstré, et qu'ils ne devoient entrer en son dit logis avec les armes, ils ne firent pas grand cas de celà, ains, se portèrent fort indiscretement jusques à luy dire qu'il seroit bien de se retirer, luy présentant la poincte des hallebardes à l'estomac, duquel excès il fit plainte, le lendemain, à la Court, et y eust quelque information, decrettée de prinse de corps contre quelques uns qui passèrent le guichet. Enfin, estant ledit S^r de Cessac, prié de

¹ La prieure du couvent de Sainte-Claire devait être la sœur ou la fille de M. de Lésignan, chambellan, dont on retrouve les frais de voyage à l'*Inventaire sommaire des Archives de Pau et Nérac*, page 214.

² Le couvent du Paravis était situé près du Port-Sainte-Marie, dans la commune actuelle de Saint-Laurent. Voir divers renseignements sur ce couvent dans la *Monographie historique du canton de Lavardac*, par M. J.-B. Truaut, 1851, in-8°, p. 72 à 77.

³ C'était, comme nous l'avons déjà rappelé, Geoffroy de Malvin, seigneur de Cessac. Sur un plan du village d'Espiens, relevé en 1647, on trouve la maison de M. de Malvin.

quitter ceste offense tant par les Consulz que amis, il s'accorda, et n'en fust autre chose. Ce fust le 3^e Janvier 1602.

Catherine de Pérès, femme de Monsieur Moustel, mourust le dimenche vi^e Janvier 1602.

Par arrest de la Chambre de l'Edict, un nommé Dulac, notaire, qui estoit de devers Tournon,¹ fust pendu et estranglé près le Griffon, le 7^e Janvier 1602, pour avoir faict une fausse donation. Il mourust avec une merveilleuse constance.

Jehan Lasserre,² m^e jardinier du Roy au jardin de Nérac, mourust le xviii^e Janvier 1602.

François Dupuy,³ dit *Podio*, jurat de la ville de Nérac, mourust le xix^e Janvier 1602, aagé de 87 ans.

Mademoiselle du Saumont, vefue,⁴ mourust en la ville de Nérac,

¹ Chef-lieu de canton du département de Lot-et-Garonne, arrondissement de Villeneuve-sur-Lot, à 42 kilomètres d'Agen.

² N'est pas inscrit au registre des tailles de 1599. C'était peut-être le jardinier qui avait succédé au père de Fleurette.

³ Inscrit au livre des tailles de 1599. — *Pourtal du Pont*.

⁴ Cécile de Barrau de Parron, dame du Saumont, morte en 1602, était veuve de messire Joseph de Béarn, seigneur du Saumont en 1580, fils d'Alain de Béarn, seigneur du Saumont, qui donna le dénombrement de la forêt noble d'Anguilh devant le sénéchal d'Armagnac, le 8 mars 1560, et qui avait fourni, le 23 janvier 1552, dénombrement des biens possédés par lui. Cet Alain, beau-père de Cécile de Barrau de Parron, était le fils aîné de Jean de Béarn, seigneur du Saumont, coseigneur de Saint-Pesserre, qui avait fait hommage de la seigneurie du Saumont, du bois d'Anguilh, etc., le 4 mai 1524 ; enfin, il était le petit-fils de noble et puissant seigneur Etienne de Béarn, seigneur du Saumont (*de Ausamonte*), et d'Annette du Lion, comme je l'ai dit à la page 149 de la *Revue de l'Agenais*, année 1879.

Cécile de Barrau de Parron, dame du Saumont, avait fait hommage, en 1597, au roi Henri IV et à Madame sa sœur unique, en qualité d'administreresse de Jeanne-Marthe de Béarn, dame du Saumont, sa fille unique, mariée plus tard à noble Jean-Louis de Mauléon, seigneur de Francon. Voir ladite page 149.)

au logis de l'*Espée*,¹ le 30^e Janvier 1602, et fut portée le lendemain au Saumont,² où elle a esté enterrée.

Le vii^e Febvrier 1602, par arrest donné en la Chambre de l'Edict, un nommé Béringuier, natif de Thoulouse, et aprésent demeurant à Peymirol,³ fut pendu et estranglé dans la ville de Nérac, ledit jour que dessus ; ledit Béringuier estoit Catholique Romain.

Par arrest de la Court et Chambre de l'Edict, la nourrisse de Monsieur Morin, Conseillier en la Court,⁴ fut pendue et estranglée pour auoir jetté une fille dans un privé, de la quelle elle s'estoit accouchée. Ce fut le 4^e Mars 1602. La chambrière du dit logis fut aussi trouvée grosse et emprisonnée avec la dite nourrisse qui s'accoucha en la

¹ Faut-il entendre par ces mots : *au logis de l'Espée*, une hôtellerie qui aurait eu ce nom pour enseigne, ou le logis de M. Jehan Alespée qui est inscrit dans le livre des tailles de 1599 comme habitant le *Portal de Marcadiou* ? J'inclinerai d'autant plus pour cette dernière explication que cette formule : *mourust au logis d'un tel*, se rencontre souvent dans la chronique et que Mademoiselle du Saumont, descendante des comtes de Foix, pouvait être, tout au moins indirectement, parente des d'Alespée, issus des amours de Henri d'Albret avec la belle Marianne d'Alespée, dont le souvenir est encore vivant à Nérac et au château de Lagrange-Monrepos. On peut voir sur Marianne et les d'Alespée, les quatre sonnets de M. Faugère-Dubourg avec les notes afférentes dans la *Guirlande des Marguerites*, pages 51, 53, 55 et 171 ; et aussi, au nom Alespée, la *Biographie de l'arrondissement de Nérac*, p. 58, où M. Samazeuilh omet de signaler la commission donnée à Jean Alespée, maître des comptes à Nérac, pour vendre à Jean Sevenin la justice de Vianne, à Jacques Dufaur, celle de Calignac, et une autre commission pour la vente à Jean Alespée de la justice de Moncrabeau (1571). (Voir *Inventaire sommaire des Basses-Pyrénées*. Ch. des Comptes de Nérac, p. 128.)

² Le Saumont est aujourd'hui une commune du département de Lot-et-Garonne, arrondissement et canton de Nérac, à 11 kilomètres de cette ville, à 21 kilomètres d'Agen.

³ Puymirol, ville qui, comme on l'a déjà rappelé, est un chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Agen. Ce nom s'écrivait aussi *Pemeyrol* (*Recueil des lettres missives de Henri IV*, t. I, p. 335), *Pemyrol* (*Ibid.* p. 415, 427, 510), etc.

⁴ Nous avons déjà rencontré le nom de ce magistrat, un des aïeux de M. le baron du Sendat.

prison le xx^e Avril au dit an, et le xxv^e May ensuyvant elle eust le fouet, par toute la ville.

M. Pierre Baret, notaire et Procureur,¹ mourust le xxi^e Mars 1602.

Monsieur de Laforce, Lieutenant pour le Roy au pays de Béarn,² passa en la ville de Nérac, venant de la Cour, le 23^e Mars 1602, et s'en partis le lendemain, jour de dimanche, pour aller au dit Béarn.

Monsieur Gaixion,³ ayant esté receu Conseiller en la Chambre de l'Edict, au lieu de M. Treillier, par résignation, fit sa première séance et entrée en l'audience, le lundi 25^e Mars 1602.

Demelle, femme de Pierre Ladouyre,⁴ mourust le xvi^e Avril 1602.

Mademoiselle de Vezin, femme de Mons^r de Vezin, cons^t,⁵ mourust le xxv^e Avril 1602, à sa metterie près Vianne.

¹ Pierre Baret, frère de Jean Baret, trésorier d'Armagnac, est inscrit au livre des tailles de 1599. — *Portal de Marcadieu*.

² Nous lisons dans les *Mémoires de Jacques Nompar de Caumont, duc de La Force* (t. I. p. 158) : « Cependant le sieur de la Force se rend en diligence en sa maison près de Bergerac, apprend à sa famille, réjouie de son arrivée, comme les bruits qui avoient couru étoient faux ; de là il s'en va à Nérac vers Messieurs de la Chambre de l'Edit, suivant la commission qu'il en avoit reçue du Roi. Il remarqua d'abord beaucoup d'agitation dans les esprits de la plupart de ceux de la Religion, et eut de la peine à leur ôter de la fantaisie que cette poursuite contre Monsieur de Bouillon ne dût aller plus avant et que ce ne fut une partie dressée à dessein. Il est certain du moins que si Monsieur de Bouillon se fût jeté aux extrémités et eût pris les armes, il eut moins joui de ceux de la Religion que de nuls du Royaume ; mais cette voie qu'il tenoit, témoignant ne chercher que sa sûreté et le moyen de se justifier, lui obligeoit beaucoup plus leurs volontés. Néanmoins ils ne laissèrent pas que de se contenir dans le devoir. »

³ Nous avons déjà constaté que ce *Gaixion* n'était autre que M. de Gachon.

⁴ Est inscrit sous le nom de Pierre Ladoyre au livre des tailles de 1599. Il habitait au *Pourtal du Pont*.

⁵ M. Galiot de Vezin possédait deux cent quarante-cinq cartelades près Nérac ; entr'autres biens, il avait « ce quy est à un tenant au lieu appelé au *Bornac* et *Laumagnon*, aujourd'hui dans Calignac. (Voir livre terrier sans date, mais évidemment de 1600 à 1610.) Autre Bertrand de Vezin est dit

M. François Labroue, S^r de Trenqueléon,¹ mourust dans sa maison de Nérac, le xxvii^e Avril 1602, estant en charge de Consul.

Le premier jour du mois de May 1602, les clercz de Mess^{rs} les cons^{rs}, Aduocatz et Procureurs donnèrent may ² à Monsieur Le Président Chézac, logé dans le Chasteau du Roy, le quel fut planté au milieu de la basse-court, les dits sieurs Clercz y assistans avec les arquebuses et piphe ³ sonnans, ayant fait rebue par toute la ville. enseigne desployée.

Esther Denizan, femme en secondes nopces d'Anthoine Serment, mourust le premier jour de May 1602.

Jehan de Lugos, trompette et crieur de vin, de la ville de Nérac, mourust le 3^e May 1602.

Le Capitaine Pellefigue, mourust à sa maison, près d'Arconques, le 24 May 1602.

seigneur de Lacassaigne. Autre Bernard de Vezin, seigneur du Frandat. (Même livre Terrier.)

¹ Est inscrit au livre des tailles de 1599 comme habitant le quartier Marcadiou où se trouve encore la maison, dite maison Labroue, élevée sur les ruines du couvent Sainte-Claire détruit par Montgomery. J'ignore comment François Labroue est appelé S^r de Trenquelléon. Il doit y avoir eu quelque alliance entre les Labroue et les de Batz.

² C'est planter un pin devant la maison d'une autorité pour lui faire honneur. Cette habitude subsiste encore à Nérac et dans les environs. M. de Chézac habitait le château en sa qualité de président de la Chambre de l'Edit. Le gouverneur, M. de Laporte, y résidait aussi, ainsi que le chroniqueur. Jusqu'à la fin du xviii^e siècle le château de Nérac fut habité. Je lis dans un manuscrit qui porte ce titre : *Observation sur la sénéchaussée de Nérac*, et qui date de 1780 : « Aujourd'hui, M. de Lamazelières, qui habite seul le château en sa qualité de gouverneur, y est logé fort à l'étroit quoiqu'il n'ait point d'enfants, encore ce qu'il habite est la plus grande partie voûté haut et bas. » Et un peu plus haut : « Il n'y a pas trente ans que quatre familles occupaient au château quatre appartemens. »

³ C'est le nom que l'on donne encore dans le langage populaire de la Gascogne au sifre, le plus aigu, le plus perçant, le plus déchirant de tous les instruments..... de supplice.

Rachel David, femme de Royal, libraire, ¹ mourust le 25^e May 1602.

¹ Claude Royal, libraire à Nérac, figure au livre des tailles de 1599. *Portal du Pont*. Au livre Terrier il est inscrit comme possédant des terres à Laouillaou et au Pinera. Avant Claude Royal et avant Jean Duracq, qui vendit, en 1579, plusieurs volumes de Psaumes destinés aux pages de l'écurie, il y avait eu probablement d'autres libraires à Nérac, et, en 1549, il y avait même un imprimeur, G. Gobert, qui publia à cette époque un livre dont j'ai vu un exemplaire appartenant à M. de Laroche d'Estillac, qui porte ce titre : *Instruction très utile, déclarant les qualités de fortune, quel profit on doyt prendre de l'ennemy et les remèdes contre ire et courroux, composée par Imbert Alère juge d'appeaux pour le Roy de Navarre à Nérac, et par lui traduite du latin en françois*. A NERAC PAR G. GOBERT. ANN MD XLIX. — On retrouve le nom d'Imbert Alère, juge d'appeaux à Casteljaloux, dans un dénombrement de ses biens nobles fait par Jean Montlezun de Lupiac de Montcassin (Voir Samazeuilh. *Biographie de l'arrondissement de Nérac*, p. 626), et aussi dans le registre des affieusement ou affieffements faicts par les commissaires députés à la Réformation du domaine de l'Albret, nobles Secondat et Bertrand de Lavalade. Imbert Allère, licencié en droictz, juge d'appeaux à Castelgelloux, intervient comme témoin dans un bail à ferme payé en 1537. Il existe en outre des lettres originales de Henri II, roi de Navarre, à Imbert Allère, juge de Nérac, concernant la grangerie de Durance (1553), que je signale à l'intelligent granger actuel (Voir Archives de la Cour des Comptes de Nérac. *Inventaire sommaire des Basses-Pyrénées*, p. 128). — Dans son *Dictionnaire de l'Imprimerie*, M. Didot cite un autre livre imprimé à Nérac au milieu du xvi^e siècle : *L'Œcoiatrie* (médecine à la maison). Il est peut-être du même auteur. Je l'ai vainement cherché et j'incline à penser que le livre d'Imbert Allère, imprimé dans le goût italien avec l'italique Aldin est un d s premiers sorti des presses néracaises. Observons, en outre, que si Toulouse et Lyon avaient déjà des imprimeurs célèbres à la fin du xv^e et au commencement du xvi^e siècles, Millanges n'a commencé à imprimer à Bordeaux qu'en 1572 et le premier livre paru à Marseille est de 1595. Nérac aurait donc été en avance sur Bordeaux et Marseille. Nous tenions à le constater. A propos du nom d'Imbert Allère, nous ferons remarquer encore qu'Allère est ici le nom patronymique, qu'il n'est emprunté à aucune propriété et était porté à Nérac en 1600 par Isaac et David Allère, l'un inscrit au *Portal de Fontindère*, l'autre au *Portal du Pont* (V. livre terrier aux archives de Nérac). Quant au nom d'Imbert, au xvi^e siècle, il est presque toujours un prénom ; Imbert Roy, Imbert de Brizac, Imbert Durrac, Imbert

Mademoiselle de Fetiveau, femme de Monsieur Fetiveau, cons^r de la Cour et Chambre de l'Edict,¹ mourust dans la ville de Nérac, au logis de Jehan de Batz, le xxx^e May 1602.

Jehan la Caue,² maitre tailleur, mourut ledit jour, xxx^e may 1602.

Bernard Laspeyres,³ dit Pharenne, boucher de Nérac, mourust le vii^e Jung 1602.

Monsieur le mareschal d'Ornano estant en la ville de Bourdeaux, receut lettres du Roy Henry 4^e du nom, luy donnant avis comme il s'estoit saisy de M. le mareschal de Biron⁴ et comte d'Auvergne.⁵

Tétignac, dict Bourrut, Imbert Meulh, Imbert de Pérès, Imbert Duprat, Imbert Saint-Genés, etc., etc., figurent au livre des tailles de 1599. A l'état de nom patronymique, on y chercherait vainement un Imbert. Nous ne parlons que de Nérac. A Condom et à Agen, M. Samazeuilh, dans son *Histoire de l'Agenais, du Bazadais et du Condomois*, a relevé un Imbert, lieutenant particulier à Condom et député de cette ville en 1594 et 1596 et un autre Imbert, consul d'Agen, ennobli par Louis XIV (V. 2^e tome, p. 448, 308, 404). C'est sans doute à l'un de ceux-là que se rattachent les Imbert d'aujourd'hui. Ajoutons qu'à la date de 1589, on trouve dans les archives de la Chambre des Comptes de Pau et Nérac, Esther Imbert, maitresse du Roi, inscrite pour 600 écus. Le même Roi, qui n'était pas encore entré à Paris sous le nom de Henri IV, envoyait à la même date 20,000 livres à Corisandre d'Audoins, comtesse de Guiche. Était-ce au même titre? (V. même *Inventaire sommaire*.) Ces renseignements fournis, je laisse aux curieux le soin de rechercher l'origine de cet ancêtre des auteurs néracais et de résoudre une question qui intéresse à un si haut degré l'histoire de notre littérature locale.

¹ Voir une note précédente.

² Il faut lire Jehan Lacau. C'est sous ce nom qu'il est inscrit avec la qualité de *marchant* au livre des tailles de 1599. — *Portal de Condom*. — Ce Jehan Lacau possédait 57 cartelades. Entr'autres biens, il avait le *Pinera* et des parcelles à Argentens, Bapaume, le *Boscla*, Aubarède, etc. (Livre terrier sans date de 1600 à 1610.

³ Se trouve inscrit au livre des Tailles de 1599. — *Portal de Bordeaux*.

⁴ Charles de Gontaud, d'abord baron, puis (1593), duc de Biron, naquit en 1562 et fut décapité, à la Bastille, le 31 juillet 1602. Nommé amiral de France en 1595, il devint maréchal de France en 1594. Voir, dans la *Guirlande des Marguerites*, le sonnet de M. Lespiault.

⁵ Charles de Valois, comte d'Auvergne, puis duc d'Angoulême (1619), était

Ledit seigneur d'Ornano-escrivit ceste nouvelle a Messieurs de la Cour et Chambre de l'Edict de Guienne séante à Nérac, ensemble aux Consulz de ladite ville, le 18 Jung 1602, chose qui donna un peu de terreur et fut cause de fer quelques patouilles (sic) par la ville et de prendre garde aux portes ou furent mis deux hommes à chascune, pour espier, sans fer grand semblant, ceux qui entroit dans ladite ville, attendant qu'on eust plus amplement nouvelles de la Court pour savoir quelle yssue prendroit les affaires. Sensuit la coppie de la lettre que le Roy escrivit audit Seigneur :

Mareschal d'Ornano. • Mon cousin, j'ay esté constrainct, à mon
• grand regret, de me saisir du duc de Biron et comte d'Auvergne,
• ayant descouvert quilz faisoient des entreprises contre ma personne
• et mon Estat. De quoy je vous ay bien voulu avertir, affin que
• vous donnies ordre, quen vostre Gouvernement, cela ne rapporte
• aucun mouvement ne altération au préjudice de notre service, con-
• tenant chascun en son devoir, et que, si quelques-uns voulloint
• assembler des troupes à ceste occasion, vous couries sus; adver-
• tissant tous les habitans des villes de vostre gouvernement de tout
• ce qui se passe. Vous prendres aussi garde a la frontiere, a ce
• que ne soit rien entrepris par nos voisins contre le bien de nostre
• service, me promettant que vous, et tous mes bons serviteurs me
• faires paroistre, en cest endroit, vostre fidélité et affection, priant
• Dieu, mon Cousin, vous avoir en sa sainte garde. Escript a Fonte-
• nebleau, le xiii^e jour de Jung 1602. Signé Henry, et plus bas, de
• Neufville.¹ »

filz de Charles IX et de Marie Touchet. Il naquit le 28 avril 1573 et mourut le 24 septembre 1650.

¹ Nicolas de Neufville, seigneur de Villeroy, naquit en 1542 et mourut en 1617. Il succéda dans la charge de secrétaire d'Etat à son beau-père, Claude de l'Aubespine, en 1567, et occupa cette charge pendant près de cinquante années. La lettre adressée au maréchal d'Ornano, le 14 juin 1602, était une circulaire dont on retrouve le texte (avec quelques variantes insignifiantes), dans le *Recueil des Lettres missives* (t. V, p. 612). Voir dans le même Recueil, les lettres écrites sur le même sujet et le même jour, à Sully (p. 611), à La Force (p. 612), au premier président du parlement de Rouen, Claude Groullart, sieur de la Court (p. 613), à l'ambassadeur de France à Venise, M. de Fresnes (p. 614).

M^r Pierre Roy, fils de Jehan,¹ fut receu Lieutenant général d'Albret, au siège de Nérac, le samedi xxii^e Jung 1602, lui ayant esté résigné par M. Pierre du Faur, ne le pouvant exercer à cause de ses maladies.

Ledit M. Pierre du Faur,² décéda le 26^e Juillet, sur le soir, 1602.

Joseph du Lavay, jadis Trésorier général d'Albret,³ mourust dans le chasteau de Sos,⁴ le xviii^e Juillet 1602.

Le xx^e Aoust 1602, S^r Pierre de Pérès,⁵ Gaixiot de la Rivet,⁶ et moi, Isaac de Pérès, avqns mesuré la longueur des tuyeaux du Griffon de ceste ville et trouvé que, depuis la source de l'eau qui est au bout du pred de Saint-Annon La Fore⁷ jusques au premier tabourin

¹ C'était le fils de Jehan Roy, bourgeois et jurat, inscrit au livre des tailles de 1599. — *Pourtal de Marcadieu*. — Il possédait le domaine de *La Barthe*. (Terrier de 1611.)

² Inscrit au livre des tailles de 1599, avec sa qualité de lieutenant-général. — *Portal de Bourdeaux*. — Pierre Dufaur était propriétaire du *Juge* où il « tenait maison, ayrial et predz. » (Livre terrier.)

³ Fils de M. de Caumont, jurat. Le domaine du *Lavay* est sur le chemin de Nérac à Mézin, à 3 kilomètres environ de Nérac, près le pont de Mesplet. Une remarque à propos de ce surnom de Joseph qui n'était guère en honneur au xvi^e et xvii^e siècle. C'est la première fois que nous le trouvons dans cette chronique et nous l'avons vainement cherché dans les livres des Tailles de cette époque. Joseph du Lavay devait être un des rares gentilshommes catholiques qui avaient suivi la fortune d'Henri IV.

⁴ Sos est une commune du département de Lot-et-Garonne, arrondissement de Nérac, canton de Mézin, à 23 kilomètres de Nérac, à 49 kilomètres d'Agen. Voir la *Monographie de la ville de Sos*, publiée par M. J.-F. Samazeuilh dans la *Revue de Gascogne* (t. XII, 1871, p. 34-47 et 69-79).

⁵ Inscrit au livre des tailles de 1599. — *Pourtal de Bourdeaux*. — Il est qualifié de bourgeois et jurat au Terrier de 1611. (Archives municipales de Nérac).

⁶ *MM. Gaixiot Larrivet apothicaire*, est inscrit ainsi au livre des tailles de 1599. — *Portal du Marcadieu*.

⁷ Annon Lafore, inscrit au livre des tailles de 1599. — *Portal du Marcadieu*. — Le terrier l'appelle : Sire Agnon de La Fore.

ou repos,¹ a deux cens cannes deux pans. Depuis ledit premier repos jusques au second, y a cent quatre vingtz huit cannes.

Depuis ledit second repos, jusques à la muraille de la ville, cent soixante neuf cannes.

Et, depuis ladite muraille de Ville, jusques à la tonne dudit Griffon, soixante-cinq cannes, revenant tous lesdites cannes ensemble Ljcxii cannes iij pans.

Jehan du Lavay, filz a feu Mons^r de Caumont, jurat de Nérac,² mourust le xxiii Aoust 1602.

M. Helies Couthures, procureur en la Cour de Parlement de Bourdeaux, poursuivant quelque procès en la Chambre, mourust au logis de Jehan Sangla,³ le troisième Septembre 1602.

M. Louys Vaquiux,⁴ juge de Moncrabeau,⁵ mourust audit lieu le 3^e Septembre 1602.

¹ Ces mots répondent à ce qu'on désignerait aujourd'hui sous le nom de *regard*. Depuis ce temps, la canalisation du Griffon a changé, au moins dans son passage à travers la ville. Quand M. Bartouilh de Taillac, fit bâtir la maison qu'habita longtemps M. d'Arblade et qui appartient aujourd'hui à la famille Faugère-Dubourg, il fut autorisé à faire dévier les tuyaux qui passaient dans sa maison. — Les 162 cannes trois pans font environ un kilomètre 119 mètres, ce qui est, à peu de chose près, la même distance qu'aujourd'hui.

² Voir la note ci-dessus sur Joseph du Lavay.

³ Inscrit au livre des tailles de 1599. — *Pourtal de Bourdeaux*.

⁴ Inscrit au livre des tailles de 1599. Maitre Louis Vacquieux était trésorier pour l'Armagnac et le Fezenzaguet. (Voir *Inventaire sommaire des Basses-Pyrénées*. — Chambre des Comptes de Nérac, p. 136). Ne pas confondre avec les Vacquier, seigneurs d'Arconques et de Limon. Les Bacquieux qui existent encore à Francescas, pourraient bien être les descendants du juge de Moncrabeau. Le V et le B se confondent si souvent dans l'heureux pays ou *vivere bibere est*.

⁵ Moncrabeau est une commune du département de Lot-et-Garonne, arrondissement de Nérac, canton de Francescas, à 9 kilomètres de cette ville, à 14 de Nérac, à 40 d'Agen. Voir sur *Moncrabeau*, le *Dictionnaire de l'arrondissement de Nérac*, par M. J.-F. Samazeuilh, p. 323-336.

Madame la Présidente de Chézac, partist de ceste ville, pour s'en aller à Bourdeaux fer ses couches, le xvi^e Septembre 1602.

Joseph Bacalan, frère de Monsieur l'Avocat du Roy ¹ en la Court et Chambre de l'Edict, estudiant en ceste ville, mourust au logis de François Renard, ² le xiii^e Septembre 1602.

La femme de Gaixion Fau, ³ hoste de la présente Ville, mourust estant en travailh d'enfant, lequel il luy fallut tirer du corps en p^{ec}es, le xviii^e Septembre 1602.

Nicolas Folchier, de la ville d'Uzès, ⁴ fut condamné à fer amende honorable, par Arrest de la Cour et Chambre de Guienne, qui fut exécuté le xxiii^e Septembre 1602, teste et piedz nus, la hart au col, la torche a la main, banny des ressorts de Thoulouze et Bourdeaux, et condamné en v^e l. desmende, pour avoir signé un testament après le decès du testateur, lequel fut déclaré faux par ledit arrest.

Monsieur de la Nusse, Ministre de Nérac, fut presté pour trois mois, pour aller servir les églises de Libourne ⁵ et Coutras, ⁶ suyvant la délibération du Synode Provincial, tenu quelques jours auparavant en la ville de Bergerac. Ledit S^r de La Nusse partist pour fer ledit voiage, le xix^e Septembre 1602.

¹ Ce frère de l'avocat du Roi Jean de Bacalan, n'est pas mentionné dans l'article *Bacalan*, de la nouvelle édition de la *France protestante*. On apprend seulement par cet article (p. 639, t. I), qu'en 1600 quatre des huit fils de Symphorien de Bacalan étaient déjà morts sur les champs de bataille. En y joignant Joseph, probablement le plus jeune de tous, mort à Nérac, en 1602, on voit qu'il ne restait à l'avocat du Roi, qui était l'aîné, que deux frères sur sept.

² Inscrit sur le rôle de l'imposition faicte pour l'entretien de Messieurs les ministres de la parole de Dieu, en l'église de Nérac, en 1605. Il habitait le *Pourtal de Marcadieu*.

³ Inscrit au livre des tailles de 1599. — *Pourtal de Bourdeaux*.

⁴ Chef-lieu d'arrondissement du département du Gard, à 24 kilomètres de Nîmes.

⁵ Chef-lieu d'arrondissement du département de la Gironde, à 27 kilomètres de Bordeaux.

⁶ Nous avons déjà rappelé que Coutras est un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Libourne, à 47 kilomètres de cette ville.

François d'Imbernard, Cappitaine, après avoir demeuré dix-sept mois prisonnier dans la Conciergerie de la Cour et Chambre de l'Edict séante à Nérac, ayant esté condamné par arrest d'icelle a estre mené aux galères perpetuelles, estant sur le point d'estre délivré au Cappitaine qui conduisoit les forçats, il se donna trois coups de cousteau dans le tetin gauche et deux autres coups par le gozier, le samedy xxviii^e Septembre 1602. Desquelz coups estant bien tost après guéry, il obtinst unes lettres de rapel du Roy pourtant pardon desdites blessures, qui furent interinées en payant les amendes : lesquelles estant payées, il fut eslargi desdites prisons, le v^e May 1603, y ayant demeuré xxv mois et deux jours.

Le Clerc de Monsieur Le Blanc, Cons^r en la Court et Chambre de l'Edict, fut blessé de deux ou trois coups despée dans le corps et sur la teste le dernier jour du mois de Septembre, sur le soir, au Carrerot près le Temple,¹ 1602. Desquelz coups il mourust le lendemain.

Monsieur le Président Chézac partist de ceste ville pour s'en aller a Bourdeaux, avec tous ses meubles, le premier Octobre 1602, s'estant allé mettre par eau a Thouars.² Messieurs de la Ville,³ en nombre de cinquante chevaux, l'accompagnèrent jusques audit lieu.

Pierre Durand, filz d'Anthoine,⁴ mourust le 11^e Octobre 1602.

Messieurs de la Chambre de l'Edict firent poser la piece de marbre

¹ Ce carrerot, près le temple, devait être la petite rue portant aujourd'hui le nom de *Villeneuve-Bargemont*, qui va de la *rue Neuve* à la *rue Bourbonnette* en longeant une des façades latérales de l'ancien collège.

² Commune du département de Lot-et-Garonne, arrondissement de Nérac, canton de Lavardac, à 11 kilomètres de cette ville, à 47 de Nérac, à 26 d'Agen. Y avait-il donc un coche d'eau que le Président prit cette voie ? C'est encore à Thouars qu'aujourd'hui les Néracais se rendent pour monter sur le bateau à vapeur qui va d'Agen à Bordeaux.

³ Par Messieurs de la ville, il faut entendre, sans doute, les consuls, les jurats et quelques notables.

⁴ Inscrit au livre des tailles de 1599. — *Portal de Fontindère*.

a la fontaine du Dauphin¹ bastie dans le Parc du Roy,² le 27^e Septembre 1602, où sont escriptes les lettres d'or comme sensuit :

DELPHINO FRANCICO S.

PURISSIMI FONTIS UNDA CASTISSIMAS QUATUOR DECIM-VIRI SENATUS EDICTALIS AQUITANICI, AUSPICIIS DELPHINI FRANCICI, NOBILISSIMI PUERI, HUIC EGREGII OPERIS NIMPHÆO INCLUDI CURRARUNT, NE, QUA VICINORUM FONTIUM INVIDIA, QUIS VENAS INTERCIDERET, PEDEM AVERTERET, AUT PECUS TURBARET, SITUS CONSPURCARET, VEL TANDEM, NEGLECTUS CORRUMPERET. ITE, PROPERATE, UNDULÆ, LUDITE NIMPHÆ DEL CATULÆ, ET CÆTERIS FONTIBUS IURA DATE. EXEAT SEMPER LIQUIDUS HIC VESTER FLUOR; CRISPULA SUBSIDIAT MOBILITAS; DELENIFICUS SIBILET SUSURRUS; LIQUOR DEMULCEAT VITREUS; ET, HEROI NOMINIQUE VESTRO JUGI, SCATURIGINE ET RORANDI AMENITATÆ, USQUE PELLUCIDÆ, CIVIUM NERACENSIIUM SITIM PLACIDE RESTINGUITE.

ANNO MCI.

Et en François :

« Quatorze Senateurs du siège de l'Édict, en Guienne, soubz l'autorité du Dauphin François, ont fait enclorre les très chastes ondes de ceste claire fontaine dans le monument de ce gentil ouvrage, de peur qu'aucun, par l'envie des fontaines voisines, ne coupât ses veynes, ne destournât sa source, ne troublât son coulant, ne fouillât sa situation et ses destours... Ruissalez tousjours, petites ondelettes; esbattez-vous eaux délicates; et administrez droit et justice a toutes les autres fontaines. Que votre flux argentin sorte incessam-

¹ Voir, dans la *Guirlande des Marguerites*, un sonnet anonyme sur la fontaine du Dauphin avec la note afférente, p. 155.

² Par le parc du Roy, il ne faut pas entendre la Garenne actuelle. Il y avait deux parcs, l'un, le premier, allant jusqu'à la fontaine de Saint-Jean, et à la chapelle de la Reine Marguerite; l'autre, ouvert par cette même Reine et s'étendant jusqu'à Nazareth. C'est cette seconde partie seulement qui portait le nom de Parc du Roy. La source qui fournit l'eau à la fontaine du Dauphin était connue sous le nom de *Piquesouc*.

ment ; que votre mobilité crespelue¹ sautille ; que votre doux murmure siffle ; que votre liqueur vitrée nous adoucisse ; et, soubz l'ombre de l'enfant héroïque, vostre protecteur, d'un cours perpetuel, avec une récréation arrousante, tousjours agréables, tousjours reluisantes, esteignez la soif des citoyens de Nérac. »

Ladite pièce de marbre avec les lettres d'or fut portée de la Ville de Bourdeaux qui cousta 17 liv. d'achapt, outre six escus qui furent donnés a l'architecte de Mons^r d'Epernon, qui vint de Cadillac expres po^r la poser.² Ce fut ledit jo^r que dessus, 27^e Septembre, auquel jo^r fut remarqué, Monseigneur le Dauphin avoit un an justement.

Monsieur Le Président Cadillac, autrement Mons^r Le Président Gentil,³ arriva en ceste ville pour y exercer la charge de Premier Président en la Court et Chambre de l'Edict, en lieu et place de Mons^r Le Président Chézac,⁴ le dimenche x^e Novembre, veille de la S^t Marthin, en compagnie des six Conseillers Catholiques qui furent envoyés de la Court de Parlement de Bourdeaux nommés : Mess^{rs} de

¹ *Crespelue* peut se traduire exactement par notre mot *frisottée*. *Crespelu* est un mot du xvi^e siècle que M. Littré a retrouvé dans Ambroise Paré, dans Olivier de Serres, dans Joachim Du Bellay.

² On voudrait connaître le nom de l'architecte sur les plans duquel fut élevé le château de Cadillac dont M. G. J. Durand parle ainsi (*Notice sur les ducs d'Espèrnon, leur château de Cadillac et leurs sépultures*, Bordeaux, 1864, in-8^o, p. 17) : « Une des marques de la magnificence du premier duc d'Espèrnon, fut la construction de son château de Cadillac, qui, à l'époque de sa splendeur, passait pour ne le céder en richesse qu'aux seules maisons royales. Il le commença en 1598, et il y dépensa plus de deux millions. » Nous avons vainement cherché le nom de l'architecte du duc d'Espèrnon dans tous les ouvrages d'autrefois et d'aujourd'hui où nous pouvions espérer de le trouver, mais nous savons, du moins, par Guillaume Girard (*Histoire de la vie du duc d'Espèrnon*, 1730, in-4^o, p. 194) que, semblable à la plupart de ses confrères, cet architecte avait fait un devis trompeur, s'étant engagé à livrer le monument « pour cent mille écus. » Les dépenses allèrent six fois au-delà de cette évaluation, et encore le château resta-t-il inachevé.

³ Il a été déjà question ci-dessus du président Gentil de Cadillac.

⁴ Avant de nous séparer du président Chézac, signalons encore son amour pour le jardinage. Aux cyprès plantés par le roy de Navarre dans le jardin du château de Nérac, il ajouta des orangers et des citronniers et offrit un

Guérin,¹ de Verdus,² de Lanchre,³ de Mérignac,⁴ de Cruzeau,⁵ et de

jour à Henri IV des citrons et des oranges provenant de ses soins. Un de ses amis fit à ce sujet une pièce de vers où on lit :

Autrefois, dit-on, notre Prince,
Retiré dans cette province,
En avait fait un paradis ;
Grand jardinier et grand monarque
D'où nous reste encor la marque
Aux cypres qu'il planta jadis.

Icy, Chézac, prête l'oreille :
Ce n'est pas sans grande merveille
Que sagement et tout exprès
Tu mets l'orange en même terre
Où l'on dit jadis qu'en esquerre
Le grand roy planta ses cypres.

¹ La famille de Guérin était depuis longtemps une famille parlementaire. M. Bescheron Des Portes mentionne (*Histoire du Parlement de Bordeaux*, t. I, p. 76, 94) un conseiller de ce nom (1548), un autre (*Ibid.* p. 207, 227) qui vivait en 1569-1570, enfin le Guérin d'Isaac de Pérès (*Ibid.* p. 344, à la date de 1606).

² Le conseiller de Verdus ne figure ni dans le livre de M. Boscheron Des Portes, ni dans la *Chronique Bordeloise* de Jean de Gauffreteau.

³ Pierre de Rostigny, sieur de Lancre, a obtenu une grande célébrité comme auteur de trois livres intitulés : *Tableau de l'inconstance des mauvais anges et démons, où il est amplement traité des sorciers et de la sorcellerie* (Paris, 1610 et 1613, in-4°) ; *L'incrédulité et mescreance du sortilège pleinement convaincue, où il est traité de la fascination, de l'attouchement, etc.* (Paris, 1622, in-4°) ; *Du sortilège, où il est traité s'il est plus expédient de supprimer et tenir sous silence les abominations et maléices des sorciers, que les publier et manifester* (sans nom de lieu, 1627, in-4°). Voir sur ces livres et sur un autre ouvrage, moins recherché, de P. de Lancre (*le livre des Princes*, Paris, 1617, in-4°), le *Manuel du Libraire*, t. III, col. 809-810. Sur ce magistrat, nous citerons ce passage de l'*Histoire du Parlement de Bordeaux* (t. I, p. 374) : « Le conseiller de Lancre, qui appartenait au Parlement depuis 1588, était un homme dont la dévotion excessive allait jusqu'à l'illumination. On l'avait vu, en 1599, solliciter et obtenir un congé d'un an pour visiter les lieux saints. Son pèlerinage se borna pourtant à l'Italie... » Pierre de Lancre mourut vers 1630, Conseiller d'Etat. On trouvera une analyse des ouvrages du démonographe dans l'article qui lui est consacré par M. Collin de Plancy (*Dictionnaire infernal*). Voir encore le *Pays basque, sa population, sa langue, ses mœurs*, etc., par M. Francisque Michel, correspondant de l'Institut de France, Paris, 1857, in-8°, p. 167-181. M. Fr. Michel écrit ainsi le nom du magistrat : *Pierre de l'Ancre*. Tous les autres biographes, y compris M. Weiss (*Biographie universelle*), écrivent de Lancre.

⁴ Le conseiller Mérignac avait été membre de la Chambre tri-partie de 1578 (*Histoire du Parlement de Bordeaux*, t. I, p. 261).

⁵ Il a été déjà question du conseiller et chroniqueur Cruzeau.

Mestivier,¹ à tous lesquelz fust faict un honorable accueilh par Mess^{rs} Les Consuls de ceste ville accompagnés de soixante ou quatre vingtz chevaux des habitans de la dite ville, qui allèrent au devant d'eux jusques au delà de Barbaste pour leur rendre le devoir et offrir le publicq, qui fut faict avec grande alégresse. Pour le tesmoignage de quoy, les petitz enfans dressèrent une compagnie d'environ deux cents, avec tambour, qui marchèrent audit Barbaste, audevant dudit Seigneur Président, à quoi il prinst grand plaisir. Et, estant arrivé à la porte de Fontindère, Mess^{rs} de la Justice le saluèrent et luy fut faict une harangue par M^r Pierre Roy, Lieutenant G^{al} d'Albret.² Bref, on n'oublia rien pour luy tesmoigner l'aise de sa venue.

Le mardi, xxij^{me} Novembre dudit mois et an que dessus, Mess^{rs} de la dite Court et Chambre entrèrent en audience où fut faict une harangue par le dit seigneur Président Cadillac, qui dura environ trois quartz d'heure. Et après, les Advocatx et les Procureurs prestèrent le serment suyvnt la coûtume.

Jehan Cutigni,³ M^r arquebusier, mourust le dimanche xvii^{me} Novembre 1602.

Arnaud Bouglé⁴ mourust le xxi^{me} Novembre 1602.

Mondotte d'Avance,⁵ femme de Didot, mourust le xxiii^{me} Novembre 1602.

M^r Jehan Mathisson, Principal du Collège de Nérac⁶ fit une haran-

¹ Probablement François de Mestivier, le conseiller au Parlement qui est mentionné dans la *Chronique Bordeloise* de Jean de Gauffreteau (t. II, p. 244). Sur la famille Mestivier V. Samazeuilh, *B. de l'arrond. de Nérac*, p. 514), et aussi T. de Larroque, *Revue de Gascogne*, tome XVI, p. 189.

² Pierre Roy, inscrit au livre des tailles de 1599. *Pourtal de Condom*. Lieutenant général d'Albret le 22 juin 1602.

³ M^r Jehan Cutigny, arquebusier, inscrit au livre des tailles de 1599. — *Pourtal de Fontindère*.

⁴ Inscrit au livre des tailles de 1599. — *Pourtal de Bourdeaux*.

⁵ Ce nom est encore porté aujourd'hui par un pharmacien de Barbaste et un savant médecin exerçant à Marennes. — L'Avance est un cours d'eau qui passe à Casteljaloux.

⁶ Voir une note précédente.

gue en latin, dans la maison de ville, où assistèrent Mess^{rs} Les Président de Cadillac et Feydeau et Mess^{rs} Les Conseillers tant Catholiques que de la Religion, ensemble grand nombre d'autres personnages d'honneur et qualité. La dite harangue dura environ une heure, en la quelle fut discoursu du changement nécessaire desdits sieurs Conseillers Catholiques prins du corps de la Cour du Parlement de Bourdeaux. Aussy fut exalté grandement Mons^r Le Président Chézac et ceux de sa Compagnie, comme les premiers qui avoit faict l'ouverture de la dite Cour et Chambre. Mess^{rs} les Consuls avoit faict tapisser la Grand Chambre de la dite maison de ville pour recevoir plus honnorablement tous les dits Mess^{rs}. Ce fut le samedi viii^{me} Décembre 1602, estans Consuls : Bernard Sauvage,¹ Pierre Vénier,² et Jehan Dupleix,³ estant mort, M^r François Labroue, premier consul.⁴

- Monsieur Duparc, Gentilhomme Catholique, estant en ceste ville pour la poursuite de quelque sien procès; mourust chez Ysaac Dubédât,⁵ pâtissier, au logis appelé *La Croix Blanche*, le xiiii^{me} Décembre 1602.

¹ Inscrit au livre des tailles de 1599. — *Pourtal de Marcadieu*. — Ne semble avoir aucun rapport avec les Sauvage de Casteljaloux signalés par M. Samazeuilh. V. *Biog. de l'arr. de Nérac*, p. 782. On retrouve cette famille Sauvage jusqu'à la Révolution à toutes les pages de nos annales néracaises.

² Inscrit au livre des tailles de 1599. — *Pourtal du Pont*. — Voir sur Venier *Biog. de l'arr. de Nérac*, Samazeuilh, p. 847.

³ Inscrit au livre des tailles de 1599. — *Pourtal de Bourdeaux*. — M. Samazeuilh, dans sa *Biographie de l'arr. de Nérac*, page 257, dit n'avoir connu que Pierre Dupleix, marié en 1712 et Jérémie Gourgues de Dupleix, mort à Nérac en 1753, comme ayant habité Nérac. Cette famille appartient à Condom, prétend-il. M. Samazeuilh ignorait-il donc le Consul de 1602 et autre Pierre Dupleix habitant aussi à la même époque le quartier du Portal de Bourdeaux ? — Ceux-là devaient être nés à Nérac, car ils y étaient propriétaires, l'un Jehan, de *Lalagüe*, l'autre Pierre, de *Mondinotte* (V. livre terrier. Archives municipales). Les Dupleix figurent aussi au rôle de *l'imposition, pour l'entretien des ministres de la parole de Dieu*, 1605. On n'a pas oublié qu'aux premières pages de la Chronique on signale la mort de Mademoiselle du Lavay, mère du Capitaine Dupleix.

⁴ V. note précédente.

⁵ Ce pâtissier, qui tenait une hôtellerie à l'enseigne de la *Croix blanche*, figure comme habitant le *Portal de Marcadieu* sur le *Rôle de l'imposition pour*

François Renard,¹ Capp^{re}, mourust le xxii^{me} Décembre 1602.

David Vacqué, habitant de Saint-Justin en Armagnac, espousa Rachel de Laporte, damoiselle,² le mardy, dernier jour de Décembre 1602, preschant Mons^r Mermet.³

Madame la Présidente de Cadillac⁴ arriva en ceste ville, venant trouver Monsieur de Cadillac, son mary, logé au Chasteau du Roy, le judy xvi^{me} janvier 1603.

François Lafargue, Capp^{re},⁵ mourust le 18^{me} Janvier 1603.

Jehan Mazellieres,⁶ filz à feu M^r Oddet, le secrètere, aagé d'environ 13 à 14 ans, fort beau garçon et d'un gentil esprit, mourust le xxii^{me} Janvier 1603.

Arnaud Baroque, S^r de Lassaubole,⁷ mourust à sa maison, le xxv^{me} Janvier 1603.

La fille du Capp^{re} Castaing, de Casteljeloux,⁸ mourust en la ville de Nérac, au logis de Mademoiselle de Jautan, sa grand'mère, le xxv^{me} Janvier 1603.

L'entretènement de Messieurs les Ministres de la parole de Dieu en l'Eglise de Nérac. 1605. Le nom de Dubedat était aussi répandu à Nérac au xvi^e siècle que de nos jours.

¹ Ne figure sur aucun registre du temps.

² Une fille peut-être du capitaine Laporte, gouverneur du château.

³ Antoine Mermet, déjà cité.

⁴ Femme du Président Gentil de Cadillac. Les présidents de la Chambre de l'Edit avaient leur résidence au château.

⁵ Il y a un François Lafargue au livre des tailles de 1599, — *Pourtal du Pont*, — mais son nom n'est pas suivi de la qualification de capitaine. Est-ce le même? Les capitaines signalés par la Chronique étaient le plus souvent étrangers à la ville.

⁶ V. sur de Mazellieres une note précédente.

⁷ Le premier inscrit sur le livre des tailles de 1599. — *Portal de Condom*. — Ne figure pas sur le rôle des impositions protestantes, ce qui prouve qu'il était catholique. Le domaine de *La Saubole*, entre la rivière de Baise et la route de Nérac à Condom, est à trois kilomètres environ de Nérac et appartient aujourd'hui au docteur Labat.

⁸ Pour la famille Castaing, de Casteljaloux, voir *Biog. de l'arr. de Nérac*, p. 185.

Catherine Vier, mère de Pierre Brugère, mourust le xvi^{me} Février 1603.

Jehanne de Bertrand, femme de Geofre, mourust le xxv^{me} Février 1603.

Le xxv^{me} Février 1603, Jehan-Louis Bajolle, Sergent Royal, habitant de Condom, fit esmende honorable en la Cour et Chambre de Nérac, pour auoir faict fer une quittance fausse contre Daniel Le-prince. Ce fut avec la hart au col mise par le bourreau, teste et pieds nus. et en chemise, avec la torche allumée au poing, et condampné aux galères. Et, le 3^{me} Mars ensuyvant, il fut délivré au Comité.

Le Capp^{me} Carbon, de Barbaste, mourust le xxvi^{me} Février 1603.

Le filz de Mons^r Sainctdisant, mourust au Collège de la présente ville où il estoit en pention chez Mons^r Le Principal,¹ le iii^{me} Mars 1603.

Pufau, mourust le dit jour iii^{me} Mars 1603.

Anthonie Cariton,² vefue à François de Batz, mourust à sa mettérie de Labarthe, le iii^{me} Mars 1603.

M. Jehannot de Laruffle, Jurat de la ville de Nérac,³ mourust le xi^{me} Mars 1603.

Monsieur M^e Jehan de Bacalan,⁴ advocat du Roy en la Cour et Chambre de L'Edict en Guienne, espousa Damoiselle Pasquette de Jehan, sa femme, le xiii^{me} Mars 1603, dans la ville de Nérac, preschant Mons^r de Masparraute.

¹ M. Jehan Mathisson. Il avait eu pour prédécesseur Daniel Meulh. Ces noms se retrouvent aujourd'hui à Nérac.

² Le non de *Cariton* est resté à une maison sise au-dessus de la Garenne, sur la route de Nérac à Nazareth.

³ Jean Ruffle, ainsi inscrit au registre des tailles de 1599. Son fils Jacques de La Ruffle, conseiller et secrétaire du Roy en l'estat de Navarre; figure au terrier de 1611 comme bien tenant du *Caillaou* et du *Brana*. Corysande Laruffle, sa sœur selon toute probabilité, possédait le *Cailhavet*. Pour la famille La Ruffle (V. Samazeuilh, *Dict. de l'arr. de Nérac*, p. 511.)

⁴ Le mariage de Jean de Bacalan n'a pas été mentionné dans la *France protestante* (seconde édition, 1877): on se contente d'y nommer les quatre

M^r Nicolas de Brassay, auditeur en la Chambre des Comptes de Nérac,¹ mourust le xxii^e Mars 1603.

M^r Bertrand de Lavallade, aduocat et Jurat de la ville de Nérac,² mourust le dimanche 30^{me} Mars 1603.

Mathurin Bacarrère, bouchier, se noya audessous le pont de la Garonne, en se baignant, le x^{me} Avril 1603.

Londrade, autrement Primado, mourust le xii^{me} Avril 1603.

Pierre Jonchère, habitant de la ville de Xainctes,³ fut condamné par arrest de la Cour et Chambre de l'Edict establie dans la ville de Nérac, d'avoir le poing coupé, et la teste tranchée, pour avoir tué une sienne chambrière, dans la ville de Xainctes. Lequel arrest fut exécuté le xxii^e Avril 1603, près le Griffon.⁴

François Vangabie, mangonnier,⁵ mourust le xxv^e Avril 1603.

Le cochier de Monsieur Le Président Cadillac, morust dans le Chasteau, le 19^e May 1603.

filz de l'avocat du roi, *Jean*, capitaine au régiment de Picardie ; *Arnaud*, avocat général à son tour en la Chambre de l'Edit ; *André*, avocat à la même Cour, et *Symphorien*, qui suivit la carrière des armes, d'après des renseignements fournis par un document très curieux que possèdent les Archives du département de Lot-et-Garonne (Registre des insinuations de 1635 à 1637, B. 56).

¹ Nicolas Brassay était auditeur de la Chambre des comptes dont Thobie de Brassay était trésorier. Ce dernier, nous le verrons plus loin, acheta à Bordeaux une charge de Secrétaire de la chancellerie. Il fut remplacé, en qualité de trésorier de l'Albret, par Isaac Jausselin (V. une note précédente). La famille de Jausselin possédait encore en 1671, une maison située vis-à-vis l'église Saint-Nicolas et en partie brûlée.

² Voir une note précédente.

³ Saintes, chef-lieu d'arrondissement du département de la Charente-Inférieure, à 69 kilomètres de la Rochelle.

⁴ C'est là que se faisaient les exécutions qui ne laissaient pas d'être assez nombreuses. Dans son introduction à la Chronique, M. A. Lesueur de Pérès, en a relevé 21 de 1592 à 1611.

⁵ Revendeur, frippier.

La femme de M. Abraham de Larrat,¹ chirurgien, mourust le 19^e May 1603.

Le xxviii^e May 1603, Monsieur le Mareschal d'Ornano estant en la ville d'Agen, on envoya quérir en diligence, par courrier exprès, Monsieur Le Président Cadillac, en ceste ville de Nérac, pour l'aller trouver au dit Agen, ce quil fist tout aussy tost, accompagné de deux ou trois de Mess^{rs} les Cons^{rs} Catholiques. Ce partement si prompt et inopiné donna, sur l'heure, quelque mauvaise impression à ceux qui le voyoint ainsi partir en haste. Mais, enfin, il fut sceu quil s'en alloit au dit Agen, a cause du duel que Mons^r de Montespan,² avoit avec le dit S^r Mareschal, l'ayant faict appeler au combat pour se battre. Il fut avisé, a Agen, par le dit S^r de Cadillac, Président Lalanne³ et autres, d'envoyer promptement en Court pour avertir le Roy, et, à ces fins, le Capp^e Avance fut despêché en poste vers Sa Majesté pour luy donner et apporter nouvelles de tout. Mess^{rs} de la Court et Chambre de l'Edict donnarent un arrest par lequel il estoit inhibé au dit S^r de Montespan de se battre et luy fut signifié par Laferrière, huissier en la Cour.

¹ Figure avec sa qualité de chirurgien, au livre des tailles de 1599. Ce nom de Larrat est encore très répandu dans le pays.

² Antoine-Arnaud de Pardaillan et de Gondrin, seigneur et plus tard marquis de Montespan et d'Antin, dont il a été déjà question. Voir le récit de la querelle et de l'accomodement dans les *Mémoires du duc de la Force*, que le Roi avait envoyé comme médiateur à Agen t. I, p. 150-164), et, dans les *Archives historiques du département de la Gironde* (t. XIV, 1873, p. 408-443), les lettres écrites sur le même sujet à Henri IV et au premier président de la Cour de parlement de Bordeaux (d'Affis,) par M. de Montferrand (28 mai 1603, par le président d'Affis à M. Du Fresne (29 mai 1603), par le président de Gentil à Henri IV (30 mai 1603) etc. Voir surtout (*Ibid.* p. 421), une lettre du maréchal d'Ornano à Henri IV, du 5 novembre 1603. — Voir enfin un récit contemporain et anonyme de la querelle dans la *Revue de Gascogne* de janvier 1878 (t. XIX de la collection, p. 30-32). Le rédacteur du *Supplément des Chroniques de la noble ville et cité de Bourdeaux*, a mis en l'année 1607 (p. 127), ce qui se passe en 1603.

³ C'était Lancelot de Lalanne, fils de Sarran de Lalanne, aussi président à mortier au parlement de Bordeaux. Voir sur le fils, comme sur le père, tous les recueils bordelais, surtout les *Chroniques* de Darnal et de Gaufré-

La femme de Monsieur de Roussanes,¹ Cons^r en la Cour et Chambre de l'Edict, mourust dans la ville de Nérac, le vii^m Jung 1603.

M^r Jehan de Netton, Juge de Sérillac,² en la Vicomté de Turenne, fut pendu et estranglé, le xx^m Jun 1603, ayant esté convaincu de fauceté et subornation de tesmoins.

Le xxiii^m Jung 1603, jour de La S^t Jehan, Jehan Capot, demeurant dans le Chasteau, comme portier tenant les clefz des portes, donna un coup de poignard dans le tétin droit à un nommé le Capp^m Robin, de devers Castillon,³ qui estoit venu en la compagnie de Madame de Mérignac, ayant eu quelques contestations ensemble, pour avoir voulu le dit Robin passer pour aller à la Guarenne⁴ ce que le dit Capot ne voulut souffrir, et, là dessus ayant eu leur dispute, le dit coup de poignard s'en ensuyvit. Le dit sieur Capot se sauva par la dite Guarenne et n'en fut fait autre poursuite. Et, dans quelque temps après, le dit Capot se remist à sa charge. Le dit Roubin ne mourust de ce coup, mais fut malade long-temps.

Monsieur de la Trimouille,⁵ arriva en ceste ville, le xiii^m Aoust 1603, s'en allant aux Eaux, et s'en partist le xvi^m.

teau et les *Notices historiques du département de la Gironde*. Voir, en particulier, dans ce dernier recueil, divers documents relatifs à la fois au président Lalanne et au maréchal d'Ornano, qui paraissent avoir été très liés (p. 373, 381, 382, 388, 396, etc.).

¹ M. de Roussannes n'est mentionné ni dans la *Chronique* de Gaufreteau, ni dans l'*Histoire du Parlement de Bordeaux*, par M. Boscheron Des Portes.

² Sérillac est une commune du département de la Corrèze, arrondissement de Brives, canton de Beynat, à 22 kilomètres de Brives, à 5 kilomètres de Beynat.

³ Castillon-sur-Dordogne, chef-lieu de canton du département de la Gironde, arrondissement de Libourne, à 18 kilomètres de cette ville, à 41 kilomètres de Bordeaux.

⁴ La Garenne était séparée du château par un pont-levis, et sans doute, c'est ce pont-levis que Jehan Capot refusa d'abaisser devant le capitaine Roubin.

⁵ Déjà nommé.

Guillaume Guéribou, valet de chambre du Roy, mourut à L'Escuerie du Roy,¹ le dimanche, dernier d'Aoust 1603.

La femme de Jehan Dauphin,² marchant, fille de feu M^r Colrat, ministre,³ mourut le premier Septembre 1603.

Monsieur Le Président Cadillac, après avoir servy son année en la Chambre établie à Nérac, s'en alla, le samedi xx^{me} Septembre, prenant son chemin droit à Agen où estoit Mons^r le Mareschal d'Ornano. Mess^{rs} les Consulz, avec une vingtaine d'hommes à cheval, l'accompagnèrent jusques à Montagnac,⁴ où il alla desjeuner.

Le lundy vi^{me} Octobre 1603, le S^r Pierre Puyferré, Consul de la présente ville et Bernard Lagardère, M^e Chirurgien,⁵ entrèrent en quelque dispute et différend, sur le discours de l'entrée du vin es-

¹ Elle était séparée du château et se trouvait dans un bâtiment situé entre une des ailes et le jardin du Roy. « Au chasteau est attachée une grande écurie à loger soixante chevaux..... Comme cette maison est détachée du château et hors l'enceinte, on pouroit l'affieffer. » (*Voir Observations sur la Sénéchaussée d'Albret 1780*. Manuscrit de la Bibliothèque municipale de Nérac.)

² Ce Jehan Dauphin sera bientôt consul avec Isaac de Pérès. Tous ces Dauphin paraissent être de la famille de celui qui, en 1580, était valet de chambre de Jeanne d'Albret V. Archives de la Chambre des Comptes de Nérac).

³ Un nom qui manque à la liste des ministres protestants déjà donnée. La femme de ce pasteur était, d'après la Chronique même, une fille de Jehan Labarthe, morte au Lavay en 1599.

⁴ Montagnac-sur-Auvignon, commune du département de Lot-et-Garonne, arrondissement et canton de Nérac, à 12 kilomètres de cette ville, à 15 kilomètres d'Agén. Voir le *Dictionnaire géographique, historique et archéologique de l'arrondissement de Nérac*, par M. J.-F. Samazeuilh, p. 344-350.

⁵ Pierre Puyferré et Bernard Lagardère, chirurgien, sont inscrits tous les deux au livre des tailles de 1599 comme habitant le *Pourtal de Marcadiou* et aussi au rôle des impositions protestantes de 1605. Le consul Puyferré est une des premières victimes des doctrines du libre-échange. Un Jean Puyferré habitait en 1671 une maison rue *des Embarrats*. Un Imbert de Puyferré ou Poyferré figure, à la date du 8 juin 1572, dans le testament de Jeanne d'Albret, pour une somme de 6,000 livres. Il était écuyer de la Reine.

tranger, disant le dit S^r de Lagardère que si on permettait l'entrée du dit vin, qu'ilz estoient cinq cents qui yroient rompre et enfoncer les barriques, à la porte de la ville. A quoy fut respondu par ledit sieur de Puyferré qu'il croyoit que le dit S^r de Lagardère ne seroit si sot ny si impudent de si vouloir trouver. A cela, fust respondu plusieurs parolles par ledit S^r Lagardère et répliqué si avant qu'il appella M^a-rault ledit S^r de Péferrié, lequel se sentant offensé de telle injure, empogna le dit S^r Lagardère par le bras pour le mettre en prison ¹ de laquelle on estoit assez près, pour s'estre passé le tout audevant du Chasteau. Le dit S^r Lagardère, à mesme temps, prend au collet le dit S^r Puyferré, qui bientoist après vint fère sa plainte en la maison de ville où l'on s'assembloit pour autres affaires, remonstrant tout ce que dessus. Et, l'ayant ony, la Jurade avec les Consulz, résolurent de poursuivre le dit S^r Lagardère par la voye de justice, et, qu'à ces fins, il seroit informé contre luy et que Les Consulz et Sindie se joindront en l'instance avec le dit Sieur de Péferrié, pour en fère la poursuite aux dépens de la dite ville, comme ayant esté offensés en la personne de leur compagnon Consul. A ceste cause, le mesme jour on fit fère l'information qui fut décrétée de prinse de corps et baillée à un sergent pour la mettre à exécution, lequel sergent alla saisir le S^r Lagardère dans son logis pour le mener en prison. Mais, ayant faict semblant de le suyvre, il s'esvada et ny entra point de ce jour là. Le lendemain, le S^r Lagardère fut appelé à trois briefts jours, à son de trompe par la ville. Ce que voyant, plusieurs de ses amis s'emploierent pour ménager un accord qui fut tel que pour réparation de tous ces excès, le dit Lagardère se rendit prisonnier aux prisons du Sénéchal où il fut couché sur l'escroue. Et, incontinent après, on l'envoya quérir en la maison de ville, la Jurade y assemblée, et, arrivé qu'il fut, Mons^r de Lavallade, Premier Consul, luy fit une belle remontrance après laquelle le dit Lagardère fit déclaration, comme il estoit marry de ce qui c'estoit passé entre luy et le dit S^r Puyferrié, le priant, ensemble à toute la compagnie, le vou-

¹ La prison de la sénéchaussée était, en effet, un siège même du Sénéchal dans la tour (ancienne tour des Templiers), qui flanquait le bâtiment où se trouvaient encore, il y a sept ans, les prisons de la ville, sur la place du Marché au blé, devant le château.

loir excuser et pardonner de ce qu'il fait ne dit contre luy, promettant, par cy-après, porter honneur et respect aux dits Consulz comme estans ses supérieurs, et autres mots couchés en sa déclaration qui fut incérée dans le livre des actes de la dite maison de ville, au pied duquel ledit Lagardère signa. Cela accepté, le dit Sr Puyferré et luy demeurèrent bons amys, s'estans embrassés en signe et amytié. La dite réconciliation fut faite, le lundy xiii^{me} Octobre, mois et an que dessus.

Pierre Couderc,¹ Sergent Royal, mourust le xiii^{me} Octobre 1603.

Peyronne Lasalle, vefve à feu Ramond dit *lou saouré de Récaillau* ² mourust le samedi xv^{me} Octobre 1603.

Charlotte Miotte, mourust à sa mettérie du Poy-Fortéguille ³ et portée en ceste ville le iii^{me} Novembre 1603.

Maistre François, arquebusier,⁴ mourust le xiiii^{me} Novembre 1603.

(A continuer.)

¹ Pierre Coderc, sergent royal, inscrit avec cette orthographe au livre des tailles de 1599. Le même nom est encore porté aujourd'hui.

² *Recaillaou*, à 3 kilomètres 700 mètres de Nérac, sur la Baise.

³ Aujourd'hui Puy-fort-Eguille est une section formant paroisse de la commune de Nérac et comprenant 400 âmes. Les paysans du lieu disent encore *le Pouey* (*Podium fortis acus*). En 1286, Amanieu d'Albret reconnaît tenir du Roi d'Angleterre *factum de podio fortis acus*.

⁴ Sans doute François Menessier, armurier, inscrit au livre des tailles de 1599. — *Pòurtal de Bourdeaux*.

NOTE

SUR LA MONNAIE RETROUVÉE DES ÉVÊQUES D'AGEN.

La monnaie des évêques d'Agen, si connue sous le nom d'*Arnaldèse* ou *Arnaudine*, si souvent mentionnée dans nos vieux documents, et pour des stipulations de sommes si considérables, n'avait pas encore été rencontrée en nature. Ni Tobiesen-Duby, qui écrivait à la fin du siècle dernier son *Traité des monnaies des barons, prélats, villes et seigneurs de France*; ni M. Anatole de Barthélemy, auteur du *Manuel de la numismatique du moyen-âge* (1851); ni Poey d'Avant, à qui l'on doit le catalogue, si complet, des *Monnaies féodales* (1860), n'avaient vu de pièces Arnaldèses. M. Casimir de Saint-Amans ne fut pas plus heureux, et nous-même, qui, depuis de longues années, recherchons avec ardeur tous les monuments numismatiques de la région, nous n'avions jamais réussi à mettre la main sur un denier de nos anciens évêques.

Leur droit de battre monnaie était cependant établi par des chartes des ^{x^e} et ^{xii^e} siècles, émanées des ducs d'Aquitaine, dont on peut lire le texte dans la *Gallia christiana*,¹ dans le *Manuel* de M. de Barthélemy, et dans un mémoire spécial de M. C. de Saint-Amans, au tome VII du *Recueil des travaux de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen*.² L'usage qu'ils en ont fait est surabondamment constaté par les pièces justificatives jointes au mémoire de M. de Saint-Amans sous les n^{os} 2, 3, 4, 5 et 6.

¹ Tome 2, édit. moderne.

² Notamment chartes de Guillaume VIII en faveur de l'évêque Simon I^{er} (1083-vers 1101) et de l'évêque Adalbert (vers 1118-vers 1127).

Deux chartes de Richard Cœur-de-Lion en faveur de Bertrand de Beceyras, évêque vers (1183-1208).

L'absence de monnaies au nom de nos évêques avait autorisé M. de Saint-Amans à supposer qu'ils continuèrent, sans y apporter aucune modification, le type des pièces frappées à Agen, avec le monogramme de Charles le Chauve, par les comtes de Gascogne ; mais on n'a trouvé de ces pièces, d'ailleurs très rares, aucun exemplaire dont le style et le poids permettent de le rapporter à une époque postérieure au *x*^e siècle.

Pour notre part, nous étions tenté d'attribuer aux évêques d'Agen les innombrables petits deniers aux quatre croisettes burdigaliennes et aux légendes *GVILILMO-BVRDEGALA* qu'on trouve si fréquemment dans le sol de l'Agenais.¹ Les graves objections qu'on pouvait opposer à notre système, nous ne les ignorions pas. Il serait aujourd'hui superflu d'exposer l'un et de réfuter les autres : la monnaie Arnaldèse est retrouvée !

Dans la livraison de janvier 1880 du *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, le docteur Galy donne le dessin d'une obole rencontrée isolément à Périgueux par un ouvrier, il y a quelques mois, et portant, *au droit*, cinq étoiles à six rais équipollés à quatre croisettes pattées, avec la légende *Ā EPISCOPVS*, entre deux cordons de grenetis ; — *au revers*, une croix pattée à branches égales, avec la légende *ĀGENENSIS* entre deux cordons de grenetis. Chacune des légendes commence par une croisette pattée accostée d'une petite étoile et d'un anneau. Billon, 32 centigrammes.

Certes, nous avons appris avec une patriotique émotion la découverte d'un monument si précieux de notre histoire locale ; mais combien déplorons-nous que cette pièce ait été trouvée seule ! Si le hasard qui l'a rendue à la lumière en eût ressuscité deux à la fois, l'une d'elles occuperait déjà une place d'honneur au Musée d'Agen, qui a bien sujet de porter envie au Musée de Périgueux.

Il est une meilleure raison de regretter qu'on n'ait point exhumé plusieurs Arnaldèses ensemble. Peut-on tirer des inductions bien sûres d'une pièce unique, « un peu usée, » dont le poids, sans doute, est altéré par le frottement ? Encore si cette obole avait reparu mêlée à d'autres monnaies du moyen-âge, d'une date certaine, elle eût reçu de celles-

¹ Trouvailles de Bruch, de Caudecoste (celle-ci très considérable), et tout récemment de Foulayrones (400 deniers).

ci des traits de lumière qui auraient permis d'édifier des hypothèses plus probables sur l'époque de son émission et sur quelques autres points où, malgré la réserve que nous avons tant de raisons de garder devant un érudit de ce mérite, on peut ne pas partager pleinement l'avis de l'archéologue périgourdin. Nous n'exprimerons qu'avec toute la courtoisie dont nous sommes capable les divergences qui vont s'accuser entre nos deux manières de voir.

Disons-le d'abord, bien que nous n'ayons pas eu le plaisir d'examiner la médaille en nature, rien ne permet de douter de son authenticité. Les types conviennent parfaitement à la situation de celui qui fit frapper cette obole. Les quatre croisettes rangées en croix, dégénérescence du type odonique adopté à Bordeaux dans la seconde moitié du x^e siècle, rappellent le suzerain qui avait concédé à nos prélats le droit de battre monnaie, et les cinq étoiles s'y ajoutent comme symbole religieux. Ailleurs les évêques gravaient une crosse sur leurs espèces.

Avec MM. C. de Saint-Amans et Galy nous croyons que la monnaie *Arnaudine* ne peut avoir été frappée au début que par un évêque du nom d'Arnaud. Mais auquel de nos évêques de ce nom se réfère l'initiale A ? C'est au premier d'entre eux, Arnaud de Boville (vers 1040), que M. Galy, si nous avons bien compris sa pensée, donnerait cette obole. « Les caractères, le style de la pièce ne permettent pas, dit-il, de l'attribuer à Arnaud II, dit de Rovinhan (1209-1238), qui, lui aussi, obtint de nouveau le droit de monnayage ; » mais, cette fois, c'est le comte de Toulouse, Simon de Montfort, qui l'octroyait (1217), et la convention fut renouvelée, en 1224, par le comte Raymond VII.

A nos yeux, les raisons de style conviendraient mieux à Adalbert (1118-1127). Mais, pour dire toute notre pensée, dans la forme des lettres, particulièrement de la lettre A, que nous ne croyons guère antérieure au règne de Richard Cœur-de-Lion, pour la Guyenne, et à celui de Saint-Louis pour la France, rien ne défend, tout conseille, au contraire, de reporter la pièce au xiii^e siècle, pendant la durée duquel quatre autres pontifes du nom d'Arnaud,

Arnaud II (1209-1228),

Arnaud III (1228-1231),

Arnaud IV de Galard (1235-1245),

Arnaud V de Goth (1271-1282),

occupèrent le siège d'Agen ; ou même à l'épiscopat d'Amanieu de Fargis (1313-1357). Le poids très faible (32 centigrammes) indique une époque assez basse : chacun sait qu'au moyen-âge le titre et le poids des espèces vont toujours s'affaiblissant.

Un motif encore de conclure de la sorte se tire de l'annelet et de la petite étoile qui, d'après la description de M. Galy, accostent, au droit comme au revers, la croissette du commencement des légendes.¹ Ce sont là des signes accessoires dont les légendes du XI^e siècle n'ont pas coutume de se surcharger : la pureté, la simplicité originelle des types et le crescendo de leur complication ultérieure sont au nombre des lois les plus certaines de la numismatique. On citerait beaucoup d'exemples de l'apparition tardive de ces signes dans les séries monétaires des comtes de Béarn, de Carcassonne, de Rodez, pour ne parler que de pays voisins de notre diocèse, des ducs d'Aquitaine à partir de Louis VII et de Henri II d'Angleterre (voir les planches et les descriptions de Poey d'Avant), et surtout dans la suite des monnaies royales à partir de Louis IX. (V. le catalogue des monnaies royales composant le trésor de Sierck, par M. Gariel, *Mélanges de numismatique*, 1878.)

M. Galy incline à voir dans cette étoile et dans cet anneau le soleil et la lune, qui symboliseraient ici le Christ et la Vierge ou l'Eglise. Nous avons peine à croire qu'il y eût tant de mysticisme intentionnel sous des signes minuscules dont le but ordinaire était simplement de différencier une émission nouvelle, de distinguer les ateliers divers. Du reste, quand la lune est figurée sur les monnaies baronales, c'est toujours par un croissant et non par un anneau (voir Poey d'Avant, pl. LXXXI, n^{os} 17, 18, 19).

A l'appui de notre opinion, qu'on nous permette de montrer l'annelet et l'étoile gravés isolément, l'un à droite, l'autre à gauche de la lettre E du revers des pièces frappées par Louis VII comme duc d'Aquitaine (Poey d'Avant, pl. LIX, n^{os} 18 et 19, 20 et 21).

¹ Soit erreur dans la description, soit imperfection du dessin, nous ne voyons ni étoile ni anneau dans la légende du revers, mais seulement un point ou globule après la lettre finale du mot EPISCOPVS.

Sur une pièce épiscopo-municipale de Cahors, qui est du ^{xiii}^e siècle, d'après M. Chaudruc de Crazannes (Poey d'Avant, pl. LXXXVII, n° 14), les légendes se terminent par un anneau, la croix du revers est cantonnée d'un anneau au 2° et d'une étoile au 3°, et, de plus, la croix du droit est accostée d'une étoile (c'est ici plutôt le soleil) et de la lune. Certainement les anneaux de cette pièce ne peuvent être envisagés comme tenant lieu de la lune : cet astre, le graveur l'a représenté sous forme de croissant à gauche de la croix. Signalons en passant une parenté de style, une sensible ressemblance de lettres entre notre obole et celle de Guillaume de Carcassonne, évêque de Cahors (1208-1234), poids 38 centigrammes, n° 11 de la même planche LXXXVII, dont la légende du droit commence par un anneau.

Si nous paraissions trop insister sur de menus détails, on nous le pardonnera en considérant qu'il n'est pas d'autre moyen de déterminer l'âge approximatif de la médaille que nous étudions.

En supposant, comme nous l'avons fait jusqu'ici, qu'elle fut frappée par un évêque dont le nom a pour initiale la lettre A, Arnaud, Adalbert, Amanieu, nous sommes en contradiction avec le système du docteur Galy. Cet archéologue pense que le type de la monnaie Arnaldèse n'a jamais varié et que l'initiale A, gravée, à l'origine du monnayage épiscopal, par le premier Arnaud, s'est immobilisée pendant toute la durée de ce monnayage, qui paraît n'avoir cessé qu'à la fin du ^{xiv}^e siècle. M. de Saint-Amans avait déjà émis l'idée d'un type continué pendant trois siècles sans modification, « au même coin, » bien qu'il n'en connût pas encore les empreintes. L'opinion des deux savants s'appuie sur les *confirmations* de Géraud, Raoul et Bertrand de Goth, c'est-à-dire sur les actes par lesquels, en prenant possession de leur siège, ces prélats, fidèles à la coutume établie, sans doute, sous leurs prédécesseurs, promettaient de conserver *leur monnaie Arnaldèse* dans le même état. Mais il nous semble que c'est forcer le sens de textes où nous ne pouvons voir que l'engagement de n'altérer ni l'aloi ni le poids des espèces. Voici les passages de ces documents ayant directement trait à la question :

Établissement du fouage pour la confirmation de la monnaie Arnaldèse, an 1232 ; Géraud, évêque d'Agen (n° 3 des preuves de M. de Saint-Amans). — « Aven establitz e pausat... per ço que la moneda

no sia *abatuda ni cambiada* : car lo senhor abesque la a confirmada à sa vita, etc. » Ce fouage attribuait à l'évêque douze deniers par chaque feu du diocèse, à ne percevoir qu'une fois dans sa vie, et entraînait pour les prélats l'obligation de ne pas changer leurs espèces courantes.

Confirmation de Raoul, 1233 (n° 2 des preuves de M. de Saint-Amans). — « Notum fieri volumus... monetam nostram Arnaldensem, quamdiu in ista prætatione erimus, confirmasse, videlicet tali modo quod nos dictam monetam tenere debemus, in eodem legitimo statu quo debet esse, quamdiu vixerimus in ista prætatione, et hanc monetam non cessabimus nec operari faciemus, nisi in eadem lege et legitimo statu quo debet esse. »

Confirmation de Bertrand de Goth, 1292 (n° 4 des preuves). — « Notum fieri volumus quod monetam nostram Arnaldensem, quamdiu in hac prætatione vixerimus, confirmamus. Concedentes quod eandem monetam in eodem statu solido et pondere legitimo tenebimus, ut est moris; nec eandem cessabimus nec monetam fabricari faciemus nisi in iisdem lege et pondere supradictis. »

Sans doute l'immobilisation peut avoir eu lieu, mais c'est une question sur la solution de laquelle nous ne serons fixés qu'après plusieurs découvertes de monnaies Arnaldèses de diverses époques. Savons-nous si l'avenir ne nous réserve pas des pièces à initiales différentes, comme dans la série épiscopale de Cahors ?¹

Si l'immobilisation était constatée, ce serait, croyons-nous, le premier exemple d'une simple initiale qui se fixe et se perpétue. Les noms entiers immobilisés ne sont pas rares (ODO à Limoges, LODOICUS à Angoulême et Périgueux, CARLVS à Melle, GVILLMO à Bordeaux, etc.) : on évitait de modifier un type en faveur, dans la crainte de restreindre par là le cours des espèces et de compromettre les profits du monnayage. Les mêmes raisons ne sauraient être invoquées contre un changement d'initiale : une si légère innovation n'offrait aucun danger réel en un temps où peu de personnes savaient lire, et n'est-il pas naturel de penser que chaque prélat ait tenu à marquer de sa lettre les monnaies émises dans le cours de son épiscopat ?

¹ Le sol du Quercy s'est montré beaucoup moins avare que le nôtre, envers les chercheurs, des deniers et oboles du crû (qu'on nous passe le mot) que les siècles lui avaient confiés.

Il n'est pas même certain pour nous que les cinq étoiles qui, dans le champ du droit de notre obole, alternent avec les quatre croisettes posées en croix, remontent aux débuts du monnayage Arnaudine. C'est un type bien compliqué pour le ^x^e siècle, et il n'échappe pas à M. Galy que cette multiplication d'astres dans le champ d'une pièce est une véritable nouveauté.

Mais, répétons-le, on ne peut pas ne point raisonner en l'air, lorsque, pour dissenter sur un monnayage de longue durée, on n'a devant les yeux qu'un élément unique de la série.

Une dernière question resterait à élucider, celle de savoir si la monnaie que, jusqu'à ce moment, nous avons appelée une obole, mérite, en réalité, ce nom et ne serait point une subdivision inférieure du denier. M. Galy penche pour la seconde hypothèse, à cause du poids de 32 centigrammes, bien faible, à la vérité, pour une obole, et volontiers il verrait ici une « maille ou petite maille. » — C'est une *pîte* ou *pougeoise* qu'il faudrait dire : la maille et l'obole ne font qu'un, bien que le nom de maille soit moins ancien.¹ On le sait, l'obole était la moitié du denier et la pîte la moitié de l'obole.

L'intérêt particulier qui s'attache à cette question naît de certaines mentions de la coutume de Castéra-Bouzet, de 1300, qui parle du *diné arnaudenc*, de la *mealha arnaudenca* et, un peu plus loin, de *p. arnaudencx* ; et de cette circonstance qu'à la fin du ^{xvii}^e siècle, Labenaisie, prieur du chapitre de Saint-Caprais, assure avoir vu à l'évêché les coins de la monnaie Arnaudine, de trois dimensions, grands, moyens et petits, marqués d'une croix (malheureusement sans plus de détails).

L'hypothèse de M. Galy n'est pas inadmissible, mais nous ne savons s'il y a un cabinet qui puisse être bien sûr de posséder une pîte.

Il semble bien résulter des documents cités par Leblanc, p. 192, 210, 247, qu'on se servait déjà des pites, pougeoises ou *poitevines* sous saint Louis, qu'il y en avait sous Philippe le Bel (*currebant denarii obolæ et pictæ*), et que Philippe de Valois en fit fabriquer (ordonnance de septembre 1329). M. Lecoindre-Dupont en mentionne deux, p. 92 de

¹ Voir Leblanc, *Traité historique des monnoyes de France*, p. XX.

son *Essai sur les monnaies du Poitou* (1840), contrée d'où les pites tirent leur nom (*pictavina, picta*). Mais Coubrouse en parle, dans son *Catalogue raisonné des monnaies nationales* (1841), série Capétienne, p. 84, comme d'une monnaie « qui n'a pas été retrouvée... L'exigüité de leur flanc a dû faire disparaître promptement ces pièces, si jamais elles ont existé. Je pense, ajoute-t-il, que c'étaient des monnaies de compte. » Ajouter : quoiqu'il en soit, les pites sont, à tout le moins, d'une extrême rareté.

L'abréviation *p.* de la coutume de Castera-Bouzet peut signifier *pite*, mais aussi peut très bien n'être mise que pour *petit arnaudenc* ou maille. On ne trouve pas de mentions de pites ou pougeoises, parmi les énonciations variées de sommes d'argent que renferment les anciens textes des Archives agenaises, tandis que le denier et la maille (obole) y paraissent fréquemment. Le lecteur curieux de ces choses peut consulter, entre autres, le texte de la transaction intervenue, en 1208, entre le conseil de la ville d'Agen et Bernard Tichender, de Cahors, à la suite des difficultés auxquelles donnait lieu l'achèvement du pont que ce dernier s'était chargé de construire sur la Garonne, au prix de 30,000 sous Arnaudins. La perception de divers droits de péage est concédée à Bernard Tichender, par exemple :

« Per cada hom que passa a caval, 1 diner arnaldes ; e de cada home a pe, mealha. »

Quant au témoignage de Labenaisie, il n'est pas probant, et M. Galy lui-même l'insinue. Ces coins de trois dimensions étaient-ils bien ceux de la monnaie Arnaudine ? Ce n'étaient peut-être que les coins du monnayage Anglais à Agen, monnayage dont il reste des spécimens grands, moyens et petits, marqués d'une croix, comme s'exprime notre prieur dans son incomplète description.

Un mémoire présenté à l'évêque Amanieu, en 1316 (par le Conseil d'Agen, sans aucun doute), lui rappelle que sa monnaie [doit être taillée à raison de 20 sols dix deniers, soit 250 deniers, au marc :¹ nous ne connaissons pas, en ce qui concerne la taille des espèces Arnaudines, de document précis qui soit plus ancien. Le marc pesant

¹ M. de Saint-Amans, *op. laud.*

244 grammes 7529, on voit que le denier devait peser. 0 gr. 9790

L'obole. 0 4895

Et la pite, si elle eût existé. 0 24475

Or, la pièce que nous examinons, et elle est « un peu usée, » pèse 32 centigrammes.

Ces considérations nous porteraient à présumer que c'est plutôt une obole d'un poids faible, comme il pouvait s'en trouver légitimement dans toutes les émissions.

Le même document auquel nous venons d'emprunter l'indication du poids normal des espèces Arnaudines en 1316, établit qu'elles doivent être à trois deniers 18 grains d'aloi, argent-le-roi. Il n'en résulte point, comme l'a pensé M. Galy, que l'argent dominât sur le cuivre : le cuivre, au contraire, dominait sur l'argent. En effet, cet aloi ne correspond qu'à 0,312 millièmes d'*argent-le-roi*, et l'*argent-le-roi* n'est point de l'argent fin, puisqu'il n'était qu'à 0,958 millièmes. L'aloi de la monnaie Arnaudine ne différait donc pas de celui des deniers tournois de Saint-Louis ; mais comme on ne taillait que 220 de ces deniers au marc, il s'ensuit que cinq Arnaudins ne valaient que 4 tournois. Tel a été longtemps, et sans doute jusqu'à la fin du monnayage épiscopal, le rapport des deux monnaies, aux termes des documents analysés par M. de Saint-Amans, dont le premier est un compte des domaines d'Alphonse de Poitiers, de 1252, et le dernier, une ordonnance de Philippe de Valois du 22 juin 1331. Si l'on voit, en 1384, les consuls de Cahors se plaindre « de ce qu'aux fabriques de Villefranche de Rouergue, Agen et Domme, on leur donne des monnaies de mauvais aloi qu'ils n'osent refuser et qu'ils ne peuvent utiliser ensuite, » il est douteux qu'il s'agisse des espèces Arnaudines, dont la fabrication avait probablement cessé à l'époque où les rois d'Angleterre battirent monnaie à Agen comme ducs de Guyenne.

Le titre réel de la monnaie Arnaudine se trouvant, comme nous venons de le dire, inférieur à 0,312 millièmes, elle était *blanche* ou plutôt *blanchie*, au moment de l'émission, mais ne tardait pas à perdre un éclat artificiel, et c'est pourquoi elle a paru au docteur Galy d'un métal beaucoup moins pur que le denier et l'obole aux légendes *GVILIMO VICTORIA*, attribués, par Poey d'Avant, à Guil-

laume IX, duc d'Aquitaine, de 1087 à 1127. Cette observation prouve une fois de plus que notre obole est de beaucoup postérieure.

Après l'inévitable aridité des discussions et expositions techniques où nous avons dû nous engager, le lecteur trouvera peut-être quelque intérêt dans les renseignements que nous donnent les textes sur les conditions de fabrication et de délivrance de la monnaie Arnaldèse.

Elle devait être frappée en présence de quiconque voulait assister, à cette opération, *in conspectu eorum qui videre voluerint fieri faciat* (Charte de Guillaume VIII).

Nous empruntons à M. de Saint-Amans la traduction 1^e d'une ordonnance de l'évêque Amanieu de Fargis, datée du château de Barlens, le jeudi après la fête de l'Assomption de l'an 1816, sur les devoirs des gardes de sa monnaie :

« Nous vous faisons savoir (*als nostres amats W. de Taliva, P. de Gasco*) qu'ayant ordonné de faire battre des espèces à Agen et que, selon l'usage de toutes les monnaies, étant obligé d'établir des gardes, lorsqu'on les fabrique, nous vous prions et commettons, vous deux ou l'un de vous en l'absence de l'autre, pour gérer l'office des gardes de la monnaie de la manière suivante : Vous donnerez les coins, le matin, aux ouvriers, et vous les reprendrez le soir, après le travail. Vous veillerez à ce que les deniers soient bien frappés, bien blanchis, et la garde, ou quelqu'un pour elle, fera l'essai. Lorsque les ouvriers rendront les monnaies qu'ils auront fabriquées, vous les délivrerez de la manière suivante, à la réquisition des des maîtres de la monnaie ou de l'un d'entre eux : Vous les mettrez dans un drap et, après les avoir bien mêlées, vous ferez votre levée, qui pèsera trois marcs, à chacun desquels il doit y avoir vingt sols, et dix deniers deux oboles de plus sur les trois marcs. S'il arrive que sur ces trois marcs il y ait plus de deniers qu'il ne doit y en avoir, cela ne doit pas suspendre la délivrance ; mais les maîtres seront obligés d'amender ces deniers avant de les délivrer, et faire ensuite l'essai de l'aloi ; s'il arrive que sur les cinq sols il y ait un grain et demi d'aloi de moins, la garde ne doit pas les délivrer jusqu'à ce que le maître les ait mis au point payable. La garde mettra, sur chaque dix livres, un denier dans une botte, en présence des maîtres, qui en auront une clef ; l'autre sera entre les mains de la garde. Si après la

première levée, les deniers ne sont pas à un point auquel on puisse les délivrer, il faut recommencer jusqu'à trois fois. S'ils ne sont pas alors au point qu'il faut, le maître doit les cacher dans un coffre dont il aura une clef, et la garde, l'autre. Le maître tiendra un état de tous les deniers qu'il aura délivrés, ainsi que de ceux qu'il aura mis dans la boîte, dont nous ferons l'essai et la reconnaissance, lorsqu'il nous plaira..... Si quelqu'un des gardes ne peut s'acquitter de son devoir, pour raison d'affaire ou quelque accident, nous voulons qu'ils puissent substituer à leur place un ou deux prud'hommes d'Agen, à la volonté de nos grands vicaires ou de notre procureur. »

2^e Du mémoire, d'origine municipale, rappelant les obligations des évêques d'Agen relativement à leur monnaie, donné à Agen le jeudi avant la fête de la Nativité de l'an 1316, c'est-à-dire quelques jours après l'ordonnance qui précède :

« Quand le seigneur évêque veut faire battre monnaie dans la ville d'Agen, il faut que sa monnaie soit blanche, de vingt sols six deniers de poids lorsqu'elle est délivrée, et de III deniers trois quarts à l'argent du roi. Elle doit être taillée à quatre deniers forts et à quatre deniers faibles. L'évêque doit prendre tout au plus six deniers par marc pour les frais de fabrication et ne frapper des espèces que lorsqu'il en est requis par le conseil de la ville et celui de l'Agenais. S'il fait entrer dans sa monnaie une telle quantité d'argent, il faut qu'il puisse gagner plus de six deniers par marc ; il doit quitter cet excédant pour l'amélioration de la monnaie, sans prendre rien de plus, et tâcher de faire fabriquer ses deniers au meilleur marché possible. Il doit instituer gardes de sa monnaie quatre ou deux prud'hommes de la ville d'Agen, à la volonté du conseil de la ville, de son consentement et en sa présence. Les prud'hommes doivent jurer devant le conseil de veiller à ce que les espèces soient bien blanchies, bien taillées, bien marquées, en un mot, bien travaillées. Il leur est enjoint d'ordonner à l'essayeur de faire loyalement l'essai ; et, lorsqu'ils seront bien assurés que les deniers sont conformes au règlement, ils peuvent permettre aux maîtres de la monnaie de les délivrer à qui de droit et non à d'autres. Enfin, le maître de la monnaie et l'essayeur jureront au seigneur évêque, ou à son lieutenant, en présence du conseil de ville, de se conduire loyalement en leur charge, de la manière ci-dessus prescrite. »

Il est bien à désirer que les hommes intelligents du territoire Age-

nais, maintenant avertis de l'existence et du type de la monnaie Arnaldèse, surveillent et étudient toutes les trouvailles de pièces du moyen-âge qui pourront se produire dans le département, afin que, si une autre Arnaldèse voit le jour, elle ne soit pas méconnue et négligée, mais apportée comme une relique de grand prix au médaillier du musée d'Agen. Nous ne serons pas consolé tant que nous y verrons sa place vide, et qui nous fera un crime d'ajouter le vœu qu'un troisième exemplaire surgisse, enfin, au bénéfice de notre propre collection ? ¹

LÉON LACROIX,

Membre correspondant de la Société française de numismatique.

¹ Nous avons communiqué notre article à M. Anatole de Barthélemy, un des hommes dont les travaux ont contribué le plus, dans les trente dernières années, aux progrès de la numismatique. Nous devons tenir à connaître son opinion, parce qu'il a eu sous les yeux l'obole Arnaldèse. Il nous a fait l'honneur de nous répondre, depuis l'impression de cette note, qu'il « penche plutôt pour le commencement du XIII^e siècle que pour le XI^e ou le commencement du XII^e. »

On voit combien cet avis se rapproche de notre sentiment, dans lequel nous nous croyons fondé à persévérer.

L. L.

Agen, 21 avril 1880.

RONCEVAUX.

(22)

IV

LES REPRÉSAILLES.

Charlemagne arrive à Roncevaux. Son désespoir. Il poursuit les Sarrasins. Dieu, à sa prière, retarde le coucher du soleil. Détresse de Marsile. Baligant, roi de Babylone, vient à son aide. L'Empereur, qui est retourné à Roncevaux afin de rendre aux morts les honneurs funèbres, apprend, tandis qu'il pleure le désastre de ses preux, que Baligant s'avance pour l'attaquer. Déroute des païens. Charlemagne entre vainqueur dans Saragosse ; il y laisse une garnison et repasse les monts. Mort de la belle Aude apprenant que Roland a succombé. Procès de Ganelon. Duel entre son champion Pinabel et Thierry. Les garants de Ganelon sont pendus, lui-même est tiré à quatre chevaux.

I — LE CHATIMENT DES SARRASINS.

Dans les clartés sans fin de la sphère étoilée,
L'âme de son neveu s'est à peine envolée,
L'Empereur Charlemagne arrive à Roncevaux.
O pitié ! Quel désastre ! Il n'est sentier ni voie,
Pas même un pied de terre où son regard ne voie
Pêle-mêle entassés, des morts, gens et chevaux.

¹ Voir la *Revue*, année 1875, page 365 et 412 ; 1876, page 84 ; 1877, page 437 ; 1878, page 77 et 489.

— « Où, Roland, êtes-vous ! mon beau neveu, s'écrie
Charlemagne, Empereur à la barbe fleurie,
Anséis, Olivier, Turpin, mes douze pairs,
Dont les bras au pays étaient si nécessaires,
Garin, Gérard, Othon, grands cœurs, amis sincères,
Que j'ai laissé mourir et qui m'étiez si chers !

« Que ne suis-je avec vous resté pour la bataille ! » —
Le poids de sa douleur courbe sa haute taille,
Il s'arrache en pleurant la barbe et les cheveux ;
Et tous ses vieux soldats inclinés sur leur lance,
Mornes, baissent la tête et pleurent en silence
Qui son fils, qui son frère, un ami, des neveux.

Maints vétérans, auprès d'une chère dépouille,
Se sont pâmés ; maint autre en priant s'agenouille.
Mais Nayme ouvre un avis, et Nayme parle d'or :
— « Voyez-vous la poussière au loin blanchir la route ?
Sous les pas des fuyards elle monte, et sans doute,
Ils vont nous échapper, si nous tardons encor.

« Partons ! De ce troupeau qu'affole l'épouvante,
Il ne restera pas, ce soir, âme vivante,
Et vous aurez ainsi vengé votre douleur. » —
— « Dieu nous aide ! dit Charle, ils se donnent carrière ;
Mais je les punirai, s'il entend ma prière,
Car de mes chevaliers ils m'ont ravi la fleur. » —

Il appelle Thibaut et Milon de Bretagne :
« Je pars, vous garderez le val et la montagne ;
Vous laisserez les morts comme ils sont là, couchés.
Ecartez les lions et toute bête immonde ;
Sur eux, pieusement, veillez ; pour rien au monde
Que de n'importe qui ces corps ne soient touchés,

« Jusques à l'heure où Dieu voudra que je revienne. » —
— « Sire, ainsi ferons-nous, » — répond Thibaut de Vienne.
Pour la garde, aussitôt, ils prennent millearchers,
Qui feront, avec eux, la funèbre veillée.
Charlemagne, essuyant sa paupière mouillée,
Commande la poursuite. Eaux grondantes, rochers,

On franchit tout. Malgré forêt, ravin, colline,
On passe. Or, l'Empereur voit que le jour décline ;
Par deux fois il se signe, et vers le ciel vermeil
Où l'astre va finir sa marche descendante,
Les bras levés, murmure une prière ardente,
Et demande au Seigneur d'arrêter le soleil.

Soudain, se détachant de la voûte éternelle,
Son ange accoutumé l'effleure de son aile,
Et lui parle à mi-voix : « Dieu sait ce qu'il te faut :
Va ! la France est en deuil ; les païens l'ont blessée.
Qu'ils sentent donc le poids de ta main courroucée !
Le jour à ton dessein ne fera point défaut. » —

L'armée, ayant repris sa course inexorable,
Bondit ; et le soleil, en ce jour mémorable,
Attendit, immobile, au bord de l'horizon ;
Et les peuples troublés crièrent au miracle,
En voyant de leurs yeux ce merveilleux spectacle
Dont s'effare à bon droit la plus ferme raison.

L'ennemi fut atteint sur les rives de l'Ehre,
En ce lieu baptisé du nom de Val-Funèbre ;
Le courant était large et rapide et profond.
Le Fleuve fut témoin d'un immense carnage.
Les rares survivants se jetaient à la nage ;
Mais le poids des harnais les entraînaient au fond.

Palefrois, cavaliers, chefs, soldats, tout se noie.
Et les Français entr'eux disaient, ivres de joie :
— « Vaincre par trahison leur a profité peu. » —
Ayant mis pied à terre, à genoux, tête basse,
Mains jointes, Charlemagne au Seigneur rendit grâce.
Le soleil se coucha tandis qu'il priait Dieu.

— « Pour la nuit ici-même il convient qu'on demeure ;
Dressons le campement. L'on ne peut, à cette heure,
Songer à revenir au val de Roncevaux.
Les bras sont fatigués et les bouches arides ;
Otez, bons cavaliers, les selles et les brides,
Et laissez, dans ces prés, rafraîchir vos chevaux. » —

— « Oui, dirent les Français, d'une voix unanime ;
Vous parlez comme il faut, empereur magnanime. » —
A l'œuvre , de son mieux, chacun se prodiguait :
Palefrois et roussins broutèrent l'herbe grasse,
Et comme on ne craignait trahison ni disgrâce,
Pendant cette nuit-là l'on ne fit pas le guet.

L'air est pur, le ciel bleu, l'ombre claire et ses voiles
Que traverse gaiement le regard des étoiles,
Enveloppent le camp près du fleuve endormi,
Comme ferait l'abri tranquille d'une tente.
La lune y verse à flots sa lumière éclatante
Et sur cette clarté plane un silence ami.

Tout repose, excepté l'Empereur. Sa pensée
Veille avec la douleur dont son âme est blessée.
Il songe à Roncevaux, à Roland son neveu,
Au prudent Olivier, à tous leurs frères d'armes,
Laisse pleurer sur eux ses sanglots et ses larmes,
Et puis les recommande à la bonté de Dieu.

Cependant le Roi maure emporté par la fuite,
Arrive à Saragosse. Aux hommes de sa suite
Il remet son épée et son casque, pâlit,
Tombe et s'évanouit aux bras de Bramimonde,
Tandis que sa blessure intarissable inonde
La robe de la Reine et les draps blancs du lit.

Autour de lui, ses gens, multitude effarée,
Maudissent Charlemagne et la France abhorrée.
Voici que près de là, dans le creux d'un rocher,
D'Apollon, leur faux Dieu, se dressait la statue.
Elle est, en un clin d'œil, par leurs mains abattue :
— « Tous nos maux, c'est à toi qu'on peut les reprocher,

« Dieu méchant, disaient-ils, tu nous laisses confondre.
L'honneur de notre Roi, tu souffres qu'il s'effondre !
Tu récompenses mal ceux qui t'ont bien servi.
Tu t'en repentiras ! » — Et tous, ivres de rage,
Le frappent, et mêlant le mépris à l'outrage,
Sur le corps de ce Dieu trépignent à l'envi.

A Mahomet aussi, s'adresse mainte insulte,
Et Tervagan, l'objet préféré de leur culte,
Livré, guenille immonde, aux injures des chiens,
Plonge au fond d'un bournier. La Reine, à la même heure,
Près du Roi tout sanglant se désespère et pleure,
S'arrache les cheveux et se meurtrit les seins.

S'écriant : « De ton Roi te voilà donc privée !
Nul ne te défend plus ; ton heure est arrivée,
Saragosse ! Nos Dieux te trahissent. L'Emir
Viendra-t-il assez tôt brider votre furie,
Charlemagne, Empereur à la barbe fleurie ! » —
Et son cœur ulcéré recommence à gémir.

Depuis sept ans et plus, l'Empereur Charlemagne
Avait passé les monts pour conquérir l'Espagne ;
De quoi le Roi Marsile eut alors grand souci.
Mais, il avait eu soin, dès la première année,
D'en avertir son frère et son âme damnée,
L'Emir de Babylone. Il lui manda ceci :

— « Baligant, venez vite et menez votre armée.
De haine pour le Christ je la sais animée.
Secourez-moi, sans quoi j'abandonne mes Dieux.
Charlemagne m'oblige à subir le baptême,
Et je deviens parjure à Mahomet que j'aime,
Pour accepter la loi de ce Christ odieux. » —

Or, Babylone est loin. Beaucoup de temps s'écoule
Avant que de ses gens l'Emir ait vu la foule
De l'Euphrate à l'Indus gagner ses pavillons.
Il réunit sa flotte au port d'Alexandrie,
Et, dans les premiers jours de la saison fleurie,
Il lance sur la mer ses nombreux bataillons.

Vers l'Espagne à plein vol glisse la flotte ailée.
La mer vaste, la nuit, s'illumine, étoilée
Des feux multipliés dans les mâts suspendus.
La clarté se répand jusqu'au port d'arrivage,
Et cent courriers joyeux, s'élançant du rivage,
Vont annoncer partout les secours attendus.

De l'heureuse nouvelle on prévient le roi maure.
Cependant, l'Empereur, sitôt que point l'aurore,
Se lève, et Gabriel, l'Archange aimé de Dieu,
Apparaît devant lui, le bénit et du geste
Lui montre Roncevaux. Le Messager céleste
L'y précède en volant dans un rayon de feu.

Sans armes, à cheval est monté Charlemagne ;
De tous ses chevaliers la foule l'accompagne ;
Eux aussi désarmés, ils partent, et voici
Qu'on voit leurs palefrois courant à perdre haleine,
Traverser la montagne et dévorer la plaine,
Et c'est à Roncevaux qu'ils arrivent ainsi.

Les morts sont à leur place ; on a fait bonne garde.
Charle, le cœur navré, longuement les regarde :
— « Seigneurs barons, dit il, ralentissez un peu
L'ardeur de vos chevaux ; sur le champ de bataille,
Je désire être seul ; sans suite il faut que j'aille
Dans la foule des morts retrouver mon neveu.

« Je le retrouverai. Tenez ! je me rappelle
Qu'un jour, jour de liesse, aux bains d'Aix-la-Chapelle,
Mes barons s'égayaient à deviser entr'eux
D'assauts et de combats et de fiers coups d'épées.
Il me souvient que j'eus les oreilles frappées
D'un propos que Roland disait aux autres preux :

« Les soldats comme nous, barons, ne savent guère
« Où pourront les mener les chances de la guerre.
« Quant à moi si je tombe en pays ennemi,
« Qui me recherchera me trouvera d'emblée
« A cent pas de la ligne où finit la mêlée,
« Tournant vers les fuyards mon visage blémi. »

Charlemagne, à pas lents, gravit une montée,
Et marche, tout ému, dans l'herbe ensanglantée.
Autour de lui ses preux gisent confusément,
Comme la feuille aux bois sous l'automne en colère,
Ou comme les épis foulés aux pieds sur l'aire.
Ses pleurs coulent. Non loin d'un large entassement

Et d'une brèche, énorme entamure qui s'ouvre
Au flanc de la montagne, il s'arrête et découvre
Roland auprès du cor sur Durandal couché.
Charle en vain dans ses bras veut saisir son cadavre,
Il tombe, anéanti sous le deuil qui le navre,
Ainsi qu'un vieux sapin par les vents arraché.

Nayme et Geoffroi d'Anjou s'élancent ; on s'empresse,
On le relève, et lui, d'un œil plein de tendresse
Contemple son neveu : — « Dieu te fasse merci !
Fut-il une vertu plus haute que la tienne ?
Est-il l'homme vivant qui comme toi soutienne
Mon honneur par ta mort à jamais obscurci ?

« Pourquoi t'aïje, en venant, permis à la légère
De suivre mes barons sur la terre étrangère ?
Il me semble à présent que ma force décroît.
Nos grands jours sont finis. Ma joie est envolée.
Ma puissance à jamais gît dans cette vallée.
• Tu ne seras plus là pour défendre mon droit.

« En France où je retourne, il faut que je réponde
Aux étrangers venus des quatre coins du monde
Et qui s'approcheront tour à tour demandant :
« Où donc est le héros, neveu de Charlemagne ? »
Il faut que je réponde : « Il est mort en Espagne ! »
Du Midi jusqu'au Nord, de l'Aube à l'Occident,

« Nobles, manants, bourgeois, viendront, foule éplorée,
Honorant ton grand nom, ta mémoire sacrée,
Et du coup qui me frappe ils saigneront au cœur.
Il est mort celui-là qui soumit tant de villes ;
Et maintenant les Huns et les Goths, hordes viles,
Vaincus d'hier, demain le front haut, l'œil moqueur,

« Se riront à leur gré de ma toute-puissance.
Qui pourra châtier leur désobéissance ?
Comme la France et moi nous allons en souffrir !
Roland, ta mort a fait la Patrie orpheline ;
Ami Roland, je sens que ma maison décline ;
Tel est mon désespoir que j'en voudrais mourir ! » —

— « Votre âme à la douleur justement s'est livrée.
Mais, ce qui reste à faire est une œuvre sacrée,
Dit Geoffroi ; voulez-vous que nos morts bien-aimés,
Des loups et des vautours deviennent la pâture ?
Nos mains à ces martyrs doivent la sépulture. » —
— « Sonnez du cor, dit Charle, et qu'ils soient inhumés. » —

Geoffroi sonne, et l'armée à l'œuvre se met toute.
On ramassa les morts, on leur donna l'absoute,
On les bénit ; sureux on fit brûler l'encens ;
Et, leur ouvrant son sein, la terre maternelle
Leur prêta son repos pour la vie éternelle.
Ils y dorment en paix depuis douze cents ans.

Et toujours sur leurs os le passant s'agenouille.
L'Empereur ordonna qu'on gardât la dépouille
D'Olivier, de Turpin et de Roland. — Giboin
Les embauma. Thibaut les mit dans leurs suaires,
Et, chargé de veiller sur les chars mortuaires,
Othon, d'un cœur pieux, s'acquitta d'un tel soin.

Lents à quitter l'asile où leurs amis reposent,
L'Empereur et l'armée au départ se disposent,
Lorsque deux messagers mandés par Baligant
Se présentent : — « L'Émir, contre vous, de l'Asie,
Vient, menant une armée innombrable et choisie ;
Il vous offre bataille et vous jette son gant. » —

Charle, à qui le danger rit assez d'ordinaire,
A dégalné Joyeuse et sa voix de tonnerre
Crie : « Aux armes ! Soudain cent mille hommes sont prêts.
— « Admirez-les, fit-il, Anthelme de Mayence !
Nayme, en de tels soldats, qui n'aurait confiance ?
Si je le pouvais, tous je les embrasserais !

« Ces païens me paieront le mal qu'ont fait les autres,
Et la mort du plus grand et du meilleur des nôtres. » —
Mais l'Empereur descend de cheval, sur le pré
S'agenouille, et tourné du côté de l'aurore :
— « Jamais en vain, Seigneur, l'homme ne vous implore :
Par vous de la baleine autrefois délivré,

« Jonas, après trois jours, des eaux toucha la rive ;
C'est vous qui fîtes grâce au peuple de Ninive ;
C'est vous qui préserviez des morsures du feu
Les trois petits enfants jetés dans la fournaise.
S'il vous plaisait, Seigneur, je pourrais à mon aise,
Vaincre nos ennemis et venger mon neveu,

« Pourvu que ma vengeance à vos regards soit juste, » —
De la croix sur son front traçant le signe auguste,
Comme il avait coutume en cessant de prier,
Charles, dont l'œil rayonne et porte l'assurance
Que Dieu réserve encore un triomphe à la France,
Se relève, et d'un bond s'élance à l'étrier.

Et l'armée à sa voix soudain s'est ébranlée,
Et loin de Roncevaux débouche en la vallée,
Où la lance en arrêt, chevauche Baligant,
Et d'une ardeur nouvelle animée à sa vue,
Prête à mener à bien la bataille prévue,
Sur cet autre ennemi fond comme l'ouragan.

Sans doute elle accomplit des prouesses sans nombre.
Mais l'humanité veut que nous laissions dans l'ombre,
Tout ce qu'une victoire accumule d'horreurs,
Tout ce qui montre au vif combien l'homme est féroce,
Tout ce que les païens, fuyant vers Saragosse,
Ont à souffrir du glaive épuisant ses fureurs.

La Reine dans sa tour est montée, et du faite
Elle voit la déroute, invoque le Prophète
Et ses Dieux. Le Prophète et ses Dieux restent sourds.
« Honte et malheur ! L'Emir a perdu la bataille ! » —
Le Roi l'entend, gémit, tourné vers la muraille,
Et meurt. Or, ses péchés étant nombreux et lourds

Malgré larmes et cris, dans les bras de la Reine,
Le Diable, en ricanant, saisit l'âme et l'entraîne.
L'Empereur et ses gens arrivent. Il est sûr
Qu'aisément de la ville il peut forcer l'entrée.
C'est pourquoi les vainqueurs, sur la porte éventrée,
Pour mieux passer à l'aise à bas jettent le mur.

Charlemagne, Empereur à la barbe fleurie,
Fit l'accueil le plus digne à la Reine meurtrie ;
Il inclina sur elle un regard généreux.
Il eut devant ce deuil regret de ses vengeances.
Rien n'inspire aux grands cœurs de larges indulgences,
Comme de réussir et comme d'être heureux.

Charlemagne, Emperer à la barbe fleurie,
En un cas seulement n'entend pas raillerie ;
Le culte des faux Dieux l'irrite au plus haut point.
Il faut que tout païen meure ou se convertisse.
De leur dernière idole on fit prompt justice ;
Et pour cette œuvre pie, il ne s'épargna point.

Les païens convertis, l'Espagne résignée,
Par Saragosse enfin la paix faite et signée,
Charlemagne y laissa mille guerriers de choix,
Et partit, emmenant Bramimonde captive,
Mais traitée à l'égard d'une fille adoptive ;
Et les preux chevauchaient plus heureux que des rois.

L'Empereur et l'armée, en dévorant les routes,
Arrivent à Bordeaux, cité belle entre toutes.
C'est là que sur l'autel, où du grand Saint-Seurin
Les générations vénèrent la mémoire,
En l'honneur de Roland, il mit le cor d'ivoire,
Tant visité depuis par plus d'un pèlerin.

Puis sur de larges nef traversant la Gironde,
A Blaye, forte ville, en la crypte profonde
De l'Eglise vouée au nom de Saint-Romain,
Avec tout l'appareil des pompes catholiques,
Sous un tombeau de marbre, il scella les reliques
De Roland, d'Olivier et du sage Turpin.

Charles repart, arrive aux Bains d'Aix-la-Chapelle.
A peine descendu de cheval, il appelle
Les juges de sa Cour, Allemands et Français,
Hommes de grand savoir et d'âge vénérable ;
Et montrant Ganelon : « — Prenez ce misérable,
Dit-il, et sans retard faites-lui son procès. » —

II — LE CHATIMENT DE GANELON.

Or du Palais royal comme il gravit l'entrée,
Tout à coup à ses yeux la belle Aude éplorée
S'avance : — « Au près de vous, Seigneur, je ne vois pas
Celui qui m'a juré que je serais sa femme ;
Roland, ce vaillant chef qui possède mon âme ;
Qui devait m'épouser au retour des combats. » —

Charlemagne eut au cœur une angoisse poignante.
Aude avait ravivé sa plaie encor saignante ;
Il couvrit son visage et se prit à pleurer :
— « Le grand soldat, à qui vous deviez être unie
Est mort. Nous avons fait une perte infinie.
C'est à toujours se plaindre et se désespérer.

« Mais de votre bonheur si la mort fut jalouse,
Permettez que mon fils vous nomme son épouse.
Je voudrais, pauvre enfant, pouvoir mieux vous offrir. » —
— « Je ne puis consentir à ces offres étranges ;
Non, Seigneur, plaise à Dieu, plaise aux Saints comme aux anges,
Puisque Roland est mort, que je puisse mourir. » —

Comme une fleur des champs tombe sous la faucille,
Aux pieds de l'Empereur ému, la jeune fille
Tombe. L'Empereur croit qu'elle est en pâmoison :
Il la relève ; mais s'inclinant comme un saule,
Sa tête et ses cheveux retombent sur l'épaule.
Aude est morte d'amour en sa jeune saison.

Cependant Ganelon paraît devant ses Juges.
Il cherche à se blanchir par de vains subterfuges
Et parle fièrement, à voix haute et debout :
— « Au nom de Dieu, Seigneurs, souffrez que je m'explique.
La haine de Roland, haine diabolique,
En poursuivant ma perte est la cause de tout.

« Je servais l'Empereur d'un cœur droit et fidèle ;
S'il fût, parmi ses preux, un serviteur modèle,
Je puis m'enorgueillir, moi, de l'avoir été.
Il fallut envoyer un homme à Saragosse.
Voilà que mon beau-fils eut la pensée atroce
De me faire investir du mandat redouté,

« Sachant bien, cœur haineux, qu'il m'était difficile
D'échapper à la mort en allant chez Marsile.
J'ai su, par mon adresse, éviter le danger.
Mais, j'ai voulu, Seigneurs, rendant haine pour haine,
Punir Roland et ceux qui riaient de ma peine ;
Et j'ai tenu parole et j'ai pu me venger ;

« Et l'on dira, pour peu qu'on ait d'intelligence :
Ce n'est point trahison, non, c'est de la vengeance. » —
Ganelon avait là trente de ses parents,
Et Pinabel surtout, homme de haut lignage,
Tous prêts, en sa faveur, à rendre témoignage,
Et, pour lui, glaive en main, à se faire garants.

Parlant à Pinabel : — « A vous seul je me fie,
Dit Ganelon ; j'ai peur qu'on n'attente à ma vie
Et que le déshonneur ne descende sur nous. » —
Et Pinabel répond : — « En champ clos je provoque
Quiconque ouvre sur vous un avis équivoque. » —
Le traître Ganelon embrassa ses genoux.

S'il était au Conseil des voix inexorables,
Certains, à l'accusé se montraient favorables,
Disant : — « Restons-en là. Ce procès doit finir.
De Charles sur le Comte appelons l'indulgence.
Le pardon n'est-il pas la plus noble vengeance ?
Quoi qu'on fasse, Roland ne saurait revenir. » —

On délibère, on vote. A cet avis étrange,
Thierry seul excepté, tout le monde se range.
Les Juges vont trouver Charlemagne : — « Seigneur,
Nous vous en supplions ; accordez-lui sa grâce.
Son cœur vous appartient. Il est d'illustre race :
Sa mort de tous les siens ferait le déshonneur. » —

— « Permettez, fit Thierry, vous avez dit le vôtre,
Je veux dire le mien : Mon avis est tout autre,
Cet homme étant coupable au suprême degré.
Je veux bien que Roland ait pu lui faire offense.
L'intérêt du pays, telle était sa défense ;
Ganelon a trahi cet intérêt sacré.

« En vertu de mon droit, que je tiens des ancêtres ,
Je condamne cet homme au châtement des traîtres ;
Et si quelqu'un des siens m'oppose un démenti,
En champ clos, fer en main, prompt à le contredire,
A pied comme à cheval, je soutiendrai mon dire,
Prouvant que celui-là par la gorge a menti. » —

Aux yeux de l'Empereur, l'inabel se présente,
Le front haut, la parole aigüe et méprisante :
— « De tout ce bruit sans cause, épargnez-vous l'ennui,
Sire, voici Thierry qui juge et qui prononce ;
Eh bien ! ce qu'il a dit mérite une réponse :
C'est lui qui ment ; c'est moi qui me bats avec lui. » —

L'Empereur se leva : — « La lutte est décidée.
Sois donc mon champion, Thierry, va, j'ai l'idée
Que tu seras habile à soutenir mes droits.
Désignez vos témoins, appelez vos otages ;
Réclamez au combat les mêmes avantages,
Que le juge du camp soit Ogier le Danois. » —

— « Nos armes ! nos chevaux ! » — crièrent les deux hommes.
— « Avant, fit l'Empereur, n'oublions rien ; nous sommes
Chrétiens. — De vos péchés, allez dire l'aveu ;
Par un saint prêtre absous, vous entendrez la messe,
Et votre confesseur recevra la promesse
D'une abondante aumône aux églises de Dieu. » —

Cela fait, les voici, la visière baissée,
L'épée à la ceinture et la lance dressée ;
Sur leur front est lacé le heaume étouffant,
A leurs coudes le haubert. La foule les entoure.
Tous deux sont preux, tous deux connus pour leur bravoure ;
Tous deux piquent à nu leurs chevaux jusqu'au sang,

Galopent l'un sur l'autre et frappent. Chaque lance
Vole en éclats Du coup telle est la violence,
Que boucliers, hauberts et girels sont broyés,
Qu'au ventre des chevaux les sangles se déchirent,
Que les caparaçons et les selles chavirent.
Soudain les combattants se dressent sur leurs pieds,

Et l'épée à la main les voilà face à face.
— « Sais-tu bien ce qu'il faut que l'un et l'autre fasse ?
Dit Pinabel, rends-toi, Thierry, moi je consens
D'une âme très sincère à devenir ton homme ;
Et la moitié des biens dont je fus économe
T'appartiendra. » — « Crois-tu que je perde le sens,

Dit Thierry, poursuivons. Qu'entre nous Dieu décide !
Mais, si tu veux finir ce combat fratricide,
Libre à toi ; seulement déclare-toi vaincu
Et que sur ton parent la loi s'appesantisse ;
D'une ou d'autre façon qu'on en fasse justice ;
Avant qu'il soit demain je veux qu'il ait vécu. » —

— « Je m'en ferais toujours de trop sanglants reproches ;
A mort ! dit Pinabel, je soutiendrai mes proches. » —
Ils frappent. Les éclairs jaillissent. Tous les deux
S'animent, déployant une rage indicible.
Les séparer serait désormais impossible.
Rien ne sera fini sans la mort de l'un d'eux.

Thierry se voit au point de succomber sur l'heure.
Le fer de Pinabel s'abat, le touche, effleure
Le front, la tempe droite et son tranchant les mord ;
Et près du gorgerin, sous le girel il entre,
Déchirant le haubert jusqu'au niveau du ventre,
Et, sans la main de Dieu, Thierry fût tombé mort.

Il se redresse prompt à venger sa blessure,
Et rend à Pinabel morsure pour morsure.
Il fend en deux morceaux le casque d'acier fin ;
De la nuque au menton la tête est divisée,
Et çà et là jaillit la cervelle écrasée.
En faveur de Thierry Dieu se prononce enfin.

Un long cri s'éleva : — « Le miracle est notoire,
Puisque c'est à Thierry que sourit la victoire ;
Qu'on pende Ganelon et tous ses répondants. » —
Ceux-ci, quoique innocents, expièrent son crime.
Les Juges, à loi seul, d'un accord unanime,
Réservent un supplice alors sans précédents.

L'on conduit en un pré quatre étalons farouches,
De qui jamais le mors n'avait pressé les bouches,
Et dont quatre valets éperonnent les flancs ;
Aux pieds, aux mains du traître une corde les noue ;
Des cris vibrent ; un fouet, qu'un bras nerveux secoue,
Les sangle, et de leur rage irrite les élans.

Quel frisson d'horreur passe à travers l'assemblée !
De cette créature humaine écartelée
Ce qui reste, le tronc masse informe de chair,
Râle et palpite encor sur la terre fumante ;
Et l'on disait, à voir cette mort infâmante :
— « Il a trahi Roland, mais il l'a payé cher. » —

J.-B. GOUX.



LA CHEVAUCHÉE DE L'ÂNE

A AIGUILLON.

En 1610, un procès assez bizarre fut porté devant le Parlement de Bordeaux¹ ; un avocat, alors fort renommé, M. de Matisson, mit son éloquence au service de « quelques paysans de la paroisse de Colongnes, en la juridiction de Aiguillon qui avoient assisté avec une grande multitude de peuple à une cérémonie qu'on appelle course en cheuauchement d'asne, en hayne d'un homme de la paroisse qui s'estoit laissé battre par sa femme et s'estoit plaint de l'affront qui lui avoit esté faict. »

Selon l'usage du temps, l'avocat fait un grand étalage d'érudition ; il cite Plutarque, Saint-Augustin, Pline, César, etc. ; il entasse du latin ; il excuse « une invention qui semble folâtre, et néanmoins la cérémonie monte butte à quelque chose de sérieux et utile au public. » Il fait observer que l'âne « donne des signes naïfs de moquerie, en chauuant des oreilles, allongeant le mufle et des nuant des dents. C'estoit une grande contumilie entre les Parthes d'estre mené sur un asne nud ; les Milanois mirent par dérision la femme de l'empereur Frédéric Enobarbe sur un asne le visage vers la queue ; Crescence consul romain chevauche l'asne, et semblablement Andonicus, pour tyrannie. »

Boyer,² en sa *décisio* 297, num. 14, rapporte « qu'en son temps le plus proche voisin du mary battu estoit obligé de le mener sur l'asne ou s'il refusoit de payer dix livres d'amende, adioutant la

¹ Voir le rare volume in-4° intitulé : *Plaidoyers et actions graves et éloquentes de plusieurs fameux advocats du parlement de Bourdeaux et arrests sur ce intervenus* (Bourdeaux, Gilbert Vernoy, 1676).

² Jurisconsulte et arrêtiste, faisant autorité au xvi^e et au xvii^e siècles.

« preuve de M. de Hautcourt, conseiller au Parlement de Bourdeaux, « qui lui auoit maintes fois récité qu'il auoit payé une fois dix livres « pour ne vouloir mener un sien voisin en cest équipage. »

Après avoir dit que « la course de l'asne est une coustume générale « par toute la France, » Matisson finit par avouer que ceux qui y ont assisté sont exempts de tout blâme. « Il n'y a loi, ni ordonnance défendant expressément ceste cérémonie. Puis donc que la loy civile « manque, la peine civile cesse.

« Encore aujourdhui on conue aux ieus d'hazavel défendus, aux « nastreries et champisseries des laquais par coustume; la course de « taureau à Bazas et mille autres choses peu louables se tolèrent « par coustumes. »

Le Parlement de Bourdeaux ne se laissa pas convaincre; il vit là un abus qu'il fallait réprimer; le 2 septembre 1610, les accusés furent condamnés « à trente livres à ausmones et quelque petite somme « pour tous despens, dommages et intérêts, avec inhibition et défense « à eux ou à tous autres d'user de telles façons de faire. »

Quant à ce qui concerne l'usage dont il est question, renvoyons aux notes qui accompagnent une réimpression publiée à Lyon, en 1829 (100 exempl.), d'une facétie qui vit le jour dans la même ville (in-8°, 40 pages) et qui est intitulée : *Recueil faict au vray de la chevauchée de lasne faicte en la ville de Lyon et commencée le premier jour du moys de septembre 1567*. Cet opusculé était devenu introuvable; il a reparu dans le second volume de la *Collection des meilleures dissertations et Traités relatifs à l'histoire de France* (Paris, Dentu, 1826-1842, 20 vol. in-8°), où il est joint à un autre écrit fort rare, de Claude Noiret : *L'Origine des masques, mommeries, bernez et revennez es ivors gras de Caresmeprenant, menez par l'asne à rebours*;¹ un érudit qui connaissait admirablement les curiosités de l'histoire de France, M. C. Leber, y a joint une introduction et des notes curieuses.

GUSTAVE BRUNET.

¹ A la vente de Ch. Brunet, en 1869, un exemplaire s'est élevé à 640 fr.

CHRONIQUE RÉGIONALE.

M. Henry Houssaye a publié récemment, dans la *Revue des deux Mondes*, la première partie d'un travail extrêmement curieux sur les Musées de province. On ignore assez généralement l'origine de ces fondations dont les villes tirent tant d'honneur et qui entrent pour une si grande part dans le bilan de l'éducation publique. Si le décret de l'Assemblée constituante sur la vente des biens des émigrés et l'aliénation des domaines ecclésiastiques provoqua la perte d'un grand nombre d'objets d'art, la Convention, par un autre décret, arrêta heureusement cette œuvre de destruction. « En procédant à la vente des biens des émigrés, il sera, y était-il dit (10 octobre 1792), sursis à celle des bibliothèques, autres objets scientifiques et monuments des arts. » Que de tableaux, de statues, de gravures, que de figurines de vieux Saxe et de faïences italiennes échappèrent, grâce à ce décret, au danger d'une dispersion brutale ! Au lieu d'aller un peu partout, au hasard de ventes hâtives, ces ornements des vieilles demeures furent laissés en dépôt dans les principales villes, sous la protection de scellés rigides, d'inventaires et d'états descriptifs. Dès l'an III (1795), s'ouvraient au public les Musées de Tours, de Lille et de Toulouse, deux ou trois ans après, ceux du Mans, d'Angers, de Grenoble et de Dijon.

Aux richesses d'art que recélait la nation, s'ajoutèrent rapidement celles qui venaient du dehors à la suite de nos armées et de nos victoires. Ce fut un rendez-vous général, un regorgement de chefs-d'œuvre : « rançon de guerre, dit M. Houssaye, convenue par les traités et les armistices de Rome, de Florence, de Parme, de Bologne, de Milan, de Venise. » — Lyon, Bordeaux, Bruxelles, Strasbourg, Marseille, Rouen, Nantes. Lille, Dijon, Rennes, Caen, Montpellier, Tours et Douai se partagèrent ces trésors, point de départ de fortunes artistiques dont quelques-unes ont atteint l'apogée. Montpellier, en un demi-siècle, a reçu en don près de six cents tableaux et

huit cents dessins de maitres, des marbres de Canova, des bronzes de Clodion, de Guillaume, de Barye, des antiques de grand air. Nous y passâmes, il y a six mois, de bonnes heures, hélas trop rapides, dont le souvenir est resté vif et charmant. — Heureuse ville, pensions-nous, en admirant, recueillis, le *Jeune homme à la toque noire*, de Raphaël, le *Saint François de Borgia*, de Joannes, la *Fillette aux pêches*, de Greuse, plus appétissante et plus fraîche que ses fruits, et de Courbet, ce comtois hâbleur qui logeait tant de génie dans un si pauvre cerveau, les *Baigneuses*, le *Cours de la Loue* et la *Fileuse endormie*, une fleur de grâce familière, — heureuse ville qui, lorsque ses fils, les Fabre, les Valedau, les Bruyas eurent vidé leurs collections dans la sienne, y vit entrer, comme l'eau d'un affluent, celles d'amateurs étrangers, les Canonge et les Bonnet-Mel, élite d'hommes dévoués au culte du bon et du beau !

Une de nos proches voisines, Montauban, a eu aussi la chance. Pour n'être pas du même temps que ceux des villes que nous citions tout à l'heure, son Musée est de premier rang. Ingres y rayonne dans sa gloire, gloire pure du labeur patient, de la recherche obstinée du vrai. C'est un sanctuaire où les croyants sont tenus d'aller au début de leur carrière, où ils doivent, plus tard et souvent, revenir. Ils y verront que le génie n'est pas un pur don du ciel, qu'il n'affranchit pas du travail, qu'il en dépend, n'est complet que par lui et en tire ses qualités propres, celles par qui il se manifeste excellemment, un mélange de force et de grâce, une parfaite et naturelle aisance, la sincérité, la sérénité.

Agen n'a pas le privilège d'avoir produit un peintre de génie. Cela viendra un jour ou l'autre, s'il plait à Dieu. En attendant, il voit croître et se répandre le goût et la pratique des arts. Peut-être nous faisons-nous illusion, mais il nous semble qu'il y a coïncidence entre cette accentuation d'un mouvement déjà constaté et les appels au public dont l'œuvre de notre Musée est depuis trois ou quatre ans la permanente occasion. L'attention éveillée, excitée, entretenue a provoqué comme un afflux de sève d'où sortent des jets abondants. Si l'on n'en peut dire avec Malherbe, en un vers fait de main d'ouvrier,

Que les fruits passeront les promesses des fleurs,

on peut s'attendre, sans trop de témérité, à cueillir assez des uns et des autres pour garnir des vases modestes et quelques rayons du cellier.

Il nous revient de Paris, à ce sujet. de bonnes nouvelles. Le département de Lot-et-Garonne sera représenté au Salon dans des proportions inusitées. Deux Agenais, MM. Peyrard et Gouzet, y figureront pour trois paysages dont un, celui de M. Peyrard, porte cette désignation : *En février, aux bords de la Garonne*. C'est une de ces marges vertes allongées au pied des coteaux, que l'auteur — financier de profession et artiste de nature — rend, avec une franchise d'accent qui n'exclut pas, tant s'en faut, la poésie.¹

Trois Villeneuvois entrent au salon, à la suite de M. Leygues, leur maître, ce qui fait quatre, bien comptés. Nommons les sympathiquement :

Ab Jove principium. M. Jammes Leygues, nous excusera, si nous parlons peu de lui. Tout le monde sait qu'il remplit, à Villeneuve, le rôle de chef d'école. Il a formé nombre d'élèves, dont quelques-uns lui sont vraiment honneur. Son talent est digne d'une sérieuse estime. Coloriste fin, brillant, parfois outré, il se rattache à Decamps, qui fut notre hôte, par un disciple, un ami, un voisin de campagne de ce grand artiste, Sabatié d'Agen, mort Villeneuvois. M. Leygues, dans ces derniers temps, a ouvert un atelier de décoration céramique, qui promet des gaités à nos dressoirs et des fêtes à nos yeux.

Madame Youlet, née Duteïs, est connue des visiteurs du Salon. Nous avons vu, de cette dame, des paysages remarquables et des portraits d'une belle facture. Celui de son père, un maître imprimeur qui s'est reposé trop tôt, est presque un chef-d'œuvre. C'est un portrait encore qu'elle expose, celui de M. Lesca, conseiller général de la Gironde. On dit un grand bien de cet ouvrage dont le sujet n'a point posé pour l'auteur. Elle n'a eu devant les yeux qu'une photo-

¹ Le sentiment de la plastique s'est révélé chez un autre Agenais, M. Joseph de Gaulejac, dans des conditions de facilité abondante et de justesse interprétative, qui étonnent. Du bois, où il s'est essayé à l'imitation des vieux meubles, il est passé à l'argile et à la figure humaine. C'était de l'audace, et il est modeste : audace heureuse d'après de bons juges. Le buste de M^{lle} D..., — une fine tête pleine de grâce mutine, — vient de partir pour l'Exposition d'Auch, où il sera, croyons-nous, remarqué.

graphie minuscule, mais ayant vu dans l'abandon de l'intimité familiale M. Lesca, qui est son parent, il lui a suffi de se recueillir pour en retrouver en soi, pour en faire jaillir et saillir les vrais traits physionomiques.

Les personnes qui ont visité notre dernière exposition régionale n'ont pas oublié un portrait d'homme, portant le n° 398. C'était un visage d'un calme profond, un regard clair, interrogeant avec une fixité bienveillante, une bouche aux lèvres pâles ou s'ébauchait un sourire, quelque chose de doux et de fier, de timide et, au fond, de résolu, qui créait la sympathie. Rien de plus simple que cette peinture où le modelé se devinait plutôt qu'il ne se laissait voir, où des transparences traduisaient les ombres, et d'où, pourtant, rayonnait une âme, l'âme d'un artiste passionné. Ce portrait était celui de l'auteur, c'est-à-dire de M. Philippes, licencié en droit à Villeneuve. Notre impression devant cette toile avait été singulièrement vive et nous eumes souvent le plaisir, pendant nos visites à l'exposition, d'entendre dire ou de juger qu'une impression équivalente venait d'emblée aux connaisseurs. M. Philippes est maître de son pinceau, en situation d'aller voir les grandes œuvres, versé — il l'a prouvé ici — dans la connaissance et dans l'histoire de l'art. S'il n'arrive pas à se faire un nom, c'est qu'il aura laissé dormir ou peut-être mal dirigé de précieuses qualités naturelles.

Le quatrième des Villeneuvois, dont l'admission honore leur maître, est un jeune homme, M. Crochepierre, bachelier ès-sciences et ès-lettres. Nous ne connaissons rien de lui, mais nous comptons qu'il puisera dans ce premier et si flatteur succès, l'obligation de ne s'inspirer que des grands modèles et de la nature.

Un Néracais, avons nous dit, va figurer parmi les exposants ; c'est M. Abel Seignoret, lequel avait, paraît-il, obtenu deux fois cet honneur. Il a envoyé une toile et un fusain, — deux paysages des environs de Nérac. M. Seignoret avait fait, pour la *Guirlande des Marguerites*, — ce livre charmant, dont un de nos fins lettrés, M. Faugère-Dubourg, a été plus que l'inspirateur, — des eaux fortes, qui révèlent un vif sentiment du pittoresque et témoignent d'infiniment de verve. Nos vœux le suivent dans la carrière où il marche si heureusement.

Revenons à notre Musée et à l'article de la *Revue des Deux Mondes*, article écrit au retour d'une tournée d'inspection des Musées départementaux. C'est, on le prévoit, un coup d'œil rapide sur ces établissements. Il y a un mot pour chacun, critique ou laudatif, mais bienveillant toujours. Ce qui nous concerne est court, mais bon. L'auteur déclare l'installation magnifique, dit que le Musée a de l'avenir et demande qu'on envoie au plus vite de quoi couvrir une paroi vide dans la galerie des tableaux. Puisse ce vœu être entendu et puisse-t-il être exaucé ! Il y a si loin de la coupe aux lèvres !

La Mare, de Pelletier, accordée depuis six mois, est enfin partie des bureaux du ministère. Elle viendra à propos pour prendre rang dans l'aménagement nouveau qui se prépare. Le public, dont l'empressement à visiter nos salles, le dimanche, est un digne hommage rendu aux efforts de la Commission, le public n'apprendra pas sans plaisir que l'organisation sérieuse du Musée va commencer définitivement. Un conservateur général, M. Dombrowski, un conservateur de la section de peinture, M. Lapoque, ont été présentés à la nomination de M. le Préfet. M. Lapoque est trop connu à Agen pour que nous ayons à parler de lui ; il s'est occupé du Musée avec un zèle dont on lui tient bon compte. Pour ce qui est de M. Dombrowski, nous regardons le choix dont il est l'objet comme la meilleure de nos bonnes fortunes. Peintre, sculpteur, archéologue, géologue aussi et fin chercheur, il emploiera à accomplir son devoir une activité qui va de pair avec ses multiples aptitudes. Notre bon ami, M. Gassies, directeur du Musée préhistorique de la ville de Bordeaux, nourrissait le désir secret d'en faire avant peu son collaborateur. Nous le lui prenons, c'est de bonne guerre. Notre œuvre lui tient trop au cœur pour qu'il n'en souhaite pas ardemment le succès et il connaît trop M. Dombrowski pour douter qu'en ses mains elle n'aille, — comme disaient nos pères, — sagement et régulièrement, *de bien en mieux*.

Nous ne saurions clore cette causerie, sans noter un événement qui intéresse notre Musée, dans la personne d'un de ses plus généreux bienfaiteurs.

Il s'agit de M. Georges de Monbrison et de la superbe collection de tableaux dont le décès de M. Walferdin, l'a mis récemment en possession. Nous cédon's la plume à un aimable écrivain, M. Claretie,

qui sait le fait et conte comme pas un. Tous y gagneront, surtout le lecteur.

AD. MAGEN.

M. Walferdin, dont on vend dans quelques jours la bibliothèque, les gravures et la collection d'œuvres d'art, fut un type de vieil amoureux des jolies choses du temps passé, un amant du dix-huitième siècle lorsque le dix-huitième siècle était encore méconnu et qu'on vendait deux ou trois francs, sur les quais, une gravure de Moreau le Jeune. Ancien représentant du peuple, physicien remarquable, inventeur du thermomètre différentiel qui porte son nom, M. Walferdin s'était comme retiré dans son logis de l'île Saint-Louis, et il y vivait en compagnie de Fragonard. Ah ! Fragonard ! C'était, je ne dirai pas « son homme », cette fois : c'était son Dieu, son demi-dieu, si l'on veut, car Denis Diderot passait peut-être avant *Frago* dans l'admiration de M. Walferdin. Encore n'en répondrais-je point.

Avec sa belle tête aux cheveux blancs, ce vieillard de quatre-vingt-cinq ans vivait, là-bas, dans sa solitude, entouré des bustes de Diderot, de Franklin, de Washington, de Mirabeau, de M. J. Chénier, terres cuites originales de Houdon, chefs-d'œuvre qu'il a léguées en partie au musée du Louvre (les trois premiers de ces bustes du moins). Ses thermomètres et ses instruments de physique alternaient, sur ses murailles, avec les Fragonard bien-aimés. Fort peu riche, Walferdin avait vendu, il y a douze ou quinze ans, sa collection à M. de Monbrison, moyennant vingt mille livres de rente. La somme paraît forte. Ce n'était rien ; on le verra par les prix qu'atteindront de telles œuvres d'art. Mais, après la vente de cette collection déjà ancienne, Walferdin avait recommencé une petite galerie qui, à sa mort, est revenue à des collatéraux qui la font vendre. Un pauvre professeur de collège, cousin et héritier de M. Walferdin, est même devenu fou de joie à l'idée qu'il allait partager la petite fortune du vieillard :

— Je suis millionnaire ! disait-il naguère. Maintenant, grâce aux Fragonard de mon cousin, je diminuerai l'impôt pour tous les Français !

Le rêve était généreux. On a conduit le rêveur dans une maison de santé.

M. Walferdin est mort au mois de janvier dernier, fidèle aux convictions de toute sa vie. Il y avait du feu dans sa chambre de mourant, et le bois, en se consumant, faisait dans la cheminée ce pétitement qui ressemble au bruit d'une fusillade. Walferdin moribond se dressa sur son séant et, croyant entendre les détonations d'une bataille dans la rue :

— Quel roi ? dit-il tout à coup à son vieil ami, Etienne Arago qui le veillait, on se bat ! Quel roi veut-on mettre sur le trône ?

— Non... Non... On ne se bat pas, répondit Etienne, c'est le feu qui crépite.

— Ah ! tant mieux, fait alors le vieillard, je hais tant la guerre civile !

Il se produisit alors, dans ce cerveau d'octogénaire, un phénomène étrange. Walferdin, mourant, se mit à réciter, mot pour mot, une lettre qu'il avait écrite à son père soixante ans auparavant, « Mon bon père ! » disait-il, en s'endormant et pour toujours. C'est le mot sublime et doux du sculpteur Préault mourant et disant en souriant sur l'oreiller : — Je vais rejoindre papa !

(Extrait de la Chronique du *Temps*).

Le Directeur-Gérant ,

AD. MAGEN.

QUARANTE JOURS EN ITALIE.

Lettres à Monsieur Adolphe Magen.

GÈNES.

Florence, 27 février 1880.

BIEN CHER AMI,

J'ai franchi la frontière et compté déjà quelques-unes de ces longues étapes que la vapeur a rendues si courtes. Il est temps de causer avec vous. Votre amitié l'exige, et je dois être fidèle à la parole donnée. Promettre est facile, mais tenir sa promesse? Vous m'avez demandé des impressions de voyage, ces esquisses légères, ces traits de plume qui sont aux grands ouvrages ce qu'une eau-forte rapidement tracée sur la cire est aux gravures lentement dessinées, plus lentement creusées dans le vif du métal, œuvres patientes du burin et qui doivent être éternelles. Eh bien! l'Italie exige des gravures et je me sens incapable de faire une eau-forte. J'ai promis d'un cœur trop léger et suis prêt à m'en repentir. Le sol que je foule est sacré. Il s'y rattache des souvenirs historiques qui remplissent le monde; là sont réunies des merveilles de l'art que le sentiment peut faire comprendre et admirer à première vue, mais que la science doit analyser et classer; les paysages eux-mêmes ont leur caractère; les sujets d'étude sont infinis.

Et cependant, en quelques semaines, toujours courant de Vintimille à Naples, pourrai-je associer au présent les souvenirs du passé, pourrai-je même bien voir ce qui sera quelques minutes sous mes yeux, bien exprimer ce que j'aurai vu et garder longtemps la mémoire de tant de choses dignes d'être retenues? J'hésite, et je suis tenté de vous dire : lisez et relisez les deux ou trois cents volumes

que l'Italie a dictés à nos historiens, à nos artistes, à nos archéologues, à tous les penseurs, à tous les chercheurs armés pour ce voyage. Permettez à votre ami, le plus humble des touristes, de courir la poste à grandes guides et sans souci. N'est-il pas tout heureux de fausser compagnie pendant quelques heures à tous ces compagnons, parfois joyeux mais souvent maussades, les vieux parchemins, ses livres, son encrier et sa plume ?

Et je m'aperçois, au beau milieu de cette plaidoirie, que ma lettre s'allonge. Je suis lancé. Pourquoi laisser en blanc la quatrième ou la dixième page ? Vous me gronderiez. Du reste, j'ai déjà tant de choses à vous dire que je puis empiéter un peu sur les futures causeries. J'ai besoin de vous confier tout d'abord un secret. Je suis quelquefois déçu. Souvent aussi mon attente est dépassée. En aucune façon, je ne saurais tout voir par les yeux de mes deux guides obligés, Boedeker et ses trois volumes, Du Pays et Joanne et leurs trois autres volumes. En vain ces utiles compilateurs ont consciencieusement résumé, condensé, approuvé, critiqué les trois cents volumes dont je parlais tout à l'heure. Je suis loin de sentir toujours comme ils parlent et de souligner d'une admiration savamment graduée leurs passages décorés d'italiques ou de capitales, accostés d'une étoile, pour dire beau, de deux étoiles, pour traduire le superlatif de beau.

Jamais deux personnes n'ont lu le même livre ni regardé le même tableau. Cette pensée ingénieuse de M^{me} Swetchine — que j'écorche sans doute pour la forme, car je n'ai pas le texte sous les yeux — cette pensée me revient souvent à l'esprit, tandis que je suis caserné dans cet horizon fort beau mais peu changeant que limitent les Cornières d'Agen et le coteau de l'Ermitage. Elle me hante à toutes les heures lorsque je suis sollicité par tant de sujets nouveaux d'étude.

Non jamais, soyez-en sûr, deux personnes n'ont vu de la même façon cette série de tableaux qui s'appelle l'Italie. Tout voyageur est donc original, dans le vrai sens du mot ; pour peu qu'il sache écrire avec sincérité ce qu'il pense, il ajoutera quelques lignes intéressantes à la grande bibliothèque des historiens classiques et des critiques réputés infallibles.

Dieu me préserve de faire commencer mon voyage aux portes d'Agen et de vous parler de Toulouse, à propos de l'Italie. Tous les Français ont d'abord le devoir de connaître la France. La connaissent-ils bien ?

Après avoir rempli la corvée obligatoire d'Agen à Marseille, en pleine nuit, j'ai dû traverser une zone d'un caractère étrange. Ce pays vaut bien quelques lignes. Il est si différent du nôtre ; il tranche si profondément avec le Midi lui-même : Montpellier, Aix ou Draguignan.

C'est une bande étroite de terre de 120 kilomètres de longueur, de 3 à 8 de largeur, qui commence à Ilyères et finit à Vintimille. Partout elle a des frontières naturelles, la mer au sud, un écran de montagnes au nord ; simple coteau qui fait face à notre belle Algérie, et qui semble, à travers la mer immense, lutter avec elle en condensant les rayons du même soleil, en partageant les colorations rouges et les parfums de ses friches, les fruits d'or de ses orangers, les rameaux aigus de ses eucalyptus et de ses palmiers, la végétation grasse de ses aloès et de ses figuiers de Barbarie.

Des paysages de même caractère, décorés par une flore semblable, se prolongent quelque peu en Italie.

Une route classique cotoye ces rives de la Méditerranée. Elle est cintrée comme les golfes ; elle prend d'assaut les caps, qui s'abaissent parfois vers la mer, mais qui grandissent en plein relief dans les terres. Chacune de ces éminences est un admirable observatoire.

Jadis on suivait cette route religieusement, à pied ou bien au pas modéré des chevaux de poste. Alors, chaque ville, chaque montagne laissait un souvenir ; le panorama changeait à tous les contours et le chemin de la Corniche était une bonne partie du voyage en Italie.

Ah ! pourquoi n'ai-je pas la force et la liberté de mes vingt ans ! J'aurais passé là le sac du touriste au dos, la bourse et les jambes légères, mais du moins j'aurais longuement contemplé les grands horizons bleus et je pourrais vous parler du chemin de la Corniche.

La vapeur a tout changé et je ne suis pas du nombre des ingrats qui s'en plaignent. Comme tout le monde, je suis pressé. Laissons-nous éblouir en courant. Parfois cependant on voudrait s'arrêter, se dégager de sa prison : mais la prison marche toujours. Implacable, un démon pousse à la roue, qui décrit ses milliers de tours, tant par heure, tant par minutes. Cent kilomètres vous séparent déjà de la France. La vieille route en plein air, aux horizons féériques, tantôt se laisse couper par les rails d'acier, tantôt dégage ses longs replis

de votre ligne droite qui éventre les montagnes et plonge dans les ténèbres. Cent kilomètres encore ! Tout à coup, dans une langue nouvelle, retentit le cri de *Genova*. Vous descendez sur un trottoir vulgaire. Vous avez fait votre premier pas dans la première des grandes villes de l'Italie.

Gênes ressemble à Toulon. Un cirque de montagnes couronnées de forts la domine et l'enserme à moitié. De la mer aux plus hauts sommets, l'horizon aux teintes grises et blanches, les pentes, que voilà, peuplent une flore avare, reproduisent les mêmes effets. Voilà le cadre ; mais il existe aussi des points de comparaison entre les deux villes. Dans la zone que délimitent les anciens remparts, les maisons superposent leurs quatre ou cinq étages et se groupent, si pressées les unes contre les autres, qu'il ne reste nulle part assez d'espace pour un jardin, pour un bouquet d'arbres. Mais Gênes, comme Toulon, comme toutes les grandes villes, a dû franchir un jour les fossés et les murailles. Une seconde ceinture protège des faubourgs où brille le soleil, où de grands espaces luttent encore contre les invasions des chevaliers de la truelle.

Gênes a son grand commerce ; elle affiche avec éclat les fortunes princières de ses trafiquants. Les unes sont récentes, tandis que d'autres, datant de plusieurs siècles, se sont renforcées des plus beaux brevets de noblesse. Rien de pareil ne se voit dans notre grand port militaire dont l'activité se limite aux besoins de la flotte, aux travaux variés de l'arsenal.

Toulon, si favorisé par la nature, dédaigne toute concurrence commerciale avec Gênes et Marseille. Ce fait a lieu de surprendre. Comme si la mer n'était pas assez vaste pour contenir toutes les flottes, des luttes, tantôt pacifiques, tantôt sanglantes, se sont élevées entre les marins des grands ports et le temps rend ces luttes décisives. Ainsi Gênes a triomphé de Pise, sa rivale personnelle, qui, maintenant, sommeille aux pieds de monuments trop vastes pour elle, ébavées de sa grandeur déchuë.

La loi de sélection, formulée par Darwin, s'applique aux plantes vulgaires, aux grossiers mollusques. Elle régit aussi les hommes. Fatalement le plus faible cède au plus fort, et l'on voit les villes, les nations, les races s'élever tour à tour ou s'abaisser dans les rangs de l'humanité toujours en marche.

Quelques rues, admirablement dallées, divisent les quartiers de

Gênes du côté du nord. Les façades des palais des ^{xvi^e} et ^{xvii^e} siècles se déploient à côté de beaux hôtels modernes. Les boulevards de nos grandes villes sont assurément plus longs et plus larges, mais moins de grandeur et l'uniformité les dépare.

Entre ces rues et le port, tout un réseau de ruelles étroites constitue la ville ancienne. Figurez-vous des sentiers entre deux gigantesques courtines. Les fenêtres sont rares et percées inégalement à de grandes hauteurs. Le jour est si faible au ras du sol que des cadres remplis de toile blanche sont tendus obliquement au-dessus des portes pour concentrer les rayons d'une lumière diffuse. Tous ces couloirs, irrégulièrement coupés de carrefours, paraissent desservir une immense forteresse que des barricades complèteraient en quelques heures. Comme dans la plupart des villes d'Italie et de France, les constructeurs du ^{xiii^e} au ^{xvii^e} siècle ne posaient pas les trois pierres d'un foyer sans l'arrière-pensée d'avoir à les défendre. Les fureurs politiques se sont déchainées au pied de ces vieux murs, trop souvent tachés de sang. Ils ont presque tous leur histoire que l'on ne saurait apprendre en courant, en feuilletant les pages trop courtes d'un manuel.

Ces vieux quartiers de Gênes n'offrent aucune des surprises que recherchent les archéologues et les artistes. Pas une tourelle, pas un essai d'ornementation. C'est une masse de murailles à pic, défiant l'assaut par leur hauteur, la mine et la sape par leur épaisseur.

Cependant, à force de chercher au hasard, vous pourrez rencontrer dans les recoins deux églises romanes dont les guides ne font aucune mention. L'une d'elles est abandonnée. Elles ont le même caractère que la cathédrale de San Lorenzo, des assises alternées de marbre blanc et de calcaire bleu. Cette polychromie leur donne une parenté avec quelques-unes de nos églises auvergnates du ^{xii^e} et du ^{xiii^e} siècle. La cathédrale du Puy peut lutter sous ce rapport avec la cathédrale de Gênes, un fort beau monument d'ailleurs. On admire le relief et la riche ornementation de son triple portail, l'escalier grandiose qui rehausse sa façade, la belle colonnade qui divise ses trois nefs et porte un élégant triforium. La grande nef n'est pas voûtée. Nous rentrons par là dans le type des basiliques, qui comporte une simple couverture en charpente, tantôt apparente, tantôt masquée par un plafond à caissons.

Gênes est, comme tout le monde le sait, la ville aux palais de marbre. Je ne vous dis rien aujourd'hui de ces demeures somptueuses.

J'ai étudié les palais de Pise et de Florence ; il me reste à voir ceux de Rome. Je voudrais vous parler de tous à la fois, car ils me semblent avoir entre eux de grands airs de ressemblance.

A Gênes, l'emploi du marbre n'est point limité aux palais anciens. Le simple hôtel où j'ai logé, tout flambant neuf, avec ses quatre étages qui en valent six, est tout parementé de marbre blanc poli. Là-bas, au-delà des horizons visibles, les montagnes de Carrare, toutes ébréchées par des carrières inépuisables, alimentent de nombreux chantiers qui descendent jusqu'à la mer. Or, ce grand chemin des audacieux, la meilleure de toutes les routes, la mer appartient à Gênes comme elle appartient à Venise, à Naples, à Marseille. De tout temps, Gênes a exploité Carrare, aussi facilement que les quartiers neufs d'Agen se sont parés des dépouilles des coteaux de Thibet ou de Condat.

Les matériaux de choix ne sont point seuls employés. Les assises puissantes de marbres ou de calcaire abondent dans toutes les chaines de montagne qui bordent la route de Nice à Florence. On en extrait des blocs de toutes les dimensions, qui peuvent résister pendant de longs siècles à l'effet des pluies et de la gelée. Nulle part je n'ai rencontré des couches analogues à celles qu'on exploite à Paris, en Touraine, ou près de nous, dans une partie de la Dordogne, dans le Lot-et-Garonne, à Condat, ou dans la Gironde. Les roches des montagnes de l'Italie ne se débitent pas à la scie et ne volent pas en fine poussière sous le mordant des ciseaux. Après avoir résisté au pic, elles se taillent à petits éclats. On ne peut raboter une corniche, il faut l'inciser, et c'est un grand luxe de couper les étagements d'une façade par des cordons de moulures. On a dû chercher un mode de décoration plus simple ; naturellement on a trouvé. Mais la solution du problème est étrange. Un grand nombre de façades sont décorées par des peintures appliquées sur un stuc bien préparé ou sur une couche de mortier ordinaire.

Depuis Nice jusqu'à Florence, on est saisi par l'aspect original des maisons colorées en blanc, en jaune, en vert, souvent en rouge avec toutes les variantes d'une gamme qui descend jusqu'au rose pâle. Du reste, beaucoup de façades ne sont pas monochromes. Tout au moins la teinte des boiseries tranche sur le reste.

Il était convenu, du temps de Michel-Ange, que la peinture à l'huile n'était qu'un jeu d'enfant auprès de la peinture à fresque qui se compose de tableaux sans mesures et sans cadres. Nous avons changé

tout cela. Mais toujours une école qui veut faire grand a subsisté en Italie. Ses derniers représentants survivent à Gênes ou aux environs parmi les barbouilleurs de murailles. Les uns, découpant chaque étage par bandes horizontales, se livrent à toutes les fantaisies que comportent les plus vastes compositions. Rien ne les épouvante, ni les chevaux qui se cabrent, ni les audacieux raccourcis de personnages mêlés sur tous les plans, ni les effets criards des couleurs fraîches que les eaux de pluie doivent fort heureusement délayer et pâlir.

D'autres, plus modestes, ont la spécialité du trompe-l'œil. Leurs moulures fictives se superposent, en se détachant avec un art singulier. Toutes les gradations de l'ombre sont habilement ménagées. C'est à s'y méprendre en regardant le tout d'un peu loin. Mais restez à la distance voulue. Si la curiosité et le hasard vous font passer trop près, adieu les corniches et les frontons de la Renaissance, les balcons, les arcades et les consoles gothiques. Les lignes se confondent, les ombres détonnent, une plate uniformité remplace les caprices infinis de l'illusion. Les dés sont pipés. Nos grands artistes décorateurs avaient triché.

A ces débauches de corniches peintes se mêlent parfois, à défaut de grandes compositions, de simples épisodes. J'ai vu, sur un mur uni comme une planche, un superbe balcon ingénieusement dessiné. Une Juliette languissante, pensive, était accoudée sur la raie noire qui figurait l'appui de la balustrade. Tout auprès, un charmant jeune homme — pourquoi pas Roméo ? — portant crânement sa toque ornée de plumes, semblait charmé de se trouver perché auprès d'elle. Par quelle route aérienne avait-il grimpé jusque-là ? Devait-il cette bonne fortune à l'échelle de soie ? Demandez-le plutôt au propriétaire qui a dicté ses volontés à l'artiste ou bien à l'artiste qui a enjolé le propriétaire.

En France, nous ne saurions avoir de maisons peintes. Notre climat, et sans doute aussi notre bon goût, s'y opposent. Nous avons d'ailleurs, presque partout, des matériaux appropriés aux moulures à bon marché. Elles sont tarifées tant par mètre, selon les variantes qui se rencontrent dans l'ordre, le relief, le nombre des baguettes, des talons et des doucines. Cela suffit amplement pour la satisfaction toujours franche, mais pas toujours légitime, de quiconque bâtit quatre murs avec ou sans le secours d'un architecte.

Toutefois, nous avons admis la peinture à l'intérieur des édifices

Les spécimens de l'art italien ne nous sont pas inconnus : la chapelle du lycée d'Agen et, près de nos frontières, l'église de Duravel (Lot) ont été absolument décorées à l'italienne. Passe pour la chapelle du lycée qui, dénuée de style, n'avait rien à perdre, mais je ne serais pas digne d'écrire une ligne sur l'archéologie, si je n'émettais pas le vœu de voir l'église romane de Duravel dépouillée de son badigeon pseudo-gothique, et si je ne recommandais pas à tous les fabriciens de préserver les églises anciennes du pinceau des barbouilleurs italiens.

J'aurai bientôt l'occasion de voir Pompéï. Cette ville antique resuscitée, et dont toutes les maisons sont revêtues de peintures à l'intérieur, est pleine de chefs-d'œuvre dont j'ai admiré déjà les imitations et les copies. Rien de commun sur ma route comme les intérieurs d'hôtels décorés de peintures aux tons fortement accusés, aux dessins ingénieux. Là se révèle toute une jeune école qui puise ses inspirations aux sources de l'art antique. Le jour où ceux qui parmi nous aiment le luxe auront compris que le vrai luxe est tributaire de l'art, ils n'hésiteront pas à remplacer les plus jolis papiers imprimés et les lambris de plâtre par des peintures décoratives dans le genre de celles de Pompéï, ou plus simplement encore dans les styles si différents mais non moins originaux de notre moyen-âge français ou de notre Renaissance française.

Les heures que je devais passer à Gênes étaient d'avance limitées et comptées. Las de visiter des palais surchargés d'or et de marbre, il me tardait, ainsi qu'à mes compagnons de voyage, de faire diversion en prenant le grand air et de pousser une pointe dans la campagne. On décida que le Campo Santo serait le but de notre promenade.

De grand matin nous traversions les faubourgs de la ville. La population, debout, au soleil levant, reprenait gaiement son travail. Les bambins curieux poursuivaient notre voiture de longs regards et de cris intraduisibles. Les maisons d'ouvriers avaient une décoration uniforme telle qu'on pourrait la créer pour une fête de lavandières. A chaque fenêtre étaient suspendues quelques pièces du linge de la maison, humides et d'une blancheur éclatante. L'adjectif radieux appliqué par le plus grand de nos poètes au substantif torchon peut être certainement — n'en déplaise aux derniers de nos classiques — une épithète de circonstance.

Ainsi les braves ménagères de cet heureux pays affloient en pleine

voirie urbaine un certificat de propreté que certaines raisons, et des meilleures, rendent suspects.

La forme des contrevents où s'accrochent toutes ces nippes est à remarquer. Dans le plein de l'armature du bois, une jalousie, coupée de liteaux obliques, donne une vue plongeante sur la rue. Cette jalousie est mobile et s'ouvre comme un trébuchet. Les Greuses et les Gavarnis modernes trouveraient là cent motifs divers d'un sujet presque toujours grotesque et quelquefois charmant : une tête dans une lucarne.

La route du Campo Santo cotoie une vaste surface creuse où s'amoncellent des cailloux. C'est là, nous dit-on, que passe de temps en temps un fleuve qui, pour le moment, se donnait des loisirs. La vue de quelques ponts me fait croire que notre cocher-cicerone ne nous trompe pas. On voit des rivières toutes pareilles à Nice et sur vingt points de la route d'Italie. Entre les montagnes et la mer, les cours d'eau ont à peine le temps de se former et de disparaître. Ce sont de vrais torrents, auxquels il faut une large place quand ils se mettent en campagne et roulent dans les pentes. L'Arno, qui baigne Florence et Pise, a un tout autre caractère ; il vient de loin et marche au but sans se presser. Il est plus bourbeux que le Lot dont il a tout au plus la largeur. Le Tibre est, dit-on, tout aussi modeste que l'Arno.

La vallée qui abrite le cimetière de Gênes est d'un aspect parfaitement approprié à sa destination. Le paysage est triste. Le cyprès pyramidal, quelques rares souches de vignes, des buissons végètent pauvrement sur des pentes dénudées de sol et déchirées par des roches grises.

Le Campo Santo est un immense rectangle clos de hautes murailles, sans jours, qui supportent un appentis incliné jusqu'à l'extrados d'une longue suite d'arcades. Décuplez les dimensions en longueur et en largeur d'un cloître ordinaire et vous aurez la représentation exacte de certains cimetières des grandes villes italiennes.

Cette clôture du Campo Santo de Gênes est toute moderne. Je savais à l'avance qu'on chercherait vainement une seule tombe ancienne parmi les monuments fastueux sur lesquels les grandes familles génoises ont déjà gravé bien des noms depuis trente ans. A l'avance, j'étais peu curieux d'étudier des œuvres contemporaines. Ma surprise devait être d'autant plus grande. Le Campo Santo n'est rien moins qu'une grande exposition de sculpture.

Déjà, en visitant les palais, j'avais constaté qu'à Gênes on fait exécuter sa statue en marbre de grandeur naturelle, tout aussi simplement que nous poserions pour un portrait, dans un temps où les photographies suffisent au plus grand nombre.

Les galeries du Campo Santo n'abritent pas seulement des morts ; on y peut reconnaître des vivants. Une convention singulière est devenue la mode du pays, mode tyrannique dans laquelle la vanité trouve son compte tout autant que l'amour de l'art et le pieux souvenir de ceux qui ne sont plus.

Des concessions à perpétuité fort coûteuses sont données pour des compartiments régulièrement toisés dans l'immense surface des portiques. L'acheteur s'engage à élever à cette place, à l'alignement convenu, un monument de marbre orné de figures. Les proportions naturelles du corps humain sont adoptées presque partout. D'ailleurs il n'est pas interdit de dépasser cette petite mesure de quatre à six pieds. Les génies de la mort, les anges qui veillent sur leurs protégés muets peuvent déployer largement des ailes rattachées à des épaules de proportions surhumaines.

J'ai oublié de m'informer du nombre des concessions déjà données. Les monuments dépassent de beaucoup la centaine — au hasard de mes souvenirs, je parierais pour 300 — et, comme une partie d'entre eux comportent des groupes de personnages, vous devez juger de l'importance de ce musée.

Toutes les compositions étant variées, les artistes avaient plus de cent problèmes à résoudre. Certains sujets leur ont été imposés, comme on fait une commande à son tailleur. Ils ont été autorisés à traiter librement d'autres scènes.

Malgré tout, combien d'écueils où l'art devait sombrer ! Il fallait d'abord des portraits ; or, à Gênes, ni plus ni moins que chez nous, les sosies d'Apollon et de Vénus n'encombrent ni les salons ni les mansardes ; et, de même que les modèles n'étaient pas toujours beaux, ils n'étaient pas toujours jeunes.

Autre pierre d'achoppement : le costume moderne, si banal, si étriqué pour les hommes, toujours changeant chez les femmes, sacrifiant le bien pour chercher le mieux, modes irréfléchies comme tous les caprices, parfois admirées dans leur fraîcheur et toujours ridicules quand elles ont trois ans.

Eh bien ! nos sculpteurs italiens en ont pris leur parti. Ils ont fixé

dans le marbre ces modes d'un jour et, poussant l'amour du vrai jusqu'à l'héroïsme, ils n'ont point reculé, les braves, devant les rotondités monstrueuses de la crinoline, ce beau sujet de mascarade que l'Europe entière a eu le tort de nous envier. La tournure les a retrouvés toujours fidèles au programme, et, c'est tout dire.

Le Campo Santo n'est point seulement un étalage d'œuvres d'art, un curieux répertoire des modes contemporaines, c'est un vaste champ d'observation, plus riche en contrastes que les danses macabres chères au Moyen-Age. L'imagination des intéressés s'est donnée libre carrière. Ici quelque veuve explorée, mais bien jeune, pleure son époux. Son image est rivée sur le tombeau. Quel engagement ! Gardez-vous de répéter avec soupçon :

Sur les ailes du temps, la Tristesse s'envole.

Le marbre ne saurait dire un mensonge.

Voici toute une famille groupée autour du lit d'un aïeul mourant, des corps ou des têtes qui s'élagent. Les figures creuses sont animées par un même sentiment d'angoisse et de tristesse.

Ici l'effroi peut-être ou plutôt la pitié soulève le drap qui voile la tête d'un mort au profil fin, émacié, les muscles tendus sur les os, horrible apparition d'une créature qui a déjà franchi le seuil de l'autre monde.

Qui ose frapper à la porte de ce caveau ? Une mère. Elle ne songe plus qu'à rejoindre là, sous une voûte glacée, dans les ombres qui donnent un frisson, son fils, toute sa vie, son fils qu'elle a perdu.

Couchés, agenouillés ou debout, toute une file de personnages drapés, lugubres, vous poursuivent à tous les pas de votre promenade. Ça et là, à travers cette procession de fantômes blancs, on rencontre des bustes superbes, des bas-reliefs élégants, des statues en pied d'un grand caractère. Mais aussi plus souvent le convenu, la mièvrerie, le souci exagéré des menus détails, ou bien, avouons-le, la laideur des modèles ou des costumes déparent ces œuvres. C'est peu de chose que de reproduire exactement la broderie d'un oreiller, les plis brusquement cassés d'une robe de soie ; et cependant ces puérilités séduisent les trois quarts des visiteurs.

Les inscriptions sont, comme dans tous les cimetières, banales ou pleines de vanité, avec toutes les énumérations de titres que la mort vient d'effacer. Parfois aussi la note humaine, le cri de la douleur se fait entendre. De simples lettres gravées sur un cippe peuvent traduire les mêmes sentiments que la partition d'un *Stabat* ou d'un *Miserere*.

J'ai remarqué deux statues de petites filles placées bien au jour sous une arcade. Elles ont leurs jouets, les chères enfants, et des nœuds de rubans retiennent leurs longues chevelures. *A ti pauvre petite Louise, morte à l'âge de 8 ans, le...* Sa mère a dicté ces deux lignes et rien de plus. Elle était si jeune Louisetta que lorsqu'elle est morte on n'avait pas son portrait. Un sculpteur est venu trop tard et le moulage n'était pas ressemblant. Oh non ! pas ces joues creuses, disait la mère, seulement une petite fossette. Ouvrez les yeux, mettez un sourire à la bouche et je reconnaitrai ma fille. Eh bien ! le marbre regarde et sourit et, singulier contraste ! le passant est ému.

Povera Luisetta !

Nous avons passé deux heures au Campo Santo. Un fossoyeur faisait une longue tranchée dans le vaste quadrilatère où se pressent de simples croix de bois.

Quelques couronnes de feuillages verts gisaient sur les dalles de marbre, mais, pendant ces deux heures, pas un parent, pas un ami n'était venu s'agenouiller sur une tombe.

Cependant les anges de marbre, les génies, les pleureuses immobiles veillaient et se lamentaient comme pour reprocher à nos douleurs éternelles de ne durer qu'un jour.

J'avais à peine franchi la porte du Campo Santo qu'aux idées tristes succédaient des réflexions d'un ordre tout différent. Quelle rapidité et parfois quelles inconséquences dans la succession de nos idées et de nos sentiments ! J'ébauchais une statistique. Je comparais avec Gènes une grande ville française, par exemple Lyon, Marseille ou Bordeaux au point de vue du nombre des ateliers de sculpteurs. J'ai quelque peine à vous le dire ; la France était vaincue. Gènes, à elle seule, doit occuper au moins vingt sculpteurs, dispersés, les uns à Carrare, où l'on peut choisir les blocs et travailler sur place, les autres à Milan qui compte, m'a-t-on dit, une phalange de cent vingt sculp-

teurs, vaillants, ne craignant pas la peine, quittant l'ébauchoir pour le ciseau, tour à tour artistes et praticiens. Pour trouver chez nous une activité pareille, il faut aller jusques à Paris. Et encore, là-même, à Paris, les sculpteurs sont-ils suffisamment encouragés ? Les plus grands d'entre eux, les maîtres incontestés, ceux qui sont une partie de nos gloires nationales, ces vivants ou ces morts Rodde, Etex, Barye, Carpeaux, Clésinger, n'ont-ils pas eu à lutter souvent contre l'indifférence et même contre des difficultés matérielles, au premier rang desquelles figure la pauvreté ? Il faut des commandes de l'État pour soutenir les défaillances de nos plus grands artistes. Les statues, que l'on marchande au prix de revient, sont trop grandes pour nos petits salons. Les types des villas italiennes peuplées de marbre, des cimetières pareils à celui que je viens de décrire sont absolument défaut chez nous. En France, une vocation de sculpteur exige du courage, entraîne des privations. Les vieillards ainsi que les débutants doivent le savoir. Il me semble que le sort de ces artistes est mieux assuré en Italie.

En fait de sculpture, nous avons d'ailleurs des préjugés. Une ville française veut-elle ériger la statue d'un de ses fils, dont la gloire est consacrée par le temps, ou plus simplement d'un citoyen recommandable par son talent et par des services rendus, des protestations s'élèvent. Il se rencontre toujours quel qu'un pour dire en riant ou pour écrire méchamment que le défunt ne mérite pas autant d'honneur et que nous prenons la manie des statues. Nous sommes bien loin cependant de mériter ce reproche frivole. Il s'en faut que nous ayons fixé par des œuvres d'art tous nos grands souvenirs historiques ou les témoignages mérités de notre reconnaissance.

Quelle différence en Italie ! Florence, que je parcours en ce moment, compte à elle seule cinquante fois plus de statues que tout le département de Lot-et-Garonne. Où serait le mal si Agen possédait des statues des Scaliger, de Bernard Palissy, de Monluc, du maréchal d'Estrades, de Montesquieu, ce dernier, le plus grand de tous, qui est né hors de nos frontières, c'est vrai, mais dont les ancêtres sont Agenais.

Je m'égare, bien cher ami, en voyageant de Gènes à la Brède. Avouez que j'ai tenu plus que ma promesse. Les lignes superposées dans ce courrier ne se comptent plus. Vous aurez fort à faire pour déchiffrer ce grimoire.

Je vous quitte pour faire une troisième visite au Musée des Offices.

Quel plaisir nous aurions à étudier ensemble les chefs-d'œuvre accumulés dans ces galeries ! Si vous étiez là, j'y pense chaque jour, nous tâcherions de débrouiller un peu ces admirables séries de la peinture italienne du ^{xiv}^e siècle au ^{xviii}^e. Faute de préparation suffisante, faute de guide, faute de temps, je m'y perds.

Et cependant, dans ma prochaine lettre, il faudra bien que je vous dise quelques mots de ces merveilles rapidement entrevues.

Je viens de relire ces pages et je suis presque honteux de la forme qu'elles ont prises. Des pronoms détestables, le je, le moi y reparaissent à chaque ligne. Que votre amitié me pardonne. J'ai voulu vous exprimer des impressions personnelles plutôt que de vous faire le récit suivi de mon voyage, et les impressions personnelles hélas ! c'est le moi.

Je vous demande encore pardon et suis tout à vous.

G. THOLIN.

PISE. — FLORENCE.

Rome, 2 mars 1880.

BIEN CHER AMI,

C'est à Rome que je rédige mes notes sur Florence. J'ai consacré dix jours à cette dernière ville. Auparavant j'avais étudié les monuments de Pise dans une halte trop courte. Je vais fixer un peu mes souvenirs, en reprenant le récit de mon voyage.

Chaque ville italienne a deux ou trois aspects. On y retrouve quelquefois des restes de la cité antique, souvent les souvenirs d'une petite capitale fière, libre et riche au Moyen-Age. Ces vieilles villes ont aussi leurs quartiers modernes, aux types uniformes à la mode par tous pays. C'est l'œuvre des parvenus ou des spéculateurs. Il a fallu plaire aux Anglais. C'est pour eux que l'on bâtit; c'est en leur honneur que l'on a doublé les prix dans les hôtels. On trouve des Anglais en station d'hiver à Pise. Les chevaux anglais ne sont pas rares sur les belles promenades de Florence. On m'assure que je n'en verrai pas moins sur les boulevards de la Chiaja de Naples. Tout ceci intéresse peu ceux qui cherchent en Italie autre chose que des habitations dépourvues de style mais pleines de confort, des équipages à la dernière mode et des types étrangers.

Pise est une ville indolente, baignée de soleil, à peine égayée par le va-et-vient d'étudiants moins tapageurs peut-être que leurs émules de Bordeaux ou de Toulouse.

L'ancienne rivale de Gênes est bien morte. Les éléments ont aussi combattu contre elle; son port, devenu désert, est envahi par les sables. Toutefois la décadence n'a pas été si brusque que la splendeur ancienne en soit toute éclipsée. On voit à Pise des palais construits du ^{xv}^e au ^{xvii}^e siècle. Les rues de la ville, bien aérées, ont toutes un bon air de vieille bourgeoisie. De petits rentiers doivent loger à tous les étages. On fait peu de bruit sous les arcades où s'est

réfugié le commerce, une longue rue qui rappelle avec plus d'élégance nos *Cornières* d'Agen. Ça et là, dans tous les quartiers, des églises romanes étalent leurs façades couronnées d'un fronton triangulaire et projettent à une faible hauteur leurs campaniles carrés. Elles ont de jolis portails, quelques métopes dorées de faïences, ni plus ni moins qu'une mosquée. Elles réclameraient une description que je ne saurais vous faire en restant dans les bornes d'une simple lettre.

Je vous conduis sans plus de retard hors de la ville, dans ce rayon de cinq à dix hectares où sont groupés au milieu d'un isolement qui a lieu de surprendre tous les grands monuments : le dôme ou cathédrale ; son campanile, la tour penchée ; le baptistère et le Campo Santo.

La cathédrale est un beau type de basilique à cinq nefs, avec chœur et transept flanqué de bas côtés et pourvu d'une coupole centrale, c'est-à-dire avec toutes les modifications que le plan primitif des basiliques romaines a subies à travers les âges. Je vous en reparlerai. Après avoir visité toutes les basiliques de Rome, je pourrai vous dire tout ce que je sais sur les églises de ce genre, qui tiennent encore à bon droit le premier rang dans l'histoire de l'architecture religieuse en Italie.

Quelques détails à signaler en passant. Les colonnes de la cathédrale de Pise sont pour la plupart antiques. Là se rencontrent groupés les débris de vingt temples et d'innombrables villas : des chapiteaux de tous les styles classiques — le corinthien domine ; — des fûts de tous les modules, généralement d'une seule pièce. Le porphyre, le granit, les marbres de toutes provenances y sont combinés avec un art d'assemblage qui fait honneur aux architectes. Les disparates de la couleur et des proportions s'effacent dans un ensemble harmonique. Est-ce de l'histoire ou bien une légende ? On dit que, dans le temps où s'élevait la cathédrale, tout patron de navire pisan tenait à honneur de rapporter à chaque voyage une pierre pour l'édifice. Cette pierre était parfois une superbe colonne, tirée de ces amas de ruines si nombreux hélas ! qui représentent la civilisation disparue du Sud et de l'Orient.

Des faits pareils ne sont pas rares en Italie. Près de Florence, l'intéressante basilique de San Miniato a emprunté ses plus riches ornements aux édifices païens. A Rome, les dépouilles opimes des monuments antiques ont servi de parure aux monuments de la reli-

gion nouvelle. On a détruit pour construire. On a pris possession de toutes les pierres entassées par le vieux monde. Dans le Panthéon se dresse un autel. La croix domine les obélisques. Les spirales de la colonne Trajane et de la colonne Antonine déroulent encore leurs bas-reliefs pleins de trophées, de luttas épiques et de victoires, mais au sommet se profilent les statues étonnées de Saint-Pierre et de Saint-Paul. On a tout fait pour mieux célébrer le triomphe de la Rome chrétienne sur la capitale du monde païen.

Jupiter, Apollon, Mars, la chaste Diane et l'impure Vénus, tous les dieux de l'Olympe ont payé leur tribut à la loi nouvelle. Les basiliques sont élevées sur les ruines et souvent avec les débris de leurs temples.

Il serait hors de propos de déplorer ces transformations et d'accuser de vandalisme les architectes romains ou pisans du xiii^e ou du vi^e siècle. Les quinze dernières générations ont suffisamment respecté les monuments antiques pour qu'on hésite à plaider un procès contre les barbares lettrés ou ignorants du Moyen-Age italien.

L'aspect extérieur de la cathédrale de Pise ne répond à aucun des souvenirs que peuvent laisser les églises françaises. Le chœur est d'une belle architecture. La façade me faisait juger pour la première fois ce système de placage en marbre alterné blanc, noir ou bleu foncé dont on a beaucoup abusé surtout à Florence. Le défaut capital de ce mode de décoration est de détruire les effets architectoniques. L'ébrasement des fenêtres, les lignes horizontales, les profils larges des corniches, les lignes perpendiculaires des montants et des colonnades perdent tout leur relief par l'effet du contraste brutal de ce assemblage de pièces noires et blanches. Les détails et le miroitement d'une gigantesque mosaïque l'emportent sur les combinaisons savantes des architectes, qui ont vainement tenté d'accuser leur plan par des gradations et des saillies, par le jeu de l'ombre et de la lumière.

La façade du dôme de Pise, où les étages décorés d'arcades sont trop multipliés, — il n'y en a pas moins de cinq, — perd beaucoup à cette décoration. Tout l'extérieur de la cathédrale de Florence (dont la façade est en construction) est déparé par cette polychromie, qui vise à la richesse et qui reste simplement riche sans être monumentale.

Le campanile de Florence, haute tour carrée isolée, échafaudant ses grands étages chargés de pleins cintres et de gables aigus, souffre

davantage encore des tons heurtés de cette marqueterie. On a peine à distinguer les savants contours et l'admirable proportion de ses cordons de moulures. Dans son état actuel, la tour de Saint-Jacques-La-Boucherie, à Paris, d'un tout autre style, rappelle un peu le clocher florentin par ses proportions et son étage. Il me semble que la pierre grise dont elle est parementée la fait mieux valoir que si elle avait reçu des placages de marbre poli.

J'ai empiété sur Florence en parlant déjà de son dôme et de son campanile; ce n'est pas sans motif. On peut comparer ce clocher avec la fameuse tour penchée, où sont toujours suspendues les cloches de la cathédrale de Pise. En Italie, les beaux clochers sont rares, à ce point que les 389 églises de Rome n'offrent pas un seul campanile remarquable. Raison de plus pour étudier avec soin le monument le plus populaire parmi ceux qui illustrent la cité de Pise.

La réputation de cette tour lui vient d'un accident qui la déforme. Il en est des édifices comme des hommes, qui souvent provoquent l'attention par leurs défauts plutôt que par leurs mérites. Une tour penchée! Beau sujet de théorie sur le centre de gravité. On oublie de dire que la tour serait très belle si elle n'était pas penchée.

Elle est de forme ronde, ce qui constitue une grande rareté par tout pays. Elle a huit étages, dont six sont ajourés par des arcades plein cintre reposant sur 25 à 30 colonnes et coupés par des cordons d'un profil très pur. Cette armature extérieure, toute pénétrée par la lumière, s'applique sur une seconde tour aux murailles massives. Le relief des arcatures est si considérable que l'effet des assises alternées, blanches et noires, en est atténué. D'ailleurs, le marbre n'y est pas employé en placage et n'est pas poli à outrance. Taillé en moellons de moyen appareil, il forme un loyal et solide revêtement. L'escalier, placé à l'intérieur, correspond avec toutes les galeries.

L'étage supérieur est en retraite sur les autres. Cette transition entre les deux lignes perpendiculaires n'est pas suffisamment ménagée et le dernier anneau de la chaîne, trop bas à la fois et trop étroit, n'est pas en rapport avec le reste de l'édifice.

Les deux cents chapiteaux qui entrent dans la composition des arcades appartiennent généralement au style corinthien ou composite. Un autre type fréquemment employé consiste en corbeilles ornées de feuilles grasses dont la pointe fait crochet. Ce modèle remonte à l'antiquité. J'ai vu des chapiteaux pareils sur un arc de

triomphe près du Forum romain (celui de Constantin, si mes souvenirs sont exacts). C'est une des formes les plus usitées dans notre région à la fin de la période romane.

La tour penchée aurait été fondée en 1174 et terminée au milieu du ^{xiv}^e siècle ; le dôme, commencé en 1063, n'aurait été achevé qu'au ^{xiii}^e siècle. Je vous donne, d'après mon Guide, ces dates que je n'ai pu vérifier.

Le baptistère, construit sur un plan circulaire, est couronné par une coupole. Je le comparerai tout de suite à celui de Florence, plus ancien et de forme octogone. Pour la justesse des proportions, le baptistère de Pise est de beaucoup supérieur à l'autre, car sa hauteur et sa largeur sont en parfaite relation.

La coupole est accusée à l'extérieur. Ses trois étages sont découpés par des arcades en plein cintre surmontées (dans les deux étages supérieurs) de gables à angle aigu de style gothique. Une telle alliance des formes les plus opposées blessera tous ceux qui apprécient avant tout l'unité de style, ce mérite qu'offrent rarement, en Italie comme en France, les édifices dont la construction a duré plusieurs siècles.

Le baptistère de Florence, trop bas, écrasé par une toiture plate à pans coupés, est décoré plus sobrement d'arcades à plein cintre qui seraient d'un grand effet, si les marbres blancs et les marbres noirs n'en troublaient par leur juxtaposition l'heureuse ordonnance.

Les baptistères de Pise et de Florence sont de simples annexes des cathédrales. Ils n'en renferment pas moins des chefs-d'œuvre de premier ordre. Dans l'un, c'est la chaire de Nicolas de Pise, du ^{xiii}^e siècle, aussi belle que les bas-reliefs antiques, en avance de deux cents ans sur la statuaire française ; dans l'autre, les portes de bronze de Ghiberti, que je suis allé voir quatre jours de suite et qui n'ont point fatigué mon admiration.

Je ne saurais me proposer, cher ami, de refaire, après tant d'autres la description des chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture qui abondent à Florence et à Rome. Vous le savez, d'ailleurs, un bas-relief, une fresque, une statue ne peuvent se décrire. Théophile Gauthier lui-même, dont l'écritoire était une palette, a dû sentir souvent son impuissance à interpréter, au profit de ses lecteurs, à leur faire voir un tableau, moins encore, un simple objet d'art.

La tâche est rude, en vérité. Une photographie bien faite en dit plus long qu'une page du meilleur style. Et la photographie même, si belle avec ses proportions justes, ses lignes correctes, ses ombres graduées, la photographie ne saurait tout dire : la couleur lui manque. Espérons que la belle découverte de nos compatriotes et amis, MM. Ducos portera ses fruits. La photographie va se parer de toutes les teintes du prisme que mesure et répartit le soleil et qu'un art délicat sait associer et combiner pour charmer le regard. Le temps est proche où l'on pourra faire le voyage d'Italie en chambre. Quel plaisir de feuilleter les albums des musées de Florence et des fresques du Vatican ! Nos arrière-neveux auront ce bonheur. Laissez-moi changer la rime et la raison d'un vers célèbre et vous dire :

Je suis venu trop tôt dans un monde trop jeune.

Vous allez sûrement me reprocher d'avoir, à l'imitation des grands politiques, exposé une théorie pour déguiser une excuse. Ainsi fait-on quand on se sent incapable d'apprécier à sa haute valeur et de décrire la magnifique décoration du *Campo Santo* de Pise. Je vais donc simplement vous faire entrevoir ces monuments d'un coup d'œil rapide.

Les galeries du Campo Santo de Pise, toujours conçues suivant le type des cloîtres, sont hautes et larges. Une robuste charpente les abrite. Le mur de clôture intérieur est tout ajouré par de grandes arcades gothiques, ornées de meneaux et garnies de remplages. Une lumière éclatante vient frapper les parois opposées complètement revêtues de fresques. C'est une série des plus intéressantes pour l'histoire de la peinture, et dont l'étude, précédée d'une longue préparation, demanderait, non pas un jour, mais un mois de contemplation sérieuse.

Ces œuvres grandioses sont de plusieurs époques, et de plusieurs mains. Certains panneaux sont attribués à Giotto. Benozzo Gozzoli, un élève de Frà Angelico, serait l'auteur de vingt-quatre sujets, toute une bible illustrée. Ces œuvres, d'un caractère si différent, représentent peut-être autant d'efforts, autant de patience que les six mille tableaux exposés par quatre mille peintres à notre Salon de 1880. Là figure *Le Jugement dernier*, d'Orcagna, d'une conception grandiose, à la fois réaliste et mystique, et d'une exécution rude, à grands traits, presque barbare. Les qualités et les défauts du Moyen-

Age se retrouvent également exagérés dans cette création qui s'impose malgré tout aux plus indifférents. On cesse d'être distrait quand on passe devant cette grande composition, qui a pour pendant *Le Triomphe de la Mort*, œuvre de la même main et du même esprit.

A ce propos, une réflexion bizarre me passe par la tête. En étudiant ces fresques archaïques, j'ai fait une découverte que des observations de plus en plus nombreuses tendent à confirmer. Etre archéologue, ce n'est point du tout, comme on le pense, une spécialité. On vous a dit certainement bien des fois : vous êtes archéologue ; comme on dirait : vous êtes notaire. Eh bien ! il faut en rabattre et j'en suis charmé. Tout le monde fait de l'archéologie comme M. Jourdain faisait de la prose. J'en appelle à toutes les Anglaises. Les touristes que je coudoie sans cesse en Italie, s'intéressent à tous les monuments, même les plus imparfaits, qui méritent une page dans l'histoire de l'art. Tout architecte, tout peintre, tout sculpteur est remis à son rang dans cette série de laborieuses étapes qu'il a fallu parcourir depuis la décadence. Ni les vieilles mosaïques qui encadrent la tête monstrueuse d'un Dieu à l'aspect farouche, ni les Vierges rigides de Cimabüe et de Giotto, ni les caricatures projetées sérieusement sur tous les plans du *Jugement dernier* de Pise ne sauraient encourir leur critique. On demande à chacun ce qu'il a pu donner, rien de plus, et c'est justice. On se fait byzantin avec les byzantins ; on comprend toutes les difficultés ; on tient compte de tous les efforts, de tous les progrès. Un artiste fait-il un pas en avant, on applaudit. En un mot, tout le monde, à l'occasion, devient archéologue. Je vous dis cela, cher ami, parce que nous sommes personnellement intéressés l'un et l'autre à constater ces bonnes dispositions de l'esprit public. C'est ainsi, croyez-le, qu'on finira par comprendre et pardonner nos belles passions pour les poteries samiennes et les chapiteaux du Moyen-Age. De plus en plus l'archéologie s'insinue dans le vaste programme de l'instruction publique qui commence par l'alphabet et la pratique de l'addition, et qui finit par X, l'inconnu, — ou plutôt qui ne finit pas.

Excusez-vous cette mauvaise habitude de couper les récits. Je vous avais conduit au Campo Santo, puis je vous ai détourné du chemin. De Rome, je fais encore l'école buissonnière à Pise et même un peu partout. Si je continue à bavarder à tous les carrefours,

à regarder tous les clochers, je n'arriverai jamais à Naples. Et le plus effrayant c'est que je cause la plume à la main. Mes trois ou quatre lettres vont prendre de grands airs d'in-folio.

Pour rattrapper le temps perdu, allons vite à travers ces galeries du Campo Santo où des sculptures restent à voir. Des statues antiques, des sarcophages des premiers siècles de notre ère, des bustes, des fragments d'architecture y sont accumulés en grand nombre. En partageant ces magnifiques épaves, on ferait la fortune de deux ou trois musées comme le nôtre. Mais tout cela réuni n'est pas la cinquième partie du musée du Capitole ni la vingtième partie des musées du Vatican. Et voilà pourquoi nous passons vite, non pas encore à Rome, à Florence.

Florence, la patrie naturelle ou adoptive d'un si grand nombre d'artistes de premier ordre, a conservé la majeure partie des œuvres de sculpture de Donatello et de Michel-Ange et des peintures de Frà Angelico et d'Andrea del Sarto.

Je m'arrêterai à ces quatre noms, ne songeant pas le moins du monde à commenter les énormes catalogues du musée des Offices et du palais Pitti.

Donatello a puisé ses inspirations dans le pays même. La maigreur osseuse d'un corps aux proportions justes, la finesse et l'animation des traits du visage, voilà ce qu'il excelle à rendre. Ses modèles sont de la race toscane, dont le type n'a point changé. Ses statues ne sauraient être comparées aux antiques ; elles sont moins pures de ligne, mais elles respirent la vie et la passion. Les mêmes caractères sont communs à la vieille école florentine, à ses marbres, à ses bronzes.

Tout un sanctuaire est consacré au grand Michel-Ange ; c'est la chapelle des tombeaux des Médicis à San Lorenzo. Avant d'y pénétrer, on visite une première chapelle, dite des Princes, où se trouvent d'autres tombeaux de la même famille. On n'y voit que placages de marbres précieux, sarcophages de porphyre, mosaïques perdues dans les grandes surfaces bariolées des couleurs crues et violentes, rouges, vertes, jaunes, que peuvent fournir des échantillons fort rares d'un carbonate de chaux bien choisi, bien poli. Cette folie a coûté 23 millions, il y a trois siècles.

Elle peut fixer une minute l'attention et ferait à coup sûr la fortune d'un musée géologique. Je donnerais trois fois la chapelle des Princes pour la statue du *Penseur*.

On attribue à Michel-Ange la décoration de la chapelle que ses œuvres immortalisent. Tout le fond est d'un blanc grisâtre ; des pilastres d'un faible relief et des moulures très simples encadrent les niches qui abritent les statues principales à demi rejetées dans l'ombre. Je ne saurais vous dire quelque chose de nouveau sur des chefs-d'œuvre universellement admirés et cent fois décrits ; mais, après avoir consacré cinq heures à l'étude des fresques de la Chapelle Sixtine, j'oserai bien timidement exprimer ma pensée au sujet de la double influence que Michel-Ange, peintre et sculpteur, a exercé sur l'école italienne. Je répéterai peut-être à mon insu ce qui a été constaté une fois ou cent fois. Mon ignorance fera pardonner un plagiat apparent. Ce n'est pas, d'ailleurs, un mal de penser comme tout le monde. Le sujet est à la fois si grand, si complexe, si épuisé, que je pourrais être également accusé d'audace ou de pédantisme. Alors, excusez-moi, je suis audacieux sans vaine suffisance ou pédant en toute naïveté.

La décadence des arts a commencé en Italie aussitôt après Michel-Ange : c'est un lien commun. Il paraît non moins démontré que la prétention d'imiter Michel-Ange est une des causes principales de cette décadence. Eh bien ! il me semble impossible que l'étude de chefs-d'œuvre tels que ceux qui décorent les tombeaux des Médicis ait pu faire oublier aux sculpteurs les saines traditions de l'art : la simplicité et la pureté des formes, la grâce des attitudes, la justesse dans le mouvement. Les statues de Laurent II et de Julien II de Médicis et les allégories d'un choix un peu arbitraire qui les accompagnent — *Le Crépuscule, l'Aurore, le Jour, la Nuit* — pourraient être signées par des artistes grecs du siècle de Périclès.

Il est vrai que d'autres compositions de Michel-Ange sont plus tourmentées : les *captifs*, un des fleurons de notre musée du Louvre, le Moïse lui-même accusent la recherche, l'intention de faire valoir les muscles. Mais il n'y avait pas là de quoi faire dévier toute une école.

La véritable cause de la décadence est plutôt l'imitation par les sculpteurs de la fresque la plus étonnante qui existe au monde, *Le Jugement dernier*. Tout ce qu'on peut imaginer de passions déchai-

nées, traduites par des poses violentes et des raccourcis audacieux, se rencontre dans cette page qui défie l'analyse des moralistes aussi bien qu'elle domine les théories souvent si étroites des artistes et des critiques.

Comment dépeindre le tumulte de la résurrection qui précédera le Jugement dernier : la surprise des morts rendus à la lumière ; la terreur des uns qui, pour ne pas entendre l'arrêt inévitable, voudraient se replonger dans les entrailles de la terre ; la confiance des autres, mêlée de doute, car les justes eux-mêmes doivent trembler ; toutes les passions nées de la crainte ou de l'espérance portées à leur paroxysme ? Cet instant est solennel entre tous, qui sépare la terre du ciel et de l'enfer, et le temps de l'éternité. Le dénouement de tous les drames, de toutes les comédies va se jouer sans masques et sans cothurnes. Toute gloire de ce monde, toute grandeur n'est rien.

Au-dessus de la foule épouvantée, placez Dieu terrible et fort, descendant du ciel et, de la nue où il s'assied, s'apprêtant à juger la terre, sans haine ni miséricorde. Projetez des clartés ou des ombres étranges dans la masse humaine qui grouille, tourbillonne, essayant de monter jusqu'à lui, fuyant éperdue, se groupant pour chercher un aide, se dispersant faute d'appui, s'abîmant à ses pieds. Quelle scène à rêver ! Elle est traduite : c'est *Le Jugement dernier*, de Michel-Ange, une vision de Pathmos devenue palpable, Dante condensé en quelques lignes. Regardez et vous pourrez lire et comprendre dans les courtes secondes qui séparent deux clins d'œil.

Les partisans du symbolisme à outrance, des règles byzantines applicables à perpétuité depuis le v^e siècle jusqu'au xvi^e, au xix^e, jusqu'au I^{er} siècle n'ont jamais pardonné au plus grand des peintres d'avoir secoué les vieilles traditions. Ils produisent pour justifier leurs petites théories beaucoup de raisons médiocres avec quelques autres qui sont acceptables. Il est vrai, la bonté de Dieu — à laquelle il faut croire avant tout — ni la confiance des justes n'apparaissent point dans grande scène de terreur de la Chapelle Sixtine. Mais le Jugement dernier ne doit-il pas avoir plusieurs actes ? Nous sommes au premier, la résurrection des hommes et l'apparition de Dieu. Les arrêts ne sont point tous rendus à cette heure qu'a saisie Michel-Ange, d'une Cour d'assise établie sur les ruines du monde, une Cour qui n'a pas de jury mais un seul juge, quelques assesseurs, des anges et, pour accusés, l'humanité tout entière.

On devait accepter le *Jugement dernier* pour ce qu'il était, comme une œuvre vraie, très vraie, d'une vérité saisissante et d'un art infini, capable de désespérer l'admiration et de défler la critique; surtout, on devait renoncer à jamais à le copier.

Bien au contraire, on l'a copié à outrance, sans répit, absolument à contre-sens. Toute la statuaire italienne des *xvii^e* et *xviii^e* siècles est issue de cette fresque. On a refait en marbre, sous tous les aspects, non point l'œuvre sculptée de Michel-Ange, qui est sobre, forte et grande, mais une seule de ses peintures. J'ai *perdu* beaucoup de temps, depuis Gênes jusqu'à Rome, à regarder des milliers de statues qui ont toutes un air de parenté dans les mêmes défauts. Elles expriment des extases qui ressemblent à des supplices, des prières qui ressemblent à des menaces, des contorsions dans le mysticisme; elles rendent des efforts de lutteur butés à la récitation d'un rosaire. Cheveux dénoués, toges et robes flottant au vent, les saints et les saintes, inquiets dans leurs niches; les héros de la fable ou de l'histoire, mis au pilori sur leurs piédestaux; les dieux de l'Olympe, trépignant sur leurs trônes, tous paraissent descendre des rangs tumultueux des ressuscités de la Chapelle Sixtine. C'est faux, très faux et fastidieux. Les églises italiennes, les villas, les places publiques, même les fontaines sont infestées, empoisonnées de ces œuvres de la décadence. Ce malentendu, ces aberrations du goût ont duré deux cents ans. Le Bernin a fait dix mille fois maudire Michel-Ange; il l'aurait tué si Michel-Ange pouvait mourir.

Supposez-vous nos poètes jusqu'à l'an 2080 n'ayant d'autre souci que d'imiter le plus grand de nos poètes français, Victor Hugo; nos arrière-neveux pourraient douter de l'art et de l'inspiration. Ils feraient bien de relire les œuvres du maître, de fermer les autres livres et de se boucher les oreilles.

Michel-Ange a inspiré aux sculpteurs de nos jours des imitations mieux comprises. Le directeur de notre Ecole des Beaux-Arts, M. Dubois, après avoir beaucoup étudié les œuvres de l'ancienne école florentine, a tenté d'aiguiser le ciseau de Buonarroti pour tailler les figures épiques du tombeau du général de Lamoricière. Il n'a point fait de froides copies. Il s'est assimilé les qualités du maître en restant lui-même. Il a certainement imité de moins près le *Penseur* que les Italiens n'ont reproduit les personnages du *Jugement dernier*. Aussi lui devons-nous des chefs-d'œuvre.

Il est bien heureux, cher ami, que je ne rédige pas un mémoire académique. Etant admis le genre, qui exige des transitions sinon logiques, du moins ingénieuses, j'aurais à refondre toutes les pages qui précèdent. Mais c'est une lettre que je vous adresse et je puis vous promener entre Rome et Florence, vous écrire comme on parle, à bâtons rompus. Une lettre, c'est peut-être une image plus vraie de la vie commune et des voyages extraordinaires que les narrations classiques et les discours solennels. Aurait-on par hasard trouvé une transition légitime entre un souper et une lecture? Et pourtant, il nous arrive tous les jours de souper et de lire. Nous vivons dans un pêle-mêle obligé de besoins matériels, de travaux et d'idées à choisir ou à subir. D'une minute à l'autre tout varie brusquement au dedans de nous et autour de nous et souvent rien ne se ressemble dans nos journées.

Je m'autorise de cette liberté si commode du désordre épistolaire pour vous ramener sans plus de préparation à Florence. Entrons ensemble au couvent de San-Marco.

Les monastères italiens sont de prodigieuses expositions de peintures. La chapelle, les cloîtres, — il y en a quelquefois deux ou trois, — le réfectoire, les cellules tout est couvert de fresques. Pénétrez dans la bibliothèque et feuillotez les manuscrits. Partout des merveilles : des encadrements d'arabesques et de feuillages, des initiales fantaisistes, des tableaux dans une miniature. Voilà les œuvres de plusieurs générations de moines. Leur vie se partageait entre la prière, dictée par l'amour de Dieu, et un autre amour, celui de l'art et de la science.

Les noms d'un grand nombre de ces peintres, de ces auteurs, de ces copistes, les uns inspirés, les autres simplement patients, sont bien souvent ignorés. Nul dictionnaire des anonymes ne fera jamais l'histoire d'une cathédrale française ni d'un couvent italien. De grands savants, de grands artistes ont pu souhaiter l'oubli, ajoutant un dernier sacrifice à tant d'autres, abdiquant la vanité, triomphant de l'amour-propre qui nous tient comme le cheval tient le cavalier. A la honte des autres hommes, leur modestie n'a pas été trahie. Ils ont trouvé l'oubli.

Et cependant il est arrivé que cette prison volontaire n'avait pas

toujours de clôtures assez fortes pour protéger les hommes de génie contre le rayonnement de leur gloire et l'entraînement de leur prosélytisme. Le talent mystique de Frà Angelico, l'éloquence passionnée de Savonarole, ne pouvaient contenir ni s'éteindre entre ces hautes murailles de San-Marco. A ce dernier, il fallait les auditoires pressés et frémissants des basiliques et des places publiques. L'autre, qui précéda Savonarole, vivait de contemplation. Sans doute le tumulte des rues de Florence n'aurait pu l'émouvoir. Il fixait ses regards sur le ciel immuable, ne les abaissant vers la terre que pour y chercher ce qui rappelait la patrie d'en haut. C'est l'ange de Fiésole.

Ainsi, deux grandes figures de moines ont apparu, durant le même siècle, dans le même couvent. L'un, mort en 1455, semble résumer et clôturer le Moyen-Age ; l'autre Jérôme Savonarole, étouffé sur un bûcher, en 1498, tient par certains côtés au Moyen-Age ; sous d'autres rapports, il ouvre l'ère moderne, il pourrait être notre contemporain. Pas plus que son prédécesseur, il ne doute du ciel. Sa foi catholique est ardente. Mais, avant tout, c'est un homme d'action. En attendant le repos éternel, il vit ; et, pour peu qu'on ait le sentiment de sa faiblesse ou de sa force, on sait que la vie est un levier à soulever tout simplement quelques sillons de terre ou parfois tout un monde.

Au temps de Savonarole, comme au xvi^e siècle en France, comme de nos jours, comme à toutes les grandes époques, les idées opposées roulent par le monde, entraînant les hommes dans leurs orbites. La loi morale est immuable, mais tout ne rentre pas dans son code. On joue toutes les scènes sur les théâtres grands et petits de la politique. Quels acteurs faut-il applaudir ? Quel est le bien, quel est le mal ? Deux termes extrêmes qui ne seront jamais absolument définis, tant les formes applicables au gouvernement d'une église, d'un peuple, d'une commune sont multiples, tant elles dépendent des mœurs et des circonstances. Souvent on peut hésiter ; parfois aussi le devoir est évident. L'abjection, les abus monstrueux déshonoraient l'Italie au temps de Savonarole. Lui, qui sentait battre fortement son cœur dans sa poitrine, ne pouvait rester neutre. Il se jette au plus fort de la mêlée. Tantôt seul contre tous, tantôt soulevant la foule sur ses pas, il frappe à coups terribles de son glaive à deux tranchants — la parole. A Florence, la chaire et la tribune sont pleines d'éclairs. Le peuple méprisait la loi de Dieu pour courir aux plaisirs faciles, il s'agenouille maintenant et pleure de repentir ; il

était courbé devant les tyrans, il se relève, et refait ses vieilles constitutions démocratiques et républicaines. Le moine en robe blanche qui a mené le branle de ces étonnantes révolutions a pu se tromper dans l'emploi des moyens, sortir du cercle des indignations généreuses; la postérité lui pardonne, car il était sincère et voulait le bien. L'église de Rome régénérée, Florence libre : voilà le rêve qui inspira sa mission. Ah ! Malheur aux apôtres ! Rome l'a maudit et Florence l'a fait mourir.

On prétend que Michel-Ange, dans sa jeunesse déjà forte, entendit la parole du maître et fut séduit. Savez-vous rien de plus beau que Michel-Ange à cette école des grandes idées, lui qui devait, toute sa vie, rester chaste et religieux comme le moine ; comme lui, amant passionné de la liberté, pour qui il combattit les armes à la main ; comme lui, mystique, mettant l'inspiration aux lèvres des Sybilles, la pensée aux fronts des statues ; comme lui, fier devant les plus grands, jamais courbé, plein d'une rude franchise ; comme lui, vengeur implacable, ennemi des méchants, précipitant dans l'enfer de son *Jugement dernier* les morts et les vivants qu'avait condamnés sa conscience d'homme.

A San-Marco, j'ai passé quelques instants dans la cellule qui abrita Savonarole. Elle mesure cinq ou six pas et m'a paru grande comme un champ de bataille.

Tout à côté, on voit le portrait et le buste de cet homme célèbre : de larges yeux sous un front proéminent, un profil anguleux, tous les indices naturels de l'intelligence et de l'énergie.

On conserve des reliques de Savonarole, parmi lesquelles des manuscrits écrits de sa main. La forme des lettres est cassée, irrégulière, d'une lecture difficile. C'est une exception pour cette époque où les scribes gardaient encore les vieilles traditions et semblaient jeter leurs caractères dans le même moule. Savonarole n'écrivait pas posément comme les scribes.

Je songe, cher ami, au plaisir que vous auriez à faire le pèlerinage de San-Marco. Vous auriez à ressusciter Savonarole, qui est bien mort. Vous pourriez y condoyer Frà Angelico. Plus heureux que les orateurs, qu'une seule génération peut entendre pour les oublier trop vite, les peintres vivent longuement, autant que leurs œuvres.

Frà Angelico avait débuté par les miniatures. L'ampleur des sujets,

le style et la grandeur des compositions ne sauraient être mesurés aux dimensions du parchemin et bien des pages de manuscrits français et italiens valent tout autant que des fresques jetées sur une vaste surface.

Frà Angelico exécutait des miniatures si belles, si bien inspirées, qu'on le força à quitter l'atelier d'enluminure pour les grands échafaudages des peintres de fresques.

Les murs du cloître, les cellules renferment encore un grand nombre de ses œuvres. Le sujet qu'il a préféré et souvent répété, c'est la scène du Calvaire. Parmi toutes ces images de la Passion, la plus grande comme dimension, la plus complète comme groupement de personnages, la plus soignée comme exécution, est peinte sur un des murs du premier cloître.

Il me semble voir encore un groupe de trois personnages, saint Jean, la sainte Vierge et une sainte femme, si je ne me trompe, qui ont toute la beauté simple et grande des frises du Parthénon et une chose que les anciens, nos maîtres incomparables, n'ont pas connue, l'expression religieuse. La foi, l'espérance chrétiennes, la douleur ressentie dans le drame de la Passion, le repentir qui met des rides aux fronts des pécheurs, les extases des saints dans leur béatitude : autant de sentiments que l'Olympe païen et les fêtes des dieux ne pouvaient inspirer.

La statuaire de nos cathédrales du ^{xiii}^e et du ^{xiv}^e siècle a les mêmes caractères que les peintures de l'ange de Fiésole, avec plus de raideur.

Ainsi, dans son pays, aussi bien qu'en France, Frà Angelico eut de nombreux prédécesseurs qui ont su traduire les émotions religieuses, le rayonnement de l'âme. Il les a dépassé tous et n'a pas eu d'héritiers.

Un bien petit nombre d'artistes modernes se rattachent à cette école sans être copistes à aucun degré, et par pur instinct. C'est, au premier rang, le regretté Hippolyte Flandrin. C'était, avant lui, Ary Scheffer. Mais celui-ci vise au dramatique ; il est moins simple, étant trop savant.

Savant, Frà Angelico ne pouvait l'être. Comme ses contemporains, il n'avait pas appris la perspective. Exagérant la pudeur, il ignorait volontairement que le nu peut être chaste. Sa main n'a pas soulevé un seul pli du vêtement qui drapait les épaules de ses modèles. Ne

lui demandez pas des études d'anatomie. Le modelé de ses Christes est au-dessous de toute critique. Mais les têtes de ses personnages sont belles et presque divines. Les draperies à larges plis, simples, sont admirablement traitées, le mouvement du corps est harmonieux et généralement les proportions sont justes.

Un certain nombre des Vierges glorieuses de Frà Angelico sont peintes sur panneaux de bois. Ce sont généralement des triptyques de petites dimensions. La *Madonna della Stella* à San-Marco et le tabernacle conservé dans les galeries des Offices sont de purs chefs-d'œuvre.

Un peintre célèbre, Frà Bartholommeo, appartenait aussi à cette école de lettrés et d'artistes du couvent de Saint-Marc. Que pourrais-je vous dire de ses œuvres ? Je n'en finirai point si je devais faire l'interminable revue des merveilles entassées dans une ville qui, du milieu du ^{xv}^e siècle au milieu du ^{xvi}^e, fut grande comme Athènes, au siècle de Périclès.

Je veux seulement vous exprimer toute mon admiration pour les œuvres d'Andrea del Sarto. C'est à Florence, dans son pays même, qu'il faut l'étudier. Avant d'avoir vu au Vatican la *Dispute du Saint-Sacrement*, volontiers je l'aurais proclamé l'émule de Raphaël, si bien représenté lui-même à Florence par : *la Vierge à la Chaise*, *la Vision d'Exéchiél*, *la Vierge du Grand Duc*, *la Fornarina*, *Saint Jean dans le désert*, etc., et surtout par *la Cène* du cénacle, dont l'attribution est encore contestée, mais qui, égalant ses plus belles œuvres, est bien digne de lui.

Les tableaux d'Andrea del Sarto ont un charme pénétrant, une grâce un peu mondaine qui séduit. Le dessin est parfait sans être accusé par des lignes sèches et l'opposition brusque des fonds, comme dans le Titien. Toutes les figures sont belles. Les draperies sobres, élégantes, font valoir les contours et deviner le nu qui apparaît rarement. Andrea del Sarto est bon coloriste et connaît toutes les ressources du clair-obscur. Sa personnalité, qui tient à tout un ensemble de qualités maitresses, est si fortement accentuée que, si ignorant que je sois en peinture, je me ferais fort cependant de distinguer un de ses tableaux entre mille autres. D'ailleurs un même détail caractérise toutes ses figures. Les yeux de ses personnages sont à demi noyés dans un cercle d'ombres. Ceci est bien voulu et conforme aux modèles, du moins à Florence.

Je ne vous ai rien dit des types italiens, et l'occasion se présente de vous en parler ; car enfin ces beaux modèles qui ont inspiré les peintres et les sculpteurs, il y a quatre cents ans, devraient se retrouver. Nullement, à part quelques traits. La beauté des formes est peut-être plus rare en Italie que dans nos régions. A ne considérer que les moyennes, Agen mériterait probablement encore les éloges bien sentis que La Chapelle et Bachaumont ne lui ont pas ménagés.

Les femmes de Florence, au profil un peu masculin, sont toutefois plus belles que les génoises et les romaines. Presque toutes ont de beaux yeux, larges, et souvent cernés de bistre. Andrea del Sarto est donc justifié.

Je vous fais mes adieux, cher ami, pour en finir avec Florence. Cette lettre si longue me paraît vide tant je suis assiégé par des souvenirs que j'aurais peine à noter dans un volume. Déjà je songe avec une certaine tristesse à ces chefs-d'œuvre que je voudrais étudier souvent et que je ne reverrai plus. J'appartiens à Rome depuis quelques jours, mais je ne puis oublier Florence, aussi belle que Rome.

Quelqu'un pense souvent à vous sur les rives du Tibre. C'est votre ami.

G. THOLIN.

(A continuer.)



CHRONIQUE D'ISAAC DE PÉRÈS.

(Suite)

Monsieur le Président Tarneau ¹ arriva en ceste ville, le x^e de Novembre 1603 auquel Mess^{rs} les Consulz et un bon nombre d'habitans allarent au devant jusques un peu au dela le village de Barbaste pour luy offrir la ville et fère le devoir requis. Mess^{rs} les officiers de Nérac se trouvarent à la porte de Fontindère pour luy fère une harangue qui fut faicte par Mons^r le Lieutenant Duroy.² Et après, il fut conduit jusques au logis de M^e Thobie Brassay qui luy donna a souper et coucher au Chasteau du Roy. Les Consulz estoient Mess^{rs} de Lavallade, Levenier,³ Laffore⁴ et Puyferré. Les Conseillers qui vindrent pour servir l'année avec le dit seigneur de Tarneau estoient Mess^{rs} de Goufreteau,⁵ Camaing,⁶ Lescure,⁷ Loupes,⁸ et Mess^{rs} de

¹ Nous avons déjà rencontré le nom de ce magistrat et cité l'éloge qui lui a été décerné dans la *Chronique Bourdeloise*.

² Pierre du Roy. V. à ce nom, *Biographie de l'arrondissement de Nérac*, Samazeuilh, p. 731.

³ Jehan Venier, avocat inscrit au registre des tailles de 1599, Non cité par M. Samazeuilh. Voir au nom de Venier, *Biographie de l'arrondissement de Nérac*, p. 848.

⁴ Déjà cité.

⁵ Dans l'*Essai généalogique sur la famille Gaufreteau*, placé par M. Jules Delpit à la suite de la *Chronique Bordeloise*, on voit (p. 320 du tome II), que Jean IV de Gaufreteau, servit presque constamment, de 1602 à 1606, dans la Chambre de l'Edit établie à Nérac.

⁶ Un Thibault de Camain figure dans la *Chronique* de Jean de Gaufreteau, comme sous-doyen des Conseillers du Parlement de Bordeaux en 1621 (t. II, p. 440). — ⁷ Voir page suivante. — ⁸ *Idem*.

Mérignac¹ et de Cluzeau, que le Roy voulut estre continués pour servir en la Chambre encores pour une année.

Jehan Lanusse,² mourust d'une appoplexie, le dimanche xvi^e de Novembre 1603. Ceste mort donna un peu de fraieur craignant que ce fust la peste, à cause qu'en plusieurs villes de ce Royaume, plusieurs personnes estoit mortes de contagion. Mais ayant esté visité, il fut acertainé par les M^{rs} Chirurgiens qu'il estoit mort de la dite apoplexie.

Mess^{rs} les Consulz de la ville de Nérac, ayant eu avis du danger de la contagion qui estoit en plusieurs villes de ce pays, firent un commencement de garde aux portes, les ayant faites fermer excepté deux, une au Grand Nérac et l'autre au Petit. Cela commença le xvi^e Novembre 1603, ce que la Cour trouva fort mauvais et fut donné

¹ Voir sur le conseiller de Lescure, la même *Chronique* (l. I, p. 265, à l'année 1585). C'était le beau-frère de Jean de Gaufreteau, le vieux (*Essai généalogique sur la famille Gaufreteau*, t. II, p. 320). On lit dans ce même *Essai* (p. 321) : « En 1642, les mouvements des Huguenots ayant paru inquiétants pour la ville de Bordeaux, le Parlement résolut de faire la levée d'une compagnie pour s'opposer à leur courses, et chargea les conseillers Gaufreteau, Massip et Lescure de commander cette compagnie. Tous trois, ajoute le chroniqueur, étaient aussi aptes aux armes qu'aux lettres et à la magistrature. » Le conseiller de Lescure est mentionné dans *l'Histoire du Parlement de Bordeaux*, de M. Boscheron Des Portes (t. I p. 325). ainsi qu'un autre conseiller du même nom, qui était probablement son fils (t. II, p. 456).

² *Loupes* doit-il être identifié avec le conseiller de *Loupès*, dont il est parlé dans la *Chronique* de Jean de Gaufreteau, à l'année 1624 (t. II, p. 140) et aussi à l'année 1637 (*Ibid.* p. 227) ? En ce dernier passage on apprend que Jean Daffis, président à mortier au parlement de Bordeaux et fils du premier président Guillaume Daffis, avait épousé la fille du conseiller Jean de Loupès, lequel « bien qu'il eut desja soixante ans sur la neige de ses cheveux, espousa une jeune fille de quinze ans et en eut des enfants. »

¹ Le conseiller Mérignac devait être le fils d'un autre conseiller du même nom qui vivait en 1562 (Boscheron Des Portes, t. I, p. 162). Le Mérignac de la *Chronique* d'Isaac de Pérès avait été membre de la Chambre tripartie de Bordeaux, 1578 (*Ibid.* p. 261).

² Jehan Lanusse, fils de Francoys, inscrit ainsi au livre des taille de 1599, *Portal de Fontindère*. Ce nom est encore porté à Nérac.

un arrest par lequel il estoit enjoinct aux Consulz, à peyne de mil escus, de fère ouvrir toutes les portes de la dite ville qui avoist esté fermées pour la crainte de la maladie et que l'entrée ne seroit nullement refusée à toutes manières de gens et de quelque lieu qu'ilz fussent, jusques à ce que, par ladite Cour, en fut autrement ordonné. Au quel susdit arrest, après la signification faicte, il fut obey promptement par les dits Consulz, du consentement de la Jurade, et, ainsin, la dite garde ne dura que trois jours, ayant la dite signification d'arrest esté faite le xviii^e du dit mois.

Monsieur le duc d'Espernon, passa en ceste ville, venant du pays de Haut,¹ le 19^e Novembre 1603 et s'en alla le lendemain, xx^e du dit mois. Monsieur le Président Feydeau, avec trois de Mess^{rs} les Cons^{rs}, l'allarent saluer, le soir de son arrivée, et incontinent après, Mons^r le Président Tarnau l'alla voir aussi, comme firent semblablement Mess^{rs} les Consulz avec un bon nombre d'habitans.

M^r Gabriel Laroche substitué du Procureur Général d'Albret au siège de Nérac,² mourust le xxv^e Novembre 1606.

M^r Jehan Mathisson, principal du Collège de Nérac, fit une belle oraison en la maison de ville, le dit jour xxv^e Novembre, ou estoient tous les Mess^{rs} de la Cour et grand nombre d'autres personnes, qui fut à son grand honneur et louange. Il loua fort en ycelle Monsieur le Président Tarneau, ensemble toute la Cour : c'estoit en l'année que dessus.

La maison de M^r Bernard Marracon,³ en la rue de Condom, se brusla, le samedy vi^e Décembre 1603, environ l'heure de neuf heures du soir, ensemble celle de son voisin. Il y eust un merveilleux em-

¹ Il venait probablement de son château de Caumont situé, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, dans l'arrondissement de Lombez. On dit encore dans le pays : *es bengut dou pays den haou*, de tous ceux qui sont venus du côté des Pyrénées.

² *Gabriel Laroche et Catherine Fumouze*. Ainsi inscrit sur le livre des tailles de 1599, *Portal de Condom*.

³ Bernard Marracon, le vieux, et Bernard Marracon, le jeune, sont inscrits tous les deux au livre des tailles de 1599, *Pourtal de Condom*. Ne seraient-ils pas la souche des Marcon de nos jours ?

brazement en ce feu, à cause du bois et fagot qui y estoit, tellement qu'il continua l'espace de trois ou quatre heures. Toute la ville presque y acourust, au son de la cloche, qui sonna plusieurs fois. Dans la dite maison de Marracon, estoit logé un nommé Lavielle, de Mésin,¹ greffier de l'audiance de la Cour et Chambre de L'Edict en Guienne.

Pontou de Paillou, frère d'Arnaudet, mourust le vii^e décembre 1603

Un lion passa en ceste ville, le x^e jour de décembre 1603, qui estoit mené par trois ou quatre personnes, par pays, pour en fère monstre et gagner de l'argent. Il fut mené dans l. Chasteau du Roy, et le lendemain de leur arrivée, on l'attacha au l. lieu de la basse-court du dit Chasteau, pour le fère battre avec quelques chiens; mais, ilz n'osarent s'attaquer et ne se firent point de mal. Tous les Mess^{rs} de la Cour et force autres gens de la ville estoit là présens pour avoir le plaisir du combat. On payoit deux soulz et un soul pour avoir permission d'entrer.

Monsieur le Mareschal d'Ornano estant à Bourdeaux envoya le lieutenant de son Prévost, avec plusieurs archers en ceste ville pour se saisir d'un nommé M^r du Barrail qui plaidoit en la Chambre, le quel il prinst prisonnier le samedy xiii^e Décembre 1603, et l'en amena, le mesme jour, droit à Bourdeaux, On disoit qu'il estoit consent à l'entreprise de Blaye, Bourc, et Liborne qu'on avoit voulu surprendre quelques mois auparavant. Mais, estant en Cour, il fut congédié pour estre innocent du tout.

La femme de François Duras,² mourust d'une apoplexie, le xxvi^e Décembre 1603.

Jehanne de Geneste, femme de M^r Oddet Despujolz, cordonnier, mourust le xiii^e Décembre 1603.

Un Cordellier du pays de Dauphiné, ayant laissé le froc en ceste ville, protesta peubliquement, un jour de dimenche, iiii^e Janvier 1604,

¹ Chef-lieu de canton du département de Lot-et-Garonne, arrondissement de Nérac, à 13 kilomètres de cette ville, à 39 kilomètres d'Agen.

² Francoys de Larrat dict Duras, inscrit au livre des tailles de 1599. *Pourtal de Fontindère*. Les sobriquets étaient très usités au xvi^e siècle.

à l'issue du presche, dans le Temple de la présente ville, où il fit une belle harangue expécifiant, au menu, les erreurs que commettent les Catholiques Romains contraires directement à la parole de Dieu, comme il monstra par passages fort à propos prins de la Sainte escripture. Finalement, il finit son discours par une supplication à toute la compagnie de prier Dieu qu'il luy fit la grace de persister en sa sainte résolution.

La femme de Bédât,¹ Garde des sacs² de la Cour et Chambre de L'Edict, en Guienne, mourust le v^e Janvier 1604, dans le logis de S^r Arnaud Latané,³ marchant, près la halle.

Judic de Pérès, ma fille, fiança M^r Jehan Nagoua,⁴ le dimanche xi^e Janvier 1604 et espouza le xii^e Février ensuyvant, par Mons^r de Masparrante.

Par arrest de la Cour et Chambre de L'Edict en Guienne, fut condamnée une chambrière nommée Jehanne Marcos, qui s'avoit tué quelque enfant, a estre pendue et estranglée, et fut exécutée, le samedi vii^e Février 1604, près le Griffon.

Jéhanne Dupioc mourut le xii^e février 1604.

Jehan Auzero, dit Berdet, mourust le xxi^e Février 1604.

Marie Bruguère, femme de Jehannot Laspeyres, mourust le viii^e Mars 1604.

¹ Inscrit au registre des tailles de 1599. *Portal de Bourdeaux*.

² Par garde des sacs, il faut entendre garde des dossiers, les pièces de procédure s'enfermant dans des sacs.

³ Il n'y a qu'un Arnaut Latané, *capitaine*, inscrit au livre des tailles de 1599, *Portal Marcadieu*, dont la halle faisait partie.

⁴ Inscrit au livre des tailles de 1624, *Portal de Marcadieu*, fils d'Arnaut ou Arnal Nagoua inscrit au même Portal. (Livre des tailles de 1599 dont parle Isaac de Pérès au début de sa Chronique.) Une fille d'Arnal Nagoua avait épousé le capitaine Dulong, tué près du Molia.

Catherine de Labatut, vefve à feu Arnaud,¹ de Serbat² mourust le xi^e Mars 1604.

..... Gaye,³ mourust à Serbat, le xii^e Auril 1604.

Guilhaumes Barigaut,⁴ conroyeur, mourust le xiiii^e Avril 1604.

Jehannot Laspeyres, mourust le lundy 3 May 1604.

Il fut faict une assemblée générale dans le Temple de la présente ville, le dimenche, yssue du presche, après-midy xxiii^e Mai 1604, convoquée de l'autorité et par l'avis du Consistoire⁵ où estoient assistans Mess^{rs} Les Officiers, Consulz et grand nombre des autres habitants. Mons^r de Masparrante, un des Pasteurs de l'église, conduisant l'action. Là, il fut par luy remonstré comme à cause des grandes maladies et vieillesse de Mons^r de Mermet, Ministre,⁶ il estoit fort expédient de tascher de luy bailler son filz pour abjoinct, aux fins de luy donner du solagement, le quel est à Puhx,⁷ demandant avis à la

¹ Inscrit au livre des tailles de 1599 pour les villages dépendant du *Portal de Fontindère*. Il y avait alors à Serbat tant de personnes portant ce nom : (Anthoine de Serbat, Armant de Serbat, Guiraut de Serbat, Imbert de Serbat, etc.), qu'on se demande si elles ont emprunté ce nom au village, ou le lui ont donné. Les Faulong, alliés aujourd'hui aux descendants du chroniqueur, et les Lascomères sont inscrits au même livre comme habitants de Serbat.

² Serbat, près Nérac, est un de ces rares groupes de populations où les protestants sont restés en majorité.

³ Blanc existant dans le manuscrit et destiné à recevoir le prénom de la personne décédée qui portait le nom de Gaye. Ce prénom est Jehan. *Jehan Gaye et Jehanne Campaigno sa belle-mère*, inscrits au livre des tailles de 1599.

⁴ *Guillaume Barigault, conroyeur*, ainsi inscrit au rôle des impositions protestantes de 1605, *Pourtal de Bourdeaux*. Ce nom est encore honorablement porté, à Nérac, par l'adjoint au maire et autres personnes.

⁵ Le Consistoire est le corps délibérant qui régit l'Eglise par groupe de paroisses.

⁶ Antoine Mermet avait 42 ans de ministère. Son fils, déjà cité comme pasteur à Puch, s'appelait Ezechiel.

⁷ Nous avons déjà dit que c'était Puch, commune de l'arrondissement de Nérac et du canton de Damazan.

compagnie si on devoist fère ceste recherche et à ces fins, s'adresser au Synode¹ qui doit estre tenu au mois de Septembre prochain. Sur quoy, par commune voix de tous, après avoir ouy le père qui cedda tout son droit à l'église, il fut résolu qu'on poursuivroit vivement la demande du dit sieur de Mermet, filz et, qu'auplustot, ceux du dit Puhx seroit avertis de la dite poursuite, pour se pourvoir d'un autre en sa place.

Jehan Bordes, dit Coque,² mourust le ii^e Jung 1604.

Mathurin Rogier, dit Matelot,³ mourust le vii^e Jung 1604.

M^r Bastian Gerbous, mourust à Andiran,⁴ le 13 Jung 1604.

M^r. Castagnères, Juge de Fore, Labuheyre⁵ et autres lieux, mourust dans la ville de Nérac, le xxv^e Jung 1604, au logis de François Dedevaut.

Jehan Dirouard,⁶ mènuzier, dit de Brunette, mourust le xxv^e Jung 1604.

Le judy viii^e Juillet 1604, environ les six heures du soir, se leva une grande tempeste et obscurité avec un vent si impétueux accompagné de pluye qu'il fit un dégast merveilleux, ayant renversé un nombre infiny de gros chesnes, de vieux noyers, infinié d'arbres fruitiers, (et) emportoit la gerbe qui estoit par les champs, soubzlevoit les foings par les preds, les emportant en l'air. Bref, il n'avoist été

¹ Le Synode est le corps délibérant qui régit un groupe de Consistoires. Il faut, au moins, cinq Consistoires pour un Synode. Le Synode général qui règle les dogmes et la discipline régit toute l'Eglise. La loi de l'an X n'a fait que confirmer l'ancienne constitution de l'Eglise réformée.

² Ainsi inscrit au livre des tailles de 1599, *Pourtal de Condom*.

³ *Mathurin Roger dit Matelot*, somelier du gobelet du Roy et héritier de feu Jehan Tulle, dit Larrogne, pâtissier. Ainsi inscrit au livre des tailles de 1599, *Pourtal de Condom*.

⁴ Commune du département de Lot-et-Garonne, arrondissement et canton de Nérac, à 7 kilomètres de cette ville, à 33 kilomètres d'Agen. Voir sur Andiran le *Dictionnaire* de M. Samazeuilh, p. 35-38.

⁵ Labouheyre, du département des Landes, canton de Sabres, faisait jadis partie de l'Albret.

⁶ Inscrit au livre des tailles de 1599, *P. de Bourdeaux*.

veu, de la mémoire des vivans chose pareille. La diste tempeste venoit du costé d'Espagne, tirant vers le mydy.

Ez mois de May et de Jung de la dite année 1604, il fut porté, dans la ville de Nérac, grand nombre de Créatz ¹ qui furent comptés jusques au nombre de cinq^{te} ou cinq^{te} cinq, chose qui estoit assez esmerveilleuse pour n'en avoir jamais veu en telle abondance. Aucuns prenoit cela pour augure de famine.

Jehan Dufaget, dit le Bernouat, ² mourust le ix Aoust 1604.

La vefve de Oddet de Vergès, ³ mourust le xv^e Aoust 1604.

¹ « Le creint-foudre coulac, la lamproye estoillée et le vanté *creac* » (Saluste du Bartas. La semaine, 5^e jour). — Les pêcheurs du Port-S^{te}-Marie appellent encore aujourd'hui l'esturgeon *créat* et l'alose *coulac*. Le *creac* est l'*Acipenser* de Pline qui justifie ainsi l'épithète de *Vanté* : « Apud antiquos piscium nobilissimus habitus acipenser. » L'esturgeon est loin d'avoir conservé cette réputation auprès des modernes.

² Inscrit au registre des tailles de 1599, *Pourtal du Pont*.

³ Oddet de Vergès au livre des tailles de 1599, *P. de Marcadieu*.

A propos de toutes ces morts, il serait intéressant d'établir une comparaison entre la mortalité de cette époque et la nôtre. Isaac de Pérès n'enregistrait pas tous les décès puisque, dans le mois de mai 1604, il n'en inscrit qu'un seul et pas un dans le mois de juillet, mais, du 41 juin au 26 du même mois, sans que nous sachions s'il a tout inscrit dans cet espace de quinze jours, il en compte quatre, ce qui porterait approximativement la moyenne à 7 ou 8 au moins par mois. Aujourd'hui, elle est de 10 environ, mais nous devons observer, à l'inverse de ce que l'on croit généralement, que la population a notoirement augmenté. Un dénombrement de 1764, déposé aux Archives du Lot-et-Garonne, porte la population agglomérée de cette époque 1764, à 2,898 habitants. Aujourd'hui, cette même population dépasse 4,800 âmes, sur lesquelles on doit défalquer environ 600 espagnols. Reste à 4,267.

On peut, du reste, se faire une idée de la population de Nérac, au xvi^e siècle, par le nombre de contribuables que le livre des tailles de 1599 porte à 4,014. En triplant ce chiffre, c'est-à-dire, en le portant à 3,033, on aura tout au moins, un aperçu de la population agglomérée dans l'enceinte des murs à la fin du xvi^e siècle, 3,000 âmes, environ, comme au xviii^e siècle.

Le xxiii^e juillet 1604 fut tué dans la forest de Mons^r de Lauzun,¹ à Vertulh,² un nepveu de Mons^r Brugère,³ march^d de Limoges, qui portoit douse mil livres, la pluspart en pistolles. Les meurtriers estoit de Clairac, nommés Leriche, Villesaubès et Caussines, qui s'enfuyrent. On subçonna Pierre Dupoy, marchand du dit Clairac, d'estre intelligent au dit meurtre, tellement qu'il fut faict prisonnier et mené dans la Conciergerie de la Chambre, en ceste ville, ensemble un garson qui estoit au guet sur un arbre, dans la dite forest, pour avertir les dits voleurs, lorsqu'il verroit approcher le dit marchand. Ilz se monstrarent villenement cruelz en la mort de se povre jeune homme, luy ayant donné plus de vingt coups d'espée à travers du corps et coupé tout le dessoubz de la gorge. Cest acte fut trouvé fort barbare et au grand scandalle des gens de bien, attendu que les dits sieurs voleurs faisoit profession de la Relligion Réformée. Le dit garçon fut appliqué a la question, le lundy matin xiii^e septembre, au dit an ; et, le xvi^e du dit mois, pendu et estranglé. Le dit Pierre Dupoy eust la teste tranchée, le lendemain xvii^e du dit mois. Il luy fust présenté la question, un peu auparavant sa mort, où il confessa avoir participé à l'argent qui avoist été volé. Monsieur de Mermet, ministre, le consola jusques à sa mort. Il mourust fort constamment.

Le lundy xx^e Septembre 1604, fut pendu et puis brulé, un nommé Moniquard,⁴ de Nazaret, ²aagé d'environ xx ou xxii ans, accusé d'es-

¹ C'était François Nompars de Caumont, comte de Lauzun, chevalier des ordres du roi, fils de Gabriel Nompars de Caumont, comte de Lauzun, et de Charlotte d'Estissac.

² Verteuil, commune du département de Lot-et-Garonne, arrondissement de Marmande, canton de Castelmoron, à 42 kilomètres de cette ville, à 51 kilomètres d'Agen. Une grande partie de l'ancienne forêt des comtes de Lauzun subsiste encore dans les environs de Verteuil.

³ C'était, sans doute, le neveu assassiné qui était marchand à Limoges, car la famille Brugère était de Nérac et est inscrite au livre des tailles. La Chronique parlera plus loin de Brugère.

⁴ Voir sur ce Moniquart, dans *La Guirlande des Marguerites*, un sonnet de M. Lespiault avec la notice afférente, p. 149.

⁵ Nazareth est un village de 200 habitants environ, qui fait partie de la

tre sorcier, confessant qu'il estoit allé plusieurs fois au Sabat. Il se vérifia qu'il estoit entré dans la ville, les portes estant fermées, estant venu quérir un marteau chez Isaac Maribot, à minuyt, avec deux hommes qui l'accompagnèrent jusques à la porte Saint-Germain,¹ et, là estant, il se disparut de leur personne pour aller quérir le dit marteau, suyvant une gageure qu'il avoit faict avec le meusnier du dit Nazareth. Il disoit que, pour entrer dans la ville, il estoit sauté depuis la porte de Ganjac² sur le pont de la Bayse,³ et, après avoir receu le marteau, il sauta encore sur le pont de la Garenne,⁴ et de là, jusques à la fontaine de Piquesouq,⁵ bref des choses qui estoient incroyables. Il accuza un sien honcle, povre homme du dit Nazaret, nommé Lafite dit Jouybeau, mineur, et une femme du Poéy-Forte-guille, nommée Rancoton, qui furent mis en prison. Le dit Jouybeau, mourust à la prison du Sénéchal, le xxii^e Novembre au dit an. La dite Rancoton, fust condamnée par arrest aux prisons perpetuelle et au fouet, le quel on lui bailla, le mercredi 15^e Décembre 1604, autour de la halle, et mourut incontinent après l'avoir remise en prison.

Monsieur Le Président Tarneau, après avoir servy son année en la Chambre de Nérac s'en alla, le mardy xxi^e Septembre 1604. MM^{es} les Consulz avec bon nombre de gens à cheval l'accompagnèrent jusqu'à

commune de Nérac. Voir, dans *La Guirlande des Marguerites*, p. 57, un sonnet et une notice de M. Georges Tholin sur les ruines du château de Nazareth. Le sonnet fait honneur au poète et la notice à l'érudit.

¹ Porte du Petit-Nérac, près de la place qui porte encore le nom de Saint-Germain.

² Porte du Petit-Nérac qui était au point où commence aujourd'hui la route de Nérac.

³ Le vieux pont encore debout aujourd'hui. Voir, dans *La Guirlande des Marguerites*, sur le Pont-Vieux, le sonnet et la note afférente de M. Faugère-Dubourg, p. 37.

⁴ Le pont, qui reliait la Garenne au château par un pont-levis jeté sur le fossé, n'existe plus aujourd'hui et a été remplacé par un beau pont d'une seule arche exécuté par M. l'ingénieur de Laffore.

⁵ Sur la rive droite de la Baïse : source de la fontaine du Dauphin.

Thouars¹ où il s'alla mettre par eau, ensemble Monsieur de Lescure, Const. Les dits Consulz estoit Pierre de Pérès,² Isaac de Pérès,³ et M^r Jehan Dupin,⁴ L'austre qui estoit Jehan Roy, refusa la charge de Consul, au commencement de l'année, à cause qu'on l'avoit faict troisième.

Le xxiii^e Septembre 1604, arriva près la porte de Condom de ceste ville,⁵ une grande pierre de marbre taillée en rond pour servir de bassin à un Guffon. Elle avoit quarante pans de rondeur, et, environ, un pied et demy de haulteur. On la faisoit conduire pour Mons^r d'Espéron, à Cadillac. Elle avoist été prinse à L'Abbaye de Berdouse, près Mirande.⁶ Ceux qui faisoit la conduite assurarent avoir demeuré dix jours à venir depuis la ville de Condom jusques en ceste ville de Nérac. La dite pierre estoit tirée par quinze paires de bœufz, et avec de grandes roues de cannon. Tout le peuple sortoit de la ville, à grandes troupes pour la voir, comme chose prodigieuse. Ilz s'en partirent le lendemain matin xxvi^e Septembre 1604, tirant droit à Thouars, où ilz l'alloint mettre par eau.

Le dimanche matin xxvi^e Septembre 1604, les prisonniers de la Conciergerie de la Chambre de Guienne se sauvarent en nombre de cinq de la grande tour⁷ et descendirent avec des linsulz dans le fossé

¹ C'est aussi par eau, en s'embarquant à Thouars, que le président Chézac s'était rendu à Bordeaux. Il fallait assurément qu'il y eut là un service organisé.

² L'oncle du chroniqueur, fils d'Odat de Pérès, concierge du château du Roy, sous Henri I^{er} d'Albret. Voir l'introduction à la chronique.

³ Le chroniqueur lui-même.

⁴ C'était un procureur inscrit au livre des tailles de 1599, *Porte de Bordeaux*.

⁵ La porte de Condom s'ouvrait à l'extrémité de la rue de ce nom.

⁶ Dans la commune actuelle de Lasserre-Berdoues, département du Gers, arrondissement et canton de Mirande, à 4 kilomètres de cette ville, à 28 kilomètres d'Auch. Voir sur l'abbaye de Berdoues (*abbatia de Berdona, ordinis Cisterciensis*), le *Gallia Christiana*, t. I, col. 1020-1023.

⁷ Nous avons déjà dit que l'ancienne tour du Temple, adossée au Sénéchal, lui servait de prison. Cette tour, dont les ruines existent encore aujourd'hui, surplombait le fossé du château, sur la façade.

et puis par le Jeu de Paume,¹ droit des cuisines de la senerie² où ilz montèrent et sautèrent dans la rue. Pour passer par le dit fines-tron, ils rompirent une petite grille de fer. Mons^r Le Président Feydeau fit mettre Pauquin, concierge, dans la prison du Sénéchal.

Joseph Labinet, appoticaire,³ filz de Gaixiot, mourut de mort soudaine, le vi^e Octobre 1604.

La femme de M^r Bernard Ladebat⁴ arpenteur, après avoir languy l'espace de huit à dix mois, mourust le vendredy xxii^e Octobre 1604.

Monsieur de Soubiran, mary de Mademoiselle de Birac, mourust à sa maison du Dèhès le ⁵ 1604.

Jehanne de Paris, de ceste ville, estant au service de Mons^r de Bacalan, Advocat du Roy en la Chambre establee à Nérac,⁶ se laissa engrosser au clerc du dit sieur de Bacalan, et, après son accouchement qui fut vers Bourdellois,⁷ elle ayant recogneu sa faute et ycelle confessée au Consistoire il fust jugé, selon la discipline des Eglises Réformées, qu'elle feroit sa recoynissance peubliquement, un jour de dimenche. Ce qui fut fait le dimenche dernier Octobre 1604, au presche d'après disner, Mons^r de Mermet preschant. Cella donna occasion aux femmes de parler, et, y eust un grand barbottement

¹ Il y avait un jeu de Paume dans la rue de Condom, mais ce ne saurait être celui-là. Peut-être une partie des fossés était-elle affectée à ce jeu. Le nom de maître du jeu de Paume, au temps d'Henri IV qui aimait fort ce jeu et y perdait de grosses sommes, était Jean Saint-Denys. Le roi payait ses gages. (Archives de la Chambre des Comptes de Nérac.)

² Ce mot doit être mal transcrit. Ne serait-ce pas la Sederie ?

³ Il faut lire Joseph Larrinet, apothicaire, inscrit ainsi au livre des tailles de 1599, *Pourtal de Condom*. C'est une des rares fois que nous rencontrons le nom de Joseph.

⁴ Inscrit avec la qualité d'arpenteur au livre des tailles de 1599. *P. de Fontindère*.

⁵ Date en blanc dans l'original.

⁶ Renvoi à trois précédentes notes, une sur lui, une sur son mariage, une autre sur ses enfants.

⁷ C'est-à-dire vers le pays de Bordeaux.

et criérie¹ qui donna occasion au dit Mermet de reprendre vivement la confusion que estoit dans le Temple, au dit presche d'après disner.

Monsieur le président Lalanne² arriva de Bourdeaux en ceste ville pour présider en la Cour et Chambre de l'édict établie en la dite ville. le mardy ix^e Novambre 1604. Mess^{rs} les Consuls de la ville de Nérac envoyèrent un d'eux, avec deux Jurats, le recevoir jusques à Castelgeloux.³ Mess^{rs} les gentilshommes des environs de la ville lui furent audevant jusques auprès de Fargues⁴ pour le saluer, pouvant estre en nombre d'environ quinze ou vingt chevaux. Après, Mons^r de Laporte capp^{ne} du Chasteau de Nérac,⁵ accompagné d'environ autant ou plus, le salua presque au mesme lieu. Estant arrivé à Barbaste⁶ ou Mess^{rs} les Censuls avec tous les bourgeois l'attendoient avec leurs livrées, il fut salué et receu avec beaucoup de témoignages d'alaignesse. Et ce qui luy fit plaisir, après tout celà, ce fut de rencontrer une compagnie de petits enfans, avec tabour battant, qui lui firent aussi la révérence. Entrant à la porte de Fontindère,⁷

¹ Le mot n'est pas dans le *Dictionnaire de l'Académie française*, mais il est si pittoresque et si vivant, que l'on regrette qu'il n'ait pas obtenu des lettres de naturalisation. Si nous n'avons plus *criérée*, nous avons gardé *crierie*. L'irrévérencieux La Bruyère n'a pas craint de parler de l'importune crierie des avocats. Il est vrai que c'est d'après Théophraste et qu'il ne s'agit là que des avocats de l'Antiquité.

² Renvoi à une précédente note.

³ Chef-lieu de canton du département de Lot-et-Garonne, arrondissement de Nérac, à 32 kilomètres de cette ville, à 53 kilomètres d'Agen. Voir la *Monographie de la ville de Casteljaloux*, par M. J. - P. Samazeuilh, Nérac, 1860, in-8°.

⁴ Fargues, commune du département de Lot-et-Garonne, arrondissement de Nérac, canton de Damazan, à 13 kilomètres de cette ville, à 21 kilomètres de Nérac. Voir le *Dictionnaire de l'arrondissement de Nérac*, par Samazeuilh, p. 159-166.

⁵ Renvoi à une précédente note.

⁶ *Idem*..

⁷ Porte à l'extrémité de la rue Fontindère, à la hauteur de la fontaine qui coule contre le rempart.

Mess^{rs} de la Justice firent leur devoir, lui ayant fait une harangue Mons^r du Roy, lieuten^t gnal.¹ Il fut conté qu'il y avoit ixxxxiii hommes à cheval, à son entrée. Les Conseillers qui furent envoyés de son parlement estoient Mess^{rs} de Bavier,² Delibant,³ de Montauriol,⁴ et de Mons,⁵ Mess^{rs} de Camaing et de Loupes⁶ ayant esté continués pour servir une année. Les Consuls estoient : Pierre de Pérès, Ysaac de Pérès, et M^{re} Jehan Dupin. Le S^r Ysaac fut envoyé au dit Castelgeloux avec Mess^{rs} de Puyferré et de Pinollé,⁷ jurals.

Le xi^e Novembre 1604, arriva en ceste ville, une petite fille Flamende conduite par quatre ou cinq hommes flamands, aagée de huit à neuf ans, comme ils disoient ; la quelle n'avoit jamais eu de bras ny jambes, excepté qu'elle avoit une petite jambe comme au fond du ventre, avec quatre doigts au pied, du quel elle portoit aussi le man-

¹ Voir une note précédente.

² Jean de Bavier fut, plus tard, président au parlement de Bordeaux et il eut, de Françoise de Borye, un fils (Barthélemy), qui fut Conseiller au même parlement et qui épousa Anne de Gaufreteau (*Essai généalogique sur la famille Gaufreteau* déjà cité, p. 373). M. de Bavier avait été membre de la Chambre tripartie, établie à Bordeaux en 1578 (*Histoire du parlement de Bordeaux*, par M. Boscheron Des Portes, t. I, p. 264).

³ Le Conseiller Delibant n'est mentionné ni dans la *Chronique* de Gaufreteau, ni dans l'ouvrage de M. Boscheron Des Portes.

⁴ Même observation pour Montauriol.

⁵ Le Conseiller Jacques de Mons est mentionné par M. Boscheron Des Portes (t. I, p. 421, à la date de 1621) comme auteur, avec Thibaud de Camain, du rapport sur lequel Paul de Lescun fut condamné à mort. C'est de lui qu'il est question dans ce passage de la *Chronique* de Jean de Gaufreteau (t. II, p. 20) : « Jaques de Mons, Conseiller au parlement de Bourdeaux, bien que marié e estant encore en jeunesse, à sçavoir en l'age de vingt-huit à trente ans, fut si grandement affligé de la maladie de la pierre, qu'il se fit tailler e guerit. Mais il n'eut jamais enfants de sa dite première femme, ains seulement de la seconde et lorsqu'il estoit desja agé d'environ de cinquante à cinquante-cinq ans. » — Voir, sur M. de Mons, une *Lettre écrite d'Agen à Peiresc, en 1628, publiée* par M. Tamizey de Larroque, 1879.

⁶ Pour Camaing et Loupes, il faut renvoyer à deux notes précédentes.

⁷ Beau-frère du chroniqueur. En 1582, *remboursement à Guillaume Pinollé, bourgeois de Nérac* (Chambre des comptes de Nérac)

ger à la bouche et en vivoit. On lui faisoit aussi enfler une aiguille. Au reste, elle avoit le visage fort joly et estoit belle fille qui parloit plusieurs langages. On faisoit payer un soul pour la voir, étant logés chez Pierre Mahé mareschal,¹ au devant le Chastau.

Monsieur Le Président Lalanne fit sa harangue le xii^e Novembre 1604, à l'ouverture de la chambre. Il tinst environ une heure, discourant merueilleusement bien et doctement. Ycelle achevée, on procéda à la prestation du serment des avocats et procureurs. Mess^{rs} les Consuls eurent séance en l'audiance, en un banc séparé qu'ils avoit fait porter couvert d'un tapis avec fleurs de lys. Ils avoit leurs robes et chaperons consulaires, avec leur chapeau sur la tête. Les dits Consuls estoient : Pierre de Pérès, Isaac de Pérès et M^r Jehan Dupin, Jehan Roy, qui estoit troisieme, ayant refusé la charge, au commencement de l'année.

Catherine de Laporte, Dam^{lle} vefve de Mons. de Saint-Genes, cons^{se} en la cour de parlem^t de Bourdeaux,² mourust dans le Chasteau de Nérac, le dimenche xiii^e Novembre 1604.

Micheau Monatel,³ dit le Breton, tailleur, mourust le xxv^e Novembre 1604.

Monsieur le Couronel,⁴ fils de Monsieur le Mareschal d'Ornano, arriva en ceste ville, le lundy vi^e décembre 1604. Les Consuls le

¹ Inscrit au livre des tailles de 1599, *P. de Marcadiéu*. Le château se trouvait dans le quartier de ce Portail. Par *au-devant du château*, il faut entendre la place au blé actuelle.

² Inscrite au livre des tailles de 1599, *Pourtal du Marcadiéu*.

³ Michel Monatel dit Breton, ainsi inscrit sur le livre des tailles de 1599, *Port. du Marcadiéu*.

⁴ Jean-Baptiste d'Ornano, comte de de Montlaur ou de Montlor, naquit en juillet 1581, selon le *Dictionnaire* de Moréri, en 1583, selon le *Dictionnaire* de M. Lud. Lalanne, et mourut le 4 octobre 1626, selon le premier de ces recueils, le 16 septembre de la même année, selon le second de ces recueils, au château de Vincennes, empoisonné, dit-on ; mais on sait combien il faut se méfier de ces accusations d'empoisonnement. Le fils du maréchal d'Ornano fut chevalier des ordres du roi, colonel général des Corses, lieu-

furent saluer au *Grand Patissier*¹ où il se logea. Il s'en alla, le mercredi matin, 8^e du dit mois et an.

Ysabeau Galabert, vefve de feu Berthomieu Nourrit, mourut d'une pleurésie, le xi^e Décembre 1604.

Le dit jour, la femme de Peyrothon Delarrey,² dit Monisson, mourust.

Madame La Présidente de Lalanne arriva en ceste ville, venant trouver le dit sieur Président, le vendredi xxiii^e Décembre 1604.

1605.

Mons^r de S^t Marthin, fils de Mons^r de Laporte,³ partit de ceste ville p^r s'en aller en Cour, le lundy xxiii^e Janvier 1605. Il arriva le xviii^e Juin aud^e an.

Marguerite Venier, vefve a feu Armand Davance, femme fort vieille, mourust à sa métairie d'Espienx, le ii^e Fébrier 1605.

Madame La Présidente de Lalanne partist de ceste ville, le 5^e Fevrier 1605, p^r s'en aller en diligence trouver Mons^r de Bazas, évesque,⁴ son honcle, qu'on disoit estre mort ce qui ne fust pas, ains

tenant-général en Normandie, gouverneur de Gaston d'Orléans, maréchal de France (7 avril 1626).

¹ Au quartier Marcadiou, qui était le plus nouveau au xvi^e siècle et le mieux habité, on comptait trois patissiers : Pierre Dubedat, Oddet Marchand et Jehan Brun. Lequel des trois était le grand patissier et eut l'honneur de recevoir le fils du maréchal d'Ornano?

² Inscrit au livre des tailles de 1577, *P. du Pont*.

³ Ainsi appelé du nom du domaine de Saint-Martin, appartenant au Capitaine de Laporte, gouverneur du château.

⁴ Arnaud de Pontac, fils de Jean de Pontac, greffier civil et criminel au parlement de Bordeaux, et de Jeanne de Bellon, naquit à Bordeaux vers 1530, devint évêque de Bazas en 1572, et mourut au château des Jauberthes, non le 6 février, comme le rapporte notre chroniqueur, ni le 4 février, comme l'avancent les rédacteurs du *Gallia Christiana* (t. I, col. 424), et, après eux, le rédacteur de la généalogie de la maison de Pontac (*Nobiliaire de Guienne*

seulement, malade d'une difficulté d'urine. Le dit S^r évêque décéda le lendemain, vi^e dud^t mois que dessus, bien qu'on fit courir le bruit qu'il se portoit [bien], à cause qu'on faisait office.¹

Par arrest de la Chambre du mercredi xvi^e Février 1605, fut pendu et estranglé Benjamin Iounard, de Bregerac,² pour estre sorcier, et après bruslé sur les Embarrats,³ près du Griffon.

M^r David Vacquier,⁴ Procureur Général d'Albret au siège de Nérac et auditeur en la Chambre des Comptes, après avoir demeuré quinze ou seze ans au service de feu Madame, sœur unique du Roy Henry 4^e, roy de France et de Navarre,⁵ arriva en ceste ville le lundy xxi^e Février 1605.

La rivière de Bayse⁶ se desborda le dit jour xxi^e Février, entrant dans la rue de la ville bien avant devant le Molin.⁷ Se fut à cause des

et de Gascogne, t. II, p. 257), mais le 27 février, comme l'atteste l'archidiacre Dupuy (*Les Honneurs funèbres de messire Arnaud de Pontac*, édition de M. H. Ribadieu, Bordeaux, 1854, p. 9), et comme l'a répété l'auteur anonyme d'une excellente *Notice sur messire Arnaud de Pontac* (Bazas, sans date, mai 1878, p. 30).

¹ C'est-à-dire qu'on intriguait pour avoir sa succession.

² Bergerac, chef-lieu d'arrondissement du département de la Dordogne.

³ Partie de la ville comprise entre le château et le cours du Griffon. L'ancien rempart, avant l'agrandissement de la ville par Antoine de Bourbon, marquait la limite des *embarrats*.

⁴ Sur David Vacquier, sieur d'Arconques, qui, le 25 octobre 1605, épousa Ester de Rabaz, fille de Jacques de Rabaz, seigneur de Mongie, et qui vivait encore en 1627, voir la *Biographie de l'arrondissement de Nérac*, par J.-F. Samazeuilh, p. 844.

⁵ Catherine de Navarre, qui a été l'objet d'une note.

⁶ Voir, dans la *Guirlande des Marguerites*, p. 19, un sonnet de M. Goux avec la note de M. F. D.

⁷ On disait autrefois *molin* pour *moulin* (du bas-latin *molinus* dont a été formé aussi le *molino* des Espagnols et des Italiens). M. Littré a trouvé *molin* dans des textes du xiii^e siècle, du xiiii^e, du xve, mais non du xvi^e. Il

pluyes qu'il fit quinze ou dix-huit jours auparavant. Cela fut cause que les pauvres manœuvres patirent, ne pouvant s'occuper à aucun travail.

Estienne Coneron, des Iles d'Oloron,¹ estant à la poursuite d'un sien procès, décéda au logis de Galiot Blondel, serrurier, le xxi^e Février 1605.

La femme de M^r David Lachapelle, procureur en la Cour et Chambre de Nérac, décéda le judy xxiii^e Février 1605, au logis de feu Guillaume Massartic.²

Monsieur de Laforce, lieutenant pour le Roy au pays souverain de Béarn³ venant de la Court, passa en ceste ville, le dernier jour de Février 1685, où il coucha une nuit seulement. Et le lendemain, il s'en alla, après avoir disné au Chasteau, avec Mons^r Le Président Lalanne. Le dit S^r de Laforce logea en ville, chès M^r Jacques de Laruffie,⁴ Trésorier Général d'Albret, près le Chasteau.

est curieux de constater la persistance à Nérac, dans les premières années du xvii^e siècle, d'une façon de parler qui avait disparu depuis si longtemps du reste de la France. Ce moulin est celui qui appartenait jadis pour un quart au roi de Navarre et pour trois quarts à M. de Brizac, et qui est aujourd'hui à M. Baraignes.

¹ Le chroniqueur veut, sans doute, parler de l'île de Ré et de l'île d'Oléron, car il n'y a qu'une seule île d'Oleron, située vis-à-vis des bouches de la Seudre et de la Charente, à deux kilomètres du continent.

² Inscrit au livre des tailles de 1599. *P. Marcadieu*. Ce nom existe encore à Nérac.

³ F. Nompar de Caumont revenait du château de la Force où, comme il nous l'apprend dans ses *Mémoires* (t. I, p. 173), il s'était arrêté, après avoir servi son quartier auprès de Sa Majesté. Ce fut « au commencement de l'année » que, d'après les *Mémoires*, « le sieur de la Force retourna en Béarn. »

⁴ Jacques de Laruffie, fils cadet de Jean de Laruffie et de Marie de Podensan, et petit-fils de Jean de Laruffie et de Françoise d'Albret, épousa Marie de Besme, qui lui donna Pierre de Laruffie et deux filles, dont l'une devint la femme d'Arnaud de Bordeneuve, le 22 juin 1646. Voir la *Biographie*

M^r Thobie de Brassay ayant achapté un estat de secrétaire de chancellerie¹ en la Cour de Parlement de Bourdeaux, au commencement du mois de Mars 1605, estant de retour en ceste ville, il pria Mess^{rs} de Mermet, de Masparrante, et de Lanusse,² Ministres, de permettre qu'il fit dresser un siège dans le temple où se dit le presche, ce qui lui fut accordé à l'issue du presche du Judy x^e du dit mois de Mars où se trouvèrent les dits trois Ministres et quatre Anciens du Consistoire³ seulement. Moyennant la quelle permission, le dit sieur de Brassay commença à se^r travailler à la construction du dit banc au fons de celluy de Mess^{rs} de la Cour et Chambre de l'Edict et audessus de celluy de Mess^{rs} les officiers du siège de la présente ville. Ce qu'estant entendu par les dits officiers et consuls de la dite ville, ils s'oposèrent à ce que le dit banc ne fut dressé. Et à ses fins, baillèrent req^{te} en la dite Cour et Chambre, comme pareillement le dit sieur de Brassay, pour luy estre permis de le fère dresser, ausquelles fut apoincté que les parties en viendroient le lendemain en la Chambre, qu'estoit le samedy xii^e du dit mois de Mars. Où n'ayant comparu toutes parties, furent renvoyées au lundi ensuyvant à cause que tous

de l'arrondissement de Nérac, p. 515. En ce qui touche à la charge de trésorier dont il est parlé si souvent dans la Chronique, voici ce qu'en dit du Haillan, au livre IV de l'Estat des affaires de France : « Les trésoriers d'a present n'ont aucun maniemment des deniers, ains seulement soin du bien et domaine royal, iceluy bailler à ferme et le mesnager en bon père de famille. Font leurs chevauchées sur le pays où s'étend leur charge, y suspendant tous officiers malversans pour ce regard, et y en commettent d'autres. Et devoient être présens en la chambre des comptes à la clôture des comptes d'iceux trésoriers et receveurs généraux. » Toutes ces charges étaient vénales.

¹ Dans son livre de *l'Estat des affaires de France*, Livre IV, du Haillan dit que « les secrétaires de chancellerie furent au commencement nommés clerks de France, puis notaires et secrétaires d'icelle maison et couronne. » C'était la même charge qu'ils occupaient au parlement. Entr'autres biens possédés par M. Thobie de Brassay, en 1605, nous citerons le *petit Guilhem* et le *Cauderé* (Voir livre Terrier).

² Ces trois personnages ont été déjà et plusieurs fois cités.

³ Les membres du Consistoire sont appelés Anciens.

n'en furent prests. Les dites parties furent encore remises à plaider en l'audience, ce qui fuct fait le lundi xxi^e Mars 1605, Lacourtiade plaidant pour le dit sieur de Brassay, Pérès¹ pour les officiers, et Closanges pour les Consuls. Les dits plaidés, avec cellui de Mess^{rs} les gens du Roy, durarent deux heures entières. Par arrest fut ordonné que, sur le plaidé des parties, les pièces seraient mises au Conseil. Depuis, l'affaire demeura sans estre jugée, n'ayant esté poursuivy par aucun des parties.

(A continuer.)

¹ Jean de Pérès, fils de Pierre de Pérès et de Jehanne de Lavallade. Voir Introduction, p. 27. Jehan de Pérès, avocat, est inscrit au livre des tailles de 1599, P. de Bourdeaux.

NOTES HISTORIQUES

SUR DES

MONUMENTS FÉODaux OU RELIGIEUX

DU DÉPARTEMENT DE LOT-ET-GARONNE.¹

(Suite)

IX

SÉRIGNAC. — GOULARD. — BRAX. — ADDITIONS ET RECTIFICATIONS
RELATIVES A LA VILLE DE NÉRAC.

SÉRIGNAC. — Construit dans la plaine, entre le chemin de grande communication n° 19 et le canal latéral à la Garonne, Sérignac est entouré de sept clochers : de Béquin, Resteau, Montesquieu, Saint-Léger, Mourrens et Goulard, sur la rive gauche de la Garonne, et de Saint-Hilaire de Colayrac, sur la rive droite.

Les parties les plus importantes de l'église de Sérignac seraient de la période latine et antérieures à l'an 1000 (xi^e siècle), d'après M. l'abbé Barrère, qui en donne la description suivante dans son *Histoire religieuse et Monumentale du Diocèse d'Agen* ;

« La tour, l'abside et une partie du corps de l'église de Sérignac présentent également le même système de petit appareil. Mais ici, il est tellement prodigué, chose si rare dans nos vieilles églises de l'Agenais, que nous ne craignons pas d'attribuer cette construction

¹ Voir page 81. — 1880.

à la période latine, soit qu'elle ait échappé au marteau des Normands, soit qu'elle ait été rétablie immédiatement après leur passage. Circulaire à l'intérieur, la vieille abside de Sérignac est terminée extérieurement par des pans coupés. Cette disposition remarquable n'est pas unique, mais elle est fort rare, même dans les nombreux monuments de la période romane qui succéda au style latin. On la retrouve dans la cathédrale de Carpentras.

• Plus près d'Agen, l'église de Brax porte aussi quelques fragments de ce même caractère ; mais nulle part il ne se montre comme à l'église de Sainte-Radegonde, à trois kilomètres de la même ville. Ici toute la zone supérieure de l'abside est séparée par des cordons de briques qui maintiennent les assises du petit appareil et leur servent en même temps de décoration (Pl. II, n° 12). Je ne vois, je l'avoue, rien que l'on puisse opposer ici à l'opinion que nous défendons, et il faudrait renoncer à trouver dans la Guienne des monuments chrétiens antérieurs au ^x^e siècle, si on s'efforçait de les méconnaître à Sainte-Radegonde et à Sérignac. » (L'abbé BARRÈRE, *Hist. relig. et monumentale du diocèse d'Agen*, tom. I, p. 208). On peut voir aussi l'opinion de M. Georges Tholin, dans ses *Etudes sur l'Architecture religieuse de l'Agenais*, déjà citées, p. 102 à 104.

Le bourg entourant l'église serait du ^{xiii}^e siècle, d'après les coutumes du lieu écrites en langue gasconne ou du pays. Voici le commencement de ces coutumes de Sérignac, données par Gaston VII, vicomte de Béarn et de Bruilhois, et Gailhard, abbé de Figeac et prieur de Layrac.

• In nomine patris et filii et spiritus sancti, amen. En l'an de nostre
• Senhor m° CC° LXXIII, el mes de setembre. Nos en Gaston, per la
• gratia de Deu, vescomte de Béarn, en Galhart, per la gratia de
• Deu, abas de Fiiac et ministre del priorat de Layrac, per la gratia
• de Deu e de madona Sancta Maria, donam et autreiam per totz
• nos e per nostres successors per tos temps, als nostres amatz ; a
• totz e a cadun los abitans et abitadors de Serinhac en levesquat
• d'Aianes, loqual nos aven hedificatz en honor de Deu tot poderos
• e de la gloriosa nostra dona Sancta Maria, e de totz sancz et de
• todas sanctas, las costumas de Serinhac.

• Prumerament lor autriam per costume que totz hom del
prodig loc.... »

Après la rédaction de tous les articles, les deux seigneurs Gaston VII, vicomte de Béarn et de Bruilhois, et Gaillard, abbé de

Figeac et ministre du prieuré de Layrac, établissent la juridiction ou l'honneur de Sérignac dans les termes suivants :

« Establem launor de Serinhac daisi que a Guarona la ios de ios
« Bequi, dessi que al riou qui passa prop de Auta riba, et de qui en
« sus dessi que als dex de Santa Columba, et de Montanhac, e dels
« dex de Montz Esquiou.

« En testimonia de perdurabla fermetatz de totas las avantz dichas
« causas, nos avantz Guaston, vescomte de Bearn, e nos en Gualhartz,
« abas de Fiiac, ministre del priorat de Layrac, per nos et per totz
« lo covent daquel meteys prior, avem segelatz aquestz presentz
« escrioutz, am nostres sagles. » (*Manuscrit en parchemin, déposé
aux Archives de département du Lot-et-Garonne* ; il me paraît du
xiv^e siècle ; je n'ai pas vu les scels que les deux seigneurs disent
y avoir apposé).

En 1273, les seigneurs de Sérignac étaient donc le vicomte de Bruilhois et le prieur de Layrac.

A peu près un siècle plus tard, le seigneur de Bruilhois se dessaisit de sa part de la Seigneurie de Sérignac qu'il avait conservée jusqu'à. En effet, le 7 juin 1365, Jean d'Armagnac, vicomte de Bruilhois, de Fezensaguet et de Creysse, donne à noble homme Gaillard de La Mothe, la portion de la terre de Sérignac, en Bruilhois, diocèse de Condom, qui appartient audit vicomte. Il retient pour lui ou se réserve le ressort, la supériorité de l'hommage et le serment de fidélité. Il veut, en outre, que tous les premiers appels des sentences rendues par le juge de Sérignac soient portées, par ledit Gaillard de La Mothe et ses successeurs, à son lieu de La Plume, c'est-à-dire au bailliage de Bruilhois, qu'il appelle *sa cour générale de Bruilhois*, et fassent tout ce que les autres barons de Bruilhois sont tenus de faire (*retentis sibi ressorto et superioritate homagii, et fidelitatis juramento..... ei primis appellationibus ad locum suum de Pluma devolvendis..... et quod idem dominus vicecomes..... habeat homagium et omnem superioritatem, ressortum et omnes primas appellationes locorum prædictorum penès se et successores suos primæ appellationes sint necessariæ..... et quod idem dominus Gaillardus et ejus successores veniant ad curiam generalem Brulhesii debent et alia faciant prout alii barones Brulhesii debent et tenentur facere.....*) (*Donation produite devant le parlement de Toulouse, par Jean-Gabriel de Pellicier, bailli et juge d'appaux du bailliage et*

vicomté de Bruilhois, siège de la ville de La Plume, et par Jacques Besse de Bouhebert, conseiller et procureur du roi audit bailliage. Cette donation est visée dans l'arrêt rendu à Toulouse par ladite Cour de Parlement, le 6 juillet 1782, en faveur des officiers du bailliage de Bruilhois, contre les officiers du sénéchal de Lectoure).

Ce Gaillard de La Mothe, seigneur en partie de Sérignac, en vertu de la donation faite en sa faveur le 8 juin 1365 par le vicomte de Bruilhois, est probablement le père ou le proche parent de Bertrand de La Mothe, seigneur de Bruch, vers la fin du même siècle, demeuré sept ans prisonnier dans ledit château et délivré par Pons de Castillon, auquel il donna, l'an 1308, son dit château de Bruch, à peu près limitrophe de Sérignac.

Le 30 octobre 1562, Jeanne d'Albret, reine de Navarre et vicomtesse de Bruilhois, vend à pacte de rachat perpétuel à Jean de Secondat, seigneur de Roques, les sept terres et seigneuries de Roquefort, Sérignac, Montesquieu, Ségougnac, Plaichac, Goulard et Cuq, situées en Bruilhois. Elle fait cette vente sous la réserve des foi et hommage, et ressort des appellations qui seront interjetées et relevées, ainsi qu'il est accoutumé, des juges ordinaires desdites terres et seigneuries, par devant ses bailli de Bruilhois et sénéchal d'Armagnac respectivement. La même reine donne de nouvelles lettres patentes les 22 décembre 1562 et 16 janvier suivant, pour ratifier les premières, aux charges, conditions et réservations déclarées en sesdites lettres. Elle mande et enjoint que les premières lettres et les présentes soient insinuées, lues, publiées et enregistrées dans les cours où elles seront adressées.

Les sept terres ayant justice et situées dans la vicomté et le bailliage de Bruilhois, avaient précédemment été confisquées sur Pierre de Secondat, seigneur de Roques, père dudit Jean.

On a pu remarquer dans la citation précédente, que la vente des sept seigneuries avait été faite à *pacte de rachat perpétuel* ; en sorte que Jean de Secondat ou ses successeurs pouvaient, un jour ou l'autre, être remboursés du prix d'achat et par suite dépossédés des fiefs acquis.

Henri de Bourbon, roi de Navarre (qui fut plus tard Henri IV, roi de France), constate dans un acte du 19 décembre 1576, la cession faite le 31 octobre 1562, par la reine sa mère, à Jean de Secondat, seigneur de Roques, des terres et seigneuries de Roquefort, Sérignac,

Montesquieu, Ségougnac, Plaichac, Goulard et Cuq, à condition de rachat perpétuel, sous les réservations de foi et hommage, ressort des appellations, etc. Le roi, par le même acte de 1576, vend, cède et transporte à perpétuité audit Jean de Secondat, seigneur de Roques, *ladite faculté de rachat réservée par la reine Jeanne d'Albret, sa mère*, pour la somme de 14,000 livres, ensemble tous et chacuns les autres droits et devoirs seigneuriaux lui appartenant. Le monarque se réserve seulement les foi et hommage, et le ressort des appellations qui seront interjetées des juges et cours ordinaires desdits lieux, par devant le bailli de Bruilhois et le sénéchal d'Armagnac, ainsi qu'il est accoutumé (*Lettres patentes produites devant la cour de parlement de Toulouse, et visées dans l'Arrêt du 6 juillet 1782*).

Vers 1606, Sérignac devint ville royale par le rachat de la seigneurie.

GOULARD. — L'église Saint-Orens de Goulard, située dans la plaine entre Sérignac et Brax, doit, comme tant d'autres, avoir reçu son nom de la famille de Galard, qui avait la seigneurie d'un si grand nombre de paroisses sur la rive gauche de la Garonne, et dont le nom était fort souvent écrit et prononcé de Goulard et de Goulard.

Elle est d'architecture romane à chevet plat.

Les dix églises d'architecture romane en totalité ou en partie et à chevet plat, citées par M. Georges Tholin, pages 59 à 67, sont :

Saint-Martin de Marmont-Pachas.

Saint Chaliès (Blanquefort).

Saint-Simon (Saint-Pé-Saint-Simon).

Saint-Pau (Meylan).

Saint-Orens de Goulard, près Brax.

Saint-Etienne de Fontarède, près Moncaut.

Saint-Léon.

Saint-Etienne de Montgaillard.

Saint-Salvy de Sauvagnas.

Saint-Jean-Baptiste du Nom-Dieu.

Les six premières églises ont des travées de chevet plus étroites que leurs nefs ; les quatre autres sont de simples *cella* rectangu-

lares. D'après M. de Cougny il faudrait remonter au-delà du Moyen-Age pour trouver l'origine du plan des églises à chevet plat. Ces édifices seraient des copies de temples païens.

Goulard est l'une des terres et seigneuries ayant justice, confisquées sur Pierre de Secondat, seigneur de Roques, etc., conseiller du roi, trésorier général des finances aux pays, généralité et duché de Guienne, et qui furent revendues à son fils Jean de Secondat, seigneur de Roques, en 1562 et 1576, par Jeanne d'Albret et son fils Henri de Bourbon.

Au dernier siècle, MM. de Secondat de Montesquieu avaient la justice dans la paroisse de Goulard. Les fiefs et rentes, lods et ventes appartenaient au chapitre Saint-Sernin de Toulouse (*Estat des justices royales, bannerettes ou seigneuriales du bailliage de Bruilhois et nom des seigneurs, envoyé le 12 février 1737, par M. M^e Pierre Besse de Bouheben, conseiller et procureur du roi au dit bailliage, à M. le Procureur-général du roi au parlement de Toulouse*). On peut voir cet Estat des justices et des seigneurs, reproduit textuellement au troisième volume du *Nobiliaire de Guienne et de Gascogne*, p. 64).

BRAX. — L'église Saint-Pierre de Brax, appelée Saint-Martin de Brax au XIII^e siècle, est construite dans la haute plaine et plus rapprochée d'Agen que de Sérignac. Le petit appareil a été employé pour cet édifice, mais en moindre proportion, dit M. l'abbé Barrère, que dans les églises de Notre-Dame de Sérignac, Sainte-Radegonde et l'ancienne tour de l'église Saint-Hilaire d'Agen. La sculpture des chapiteaux est dans le style du XI^e siècle.

M. Georges Tholin consacre le chapitre IV de ses Etudes sur l'Architecture religieuse de l'Agenais aux églises romanes dont le sanctuaire, moins large que la nef, est composé d'une abside et d'une travée de chœur. Il ajoute que ces édicules ont pour clocher un pignon-arcades élevé au-dessus de la façade occidentale. Il cite, au nombre des églises de ce genre, pages 68 à 90,

Saint-Jean-Baptiste ou Saint-Vincent de Calezun.

L'Oratoire d'Aubiac (dit la Gleyzette).

Sainte-Rafine de Gaujac (Frégimont).

Saint-Martin de Doulournac (Madaillan).

Saint-Pierre de Brax.

Saint-Pierre de Massoulès.

Saint-Pierre de Grayssas.

Saint-Barthélemi de Lisse.

Saint-Pierre de Buzet.

Laussou.

Saint-Barthélemi de Devillac.

Saint-Laurent (Lusignan-Grand).

Notre-Dame de Blanquefort.

Saint-Bazile de Lusignan-Grand.

Notre-Dame de Bias de Villeneuve.

Sainte-Colombe de Duras.

Saint-Savin (Villefranche du Queyran).

Saint-Médard (Clermont-dessous).

Notre-Dame d'Andiran.

La Magdeleine (Caubeyres).

Notre-Dame d'Ambrus.

Saint-Léger.

Messire Géraud de La Berze, chevalier, et Amanieu de La Berze, damoiseau, frères, donnent à l'évêque d'Agen la quatrième partie de la dime du blé et du vin qu'ils perçoivent dans la paroisse Saint-Martin de Brax, et la quatrième partie des dimes de l'abbaye de Tourches (nom difficile à lire) et du prieuré de Sainte-Foy. — Par le même acte, Bernard de La Barde, damoiseau, donne au même évêque la quatrième partie de la dime de la même paroisse Saint-Martin de Brax (*Cartulaire d'Agen*. Bulles cotées par lettres AZ et DR).

MM. du Bouzet, marquis de Marin, furent seigneurs de Sainte-Colombe et de Brax durant le ^{xvii}^e siècle et le commencement du ^{xviii}^e. Ils eurent pour successeurs MM. Laclaverie de Sainte-Colombe, en qualité de seigneurs de Sainte-Colombe et de Brax.

Pendant près de deux siècles, MM. de Saint-Gilis de Grave ont été coseigneurs de Brax, parce que leur château ou fief de Grave était situé dans la commune de Brax.

En 1737, la justice de Brax appartenait à M. du Bouzet, marquis de Marin, et à M^{re} de Saint-Gilis de Grave (Estat des justices, cité).

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Relatives à la ville de Nérac.

Les Notes historiques sur la ville de Nérac, insérées aux pages 396 et suivantes du tome VI, de la *Revue de l'Agenais* m'ont valu la lettre fort courtoise et très obligeante, dans laquelle M. Faugère-Dubourg rectifie quelques erreurs peu importantes, confirme certains faits, en signale de nouveaux et pose deux questions.

On lit toujours avec plaisir et avec fruit ce qui vient de M. Faugère-Dubourg; je vais dès lors donner sa lettre et essayer de répondre aux questions posées :

Nérac, 23 novembre 1879.

« MONSIEUR,

« Vous avez trop souvent prouvé combien vous êtes consciencieux en fait d'histoire locale, pour ne pas accueillir favorablement une petite observation au sujet de votre dernier article de la *Revue de l'Agenais*, relativement à la ville de Nérac. »

Vous avez écrit ceci :

« Un vieux pont en pierre ayant deux arches en ogive et encore existant, fut, jusque sous le gouvernement de la Restauration, la seule voie de communication entre la ville de Nérac, située sur la rive gauche de la Baïse, et le Petit-Nérac, bâti sur la rive opposée. »

« Tout d'abord, ce vieux pont en pierre dont vous parlez a trois arches au lieu de deux, mais vous ne devez pas ignorer non plus que le pont d'une seule arche, élevé sur les plans et sous la direction de M. de Bourrousse de Laffore, fut construit un peu en amont d'un autre vieux pont à trois arches aussi, par lequel on entraît à Nérac en venant d'Agen et qui, bien avant la Restauration, mettait en communication les deux rives. Ce vieux pont ne fut démoli que quand on bâtit le nouveau, et une eau-forte de la *Guirlande des Marguerites* le représente tel qu'il était encore en 1793.

« Et, maintenant, laissez-moi vous remercier, Monsieur, d'avoir éclairci le mystère qui pesait sur le château de Birac et qui avait tant inquiété M. Samazeuilh. Je n'avais fait que l'effleurer moi-même dans la note de la *Chronique Pérès* que vous me faites l'honneur d'attribuer à M. Tamizey de Larroque. Je suis fier de la confusion et surtout heureux d'avoir provoqué des renseignements puisés à des sources authentiques. Ce château appartenait en effet à la famille de Lart, on n'en saurait plus douter, et ce qui confirme votre révélation, c'est que la rue latérale qui longe encore le château de Birac et mène de la rue de Condom aux Grandes Allées, c'est-à-dire aux anciens remparts, porte toujours le nom du *Pont de Lard*, corruption de *Pont de Lart*, ainsi qu'il est dit dans le dénombrement cité par vous de 1538.

• Par exemple, la maison louée en 1598 au comte de Panjas, selon la *Chronique d'Isaac de Pérès*, appartenait-elle bien à Joseph de Lard, seigneur de Birac et d'Aubiac, ou à sa fille unique Renée de Lart, mariée à Agésilas de Narbonne Lara ? Je n'oserais l'affirmer, même après vous, et voici pourquoi. Dans le livre des tailles de 1599, qui a échappé à l'incendie de la maison de ville de Nérac de 1610, je n'ai trouvé inscrit au quartier du Portal de Condom que *Gabrielle de Lard damoysselle mariée à Francoys Souviran*. C'étaient là, selon toute probabilité, les propriétaires du château de Birac en 1599 et aussi en 1598. Tout au contraire, le sieur de Birac propriétaire du Cazaou du Bosc et du Brana inscrits au livre terrier de 1611, pourrait bien être le Joseph de Lart, seigneur de Birac et d'Aubiac que vous signalez.

« Qui était ce Francoys Souviran marié à Gabrielle de Lard ? d'où venait ce nom de Birac ? Autant de questions que je laisse à votre perspicacité le soin de résoudre. Je dois vous indiquer aussi un de Lart de Régalières, seigneur de Montagnac, dont j'ai en mains une reconnaissance sur parchemin de 1631. Il était parent des de Frère de Montagnac, d'Andiran et de Hordosse auxquels on rattache, je ne sais trop comment, le poète Saluste du Bartas.

Je suis sûr, Monsieur, que vous me saurez gré du respect de la vérité historique qui m'a inspiré cette lettre et je vous prie d'agréer l'assurance de ma considération très distinguée.

« FAUGÈRE-DUBOURG. »

Je ne suis pas de Nérac, mes souvenirs étaient confus, puisque je n'attribue que deux arches à un pont qui en a trois, et j'ignorais qu'à cent ou cent cinquante mètres en amont de celui-ci un autre pont de trois arches eût existé avant qu'un ingénieur, frère de mon père, ait fait construire le pont actuel d'une seule arche, vis-à-vis le château des sires et ducs d'Albret. Je remercie M. Faugère-Dubourg d'avoir rectifié cette erreur et cette omission.

Au Moyen-Age, du ix^e ou x^e siècle au xv^e, le château ou la forteresse d'une petite ville était le lieu de refuge, de protection et de dernière espérance de la population; il devait, avant tout, être à l'abri d'une surprise. A cette époque, dis-je, de combats incessants et d'escalades nocturnes, où le métier des chevaliers et des hommes d'armes était plus dur, quoi qu'on en dise, que celui d'un villageois du xix^e siècle, on traversait incontestablement le vieux pont actuel du Petit-Nérac pour aller vers La Plume ou Agen. Le pont, démoli sous la Restauration et remplacé par celui d'une seule arche, n'a pas dû être construit *avant* le xv^e siècle, sans quoi il aurait été un danger permanent pour le château de Nérac, en livrant le pied des murailles à l'ennemi.

Pendant le Moyen-Age, au contraire, à l'autre extrémité de la ville de Nérac, un pont sur la Baïse, appelé le *Pont de Lard*, situé à la hauteur de la porte de Condom, mettait cette porte en communication avec la rive droite, c'est-à-dire avec les chemins du château de Nazareth, de Francescas, etc. Le pont de Lard existait, j'en atteste son nom mentionné dans les titres publics et anciens déjà cités et encore conservés de nos jours. Il avait son utilité, sa raison d'être, comme le vieux pont du Petit-Nérac, et ne pouvait en rien être un danger pour le château de Nérac ou des sires d'Albret.

Ainsi, le *Pont de Lard* ou *de Lart* sur la Baïse, en amont de Nérac, principale ville de l'Albret, était situé à la hauteur de la Porte de Condom, comme nous l'apprend le dénombrement cité du 8 octobre 1538 (voir tome VI, p. 402); et, de nos jours encore, la *rue du pont de Lard*, nous dit M. Faugère-Dubourg, longe le château de Birac, et mène, de la rue de Condom aux grandes Allées, qui ont remplacé les fossés extérieurs entourant de ce côté les remparts de la ville. Cela prouve qu'au Moyen-Age tel ou tel membre de la famille de Lard laissa un souvenir durable à Nérac.

Un document officiel de la plus haute importance constate que les

de Lard sont au nombre des seigneurs possédant de grands fiefs en Albret, sous le règne de saint Louis et vers la fin du ^{xiii}^e siècle.

Edouard I^{er}, roi d'Angleterre de 1272 à 1307, était fils du roi Henri III et d'Eléonore de Provence, petit-fils du roi Jean-Sans-Terre et d'Isabelle d'Angoulême, et arrière-petit-fils d'Henri II Plantagenet, comte d'Anjou, roi d'Angleterre, et d'Eléonore, duchesse de Guienne. Il était donc, par sa bisaïeule, duc de Guienne et comte d'Agenais. Il voulut recevoir les hommages qui lui étaient dus en cette dernière qualité. En conséquence, par ordonnance royale, datée de Monflanquin le 12 novembre 1286, il nomme trois commissaires pour recevoir ces hommages : Raymond de Champagne, chevalier, M^e Bernard de Saint-Loup et Bernard de Martin, bourgeois et juges d'Agen. — Le 17 novembre 1286, Bernard de Lart jeune, fils de Guy de Lart, reconnaît au nom de son père, tenir dudit roi d'Angleterre, duc de Guienne et comte d'Agenais, *affarium* (le fief) de Calonges, et devoir, de concert avec son *partionnaire*, fournir un chevalier pour l'armée, conformément aux coutumes d'Agenais (115. *Item Bernardus de Lart junior, filius Vidonis de Lart, nomine dicti patris sui recognovit quod ipse tenet a domino nostro rege affarium de Calongis cum suo partionario pro quo recognovit quod debent ambo insimul facere unum militem de exercitu secundum consuetudines Agennenses*). (Archives hist. du département de la Gironde, tome I, p. 379.)¹

¹ Chevaliers ou damoiseaux coseigneurs de Calonges en Albret, ou possédant diverses portions de la seigneurie ou du château de Calonges en 1286 :

Mancipius de Calonges doit pour le château de Calonges, avec ses partionnaires ou coseigneurs, un chevalier ou écuyer armé et à cheval.

Alardis de Calonges, épouse de Falquet de La Roche, damoiseau, doit pour la huitième partie du château de Calonges, avec ses partionnaires ou coseigneurs, un chevalier ou damoiseau.

Bèrot, Arnaud Gardie et Vital de Laur frères, doivent, par indivis, pour la sixième partie du château de Calonges, la sixième partie d'un chevalier ou damoiseau armé.

Amanieu de Cantiran, et Jean de Cantiran et ses autres neveux doivent, pour le quart du château de Calonges, le quart d'un chevalier ou écuyer armé.

A cause de son importance, le château ou la seigneurie de Calonges doit deux chevaliers au comte d'Agenais. Un de ces deux est dû, par égales portions, par Mancipius de Calonges et Guy de Lart; l'autre chevalier est dû par les autres coseigneurs, chacun en proportion de la part de seigneurie qu'il possède.

Le même jour, Bernard de Lart jeune, fait un second hommage. Il déclare que Guy de Lart, son père, possède la cinquième partie du château de Lisse, et doit la cinquième partie d'un chevalier (*Item, quintam partem castri de Lissa, pro qua dixit quod debet facere quintam partem in uno milite de exercitu secundum consuetudines Agennenses*). (*Idem, idem, p. 379.*)

Les autres coseigneurs du château de Lisse, en 1286, sont Pierre de Peralonga, pour la huitième partie; Pierre d'Auvignon, chevalier, pour un quart; Bernard de Filartigue, pour un quart (*Idem, idem, p. 358, 375, 379*).

M. Faugère-Dubourg se demande si la maison, louée en 1598 au comte de Panjas, selon la *Chronique d'Isaac de Pérès*, appartenait bien, comme je l'ai dit, à Joseph de Lard, seigneur de Birac et d'Aubiac, ou à sa fille unique Renée de Lard, épouse d'Agésilas de Narbonne Lara. Il puise ses doutes dans un livre fort respectable, mais qui a besoin d'être interprété.

« Dans le livre des Tailles de 1599, dit-il... je n'ai trouvé inscrit au quartier du portal de Condom, que Gabrielle de Lard, damoiselle mariée à Francoys Souviran. C'étaient là, selon toute probabilité, les propriétaires du château de Birac en 1599 et aussi en 1598. Tout au contraire, le sieur de Birac, propriétaire du Cazau du Bosc et du Brana, inscrits au Livre Terrier de 1611, pourrait bien être le Joseph de Lart, seigneur de Birac et d'Aubiac que vous signalez. »

Je demande à M. Faugère-Dubourg la permission de ne pas me

Guillaume de Laferrère, chevalier, doit pour la sixième partie du château de Calonges, la sixième partie d'un chevalier ou damoiseau.

Raymond de Saint-Gely doit, au nom de son épouse, pour la sixième partie du château de Calonges, la sixième partie d'un chevalier ou écuyer.

Guy de Lart, représenté par son fils Bernard de Lart, pour *affarium* de Calonges, et son partionnaire, doivent, à eux deux, un chevalier (*Idem, p. 64, 356, 366, 367 370, 379*).

ranger de son avis, malgré les autorités imposantes derrière lesquelles il s'abrite.

Personne n'a plus de respect que moi pour l'âge vénérable et l'impartiale gravité des Livres des Tailles et des Livres Terriers ; je consulte ces documents avec une confiance docile, mais il faut parfois, comme dans le cas présent, les interpréter à l'aide d'autres autorités aussi vénérables et aussi impartiales.

Je m'occupe exclusivement d'histoire, jamais de politique.

Cela posé, rappelons-nous qu'en *Agenais*, *Bruilhois* et *Albret* (je n'examine pas s'il en était exactement de même dans toutes les provinces), les biens ruraux dans les villes et dans les campagnes devaient la taille ; les biens nobles ne la devaient pas.

De plus, les *personnes nobles*, quelles que fussent leur position élevée et l'importance de leurs charges ou de leurs titres, *devaient, comme tout le monde* payer la taille, c'est-à-dire *l'impôt pour leurs biens ruraux*.

Elles ne devaient que *le service militaire pour leurs biens nobles*.

La taille, tous les ans ; le service militaire, leur vie durant, chaque fois qu'elles étaient convoquées au nom du roi par le ministre de la guerre, et tant qu'elles étaient en état de porter les armes. Par exemple, Blaise de Monluc, seigneur d'Estillac, du Sempuy, de Puch de Gontaud, etc., chevalier de l'ordre du roi, maréchal de France, etc., devait le service militaire pour son château d'Estillac qui était un bien noble ; et il devait, comme tout le monde, payer la taille (l'impôt) pour tous les biens ruraux qu'il possédait dans les communes d'Estillac, La Plume, etc., etc. — M. de Laurière, seigneur baron de Moncaut, ne devait que le service militaire pour tout ce qu'il possédait de biens nobles dans sa terre de Moncaut ; mais il payait la taille, comme ses frères, pour tous les biens ruraux possédés par lui, soit dans la commune de Moncaut, soit dans telle ou telle autre. — MM. de Timbrune, marquis de Valence, seigneurs de telles et telles places et en particulier seigneurs du Grand-Rogès, en la commune de La Plume, ne devaient que le service militaire pour les 80 ou 100 carterées de terres nobles au Grand-Rogès ; mais ils payaient l'impôt pour tout le reste du même domaine qui n'était pas noble.

En d'autres termes, les immeubles qui n'étaient pas nobles *devaient l'impôt en argent* ;

Les immeubles nobles *devaient l'impôt du sang*.

D'où la conséquence que les biens ruraux (c'est-à-dire non nobles) étaient seuls inscrits sur les Livres des Tailles (à moins qu'il n'y eut procès entre les consuls et les propriétaires sur la nobilité de la terre ou sur le nombre de carterées nobles).

Que dit le Livre des Tailles de Nérac de 1599 ? Gabrielle de Lard, damoiselle et mariée, est inscrite sur ce Livre au quartier du Portal de Condom. Cela signifie qu'elle y possède des immeubles ruraux ; mais non qu'elle y possède le château de Birac, immeuble noble qui n'est pas inscrit au Livre des Tailles.

Ce château de Birac, situé dans la ville de Nérac, près la porte de Condom et le pont de Lard, est immeuble noble, puisque le *Procès-Verbal de Vérification d'hommages au roi de Navarre* constate, comme je l'ai dit à la page 402, que le 8 octobre 1538, noble homme Antoine de Lard, écuyer, seigneur de Birac, d'Aubiac et de Beaulens, possède des biens en Albret, où il est seigneur foncier des rentes appelées de Saint-Etienne de Cabugières en Durance, et de Baillard Cap Aribet en Lausseignan, qu'il fait hommage au roi de Navarre et qu'il fournit son dénombrement, ainsi que d'une maison située dans la ville de Nérac appelée au pont de Lart.

Le Cazau du Bosc et Le Brana sont au moins en partie des terres rurales en 1611, puisqu'elles sont inscrites sur le Livre Terrier de cette date, et le sieur de Birac en doit la taille. Le château de Birac situé à Nérac près le pont de Lard et dont Antoine de Lard fournissait le dénombrement le 8 octobre 1538, est au contraire un immeuble noble et pour ce motif n'est pas mentionné au Livre des Tailles de 1599, et appartient, en 1598 à Joseph de Lard, seigneur de Birac et d'Aubiac, descendant mâle dudit Antoine, ou à Renée, sa fille unique, mariée avec Agésilas de Narbonne Lara.

M. Faugère-Dubourg demande qui était ce François Souviran, mentionné au Livre des Tailles de 1599 comme époux de Gabrielle de Lard. Et d'abord qu'était cette Gabrielle relativement aux seigneurs de Birac ?

Gabrielle de Lard et de Galard, baronne de Beaulens (sœur dudit Joseph, seigneur de Birac et d'Aubiac, et de Jean, appelé d'Aubiac, l'amant préféré de la reine Marguerite de Valois en 1585), épouse : 1^o le 2 août 1559, dans le château de Nérac, en présence d'Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret, roi et reine de Navarre, Charles de Bazon, seigneur de Castelvieu, gouverneur de Nérac le 26 février

1562 ; 2^e noble François de Soubiran, seigneur de Courtade, du Grézau et du Dèhès près Ligardes (*Archives du château de Campaigno près Ligardes (Gers)*, et *Documents historiques sur la maison de Galard*, publiés par J. Noulens, tom. III. p. 146 et 147. et IV, p. 965 et suivantes).

« D'où venait ce nom de Birac ? » demande enfin M. Faugère-Dubourg.

Raymond-Guillaume de Lard, chevalier, dont le nom est aussi orthographié de Larre, mort après l'année 1160, et qui prit part aux affaires les plus importantes de son temps, est regardé comme le fondateur ou le premier seigneur du château de Birac (*Castrum de Biraco*). Pierre, vicomte de Gavarret et de Béarn, est (par l'historien espagnol Surita) nommé à la tête des Ricombres d'Aragon qui emportèrent, le 24 octobre 1149 la ville de Fraga. Il mourut au retour de cette expédition, vers l'an 1150, laissant deux enfants en bas âge, Caston et Marie. Guiscard de Béarn, mère du vicomte Pierre et grand'mère du jeune Gaston, reprit l'administration du Béarn jusqu'à sa mort arrivée dans les premiers jours de 1154. Bientôt, dit l'abbé Monlézun, dans l'*Histoire de la Gascogne*, divers faits firent sentir le besoin d'un chef pour protéger les droits et punir les violences.

« Les prélats et les barons, ajoute-t-il, jetèrent les yeux sur Raymond, comte de Barcelonne.

Arnaud, évêque d'Oleron,

Raymond, évêque de Lescar,

Raymond, abbé de Saint-Sever Cap de Gascogne,

Fortaner d'Eschot,

Raymond de Gavaston,

Raymond Arnaud de Gerderest,

Garsias Arnaud de Dômi,

Gajard de Morlane,

Raymond Garsias d'Espalungue,

Raymond Guillaume de Larre (de Lard),

Othon de Castillon,

Raymond de Vielle,

à la tête d'un grand nombre de Béarnais, de Morlanais, d'Aspaix et

d'Ossalais, se rendirent au lieu de Camp-Franc, en Aragon, et là, agissant pour eux et pour les absents, ils firent hommage à Raymond, lui prêtèrent serment de fidélité et l'élurent pour leur seigneur et gouverneur, sous la réserve expresse de la fidélité due aux enfants de Pierre, vicomte de Béarn. L'acte, daté du mois d'avril 1154, fut passé sous les yeux de Pierre, comte de Bigorre (*Histoire de la Gascogne par l'abbé Monlézun*, tom. II, p. 193).

Les descendants mâles de Raymond Guillaume de Lard furent seigneurs de Birac durant plus de quatre siècles ; et, par suite de son mariage en 1595, Renée de Lard, fille héritière de Joseph, porta les seigneuries de Birac et d'Aubiac à son époux Agésilas de Narbonne Lara, l'un des fils du seigneur ou marquis de Fimarcon. Le château et la commune de Birac, dont MM. de Lard, puis MM. de Narbonne Lara furent seigneurs durant six siècles consécutifs, sont situés sur la rive droite de la Garonne et du Tolza ; ils font partie du canton de Marmande et sont compris dans l'espace circonscrit par la ville de Marmande et les chefs-lieux des communes de Taillebourg, Gontaud et Puymiclan.

MM. de Lard étaient généralement appelés MM. de Birac, du nom de leur principal fief, et lorsqu'ils ont possédé dans la ville de Nérac un château ou un hôtel, cette habitation a tout naturellement porté le nom de Birac.

Le prochain article sera relatif à une famille importante, essentiellement Néracaise, aujourd'hui éteinte. Je citerai textuellement diverses lettres écrites, soit par le roi Henri IV, soit par d'autres personnages considérables, et les règlements pour l'admission aux *honneurs de la cour*. Je parlerai, enfin, d'une question ardue, la question d'origine, que M. Samazeuilh n'a point traitée.

JULES DE BOURROUSSE DE LAFFORE

(A continuer)

ÉLOGE DE CLÉMENCE-ISAURE.¹

MESSIEURS,

Les honnêtes gens savent concilier, sans effort, le respect des vieux usages et la pratique de la liberté.

Voilà pourquoi nous gardons la mémoire de Clémence-Isaure, voilà pourquoi le nom de notre patronne revient et reviendra toujours dans ces fêtes solennelles.

Il est vrai que l'on a parfois censuré cette coutume comme péchant par trop d'uniformité. L'accusation est des plus faibles, et je sais, au moins par l'exemple d'autrui, combien les esprits vigoureux et fertiles excellent à renouveler et à rajeunir indéfiniment le même sujet.

Oui, Messieurs, il n'appartient qu'aux données simples et quasi-primitives, de croître et de multiplier dans la variété presque infinie de leurs manifestations. Naguère encore, je trouvais des preuves inal-

¹ Ce discours, qui avait été écrit pour la séance publique annuelle de l'Académie des Jeux-Floraux, n'a pas été prononcé. Il est peu resté de sa substance dans celui qui a été lu, l'Académie ayant demandé des changements que l'auteur a faits de bonne grâce. A-t-on jugé l'œuvre trop personnelle? On a eu quelque peu raison. A-t-on trouvé Clémence trop absente d'un discours que sa gloire eût dû remplir? On a eu raison encore; mais le discours remanié n'était pas, à ce dernier point de vue, plus explicite. Quoi qu'il en soit, on lira avec plaisir un ouvrage dont l'auteur, chargé de faire l'éloge d'une femme, s'est jeté à côté, comme dit La Fontaine (Fables, l. I, 14), se mettant « sur le propos de Castor et de Pollux, » mais qui n'en est pas moins un agréable morceau, un hors-d'œuvre d'une saveur très gasconne.

(La Direction.)

tendues de cette vérité en revoyant un beau livre traduit de l'Anglais, *la Grammaire de l'Ornement*, par Owen Jones.

Là, grâce à de superbes enluminures, je constatais, après bien d'autres, qu'il a suffi d'une fleur et même d'un type géométrique pour faire naître et pour nourrir l'art décoratif des grands peuples. Les Egyptiens trouvèrent le lotus et le papyrus, les Assyriens et les Perses, la pomme de pin, les Grecs, l'acanthé qui passa aux artistes de Rome, les chrétiens, la croix du Sauveur. Il n'en fallut pas davantage aux architectes, aux sculpteurs, aux peintres pour attester tout à la fois le génie de leur race et leurs aptitudes individuelles. C'est pourquoi, sous les variantes innombrables, on retrouve partout l'unité du thème initial, comme on devine la parenté de ces jeunes sœurs qui, sous la charmante diversité de leurs traits, gardent un air de famille.

Facies non omnibus una,

Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.

Encore un exemple, Messieurs. Je le prends volontiers dans la plus remarquable conception de nos vieux artistes nationaux, dans cette fleur de lys d'or, qui, tour à tour, grêle, longue, robuste, brillait sur l'écusson d'azur de la France féodale et monarchique. Sans doute, ce type si gracieux dans sa gloire est officiellement proscrit; mais peut-on dire qu'il soit mort, quand à chaque pas on rencontre ses dérivés dans notre art décoratif, dans les grilles de nos jardins, dans les tentures de nos maisons et les créations de nos orfèvres?

Voilà pour les arts plastiques.

Nos poètes du Moyen-Age et de la Renaissance ont maintes fois imité de tels procédés. C'est ainsi qu'au ^{xv}e siècle, Charles d'Orléans et ses émules s'exerçaient sur un thème alors célèbre : *Je meurs de soif auprès de la fontaine*.

Dans l'extrême Orient, les mandarins ont des pratiques bien autrement rigoureuses. Pour se délasser des travaux de leur profession, ils composent de courts poèmes, d'après les lois d'une rythmique uniforme et invariable comme les règles de notre sonnet royal. Le sujet est bien simple, et toujours le même. Il faut célébrer une fleur, une marguerite dans sa jardinière en porcelaine, rien qu'une marguerite au cœur d'or, à la collerette d'argent, épanouie sur sa tige

longue et fine parmi le vert glauque du feuillage. C'est tout. Et pourtant les poèmes vont coulant depuis des siècles, sans que la source soit tarie, sans que l'onde qui s'épanche aujourd'hui ressemble tout à fait au flot qui jaillira demain.

Il est à peine besoin, Messieurs, de confesser que ces tours de force, j'allais dire d'adresse, ne sont pas dans mes moyens. Je n'en ai parlé que pour répondre, un peu longuement peut-être, à d'injustes accusations. Dans l'éloge annuel de Clémence-Isaure, l'Académie des Jeux-Floraux laisse aux orateurs une liberté, dont mon exemple servira, du moins, à prouver la plénitude.

Notre patronne et nos recueils annuels appartiennent à l'histoire littéraire. Là-dessus, on a déjà dit bien des choses, sans que le sujet soit épuisé. Je n'y veux pas revenir ; cela serait au-dessus de mes forces. Laissez-moi donc, Messieurs, vous parler librement et sans apprêt, de l'influence de notre Compagnie sur les mœurs mondaines et littéraires de notre Midi, vers la fin du règne de Louis XVI.

Quand j'habitais Lectoure, j'ai beaucoup fréquenté, dans ma jeunesse, et même un peu plus tard, deux survivants de l'ancien régime fortement attardés dans notre époque. Ils m'ont souvent parlé de Clémence-Isaure, mais d'une façon bien différente. Le premier était un vieillard, dont les singuliers récits m'inspirèrent de bonne heure le goût de l'histoire provinciale. Le second témoin du passé, était une antique et charmante douairière, à qui je dois de ne pas ignorer tout à fait la langue française.

Mon maître d'histoire n'était, par bonheur, gradué d'aucune Université ; j'ai même toujours douté qu'il sût lire. De son vrai nom, il s'appelait Lannes, comme le maréchal de France, dont il était cousin ; mais mes compatriotes l'avaient surnommé Logis, parce qu'il habitait, avec sa famille, l'ancien logis des gardes jouxtant à l'hôtel de Monseigneur le duc de Roquelaure, dernier du nom, qui mourut pair de France, et gouverneur de la ville et cité de Lectoure, en la vicomté de Lomagne. Le croirez-vous, races futures ? A quinze ans, Logis s'était déjà poussé, comme troisième garçon jardinier, parmi les gens de Monseigneur de Cugnac, évêque et seigneur de Lectoure, en paréage avec le Roi. A ce titre, le garçon jardinier n'arrosait point, et ne bêchait pas davantage. Son vrai poste était auprès de la propre personne de l'abbé de Tersan, grand-vicaire et historiogra-

phedu diocèse, qui a laissé un souvenir dans la numismatique baronale de la Gascogne.

Done, Logis s'initiait aux mystères de l'histoire et de la littérature, tout en brossant la soutane et le tricorne du grand-vicaire, qui le mandait souvent emprunter, dans les châteaux et couvents du pays. les bulles, pouillés, chartes et terriers dont l'historiographe avait besoin pour ses travaux. Les voyages forment la jeunesse. Aussi le commissionnaire se formait-il, à l'exemple du célèbre Anacharsis de l'abbé Barthélemy, dont le livre était alors dans toute sa vogue. Logis trouvait moyen de passer en courses neuf mois sur douze, bien logé, bien nourri d'ailleurs, partout où il s'en allait, et prenant vite, mais sans imitation servile, les belles manières de la haute domesticité.

De tels mérites ne pouvaient demeurer longtemps sans récompense. L'abbé de Tersan avait besoin de pousser jusqu'à Toulouse, où il comptait nombre d'amis et de correspondants à l'Académie des Jeux-Floraux. Logis, habillé de neuf et de pied en cap, moyennant l'éclat et la solennité de la circonstance, reçut l'ordre de se tenir prêt à escorter le grand-vicaire. Maître et valet partirent par un temps superbe, vers le milieu du mois d'avril. Ils chevauchaient sans se presser, à travers la Lomagne et la Gascogne Toulousaine, où l'abbé de Tersan avait partout des parents et des amis. On dînait dans un château; on soupait et on couchait dans un monastère. Logis avait surtout gardé bon souvenir de l'hospitalité du Prieur claustral de l'abbaye du Mas-Grenier, dans la jugerie de Verdun.

Enfin, après huit jours pleins de ces périlleuses aventures, les hardis voyageurs faisaient leur entrée dans Toulouse, où le vivre et le couvert les attendaient au couvent des Augustins. Exempté de tout service jusqu'au retour, le valet explorait à fond la capitale du Languedoc, aux splendeurs Babyloniennes. Mais la séance solennelle de l'Académie des Jeux-Floraux devait surtout rester dans ses souvenirs, comme l'éblouissement final, dont il devait m'être donné maintes fois d'admirer la persistance absolue, à près de trois quarts de siècle d'intervalle.

Telle fut la jeunesse de mon maître d'histoire qui, sur ses vieux jours, daignait souvent professer pour moi seul, dans le jardin de mon père. C'était un beau jardin, tout proche d'un jardin de Carmélites et d'un monastère désert de Cordeliers. En arrière, se dressait le haut et sombre manoir des sires de Pordéac, dont les consuls de

Lectoure firent plus tard la maison commune. Du haut des vieux remparts qu'avril tapissait de violiers jaunes, l'œil plongeait au loin sur les prairies où le Gers paresseux se cache parmi les frênes et les peupliers, sur un étroit et frais vallon, où du matin au soir retentissent les cris et les battoirs des lavandières. Les guêpes, les abeilles bourdonnantes, les papillons diaprés voltigeaient sur les lavandes et les romarins en fleur ; les chardonnerets et les mésanges chantaient, en bâtissant leurs nids, dans les hautes branches des cyprès. Tout au fond, parmi les houx d'un vert sombre et lustré, les merles, mis en joie par les tièdes ondées du printemps, lançaient aux airs leur chanson agreste et moqueuse.

Comme autrefois Aristote, de Stagyre, Logis, professait volontiers en se promenant. Ce fut alors que j'appris de lui bien des choses, que l'on chercherait en vain dans le commun des historiens. Mon maître me disait que, du temps des anciens Romains, le père de Cicéron était né à Auch, où fleurit toujours l'éloquence. Il me disait encore que Lectoure avait été fondée par le marquis de Pompée, maréchal des armées du Roi, et par de Gordien III, empereur d'Autriche. Logis me parlait aussi de Clémence-Isaure, la plus belle et la plus noble dame de Toulouse, qu'il avait vue comme je vous vois, et dont l'hôtel ne désemplissait pas de ducs et pairs, de prélats, d'abbés croisés et mitrés, de mestres-de-camp et colonels de dragons bleus, de présidents à mortier, de poètes et de beaux esprits. C'est pourquoi mon maître m'exhortait à bien apprendre et à bien faire : car enfin tout peut arriver, et peut-être serais-je admis quelque jour dans ces brillantes assemblées.

Tout arrive, en effet, Messieurs ; et vous avez compris sans peine, pourquoi j'ai pris plaisir à évoquer ces souvenirs reconnaissants.

Il me reste à vous parler de l'autre témoin du siècle passé, de celle qui vit de beaucoup plus près que Logis la société de la fin du règne de Louis XVI, de la baronne douairière de Bastard.

Jeanne de Bastard naquit à Toulouse où son oncle était premier président, et son père conseiller au Parlement. Elle passa son enfance et le premier temps de sa jeunesse dans la capitale du Languedoc et garda toujours de cette époque un souvenir fort précis. Pendant la Révolution, les Bastard se retirèrent dans leur château de Poyminet, sur les limites du Bas-Comminges et du pays de Rivière-Verdun, et ils y attendirent des jours meilleurs, protégés par le

souvenir de leurs bienfaits, et par le bon esprit des populations. M^{lle} de Bastard ne sortit de Poyminet que pour épouser, bien jeune encore, son cousin, le baron de Bastard, fils d'un grand-maitre des Eaux et Forêts. La vie de cette dame s'écoula désormais, tantôt dans sa terre de Saint-Denis, tantôt dans son hôtel de Lectoure

Certes, Messieurs, voilà une existence bien calme, Mais les caractères fermes et droits n'ont pas besoin, pour se faire jour et donner leur mesure, des grandes agitations extérieures. La rigide observation des devoirs chrétiens, domestiques et sociaux, suffit à M^{lle} de Bastard. Sa charité, large autant que discrète, s'ingéniant à découvrir les malheureux, et son concours était acquis d'avance à toutes les bonnes œuvres. Dieu l'en avait déjà payée, dans ce monde, par les joies de la famille. La douairière, plusieurs fois bisaïeule, mettait son bonheur et sa gloire à réunir souvent ses descendants autour d'elle. Son salon se peuplait alors d'hommes marquants dans l'armée, la marine, la magistrature et l'administration, de grands tenanciers, de jeunes mères parées de leurs blondes et fraîches ceintures de beaux enfants. La société de Lectoure et des environs, y trouvait aussi, et en tout temps, la plus cordiale et la plus charmante hospitalité.

Par sa naissance et son éducation, comme par la tournure naturelle de son esprit, la baronne de Bastard appartenait à l'opinion royaliste. Sur ce point, ses convictions étaient aussi fermes que tolérantes. Son esprit, nourri d'abord de nos chefs-d'œuvre classiques, et récréé par la littérature du temps de Louis XVI, avait d'ailleurs dédaigné d'assez bonne heure les ouvrages étrangers à la religion et à la morale. Elle parlait librement et couramment cette bonne et vieille langue française que notre génération nouvelle n'a pas entendue, et c'était plaisir de voir l'honnêteté profonde de la pensée se traduire avec tant de naturel et de charme.

C'est ainsi que sans bruit importun ni faux éclat, M^{lle} de Bastard paya largement sa dette en ce monde, et sut exercer la plus douce et la meilleure influence sur ses parents et sur ses amis.

Je fus de ceux-ci, Messieurs, et je mets mon honneur à m'en souvenir. Presque chaque soir, quand j'habitais Lectoure, je prenais le chemin de l'hôtel de Bastard, sis dans le quartier Sainte-Claire, que l'on nomme ainsi parce que les religieuses Clairistes, de la réforme du pape Urbain II, y possédaient autrefois un couvent. Le lourd portail de chêne s'ouvrait, grâce à quelqu'un de ces bons serveurs, aux figures loyales, dont l'espèce se fait rare autant que

celle des bons maîtres. Dans le grand salon, sobre de lumières, lambrissé de boiserie grise jusqu'aux corniches, percé de grandes portes vitrées donnant sur une terrasse dallée de pierre, la famille se groupait avec l'aïeule autour d'un tapis vert, propice au Boston de Fontainebleau.

Après les discussions obligées sur les *Indépendances*, les *Petites* et les *Grandes misères*, la douairière causait volontiers du temps passé, de la vieille société Toulousaine, des académiciens défunts des Jeux-Floraux, des familles aristocratiques et parlementaires du Languedoc, de la Gascogne et du Comminges, dont beaucoup étaient apparentées à la sienne.

A travers les souvenirs légués par ma vénérable amie, je revois ce monde d'autrefois, ces prélats charitables, dont la piété ne faisait aucun tort à la grâce épiscopale, ces abbés lettrés et savants sans pédantisme, ces gens d'épée qui n'avaient peur que de ressembler aux traineurs de sabre, ces magistrats intègres et souriants dans leur gravité, ces femmes honnêtes et charmantes, dont le regard et la lèvre distillaient la sobre et douce ironie du pays de France.

Voici les jours joyeux qui précèdent le Carême. En attendant la saison des austérités et des sermons en trois points, on dine à trois services jusqu'à l'heure des tragédies et des comédies conçues selon la règle des trois unités chère aux adeptes d'Aristote. Demain, c'est fête chez le Premier Président. On y soupera sur la minuit, après deux proverbes dans le goût de Carmontelle. L'auteur, incertain du succès, garde encore l'anonyme. Mais on parle tout bas d'un avocat-général au Parlement, qui semble vouloir changer sa manière, car il a conquis les fleurs de Clémence-Isaure, grâce à quelques odes sacrées, où l'on reconnaît sans peine un disciple du Président Lefranc de Pompignan.

Dans huit jours, c'est le grand bal du gouverneur de la province, dont on parle de Montpellier à Montauban. Déjà les invités forains sont en route pour Toulouse, malgré la saison rigoureuse. Cette nuit-là, les violons ne chômeront pas de menuets et de gavottes, pour la plus grande joie des zélateurs de Terpsichore, de Novarre, et de Vestris, son illustre élève, de Vestris, dont l'abbé Delille, en son poème de *La Déclamation*, a dit avec le peu de malice dont il était capable :

Vestris, par le fini, le brillant de ses pas,
Nous rappelle son maître et ne l'éclipse pas.

Adieu les plaisirs mondains de l'hiver. Les beaux jours ont ramené les gaités champêtres. Dans les châteaux, chaque famille a déjà dépêché quelqu'un des siens en maréchal-des-logis. Celui-ci gagne les vastes plaines du Languedoc, couvertes de moissons bientôt jaunissantes, où fleurit le rouge coquelicot, où, sous l'ardent soleil de juin, le chant des cailles alterne avec le cri de la cigale et le chant du grillon ; celui-là part pour son manoir perché sur un roc des Pyrénées, parmi les forêts de hêtres et de sapins du comté de Foix, du Comminges ou du Bigorre, tout près de ces hautes pâtures où les troupeaux broutent l'herbe aromatique et drue, aux sources même de l'Aude, de l'Ariège, de la Garonne et de l'Adour.

Unde pater Tiberinus et Aniena fluente.

Certains pousseront jusqu'aux étangs du Bas-Languedoc, la patrie des flamants roses, jusqu'à la Méditerranée dont le flot bleu baise la côte sablonneuse où le pin maritime dresse son vert parasol sur l'azur ardent du ciel.

Enfin, voici le temps des vacances, béni des enfants grands et petits. Les hôtels de Toulouse sont fermés. Partout, les demeures seigneuriales ont recouvré leurs hôtes jusqu'à la Saint-Martin prochaine. Toutes les chambres sont peuplées. On a rouvert le vaste salon où, dans leurs cadres ternis, les portraits des ancêtres se détachent sur les tapisseries illustrées des exploits d'Alexandre, sur les verdure d'Auvergne, où, perchés sur la même patte depuis un siècle, des hérons mélancoliques guettent au bord d'un ruisseau quelque fretin peu pressé de venir.

Le chef de la maison sait veiller au soin de sa terre, sans manquer aux devoirs de l'hospitalité. Tandis qu'il apure les comptes un peu troubles de l'intendant, un vieil abbé, frère du maître de céans, redresse *in extremis* quelques vers boiteux de son hymne latine que l'on doit chanter à vêpres, dimanche prochain, jour de la fête du village. Les fidèles d'Actéon et de saint Hubert méditent l'extermination générale du gibier. Demain matin, sur les quatre heures, ces messieurs réveilleront tout le château du vacarme de leurs cors et des aboiements de leur meute. Ils ne rentreront qu'au souper, rapportant, faute de mieux, une faim de cannibales, et le récit contestable de leurs exploits.

Je sais bien qui ne les suivra pas. C'est le commandeur de Malte-

Il en a vu bien d'autres jadis, dans ses caravanes contre les Turcs et les pirates barbaresques. Présentement, ce quinquagénaire, coupable d'ailleurs de tragédies inédites, s'approche traitreusement des jeunes dames et des demoiselles qui brodent au tambour. C'en est fait. Le commandeur a déployé tout à coup son manuscrit à faveurs roses et bleues : — Ecoutez, Mesdames. Tout exprès pour vous, j'ai composé ce ballet mêlé de chant, dont un rival de Dalayrac a fait la musique. A quand les répétitions ? — A tout à l'heure, s'il se peut, mais il nous faudrait des cavaliers.

Instantment, voici du renfort. La cour d'honneur résonne d'un bruit de chevaux. C'est le chevalier de Léandre, hier page aux Petites-Ecuries, aujourd'hui officier aux gardes-françaises. Il entre, et salue d'une glissade dans le dernier goût de Trianon, en souriant à sa cousine Isabelle. C'est le licencié Dorilas, enfin libre des Universités et futur conseiller aux Enquêtes, qui met aux pieds de la blonde Sylvie sa thèse, dont le satin rose et les bordures galantes rachètent un peu le latin semé d'*argumentabor* rébarbatifs.

Je dois passer vite, Messieurs, devant ces tableaux de mœurs mondaines et littéraires de notre Midi, vers la fin de la monarchie, alors que, devançant les édits, l'opinion devenait tolérante sans détriment pour la foi religieuse, alors que l'assiette solide des patrimoines permettait si largement de faire l'aumône aux pauvres et de fêter ses amis, alors que le fond sérieux des sentiments et des doctrines se voilait, aux heures de loisirs, de ces formes galantes, mythologiques et pastorales. Voilà bientôt un siècle que l'Arcadie de nos aïeux ne vit plus qu'en souvenir. La tourmente révolutionnaire a balayé pour jamais ces bosquets bleu-pâle de Watteau, pleins de rossignols et de colombes. Le dieu Pan est mort, et avec lui Sylvain, les compagnes de Diane chasseresses, les naïades aux cheveux vert d'argent, penchées sur leurs urnes de Sèvres, les nymphes aux pieds légers, qui dansaient la nuit dans la rosée, sous le rayon de la lune. S'ils ne se sont faits Jacobins, ils sont morts aussi les héros champêtres du capitaine aux dragons de Penthievre, les bergers et les bergères du marquis de Florian, qui paissaient leurs brebis blanches et parées de rubans le long des ruisseaux bordés de lys et de roses trémières.

C'est dans les livres du pensionnaire de Louis XVI, du futur théophilanthrope, de Bernardin de Saint-Pierre qu'il faut chercher les dernières, peut-être les plus suaves de ces idylles, dont le convenu si

charmant, et pâli comme les vieux pastels, vous a sans doute, Messieurs, distraits plus d'une fois des réalités de la vie, comme il m'a reposé de ces paysages sévères de l'histoire provinciale, où je chemine sans désir de repos. Hélas ! notre siècle est à l'églogue moins que jamais. Comme dans un chef-d'œuvre de Rossini, les trompettes de la guerre et des discordes civiles couvrent la chanson des pasteurs. La tempête se déchaîne ; mais la tourmente ne dure pas, et sa rage est vite épuisée. Le vent chasse au loin les nuages chargés de foudre. C'est le calme qui revient. Le soleil pacifique rayonne sur la montagne et sur la plaine ; la forme et la couleur renaissent ; l'air s'embaume de la senteur des plantes et des feuillages rajeunis par l'eau du ciel. Partout la nature a recouvré sa vie, partout l'homme a repris son travail ; et l'on entend résonner encore la trompe lointaine des bergers.

JEAN-FRANÇOIS BLADÉ.



SIX RONDEAUX RUSTIQUES.

I

LE VIN DE SAINT-GENEZ.

Buvons trois fois de ce vin excellent,
Clair et mousseux, piquant et pétillant.
Là, franchement, sentez-vous pas qu'il donne
De la vigueur ? La joue en vermillonne.
Au bord du verre, on l'aime, tout tremblant,
Ce vin léger, ce doux vin, ce vin blanc,
Comme un bouquet de roses s'exhalant.
Où s'est posée une lèvre mignonne,
Buvons trois fois ,

Mais jamais plus ! l'ivrogne chancelant
N'est qu'une brute : un seul verre, galant,
Qui, doucement, contre un autre résonne
Comme un écho du pays de Garonne,
Suffit ; le cœur à l'esprit se mêlant,
Buvons trois fois !

25 Août 1841.

II

LES POIRES.

Ta lèvre rouge est faite pour ne boire,
Que le nectar d'une fondante poire,
Ou la Duchesse ou le Petit-Saint-Jean,
Le Muscadet à la robe safran,
La Verte-longue, où, si tu veux me croire,
Les Doyennés du bonhomme Grégoire.
Ces doux beurrés, plus ambrés que l'ivoire,
Parfumeront, comme un baiser de Pan
Ta lèvre rouge.

La Poire-Orange est dans toute sa gloire.
Dirait-on pas qu'elle chante victoire,
Fière à bon droit de son galbe toscan
Et du parfum d'un vers frais de Racan ?
Colles-y donc, nymphe à la tresse noire,
Ta lèvre rouge.

Août 1844.

III

LA RÉCOLTE DES POMMES.

Qu'on va cueillir de fruits à ces pommiers !
Le Canada, trésor des jardiniers,
Le rouge Apis et les jaunes Reinettes
Sont déjà mûrs. Pour toutes ces cueillettes,
Large corbeille, innombrables paniers,
Nappes de lin, jupes et tabliers,
Rien n'est de trop. Après de ces fruitiers,
Ouvrons encore les deux mains aux pommettes
Qu'on va cueillir.

Je chanterai ces plaisirs familiers
Et l'arrivée et l'entrée aux celliers,
Et la gaité bruyante des fillettes,
— Bras blancs autour des anses rondelettes, —
Jusqu'aux baisers, au long des espaliers,
Qu'on va cueillir.

Octobre 1844.

IV

LE LEVER DE LA MÉTAIRIE.

Le ciel s'égaie et l'aube blanche encor
Du soleil rouge attend les flèches d'or.
L'heure a sonné : debout la métairie !
Jean, sur le seuil de la porte qui crie,
Regarde au loin ; les grands couples d'abord
Vont au labour d'un lourd et lent essor.
Poules, canards, oisons, dindon-major.
Suivent Maïon jusqu'à la bergerie :
Le ciel s'égaie.

Dessus le feu, le pot boût à plein bord :
La soupe attend l'écuelle au blanc rebord.
Avec sa cruche et ceinture fleurie,
Maïon descend, à travers la prairie,
Vers la fontaine au murmurant abord ;
Le ciel s'égaie.

Juin 1847.

V

LE SOIR A LA MÉTAIRIE.

Ainsi soit-il, ô monsieur le soleil,
Vous qui touchez de votre front vermeil
Ce roc chenu ! la terre est une coupe
Digne de vous — Femme, sers-nous la soupe ! —
C'est fait. — Volaille et le coq nonpareil
Se sont juchés ; le chien donne l'éveil,
Et la servante est prise de sommeil ;
Un songe bleu trotte et la mène en croupe.

Ainsi soit-il !

Tardif et lent de la tête à l'orteil,
Notre valet goûte un plaisir pareil.
A côté d'eux, Maïon file l'étoupe,
Et moi je dors en vrai marin de poupe,
Les yeux ouverts, prompt et prêt au réveil.

Ainsi soit-il !

VI

L'AUTOMNE.

Quel doux automne, et quels mois ravissants,
Septembre, Octobre, aux soirs attendrissants !
En nos pays de Baïse et Garonne
L'acre printemps est moins beau que l'automne.
Sous les rayons de soleil languissants
Le bleu du ciel a des tons pâlissants.
Le long des près, dans les vals jaunissants,
Pour promener, que la saison est bonne !
Quel doux automne !

Aux bords des eaux, encore verdissants,
L'ombre est propice aux rêves grandissants ;
De loin en loin l'écho plaintif résonne.
L'air est si pur et si calme qu'il donne
Comme un bonheur de vivre à tous nos sens.
O doux automne !

CHARLES DE TRENQUELLÉON.

Octobre 1864.

UNE LETTRE DE M. FÉLIX DE VERNEILH.

La Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen, mit au concours, en 1855, l'éloge de Bernard Palissy. Dix mémoires furent envoyés dont la plupart étaient de valeur. Celui qui obtint le prix avait pour auteur M. Camille Duplessis, de Versailles; il a été publié dans le Recueil des travaux, tome VII, sous le titre d'*Etude sur la vie et les travaux de Bernard Palissy*.² Au moment où se jugeaient les travaux des concurrents et, pour éclairer, au profit du rapporteur, des points obscurs de la vie du céramiste, je crus devoir me renseigner auprès d'amateurs éclairés qui s'étaient occupés de lui spécialement ou incidemment. De ce nombre était M. Félix de Verneilh, que son beau livre de *l'Architecture bysantine en France*³ venait de placer en haut rang parmi les historiens de l'art.⁴ Avec la parfaite courtoisie qui distingue les vrais savants, M. de Verneilh s'empressa de me répondre. Il me donna même, dans sa lettre qu'on va lire, son opinion motivée sur un des plus vénérables et des plus curieux monuments d'Agen, l'église de Saint-Caprais. Cette opinion, nouvelle alors et quelque peu hardie, est aujourd'hui adoptée par tous, notamment par M. Tholin dans un ouvrage que l'Académie des Inscriptions a honoré d'une médaille d'or, *Etudes sur l'Architecture religieuse de l'Agenais*.⁵ Ceux de nos compatriotes qu'intéresse l'histoire de nos antiquités auront du plaisir à la connaître.

¹ Né en 1819, mort au château de Puyraseau (Dordogne) en 1854. — ² Il en a été fait un tirage à part à 50 exemplaires, Agen, Noubel, in-8° de 70 p. —

³ Paris, Didron, 1851, in-4° de 316 p., avec planches. — ⁴ On peut dire aussi : au premier rang des artistes, les planches ayant été faites d'après les dessins de l'auteur, qui étaient des plus remarquables. — ⁵ Agen et Paris, 1874, in-8° de 864 p., avec planches.

Il nous a semblé que le moment était opportun pour rappeler le nom de Palissy. Le journal *Le Temps*, dans le numéro du 30 juin, a publié l'entrefilet suivant :

• La statue de Bernard Palissy, exposée au Salon, a été acquise par la ville de Paris et sera érigée sur une des places publiques de Boulogne-sur-Seine. Deux reproductions de cette statue, œuvre de M. Barrias, viennent d'être commandées à l'artiste par l'administration des Beaux - Arts. Elles sont destinées, l'une à la ville d'Agen, l'autre au Musée de Sèvres. »

Cette nouvelle est peut-être prématurée. Si elle se réalise, comme nous en avons le ferme espoir, nous le devons à M. Fallières qui a bien voulu, sur notre demande, mettre au service de la ville d'Agen, en cette occasion qu'il fallait vite saisir, sa légitime influence de Sous-Secrétaire d'Etat. Qu'il s'en tienne, dès à présent et quoi qu'il arrive, cordialement remercié.

Ad. M.

Puyraseau, le 10 juillet 1855.

MONSIEUR,

• Je vous avoue que vos questions m'ont d'abord embarrassé, mais maintenant je suis en mesure d'y répondre sur tous les points.

• Je n'ai point découvert et mis le premier en circulation le fait qui vous préoccupe ; je n'aurais pas manqué, dans ce cas, d'indiquer mes sources. Je l'ai rappelé tout à fait incidemment au souvenir de mes lecteurs dont je le croyais connu. Il me semblait d'ailleurs porter avec lui, par sa décision, par la nature de ses détails, la preuve de son authenticité ; et, malgré votre lettre, malgré les recherches qui l'ont précédée, je n'ai pas cessé un seul moment d'y ajouter foi. Seulement je ne pouvais me rappeler où je l'avais lu. — C'est notamment dans la *Biographie des Hommes utiles* ; mais je commence par vous donner l'indication de mon article sur les *Bas-tides*. Il se trouve dans les *Annales archéologiques* de 1849, tome VI de la collection. J'y parle de Bernard de Palissy, à la page 79, et voici dans quels termes :

« Encore un mot sur Montpazier. On me pardonnera de rappeler
• que c'est dans cette petite ville que Bernard de Palissy a été élevé.
• Il était né à deux lieues de là, dans un pauvre village de la
• baronnie de Biron, mais du diocèse d'Agen. Un arpenteur de Mont-
• pazier le ramena d'une de ses excursions et se chargea géné-
• reusement de son éducation. C'est à cet homme bienfaisant que
• nous devons un de nos plus grands artistes de la Renaissance. »

« Plus tard, et toujours à propos des bastides, dans les *Annales archéologiques* de 1850 et 1851 (pages 271 et 345) j'ai parlé avec plus de détails de Bernard de Palissy, mais seulement de ses idées en matière de Villes neuves. Je l'ai beaucoup critiqué et peut-être ai-je pris trop à la lettre ses explications ; mais de quelle façon que l'on conçoive son plan de *Ville-forteresse*, par exemple, en établissant les portes de chaque coin de rue sur les diagonales du carré, en pan coupé (ce qu'il ne dit pas), la ville est encore bien mal commode pour ses habitants et bien peu redoutable pour les assiégeants, car les pièces de canon de chaque enceinte n'enfilent que les rues situées en dedans de cette enceinte et non celles du dehors.

« Peu importe du reste. Ce n'est pas comme militaire, ni comme voyer, que Palissy se recommande à ses compatriotes, c'est comme artiste, comme géologue. Je laisse donc ce point et je reviens aux renseignements que vous me demandez,

« Il n'y a rien dans les œuvres de Palissy de relatif à son séjour de Montpazier : je viens de les parcourir, et je ne vois pas même qu'il parle positivement de la Capelle Biron comme du lieu de sa naissance. Il n'y a rien non plus dans la notice de M. Cap, le dernier éditeur de Palissy ; mais il confond la Capelle Biron avec Biron, le diocèse d'Agen, avec celui de Périgueux, et cette omission ne prouve rien.

« Fiez-vous donc, Monsieur, de préférence à la notice dont je transcris le commencement pour faciliter vos recherches.

• BERNARD PALISSY (*Chronique des Hommes utiles* par la Société
• Montyon et Franklin), article signé par M. Q.-S. Trébutien. »

• Bernard Palissy, né vers l'an 1499, nous apprend lui-même (?)
• qu'il vint au monde dans le diocèse d'Agen. *Il résulte des recherches*
• *faites par M. de Saint-Amans*, que ce grand homme naquit près
• de Biron, village du département de la Dordogne, aux environs de
• Montpazier. Ses parents, malgré leur pauvreté, lui firent apprendre

« à lire et à écrire, ce qui était beaucoup pour ce temps-là. Un arpenteur, venu dans le pays pour en lever le plan et établir le terrier, frappé de l'intelligence de cet enfant et de l'attention toute particulière qu'il mettait à suivre ses travaux, obtint de sa famille de l'emmener avec lui à Montpazier pour lui enseigner gratuitement son état. Bernard fit de rapides progrès dans la géométrie pratique, et s'il faut en croire quelques mots jetés au hasard dans ses ouvrages, il était souvent chargé, par les tribunaux, de dresser le plan des lieux dont on avait besoin pour le jugement des procès. Outre cela, comme il avait appris tout seul à peindre, il s'occupait de peintures sur verre. »

« Où sont consignées les recherches de M. de Saint-Amans ? c'est ce que j'ignore et ce que je vous engage à éclaircir pour le travail si utile et si intéressant que vous projetez. Mais tout cela ne semble guère à un roman et je crois que ce récit se fonde en définitive sur d'anciens documents, non sur de simples traditions.

« Puisque vous connaissez mon *Architecture byzantine*, permettez-moi de penser, Monsieur, que vous n'apprendrez pas sans intérêt mon opinion sur un monument de votre pays. J'avais vu votre cathédrale en même temps que celle de Cahors, il y a tantôt douze ans, mais je n'avais pas su voir sa forme primitive sous sa forme actuelle. D'après une note de M. de Caumont et différentes remarques de MM. J.-S. Petit et Parker, d'après les dessins et les plans qui accompagnent les ouvrages publiés en Angleterre par ces deux derniers confrères, je me persuade que votre église de Saint-Caprais a été autrefois couverte de deux vastes coupoles. La plus voisine du chœur a été remplacée par une voûte d'arêtes de même étendue. Pour l'autre, elle a pu, sans inconvénients, être dédoublée en deux travées. Si cette dernière supposition est fondée, Saint-Caprais serait une de nos plus belles églises à série de coupoles et en même temps une imitation très caractérisée, ce me semble, de la cathédrale de Cahors, ou, si l'on veut de votre ancienne cathédrale, imitée elle-même, dans ce cas, de celle du Quercy. J'ai toujours pensé, vous vous en souvenez peut-être, Monsieur, que cette église Saint-Étienne de Cahors devait avoir, dans son voisinage immédiat, une famille particulière, comme les cathédrales d'Angoulême et de Saintes (M. Vitet a été aussi de cet avis). Je serais donc charmé d'en avoir la preuve positive et je ferais volontiers dans ce but une course à Agen, où m'appellent d'ailleurs des relations de famille. — Je compte avoir alors

rhonneur de faire votre connaissance et vous demander, **Monsieur**, ainsi qu'à M. de Siorac, tous les renseignements dont j'aurai besoin, et qu'il vous sera particulièrement facile de me fournir, je n'en doute pas. Mais ce ne sera pas avant le commencement de l'année prochaine, car je vais employer la fin de celle-ci à un grand voyage à Constantinople et à Venise.

« Veuillez, en attendant, Monsieur, agréer l'assurance de ma haute considération et de ma cordiale confraternité.

« **FÉLIX DE VERNEILH.** »



OBSERVATIONS

SUR LA DATE DU MOULIN DE BARBASTE.

Lors du Congrès archéologique tenu à Agen en 1874, une discussion intéressante et courtoise s'éleva sur la date de la construction du moulin de Barbaste. Les uns trouvaient dans cet édifice tous les caractères du **xiii^e** siècle ; d'autres, opinant pour le **xiv^e**, citaient et interprétaient un texte à l'appui de leur opinion. Tous les arguments en faveur de cette dernière thèse ont été produits par M. J. de Bourrousse de Laffore dans son *Rapport sur l'excursion du Congrès archéologique aux ruines de Bapteste*.¹

A la suite de cette publication, M. le baron de Verneilh, un savant archéologue doublé d'un artiste (comme était son frère dont on vient de lire une intéressante lettre), nous a fait l'honneur de nous écrire quelques observations nouvelles sur les origines du célèbre moulin auquel se rattache le souvenir d'Henri IV. Nous sommes autorisé à publier toute la partie de sa lettre qui concerne les tours de Barbaste. C'est une bonne fortune pour les lecteurs de la *Revue*. Ils seront juges de camp. Dans un tournoi pacifique des deux parts, on a rompu des lances en l'honneur de cette reine de la Gélise, une forteresse qui, sans déroger, met depuis cinq ou six cents ans des meules en branle, après avoir abrité dans ses flancs la paix ou la guerre, une des plus singulières, une des plus belles épaves de notre Moyen-Age.

G. T.

¹ Voir *Congrès archéologique*, p. 123, et *Revue de l'Agenais*, t. VI, 1879, p. 481.

«..... A propos de Barbaste, je dois vous avouer que le long, intéressant et savant rapport de M. de Bourrousse ne change rien à mon opinion relativement à la date de ce curieux monument, que je continue à attribuer à la première moitié du ^{xiii}^e siècle, ou, s'il faut tenir compte du retard que mettaient les styles à parvenir dans le Midi, à la seconde moitié, — mais c'est tout ce que je peux accorder ; et si on voulait prendre un jury d'archéologues, j'entends de ceux qui, comme mon frère et moi, ont passé leur vie à étudier les monuments, à en analyser les formes et à en reconnaître les caractères distinctifs, je ne doute pas qu'il ne confirmât ma manière de voir, qui est, vous le savez, celle de Drouyn et de Castelnau, aussi compétents que possible en cette matière. Si le pont de Cahors est du ^{xiii}^e siècle, et il en est, par le style, si la date de sa fondation ne remonte qu'aux premières années du ^{xiv}^e, à plus forte raison, *la petite Bastille* de Barbaste qui est d'un art un peu moins avancé, malgré d'évidentes analogies. Les paléographes purs, comme mon excellent et honoré contradicteur, ne s'attachent qu'aux textes et celui que m'objecte M. de Bourrousse lui paraît sans réplique. Hélas ! non ; j'y vois même très clairement la confirmation de ce que j'ai cru pouvoir avancer, en me fiant à mes simples instincts d'archéologue dessinateur, qui m'ont rarement trompé, et aux caractères particuliers du monument, si conformes à ceux des autres édifices militaires, contemporains.

« Que nous apprennent ces textes ? Que les sires d'Albret eurent la seigneurie de Nérac dès le ^{xiii}^e siècle, et qu'ils firent du château de Nérac leur résidence habituelle. Rien de plus naturel dès lors que ces princes, ou du moins très grands seigneurs en attendant de le devenir, aient voulu fortifier et défendre les frontières de leurs possessions, et le pont de Barbaste était une des clés de leurs petits états agenais. Mais ce droit de construire une *forteresse-moulin*, n'ont-ils pu l'exercer qu'après avoir acquis en 1306 les droits féodaux que les abbés de Condom possédaient encore sur le château de Nérac ? Je n'en crois rien. Ils avaient, déjà depuis longtemps, la seigneurie principale et avaient dû s'empresser, depuis qu'ils habitaient le château de Nérac, de fortifier les frontières du territoire qui en dépendait, sans être autrement embarrassés par ce reste de droits féodaux qu'avaient les abbés de Condom, et qui devait se traduire par quelque hommage, plus gênant pour l'amour-propre que pour autre chose.

• Une autre raison décisive aux yeux de M. de Bourrousse, pour la thèse qu'il soutient, et qui, par parenthèse, est moins flatteuse pour la gloire monumentale de l'Agenais que la mienne, c'est que dans un procès-verbal de 1271, le *château* de Barbaste n'est pas mentionné, tandis que le pont figure comme limite de grandes circonscriptions. Je trouve ce prétendu oubli tout naturel, la chose importante, essentielle, c'est le pont; les tours n'en sont que l'accessoire, le complément, comme celles qui défendent le pont de Cahors, celui d'Orthez et cent autres, qui avaient très souvent à leurs *têtes* des fortifications en forme de castel, et qu'on n'est point dans l'usage de désigner à part, dans les inventaires ou procès-verbaux. A Barbaste, les tours sont une dépendance du pont et quand on parle du pont, on a tout dit. Ah! si ce castel de Barbaste avait été le centre d'une terre féodale aussi petite qu'on voudra, à coup sûr on en eût fait une mention spéciale; mais il n'en était rien et je ne serais pas étonné, qu'ayant à désigner, au Moyen-Age, le chevalier qui en avait la garde, on l'appelât simplement *capitaine du pont de Barbaste*, non *capitaine du château*. D'ailleurs, rien n'était plus facile et d'un travail plus courant, autrefois, que la construction d'un château. Pour les ponts c'était autre chose; il y avait des difficultés qu'on était tout fier de vaincre, et vous savez quelle célébrité avaient quelques-uns de ces travaux où nos pères voyaient volontiers une intervention divine, ne voulant pas les attribuer au simple génie humain. Je ne sais pas quelles difficultés présenta l'établissement du pont de Barbaste, mais j'oserais répondre que le maître de l'œuvre fut bien autrement satisfait en terminant la dernière arche, qu'en posant la girouette de la maîtresse tourelle du château. Reste à savoir si le pont est absolument contemporain des tours. Je le crois; mais je serais moins affirmatif pour lui assigner une date, parce qu'il a pu dans le cours des siècles, subir des avaries et des restaurations qui en ont peut-être altéré le caractère primitif, et qu'ensuite l'architecture des ponts s'est moins modifiée du xiii^e au xv^e siècle que celle des fortifications.

• Quoiqu'il en soit, je demanderais à M. de Bourrousse, et je vous prie de lui demander, si vous avez occasion de le voir, s'il a rencontré dans d'autres actes, postérieurs à celui des commissaires de Philippe le Hardi, mention du Pont et des *Tours*; et enfin, puisque ces dernières ne sont d'après lui que du xiv^e siècle, si on trouve quelques pièces relatives à leur fondation, et je ne vous cache pas

que je renoncerais à regret à voir dans ce curieux moulin, le plus ancien, le plus fort et le plus noble de France, et que j'aurais un regret plus grand encore, en m'apercevant que tout ce que moi et mes amis, nous croyions savoir en fait de chronologie archéologique était à apprendre. Il y a des choses que donne seule l'expérience, jointe à une sorte de flair naturel. C'est à force de voir des tableaux ou des statues qu'on arrive, lorsqu'on a cet instinct, qui se perfectionne mais ne s'acquiert pas, à reconnaître la main de Raphaël ou celle de Michel-Ange dans les œuvres d'arts même mutilées, et qui nous fait discerner sans hésitation les différentes écoles. Certes, M. de Bourrousse ne se tromperait pas sur la date d'un manuscrit du Moyen-Age, alors même qu'elle serait mal indiquée dans le manuscrit lui-même, et il saurait fort bien s'il est du ^{xiii}^e, du ^{xiv}^e ou du ^{xv}^e siècle. Je ne me tromperais pas non plus (du moins en général) sur le style d'une statue ou d'un bas-relief, et on me ferait difficilement prendre pour une vierge du temps de saint Louis, celle qui aurait été taillée sous Louis XI.

« Ce qui est vrai pour les manuscrits, les tableaux et les sculptures, l'est encore plus, s'il est possible, pour des édifices aussi importants et bien conservés que le château *industriel* de Barbaste. On serait embarrassé parfois de dire les motifs de son appréciation, car il n'y a pas de règle absolue, et Viollet-le-Duc le prouve surabondamment par les contradictions qui fourmillent dans son dictionnaire; mais si ces choses-là ne se prouvent pas mathématiquement, elles n'en sont pas moins pour les initiés, d'une incontestable évidence. Or, en outre des meurtrières très significatives par leur forme non crucifère, et si différentes de celles des fortifications du ^{xiv}^e, que la Guienne renferme à profusion et qu'a étudiées tout particulièrement M. Drouyn; en outre de l'appareil qui n'est point semblable, il s'en faut, à celui de Vianne; en outre de ces essais de machicoulis, que M. de Bourrousse trouve concluants, et qui ne le sont pas pour moi, étant d'un art moins avancé que ceux, fort analogues, du Pont de Cahors; en outre, enfin, de ces quatres tourelles carrées, si peu usitées au ^{xiv}^e siècle et qui rappellent la Tour de Londres, il y a dans l'aspect de la Bastille de Barbaste, des traits, des caractères, une physionomie, auxquels il est, à mon avis, impossible de se méprendre et qui la font plus vieille de 80 ou 100 ans que ne le dit mon savant contradicteur.

« En foi de quoi, comme on dit au Palais, je persiste dans mes

conclusions, et vous m'obligerez, mon cher collègue, en les faisant connaître à M. de Bourrousse, que je remercie d'ailleurs, de sa polémique courtoise, des choses obligeantes qu'il veut bien me dire, et du plaisir très vif que j'ai eu à lire les renseignements historiques donnés par lui, sur le pays que nous parcourûmes ensemble l'an dernier.

« Baron DE VERNEILH. »



CHRONIQUE LOCALE ET RÉGIONALE.

M. FERNAND LAMY.

M. Fernand Lamy, fondateur et propriétaire de la Revue de l'Agenais a succombé le 11 juin sous les coups d'une maladie jugée d'abord inoffensive. Cette nouvelle a surpris, ému toute la région. Amis et adversaires se sont associés au deuil des siens avec un louable empressement ; tous ont rendu hommage à la mémoire de cet homme de talent et de cœur frappé, comme on a dit, en pleine floraison.

Nous ne songeons pas à refaire la biographie de Fernand Lamy ; ses collaborateurs au Journal de Lot-et-Garonne et la plupart de ses confrères de la presse provinciale ont déjà rempli ce soin pieux ; mais il nous appartient de mettre en relief, quelques-unes de ses qualités intimes et ses goûts délicats de lettré.

Appelé, il y a quinze ans, à Agen par M. Prosper Noubel, Fernand Lamy s'attacha aussitôt à la ville et au pays qui allaient devenir sa patrie adoptive. Ayant à se faire des amis, choix difficile, surtout pour un étranger, il les chercha parmi les jeunes gens capables d'écouter beaux vers, d'y prendre

goût, même d'y prendre feu, et d'échanger d'instructives causeries? Il eut la chance ou le talent d'en rencontrer bientôt un petit nombre, d'en former un groupe dont il fut le lien et d'où lui vinrent ses meilleures distractions, avant qu'il ne se créât ici une famille.

Ce petit cénacle où se mêlaient, au gré des événements du jour, le sérieux et la gaîté des jeunesses généreuses, fit plus d'heureux qu'il n'eut de durée. Temps et hasard le dispersèrent. Il disparut comme il avait vécu, simplement et sans bruit. Rien n'en restera, sinon, pour les survivants, le souvenir d'aimables soirées, de joyeux propos, d'entretiens familiers sur toutes choses.

Absorbé de plus en plus par son devoir quotidien de la presse, F. Lamy ne pouvait renoncer au commerce de la littérature et des arts. Sous l'instigation de ce besoin, il se présenta, en 1873, à la Société académique d'Agen, avec une série d'études qui révélaient un amateur éclairé en fait de tableaux, de dessins, de sculpture. Admis, comme de raison, il s'appliqua, dès ce moment, à réaliser un projet qui lui tenait au cœur, la fondation de la Revue.

Cette fondation se fit sur un terrain neutre, condition rigoureuse de succès. En appelant à une œuvre d'où la politique était exclue, des représentants de tous les partis, il put écrire à la première page : « C'est dans la sphère sereine des études d'histoire, de littérature, de sciences et d'arts que nous nous sommes placé. Une grande idée de conciliation et d'apaisement domine cette œuvre collective. » Cet engagement, personne ne le niera, a été religieusement tenu.

Autre part était le terrain de la lutte. F. Lamy ne l'a pas déserté. Quoi qu'on pense des opinions qu'il professait, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il les défendit fermement et que jamais elles ne varièrent. Sa polémique fut toujours courtoise. Quand il discutait les principes, jugeait les événements, interprétait les tendances et les votes, il savait respecter les hommes. Nous ne pensons pas qu'en quinze ans de journalisme, une seule ligne tracée de sa main ait offensé personne. Quelle plus belle matière à éloge !

Les rédacteurs de la *Revue* gardent vivant le souvenir des cordiales relations qu'ils eurent constamment avec le fondateur. Ils prient sa famille, si cruellement frappée, d'agréer la sincère expression de leurs condoléances.

La Rédaction.

Le Directeur-Gérant,

AD. MAGEN.

NOTES HISTORIQUES

SUR DES

MONUMENTS FÉODAUX OU RELIGIEUX

DU DÉPARTEMENT DE LOT-ET-GARONNE.¹

(Suite)

X

MM. DE MAZELLIÈRE, BARONS D'ESPIENS.
LÉTTRES DU ROI HENRI IV, ETC. — HONNEURS DE LA COUR.

La route suivie sur la rive gauche de la Garonne, depuis la sortie de la commune du Saumont, par Fieux, Francescas, le château de Lasserre, les ruines de Bapteste, La Hitte, Nazareth, Nérac, les tours de Barbaste, Lavardac, Vianne, Limon, le château de Trenquelléon, Feugarolles, le château de Castelvieuil, Brazalem et le château de Gueyze, jusqu'à la majestueuse tour de Bruch, forme un grand arc de cercle, dont le cours d'eau appelé l'Auvignon serait la corde. Dans cette partie du voyage fait en dehors de la vicomté et du bailliage d'appel de Bruilhois, nous avons constamment tourné autour des plateaux élevés, au sommet desquels se dresse, encore imposant, le vieux château féodal d'Espiens, dont MM. de Mazellière devinrent barons en 1663 et 1676.

¹ Voir page 232. — 1880.

MM. de Mazellière ou de La Mazellière, établis dans la ville ou les environs de Nérac, adoptent le parti de la Réforme, sont de zélés Protestants, s'attachent au roi de Navarre dont ils deviennent, les uns conseillers secrétaire d'Etat, les autres capitaines distingués, exempts des gardes du corps du roi, gentilshommes de sa chambre, lieutenant-colonels, etc.; et, après la réunion des Etats de Navarre à la couronne de France, donnent un grand nombre de gouverneurs et de lieutenants-généraux d'Albret. Ils résident en cette qualité dans le château de Nérac. Il était donc possible de parler d'eux à propos de la demeure royale de Jeanne d'Albret et de son fils Henri de Bourbon. J'ai cru plus convenable de faire un article à part. J'aurais pu également en parler sous le titre du château de leur nom qu'ils firent construire ou reconstruire au ^{xvii}^e siècle, à une petite distance du château-fort d'Espiens, dont ils étaient barons.

M. Samazeuilh a consacré vingt pages de la *Biographie de l'arrondissement de Nérac (568 à 588)* à divers membres de cette maison. Je n'ai pas à y revenir. Je veux ajouter seulement quelques faits particuliers, citer textuellement des lettres d'Henri IV (certaines inédites), des documents originaux de diverses natures, et dire quelques mots sur un point que M. Samazeuilh n'a pas traité, l'origine de la famille de Mazellière.

Jean I^{er} de Mazellière, qualifié écuyer et capitaine, passe une transaction, à Nérac, avec son frère Jacques de Mazellière, le 24 janvier 1554. Il laisse quatre fils du mariage qu'il a contracté (d'après Witon de Saint-Allais) le 1^{er} mars 1540, avec Isabeau de Forcès, fille de Gui, baron de Forcès, et de damoiselle Catherine de Pardaillan de Gondrin :

1^o Odet de Mazellière, conseiller et secrétaire d'Etat du roi de Navarre, ainsi nommé et qualifié, est l'un des témoins présents au testament de Blaise de Monluc, maréchal de France, fait dans la ville d'Agen, le 22 juillet 1576.¹ Il est nommé le premier des quatre secré-

¹ Les témoins qui, le 22 juillet 1576, ont signé le testament du maréchal Blaise de Monluc avec le testateur et le notaire, sont ainsi désignés :

Honorables Messieurs

M^o Charles de Malvin, conseiller pour le Roy en sa cour de Parlement de Bordeaux;

taires d'Etat du royaume de Navarre dans l'Etat fait en 1598, par Henri IV, roi de France.¹

Dominique Cavasse, chanoine d'Agen et vicaire général de Monseigneur l'Evesque et comte d'Agen ;

Michel de Boissonnade et Jehan de Camus, licenciés et advocatz au siège présidial et seneschal d'Agen ;

Bernard Codoing, trésorier et recepveur ordinaire du domaine dud. Agen et Gascoigne ;

Odet de Mazelières, conseiller et secrétaire ordinaire du Roy de Navarre ;

Pierre de Nort, Sr de Naux.

Ainsi signés à la Cède : B. de Monluc. C. de Malvin. De Cavasse. Codoing, présent... Boissonnade. Camus. De Mazelières. P. de Nort, et moy Qoucy, notaire royal.

(*Testament du maréchal Blaise de Monluc, publié dans le tome II de la 2^e série du Recueil des Travaux de la Société d'Agr., Sciences et Arts d'Agen, p. 421 et 422, par M. G. Clément-Simon, avocat général et depuis procureur général*).

¹ Etat fait par le Roi des gens de son Conseil d'Etat et Privé, qu'il a retenu pour les affaires de sa maison et de ses finances de Navarre, et terres de son ancien domaine, non réuni à la couronne, à commencer du premier jour de janvier de l'année 1598.

« CHEFS DU CONSEIL.

« Monsieur le maréchal de Bouillon, chef du Conseil.

« Monsieur du Plessis-Mornay, super-intendant.

« Monsieur de Callignon, chancelier.

« SECRÉTAIRES D'ETAT.

« M. Odet de Mazelières.

« M. Ramond de Viersé.

« M. Anthoine de Loménie.

« M. Gehan Paneheure.

« SECRÉTAIRES D'ETAT PRIVÉS

« M. Michel Gérard.

« M. Gehan de La Barthe.

« M. Bertrand de Valade.

«

« Fait et arrêté par sa dite Majesté, en son Conseil, à Saint-Germain-en-Laye, le premier jour de décembre mil cinq cent quatre vingt dix huit (*Nobiliaire Universel de France, par M. Witon de Saint-Allais, tome XVI, p. 441 à 443*).

2° Jean II de Mazellière, seigneur de Douazan, capitaine exempt des gardes du corps du roi (rapporté après la descendance de son frère Gaixiot, parce que je veux citer des lettres d'Henri IV et autres personnages, et discuter la question d'origine de toute la famille, à propos des seigneurs de Douazan);

3° Gaixiot, qui suit;

4° Bertrand de Mazellière, capitaine exempt des gardes du corps du roi, gentilhomme servant de sa Majesté par commission de 1582, marié avec Thérèse de Mengin. Il reçoit une commission du roi de lever une compagnie de 200 hommes, est qualifié lieutenant-colonel le 6 novembre 1611.

Gaixiot de Mazellière épouse Jeanne du Puy par contrat du 15 mars 1573, dans lequel il est dit fils de Jean de Mazellière, écuyer et capitaine. Il est auditeur en la Chambre des Comptes de Nérac, puis secrétaire ordinaire du roi avant 1576, réformateur du domaine d'Albret le 28 avril 1598, et fait hommage au même souverain le 5 juillet 1609. Il laisse de son mariage, entre autres enfants, Daniel I^{er} qui épouse Jeanne de Pédesclaux le 19 janvier 1612, et fait hommage au roi le 7 mars 1619 et le 6 décembre 1644.

Paul de Mazellière, lieutenant-général au siège présidial d'Albret, fils de Daniel I^{er} et petit-fils de Gaixiot, cités plus haut. eut à justifier sa filiation et sa noblesse devant Claude Pellot, seigneur de Port-David et Sandars, intendant de la province de Guienne, comme le prouve le Jugement de maintenue suivant, daté du 20 août 1668 :

« Jugement de Mainteneur de Noblesse.

« Claude Pellot, etc., intendant de Guienne, sçavoir faisons que entre Maistre Nicolas Catel, chargé par Sa Majesté de la recherche des usurpateurs du tiltre de noblesse, demandeur, d'une part;

« Et Paul de Mazelières, lieutenant-général au siège présidial de Nérac, deffendeur, d'autre;

« Veu le contrat de mariage dudit noble Paul de Mazelières avec damoiselle Jeanne du Prat, du consentement de noble Daniel de Mazelières, son père, du 28 avril 1655;

« Contrat de mariage de Daniel de Mazelières, escuyer, advocat en parlement, avec Jeanne Pedesclaux, du consentement de noble

Gaixiot de Mazelières, conseiller et secrétaire du Roy et réformateur du domaine d'Albret, son père, du 19 janvier 1612 ;

« **Contrat de mariage de noble Gaixiot de Mazelières, avec Jeanne du Puy, damoiselle, du consentement de Jean de Mazelières, écuyer, capitaine, son père, du 15 mars 1573 ;**

« **Transaction passée entre Jean de Mazelières, écuyer, capitaine, et Jacques de Mazelières, du 24 Janvier 1554 ;**

« **Provisions de secrétaire ordinaire du roy pour Gaixiot de Mazelières, du 23 janvier 1582, signées HENRY ;**

« **Provisions pour ledit Gaixiot de Mazelières de la charge de receveur général et réformateur du domaine d'Albret, du 28 avril 1598 ;**

« **Arrest du Conseil d'Etat par lequel Gaixiot de Mazelières est qualifié conseiller secrétaire du Roy, du 29 Janvier 1602, avec la commission y attachée ;**

« **Plusieurs lettres écrites et signées par le Roy Henry, adressées à Mazelières, son secrétaire ;**

« **Commission d'une compagnie de cavalerie pour Paul de Mazelières, du 8 décembre 1656 ;**

« **Provisions de lieutenant-général au siège présidial de Nérac pour Paul de Mazelières ;**

« **Contredits du Sr Catel, avec la signification au pied, du 15 juillet dernier ;**

« **Conclusions du procureur du Roy ;**

« **Et Ouy le rapport du Sr de Bordes ;**

« **Nous, par jugement souverain et en dernier ressort, de l'avis des officiers soubzsignés, sans avoir esgard aux contredits dudit Catel, avons donné acte audit Paul de Mazelières, escuyer, de la représentation de ses tiltres ; Ordonnons qu'il sera inscrit au catalogue des Nobles, suivant l'arrest du Conseil, du 22 mars 1666.**

« **Fait à Agen, le 20^e août 1668.**

« **Signés : BORDES. DUCROS. PHILIPES. DAUSAC. BARROUSSEL et COUTURES.**

« **PELLOT.**

« **Par Monseigneur**

« **DRU. »**

(Bibliothèque Nationale, Cabinet des titres, Dossiers blancs. — Archives de Madame la comtesse Marie de Raymond. Agen).

Les armes de Mazellière sont : *d'or, au chevron de gueules, accompagné de 3 lionceaux d'azur, armés et lampassés de gueules, posés deux en chef et un en pointe.*

Le même Paul de Mazellière possédait des biens nobles au *Grand Bosc* ou à la *Forêt d'Espiens*. Il avait acquis, le 26 juillet 1663, la terre et seigneurie d'Espiens en toute justice de « Son Altesse sérénissime Monseigneur Godefroy Maurice de La Tour d'Auvergne, par la grâce de Dieu, souverain duc de Bouillon, vicomte de Turenne, duc d'Albret et de Chasteau Thierry, comte d'Auvergne, d'Evreux, du Bas-Armagnac et de Négrepelisse, pair et grand chambellan de France, gouverneur et lieutenant-général du haut et bas pays d'Auvergne. » Il est mis en possession de cette baronnie le 29 juin 1676. Il se qualifie alors : « Messire Paul de Mazellière, conseiller du roy, lieutenant-général d'Albret, gouverneur et intendant du duché d'Albret pour M. le duc de Bouillon. » (*Idem, Idem.*)

Il fait-construire ou reconstruire près de la tour féodale d'Espiens le château actuel de Mazellière.

Son fils Daniel II de Mazellière, qualifié écuyer, seigneur baron d'Espiens et du fief de Mazellière et d'Estillac, lieutenant général de Nérac et gouverneur d'Albret, épouse le 5 août 1682, Olimpine Le Venier de la Bastide (que je crois fille de Gaston Le Venier, écuyer, seigneur de Pouylehaut, et d'Agnès Marie de Bacalan, et petite fille de messire Pierre II Le Venier, président de la Chambre des Comptes de Navarre au siège de Nérac, par provisions du 21 juillet 1623). Le fief d'Estillac dont il est ici question n'est pas le même que le château et la seigneurie d'Estillac en Bruilhois, où le maréchal Blaise de Monluc écrivit ses *Commentaires*.

Josias de Mazellière, écuyer, seigneur de Réaup, près Mézin, est le second fils de Paul de Mazellière, seigneur de Mazellière et premier baron d'Espiens. Il est qualifié chevalier de Saint-Louis, brigadier des armées du roi, comme je le dirai en parlant du mariage de sa fille Anne.

Louis Henri de Mazellière est lieutenant général d'Albret, à l'exemple de ses auteurs Joseph, Daniel II et Paul de Mazellière. Il épouse Anne de Rolland de Lastous, née le 22 mai 1735, fille de Jean-Joseph de Rolland, écuyer seigneur de Lastous. Il se qualifie lieutenant général d'Albret, seigneur de Mazellière, Estillac, Rauzac et autres

lieux, le 6 novembre 1762, dans l'acte de naissance de son fils Joseph.

Ce Joseph, né en 1762, obtient le 17 décembre 1774, le certificat de Denis Louis d'Hozier, conseiller du roi en ses conseils, président de la cour des Comptes, Aydes et finances de Normandie, et juge de la noblesse de France, constatant que ledit Joseph de Mazellière a la noblesse requise pour être admis au nombre des pages que sa Majesté fait élever dans sa chambre (*idem, idem*). Le même Joseph épouse Louise Roux de Laval le 29 août 1784, et se qualifie vicomte de Mazellière, chevalier, capitaine au régiment Royal Piémont, cavalerie.

• Après avoir émigré en Espagne, dit M. Samazeuilh, il rentra secrètement en France, fut surpris et périt sur l'échafaud. •

Le 4 juillet 1752, Jeanne-Françoise-Catherine de Mazellière, dame de Réaup près Mézin, petite fille de Josias de Mazellière brigadier des armées du Roi susmentionné, et dernière de sa branche, porta la seigneurie de Réaup (dont le château de Montesquieu faisait partie), à son époux François Dominique de Bastard, chevalier, seigneur de Saint-Denis et L'Isle-Chrétienne-sur-Garonne, du Bosq, de Cavagnan et de La Bastide, Grand Maître enquêteur et général réformateur des Eaux et Forêts de France, aux départements et provinces de Guienne, Périgord, Gascogne, Béarn, etc. Ce François Dominique de Bastard Saint-Denis, appelé habituellement M. le Grand Maître, et représenté de nos jours par son arrière petit-fils Paul, baron de Bastard, résidant ordinairement au château de Saint-Denis-sur-Garonne, avait pour 22nd aïeul paternel (dont la filiation est parfaitement justifiée par titres incontestables), Richer ou Rahier, chevalier, seigneur du fief de Bastardière sur Sèvre, près Clisson, au comté Nantais (*Richerius, Raherius, dominus in feodo de Bastarderio, miles*), né vers 980, mort avant 1062. Le fils de ce seigneur de Bastardière était par conséquent le 21st aïeul paternel du même François Dominique de Bastard Saint-Denis. Il est nommé et qualifié Roand Bastard, seigneur de Bastardière-sur-Sèvre, de l'île de Her et de la ville du Pèlerin-sur-Loire, très noble chevalier, un des premiers de la patrie (*Roaldus Bastardus, Rodaldus, Roaldus de Peregrino, nobilissimus miles, de primoribus patriæ*) dans l'acte par lequel il fonde le prieuré de Sainte-Marie du Pèlerin-sur-Loire en 1049-50. Il est assisté de sa femme, de ses frères et de ses sœurs pour cet acte, passé en présence de

Mathias, comte de Nantes, d'Ermengarde, épouse de ce dernier, et d'Erard, évêque de Nantes, fondation qui a duré jusqu'à la Révolution de 1789.

Jeanne-Françoise-Catherine de Mazellière, dame de Réaup, est morte en couches le 23 mai 1756, âgée de 22 ans. Son château de Montesquieu dans la commune de Réaup, devint plus tard, par mariage, la propriété de la famille de Vigier, qui l'habite encore.

Je reviens à Jean II de Mazellière, capitaine exempt des gardes du corps du roi sous la charge du S^r de Praslin, auteur des seigneurs de Douazan.

Nous avons vu que ce capitaine avait pour frère aîné Odet de Mazellière, ministre ou conseiller secrétaire d'état du roi de Navarre; et pour frères puînés, Gaixiot de Mazellière secrétaire ordinaire du roi, receveur général et réformateur du domaine de Navarre, et Bertrand de Mazellière, capitaine exempt des gardes du corps du roi, gentilhomme servant de sa Majesté, qualifié lieutenant colonel, en 1611. Enfin qu'ils étaient tous les quatre fils de Jean 1^{er} de Mazellière, qualifié écuyer et capitaine en 1554 et 1573.

La famille de Courtion a possédé pendant des siècles la seigneurie de Douazan. près Nérac. Elle en fit hommage au roi le 26 mars 1478. Elle fit en 1538 un nouvel hommage *de la Maison et salle de Douazan* avec ses dépendances, devant Jacques de Foix, évêque de Lescar, grand chancelier de Navarre, ayant commission de recevoir tous les hommages des ecclésiastiques, barons, gentilhommes et autres, à raison des biens nobles qu'ils tenaient du roi. Plus tard survinrent des créanciers de la famille de Courtion; ils firent saisir et vendre la seigneurie de Douazan, qui fut adjugée en 1601 à Jean II de Mazellière. Il résulte de ces faits, ajoute M. Samazeuilh, que le capitaine Douazan commandant la garnison de Nérac sur les hauteurs du Galaup, près Feugarolles et Espiens, garnison presque entièrement détruite en 1562 par Blaise de Monluc, devait être un Courtion et non un Mazellière.

Jean II et Bertrand de Mazellière, frères, étaient en même temps capitaines exempts des gardes du corps du roi. Il est dès lors très difficile de savoir auquel des deux le roi de Navarre s'adresse dans les deux lettres suivantes :

« Capitaine Mazellières, Encores que nous ne doubtons point que vous gouvernerez si sagement en la charge que nous vous avons

donnée pour la garde de nostre maison et chasteau de Lectoure, que nous et nos sujets dudict lieu aurons contentement et que nous n'en receuvrons aucune plainte de nos dictz sujets, nous n'avons pourtant voulu différer de vous dire que nous n'entendons point que vous commandez au corps et communauté d'icelle nostre dicte ville, ne que vous prenez aucune chose d'eulx sans leur consentement et de gré à gré, ne voulant et entendant que vous ouvriez les portes du derrier de nostre dict chasteau sourtans et repondans hors la ville, ne que vous y passiez ou fassiez passer de jour ni de nuict sur peine de nous désobéir, mais gardez bien de y faire faulte. L'assurance que nous avons que ainsin le ferez nous faict prier le Créateur vous avoir, cappitaine Mazelières, en sa garde.

« Escript à Nérac, ce second jour d'octobre 1576.

« HENRY

« LE ROYER.

« Quant au moulin de la poudre, j'ay commandé aux consuls de vous accomoder d'icelle; touttefois je ne veultz point qu'il sorte du lieu où il est. »

(*Archives de Lectoure. — Lettres imprimées de Henri IV, tom. VIII, p. 97, 98*).

La question de la poudre avait soulevé, entre le commandant du château de Lectoure et les consuls de la ville, des divisions regrettables que le roi de Navarre veut faire cesser immédiatement. Voici ce qu'il écrit à ce sujet :

« Cappitaine Mazelières, Voulant entretenir en bonne volonté les consuls et habitants de Lectoure, je leur ay à leur requeste accordé que le moulin à poudre qui est dans ladicte ville ne bougera du lieu où il est, pourveu que vous en ayez la clef et la disposition de faire faire la poudre par tel poudrier que vous advizerez ; par quoy vous ne ferez point d'autre poursuite pour raison de ce, et vous comporterez au reste avec eulx en telle façon qu'ils ne se puissent plaindre de vous, entendant bien touttefois qu'ils vous fournissent le boys commun ce qu'ils pourront, pusqu'il ne leur couste rien. Je ne vous recomman-deray point le devoir de vostre charge, m'assurant que n'en oublierez rien. A tant je prie Dieu vous tenir en sa sainte garde.

« De Nérac, ce 2^{me} jor d'octobre 1576.

« Vostre bon maistre

« HENRY. »

(*Idem, idem*).

Un jeune et vaillant travailleur, qui promet à la science historique de nombreuses découvertes, M. l'abbé Jules de Carsalade du Pont, curé de Mont d'Astarac (Gers), vient de publier en 1880, de concert avec M. Ph. Tamizey de Larroque, correspondant de l'Institut, les *Mémoires de Jean d'Antras*. Il a commencé des études sur la famille de Mazellière, il m'a communiqué et permis de publier dans la *Revue de l'Agenais* quelques documents dont il possède les originaux, entre autres des lettres d'Henri, d'abord roi de Navarre, puis roi de France.

« Capitaine Mazellières, dès que vous aurez reçu ma lettre, montez à cheval et me suivez avec votre troupe, et que votre frere face rompre la tour et le cu de lampe de la maison qui est fortifiée à Montault ; ensemble les flancs (mot difficile à lire) et canonnières de l'église, la [sol]dant de trois jors de despence, et qu'après avec sa troupe il se joinge avec le régiment de Castelnau, passant en ceste ville. Vous scaurez de M. de Castelnau ce que vous aurez à faire. Et sur ce, capitaine Mazellières, Dieu vous ayt en sa garde.

• De Mont-de-Marsan, ce xx septembre 1585.

• Vostre bon maistre

• HENRY. •

La lettre est adressée • Au capitaine Mazellières. •

(Original en papier aux archives de M. l'abbé Jules de Carsalade du Pont, curé de Mont d'Astarac, canton de Masseube, Gers).

Les mots : Vostre bon maistre et la signature sont incontestablement de la main du roi de Navarre. J'esuis porté à croire que toute la lettre est aussi écrite de la main du même prince. Je n'ose pas cependant l'affirmer.

Le roi de Navarren'était pas riche, il avait rarement les ressources nécessaires pour l'entretien de son armée. Aux demandes d'argent pour équiper, entretenir ou faire vivre les compagnies, il répondait souvent par un mot spirituel ou amical, par une promesse à plus ou moins longue échéance, quelquefois par un reproche. Que faire autrement ? Quel conseil aurait donné le lecteur à un prince auquel on demande de l'argent et qui en manque ? Le roi de Navarre (qu'on me permette cette expression vulgaire qui rend exactement la pensée) était *habile à se tirer d'affaire*. En voici un exemple.

« Cappitaine Mazelières, Jé seu en quel estat est maintenant vostre compagnie et le peu de peine que vous prenez a la maintenir, ne pouvant bonnement croire que ce soit a faute de moyens, vous ayant fait bailher assez de contributions; aussy n'y a il autre moyen que celluy-la pour le présent. Faictes donc tout se que vous pourrez pour redresser vostre dicte compagnie; car je fais estat de m'en servir, ainsin que je vous fairay bientost entendre, m'assurant que ainsy le ferez, prieray Dieu, cappitaine Mazelières, qu'il vous ayt en sa garde. De La Rochelle ce xxix de novembre 1588.

« Vostre bon maistre

« HENRY. »

La lettre est adressée : « Au capitaine Mazelières, à Peyrac. »

(Original en papier, mêmes archives).

Henri III, roi de France et de Pologne, dernier des Valois, frappé au château de Saint-Cloud d'un coup de couteau dans le ventre par Jacques Clément, le mardi 1^{er} août 1589, à 8 heures du matin, mourut le lendemain, âgé de 39 ans. L'ainé de la branche de Bourbon, Henri, roi de Navarre, aurait dû, conformément à la loi salique, être proclamé roi de France immédiatement. Il ne fut reconnu que par une partie de l'armée, parce qu'il était de la religion protestante. Un brevet donné le 30 novembre 1591, presque deux ans avant son entrée triomphale à Paris, est ainsi formulé :

« Aujourd'huy dernier novembre mil cinq cent quatre vingt onze, le Roy estant à Dervebal,¹ desirant gratifier les s^{rs} de La Mothe Podenx et cappitaine Mazelières, Sa Majesté, en consideration de leurs services, leur a libéralement accordé le prieuré de Soudayre vacquant par la mort de Cadreils, au cas qu'il soit en sa disposition, et de ce icelle Sa Majesté m'a commandé expedier toutes lettres neccessaires et cependant le present brevet qu'elle a

¹ Je ne suis pas sûr d'avoir bien lu les lettres qui dans ce mot sont en lettres italiques.

signé de sa propre main et fait contresigner par moy son conseiller et secretaire d'Estat.

« HENRY.

« Ruzé.¹ »

Original en parchemin, aux mêmes archives de M. de Carsalade du Pont).

Le Secrétaire d'Etat qui appose sa signature au-dessous de celle du roi est Martin Ruzé, seigneur de Beaulieu, l'un des quatre secrétaires d'Etat (Louis Revol, Martin Ruzé, Louis Potier et Pierre Forget), nommés en septembre 1588, par le roi Henri III, après que ce prince eut congédié Nicolas de Neufville, seigneur de Villeroi, Claude Pinard, seigneur de Comblisi et Pierre Brulart, seigneur de Genlis. Ce Martin Ruzé, homme de mérite et secrétaire d'Etat sous Henri III, Henri IV et Louis XIII, de 1588 à 1613, était fils de Guillaume Ruzé, receveur des finances à Tours. Il légua sa grande fortune, à condition de porter le nom et les armes de Ruzé, à son petit-neveu, Antoine Coiffier, marquis d'Effiat, maréchal de France le 1^{er} janvier 1631, mort le 27 juillet 1632. On sait que le maréchal d'Effiat, petit-fils d'un maître d'hôtel du roi, et qui tenait ses grands biens de Martin Ruzé, son grand oncle maternel, est le père d'Henri Coiffier-Ruzé, marquis de Cinq-Mars, grand écuyer de France, qui eut la tête tranchée le 12 septembre 1642, à l'âge de 22 ans.

Le 21 juillet 1593, le capitaine Jean II de Mazellière, épouse Anne de Frère, fille d'Henri de Frère, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, seigneur de Gratens, Saint-Léon, Andiran, Hordosse, etc., et

¹ Le Soudayre et Saint-Pé-Serre (ou Sempesserre) sont limitrophes de Berrac et de Cadreils. Le sr de Cadreils, décédé avant le 30 novembre 1591, est porté au *Rôle des Vassaux du roi composant l'élite de la noblesse de Condomois*, au nombre de ceux qui tiennent fiefs et domaines nobles, *convoqués à la suite et choisis par le roi* (de Navarre) en 1582. Il est le plus jeune frère de messire Jean II de Berrac, seigneur de Berrac et de Cadreils, près Lectoure, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, capitaine de 300 hommes, chevalier de l'ordre du Roi avant l'institution de l'ordre du Saint-Esprit, lieutenant de la compagnie d'hommes d'armes de Blaise de Mooluc (puis de Fabien de Monluc, seigneur de Montesquiou), et plus tard capitaine de 50 hommes d'armes.

de Marie de Noaillan. La future épouse agit de l'avis et consentement de noble Barthélemy de Frère, seigneur de Hordosse. Des membres de sa famille ont été seigneurs de Peyrecave, et, en cette qualité, co-seigneurs de la baronnie de Montagnac-sur-Auvignon, aujourd'hui représentés par le baron de Frère de Peyrecave (Numa) et par son fils, qui habitent le château de Marteret, près Jégun (Gers). Noble Jean de Frère était en 1574 seigneur de Hordosse, près Nérac, et propriétaire dans la commune de La Plume.

Au nombre des documents inédits que j'ai à donner sur Jean II de Mazellière, est un brevet, dont l'original est sous mes yeux, signé par le roi Henri IV, contresigné par un secrétaire d'Etat, et relatif à la confiscation des biens de l'un des plus célèbres chefs protestants de l'Agenais, Bathazar de Thicuras, seigneur de Cauzac, Montcuquet, etc., qualifié chevalier et capitaine de cinquante hommes d'armes dans son testament. Samazeuilh parle en ces termes de ce personnage au tome II, page 143, de son *Histoire de l'Agenais, du Condomois et du Bazadais* :

« Plus tard, Thoiras, chef des réformés, profita de l'absence de Monluc, pour rentrer dans Monflanquin, où il brûla l'église et le couvent des Augustins. égorga les religieux, brûla les maisons des catholiques. »

Boudon de Saint-Amans rapporte le même fait, donne la date, et ajoute quelques circonstances, au tome I^{er}, p. 377 et 378 de son *Histoire du département de Lot-et-Garonne*.

« 1569.

« A peine Monluc eut-il quitté les environs de Monflanquin, que Thoiras fit une incursion en Agenais, et s'empara de cette ville (Monflanquin). Ses soldats y pillèrent non seulement les églises et les maisons des catholiques, mais y commirent d'horribles excès et des mesures dont le fanatisme seul, exalté jusqu'à la démence, peut se rendre coupable. Peu content d'avoir incendié l'église et le couvent des Augustins, ils égorgèrent ses religieux avec une barbarie si révoltante, qu'on se refuserait à le croire, si ce n'était attesté par nos manuscrits et par un ouvrage imprimé, dont l'authenticité ne peut être douteuse.¹

¹ Hist. des ss. de l'ord. des herm. de S^t. Aug. Toulon, 5^e in-fol., 1641, p. 694.

Ce terrible Thoiras ou Thieuras était cependant bien jeune pour commander; il avait au plus 23 ans, puisque son père noble Pierre-François de Thieuras, seigneur de Cauzac et de Montcuquet, et sa mère Françoise de Narbonne (sœur de noble Balthazar de Narbonne-Lara) ont passé leurs pactes et articles de mariage le 8 juillet 1545, devant Antoine de Cambe, notaire. Samazeuilh et Boudon de Saint-Amand ne donnent pas, il est vrai, le *prénom* de ce capitaine, qui peut dès lors être Pierre-François, le père de Balthazar. Dans ce cas, il faudrait compter deux MM. de Thieuras, père et fils, successivement chefs protestants et farouches guerriers en Agenais.

Voici ce brevet de confiscation :

« Aujourd'huy viii^e decembre mil cinq cens quatre vingt quatorze, le Roy estant à St-Quentin, voullant recongnoistre les services que les s^r de Sources, gentilhomme ordinaire de sa chambre, de Monteil, Vassan, Chantemerlière, et La Chesnaye, gentilhommes servans, et de Mezillières, exempt des gardes de Sa Majesté, lui ont faictz et continuent journellement en plusieurs bonnes et divers occasions, leur a sa dicte Majesté libéralement accordé et faict don des biens de Balthazard de Thuiras, s^r de Causacq en Agenois et ses complices, acquis et confisquezz à Sa Majesté a cause de la trahison par eux faicte sur la ville d'Agen, et ce a quelque somme qu'ils se puissent monter.

« En tesmoing de quoy sadicte Majesté ma commandé leur en expédier les lettres necessaires rapportant lettres de ladicte confiscation, et cependant le present brevet qu'elle a voullu signer de sa main.

• HENRY

DE NEUFVILLE.¹ »

(Original en parchemin faisant partie des mêmes archives de M. de Carsalade).

¹ Nicolas de Neuville, seigneur de Villeroi, fut secrétaire du roi (comme successeur de son beau-père Claude de L'Aubespine père), de 1567 à 1588. Renvoyé en 1583, il fut réintégré dans la même charge à la mort de Louis Revol en 1594, jusques en 1607.

Qu'était cette « trahison sur la ville d'Agen, faite par Balthazar de Thieuras, s^r de Cauzacq et ses complices, antérieure au 8 décembre 1594 ? » Je le demande aux érudits qui s'occupent plus spécialement de l'histoire de la ville d'Agen.

Si la Roche Tarpéienne est près du Capitole, les vaincus de la veille sont parfois les vainqueurs du lendemain. Dans les riches archives du château de Cauzac, résidence de M. le comte d'Aymard de Châteaurenard, il y avait 10 pièces attachées ensemble concernant la réduction de Montpezat, entre autres une lettre du roi Henri IV, écrite à M. le maréchal de Matignon, portant don de 4,000 livres au s^r de Cauzac (Balthazar de Thieuras), « pour le bruslement, • desmolition et ravages faits dans ses biens par les Croquants, en-
• semble des articles accordés aud. s^r de Cauzac par ledit maréchal
• de Matignon, signés de luy le 1^{er} mars 1595. » (*Archives de Cauzac*.)¹

Je ne voudrais pas jeter trop de discrédit sur ce chef protestant, qui, en dehors des passions religieuses toujours aveugles et sans pitié, devait avoir des qualités réelles. Je n'en citerai que deux preuves : ses mariages et un témoignage de confiance des gentilshommes de l'Agenais.

Balthazar de Thieuras épouse : 1^o le 19 novembre 1576, Marie de Gout, fille de Marc de Gout ou de Goth, en présence de messires René de Galard de Béarn, seigneur de Brassac ; Jean de Lespès, seigneur de Loustelnau, et Michel du Bouzet, seigneur de Marin, Roquépine et Sainte-Colombe ; 2^o le 5 avril 1587, Armoise de Lo-

¹ On lit au *Dictionn. Universel d'histoire et de géographie*, par M. N. Bouillet :

« **CROQUANTS**, nom sous lequel on désignait autrefois les gens de campagne et les *villains*. On le donne spécialement dans l'histoire aux paysans de la Guienne qui se révoltèrent sous Henri IV et Louis XIII, et qui furent soumis par le duc d'Epemon, Bernard de la Vallette. On ne s'accorde pas sur l'origine de ce nom. »

On peut lire dans le *Dictionnaire Etymologique*, par Ménage, au mot *Cro-cans*, l'histoire et les diverses étymologies de ce mot données par les historiens de Thou, d'Aubigné et François de Mézeray.

magne de Montaignu, dame baronne de Montaignu, Las Treilles et autres lieux, veuve de Joseph-François de Fumel (second fils de François, baron de Fumel, et de dame Gabrielle de Verdun). Cette Armoise de Lomagne était fille de Jacques de Lomagne de Montaignu, comte d'Astaffort et de Négrepelisse, etc. et d'Anne de La Tour-d'Auvergne (ou selon d'autres, de Charlotte de Lussignan). On voit que les grandes maisons ne dédaignaient pas de lui donner leurs filles en mariage.

Le témoignage de considération et de confiance est une procuration de la noblesse de l'Agenais, donnée devant M^e Leydet, notaire royal, à messire Balthazar de Thieuras, seigneur de Cauzac, relative à la recherche et réformation du domaine du pays d'Agenais et à la prestation de foi et hommage. Elle est signée par :

Messires Jacques de Brunet, seigneur baron de Pujols ;
François d'Hébrard, seigneur du Rocqual ;
Benjamin de Sorbiers, écuyer, seigneur de la Tourrasse ;
Antoine des Homs, écuyer, seigneur dudit lieu ;
Jehan de Lespès, écuyer, seigneur de Loustelnau ;
François de Courtète, écuyer, seigneur de Prades ;
Jehan de Bure, écuyer, seigneur de La Calcinie ;
Jehan de Galaup, écuyer, seigneur de La Mothe Prades.
Jehan d'Hébrard, écuyer, seigneur de Bonrepos ;
Jehan de Lard, écuyer, seigneur de Calignac, faisant pour
messire Bertrand de Lard, seigneur de Rigoulières ;
Balthazar de La Goutte de La Poujade, seigneur de La
Poujade, de Pratz et du Buscon, vicomte de Cours ;
Charles de Montalembert, seigneur de Roger ;
Le seigneur de Carbonnac ;
Claude de Gironde, marié le 13 mars 1574, seigneur de Teys-
sonnac, après Antoine de Cours, son beau-père ;
François de Bonnal, seigneur de Laroquette (qui fait son tes-
tament le 10 août 1598) ou son fils Jacques ;
Jean-François de Scoraille, seigneur de Sangruère.

L'original de cette procuration notariée, connue de très peu de

personnes, est sans date ; il a été mis sous mes yeux par M^{me} la comtesse Marie de Raymond, et fait partie des archives du château de Cauzac.

On voit par cette procuration , et l'on sait par de très nombreux documents que Balthazar de Thieuras ne fut pas dépouillé du château de Cauzac ; malgré le brevet de confiscation du 8 décembre 1594 rapporté plus haut.

Avec un prince aussi actif qu'Henri IV, les compagnies devaient toujours être prêtes à marcher. Je citerai, à l'appui de cette remarque, la lettre suivante écrite à Jean II de Mazellière :

« Monsieur, je vous ay volieu advertir comme j'attends d'heure à autre commandement du Roy pour l'aler trouver, qu'est cause que je vous prie vous tenir prest avec vos armes et chevaulx, affin que incontinent avoir receu commandement de Sa Majesté, nous nous acheminions a là part ou aller nous commandera, et sur cest asseurance je demeureray

« Monsieur,

Vostre affectionné a vous servir

HENRY d'ALBRET. »

« De Coarraze ce premier
juin 1597.

(Original en papier aux archives de M. Jules de Carsalade du Pont).

En lisant la signature d'Henri d'Albret, si attentif à exécuter ponctuellement les ordres de son souverain, plusieurs lecteurs se demanderont certainement ce qu'est ce personnage relativement aux sires d'Albret.

Lorsque le chef d'une grande maison féodale disparaît sans laisser de postérité masculine, on dit généralement que la maison s'est éteinte. On est très disposé à ne pas tenir compte des branches cadettes ou collatérales, surtout si elles ont abandonné le nom primitif, et adopté celui de leur principal fief.

Pour beaucoup de gens, la maison de Fezensac s'est éteinte après l'année 1103 avec Astanove, 7^{me} comte de Fezensac. On néglige les Montesquiou et les Preissac, deux branches cadettes, portant chacune exclusivement le nom de son principal fief.

Les d'Armagnac, dit-on, se sont éteints en 1473 avec le comte Jean V. On oublie les d'Armagnac, ducs de Nemours, et autres branches cadettes encore existantes. Le comte Jean V était l'*ainé, le chef de la race*, il n'était pas, il s'en faut, le *dernier d'Armagnac*. Henri de Bourbon, comte de Chambord, est l'ainé de sa race, il ne sera pas le dernier des Bourbons. Cela nous paraît clair pour les Bourbons, parce qu'ils sont de notre époque ; tandis que plus ou moins de siècles nous séparent des Fezensacs et des d'Armagnacs, et que dès lors nous sommes moins fixés.

Henri, roi de Navarre, père de Jeanne d'Albret, a été le *dernier sire d'Albret* ; il n'a pas été le *dernier d'Albret*.

L'auteur de la lettre du 1^{er} juin 1597, Henri I^{er} d'Albret, baron de Miossens, chevalier des ordres du roi, gouverneur et sénéchal de Navarre, capitaine de 200 hommes de la compagnie de Sa Majesté, avait épousé en 1581 Antoinette de Pons, comtesse de Marenne et d'Oleron. Il avait, du chef de sa femme, la sirie de Pons, avec la condition que le fils aîné issu de leur union porterait le nom et les armes de Pons : *d'argent, à la fasce bandée d'or et de gueules de 6 pièces*. Le baron de Miossens, sire de Pons, comte de Marenne et d'Oleron, etc., était à cette date le seul représentant mâle portant le nom d'Albret.¹

¹ Son bisaïeul paternel, Gilles d'Albret, seigneur de Castelmoron en Bazadais (l'un des enfants de Charles II, sire d'Albret, comte de Dreux, et de Gaure, vicomte de Tartas, captal de Buch, etc., et d'Anne d'Armagnac), laissa de Jeanne Le Sellier un fils naturel, nommé Etienne d'Albret. Celui-ci, légitimé par lettres patentes du roi François I^{er} du mois de juin 1527, fut sénéchal de Foix, premier chambellan de Jean d'Albret, roi de Navarre. Il fut aussi l'un des exécuteurs testamentaires de son cousin germain Alain le Grand, sire d'Albret, comte de Dreux, Gaure, Penthievre, Périgord et Castres, vicomte de Limoges et de Tartas, captal de Buch, seigneur d'Avennes etc. Cet Etienne d'Albret, très apprécié à la cour de Navarre, comme on le voit, devint baron de Miossens, du chef de sa femme Françoise de Béarn, dame de Miossens, fille de Pierre, baron de Miossens, et de Catherine de Béarn de Gerderest.

Jean d'Albret¹, baron de Miossens, né de ce mariage, épousa en 1535 Su-

Voici un nouveau témoignage de l'amitié du roi Henri IV pour son fidèle et dévoué serviteur Jean II de Mazellière, capitaine exempt des gardes du corps du roi :

« Aujourd'huy xxix^e mars mil cinq cent quatre vingt dix neuf, le Roy estant à Fontainebleau, desirant gratiffier et favorablement traicter le s^r de Mazelieres, exempt des gardes de son corps, Sa Majesté, en considération de ses services luy a permis et accorde de

zanne de Bourbon, fille de Pierre de Bourbon, seigneur de Lisle, puis baron de Busset, et de Marguerite d'Allègre, dame de Busset en Auvergne, mariés en 1498. Suzanne de Bourbon était petite-fille de Louis de Bourbon, né en 1437, et de Catherine d'Egmont, duchesse de Gueldres, *mariés dans l'intervalle des onze années* qui se sont écoulées depuis 1455, date à laquelle ledit Louis de Bourbon, âgé de 18 ans, fut *élu prince-évêque de Liège*, et 1466 époque à laquelle le même prince *reçut les ordres de la prêtrise*.

L'an 1482, Guillaume de La Marck, dit le *Sanglier des Ardennes*, à cause de sa valeur barbare et de sa férocité, excita une sédition contre Louis de Bourbon, prince-évêque de Liège, lui fendit la tête à coups de hache, et jeta son corps du haut du pont dans la Meuse, crime puni en 1485.

Pierre de Bourbon, baron de Busset, vit la légitimité de sa naissance contestée par son oncle paternel, Pierre II de Bourbon, appelé sire de Beaujeu, avant d'être duc de Bourbon et d'Auvergne. De là naquit un long procès. Plus tard « le roi, pour éviter les divers procès que cette affaire occasionnerait, à cause que les biens de la maison de Bourbon étaient partagés « et passés dans plusieurs branches qui s'étaient formées, ordonna par arrêt « de son Conseil, que Philippe de Bourbon, fils de Pierre et petit-fils de Louis « de Bourbon, nommé à l'évêché de Liège, et de Catherine de Gueldres, ses « hoirs et successeurs, seraient reconnus à l'avenir pour *vrais et légitimes* « *enfants de la maison de Bourbon, nés en loyal mariage*, porteraient les « armes comme les autres princes de la maison, sans qu'ils puissent prétendre autre partage de ladite maison.» L'arrêt fut homologué au Parlement en 1518. (*Généal. de la maison de Bourbon, par L. Dussieux, 1869, p. 6, 31, 32.*)

Henri I d'Albret (auteur de la lettre du 1^{er} juin 1597 à Jean II de Mazellière) est fils desdits Jean d'Albret et Suzanne de Bourbon. Il a pour fils Henri II, marié avec Anne de Pardaillan Gondrin, et entre autres petits-fils César Phébus d'Albret, comte de Miossens, maréchal de France le 15 février 1653, mort le 3 septembre 1676.

tirer l'harquebuzé sur ses marais et terres deppendant de ses maisons, aux oyseaux de rivière, ramiers, biretz et autre sorte de gibier non deffendu par les ordonnances, et ce nonobstant les deffenses generalles de porter armes, de la rigueur des quelles Sadicte Majesté a dispensé et dispense ledict s^r de Mazelières, lequel nen abuzera sur peine den respondre à Sadicte Majesté, laquelle ma commandé luy expedier le present brevet quelle a pour ce voulu signer de sa main et iceluy faict contresigner par moy son conseiller et secretaire d'Estat.

« HENRY.

« RUZÉ. »

(Original en parchemin, mêmes archives de M. de Carsalade).

Le maréchal d'Ornano, gouverneur de la province, le président et les conseillers de la Chambre de l'Édit, les consuls de la ville de Nérac chargent Jean II de Mazellière d'aller, comme leur député, auprès d'Henri IV, alors en Savoie, supplier Sa Majesté d'envoyer des commissaires au maréchal pour l'installation de la Cour de justice nommée Chambre de l'Edit. Le capitaine de Mazellière part de Nérac le 28 décembre 1600, reçoit 150 livres pour les frais de voyage, est de retour à Nérac le premier février 1601, le lendemain rend compte de sa mission dans la maison commune, et remet deux lettres du roi, l'une pour les consuls, l'autre pour M. de Laporte, capitaine ou gouverneur du château de Nérac. Le tout avait duré 35 jours. Le roi fait connaitre par ces deux lettres, sa volonté que la Chambre de l'Édit soit installée dans ce château. (*Biographie de l'Arrondissement de Nérac, par J.-F. Samazeuilh, p. 570.*)

JULES DE BOURROUSSE DE LAFFORE.

(A suivre.)

DE QUELQUES LIVRES DE RAISON

DES ANCIENNES FAMILLES AGENAISES.

Les documents qui servent à écrire l'histoire sont de nature diverse. Les chartes, les procès-verbaux officiels, les actes administratifs et judiciaires, les contrats fournissent des faits, des noms, des dates précises. Allongés inutilement par des formules encombrantes, ils se résument d'ordinaire en quelques lignes que l'annaliste doit commenter.

Les actes intéressant le même sujet sont-ils nombreux et d'un rapprochement facile, leurs analyses peuvent être groupées et se traduire dans la forme narrative. L'auteur doit transformer ces éléments inertes en leur communiquant le mouvement et la vie. Cette tâche n'est pas aussi aisée qu'on le pense communément. Chaque époque a son caractère individuel mal défini dans les contrats. Par exemple, connaîtrions-nous bien un contemporain en compulsant exclusivement les actes notariés qu'il a passés et les bulletins des actes de l'état civil qui le concernent? Les procès-verbaux de délibérations d'un Conseil municipal, les correspondances administratives, les plans du cadastre et les registres de perception nous suffiraient-ils pour écrire l'histoire d'une ville? Non, sans doute. On vit, on se meut beaucoup hors de la sphère des bureaux de greffes. Il faut à l'historien d'autres éléments d'information dans le genre de ceux que la presse nous apporte aujourd'hui à profusion parfois trop grande et que nous donnent, pour les temps anciens, des récits écrits par des témoins oculaires. Dieu sait combien nos anciens historiens nationaux ont découpé de pages dans les Mémoires et les Chroniques, sans bien vérifier leurs informations, sans contrôler des jugements que dictaient parfois les passions injustes des partis. La vérité pouvait y perdre, ce qui est une faute grave; mais l'intérêt était grand

malgré tout. Cela avait été vu, senti et, comme on dit aujourd'hui, *vécu*.

La critique historique moderne a pris le parti le plus sage. Elle utilise les chroniques, mais sous bénéfice d'inventaire, en les contrôlant, en les vérifiant, en les complétant dans une large mesure par l'étude comparée des chartes et des documents officiels.

Tout le monde a dans la mémoire la liste de ces vieux chroniqueurs qui racontent naïvement les faits et gestes de nos rois et surtout les faits militaires, depuis les grandes batailles jusqu'aux simples épisodes.

On sait moins que nos provinces, nos villes même ou nos villages ont aussi leurs chroniqueurs. Partout, dans la vieille France, des familles lettrées conservaient l'usage de noter les événements intéressant leur famille ou parfois la cité et le pays même. C'était le moyen de fixer le souvenir des choses mémorables, de perpétuer d'une génération à l'autre les traditions de religion, de fidélité, d'honneur.

Ces registres de famille sont compris sous la désignation commune de *livres de raison*.

Le terme n'est pas nouveau et il serait juste s'il n'avait le défaut de trop généraliser. Pourquoi désigner sous le même nom des documents dont le mode de rédaction et le contenu varient infiniment ?

En effet, ces *livres de raison* peuvent contenir exclusivement ou simultanément :

Des enseignements, des conseils ou des préceptes de religion et de morale;

Une chronique de la famille, actes de naissance, de mariage, de décès, autobiographies, généalogies;

Une chronique locale ou régionale;

Des comptes de toute espèce.

Ayant précisément à citer des textes agenais qui rentrent dans ces catégories si dissemblables, je vais, à défaut de définition précise et de classement méthodique, les citer tous comme *livres de raison*.

Il n'existe pas de document d'une plus grande valeur que ceux-ci au point de vue de l'étude des mœurs, de la vie privée, de la condition des personnes sous l'ancien Régime,

Les érudits modernes l'ont bien compris. Partout l'on publie en entier ou par fragments ces curieux mémoriaux.¹

¹ Je n'ai pas la prétention de donner, en tête d'une simple brochure, la bibliographie déjà très chargée de ces publications. Je me borne à renvoyer aux nombreux ouvrages de M. Charles de Ribbe, qui a rendu les plus grands services en éditant des *livres de raison* ou en rédigeant d'après ces livres des monographies de familles. Le succès de ces ouvrages a été consacré par de nombreuses éditions.

M. l'abbé A. Tollemer a récemment publié des fragments du *Journal manuscrit du sire de Gouberville et du Mesnil-au-Var, gentilhomme campagnard au Cotentin, de 1553 à 1562*. Cet ouvrage a fourni à M. Henri Baudrillart, de l'Institut, les éléments d'un mémoire fort intéressant, intitulé *Un châtelain de Normandie au xvi^e siècle*, publié dans la *Revue des Deux-Mondes* (48^e année, 3^e période, t. XXVII, p. 150, année 1878).

M. Anatole Le Gallier a cité un agenda de Pierre Davily, père du géographe. Ce livre, conservé aux Archives de la Drôme, abonde en détails sur les conditions de la vie dans le Dauphiné à la fin du xvi^e siècle (Voir *Les Tournemail dignes de mémoire*. Paris, 1878, broch. grand in-8^e, p. 41, 42).

M. Tamizey de Larroque, à l'érudition duquel rien n'échappe, a bien voulu me fournir ce renseignement. Lui-même, dans le cercle de ses immenses recherches, s'est trouvé parfois en présence de *livres de raison*. Il a tiré notamment le plus grand parti d'un mémorial sur la famille de Gassendi, rédigé par le secrétaire Antoine de La Poterie et par un neveu de l'illustre savant et philosophe Gassendi (Voir : *Documents inédits sur Gassendi*. Paris, 1877, broch. in-8^e, p. 4 et suiv.).

M. Tamizey de Larroque a bien voulu me signaler encore une publication de M. A. de Boislile rentrant dans le même sujet : *Les comptes d'une dame parisienne sous Louis XI (1463-1467)*, publiés dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de France*.

Je me permets de rappeler aussi que l'une des communications les plus appréciées faites au Congrès des Sociétés savantes tenu à la Sorbonne, en 1879, avait pour objet un livre de raison de la famille de Malliard, à Brives (1507 à 1662. *Revue des Sociétés savantes*, 7^e série, t. I, p. 466).

A défaut d'autre mérite, les quelques notes qui suivent, consacrées aux *livres de raison* des familles agenaises, auront peut-être celui de paraître à l'heure opportune.

Le moment est, en effet, venu d'appeler l'attention des historiens de la région sur des sources trop négligées par eux. Il n'est pas non plus inutile de prouver que les coutumes pieuses qui, en Normandie, en Provence, en

Je dois à la bienveillance large et éclairée de plusieurs de mes concitoyens la communication d'un certain nombre de ces documents d'un caractère intime et presque sacré. Je prie tous ceux qui m'ont donné ce témoignage de confiance de vouloir bien agréer mes remerciements. Le fonds de ces quelques pages est une partie de leur patrimoine, que j'ai tâché de mettre en œuvre avec respect et piété.

J'ai contracté, chemin faisant, plus d'une dette, une surtout plus grande que les autres. Le nom de mon créancier — créancier généreux et aimable, — je voudrais le dire tout haut, mais je ne le puis pas. Quelques personnes le devineront, car les Mécènes sont rares. Ces érudits modestes, retirés en apparence bien loin des champs de bataille où nous combattons contre l'oubli des choses passées, pourraient paraître à leur rang naturel, qui est le premier ; ils se contentent de fournir leurs armes aux soldats, puisant à pleines mains aux arsenaux paisibles des archives et aux forges bruyantes des imprimeries. Je souhaite que la reconnaissance du public — si tant est que le public nous soit reconnaissant de nos humbles efforts, — ne s'égare pas, et que le secret de ma dette soit partout divulgué.

J'ai hâte, après cet exorde, de prêcher pour mes saints et mes reliques. Les quelques indications qui suivent me paraissent composer la préface naturelle du texte de l'un des livres de raison de la famille Daurée de Prades.

Le plus ancien des *Livres de raison* de l'Agenais est le *Livre Caumont*, qui a été publié. Il fut composé dans les années 1416 à 1418, par Nompert II, seigneur de Caumont, Castelculier, etc., et comprend :

Voyaige d'oultremer en Jherusalem, par le seigneur de Caumont, l'an M CCCC XVIII.¹

Auvergne contribuaient à entretenir l'amour de la famille et le sentiment de tous les devoirs, étaient également pratiquées dans l'Agenais.

¹ Publié pour la première fois, d'après le manuscrit du Musée britannique, par le marquis de La Grange, membre de l'Institut. Grand in-8°, 193 p., Paris, Auguste Aubry, 1858.

« *Item*, ung autre voyaige que je fis à Monseigneur Saint-Jaques et à Nostre-Dame de *Finibus terre* ;

« *Item*, ung autre roman que je fis d'enseignemens.¹ »

Ce livre est plein de variété et d'intérêt. Indépendamment des notes sur le voyage en Terre-Sainte, dans lesquelles les chiffres précis d'un itinéraire s'allient à des récits d'aventures presque romanesques, il abonde en traits de mœurs ; il offre même, ce qui est plus rare, tous les éléments d'un portrait. Dussé-je paraître un peu long, je suis tenté de mettre en relief cette figure sympathique d'un Agenais du xv^e siècle, le seigneur de notre château voisin de Casteljulier. Ce commentaire démontrera combien de ressources peuvent offrir les livres de raison pour l'étude des mœurs de notre vieille société française.

¹ Publié sous le titre : *Le livre Caumont ou sont contenus les dits et enseignemens du seigneur de Caumont, composés pour ses enfans l'an mil quatre cent^e XVI*, d'après le manuscrit de la bibliothèque de Périgueux, par M. le docteur J.-E. Galy. In-8°, 68 p. Paris, J. Techener, 1845.

M. le marquis de La Grange a démontré, dans la préface du livre cité, que l'auteur des *dits et enseignemens* se confond avec l'auteur du *Voyaige d'Oultremer*. Il rectifie en cela le P. Anselme (*Hist. génér. et chronol. des pairs de France*, t. IV, p. 470). Un manuscrit du Musée britannique (Fonds Egerton, 890, fol. 2), renferme ces deux ouvrages associés, d'où il résulte que le ms. de la bibliothèque de Périgueux publié par M. Galy n'est qu'une partie détachée du *Livre Caumont*.

Je recommande la lecture de la notice biographique sur l'auteur, Nompart II de Caumont, né en 1391, mort en 1446, si bien faite par M. le marquis de Lagrange.

Toutefois une partie fort intéressante du ms. de Périgueux paraît être encore inédite : « Les gardes, dit M. Galy (p. xvii), sont chargées de notes « en langue patoise ou romane, rapportant des extraits d'obits, concernant « les sires d'Albret, comtes de Périgord et vicomtes de Limoges, alliés des « seigneurs de Caumont ; et le récit de la réception solennelle faite, en 1471, « par les habitants de Casteljalous à Alain d'Albret, qui venait prendre « possession de leur ville. »

Ce dernier document a échappé aux investigations de deux historiens consciencieux : J.-F. Samazeuilh (*Monographie de la ville de Casteljalous*. Nérac. Imp. Bouchet, 1860), et A. Luchaire (*Alain-le-Grand, sire d'Albret*. Paris, Hachette, 1877).

A la première ligne nous apparaît le chevalier. En tête du livre et de chaque chapitre, on lit cette devise fière et d'une brièveté sonore : **FERM CAUMONT ! FERM !** sois fort, tiens bon, *esto vir !* Quel cri de guerre dans une syllabe ! Quelle leçon dans un mot ! Et, remarquez-le bien, la force, le courage ne s'exercent pas seulement au milieu des combats que l'on soutient sous l'armure au choc des lances et des épées. La lutte est souvent plus intime sans être moins grande. Il faut vaincre ses passions et devenir meilleur. Nous avons chaque jour l'occasion de choisir entre le bien et le mal, de nous élever ou de nous abaisser. **FERM !**

Fidèle à sa devise, l'auteur a pu dire de lui :

- « Trois choses sont que Caumont a guardé :
- « Premièrement à s'amyé chasteté ;
- « Prandre don de nulh homme qui soit ;
- « Ne soy armer encontre où il ne doit. »

En un siècle où triomphaient trop souvent la félonie et la force brutale, il reste loyal et juste. « Tient justice et droiture, dit-il. « Bien se doit aviser donques que l'on ne face mal expressement à « son voisin. »

Son cœur est plein de pitié pour les malheureux : « Quant tu seras « à table, à ton disner ou à ton sopper, avant toutes choses pense « premier des pouvres de Dieu. »

Sa foi vive, ses vertus chrétiennes lui ont dicté des pages qui rappellent certains passages de ce beau *livre de raison* du Moyen-Age, l'*Imitation de Jésus-Christ*. M. Galy fait remarquer justement que l'auteur des *dits et enseignemens* vivait au temps où l'*Imitation* commençait à se répandre dans la forme qu'elle a conservée.

Toutes les circonstances du voyage à Jérusalem sont touchantes. Le père de Nompert II avait eu le projet de faire ce pèlerinage et la mort l'avait surpris trop tôt. Lui se tient pour obligé de payer cette dette religieuse. Il avait 27 ans. Il part, confiant sa jeune femme ardemment aimée et ses petits enfants à ses vassaux auxquels il laisse de sages ordonnances. « J'ay en volor a tous declarer ung « poy de mon cuer.... En vous priant que tout jour vous vueille « souvenir de ma tres chere et ma tres bien amée m'amyé et mes

« petits enfans ignocens qui sont tous vostres et seront tant comme
« vivront. »

Le voyage ,accompli au milieu de grands dangers, dure plus d'un an. A son retour, comme il passait en Sicile, Nompard y rencontre un compatriote, un chevalier sorti de sa terre de Caumont. Armand de Sainte-Colombe l'accueille à bras ouverts. Il s'efforce de le retenir dans son beau château de Lazenello que lui a donné le roi de Sicile, pour ses bons et agréables services. Singulière rencontre dans ces temps d'aventures! Caumont est tout ému. Sans doute son hôte lui parle du pays et, dans leurs bouches, la vieille langue gasconne surprend les échos des montagnes siciliennes. Ensemble ils se livrent aux *beaux déduicts* de chasse de bon *tamps* et *allègement*. Puis bien vite, le mal du pays gagne notre pèlerin.

« Combien que sans penssement estre je ne povoie, quant il me
« souvenoit de ma très chere et bone amye, ma loyal compaignie, que
« j'eyme tant, laquelle souvant par moy estoit désirée de veoir,
« comme celluy qui lonc tamps en avoye esté moult longtain ; et le
« grant amour sertayne que je l'y ay, me faizoit, souvante foix le
« journée, d'elle avoir le souvenir, tant que par celluy panssement
« m'estoyt avis proprement que la nuyt, en moy dormant, la veoye,
« dont estoye aillors en si grant plaisir que pas révellé estre ne voul-
« droie, tant avoye de joye et de solas ! Mais, si j'avoie este bien a
« mon ayse , au reveller que je fis, je me trouvoye en aussi grant
« desaise, plein de douleurs, vuyt de liesse et garni de souspirs que
« plus je ne povoie, quant je vevie que tout cella que j'avoie vu,
« estoit par le contraire. Hélas! que tant estoie en grief peyne ! »

C'était trop souffrir. Malgré les supplications de son ami, malgré la mauvaise saison, bravant les tempêtes, il s'embarque et revoit enfin son cher Caumont. Les joies du retour sont si vives qu'il n'a pas voulu ou plutôt qu'il n'a pas su les exprimer. Le bonheur ne se raconte pas.

L'amour du seigneur de Caumont pour ses enfans se révèle aussi tout entier dans le livre des *dits et enseignemens*, composé deux ans avant le départ pour la Terre-Sainte. Il avait 25 ans. Ses enfans au berceau lui semblent déjà des hommes à instruire. L'introduction de ce chapitre est aussi poétique que le chant d'un troubadour.

« ... Me estoie en ung beau jardin de fleurs où il avoit foyson de
« oiseaux qui chantoient de beaux et gracieux chans, et en pleuseurs

« de maneries dont il me feirent resjouir. Si que, enprès, je fuy tant
« en pensant sur le fait de ceste monde que je veoye moult subtil et
« incliné à maul fère, et que tout ce estoit néant à comparer à l'autre
« que dure sans fin. Et me merveilloie, attendu le péril que nous
« avons à passer, et la mort que nous avons à souffrir, laquelle
« nous ne savons l'eurre qui nous vandra sercher et prandre.....

« Et lors, il me va souvenir de mes petits enfans, qui sont jeunes
« et ignocens, lesquels je voudroie que à bien et honneur tournassent
« et bon cuer eussent, ainxi comme père doit vouloir de ces filx. »

Les *dits et enseignemens* comprennent deux cents quatrains de vers de huit ou dix pieds, renfermant chacun une sentence qui se rattache généralement par le sens à la précédente et à la suivante.

Les quatre premiers quatrains formulent quelques-uns de nos devoirs envers Dieu.

« Premièrement croyez Dieu nostre Seigneur. »

Le ciel d'abord, la terre ensuite.

« En après à ton seigneur terrien

« Soyez loyal..... »

La plupart de ces préceptes se rapportent aux lois inflexibles de l'honneur chevaleresque et de la morale chrétienne. On y trouve de bons conseils de père de famille et même — il faut tout dire — des lieux communs et de méchants vers. Quelques pensées révèlent une certaine tristesse dans cette âme aux instincts à la fois guerriers et mystiques.

« Pren ta mirencollie en paciencie.

« Le mieulx que pourras, et si pense

« Que Dieux toy pourra melhurer... »

Quel chevalier sans reproche, quel poète, quel moraliste, quel homme fort et doux que le sire Nompert de Caumont ! Il méritait mieux que son sort, il valait mieux que son temps. Il vit en des jours mauvais et son honnête indignation frappe discrètement mais sûrement ces contemporains indignes « qui vendent leur honneur
« que est le plus belle chose que homme puisse avoir et qui plus vaut
« et le changent pour or et argent que ne vaut néant... » qui ne cessent « defere guerres, prendre lieux, bouter feux, forsser femmes.

• détruire le peuple qui tant à notre Seigneur ha cousté, et, tuer les hommes, pillier les serviteurs de Dieu et les Esglizes etc. »

Le portrait que je viens de tirer de la poussière des livres est-il ressemblant ? Oui, sans doute. L'ouvrage du sieur de Caumont, écrit entre 25 et 28 ans, a tous les dehors de la sincérité. Mais Nompert II a vécu 55 ans, très mêlé aux conflits inévitables à cette époque. A-t-il été toujours fidèle à sa devise ? A-t-il pratiqué jusqu'à la fin ces vertus généreuses de la jeunesse, que l'âge mûr a parfois le tort de prendre pour des illusions ? N'a-t-il jamais suivi les tristes exemples qu'il avait sous les yeux ? Nous ne saurions le dire. La contagion peut gagner les meilleurs. Les historiens comme les moralistes ont le droit sinon le devoir d'être un peu sceptiques et de ne juger les hommes qu'à bon escient.

Trois quatrains des enseignements ont trait à la vengeance qu'on peut tirer des offenses. La chasteté est recommandée dans plusieurs passages ; un autre passage autorise les amours discrètes. Tout ceci c'est peut-être conforme aux règles de la chevalerie, mais ce n'est plus chrétien. On n'est pas tout d'une pièce.

D'après M. le marquis de Lagrange, Nompert II, veuf de sa première femme, se remaria, en 1434, avec Jeanne de Durfort.

Il soutint toute sa vie la cause des Anglais en Guienne. Il s'exila volontairement après le triomphe du roi de France et mourut en Angleterre, en 1446.¹

¹ Je ne sais comment concilier cette biographie avec un passage de Labrunie, reproduit par Saint-Amans dans son *Hist. anc. et mod. du dép. de L.-et-G.* En 1426, le seigneur de Caumont, au service des Anglais, ayant tenté de surprendre le seigneur de Lustrac, fut lui-même attaqué et blessé à mort. Il fut enseveli dans l'église des Cordeliers de Penne.

Les archives d'Agen, si riches en documents pour la seconde moitié du *xiv^e* siècle, fournissent peu de renseignements pour la première moitié du *xv^e*. Je n'ai rien trouvé sur Nompert II, qui, en sa qualité de seigneur de Castelculier, dut soutenir de grandes luttes contre les Agenais, fidèles aux rois de France.

Le Livre Caumont n'est pas sans doute l'unique ouvrage qu'ait écrit Nompert II, un vrai lettré qui parlait excellemment le français pour un

Son frère cadet, Brandelis, qui avait fait sa soumission à Charles VII, en 1442, avait été mis en possession de Caumont en 1443. Une rivalité a dû exister entre les deux frères.

Le livre de raison de la famille Daurée, que nous publions, fut rédigé par Pierre (pour les années 1491-1568), Jean (1569-1615), et Philippe Daurée (1627-1672.).

Pierre Daurée, fils de Jean Daurée et de Marie Filhol, naquit le 28 décembre 1498. Tonsuré à l'âge de six ans, il commença ses études à Cahors dans le cours de sa quinzième année, puis il étudia le droit à l'Université de Toulouse. Dans l'intervalle de ses réceptions au baccalauréat et à la licence, il épousa, à l'âge de vingt ans, Catherine de Léguet. De ce mariage naquirent quinze enfants dont huit seulement paraissent lui avoir survécu. Il mourut le 23 juin 1571.

Les notes qu'il a transmises à sa famille contiennent : la mention très sommaire des principaux événements qui intéressaient la France et la famille royale ; quelques menus faits locaux ; des renseignements autobiographiques et des actes de naissance, de mariage et de décès de son père, de sa mère, de ses enfants et de ses petits-enfants.

Ces notes nous permettent de constater que des liens de parenté ou d'amitié le rattachaient aux meilleures familles de la noblesse et de la bourgeoisie d'Agen. Jules-César Scaliger fut son médecin et le parrain de trois de ses fils.

Pierre Daurée fut appelé tout jeune aux honneurs, c'est-à-dire à la peine, car c'était un rôle de combat que celui des magistrats municipaux durant le xvi^e siècle.

A l'âge de vingt-trois ans, nommé consul au quatrième rang, il se

seigneur gascon de cette époque. Quel prix aurait une chronique de sa main ! Le manuscrit de l'admirable livre de raison publié par M. le marquis de La Grange fut acheté à Paris en vente publique, en 1840, pour le prix dérisoire de 80 francs. Toute une série de hazards l'ont mené jusqu'à Londres, où il aurait bien pu se perdre : *Habent sua fata libelli*. Le voilà, grâce à l'impression, sauvé pour jamais.

Il existe des lacunes dans la biographie du sieur de Caumont et dans l'histoire régionale, entre 1418 et 1446. Sans doute rien ne les comblera jamais.

trouva d'être mage au moment d'une invasion désastreuse de Lansquenets. On a peine à se faire l'idée des horreurs qu'entraînait à cette époque le passage des gens de guerre. Pierre Daurée, chargé si jeune d'une lourde responsabilité, fut impuissant à préserver la ville de leurs excès. Le chagrin qu'il en éprouva le fit tomber en une maladie qui mit ses jours en danger.

Il devait voir le protestantisme naître, se fortifier bien vite, puis engager une lutte qui jeta partout la division et causa la ruine du pays. Catholique et citoyen, il comba ttit la Réforme ; père de famille, il fut blessé en plein cœur. Tandis que plusieurs de ses filles, religieuses au couvent de l'Annonciade, veillaient pieusement sur les tombes déjà nombreuses des Daurée catholiques, un de ses fils prenait les armes avec les huguenots et se faisait tuer pour le parti adverse.

A l'âge de soixante huit ans, Pierre Daurée fut élu consul pour la neuvième fois. On était en pleine crise, et les Agenais nommèrent ce vieillard, dont l'énergie avait fait ses preuves. Et lui priaît Dieu de le soutenir et de le garder de tout malheur.

Quelles fortes ou faibles que puissent être nos croyances en religion, quelles que soient nos convictions dans le jeu de la politique moderne, nous devons rendre hommage à de tels hommes. Ils nous apparaissent un peu plus grands que nature, avec leur foi vive, leur candeur, leur force morale persistante, à la tête de ces familles nombreuses et bénies de Dieu, qui recevront d'eux avec ou sans la fortune, le souvenir de beaux exemples, des traditions anciennes d'honneur et de fidélité.

L'appréciation du caractère de Pierre Daurée ressort de la lecture de ce livre de raison. La rédaction en est simple et d'une irréprochable correction. Nulle forfanterie ; pas de mots inutiles. Nous avons trop souvent à regretter ce laconisme de procès-verbal et nous souhaiterions de plus longs détails sur les événements parfois si dramatiques qui agitèrent la ville d'Agen du règne de Louis XII à celui d'Henri IV. Mais, en dépit de leur concision, ces notes trahissent le sentiment des douleurs et des joies, l'émotion des craintes et des luttes passionnées. C'est l'esquisse d'une vie enfermée dans un cercle où tournoient les spectres souvent associés des plus horribles fléaux : guerres de religion, pestes, ruines, famines.

Bien que les notes sur les événements passés en France offrent peu d'intérêt, il a paru convenable de publier, le manuscrit comme type,

c'est-à-dire tel quel et dans son entier moins les copies de deux sentences de condamnation à mort pour malversations, et de trois ordonnances royales fort connues.

Ce livre de raison a été composé sur des notes, et d'un seul jet, ainsi que le prouvent la régularité de l'écriture et des références à des événements postérieurs aux dates. Toutefois, quelques paragraphes relatifs aux années 1563 et suivants contiennent l'expression de projets ou de craintes pour l'avenir qui semblent dénoter une rédaction contemporaine des faits, pour le dernier tiers du registre.

La rédaction du livre fut continuée de 1569 à 1615 par Jean Daurée. Pierre avait eu deux fils de ce nom, nés l'un en 1523, l'autre en 1544. C'est probablement à ce dernier que nous devons quelques notes autobiographiques et l'enregistrement des actes de naissance, de mariage et de décès de ses parents. Ce Jean Daurée fut élu cinq fois consul d'Agen. Il eut de nombreux enfants de Catherine de Gasc, qu'il épousa en 1571, et d'Alisenne de Combes, avec laquelle il se remaria en 1587. Un de ses fils, Géraud Daurée, épousa Marie de Fauveau. Il en eut, entre autres enfants, Philippe, qui naquit en 1632. Ce dernier prit soin d'enregistrer les actes relatifs à la famille jusqu'à l'année 1672 et ses notes terminent la série contenue dans ce livre de raison.

On conserve dans les archives de la famille Daurée de Prades deux livres de raison d'une date plus récente et d'un moindre intérêt que celui qui est publié ci-après. Je me contente d'en dire quelques mots.

Le premier, in-4° de 140 feuillets, fut écrit par Jean-Jacques de Cortète, frère de l'auteur de *Ramounet* et de *La Miramondo*, François de Cortète, seigneur de Prades.¹ Il comprend une période de 25 ans (1639-1664). Il est divisé par chapitres, dont quelques-uns sont

¹ Bernard Daurée, fils de Philippe, né le 2 octobre 1656, épousa, le 9 juillet 1685, Marie Cortète de Prades, petite-fille de François de Cortète. Ceci nous explique la présence de ce registre dans les archives de M. Daurée de Prades. Le même fonds renferme également de nombreux manuscrits de François de Cortète, des poésies en langue vulgaire et en français, dont un grand nombre sont encore inédites.

relatifs à un moulin. On y trouve, avec les baux de ferme de cette propriété, la note des constructions et des réparations et le chiffre des revenus. D'autres chapitres contiennent quelques mentions des recettes et des dépenses de la maison : d'une part des ventes de blé et de vin, les paiements des fermiers ; d'autre part, le paiement des tailles, les achats de vivres et de vêtements, etc. Rien sur l'état civil de la famille, non plus que sur la chronique locale.

Le second registre, in-4° de 73 feuillets, a pour titre : « Livre de
• recepte et de depence pour Philippe Daurée, depuis et pour 1662
• jusques et pour 1673, avec quelques mémoires consernant les af-
• faires domestiques et la nissance de ces enfants, petits enfants et
• arrière petits enfants. »

Les notes commencent en réalité à l'année 1659. D'ailleurs, le contenu du registre répond exactement au titre. On trouvera des éléments pour établir la généalogie de la famille dans les notes de l'état civil. Les actes relatifs aux nombreuses propriétés que possédaient les Daurée démontrent que le régime du fermage était en usage dans cette contrée. Philippe Daurée avait plus de fermiers que de métayers.

Les comptes, très complets et arrêtés chaque année, sont fort curieux. Ils nous font connaître en partie ce qu'étaient sous Louis XIV les conditions de vie de la bourgeoisie et de la noblesse de l'Agenais. A cette époque, vivre à la campagne, c'était vivre à peu de frais. Les produits variés de la terre donnaient à peu près le nécessaire pour la nourriture. La laine, le lin et le chanvre, mis en œuvre dans les jours d'hiver, remplissaient les armoires d'un linge à la trame solide. Les petits revenus des fermes et des métairies permettaient de faire face à l'imprévu et de solder sans gêne les dépenses forcées ou exceptionnelles.

Philippe Daurée avait une famille nombreuse et ne négligeait rien pour ses enfants. Les plus jeunes étaient confiés aux nourrices, tandis que les aînés avaient leurs professeurs. En l'année 1669, ces derniers étaient au nombre de trois, dont l'un enseignait le latin.

A tous les malades le médecin de la famille prodiguait les saignées. Les bons offices du barbier coûtaient cher. Des voyages à Bordeaux, des achats de parure, quelques additions à la bibliothèque chargeaient les budgets annuels de chiffres relativement lourds. Parfois aussi des procès faisaient leur brèche inévitable dans les revenus. Les pauvres

étaient secourus par de larges aumônes, et, lorsqu'une fiancée du pays venait faire sa visite au château, elle recevait une étrenne de 10 sous, la moitié plus qu'il ne faut, si l'on en croit la chanson, pour monter un ménage.

Le total des dépenses excite notre surprise. Philippe Daurée établissait exactement chaque année la balance de ses comptes. Lui et sa nombreuse famille, servie par un personnel considérable, dépensait, en vivant dans une large aisance, une somme totale de 700 à 1000 livres par an. De nos jours pareil train de maison coûterait de huit à douze fois plus.

Mais tout est proportionnel. S'il dépensait peu d'argent, Philippe Daurée en retirait peu de ses terres. Je citerai au hasard : un sac de froment vendu 5 livres 8 sous, en 1668, et des barriques de vin vendues de 3 à 11 livres. Le prix de ces denrées est aujourd'hui de quatre fois à quarante fois plus élevé.

Madame la comtesse de Raymond possède onze registres qui font partie de ses archives de famille, et qui forment une série presque continue depuis l'année 1606 jusqu'en 1789. La rédaction de ces livres est loin d'être uniforme. Le caractère personnel de leurs auteurs se révèle dans cette variété même. On pourrait tirer de ces notes, par un simple triage et sans grand effort, une galerie de portraits avec des traits nombreux de ressemblance.

Une pensée commune inspire, d'une génération à l'autre, tous les auteurs de ces mémoriaux. Cette pensée a été si admirablement et si complètement rendue par l'un d'eux, que je n'aurai pas à la définir. Il me suffira de reporter en tête de cette étude, un document relativement moderne. Voici les conseils que Gilbert de Raymond donnait à son fils, en 1769.

« ÉPÎTRE A MON FILS.

« Ce livre, mon fils, n'est fait que pour vous donner une connoissance des affaires de la famille qui ont passé par mes mains pendant ma vie, de la dépense que j'ay fait depuis que je perdis mon père, en 1753, des réparations que j'ay fait aux biens que j'ai entreteñu le mieux qu'il m'a été possible, de la genealogie de la maison qu'il ne m'a pas été possible de retrouver, quelques recherches que j'ay pû faire, enfin de tout ce qui peut vous intéresser ; car il est bon que vous soyes instruit de ces choses la qui vous seront utiles dans la

suite, au cas qu'il vous survienne quelque affaire dont je eû connoissance.

« Vous le lirez quelquefois. Un honnête homme doit s'instruire de la conduite de ses auteurs, soit pour les imiter, soit pour se garentir de leurs fautes. Vous n'aurez que de bons exemples a suivre, car, dans la famille, nos peres ont toujours joui de la considération du public, chose que l'on doit plus rechercher que les richesses. Depuis environ 250 [ans] dont vous trouverez des memoires dans les papiers de la Maison, vous verres qu'il n'est jamais arrive aucune mauvaise affaires dans la famille. Quelques procès (il est bien difficile que dans un si long espace de temps il n'y en ait point), mais tous gagnes par des arrêts ou accomodes par des transactions qui leur faisoit honneur. Avec de si bons exemples a suivre, je ne doute pas un moment que vous ne marchies sur leurs traces et que vous ne vous attiries l'estime et l'amitie des gens de bien.

« Au moment ou j'écris cecy, 1769, vous etes jeune, vous ne pouvez pas scavoir combien il est pretieux dans un age avancé d'avoir bien vecû ; mais vous avois asses de connoissance a present pour voir combien on fait cas des honnetes gens, combien on loue, on aime ceux qui se conduisent bien, et combien on méprise, on deteste les libertins, les joueurs de profession, enfin tous ceux qui se livrent trop a leurs passions. Quand on est vieux, qu'on a mange son bien, on reflech't en vain ; si on a derange sa sante et sa fortune, on n'y remédie plus, on n'aperçoit que des jours affreux ou l'on est a charge a tout le monde et souvent malheureusement a soy meme. C'est la main de Dieu qui c'est appesantie sur nous.

« Quelle difference quand on [a] bien vecû, c'est a dire que l'on a mis un frain a ses passions que l'on a toujours recherche l'amitie et le conseils des honnetes gens, que l'on [a] vecû dans la bonne compagnie, que l'on a vecû suivant son etat et condition. proportionne sa dépense a son revenû. Quand on mene cette vie, on se prepare des jours heureux et sereins, une vieillesse plene de consideration dont Dieu tout misericordieux nous recompense dans l'autre monde.

« D'abort ayez de la religion. Sans cela tout le reste n'est rien. Et n'ayez de pretentions pour rien si vous ne metes la religion pour principe de toutes vos actions. Il vous paroitra dans le monde qu'on n'y fait pas attention ; soyez seur du contraire et que vous aurois toujours la preference sur un libertin ; car on ne peut apeler autrement quelqu'un qui n'en a point, et le manque de religion est la

cause de tous les derangements et de tous les malheurs qui arrivent aux hommes.

« De la politesse envers tout le monde, et surtout avec ceux que vous croies vos inférieurs, artisans, paysans. Il faut être jaloux de l'amitié de tous les êtres de l'univers.

« De la douceur dans le caractère, de la complaisance dans la société. Ne jamais vous permettre la plaisanterie qui pût fâcher en la moindre chose. C'est ordinairement ce qui nous fait le plus d'ennemis. Eviter avec soin les jurements, les mauvaises façons de parler. Rien n'est plus contraire à la bonne éducation.

« Faire du jeu un amusement et non pas une occupation.

« Proportionner sa dépense à son revenu. On se moque toujours d'un homme qui fait plus de dépense qu'il ne peut; car de là derive ordinairement la perte des jeunes gens.

« Être esclave de sa parole.

« Frequentes, mon fils, la bonne compagnie; évitez la mauvaise. Vous acqueres par là toutes les vertus dont je viens de vous faire le détail et vous fuirez les vices et les défauts dont on n'est malheureusement que trop environé. Vous seriez plus coupable qu'un autre de vous y livrer. Vous aviez été élève par votre grand père et par votre grande tante, dont les vertus sont connues de tout le monde. De votre plus tendre enfance ils vous ont prodigué leurs soins, ils vous ont élevé dans toutes les vertus possibles; ils vous aiment de la plus tendre amitié. La plus grande reconnaissance que vous puissiez avoir pour eux est de leur donner la consolation de voir que vous mettez à profit l'éducation qu'ils vous ont donnée. Ayez toujours pour eux la plus grande amitié et respectez leur moindre volonté.

« Vous n'aviez pas été assez heureux pour connaître votre mère. Ce sera toujours un malheur pour vous. C'était le modèle des femmes dans un âge où à peine elles commencent à vivre. On disait d'elle que c'était un véritablement honnête homme, aimée, estimée, respectée d'un chacun. C'était, mon fils, le fruit d'une excellente éducation et de son caractère. Elle m'a été ravie à la fleur de son âge, et je regarde toujours sa perte comme irréparable pour moi, et mon cœur en sera toujours pénétré de la plus affreuse douleur.

« Vous allez, mon fils, commencer votre carrière. Dieu veuille que

vous metties a profit les bons principes que l'on s'est efforce de vous donner. Soyez honnete homme, vous ne manqueres jamais de rien.

« De La Garde, ce 20 decembre 1769. »

Je me garderais bien d'affaiblir par un commentaire la portée de ces graves enseignements. Chaque ligne est à méditer. Vous trouverez dans Gilbert de Raymond le chrétien avec sa foi vive, le fils et l'époux pénétré des traditions et des affections de la famille, le père préoccupé de l'avenir de ses enfants et le gentilhomme, gardant inviolablement le culte de l'honneur. Formé par cette éducation toute française (peut-être trop oubliée de nos jours) qui revêtait les formes d'une courtoisie charmante, d'une politesse délicate, il était — quelques mots vous l'apprendront — il était bien de son temps, du **xviii^e siècle. Il faut aller de l'avant avec tout le monde.**

A part ces nuances, qui répondent à une date, considérez le fond de cette lettre et vous verrez qu'elle dit tout sur les sentiments qui ont inspiré les rédacteurs des livres de raison à toutes les époques.

Il ne m'appartient pas de donner des généalogies. Je constaterai seulement un fait. Les livres de raison que j'ai étudiés page par page fournissent les éléments d'une complète histoire de la famille. Les de Raymond ont constamment occupé des charges importantes dans les finances, dans la magistrature, dans l'armée. On ferait un long nécrologe en citant seulement les noms des officiers tués au service du pays. Le relevé des alliances démontrerait la solidarité, fondée sur des liens de parenté qui unissait la vieille noblesse de l'Agenais.

La mention des naissances, des mariages et des décès est presque toujours consignée dans les livres de raison. La rédaction de ces actes n'était pas réduite aux formules prescrites pour la tenue des registres paroissiaux. Souvent une note biographique, un petit détail ajoutent de l'intérêt à ces documents. J'en citerai seulement deux exemples.

**« Le vint et neuf du mois d'Aoust dernier, mon pauvre frere
« Florimond fut tue pour le service du roy en Dauphine. Il estoit
« lieutenant des dragons dans le régiment de du Heron (?) et le co-
« lonel travailloit à le faire capitaine. Il arrivoit de commandement.
« Il trouva son colonel, M. du Heron, qui estoit beaucoup de ses
« amis, commande avec trois cens chevaux pour aller reconnoistre**

« l'armée du duc de Savoye, campée a Savine (?) près d'Ambrun.
« Mon frere, sans y estre obligé, voulut aller avec lui. Ils trouverent
« les ennemis au point du iour. Les petits escadrons qui faisoient
« l'avant garde se chargerent. Un coup porta sur mon frere, que lui
« perca le poulmon a iour. Il mourut une heure apres sur la
« hauteur de Corce. Il estoit homme de beaucoup de merite, de
« courage et d'esprit. »

Un an après, Gratien de Raymond, l'auteur de cette note, enregistre la naissance d'un fils ; mais il associe à la joie que lui cause cet événement, le souvenir douloureux de la mort de son frère.

« Le dix huit Aoust 1693 est né Jean Florimond de Remon , nos-
« tre fils, entre onse et douze heures du soir. Il a eu pour parrain
« et marraine un pauvre et une pauvre et il a este baptise a Saint
« Capraisi. Nous avons remercie Dieu de cette grace. J'avois perdu
« mon autre fils Florimond. Mon pauvre frere Florimond fust tue
« le mois d'Aoust dernier, en Dauphine, dans un parti contre les
« troupes du duc de Savoye, près d'Ambrun. Il estoit homme de
« beaucoup d'esprit, parlant très-bien allemand, et il n'y avoit pas,
« dit-on, un plus brave soldat. Il estoit lieutenant des dragons et
« on avoit fait casser un capitaine pour luy donner la compagnie
« dans le régiment de Du Héron. Outre ce malheur, mon oncle de
« Remon est encore tombe en paralysie cette annee.

« Enfin le Seigneur nous a voulu donner cette ioye. En soit-il
« loué. »

La plus grande union ne cessa de régner dans la famille de Raymond durant les deux derniers siècles. A chaque génération, le chef de la famille prend à cœur de soutenir ses frères et ses sœurs, usant pour eux de son influence, leur ouvrant sa bourse, remplissant à leur égard le rôle d'un père.

Le souci de la conservation des biens et des charges remplit la vie de ces chefs de famille, toujours préoccupés de l'avenir. Les soins personnels donnés par eux à l'entretien des propriétés en sont le témoignage. Le sentiment de ces devoirs leur inspire parfois des actes héroïques.

Je citerai, par exemple, ces notes par lesquelles débute le livre de Robert :

« Monsieur Maystre Jehand de Raemond, mon pere, estant parti
« de cete ville d'Agen ver le 20 Fevrier 1606, mourut à Bourdeaux

• par une pluresie qui le surprit et l'enleva dans trois ou quatre
« iours le 5 Mars audit an 1666.

• Avant sa mort, par son comandement et l'avis de mez meilleurs
« parans, ie prins la poste pour conserver l'estat et m'en alai a
« Paris. »

Ainsi, frappé subitement loin des siens, sentant la mort venir, Jean de Raymond sacrifie la consolation de ses derniers moments aux intérêts de la famille. Quand il rendit le dernier soupir, son fils Robert n'était plus là pour lui fermer les yeux, mais sur le chemin de Paris, *par son comandement*.

Ce ne fut pas sans peine que Robert obtint de succéder à son père dans la charge de premier conseiller au présidial d'Agen.¹

Il dépensa 1,600 écus pour obtenir ses provisions.

• Après avoir este receu a Bourdeaux avec assez d'heur dont ieu
• loue Dieu, le 12 Juin an susdit ie me presente ici et y fus installe
• le 22 dudit mois. Apres tout cela, il feut question de songer aux
• affaires de la mayson et employer la le peu de courage que les
• pleurs et les regrets de nostre malheur nous avoit laisse. »

Bel exemple de la façon dont il faut parfois concilier les devoirs et les affections.

Je ne voudrais pas être soupçonné d'écrire le panégyrique des auteurs des livres de raison. N'est-on pas autorisé à choisir les traits qui représentent plus nettement l'esprit d'une famille ou le caractère d'un homme? Pour condenser dans une sorte de préface les renseignements que contiennent vingt registres appartenant à sept ou huit familles différentes, il faut bien se borner à de courtes analyses.

¹ Cette charge s'était perpétuée dans la famille depuis la création de ce présidial, en 1551. Le premier titulaire fut Robert de Raymond et le second Jehan, dont nous venons de donner l'acte de décès.

Je rappellerai que le premier Robert eut pour fils aîné le célèbre Florimond de Raymond, dont notre savant compatriote, M. Tamizey de Larroque, correspondant de l'Institut, a publié une biographie complète : *Essai sur la vie et les ouvrages de Florimond de Raymond*, in-8°, Paris, A. Aubry, 1867, 136 p.

Le fond ne manquerait pas pour rédiger un volume intéressant. Il est plus difficile de composer un bon abrégé en effleurant le sujet.

L'embarras du choix des documents est plus sérieux qu'on ne pense et la méthode peut faire défaut pour résumer en soixante pages imprimées trois mille pages manuscrites.

A ceux qui me reprocheraient de faire un tableau trop flatté des anciennes familles de l'Agenais, je répondrai que la franchise des auteurs des livres de raison me paraît entière. Ils sont loin de dissimuler les fautes commises. Par exemple, les notes biographiques qui accompagnent la généalogie dressée par Gilbert de Raymond, les livres de ses ancêtres, et les siens sont assurément sincères. Si l'on y retrouve la trace de quelques-unes de ces petites faiblesses humaines de tous les temps et de toutes les maisons, telles que la passion du jeu ou les aventures de jeunesse, rien n'y est grave, rien contre l'honneur. Et d'ailleurs, quel homme est parfait et impeccable selon toutes les règles de la morale religieuse, toutes les lois humaines et toutes les conventions sociales ? Quelle famille offre une succession non interrompue d'hommes parfaits en toutes choses ? Après avoir dit, avec une noble sincérité qu'il faut étudier la conduite de ses auteurs au besoin pour « se garantir de leurs fautes. » Gilbert de Raymond a pu ajouter avec une fierté légitime dans sa lettre à son fils : « Vous n'aurez que de bons exemples à suivre, « car, dans la famille, nos pères ont toujours joui de la considération « du public » il dit vrai ; quiconque aura lu les livres de sa famille dira comme lui.

De même que les hommes les propriétés ont leur histoire. Autrefois quelques-unes d'entre elles ont eu leurs privilèges.¹ La propor-

¹ Au sujet de la condition des propriétés, on trouve la note suivante dans les livres de raison que je cherche à faire connaître. Elle est intercalée entre deux pages rédigées en l'année 1694 ; mais elle est d'une autre main que le registre et doit remonter tout au plus au milieu du XVIII^e siècle.

« Pour s'informer de la valeur d'une terre, faut savoir :

« Si elle est située....

« Si elle est en toute iustice, haute, moyenne et basse ;

« Combien il y a des paroisses ;

tion de leurs droits et de leurs servitudes a varié tout autant que les formes de leur culture. Elles ont été longtemps le seul fondement des fortunes privées.

Elles peuvent enrichir ou quelquefois même — cela se voit encore de notre temps — appauvrir leurs possesseurs.

Elles supportent les charges les plus lourdes dans la répartition de l'impôt.

La parfaite connaissance des régimes divers de la propriété sous l'ancien régime jetterait un grand jour sur les institutions et sur la conditions des personnes. Mais on ne trouve sur ce sujet que des monographies provinciales et des notes éparses dans les ouvrages d'érudition.

Les livres de raison de la famille de Raymond sont assez complets pour permettre de faire l'histoire d'une propriété depuis 1520 jusqu'à 1789.

Lagarde, situé en aval de Port-Sainte-Marie, entre cette ville et la

-
- « Si le seigneur est patron de quelques églises paroissiales ou de quelques chapelles ;
 - « S'il y a des coseigneurs ;
 - « S'il y a de chateau, s'il est beau, s'il y a des réparations a faire, s'il y a des dehors, comme iardrin, verger, bois et garenne ;
 - « S'il y a de moulin et s'ils sont baneaux, etc.
 - « S'il a des fours baneaux, etc.
 - « Ce que cette terre est affermée présentement et combien elle l'estoit il y a dix douze ans ;
 - « La qualité des revenus, si c'est en rente agriaire ou domaines ;
 - « S'il y a hommages ;
 - « Si la taille est deuë aux quatre cas ;
 - « S'il y a des dixmes inféodées ;
 - « Si elle relève du roy ;
 - « Dans quelle sénéchaussée elle est située ;
 - « A combien de lieues de la capitale de la sénéchaussée, et si c'est du mesme coste ;
 - « S'il y a des landes, des bois, des marais et si toutes les terres y sont cultivées ;
 - « Si les terres portent du seigle, du froment ou de l'avoine. »

Garonne, était un bien partiellement noble. Après avoir appartenu aux Carmentran durant le ^{xvi}^e siècle, cette propriété passa aux mains des Raymond avant le milieu du ^{xvii}^e.

Elle se composait de quatre métairies, d'une grande fertilité, mais exposées aux inondations. La contenance totale était de 195 carterées, soit 142 hectares. Une maison d'habitation avait été transformée en château par des additions successives et meublée avec luxe. Elle avait pour annexe une orangerie, un verger planté au ^{xviii}^e siècle d'arbres fruitiers provenant des pépinières d'Orléans. Ainsi se trouvaient réunies les conditions toujours recherchées d'une propriété d'agrément et de produit.

La famille de Raymond eut à soutenir un procès contre la ville du Port au sujet de l'exemption des tailles pour la partie noble des biens de Lagarde. Elle eut gain de cause.

En raison de cette possession, le service militaire était dû en cas d'appel.¹ Je n'ai relevé qu'une mention d'une convocation de l'arrière-ban, atteignant les seigneurs de Lagarde.

Cette note est de la main de Gratien de Raymond.

- Le premier Septembre 1692 j'ai este convoque pour le ban.
- Nous avons este a Marmande deux cens gentilhommes. Nous avons
- este renvoye dans nos maisons dix ou douze iours apres. •

La majeure partie de la propriété de Lagarde figurait au cadastre parmi les biens ruraux. L'extrait suivant démontrera quelles énormes charges pesaient sur elle à la fin du siècle dernier.

- Je posede le domaine de Lagarde, jurisdiction du Port-Sainte-
- Marie, compose savoir : du chateau, du jardin, bosquets, quatre
- metairies, trois faisandes, environ 2 cartereas en ferme a diffe-
- rents particuliers, 5 vignobles, pres, illes et quelques rentes, le
- tout de la contenance de 195 cartereas 1 quartonat 1 picotin.

¹ La distinction qui existait dans l'Agenais entre les biens nobles et les biens ruraux a été fort bien établie par notre savant collègue M. Jules de Bourrousse de Laffore dans la livraison précédente de la *Revue*, p. 244.

Sur les dernières convocations de l'arrière-ban, assez illusoires d'ailleurs, voir : *Institutions militaires de la France*, par Edgard Boutaric. Paris, H. Plon, 1863, p. 349.

- La dessus il y a noble de taille 20 carterees 3 qu^{rs} 4 picotins 6 escats
- et de noble de rente 181 id. 4 id. 4 id. 1/3 id.
- Le tout de la valeur d'environ 7000 livres.¹

• Sur quoi les charges sont en 1773 à Lagarde :

• Vintiemes nobles.....	66 l.
• Vintiemes roturiers	630
• Tailles.....	420

1116 l.

- Tirer encore les réparations, frais de culture, cas fortuits, in-
- ondatations de la Garonne, il ne reste presque plus rien. Dieu nous
- est en sa sainte miséricorde. Ainsi-soit-il. »

Ainsi, quinze ans avant la Révolution, une propriété en partie privilégiée payait un impôt supérieur à un septième des revenus apparents et peut-être égal à un cinquième, à un quart, à un tiers du revenu réel. On sait ce que sont *les frais de culture* et comment, pour établir une moyenne de revenus, il faut aussi tenir compte des *reparations* périodiques et des accidents possibles, tels que les *inondations* et les grêles.

De nos jours l'impôt foncier paraît varier entre un dixième et un trentième du revenu.²

¹ Il s'agit de 7,000 l. de revenus.

Je transcris seulement les notes relatives à la propriété de Lagarde. On trouve dans le même état l'indication des charges qui portaient sur une maison et des terrains situés dans la ville d'Agen.

La famille de Raymond a possédé un grand nombre d'autres propriétés à Sérignac, à Laffitte, à Sainte-Livrade, etc.

² Notre cadastre est établi sur une base qui était en grande partie juste il y a cinquante ans mais qui est souvent fausse aujourd'hui. Par exemple, des terres classées comme friches et presque exemptes d'impôts forment aujourd'hui les plus riches vignobles. Faut-il refaire le cadastre sur un nouveau pied ? Attaqués par le phylloxera, ces mêmes vignobles peuvent retourner à l'état de friches et seront trop lourdement grevés.

Quoi qu'on en dise, l'assiette de l'impôt est difficile à établir, et la valeur des terres, soit en capital soit en revenu ne varie pas moins que celle des fonds sur lesquels la Bourse fait la hausse et la baisse.

Je cite simplement ces chiffres sans aucun commentaire.

La propriété de Lagarde fut tantôt affermée, tantôt cultivée par des métayers.

On trouve, épars dans les comptes relatifs à cette propriété, une foule de renseignements sur le taux des gages des domestiques et la valeur des denrées.¹

Les inventaires de meubles, les comptes de ménage ont leur intérêt.

On pourrait d'après ces livres composer tout un article sur les pratiques médicales à Agen aux *xvii^e* et *xviii^e* siècles : les ordonnances et les formules extraites de ce code redoutable du *seignare* et du *purgare*, les théories des humeurs peccantes et des influences de la lune.²

¹ Voici quelques chiffres :

En 1658, une servante reçut, pour 14 années de gages, une somme de 80 écus. En 1685, un maître-valet avait 10 écus de gages.

En 1658, deux chevaux de carrosse étaient payés 500 livres. En 1710, une jument de carosse coûtait 17 pistoles et un petit cheval tout harnaché, 45 livres.

Une paire de bœufs valait : 61 écus, en 1662; 48 écus, en 1695; 100 livres, en 1710.

De 1662 à 1714, un mouton se vendait de 3 à 4 livres.

De 1673 à 1754, le prix moyen d'une barrique de vin blanc est de 5 à 6 livres. En 1712, le vin rouge se vendit jusqu'à 24 livres. Une barrique neuve coûtait 14 sous.

² Les descriptions sont parfois complètes et prennent la proportion de notices : à l'année 1700, on trouve sept pages sur le traitement d'un cas de petite vérole ; à l'année 1703, de longues et curieuses consultations de M. de Naux, médecin de Périgueux, en grand renom.

Je ne résiste pas à la tentation de transcrire une note curieuse du livre de Gratien de Raymond.

« Ce 22 Février 1705 j'ay eu une conversation avec le Pere correcteur des « Minimés d'Agen, qui m'a dit qu'il estoit bon de se faire seigner le quatorzième iour de lune, parce que alors on tiroit plus de sang que de

On ne trouve pas moins de détails sur les institutions judiciaires, dans l'étude de ces éternels procès que nul propriétaire ne pouvait éviter, dans ce temps-là, procès qui ont fait voyager nos auteurs de Guyenne en Provence et d'Agen à Paris.

Des tableaux sur la valeur des poids et mesures ; des notes nombreuses sur le prix, l'aunage, la provenance, la mise en œuvre des étoffes, ou la façon des habits ; des recettes de cuisine comprenant les soupes aux perdrix, les tourtes aux pigeonneaux, les crêmes, etc. Tous ces détails de l'économie domestique ne déparement nullement les enseignements plus élevés qui se dégagent de la lecture des livres de raison.

Les notes intéressant la chronique locale sont en petit nombre.

Gratien de Raymond a fait, en treize pages, le récit des funérailles de Jules Mascaron dont il était l'exécuteur testamentaire. Il débute par un portrait magistral de l'évêque d'Agen. Il raconte ensuite toutes les difficultés apportées à la stricte exécution des dernières volontés de cet homme illustre. Cette narration animée, écrite dans le meilleur style, abonde en traits piquants. Elle figurera tout entière dans la nouvelle biographie de Mascaron que doivent prochainement publier mes deux savants collègues MM. Magen et Tamizey de Larroque.

Les inondations de la Garonne, qui atteignaient la propriété de Lagarde, sont mentionnées avec certains détails à utiliser pour la statistique ou la description de ces fléaux.

Voici quelques lignes seulement qui doivent avoir leur place dans les annales de la commune de Longueville et dans celles de la famille de Raymond. Cette note figure parmi les comptes de Gilbert.

« pituite, au lieu que seignant en vieille lune, on tirait plus de la pituite
« que du sang.

« Pour la purgation, il est bon de se purger en vieille lune, a cause que
« la pituite lors est surabondante.

« Nos temperamens tiennent beaucoup du temps de notre conception et
« de notre naissance. On peut connoistre les gens a ces deux temps, leur
« humeur et leur caractere. »

« Donné à mon frère l'abbé, que l'évêque avoit nommé le 26 décembre curé de Soumensac; et le roy, le 4 de janvier 1767, lui donna l'abbaye de Notre-Dame de Chatres, au diocèse de Périgueux, pour avoir sauvé la vie à tous les habitants du village de Longueville pendant l'inondation de 1766, leur ayant porté du pain et avoir pensé périr dix fois comme une, 168 l. »

Certains procès ont fourni l'occasion de citer quelques documents anciens, entre autres : une charte d'Alphonse de Poitiers, en date de 1250, définissant les droits que le Chapitre de Saint-Caprais possédait dans la juridiction de Port-Sainte-Marie; des actes de 1488 et 1519 concernant la limite de la terre de Suquet, près Tombebouc, etc.

Au début de la notice sur les livres de raison de la famille de Raymond j'ai dit que ces documents pouvaient fournir plus qu'une généalogie, une galerie de portraits. Il me paraît intéressant d'en tirer au moins une esquisse.

Cette famille a eu pour représentant, durant la seconde moitié du siècle dernier, Gilbert, dont on connaît l'épître à mon fils. La biographie de Gilbert de Raymond pourrait se résumer dans ce document, car toute sa vie, d'accord avec les principes qu'il a formulés, offre l'exemple de l'application des conseils qu'il donnait à son fils. Il fut constamment dévoué à son pays, à sa ville natale, à sa famille.

Gilbert de Raymond, fils de Florimond, Grand Maître des Eaux et Forêts de Guyenne, et de Cécile de Bastard, naquit le 29 septembre 1725.

A l'âge de douze ans, il fut envoyé au collège de Pontlevoy, tenu par les Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur. Il n'y passa que trois années. A l'âge de quinze ans, en 1740, il prit du service dans le régiment de cavalerie du vicomte de Rohan.

Après avoir passé deux ans à Paris, il fit la campagne de Bohême où il obtint une cornette, et la campagne de Flandres à la suite de laquelle il eut une compagnie, en 1745.

Il prit part à la bataille de Fontenoi, ainsi qu'à divers sièges et ne renonça au service militaire qu'à la mort de son père, en 1753.¹

¹ Gilbert de Raymond fournit lui-même ces renseignements, d'abord sous une forme très sommaire, en tête de son livre de raison, puis, sous une

Rentré à Agen, il épousa la même année Jeanne-Marie Guiron de Gardès.

Il fallait dire un adieu définitif à cette vie militaire souvent dure et quelquefois séduisante, mêlée de fatigues, de dangers et de plaisirs.

Les escarmouches d'avant-postes au grand galop des chevaux, les bivouacs dans les neiges de l'Allemagne, les quartiers d'hiver en Normandie, une Capoue française animée par les fêtes et les danses : tout cela c'était la jeunesse passée de Gilbert, rien plus qu'un souvenir.

Désormais, les devoirs plus austères du chef de famille s'imposent, et Gilbert s'applique de toutes ses forces à les bien remplir. Il administre ses propriétés avec intelligence, les améliore, s'occupe de tout, tient ses livres en vrai comptable et fait de temps en temps la balance des recettes et des dépenses pour s'assurer qu'il ne dépasse point ses revenus. Il vit très largement d'ailleurs et son train de maison, qui arrive à lui coûter cinq à dix mille livres par an, exigerait de nos jours une dépense de vingt à quarante mille francs.¹

Gilbert eut un fils, Joseph, né le 24 juillet 1754. Sa femme, Anne de Gardès, mourut le 5 février 1759. Veuf à trente-quatre ans, il ne songea pas à se remarier. On sait en quels termes émus il rappelait à son fils le souvenir de Jeanne-Marie de Gardès.

Gilbert aimait l'étude, s'intéressait aux affaires publiques et prenait part au mouvement scientifique et littéraire : il était abonné à deux ou trois gayettes ; il recevait l'*Encyclopédie*, volume par volume ; il

forme plus développée, à la suite de la généalogie de sa famille. On pourrait trouver dans ces notes quelques détails inédits. Elles remplissent douze pages et sont rédigées avec une rare précision pour les dates.

¹ En comparant les notes que fournissent les divers livres de raison des anciennes familles agenaises, je suis surpris de la différence énorme qui existe entre les gages des domestiques de grande maison et ceux des domestiques appliqués aux travaux de la campagne. Les premiers sont payés deux ou trois fois plus que les autres. En 1694, le père de Gilbert donnait à un cocher 43 livres de gages, à un cuisinier 60 ; Gilbert payait, en 1753, 60 livres pour le service d'une femme de chambre et, en 1765, 120 livres pour les gages d'un palefrenier venu de Paris.

achetait beaucoup de livres dont il note exactement les titres et les prix dans ses comptes. Il complétait par la lecture ses études autrefois interrompues par son engagement dans l'armée. Il écrivait avec esprit dans une bonne langue.¹

Son rang, ses qualités naturelles ou acquises le mettaient en vue. Il fut, durant de longues années consul ou maire d'Agen. Son administration intelligente et paternelle² le faisait aimer de tous. Le roi

¹ On en peut dire autant de Gratien et de Charles de Raymond, ses ancêtres. L'esprit et le culte des lettres se sont transmis durant trois siècles dans la famille de Florimond de Raymond.

² Un simple fait entre mille :

« M. Marot, receveur des domaines, a un fils cadet, étudiant en « philosophie, qui avait dédié une thèse à M. le duc d'Aiguillon. Ce seigneur « n'ayant pu venir à Agen m'écrivit pour le prier de le représenter. En consequence, je priay MM. du corps de ville et MM. les juratz de vouloir bien « venir m'accompagner. Nous nous rendîmes au collège le lundi 24 juillet « 1775) à trois heures après midi, où M. Marot fils soutint sa thèse avec un « aplaudissement universel. Le soir je donnai à souper à une vingtaine de « ces messieurs et à quatre du collège. Le 28, je fus à Aiguillon présenter « à M. le duc d'Aiguillon M. Marot, qui lui présenta sa thèse et lui fit un « compliment qui fut approuvé de tout le monde. »

Une thèse passée par un écolier ! De nos jours c'est un bien petit événement pour une ville. Non pas que nous soyons coupables d'indifférence. Jamais au contraire le travail intellectuel, les vocations artistiques n'ont été mieux soutenus, encouragés. L'Etat, les départements, les communes payent à l'envie ces dettes volontaires des bourses et des subventions. Un enfant pauvre des écoles primaires peut parvenir à tout par son travail et par son intelligence, gagnant un par un tous ses grades, sans cesse appuyé pour faire la conquête de son avenir. Le progrès en ce sens est incontestable.

Cependant une chose a changé. Une subvention n'est qu'un chiffre inscrit au budget par des créanciers généreux mais un peu froids. On ne voit pas non plus une population s'enthousiasmer pour une thèse pas plus que pour un livre. Un maire ne fête pas un diplôme par un banquet.

Les villes ont moins qu'autrefois leur vie propre. Elles ont cessé d'être une petite famille, toute à ses affaires et à ses fêtes. Il y a moins d'un siècle qu'une nouvelle agénaise était un événement à Agen, tandis que les bulletins de Paris, très sommaires, colportés, après cinq jours, par les rares abonnés

et ses concitoyens se montrèrent reconnaissants. En Janvier 1779, il reçut la croix de Saint-Louis qui lui fut remise par son frère, major au régiment de Blésois.

Son fils unique venait alors d'être flancé avec sa cousine au troisième degré, Louise de Secondat. Double fête ! C'est la future belle-fille qui attache le ruban à la poitrine de Gilbert.

Les amis interviennent : toute la ville. Les consuls font tirer le canon en l'honneur du nouveau chevalier, comme on l'eût fait pour une victoire nationale. Celui-ci laisse son cœur déborder de joie :

« Il est peut-être unique, dit-il, depuis la création de l'Ordre d'une pareille circonstance. »

Quels précieux souvenirs à garder pour une ville et pour une famille !

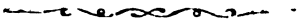
G. THOLIN.

(A continuer)

à la *Gazette*, étaient commentés sans passion comme choses passées et lointaines. Aujourd'hui nous vivons à Paris qui nous renseigne en cinq minutes et qui nous mène. De même que l'unité de la famille s'est fondue rapidement dans la collectivité de la tribu, de la ville, de même ces unités de villes et de pays et de provinces ont disparu, fractions infimes, dans l'unité de la France. Le département lui-même n'est qu'une division arbitraire. Nos préoccupations sont forcément déplacées, nos curiosités embrassent le monde. Quoi d'étonnant si nous portons moins d'intérêt à ceux que nous coudoyons dans la rue ?

Voilà, certes, un gros commentaire pour un petit fait. Mais ce fait n'est pas isolé. Il est certain que la physionomie d'une ville varie à chaque époque plus encore que le régime de la famille. Le vieil Agen n'existe plus.

Dans les grandes histoires narratives, on ne tient pas suffisamment compte de ces modifications de la vie provinciale. Il est permis, toutefois, de faire valoir ces menus détails dans les notices sans prétention.



CHRONIQUE D'ISAAC DE PÉRÈS.

(Suite)

George Fourtané,¹ marchand et Jurat de la ville de Nérac, décéda le vendredy xviii^e Mars 1605.

Ledit jour, Jehan Marge, du Poy-Forteguille, honneste paisan, mourut aussy, au Petit Nérac.

Monsieur de Pegris, du pays de Périgord, estant en la présente ville po^r suivre quelque sien procès en la Chambre, décéda le xxii^e Mars 1605, au logis de la vefue de Jehan Cholet,² près le cémentière.³

Graciette de Tauzin, feme de Jehan Lanusse marchand, demeurant près la halle,⁴ mourust le xxvi, Mars 1605.

Brune Verglus, femme de Jehan Claret, mourust le mardy xxix^e Mars 1605.

¹ Inscrit au livre des tailles 1599. *P. du Marcadiou.*

² Jean Chollet étant inscrit au livre des tailles de 1599, *Portal de Condom*, nous savons, puisqu'il était voisin du cimetière, que ce cimetière était dans ce quartier, mais où? Nous inclinons à croire que c'était l'ancien lieu de sépulture des Franciscains, compris aujourd'hui entre la rue Marcadiou, la rue Lafayette, la rue de Condom et la rue Dubourg.

³ On dit encore dans le patois de l'Agenais : *Lou Cemenleri*. Nous trouvons dans le *Dictionnaire des idiomes romans* de M. Gabriel Azaïs (t. I, p. 423, 462), les deux formes *Cementèri* et *Cimentèri*. Les Espagnols disent *Cimenterio*.

⁴ V. dans la *Guirlande des Marguerites*, p. 166, sur la halle, le sonnet de M. Lespiault et la note de F. D.

Guiraudette de Mons, femme de Jehan Parrabère, mourust le vendredy premier d'Avril 1605.

Jehan Lamarque, trompette de Nérac, mourust le ii^e Avril 1605.

Antoine Ducasse, chapellier, mourust le xvii^e Avril 1605.

Ysaac Tarraube, tailleur, fils de Mette, mourust le xvii^e Avril 1605.

Magdalenne Bahus, vefue de feu Guilhem Murat, hostesse, mourust le xiii^e Avril 1605.

La dame de Lafitte,¹ sœur de feu Jacques du Faur, mourut le 19^e Avril 1605.

La sœur de la dite Lafitte, vefve de Broustaut, mourust le 24^e du dit mois et an.

Mons^r de Monguignon mourust a sa maison près Layrac le 24^e Avril 1605.

Estienne Baylin, mourust le 28^e Avril 1605.

La dame de Sauguinan, vefve à feu Belengué, mourust le xxix^e Avril 1605.

Jehanne Filhastre, femme de Pierre Mahé, mourust le vii^e du mois de May 1605.

La fille du dit Mahé, femme de Tinerran, mourust aussi, le mesme jour, vii^e May.

Mons^r de Pujols mourust en la ville de Nérac où il sollicitait quelque procès en la Chambre, le samedi vii^e May 1605.

Pierre Gautié, sergent ducal, mourust ledit jour vii^e Mai 1605.

Jehan Bequerie, mourust, le dimanche viii^e May 1605.

Jehan Mormés, dit Nadau, portier de la porte du Marcadieu, mourust le mardy x^e May 1605.

Jehan Daguistous, de Gabarret, plaidant en la Chambre, mourust

¹ Il existe plusieurs Lafitte qui sont inscrits aux livres des tailles et au Terrier comme habitants de Nazareth. On pourrait, sans doute, les rattacher à la famille Lafitte dont M. Samazeuilh, dans sa *Biographie de l'arr. de Nérac*, ne fait remonter l'origine qu'en 1664.

au logis de Michau Serre, le mardy x^e May 1605. Et, le lendemain, fut porté au dit Gabarret,¹ pour y estre enterré.

Madame de Pujols mourust le mercredi xi^e May 1605, quatre jours après la mort de Mons^r de Pujols, son mary. Et furent enterrés tous deux, en la ville de Nérac, fort honorablement.

Le Capitaine Micheau ayant esté condamné par arrest de la Cour et Chambre de l'Edict séante en la ville de Nérac, fut délivré au Commité, le mercredi xviii^e May 1605.

Le fils de Jehan Daguistous mourust en ceste ville, au logis de Micheau Serre où son père estait mort huit jours auparavant, le xviii^e May 1605. Il fut porté, le lendemain xix^e, à Gabarret, pour y estre enterré.

Domenge Lanne,² vefve a feu Pes Fesensieu, mourust le xxi^e May 1605.

Au mois de May de l'année 1605, toutes les feves furent gastées de certaine vermine de poux et petits mouchérons qui se jettarent dessus en si grande quantité que la plus part furent contraints les fe^r couper pour semer du millet. Cela fut une grand perte et damage aux personnes qui s'attendoit fe^r une bonne cueillette a cause que les dites fèves estoit fort belles en herbe. Mais, après avoir esté bien fleuries et j'usques à ce quelles furent bonnes à manger, ceste meschante vermine ne cessa de les endomager.

Marie..... vefve de feu Gironis Trebizan,³ mourust le xxiii^e Juing 1605.

¹ Chef-lieu de canton du département des Landes, arrondissement de Mont-de-Marsan.

² Ce nom clot cette longue liste nécrologique. La plupart des noms de ces morts figurent au livre des tailles et nous n'en comptons pas moins de 24 du 28 mars 1605 au 6 mai de la même année. 24 décès en 38 jours ! Encore ne savons-nous pas si le chroniqueur a tout enregistré. Il y aurait dans ce chiffre de sérieuses raisons de grossir la moyenne de 8 décès par mois que nous avons indiquée déjà approximativement. Observons que le chroniqueur ne signale pas la moindre épidémie pendant cette période.

³ Inscrit au livre des tailles de 1599. *P. de Condom.*

Un pauvre homme de Penne-d'Agenois ¹ prisonnier en la conciergerie de La Cour et Chambre, accusé d'avoir tué un homme avec une broche de fer, pour sçavoir la vérité du faict, il fut aplicqué à la question le vendredy matin, premier de Juillet 1605, ayant pour commissères Mess^{rs} de Loupes et de Peyruqueau, Cons^{rs}, qui le firent tellement tirer par cinq ou six fois j'usques a sère rompre la grand corde si bien que le dit povre homme mourust sur le banc de la dite question,² chose qui donna ocasion à la Cour de sère ouvrir le corps du dit defunct en présence du medecin et chirurgiens qui firent leur rapport, disant qu'il estait empoisonné. Cela fut cause que Nicolas Perribère,³ geolier du Sénéchal et en la Court aussi, fut emprisonné aux prisons de la dite Cour, jusques à ce que la dite Cour demusrat esclaircie de la vérite de l'affaire.

Par arrest de la dite Cour et Chambre, un nommé Louis Castaing dit Bardeau ⁴ de la Jurisdiction de Montagnac, eut le fouet par toute la ville, pour avoir desrobé un sac plain de hardes à la metterie de Larmitage.⁵ Ce fut le iii^e Juillet 1605.

¹ Chef-lieu de canton du département de Lot-et-Garonne, arrondissement de Villeneuve, à 10 kilomètres de cette ville, à 34 kilomètres d'Agen.

² Le banc sur lequel on étendait le patient retenu sous les bras. On étirait ses membres au moyen d'une corde attachée aux pieds et qu'on tendait avec un cric. Un banc semblable existe encore à Montauban dans les salles souterraines de l'Hôtel-de-Ville.

³ N'est pas inscrit sur le livres des tailles. Tous les Perribère de cette époque, sauf Guilhem Perribère du *Portal du Pont*, c'est-à-dire du Petit-Nérac, habitaient Asquets, et nous avons déjà signalé ailleurs que ce n'est pas à ces familles d'Asquets que se rattachent les Perribère qui sont encore aujourd'hui à Nérac. (V. *Revue de l'Agenais*, notes d'une relation du passage du Duc de Richelieu à Nérac, par M. F. D.

⁴ Montagnac-sur-Auvignon, à 12 kilomètres de Nérac, comme nous l'avons déjà rappelé.

⁵ Métairie de la paroisse d'Asquets.

Guiraud Busseau,¹ m^t. orpèvre de Nérac, mourust le samedi ix^e Juillet 1605.

(Ce folio 95-96 a été enlevé de la Chronique, laissant des vestiges non douteux de son existence. Ces restes établissent, en outre, que ce folio était unique, en sorte que, en cette partie, il ne manque que deux pages au manuscrit).

Poursuite contre Mess^{rs} Gaixiot et Jehan de Mazellières, frères, pour quelques subornations de tesmoins que les dits sieur de Mazellières avaient voulu pratiquer pour leur sère déposer comme leur belle sœur Damoiselle Jehanne de Nagoua avoit avancé la mort de son fils par le moyen de quelque poïage d'oignons et du vin quelle luy avait fait boire, chose qu'ils ne peuvent vérifier. Il y eut information contre les dits sieurs de Mazélières qui furent décrétés d'adjournement personnel et ordonné qu'ils se fairoient ouyr pardevant les commissaires que la Cour et Chambre députta à ces fins. Après, la cause fut plaidée en audience et y eut règlem^t portant que les tesmoins ouys contre les dits Mazellières seroit recollés et confrontes.² Les dits tesmoins ayant esté recollés, percistarent en leur première déposition et ordonné que les dits de Mazellières souffriroient les acarements.³ Les quels estant assignés pour ce faire a

¹ N'est pas inscrit au livre des tailles de 1590, mais de 1584, il existe aux archives de la chambre des comptes de Pau, le reçu d'un paiement à Giraud Busseau, orfèvre de Nérac, pour vente de vaisselle au roi. Un autre orfèvre de Nérac, qui était aussi valet de chambre du Roi, avait nom Dominique Rion.

² « Dans les procès criminels, » lit-on à l'article *Récolement* du *Dictionnaire de Trévoux*, « on appelle récolement des témoins, la formalité qui consiste à lire à chaque témoin la déposition qu'il a faite auparavant, pour voir s'il y persévère, ou s'il veut y changer quelque chose, y ajouter ou diminuer. Le récolement se fait avant la confrontation. Un témoin ne peut plus varier après le récolement. »

³ Le mot *accarement* était synonyme de confrontation. Les rédacteurs du *Dictionnaire de Trévoux* disent (au mot *accares* : « Terme de Palais, usité dans quelques-unes de nos provinces méridionales les plus voisines de l'Espagne ; ce mot vient de *cara*, qui en Espagnol signifie la *tête* ou le *visage*,

domicille, n'ayant voulu comparoistre, il y eust deffaut et prinse de corps, appellés à trois briefz jours à son de trompette, leurs biens saisis et annottés,¹ brisem^t. de portes, qui fut exécuté contre le dit sieur Gaixiot au quel fut saisi quelques meubles. Pendant toutes ces poursuites, les ditz Mazelières se tenoit cachés, tantost en un lieu, tantost en un autre, par les mettairies de leurs amis, pour crainte d'estre prins par les sergents que le dit sieur Duroy² tenoit en campagne. Enfin, estant ainsi tourmentés, ils se résolurent d'aller en Cour et partirent environ le xx^e dudit mois de Septembre où ils obtindrent un bon arrest portant inhibitions de les emprisonner. Mais, bientost après, le dist arrest estant renversé, le dit s^r du Roy fit emprisonner le dit Gaixiot Mazellieres dans le château, aux prisons de la Cour.³ Ce fut le ii^e Janvier 1606.⁴ Après plusieurs arrest obtenus de part et d'autre au privé Conseil, les amis des parties les firent tomber d'accord qui fut que le dit Mazelières donna au dit s^r du Roy iiii^e livres pour sa part, et, moiennant ce, ils demeurarent hors de Cour et de procès, sans despens.

Monsieur Le Président Lalanne, après avoir servy son année en la Cour et Chambre establie en la ville de Nérac, partist de la dite ville le mardy xx^e Septembre 1606, s'en estant allé coucher à Castelgelloux puis à sa maison de Villandraut,⁵ Mess^{rs} les Consuls

Ainsi *accarer* les accusés, c'est les mettre tête à tête. » Les rédacteurs du *Dictionnaire* ajoutent cette citation de Brantôme : « Il envoya prier la Reine de ne faire mourir ce malheureux qu'il ne fut premièrement accaré à lui. »

¹ Voici la définition que donne Trévoux du mot *annoter* : « Terme de pratique. Marquer l'état des biens saisis, par autorité de justice, sur un criminel ou sur un accusé. Dès qu'on fait le procès à quelqu'un par contumace, on fait saisir et *annoter* tous ses biens, c'est-à-dire on met des affiches et panonceaux sur ses héritages, pour marquer qu'ils sont saisis et en la main du Roi. »

² Pierre Du Roy, lieutenant général en 1604.

³ Ce ne sont plus les prisons de la Sénéchaussée, mais bien les prisons du château même.

⁴ 1606, erreur de plume ; le chroniqueur aurait dû mettre 1605.

⁵ Chef-lieu de canton du département de la Gironde, arrondissement de Bazas, à 13 kilomètres de cette ville, à 46 kilomètres de Bordeaux.

de Nérac, avec un bon nombre d'habitants, lui firent compagnie jusques a Hargues¹ où ils lui dirent adieu.

M^r Samuel Paullac, substitué de Mons. le Procureur général du Roy au duché d'Albret, ayant achaplé l'estat de M^r David Vacquier,² fut receu au dit office, le vendredy dernier jour de Septembre 1605, dans l'auditoire et parquet de la présente ville de Nérac. Il achapta le dit estat,³ compris la charge d'Avocat du Roy au dit siège m^{ll} livres qu'il vendit à M. Théophile Dulong pour v^e livres.

Bernardin Fau décéda le xii^e Octobre 1605.

Le dit jour, xii Octobre 1605, a une heure après midy, y eust eclipse de soleil qui rendist une obscurité fort grande et telle qui n'avaist été veue despuis long temps. Toutes fois, elle ne dura pas longuement.

En l'année 1605, on vendagea sçavoir, les vignes champestres, le jeudy xiii^e Octobre, et le vignoble de la ville, le lundy ensuiyant, dix-septieme du dit mois. Toutesfois, Mess^{rs} les Consuls permirent de vendenger le vendredy et le samedy, à cause de l'inconstance du temps et la pluye quil faisait. Toutesfois, le temps changea et fit beau temps.

Le samedy xx^e du mois d'Octobre 1605, Messieurs de Duluc⁴ et Brisac,⁵ consuls, avec M^r Théophile Dulong, Jurat, furent députés pour aller trouver le Roy Henry III^e qui estoit arrivé à Limoges,⁶

¹ Lisez *Fargues*, commune du département de Lot-et-Garonne, arrondissement de Nérac, canton de Damazan, à 21 kilomètres de Nérac.

² Procureur général d'Albret.

³ Equivalent au rôle du ministère public actuel.

⁴ V. *Biographie de l'arr. de Nérac*, Samazeuilh, au nom de Deluc.

⁵ Colin de Brisac (V. *Biogr. de l'arr. de Nérac*, Samazeuilh, p. 143 et suivantes). Colin Brizac, ainsi inscrit au livre des tailles de 1599. P. Fontindère. La maison qu'il habitait et qui appartient encore à la famille, dans la rue Fontindère, fut en partie brûlée, il y a huit ans.

⁶ Henri IV était arrivé à Limoges, le 17 octobre et en était reparti le 25. Il paraît s'être beaucoup ennuyé dans cette ville, car il écrivait : « Des brouil-

pour luy fere la révérence tres humble et l'assurer de la fidellité de ses bons subjects de la ville de Nérac. Les dits deputés s'estans aprochés de quatre ou cinq lieues du dit Limoges, eurent nouvelles que Sa Ma^{te} estoit partie pour s'en aller vers Bourges, qui fut cause qu'ils s'en retournèrent sans voir la dite Ma^{te}.

Agabus Canolle,¹ mourust le xxix^e Octobre 1605.

Monsieur le Président d'Espagnet² arriva en la ville de Nérac, le mercredy ix^e Nôvembre 1605, pour estre Premier Président en la

leries m'arrêtent à Limoges jusqu'à lundi ; ces trois jours me dureront un siècle. » Il était le 26 à Argenton, le 28 à Châteauroux, le 1^{er} novembre à Blois et le 8 novembre à Fontainebleau (*Itinéraire et séjours de Henri IV depuis son avènement au trône de France jusqu'à sa mort*, dans le tome IX du *Recueil des Lettres missives*, p. 490-491.

¹ Inscrit au livre des tailles de 1599. *P. de Condom*.

² Bayle (*Dictionnaire critique*) a consacré au président Jean d'Espagnet un article fort curieux dont voici le début : « a été l'un des savans hommes du xvii^e siècle. » Jean d'Espagnet est plus connu comme alchimiste que comme érudit. Il se livra avec passion, dit M. Gustave Brunet (*Nouvelle Biographie générale*, t. XVI, col. 402), « à la recherche de la pierre philosophale ; » et « il composa sur ce sujet des écrits qui, en leur genre, sont regardés comme classiques. » Le savant bibliographe énumère les diverses éditions et traductions de l'*Enchiridion physicæ restitutæ* et n'oublie pas de signaler une production qui fait plus d'honneur, selon son expression, au magistrat bordelais, l'édition qu'il donna en 1646, à Paris, du *Rozier des Guerres*, édition sur laquelle on peut voir une note de M. Tamizey de Larroque (*Inventaire des meubles du château de Nérac*, p. 275. Jean d'Espagnet a fait, en tête du *Traité de l'inconstance des mauvais anges*, l'éloge de Pierre de Lancre avec lequel il avait été envoyé dans le Labourd et dans les Landes « pour la recherche du crime de sorcellerie. » Ces deux collègues si dignes l'un de l'autre se félicitent mutuellement en des vers odieux d'avoir brûlé tant de sorciers. D'Espagnet, trois ans plus tard, rédigea la préface de l'*Incrédulité et mescréance du sortilège*. Voir, sur la cruelle mission du président d'Espagnet, les ouvrages cités dans la note relative à Pierre de Lancre, de M. Collin de Plancy, de M. Francisque Michel, de M. Boscheron des Portes, etc. On trouvera diverses particularités sur le président d'Espagnet dans la *Chronique* de J. de Gaufreteau (t. II, p. 243) et dans l'*Essai généalogique sur la famille Gaufreteau* (p. 364).

Chambre établie en la dite ville. Il arriva par le chemin d'Agen.¹ Mess^{rs} les Consuls, avec bon nombre de gens à cheval, furent audevant de luy jusques au Menlau, près la maison du S^r Denferrus,² où ils le saluèrent. Après, Mess^{rs} de la Justice l'attendirent à la porte³ où lui fut faict une harangue par Mons^r du Roy Lieuten^t général, la quelle achevée, il fut conduit au logis de Mons^r Lavallade, Président en la Chambre des Comptes du dit Nérac, qui lui donna a souper. Et cela faict, il s'en alla au Chasteau pour y faire sa demeure, comme tous les autres Présidents avoient faict.

Anne de Mons, femme du S^r Annou de Laffore, mon cousin, décéda le x^e Nobambre 1605.

Le xi^e Novambre, un petit enfant de Sire Jehan Léonard⁴ luy fut porté mort dans le berceau par une femme d'Asques⁵ qui le nourrissoit.

Le dit jour xi^e décéda la vefve de Joglenz.

(A continuer.)

¹ L'ancien chemin de Nérac à Agen partait de la Porte Saint-Germain au Petit-Nérac, qui est encore marquée par une saillie du rempart, et passait par le Cauderé, le Brouilh, Lalagüe, Le Marteret, le Cabanot, le Meulon, Toni, le Pont-de-Gaston sur l'Auvignon, l'église de Saint-Genès, Miemon, le Brana, la Clève, les bois de Laygue, Falmont, Roquefort, Lescazes, Jean Cocut (Demi-lune), le Passage où un bac sur la Garonne débarquait les voyageurs en face du Pont-Long. C'est par cette route qu'arrivèrent, en 1588, après la bataille de Coutras, les troupes royalistes sous la conduite du Maréchal de Matignon, pour surprendre Nérac. Le roi de Navarre a raconté lui-même cette entreprise dans une lettre à la comtesse de Gramont datée du 1^{er} mars 1588 (V. *Lettres missives*). La *Vigne du Roi*, dont il est question dans un passage de cette lettre : *Nous les requîmes* (les ennemis) *à la muraille de ma vigne*, — se trouvait à droite de la route d'Agen, et la terre qu'elle occupait porte encore le nom de *Vigne du Roi*.

² *Monsieur Denferrus, pour le bien de sire Jehan Dupouy*. Inscrit ainsi au livre des tailles de 1599. Paroisse du Menlan.

³ Le *Portail du Pont*.

⁴ Jehan Léonard, marchand, inscrit au livre des tailles de 1599. *P. de Condom*,

⁵ Asquets, paroisse qui fait partie de la commune de Nérac.

LE

MARÉCHAL DE CAMP ANDRÉ DESCRIMES.

Un heureux hasard ou plutôt la faveur d'affectueuses relations a fait tomber récemment en mes mains quelques papiers d'un véritable intérêt. Toute une carrière de soldat, non pas glorieuse, — ce serait trop dire, — mais honorable au plus haut degré, y est contenue. L'homme de cœur qui la parcourut était né à deux pas de nous, sur les confins de l'Agenais ; il y revint, sa carrière terminée, se reposer, puis mourir. Il m'a semblé que ce tableau d'une vie utile et modeste, étant de bon exemple, devait être connu. Cette pensée a inspiré la notice qu'on va lire. J'y laisse autant que possible la parole aux documents, ne fournissant, comme dit Montaigne quelque part, ou peut-être saint François de Sales « que le filet à lier. »

Antoine Descrimes naquit à Flamarens (arrondissement de Lectoure, Gers), le 24 février 1746, de noble Jean Descrimes et d'Anne Laclaverie. Son père, fils d'un médecin, exerçait la même profession. Un de ses oncles, André Descrimes, était capitaine d'infanterie au régiment de Belsunce, circonstance qui décida peut-être de son avenir et de celui d'André, le deuxième de ses frères ; celui-ci devint, en effet, capitaine de cavalerie.¹

Son enfance nous est peu connue ; elle ressembla, sans doute, à la plupart des autres. Il dut, toutefois témoigner d'une intelligence précoce puisqu'on l'admit, à peine âgé de treize ans (1759), à l'école

¹ Antoine Descrimes eut trois frères : Jean-François, André (le capitaine) Gabriel, plus une sœur, Marie qui épousa Dominique Redon de Laval.

d'artillerie de Clamecy et un an après à celle de La Fère. Le 6 janvier 1764, ses études étant finies, il entra dans les cheveau-légers de la garde ordinaire du Roi, d'où il sortit le 9 octobre 1768 avec un brevet de sous-lieutenant au corps des grenadiers de France.

Il appartenait à ce corps quand lui arriva la lettre suivante, qui contient des détails utiles à connaître :

« J'ai été très fâché, monsieur, d'apprendre par votre lettre que vous veniez d'essuyer une longue et dangereuse maladie. Je me félicite que vous en estes parfaitement rétabli. Ma santé se rétablit toujours fort doucement ; il y a un an que je mène une vie assez triste. Rien n'est plus assuré que la réforme du corps des grenadiers de France ; j'ignore ce qu'il deviendra. On parle beaucoup de la création de plusieurs régiments de milice. Adieu, Monsieur ; rendez, je vous prie, justice à la sincérité des sentiments avec lesquels je suis votre très humble et très obéissant serviteur.

Le Duc DE BEAUVILLIERS. »

Cette lettre, conçue dans un ton de politesse affectueuse qui montre l'estime en laquelle son auteur tenait le jeune officier,¹ porte la suscription suivante : *A Monsieur, Monsieur Describes, officier au corps des Grenadiers de France, au Havre de Grace.* Elle est datée du 4 août sans indication d'année. Il est probable qu'elle fut écrite dans les premiers mois de 1771 puisqu'elle annonce une mesure qui fut prise effectivement le 4 août de cette année, je veux parler de la réforme du corps dans lequel Describes servait avec un zèle fervent et éclairé.

Il ne perdit pas d'ailleurs pour attendre, les sympathies qu'il s'était acquises ne permettant pas qu'on l'oublât. L'activité n'était pas, tant s'en faut, la seule qualité qu'on lui reconnût. On le savait ferme, bienveillant et foncièrement animé du sentiment de la justice. Cet assemblage de dons si rares le fit aussitôt désigner pour le grade de

¹ J'ai sous les yeux une autre lettre des plus gracieuses que lui écrivit, le 28 juin 1783, M. de Choiseul-Stainville, en réponse à des félicitations sur sa promotion au maréchalat.

capitaine et, peu après, pour la fonction délicate de lieutenant des maréchaux de France au département d'Auvillars et dépendances.

La Commission signée de la main du Maréchal de Clermont-Tonnerre,¹ est ainsi conçue :

« LES MARÉCHAUX DE FRANCE, A TOUS CEUX qui ces présentes lettres verront, Salut. Ayant plu au Roy notre souverain seigneur, à cause de nos Etats et charges de maréchaux de France, de nous donner pouvoir de nommer des personnes capables et de qualités requises pour remplir les fonctions de nos lieutenants dans tout le Royaume et par eux jouir des droits, prérogatives et privilèges portés par les Edits de création desd. charges et notamment par la Déclaration du Roy, du 13 Janvier 1771, SÇAVOIR FAISONS que; pour la connoissance que nous avons des bonnes vie et mœurs, religion catholique, apostolique et romaine, de la noblesse, du service militaire, des qualités, capacités, fidélité et affection au service du Roy de la personne d'ANTOINE DESCRIMES, seigneur de Miradoux,¹ capitaine de cavalerie, l'avons commis et commençons par ces présentes à l'exercice de la charge de notre lieutenant au Département d'Auvillars et dépendances, pour recevoir les avis des différends qui surviendront entre Gentilshômes gens de guerre et faisant profession des armes dans le département susdit, Nous les envoyer ou faire venir par devant luy, pour, aux termes des Edits et Reglements, les accorder ou juger suivant l'exigence des cas et en empêcher les suites et, en outre, jouir par le D. S. Descrimes, des honneurs, autorités, pouvoirs attribués à nos Lieutenants tant et si longtemps qu'il nous plaira ; ordonnons à tous nos prévôts, Lieutenants, Exemts, Greffiers et Cavaliers de Maréchaussée, de luy obeir en tout ce qu'il leur enjoindra concernant l'exercice de lad. Commission. Fait à Paris, les Maréchaux de France assemblés, le vendredy six Décembre mil sept cent soixante-onze.

Le M^{al} de TONNERRE.

Par Messieurs

GONDOT. •

¹ Gaspard de Clermont-Tonnerre, né en 1688, était maréchal de France depuis le 17 novembre 1747. Il mourut, venant d'être fait duc et pair, en mars 1781.

Pendant combien de temps Antoine Describes remplit-il cette fonction ? Nous ne saurions le dire. Ce qui est certain, c'est qu'il fut nommé, le 1^{er} mai 1773, capitaine au régiment provincial de Sens, et le 28 juillet de la même année, capitaine de Dragons au corps des troupes légères, où l'activité réglée qui était dans sa nature dut trouver son meilleur emploi.

Ses étapes d'avancement, si l'on peut s'exprimer ainsi, sont de plus en plus rapides. Il est nommé, le 27 avril 1778, Prévôt général de la Maréchaussée du Béarn et a, dès le 5 janvier de l'année suivante, rang de Lieutenant-Colonel dans l'arme de la cavalerie. La Prévôté générale de la maréchaussée de Touraine, à laquelle il est appelé par commission du 5 décembre 1782, clot dignement, en préparant la seconde, cette première série de promotions.

Cette charge, aujourd'hui fort diminuée, était alors des plus importantes. Créée par François I^{er} en 1544, elle constituait en juges d'épée ceux qui en étaient revêtus, leur donnant le droit de connaître des crimes ou délits commis par les gens de guerre, des vols sur les grands chemins, des désertions ou assemblées illicites avec port d'armes, de la fabrication de la fausse monnaie et de la levée de troupes sans autorisation du Roi. Un édit de mars 1720, en spécifiant les devoirs des prévôts généraux à l'égard des Parlements, leur confère le privilège de ne pouvoir être eux-mêmes jugés que par les Cours souveraines et leur donne rang, séance et voix délibérative aux sièges présidiaux à la suite du président.¹ Ils étaient eux-mêmes assistés d'un lieutenant et d'un procureur du Roi et rendaient leurs sentences en dernier ressort et sans appel.

Describes eut bientôt l'occasion de mettre en œuvre les solides qualités qui l'avaient fait choisir pour cette charge. On était aux approches de la Révolution. Il y avait, comme on dit, quelque chose dans l'air. Une inquiétude vague, d'autant plus agaçante, était partout, à Paris, où le Parlement, taxé d'indépendance frondeuse, s'était vu comme violé dans la personne de deux de ses membres,

¹ Cheruel, *Dictionnaire des Institutions de la France*, t. II, p. 1619. — Briquet, *Code militaire ou compilation des ordonnances des Rois de France concernant les gens de guerre*. Imprimerie royale, MCCXXVIII, t. III, p. 528-531.

aussi bien qu'au fond des plus calmes provinces. Émeute à Grenoble, troubles à Rennes, menaces de tous côtés. Un printemps, sec jusqu'à l'aridité, avait nui aux céréales, les empêchant de former l'épi et de nourrir le grain. Des pluies intenses, au moment de la moisson, vinrent détruire le peu qu'on allait cueillir. La crainte de la disette, l'idée qu'on mourrait de faim saisit les populations, les rendit sourdes aux bons conseils, aux objurgations désintéressées et loyales. Ainsi arriva-t-il à Tours, ville calme en tout temps, facile à gouverner. Il y avait eu d'abord un peu d'excitation, une sorte de malentendu, peu de chose, au fond, selon l'usage. Cela prit corps, grossit, s'envenima, tourna bientôt à l'émeute. C'était le 31 octobre 1788. Describes, par sa prudence, sa résolution énergique, aussi par la bonté chaude qui, de son cœur, passait à ses lèvres, sut prévenir d'irréparables malheurs. Le péril écarté, il écrivit à un ami qui remplissait à Paris un haut emploi, lui racontant ce qui s'était passé, mais probablement sans exagérer son rôle ni se faire valoir plus que de raison. Nous n'avons pas sa lettre, mais la réponse s'est conservée. On aura plaisir à la lire pour les détails familiers qu'elle contient et l'enthousiasme joyeux, l'orgueil amical qui l'animent. *L'âme sensible* de l'auteur s'y trahit agréablement dans un langage expansif qui fait sourire.

Versailles, 16 novembre 1788.

« Votre lettre, Monsieur et cher ami, m'a occasionné une satisfaction que je ne puis vous peindre. Les détails dans lesquels vous avez pris la peine d'entrer sur votre superbe opération du dernier octobre et ceux que mon bien bon ami M. Simon y a joints, ont exalté mon âme sensible à tout ce qui intéresse le bien public et est relatif à mes amis. J'ai été à l'instant chez M. le Garde des Sceaux ¹ à qui j'ai rendu compte de tous les détails. J'en ai instruit M. d'Estaing ² qui y dinait et avec qui j'y devais dîner le même jour et ce brave militaire qui se connaît bien en bonne besogne et qui m'a dit

¹ Charles-Louis-François de Barentin tenait les sceaux depuis le 19 septembre de cette année.

² Charles-Hector, comte d'Estaing, lieutenant-général des armées navales, né en 1729 et qui devait mourir sur l'échafaud deux ans après sa promotion à l'amiralat, le 28 avril 1794.

avoir eu l'honneur de vous voir, m'a promis de vous écrire pour vous en remercier. L'honnête M. de Saint-Paul,¹ que je vis le même jour et qui savait l'affaire en gros, en a écouté les détails avec le plus grand intérêt et il m'a chargé de vous marquer que cela ne peut que confirmer l'idée qu'il a de votre intelligence et connaissance de vos services. Il vous fait par moi son compliment d'un succès plus utile que toute une campagne. Il ne paraissait pas d'avis d'une idée que je lui avais proposée pour faire valoir en public les services de la maréchaussée, mais il voit d'autant mieux le mérite de votre opération qu'il sait que les brigades à vos ordres ne sont pas encore complètes à votre satisfaction. Il m'a bien assuré qu'au lieu de s'occuper à réduire votre corps, ses vues constantes sont de l'augmenter et d'accroître son importance. Je n'ai point oublié votre second, M. Sine, qui vous a accompagné et la circonstance de votre état a augmenté la gloire de votre succès. Hier j'allai voir M. de Brienne,² qui voulut me retenir à dîner, mais j'avais donné parole à M. de... Je lui parlai de votre réussite ; il me dit : Je le sais ; ce brave homme mérite honneur, avancement et récompense. Ce service ne sera pas oublié. Je lui répétai tous les détails ; il se plut à les entendre. Je lui demandai s'il ne serait pas intéressant au bien public, au corps de la maréchaussée que ce fait remarquable fut consigné dans la *Gazette de France*. Il adopta mon idée avec enthousiasme. Mais, Monseigneur, je n'ai pas le droit de faire insérer un article dans la *Gazette de France*. Rédigez-le et me l'envoyez, je mettrai de ma main : ordre de l'insérer. J'ai fait la note la plus concise possible et je la lui envoie à l'instant. »

De La GRANDIERE.

La nouvelle, portée à la connaissance du public, produisit une impression unanime. On se réjouit dans l'intérêt de l'Etat et l'on prôna le mérite de l'auteur, nous n'osons dire du héros de l'affaire. Il est aisé, au reste, de comprendre l'importance qu'on y attacha si l'on songe à l'effervescence des esprits dans l'attente des réformes dont

¹ Sans doute un employé supérieur au ministère de la guerre.

² Athanase-Louis-Marie de Loménie, comte de Brienne, né en 1730, était ministre de la guerre depuis le 24 septembre 1787 ; il allait cesser de l'être le 24 du mois d'où cette lettre est datée.

tous sentaient le besoin. Ces réformes, pour être possibles et durables, devaient s'appuyer sur l'ordre public, sur la complète et permanente sécurité de tous. Or, c'était la maréchaussée qui avait la charge de ces conditions vitales de toute société organisée. Ses cavaliers, comme les gendarmes d'aujourd'hui, accomplissaient résolument leur devoir, quelque scrupule qu'ils éprouvassent parfois, et d'autant plus méritants qu'ils n'y pouvait espérer aucune gloire. Autre en effet est le lot du soldat qui se bat devant tous pour l'honneur du drapeau et le salut de la patrie violée. Les entraînements du combat, la joie suprême de la victoire et l'éclatant prestige qui la suit versent dans son sein une ivresse qui efface toutes les peines et rend fades tous les plaisirs.

Quoiqu'il en soit, l'ordre était rétabli et la ville de Tours, la Touraine du même coup, ramenées à leur vie normale. Une lettre du baron de Besenval,¹ inspecteur général des Suisses et commandant en chef de l'armée de Paris, fera comprendre quel prix on y attachait et le cas qu'on faisait du pacificateur.

Commande de la Province.

Paris, le 27 novembre 1788.

« Je reçois trois lettres de Monsieur Descrimes en date du 24 de ce mois et je reconnais dans les précautions qu'il a prises sa sagesse et son zèle.

« Je n'ai pas besoin de lui dire combien il est essentiel de redoubler de surveillance et d'activité pour prévenir les mouvements que la cherté du pain peut occasionner. Je sais que le nombre des brigades est insuffisant, mais les employer à propos, c'est les multiplier. Voilà ce que sait faire un bon chef et ce qu'a fait Monsieur Descrimes.

« J'écris à M. d'Ameau pour qu'il soit fourni, du régiment, un sentinelle à la prison, tant que ce secours sera nécessaire.

« Quant au projet d'une assemblée pour adresser au Roy des sup-

¹ Pierre-Victor, baron de Besenval, général suisse au service de la France, était né à Soleure en 1722. Il mourut disgracié dans la première année de la Révolution.

plications, j'en fais part à M. de Villedeuil¹ et jusqu'à ce que sa décision me soit connue, je ne manderai rien à Monsieur Describes qui puisse régler sa conduite à cet égard.

Le B. de BESENVAL. »

Il résulte aussi de cette lettre que le Prévôt général ne s'endormait pas sur ses lauriers. Non content d'élever dans l'estime publique une institution dont le succès récent semblait un gage heureux de l'avenir, il appelait l'attention sur elle et soumettait aux hommes du métier ce qui lui semblait capable de l'affermir. On approuvait sa sagesse et son zèle, mais c'était à peu près tout, car on ne saurait prendre pour un acquiescement efficace à ses plans l'offre qu'on lui faisait d'une sentinelle pour la garde de la prison, tant qu'il y aurait nécessité. Il ne réussissait pas mieux en ce qui regarde le projet dont on s'entretenait alors, d'une assemblée ayant pour but d'adresser au Roi des supplications. La responsabilité des événements qui pourraient encore se produire restait donc tout entière au Prévôt général. Les conjonctures redevenant graves, il n'aurait, — qu'il le sût bien, — à s'inspirer que de lui-même, à régler sa conduite comme il l'entendrait. Si le baron de Besenval, qui était un brave soldat et qui tenait l'officier en grande estime, prenait avec lui ce ton dégagé, c'est évidemment qu'à ses yeux le succès du 21 octobre exerçait encore son prestige. Son apparent refus de renseignements et de conseils, pour le cas où il en serait besoin, était donc, au fond, un éloge délicat des brigades et de leur chef.

Le même personnage lui écrivait de Paris, le 30 décembre de la même année, ce billet plein de bienveillance et d'aimable familiarité :

« M. de Puységur² me mande, mon cher Describes, de vous témoigner combien il est satisfait du service que vous avez fait faire à vos brigades dans les circonstances malheureuses dont vous m'avez rendu compte et je le fais d'autant plus volontiers que je sais com-

¹ Laurent de Villedeuil, entré au Ministère de la maison du Roi au mois de juillet 1788, en sortit un peu plus d'un an après, août 1789.

² Louis-Pierre de Chastenot, comte de Puységur, était lieutenant-général et ministre de la guerre depuis le 30 novembre. Né le 30 décembre 1728, il mourut à Rabasteins (Tarn) en 1807.

bien vous mérités la justice qu'on vous rend. Je ne vous dirai pas : *continués*, puisque malade et souffrant vous ne vous ralentissés pas, mais je vous dirai, *portés vous bien*, mon cher Descrimes et reçevés les vœux et les assurances de mon amitié.

Le B. de BESEVAL.

Je pourrais encore citer une lettre du Maréchal de Contades¹ écrite à Paris, le 31 décembre de cette même année, et où ce haut personnage assure Antoine Descrimes, avec une courtoisie parfaite, de sa bonne volonté à lui être agréable en toute occasion. Cette lettre se termine par le post-scriptum que voici : « Je mettrai sous les yeux du tribunal,² la première fois qu'il s'assemblera, le mémoire qui vous concerne et dont M. l'Intendant de Tours m'a parlé avec beaucoup d'intérêt. » — Que pouvait être ce mémoire si non l'exposé officiel des services rendus par le Prévôt à l'occasion des troubles d'octobre ? Il est permis, au reste, d'y voir comme un acte de reconnaissance de l'Administration civile et des habitants qualifiés de la ville de Tours.

Tant de flatteurs assentiments stimulèrent, — c'était légitime, — l'ambition du brave officier à qui ils s'adressaient. On en jugera par cette autre lettre :

A Paris, ce 10 février 1789.

« J'ai reçu, Monsieur, avec la lettre que vous m'avés adressée le 23 du mois dernier, la note qui y était jointe relative au désir que vous avés d'obtenir le Brevet de Colonel et la première place vacante d'Inspecteur général de Maréchaussée.

• La manière aussi intelligente que ferme avec laquelle vous vous êtes conduit le 31 octobre dernier, vous a surement mérité l'estime du Tribunal. Je ne doute pas qu'il ne vous en donne des marques dans toutes les occasions et j'y contribuerai volontiers autant que cela me sera possible.

« Je suis très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Le M^{al} Duc de BROGLIE.

¹ Louis-George-Erasme, marquis de Contades, né le 11 octobre 1704, avait obtenu le bâton de maréchal en 1758. Il mourut à Livry en 1793.

² Conseil général des Maréchaux de France.

Le lieutenant-général de Bercheny, qui devait bientôt commander l'armée réunie autour de la capitale, écrivait au Prévot, à la date du 3 juin 1790, vingt mois conséquemment après l'affaire du 31 octobre :

« J'ai reçu la lettre de Monsieur Descrimes, à la date du 28 mai. La sagesse de ses précautions et son zèle infatigable pour prévenir les désordres, lui méritent tous les jours de nouveaux éloges. »

Ceci en post-scriptum : « Le moment est bien critique, mais je pense que les troubles touchent à leur fin. Il faut, comme on dit, enterrer la synagogue ¹ avec honneur. Vous aimez sûrement achever l'ouvrage que vous avez si bien commencé. »

Tant de services rehaussés de tant d'éloges ne pouvaient manquer de porter leur fruit. Le Tribunal des Maréchaux, ayant, selon le mot du maréchal de Broglie, donné au Prévôt-général des marques nombreuses de son estime, il reçut le brevet de maréchal de camp le 18 mars 1791. Déjà chevalier de Saint-Louis (cette distinction lui avait été accordée en 1780), il jugea qu'il était temps pour lui de prendre la retraite. Il la demanda et l'obtint le 10 octobre, avec une pension de « 2666 livres 13^s 4^d, » dont on peut dire qu'il la payait de sa vie, car, en dépit d'une santé fragile, il s'était toujours surmené, estimant que le service du Roi n'admettait pas de ménagement. Il vint mourir à Flamarens, dans le domaine où il était né, et où il lui semblait, quand il y venait oublier ses fatigues, respirer comme un parfum de jeunesse.

Il s'était marié en Tourraine, étant capitaine de dragons, et n'avait pas eu d'enfants. Deux de ses frères puînés, dont l'un, célibataire, resta au pays, dont l'autre fut capitaine au régiment de Belzunce, moururent aussi sans postérité. Sa famille est actuellement représentée par des parents en ligne collatérale, les fils de Lucien-François Descrimes, juge de paix, quand vivait, à Miradoux, M Marc Descrimes, docteur en médecine et son fils Joseph, intendant militaire, qui continuent sa tradition d'intelligence et de bonté.

¹ Leroux (*Dictionnaire comique*, t. II, p. 497), dit que ce proverbe signifie se servir de manières honnêtes pour détruire quelque chose, finir une chose honorablement. Littré, dans son *Dictionnaire*, donne une citation de M^{me} de Sévigné, où cette locution proverbiale a exactement ce sens.

Ces Messieurs conservent avec respect le portrait de leur arrière-cousin. Il est de grandeur naturelle, en capitaine de dragons. Debout sur le devant de sa tente entr'ouverte, il semble écouter le bruit lointain d'une charge de cavalerie qui s'entrevoit dans un fonds nuageux. Il est grand, élégant dans sa taille bien prise. Les yeux, un peu à fleur de tête, ont le regard bienveillant ; la bouche, fine, ébauche un sourire : une gaité spirituelle anime la physionomie. On est porté à se dire en le voyant : Voilà un homme bien né, qui marcha droit et sut être heureux.

ADOLPHE MAGEN.



COMMENCEMENT DE RECONSTRUCTION

DE LA VILLE DE TONNEINS

EN 1622.¹

Trois mois après la capitulation signée par le duc d'Elbœuf, par le Roi et par le marquis de Monpouillan et le vicomte de Castets, pour les villes de Tonneins-dessous et Tonneins-dessus, le duc d'Elbœuf fit mettre le feu aux deux villes, qui furent réduites en cendres. « *Patria fusa solo, rapidis populataque flammis,* » comme dit notre vieux poète Costebadie.

Le 19 octobre 1622, le Roi publia une déclaration portant que toutes personnes, de quelque qualité qu'elles fussent, seraient rétablies en leurs biens, charges, honneurs et dignités.

Les prudhommes des deux villes de Tonneins s'assemblèrent sur les ruines encore fumantes de leurs maisons ; ils firent revivre leurs institutions municipales qui leur étaient si précieuses et nommèrent les consuls pour l'année suivante.

Les consuls et les jurats furent d'avis que la déclaration du 19 octobre imposait, pour chaque habitant, le droit de rechercher l'emplacement de sa maison pour la reconstruire, mais une décision de l'autorité royale arrêta ce mouvement et défendit de rétablir la ville à une distance moindre de cinq cents pas du fleuve.

Quelques habitants ne tinrent pas compte de cette défense et, le onze avril 1623, le Parlement rendit un arrêt qui chargea M. Dus-

¹ Extrait d'une monographie inédite.

sant, avocat général au Parlement de Bordeaux, de se transporter à Tonneins pour délimiter les cinq cents pas en dedans desquels on ne pourrait pas bâtir.

M. Dussaut se rendit à Tonneins. Il n'est pas sans intérêt de voir, par des pièces authentiques, quel intérêt les habitants mettaient à reconstruire sur leurs anciennes possessions, avec quelle persistance ils réclamaient ce qu'ils considéraient comme un droit, avec quel désintéressement ils repoussaient les offres qu'on leur faisait pour reconstruire ailleurs, au nord de la ville. Sans doute, la Garonne, avec ses constantes érosions, avec ses inondations terribles, s'est chargée de démontrer la sagesse des prescriptions de l'autorité, mais ce désir si naturel de conserver des propriétés qui leur étaient chères à un double titre, et parce que c'était leur patrimoine et parce qu'ils avaient énergiquement lutté pour les défendre, ce désir des habitants n'était-il pas éminemment respectable ?

Laissons maintenant parler M. Dussaut :

« Aujourd'hui, samedi, 16^e du mois de septembre 1623, nous, Jean-Olivier Dussault, conseiller du Roi en son conseil d'Etat et privé et son avocat général en sa cour et Parlement de Bordeaux, commissaire Député par le Roi aux démolitions des villes et châteaux de Caumont et Fronsac, et aussi commissaire Député par la dite cour pour faire et parfaire le procès aux contrevenants qui ont rebâti et bâti de nouveau des maisons dans les ruines de Tonneins-dessus et dessous et dans les cinq cents pas prohibés par le Roi être rebâtis près la rivière de Garonne par nous bornés et limités au mois de janvier dernier aux consuls dudit Tonneins par le commandement de S. M., ayant ci-devant reçu de la cour un arrêt du 11^e du mois d'août dernier contenant que la cour nous a commis et député pour faire et parfaire le procès à ceux qui construisent et bâtissent des maisons à Tonneins et èz environs dudit lieu, ensemble aux voleurs qui sont èz dits lieux, voyant que nous avons avancé de démolir la plus grand part dudit château de Caumont et partie des maisons de lad. ville, à cause de laquelle démolition nous n'avions pu désenparer dudit lieu de Caumont parce que les propriétaires des maisons bâties en icelle, qui font, la plus grande partie, profession de la religion prétendue Réformée, quoiqu'ils eussent reçu argent par notre ordonnance, ne voulaient démolir leurs dites maisons si nous nous fussions transporté à Fronsac comme nous avons une fois

délibéré d'y aller, nous aurions pris résolution, pendant que la dernière tour dudit château se sappait et que les maçons et charpentiers par nous employés continuaient ledit travail avec les manœuvres par nous convoqués, nous aurions, dis-je, résolu d'aller faire un tour audit Tonneins pour faire au vrai notre procès-verbal des bâtiments refaits audit lieu et du nom de ceux qui se sont logés dans lesdits bâtiments sans congé ni permission du Roi. Et avant de partir dudit Caumont, dès le jour précédent 15^e du présent mois de septembre, nous aurions envoyé par Lalement, sergent royal du présent lieu de Caumont, un mandement notre pour assigner à cejourd'hui devant nous, heure de huit du matin, les consuls dudit Tonneins-dessus et dessous pour nous rendre raison desdites contraventions et leur faire entendre notre commission et, en outre, nous informer par eux des noms desdits contrevenants.

« Et cejourd'hui, seixième dudit mois, étant en compagnie du sieur du Faillan, du sieur d'Orgeril, secrétaire de la Chambre du Roi, et Maitre Jean Couderc, juge-prieur du Mas et consul de ladite ville, Maitre N. de Larroche, notre substitut en icelle et de deux autres habitants dudit lieu du Mas et d'un religieux Carme, nommé frère Jean Fiton et de notre greffier et de nos serviteurs, domestiques et de douze soldats du Mas et un sergent pour les conduire, et de vingt maçons, deux charpentiers, douze manœuvres et de Antoine Bernard, maitre architecte de Bordeaux, nous sommes acheminés audit lieu de Tonneins où nous sommes arrivés environ les huit heures du matin et où *étants*, après avoir passé la rivière de Garonne, avons trouvé grand nombre de gens assemblés au marché dudit Tonneins-dessus, à quatre-vingts pas environ près du bord de ladite rivière et en nombre de près de trois cents personnes tant hommes que femmes, et tous les hommes portant leurs épées sous leur bras. Et soudain, à l'abord, ont comparu devant nous Daniel Michellet, consul de Tonneins-dessous, accompagné de maitre Jean Beaupuy, lieutenant du juge de ladite juridiction de Tonneins-dessous et plusieurs autres habitants dudit lieu à nous inconnus qui nous ont sauvé, et leur ayant fait lire au haut dudit Tonneins notre commission contenue audit arrêt, nous leur avons remontré le tort qu'ils avaient eu de laisser rebâtir les habitants dans les ruines dudit lieu et hors icelui sans le congé et permission du Roi, contre les inhibitions à eux par nous faites de la part de S. M. de se rebâtir dans les cinq cents pas près de la rivière que leur avions bornés et limités dans le mois de

janvier dernier, lesquelles inhibitions ils ne pouvaient ignorer tant parce que nous avons posé lesdites bornes desdits cinq cents pas par le commandement de S. M. en la présence de partie desdits consuls et desdits habitants et, en défaut de parties, des autres consuls absents et nous avons depuis notifié verbalement et encore par écrit auxdits consuls lesdites inhibitions et plantement desdites bornes. Et partant que lesdits consuls pour endurer telles constructions sans dire mot semblaient les autoriser et se rendirent coupables d'icelles, dont la cour irritée contre eux nous aurait commis et renvoyé audit lieu pour faire le procès, tant à eux que autres habitants contrevenants auxdites inhibitions, et que nous voulons voir à la ville lesdites maisons rebâties et savoir le nom de ceux qui s'étaient rebâties, et qu'à ces fins, nous leur enjoignons de nous suivre : quoique ledit Michellet nous ait répondu au commencement que personne n'avait rebâti dans lesdites ruines et nous étant avancés dans icelles, avons trouvé dans le lieu ci-devant, le bourg du Cuget, dépendant de Tonneins-dessous, plus de quinze maisons et choppes ou huttes, faites partie de bois et bardis, composé de foin et argile, partie en terre et argile et briques, couvertes de tuiles, et nous étant approchés desdites choppes, il en est sorti quantité de pauvres femmes et filles et d'enfants mal habillés, se jetant à genoux et criant miséricorde et pleurant avec cris et lamentations effroyables, disant qu'elles ne savaient où se retirer si nous leur faisons rompre les susdites huttes et choppes, parce qu'elles étaient veuves et n'avaient aucun lieu pour se rebâter, ce que voyant et reconnaissant que c'était un jeu joué par l'industrie et artifice dudit Michellet et autres habitants riches dudit Tonneins, qui excitaient lesdites femmes à frier et hurler, ou pour émouvoir le peuple à sédition contre nous à ce bruit, ce qu'ils eussent fait si n'eussions été bien accompagnés ou pour nous faire lâcher prise et nous émouvoir à commisération, nous avons dit à ce peuple que nous étions là de la part du Roi et de la cour pour leurs témérités et contraventions, pour leur faire justice et non miséricorde, laquelle ils ne méritaient étant si souvent réfractaires aux volontés et commandements du Roi et prenant plaisir d'irriter Sa Majesté par leur opiniâtreté et endurcissement au mal, au lieu de l'appaiser par leur obéissance, qu'ils se retirassent chacun en leurs huttes et choppes et que nous les irions visiter toutes et savoir leurs noms sur chacune d'icelles ; et nous y étant acheminés, avons trouvé quinze familles dans les ruines de Tonneins-dessus et Tonneins-dessous, à savoir : (Parmi les familles mentionnées dans

le procès-verbal, on remarque quelques noms qui sont encore portés dans la contrée, ainsi : Peytault, Mensac, Lafosse, Jean Miric, Boucheric, Baillarguet, Rodier, Salles).

• Et ayant trouvé audit Tonneins-dessus Barbe, consul, avec Paul Fazet, arpenteur et autre habitants, leur avons fait pareille lecture dudit arrêt par notre greffier et fait mêmes reproches et remontrances qu'au dit Michellet, consul de Tonneins-dessous, et l'ayant blâmé de ce qu'il ne faisait trouver lieu pour retirer ledit peuple au-delà des bornes desdits cinq cents pas à lui ci-devant montrées et par nous plantées en sa présence, il nous a enfin dit que s'il nous plaisait d'aller près du ruisseau qui était au-dessus dudit Tonneins, où était anciennement un moulin, il nous y mènerait et nous montrerait quelque lieu près d'une fontaine où le peuple se pourrait bâtir, ce que nous lui avons accordé faire. Après quoi nous avons mis lesdits maçons en besogne aux environs de l'Eglise des religieux Carmes. Cependant nous avons enjoint aux dites femmes et hommes qui se sont rebâtis dans lesdites ruines de descendre promptement leurs tuiles et charpentes, autrement que nous les ferions démolir par les dits soldats et manœuvres au retour de ladite Eglise des Carmes, laquelle nous, ayant commandement exprès du Roi, verbalement à nous fait par deux fois par S. M. de faire démolir, nous blâmant S. M. lorsque nous l'allions saluer à Fontainebleau en avril dernier et lui rendre compte des commissions qu'il avait plu à S. M. nous donner, de ce que nous avons laissé ladite Eglise sur pied et que nous ne l'avions pas faite démolir. Et ayant fait commencer de saper ladite Eglise par le bout d'en bas par un côté, du consentement dudit père Fiton, lequel nous avons disposé à nous laisser faire ladite démolition, était avec nous à Caumont, et lequel ayant charge de son provincial pour obéir à la volonté du Roi, a consenti à la démolition de ladite Eglise et de leur petite maison qu'ils avaient rebâtie audit Tonneins-dessus, depuis le siège et reddition de ladite ville, à cause de quoi nous lui avons accordé la somme de trois cents livres, sous le bon plaisir du Roi, pour leur indemnité; nous sommes retournés sur nos pas vers lesdites huttes et choppes desdites femmes, et ayant fait poser à terre les mousquets à portée desdits soldats et commandé à iceux de rompre la muraille d'une choppe de Marie Blandin, qu'elle avait commencé à couvrir de rams, ce qui fut fait soudain, et ensuite commandé auxdits soldats de descendre la tuile de deux choppes appartenantes auxdites Dauphine Baillarguet et Jeanne Burie sans

rien rompre, comme ils eurent mis les tuiles à terre et qu'ils commençaient à moutonner les murailles, lors lesdits Michellet et Barbe, consuls et ledit Beaupuy, lieutenant du juge de Tonneins-dessous, nous prièrent de patienter, et que, dans le lendemain, ils ~~seraient~~ mettre tout à bas et nous prièrent et nous firent prier par ledit sieur du Saillan et autres de notre suite de laisser faire lesdits habitans et qu'ils obéiraient. Comme de fait, voyant que chacune desdites femmes commençait à descendre son tuile de crainte qu'allassent par toutes les autres choppes, comme avions commencé, nous fîmes retirer lesdits soldats et enjoignîmes auxdits consuls de faire obéir le peuple dans lundy prochain à peine de nous en répondre et de faire faire nous-mêmes ladite démolition en notre présence, ce qu'ils nous promirent faire. A cause de quoi nous enjoignîmes audit Barbe, consul de Tonneins, de nous mener vers ledit ruisseau pour voir la situation de ladite fontaine et ruisseau et des fonds qu'il voulait nous montrer. Et nous y ayant amené, nous jugeâmes ladite fontaine être trop proche dudit bastion et être à soixante-dix pas au-deçà des bornes desdits 500 pas près ladite rivière et que se rebâtissant près ladite fontaine, ils s'approcheraient fort près des bastions ruinés. A cause de quoi, nous passâmes plus avant et nous trouvâmes un champ proche de l'une des bornes par nous posées au bout des cinq cents pas entre un grand chemin allant dudit Tonneins à Gontaud et ledit ruisseau, lequel nous avons jugé le plus propre à bâtir ledit peuple et les plus pauvres desdits habitans, tant pour lavement de leur linge que pour leur issue et d'être éloignés comme il faut de ladite rivière et médiocrement de ladite fontaine, en lieu plénier et hors de soupçon, qui nous a donné sujet de demander le nom du propriétaire dudit champ audit Barbe, consul ; et nous ayant été dit qu'il s'appelait Bazats, notaire royal, nous avons enjoint audit Barbe de nous le faire venir parler, mais ayant été dit qu'il demeurerait à une lieue de Tonneins, nous lui avons donné charge de nous le faire venir parler audit Caumont le lendemain, jour de dimanche. Et cependant nous étions enquis de la valeur dudit journal de terre, il nous a été dit qu'il avait valu audit lieu cent écus avant ledit siège et que ledit champ était noble. A cause de quoi, nous avons lors dit audit Barbe et audit peuple que, sous le bon plaisir du Roi, nous hasarderions d'acheter audit lieu un journal de terre et en baillerions cinquante écus pour y loger le menu peuple et les pauvres seulement, à quoi ledit Barbe et lesdits pauvres se sont accordés et nous en ont remercié. Et soudain, ayant trouvé ledit Bazats dans quelque

maison prochaine, comme nous en retournions vers lesdits bastions et sur le bord de la rivière, pour prendre le nom desdits habitans qui se sont rebâtis du côté de Clérac et d'Aiguillon, le long du chemin venant de la Gautrenque à Gontaud, joignant lesdits bastions ruinés et encore sur le bord de ladite rivière, que nous avons trouvés être en nombre de trente-quatre familles, savoir est près ladite rivière... (Dans le nombre des familles désignées par le délégué du Parlement, nous remarquons plusieurs noms encore représentés à Tonneins : Ducasse, Chopy, Borderie, Roudier, Fourestier, Guérin, Petit, Crestian..... Et sur le chemin joignant lesdits bastions..... Rigades, Crestian, Mendouze, Castéra, Desmons, Dulau, Brettes, Lacombe...)

« Il nous ont fait présenter ledit Bazats, notaire royal, auquel ayant fait présenter cent cinquante livres dudit journal de terre, il nous a déclaré avoir coûté cent écus le journal et, enfin, lui ayant, au dernier mot, dit qu'il n'aurait que lesdits cent cinquante livres dudit journal, nous lui avons donné charge de nous venir trouver le lendemain audit Caumont, où nous contracterions avec lui s'il voulait pour accomoder ledit peuple, ce qu'il nous a promis pourvu que nous lui baillions au moins deux cents livres dudit journal, ce que nous lui avons refusé. Enfin, il nous a promis de venir nous trouver le lendemain, et cependant ledit Barbe nous ayant demandé place audit journal pour les riches et moyennés dudit lieu de Tonneins, nous lui avons refusé et dit que nous n'entendions gratifier du dit journal de terre que les pauvres seulement, parce que les riches avaient moyen de s'en passer et se rebâtir ailleurs. Et parce qu'il était près de trois heures après-midy, nous avons repassé ladite rivière et sommes allés diner et prendre notre repas avec toute notre compagnie en la maison de Jean Laperche dit Porchat, hoste catholique, qui est vis-à-vis de Tonneins, pour être plus assurés. Ayant assigné ledit Michellet audit Tonneins-dessous à l'heure de relevée pour aller visiter les autres maisons qui ont été rebâties sur le chemin de Marmande et hors les bastions ruinés de Tonneins-dessus.

« Et avenant l'heure de quatre heures après-midy, pardevant nous commissaire susdit, ayant repassé ladite rivière, accompagné des susdits, avoir été voir et visiter les maisons rebâties hors les bastions de Tonneins-dessous, le long du chemin de Marmande, et y trouvé vingt familles et entre autres des gens du Mas et de Marmande qui sont assez moyennés et tiennent des locataires dans les

dites maisons à eux appartenantes qu'ils ont fait rebâtir sur ledit chemin de Marmande, n'étant pas distantes que de quatre-vingts pas ou environ du bord de ladite rivière ainsi que l'avons jugé à vue d'œil et prenant les noms par écrit, avons trouvé savoir est : Abraham Cousin... Fourcade... Beaupuy, Jean Drème, notaire royal, Colisson, chirurgien... (Je ne retiens que les noms encore portés dans la ville ou dans la contrée.)

« Et leur ayant enjoint de se retirer dudit chemin et d'aller bâtir au-delà de la seconde, troisième et quatrième bornes desdits cinq cents pas par nous plantées en janvier dernier, sur lesquelles avons à l'instant mené ledit Michellet et tout ledit peuple, ils nous ont répondu n'avoir ni place ni lieu pour se rebâtir ailleurs que là où ils avaient refait leurs maisons. Et ayant enjoint audit Michellet de nous nommer et écrire les noms des héritages au-delà desdites bornes et que nous leur achèterions audit lieu un autre journal de terre pour y rebâtir les pauvres seulement comme nous avons offert faire à ceux de Tonneins-dessus, ledit Michellet nous a dit ne pouvoir savoir et que dans le lendemain il s'en esmayerait et en parlerait à sa communauté et nous viendrait trouver à Caumont, auquel lieu de Caumont, l'heure étant tarde, nous nous sommes retirés sur le soir dudit jour et avons remis lesdits Michellet et Barbe, consuls, audit jour de lundi matin, dix-huitième du mois, sur ledit lieu de Tonneins, les ayant assignés devant nous auxdits jours et lieu, sur les huit heures du matin. »

Le 17 septembre 1623, le notaire Bazatz vend à M. Dussault un journal de terre moyennant cent cinq francs, pour être affecté à la construction de maisons pour les pauvres de Tonneins-dessus.

Pour Tonneins-dessous, ce fut plus difficile. Les consuls Michellet et Desclaux, assistés du jurat Villottes, déclarent protester contre les opérations du délégué du Parlement, affirment que le Roi a promis de laisser remettre les lieux dans l'état où ils étaient avant les mouvements, qu'il a nommé des commissaires pour s'occuper de ces questions et qu'ils n'acceptent nullement pour la communauté de Tonneins le don que M. Dussault prétend lui faire d'un journal de terrain.

Cette protestation, rédigée par écrit, indigna le conseiller délégué

du ~~Parlement~~, qui témoigne tout son mécontentement et déclare aux représentants de Tonneins-dessus qu'il les considère comme se mettant en opposition avec la volonté du Roi et comme continuant leur révolte.

M. Dussault interroge alors le sieur Romefort, procureur d'office, et lui demande s'il a ordre de M. le duc de Lavauguyon de se joindre aux consuls. M. de Romefort dit que, représentant le duc de Lavauguyon, il a cru devoir agir dans son intérêt, parce que les maisons démolies et qu'il s'agit de reconstruire lui doivent rente et qu'il doit ainsi veiller à ce que la construction ait lieu.

Cette résistance n'a-t-elle pas quelque chose de remarquable après les malheurs et la ruine de cette ville? Les consuls défendent avec courage les habitants ruinés.

M. Dussault trouve que les travaux qu'on avait promis de faire pour démolir les échoppes reconstruites au milieu des ruines, ne se font pas assez promptement ; il ordonne aux maçons et charpentiers d'y travailler.

Une vive opposition se manifeste. Le délégué assigne les délinquants, ainsi que MM. Beaupuy, lieutenant, Michellet et Desclaux, consuls, et Villottes, jurat, à comparaitre en personne, à huitaine, devant la cour.

Le consul de Tonneins-dessus, chargé de diviser entre les habitants pauvres de Tonneins-dessus la terre achetée pour qu'ils y établissent *leurs échoppes*, dresse un procès-verbal constatant que quarante ont refusé ces propositions et que trois seulement ont accepté.

Les habitants de Tonneins-dessus, réunis dans le temple de Fauillet, déclarent qu'ils en réfèrent à l'autorité du Roi et des commissaires par lui nommés, tout en respectant néanmoins l'autorité du Parlement.

Le duc de Laforce adressa aussi à M. Dussault et, par ce dernier, au Parlement de Bordeaux, une lettre par laquelle il supplie le délégué du Parlement de ménager les habitants de Tonneins accablés de tant de maux.

Ces mesures arrêterent M. Dussault. Les constructions furent reprises sur leur ancien emplacement sans qu'aucune poursuite fut exercée contre les habitants.

Cette lutte avec le Parlement, en 1623, au sujet du rétablissement des maisons incendiées, prouve peut-être plus que la résistance armée, l'énergie et le courage persévérants de cette vaillante population.

ALPHONSE LAGARDE.



LE PRIX DE CONSTRUCTION D'UN PONT

SUR LA GARONNE, A AGEN,

AU XIII^e SIÈCLE.

Une transaction intervenue, en 1208, entre le Conseil de la ville d'Agen et Bernard Tichender, de Cahors, au sujet de la construction d'un pont sur la Garonne devant la ville, rappelle que le prix dont le Conseil et l'entrepreneur étaient convenus s'élevait à 30,000 sols Arnaudins, fixe à 200 livres Arnaldèses la somme supplémentaire à payer, pour l'achèvement du pont, audit Tichender, qui se prétendait lésé de plus de moitié, et abandonne au constructeur les droits de péage à percevoir pendant deux ans.

On ne saurait se rendre compte de l'effet pécuniaire de cette concession de droits. Mais il est intéressant de chercher ce que la somme en numéraire payée à Bernard Tichender représentait de notre monnaie actuelle.

Cette somme consistait en : 1^o 30,000 sols Arnaudins, soit, le sol se composant de 12 deniers 360,000 deniers ;
2^o et 200 livres Arnaldèses. La livre étant de
20 sols, c'est 4,000 sols ou 48,000 deniers..... 48,000

TOTAL..... 408,000 deniers.

Un document de 1316 (*V. Revue de l'Agenais*, dernière livraison) établit que la monnaie Arnaudine se taillait à raison de 20 sols, 10 deniers, soit 250 deniers, au marc, et qu'elle devait être à 3 deniers 18 grains d'aloi, argent-le-roi.

Il en résulte, si l'on prend pour base le poids du marc de Troyes, (244 grammes 7529), et si l'on ne perd pas de vue que l'argent-le-roi est de l'argent à 958 millièmes 333 de fin, ce qui donne pour le titre

réel de la monnaie épiscopale Agenaise 299 millièmes 479 de fin —
 que le denier arnaudin pesait..... 0 gramme 979,116 »
 et contenait d'argent pur..... 0 — 293,224 82

Reste pour le poids du cuivre.. 0 — 685,891 18

Multipliant 408,000 deniers par le poids d'argent fin contenu dans
 chacun d'eux, on trouve au produit 119,635 gr. 72,656.

Le prix moyen du gramme d'argent pur ne dépasse pas 21 centimes
 et tend à baisser par suite de l'énorme rendement des mines argen-
 tifères de l'Amérique du Sud dans ces dernières années. Le produit
 précédent multiplié par 21 centimes =..... 25,123^f 5 025 776

Il resterait à tenir compte non seulement de
 la valeur du cuivre renfermé dans les 408,000 de-
 niers, soit 279,843 grammes 60,144, ce qui, sur
 le pied de 2 fr., prix moyen du kilogramme de
 cuivre rouge, indique une valeur de 559 fr. 68^f,
 — mais aussi du droit de seigneurage prélevé
 sur la fabrication de la monnaie, droit compren-
 nant les frais de fabrication proprement dits et
 un bénéfice modéré. Nous ne sommes peut-être
 pas assez exactement renseigné sur l'importance
 du seigneurage Arnaudin, qui, d'après le docu-
 ment précité, ne *devait* pas être, mais a pu être
en fait supérieur à six deniers par marc. Puisque
 l'argent fin entre pour neuf dixièmes dans la
 composition de la monnaie Française de nos
 jours, on arrive à une approximation suffisante
 de la vérité en ajoutant simplement un neuvième
 à la valeur que nous venons de trouver pour l'ar-
 gent pur des 408,000 deniers, soit..... 2,791^f 500 2864

Valeur totale de ces 408,000 deniers.... 27,915^f 00 2864

Pour 1 denier..... 0, 06 8419

Est-il besoin de faire observer que la puissance de l'argent était, au
 commencement du ^{xiii}e siècle, tout autre qu'au ^{xix}e ?

Au surplus, le pont de Tichender n'était, sans doute, pas bien so-
 lidement bâti ; car il fallut le reconstruire en 1381, et on y dépensa
 dix mille deniers d'or appelés francs.

Quel que soit le chemin sur ce pont, il est curieux de remarquer
que le poids du piéger pour un homme à pied (les gens d'Agen en
étaient habitués, pour une maille (moitié du denier) = 03^e 42.
un peu moins 3 centimes) en l'an de grâce 1880 pour
le même, au même endroit, sur la passerelle. Et ce n'est
pas, au moins, la puissance du signe monétaire
qui, au xiii^e siècle, de ce qu'elle est au-

plus faible monnaie de ce temps,
alors les objets d'une valeur
sans doute. Telles menues den-
rées nous achetions deux liards
pour une maille, certainement,
pour les petits achats ? Nous
n'avons pas le sujet de ce problème.

que les
avait à 20.
supplément
qui se pro-
de les de-

de cette o-
que la somme
est de notr-
et, le sol se
deniers ;

deniers.
(mille)
de-
ers
es.
qui
tre

NOTE

SUR LA MONNAIE ARNALDÈSE.

Tous ceux qui ont lu l'intéressant mémoire publié dans la *Revue de l'Agenais* sur la monnaie retrouvée des évêques d'Agen, ont regretté que la *Revue* n'ait pas pu reproduire, par la gravure, la pièce *Arnaldèse* ou *Arnaudenque* qui venait d'être découverte.

Cette monnaie avait cours bien avant 1300, car elle est mentionnée dans les coutumes de Tonneins fixées par écrit en 1301, mais qui existaient antérieurement, ainsi que le prouve le texte même de cet important recueil de législation civile et pénale.

« Asso sou las costumaz, privilegis, franquesas, stabliments et libertatz que lo noble senhor Mess. en Guilhem Ferriol, senhor de Thonnenx, tant elle e sous anciens, en usat.... »

Cette monnaie, qui était de billon, circulait en Guienne; elle était d'un usage général en 1300. D'après M. l'abbé Argenton, l'un des hommes qui ont le mieux étudié les antiquités de l'Agenais, le nom de notre monnaie était emprunté à *Arnaud de Bauville*, évêque d'Agen dans le onzième siècle. Ainsi que le dit l'article de la *Revue*, il fallait tailler, pour la monnaie *Arnaldèse* 250 deniers par marc, tandis qu'il n'en fallait que 220 pour la monnaie tournoise.

Art. 93 de la coutume de Tonneins-dessous; « Si nulh home ny n'ulha fenna en vendre ny en crompar, mesurava a outra mesura que no fos mercada de la merca de la vila de Thonnenx, ab que en aquera fos leial e bona. lo senhor y deu aver V. s. darnaldes de gatge. »

Toutes les amendes, tous les prix des tarifs pour droits quelconques sont fixées en monnaie *Arnaldèse*.

Noble dame Catherine Brachat, dame de Xaintraillies, de Villeton

Tant que nous sommes sur ce pont, il est curieux de remarquer que le droit de péage pour un homme à pied (les gens d'Agen en étaient affranchis) était d'une maille (moitié du denier) = « 03^e 42. » Nous payons un peu moins (3 centimes) en l'an de grâce 1880 pour traverser la Garonne, au même endroit, sur la passerelle. Et ce n'est pas assez de dire un peu moins, la puissance du signe monétaire étant au moins le décuple, au xiii^e siècle, de ce qu'elle est aujourd'hui.

Comme l'obole ou maille était la plus faible monnaie de ce temps, on se demande comment se payaient alors les objets d'une valeur inférieure à l'obole. Il y en avait sans nul doute. Telles menues denrées qui coûtent maintenant un sou et que nous achetions deux liards il y a trente ans à peine, valaient moins d'une maille, certainement, au xiii^e siècle. De quelle façon se réglaient ces petits achats ? Nous avouons n'avoir pas encore trouvé la solution de ce problème.

LÉON LACROIX.



NOTE

SUR LA MONNAIE ARNALDÈSE.

Tous ceux qui ont lu l'intéressant mémoire publié dans la *Revue de l'Agenais* sur la monnaie retrouvée des évêques d'Agen, ont regretté que la *Revue* n'ait pas pu reproduire, par la gravure, la pièce *Arnaldèse* ou *Arnaudenque* qui venait d'être découverte.

Cette monnaie avait cours bien avant 1300, car elle est mentionnée dans les coutumes de Tonneins fixées par écrit en 1301, mais qui existaient antérieurement, ainsi que le prouve le texte même de cet important recueil de législation civile et pénale.

« Asso sou las costumaz, privilegis, franquesas, stabliments et li-
bertatz que lo noble senhor Mess. en Guilhem Ferriol, senhor de
Thonnenx, tant elle e sous anciens, en usat... »

Cette monnaie, qui était de billon, circulait en Guienne ; elle était d'un usage général en 1300. D'après M. l'abbé Argenton, l'un des hommes qui ont le mieux étudié les antiquités de l'Agenais, le nom de notre monnaie était emprunté à *Arnaud de Bauville*, évêque d'Agen dans le onzième siècle. Ainsi que le dit l'article de la *Revue*, il fallait tailler, pour la monnaie *Arnaldèse* 250 deniers par marc, tandis qu'il n'en fallait que 220 pour la monnaie tournoise.

Art. 93 de la coutume de Tonneins-dessous ; « Si nulh home ny
• nulha fenna en vendre ny en crompar, mesurava a outra mesura
• que no fos mercada de la merca de la vila de Thonnenx, ab que en
• aquera fos leial e bona. lo senhor y deu aver V. s. darnaldes de
• gatge. »

Toutes les amendes, tous les prix des tarifs pour droits quelconques sont fixées en monnaie *Arnaldèse*.

Noble dame Catherine Brachat, dame de Xaintrailles, de Villeton

et de Tonneins, épouse de M. Jehan de Stuer, déclarait, dans un titre public, posséder de même que ses prédécesseurs, seigneurs de Thonneinx, et cela de toute ancienneté, un fief mouvant du seigneur Evêque de Sarlat avec pension annuelle de dix livres *Arnaldèses*.

Bien que Tonneins-dessous et Tonneins-dessus fussent régis par des coutumes différentes, il y avait des rapports journaliers entre ces deux localités et les habitants devaient trouver peu commode de compter avec deux sortes de monnaies. Tonneins-dessus, en effet, qui avait reçu la coutume de Casteljaloux, employait une monnaie qui se fabriquait à Morlans, dans l'ancien palais des vicomtes de Béarn. Elle est plusieurs fois mentionnée dans la coutume et fut en usage dans le Béarn jusqu'au règne d'Henri IV. Les espèces des Etats voisins n'avaient aucun cours en Béarn.

Cette monnaie portait, d'un côté, l'empreinte d'une tête, avec ces mots à l'entour :

Gasto vic et Dom Bearn

Et au bas :

Honor furc Morlan

Sur le revers on voyait une main tenant une épée avec les armés de Béarn et en exergue :

Gratiâ Dei sum id quod sum.

La livre de Béarn se nommait *Livre Morlan*.

Le sou Morlan était la vingtième partie de la livre. Le quart du sou se nommait *ardit*, *liard*. Celui-ci se subdivisait en petites pièces nommées *Baquettas*, petites vaches.

Cette monnaie avait cours dans toute la Gascogne.

Le mot *ardit* s'est conservé dans notre patois. On dit d'un enfant polisson : « *Nou baou pas un ardit.* »

A. LAGARDE.



LE CŒUR DU MOUTON.

LÉGENDE GASCONNE.

A M. PAULIN PONS, A GOLFECH.

I

En ces âges naïfs déjà si loin des nôtres,
Un jour d'avril, dit-on, le Prince des Apôtres,
Cheminant sous l'habit d'un simple Pèlerin,
Entre Agen et Cahors avisa dans sa vigne
Qui donc ? Pascal Viadase, un vigneron hors ligne,
De sa bêche à trois becs déchirant le terrain,

Et d'ahan, comme un noir, suant à la besogne.
— « Sachons par ce Gascon pourquoi de la Gascogne
Il n'est jamais venu personne en Paradis,
Se dit le Saint, depuis que j'en garde l'entrée.
Hé ! l'homme, cria-t-il, d'une voix bien timbrée,
Quel chemin de ces deux va droit à Rouffiac ? Dis ! »

Le rustre se redresse, ouvre amplement la bouche,
Mais, avant de parler, se met contre une souche,
A frotter ses sabots que l'argile a souillés,
Prenant ainsi le temps de chercher une phrase
Où rien ne puisse, au moins, compromettre Viadase.
Enfin, en bégayant, les yeux écarquillés,

— « Ils sont bons tous les deux, dit-il, foi d'honnête homme.
A ce que l'on prétend, tout chemin mène à Rome. »
— « Mais quel est, d'après toi, celui qu'il faut choisir ? »
— « Moi ? sans vous commander, c'est le gauche peut-être. »
— « Toi, cependant, tu prends par la droite, mon maître,
Quand tu vas à Rouffiac pour affaire ou plaisir. »

— « Puisque vous le savez, riposte aussitôt l'autre,
Pourquoi le demander ? » — « Le voici, dit l'apôtre.
Je voulais m'assurer de ta sincérité. »
— « De nos vieux, gens fûtés quoique gens de campagne,
Écoutez la parole : On perd plus qu'on ne gagne
A risquer sans motif la pure vérité. »

— « Peste ! Et cette maxime en ton âme imprimée
Par ton expérience est-elle confirmée ?
As-tu parfois trouvé du profit à mentir ? »
— « Bah ! dans ce monde on voit les menteurs au pinacle,
Tandis que les gens droits, simples, bons à miracle,
Souvent de leur franchise ont à se repentir. »

— « Tu changeras d'avis, ou j'y perdrai ma peine.
En voyage, avec moi, veux-tu que je t'emmène ? »
Pascal le dévisage, et se grattant le cou :
— « Je ne vous connais pas. Comment c'est qu'on vous nomme ? »
— « Pierre. » — « Êtes-vous chrétien ? » — « Bien plus que pas un homme,
Autant que mon patron, qui l'était, et beaucoup !

« Tu consens ? » — « A savoir. D'abord, j'entends connaître
Mes gages. » — « Entre nous il n'est valet ni maître.
Quels qu'ils soient tous les gains en commun seront mis ;
Et quand l'un de nous deux voudra rompre le pacte,
Ils seront partagés d'une façon exacte,
Comme on fait, d'ordinaire, entre de vrais amis. »

— « Touchez-là, dit Pascal, je suis votre homme. » — « En route ! »
Dit le Saint. On partit. — « Si nous cassions la croute ?
Fit tout-à-coup Pascal, lorsque sonna midi.
Au creux de l'estomac la faim bat la chamade. »
— « Je vais chercher du pain, là, dans cette bourgade,
Et comme ce n'est pas aujourd'hui vendredi,

« Nous pourrons festiner, dit Pierre, sans reproche.
A deux cents pas d'ici, sous l'abri d'une roche,
T'attend une marmite auprès d'un mouton gras.
Il est mien : plonge-lui le couteau dans la gorge.
Coupe en morceaux la chair, allume un feu de forge,
Et tiens l'œil au fricot du mieux que tu pourras. »

— « C'est bon. » — Le Gascon part, saigne, dissèque, allume.
Or, le cœur du mouton, léger comme une plume,
Dans les flots du bouillon va, vient, monte, descend,
Remonte. En vain Pascal, armé d'une baguette,
L'enfonce. Ventre creux, œil féroce, il le guette,
L'estime cuit à point, le juge appétissant ,

L'arrête au vol, l'embroche, et, ma foi, s'en régale.
Ayant de cet à-compte assoupi sa fringale,
— « Tu ne bougeras plus, dit-il, gros entêté. »
Saint-Pierre reparait portant deux belles miches :
— « Lorsqu'ils ont à dîner les pauvres gens sont riches ! »
Et sur ces mots il dit son Bénédicité.

Le mouton fut tiré pièce à pièce du vase.
— « Je ne vois pas le cœur ! » — « Moi non plus, dit Viadase. »
— « Il n'a pu s'envoler ! » — « — Oh ! non, c'est évident. »
— « Tu l'as mangé ! » — « Qui ? Moi ! Jamais, je vous le jure.
En me disant cela vous me faites injure. » —
— « Quelque pauvre homme à jeun de ce côté rôdant,

« L'aura sans doute pris, tandis qu'au pied des chênes,
Tu glanais du bois mort dans les combes prochaines. »
— « Mais, je n'ai pas quitté la marmite d'un pas. »
— « Le mouton cependant avait un cœur ! » — « Qui diable
Oserait soutenir cette idée incroyable !
Est-ce que les moutons ne se défendraient pas,

« Lorsqu'un boucher les prend, les saigne et les dépèce,
Si le cœur ne manquait à cette sotte espèce ?
Pas plus que ses pareils le vôtre n'eut du cœur ;
J'en lèverais la main, fût-ce devant le pape.
Vous n'avez pas besoin de ricaner sous cape,
Ni de me regarder avec cet œil moqueur. »

II

Tous deux, le long du jour, marchèrent coude à coude.
Le Saint, préoccupé comme un homme qui boude,
Répéta pour le moins sept cent septante fois :
« C'est étrange ! Un mouton sans cœur ! C'est bien étrange ! »
— « Quel rabacheur maudit ! La langue me démange
De lui dire son fait, » — gronda l'autre à mi-voix.

Saint-Pierre n'a pas l'air d'ouïr cette bourrade.
Il pense au gîte, car la nuit vient : « Camarade,
Dit-il, tu vois au bout de ce double chemin
Deux villages. Dans l'un, — celui-ci, — l'on célèbre
Une noce, et, dans l'autre, un service funèbre ;
Où te plait-il d'aller dormir jusqu'à demain ? »

— « Puisque vous me laissez le choix des deux, sur l'heure
Je me rends où l'on rit et non pas où l'on pleure.
Mon gousset en sera probablement grossi ;
Je sais pour les danseurs enfler la cornemuse. »
— « Bonne chance, Pascal ; va donc où l'on s'amuse,
Et demain, sitôt jour, rejoignons-nous ici. »

Le matin, plus heureux que trois vendangeurs ivres,
Pascal faisait sauter un écus de six livres.
L'apôtre, de ce gain, l'ayant félicité,
A son tour, du gousset, en tire dix : — « Mazette !
Est-ce que vous jouez aussi de la musette ? »
— « Point. Un homme était mort, je l'ai ressuscité. »

Viadase ne fut pas trop surpris. En Gascogne
Où chacun jette au vent ses bourdes sans vergogne,
Un prodige n'éveille aucun étonnement.
— « Ah ! vous ressuscitez les morts, vous ? Si nous sommes
Amis comme deux bons, dignes et braves hommes,
Faites-moi le plaisir de me dire comment, » —

— « Je pose les deux bras en croix sur ma poitrine,
Et j'invoque humblement la Trinité Divine :
« Au nom du Père, au nom du Fils, du Saint-Esprit,
« Lève-toi ! » Rien de plus. Mais il est nécessaire
D'avoir un cœur bien ferme et la foi bien sincère. » —
Pascal hocha la tête et finement sourit :

— « J'entends. C'est un emploi capable de me plaire.
Il vaut mieux que d'aller, pour un maigre salaire,
Dans une peau de bœuf toute la nuit souffler.
Le miracle m'attire, et je grille d'envie
D'obliger mon prochain. Aux morts rendre la vie,
C'est un acte pieux dont je veux me mêler. » —

— « Tout est possible à qui porte une foi profonde.
Jésus l'a dit : La Foi peut soulever un monde.
En attendant mettons nos gains au même sac. » —
— « C'est juste, » dit Pascal qui supputait la somme.
Après un court repas suivi d'un léger somme,
Les voilà poursuivant leur voyage en zic-zac,

A travers prés et champs, forêt, colline et friche.
« Bientôt de mon canton je serai le plus riche, »
Songeait Pascal, tandis que le Saint grommelait :
« C'est étrange, un mouton sans cœur ! » Mais, sans rancune,
Pascal regarde Pierre, et, sans colère aucune,
L'écoute, car son rêve est doux comme du lait.

III

Las d'une longue étape à l'heure où la soirée
Commençait, d'un vallon ils gagnèrent l'entrée.
— « Encore deux hameaux, et, comme hier, aussi,
Noce et deuil, dit le Saint. Choisis » — « C'est fait. Sur l'heure.
Loin d'aller où l'on rit, je me rends où l'on pleure. »
— « Va donc, au chant du coq rejoignons-nous ici. »

Le lendemain matin, l'œil du jour, près d'éclorre,
Voyait au rendez-vous le Coq, Pierre et l'Aurore ;
Mais de Viadase, point. « Vite, il faut le chercher ! »
Dit l'apôtre. Il le trouve ayant au cou la corde,
A trois pas d'un gibet, où sans miséricorde,
L'on va, malgré ses cris, haut et court l'accrocher.

— « Mais quel est le méfait dont cet homme est coupable ? »
Interrogea Saint-Pierre. — « Il se disait capable
De faire, comme Dieu, ressusciter les morts ! »
— « Accordez-lui, par grâce, au pied de la potence,
Un sursis, dans l'espoir qu'il vienne à repentance,
Car je veux essayer d'éveiller ses remords. »

— « C'est là, bon Pèlerin, un service à lui rendre.
Vous pouvez librement lui parler et l'entendre.
Il a plus d'un péché sans doute à confesser. »
— « Pascal, pour amener tout ce peuple en furie
N'as-tu point, par hasard, fait quelque étourderie ? »
— « Non certe, point par point, et sans en rien passer,

« J'ai suivi vos avis d'un air très respectable. »
— « Je ne m'explique pas alors ton cas pendable ? »
— « Ne m'avez-vous pas dit qu'il fallait me signer ?
Je l'ai fait, non pas vite et comme qui l'ébauche,
Mais très fidèlement, de haut en bas, de gauche
A droite ; et puis j'ai dit . « Allons, sans barguigner,

« Monsieur le trépassé, c'est moi qui vous invite
A vous lever de là, tout debout, au plus vite. »
— « Et le mort qu'a-t-il fait ? » — « Il a fait le tétu. »
— « La véritable foi t'aura manqué, sans doute.
A l'instant, devant Dieu, tu vas paraître, écoute.
De tes péchés, de tous, dis-moi, te repends-tu ? » —

-- « Oh ! oui, de tout mon cœur. » — « Si ce peuple t'accorde
Le pardon ; s'il consent à t'épargner la corde,
Promets-tu d'être franc et de ne plus mentir ? » —
— « Je le promets. » — « Promesse est parfois bien fragile. » —
— « Je le jure. » — « Sur quoi ? » — « Sur le Saint-Evangile. »
— « Bien. Je puis te sauver grâce à ton repentir.

« Une condition toutefois. » — « Acceptée. »
— « Dis-moi, donc, ô cervelle enfin désentêtée,
Ce qu'il est devenu. » — « Qui ça ? » — « Tu le sais bien ;
Le cœur de ce mouton. » Pascal rougit. « Encore !
Est-ce que je puis, moi, dire ce que j'ignore ? »
— « Songes-y bien, Pascal, je ne veux que ton bien. »

— « Je ne saurais ni pour la mort ni pour la vie
Vous avouer cela, non jamais. Je défie
La lune et le soleil d'oser me démentir. »
— « Bon Dieu ! se dit le Saint, quelle âme gangrenée !
Mais, sois tranquille, avant la fin de la journée,
Tu cracheras l'aveu qui ne veut pas sortir. »

IV

Précédé de la croix et du drap mortuaire,
Le défunt, à l'instant, passa dans son suaire.
Du cercueil où gisait le corps rigide et froid,
Le Pèlerin s'approche et dit : Au nom du Père,
Levez-vous ! Et soudain, le miracle s'opère.
Comme ce mort était le bailli de l'endroit,

Il délivra Pascal et paya bien Saint-Pierre.
Quand Viadase, à grands pas, eut mis cent jets de pierre
Entre le nœud de corde et son individu :
« Je rentre pour toujours, — c'est chose décidée, —
En mon village, où nul n'a jamais eu l'idée
De planter des gibets et de m'y voir pendu.

« Ça, Monsieur Pierre, il faut partager la grenouille. »
L'apôtre ouvre aussitôt l'escarcelle et la fouille.
— « Nous allons nous quitter. Aurai-je le chagrin
De partir sans entendre enfin un mot sincère,
Et sans savoir ce qu'est devenu ce viscère ? »
— « Le cœur de ce mouton ? Quoi ! toujours ce refrain ? ..

« Ne vous ai-je pas dit qu'à cette race triste
Le cœur manque ? Pas un au boucher ne résiste.
Vit-on jamais chrétien plus que vous exigeant ?
Je vous quitte, il est temps. Pour cette moutonnaile
Vous me feriez damner. Mieux vaut que je m'en aille. »
Et gémissant, le Saint fit trois parts de l'argent.

— « Tiens ! Vingt écus pour toi, vingt pour moi... » — « Mais le reste ?
Interrompt brusquement le Gascon. Je proteste.
Vous deviez, entre nous, faire un partage égal. » —
— « Oui, sans doute, ai-je aussi fait la part du troisième. »
— « Du troisième ! Et quel est celui ?... » — « Celui-là même
Qui mangea le cœur. » — « Moi, c'est moi ! » cria Pascal.

— « Prends, dit Pierre, deux parts de ce triple partage ;
De la franchise, enfin, reconnais l'avantage ;
Dompte, fils des Gascons, l'esprit qui te vient d'eux. »
Et regardant le Ciel : « ô Sagesse infinie
Qui créas la Gascogne, à jamais sois bénie
Pour avoir jugé bon de n'en point créer deux. »

J.-B. GOUX.



BIBLIOGRAPHIE RÉGIONALE.

Mémoires de Jean d'Antras de Samazan, seigneur de Cornac, publiés pour la première fois, grand in-8, de XIX, 236 pages, à Sauveterre-de-Guyenne, chez Jean Chollet, libraire-éditeur ; à Agen, chez Michel et Médan.

Voici un ouvrage dont, pour rien au monde, nous ne voudrions exagérer le mérite. M. Tamizey de Larroque et M. J. de Carsalade du Pont n'ont pas besoin d'éloges de complaisance et sont trop loyaux pour les rechercher. Il nous faut pourtant dire du livre qu'ils viennent de publier à frais et à soins communs, ce qu'en dira, s'il vient à en parler, ce qu'en pensera du moins tout lecteur au courant du mouvement historique qui se fait dans la région. Ou nous nous trompons fort ou, arrivé au milieu de sa lecture, il exprimera le regret que ces mémoires viennent trop tard. C'est qu'on y trouve une infinité de notes, — de notes développées et précises, — dont les éléments, enfouis dans des archives privées, constituent pour l'histoire des familles une contribution précieuse. Qui de nous, un moment ou l'autre, ne s'est fatigué à poursuivre un menu renseignement sur tel personnage, important quoique obscur, que désignait seul le nom de sa terre ? Du *xv^e* au *xvii^e* siècle, les documents n'en donnent guère d'autres et l'on est à chaque instant dérouté pour peu qu'on veuille franchir l'étroite région où l'on vit. Voilà deux hommes de haut rang dont l'un fait figure à la Cour, dont l'autre a brillé dans mainte bataille. Qui sont-ils et d'où sortent-ils ! On court à Moréri, cette providence des chercheurs dans l'embarras, puis aux index des collections de chroniques, à Bouillet, à Dèzobry, à Lalanne si riche pourtant en ce qui concerne les familles, et l'on ferme d'un geste impatient ces bons livres inutiles. Nous savons cela pour l'avoir trop éprouvé. Jeudi dernier, pas plus tard, nous jetions notre langue aux chiens et aujourd'hui les *Mémoires d'Antras*, ouverts, par hasard, à la page qu'il fallait, nous donnent le mot de l'énigme. Temps et peine eussent été épargnés si le livre fût venu cinq jours plus tôt.

Ceci dit, on ne s'étonnera pas de l'empressement que nous avons mis à le parcourir d'abord, puis à le lire. On s'étonnera davantage de nous voir signaler l'annotation avant d'avoir dit un seul mot du texte qu'elle a mission d'éclairer. C'est que nous écrivons au courant de la plume, sous l'impression vive d'une lecture entreprise moins pour la distraction que pour l'utilité pratique, et nous tenons à ne pas garder pour nous le bénéfice d'un cas rare.

Le texte est d'ailleurs très curieux, curieux pour l'histoire politique, pour celle des mœurs et pour celle de la langue. Rien de plus sincère et de moins apprêté; rien donc de moins gascon, bien que l'auteur le soit de cœur et de naissance. Qu'on lise ce simple avis où se peignent au vif l'homme et le citoyen :

« Aux lecteurs,

« A vous, Messieurs mes amis, s'adresse ce petit discours, lequel, encore qu'il ne soit bien fet pour vous doner plaisir et contentement, pourtant le suyet est beau. Je vous supplie l'avoir pour agréable et excuser l'insuffisance de l'auteur qui n'a guère estudié pour faire l'hystorien; mais pour faire voir qu'il n'a toujours demeuré aux environs de la maison pour se donner du bon temps et faire bonne chère, qu'il est encore en vie et en estat, merci Dieu, de fère un bon servisse au Roy et a sa patrie; et de la peine que vous prendrez a voir une chose si grossière, toutes fois fort veritable, aux heures de votre loisir, je vous en vaudré servisse tout le reste de mes jours.

« Votre plus obeyssant serviteur

« LE CAPDET SANS REPROCHE NOMMÉ SAMAZAN

« Seigneur de CORNAC. »

On aura remarqué ces mots : « Une chose si grossière, toutes fois fort véritable. » D'Antras y signale avec simplicité l'un des grands mérites de « son petit discours » ainsi qu'il appelle ces mémoires de sa vie. Il ne parle que de ce qu'il sait, de ce qu'il sait pour l'avoir vu. Des faits, importants ou non, qu'il raconte, pas un dont il ne pourrait dire : *Quorum pars fui*. « Là, écrit-il (page 41), je les laisserai aller pour ne les avoir vu depuis en ce voyage » et il arrête carrément son récit. On ne saurait être plus naïvement loyal.

Cet homme simple, ayant beaucoup voyagé, eût pu prétendre au droit de mentir, comme font ceux qui viennent de loin. Né en 1548, il étudiait les belles-lettres au collège des Jésuites d'Auch, quand le bruit des guerres civiles lui révéla sa vraie vocation. Il avait à peine quinze ans et douze écus. De la moitié de cette somme, il fit l'emplette d'un bidet, et, bravement, il gagna le Languedoc, où, s'il y avait des coups à recevoir, il y en avait, pensait-il, à donner. C'était partir trop tard pour ces prouesses, l'ordre étant déjà rétabli. Le Narbonnais, heureusement pour ces dispositions belliqueuses, était en feu. Il s'y rendit, prit part à mainte échauffourée; puis, pour ne pas laisser le temps, à son sang de se refroidir et à son mousquet de se rouiller, il partit pour la Floride, dont le capitaine Peyrot, le plus jeune fils de Monluc, avait rêvé et poursuivait la conquête. Ce personnage étant mort d'un coup de feu, D'Antras s'en retourna à propos « pour fere servisse au Roy et à la Patrie. » Dès ce moment on le rencontre partout où les Huguenots font face aux troupes royales. Parti d'Agen, en 1566, avec le baron de Montesquiou, il va à Chartres où, en un combat, il enlève une enseigne aux ennemis. A Jarnac (15 mars 1569), il reçoit le grand baptême, étant blessé aux cuisses de coups d'estoc et ayant « la main de la bride percée d'un coup de pystollet. » A la bataille de Moncontour (3 octobre 1569), sa cuirasse le garantit d'une balle qui ne lui eût pas fait quartier. A La Rochelle (juillet 1573), pendant le siège dont il a laissé une exacte description « un boulet frappe à mort le cheval qu'il montait.

Nous le retrouvons à Agen, « lieu si beau et profitable, » à Port-Sainte-Marie, où il assiste à la destruction du pont de bateaux par les moulins en feu qu'avait lancés Monluc, au Mas-d'Agenais, « bon pays, » à Villefranche-du-Queyran,¹ à Sos, — enfin, en Languedoc, plein, dit-il, « de ravage et ruynes. »

Il était bien temps qu'il se reposât. Il s'arrête pendant quelques jours au château du Saumont avec le seigneur de Montesquiou, puis s'établit à Marciac, dont il est nommé gouverneur et qu'il défend avec succès contre le baron d'Arros et ses bandes indisciplinées. Ayant mis en pièces « tous les partisans, moins deux » — il le dit

¹ Et non pas Villefranche-du-Queyron.

et il faut le croire, — il est maître du champ de bataille et refuse de s'approprier vingt charrettes remplies de meubles précieux. « Ces meubles, écrit-il à ce propos, de bonne guerre étaient à nous, si nous eussions voulu les prendre, mais il faut avoir égard et pitié des amis et voisins. » Belles paroles ! Et, non moins belle action, — rare toujours, surtout en ce temps-là, — il laissa les habitants de Plaisance reprendre en paix leurs biens pillés.

Nous n'irons pas plus loin dans cette esquisse d'une odyssée instructive au possible. D'Antras se maria, continua à se battre tant qu'il put, fut honoré de l'estime d'Henri IV et mena, croit-on, longue vie. La publication de ses *Mémoires* ouvre une source abondante et nouvelle d'informations authentiques. La langue n'en est pas élégante, mais elle a son cachet, un fort goût de terroir. Nous la comparons volontiers à ces gros pains de campagne qui résistent au couteau, mais qu'on aime parce qu'ils « fleurissent bon » et qu'ils nourrissent sainement.

AD. MAGEN.

Le Directeur-Gérant,

AD. MAGEN.

DE QUELQUES LIVRES DE RAISON

DES ANCIENNES FAMILLES AGENAISES.

(Suite)

Au **xvii^e** siècle, le Frère Hélié a composé un recueil de chroniques locales dont une partie comprend des notes extraites de divers livres de raison. Les registres originaux paraissent avoir été perdus, et, par conséquent, il n'est possible de les juger que par ces fragments. Voici quelques indications sur ces documents :

- Mémoires concernant l'antiquité d'Agen escripts a la main par « feu M. de Trinque, consul et jurat de la ville d'Agen, trouvés apres sa mort dans sa maison et parmy ses papiers et contrats. » (1570-1615.) Vingt à trente pages.

- Mémoires tirés du livre journal de M^e Martin Pierre, second « substitut de M. le procureur général en l'ordinaire d'Agen, et procureur en l'eslection de l'Agenois. » (1643-1663.) Cinq à six pages.¹

Il suffira de mentionner la chronique d'Isaac de Pérès (1586-1611) qui rentre bien dans la catégorie des livres de raison. En attendant

¹ Il existe trois exemplaires de la compilation du Frère Hélié : l'un est conservé dans les archives de l'évêché d'Agen ; l'autre, provenant de la succession de M. de Saint-Amans, appartient à M. le baron de Bastard ; le troisième, qui est une copie moderne exécutée par les soins de M. Calbet, instituteur à Bon-Encontre, fait partie des Archives départementales.

que cet ouvrage paraisse en librairie, les lecteurs de la *Revue de l'Agenais* peuvent l'étudier feuille par feuille. Ils en ont certainement apprécié l'intérêt, grâce aux notes pleines d'érudition ¹ qui accompagnent le texte.

Les annales de Nérac seront complètes pour une période de vingt-cinq années.

Deux registres appartenant à M. G. Marraud, juge de paix à Agen, méritent d'être signalés. Ils comprennent une période d'un siècle et demi (1610-1777). Rédigés par Jacques et Pierre Marraud, au ^{xvii}^e siècle, et par leurs descendants au ^{xviii}^e, ils offrent de grandes lacunes dans les notes sur l'état civil, et sont en partie composés de comptes de recettes et de dépenses. La famille possédait de nombreuses propriétés en parcelles éloignées les unes des autres. On trouve dans un des registres une énumération de ces biens. A l'exception de réserves, les terres étaient cultivées par des métayers sous un régime de partage, analogue à peu de choses près à celui qui est usité de nos jours. La pauvreté des métayers obligeait souvent les propriétaires à leur faire de petites avances. La vente des produits du sol se traitait dans le rayon qui s'étend entre Clairac, Monclar, Sainte-Livrade, Montpezat.²

¹ J'ai conservé le droit de faire l'éloge de cette publication. Bien que M. A. Lesueur de Pérès m'ait fait l'honneur de me citer au nombre de ses collaborateurs, je dois à la vérité de dire que je n'ai été d'aucun secours pour les annotations de ce précieux texte, et cela à mon grand regret. Les archives du département et les archives municipales d'Agen ne contiennent malheureusement qu'un nombre fort restreint de documents relatifs à Nérac. La Garonne était autrefois une frontière naturelle qui divisait profondément les deux moitiés du Lot-et-Garonne. Agen et Nérac formaient deux petites capitales, rarement ennemies, souvent associées, mais toujours bien distinctes.

² Les prix des denrées dans ce pays seraient à comparer avec ceux que nous fournissent les livres de raison des familles qui habitaient d'autres parties de l'Agenais. Je relève simplement ces quelques notes : entre 1750 et 1764, le vin se vendait environ 10 livres la barrique ; le quintal de pruneaux, de 7 à 24 livres ; une brebis, 3 à 4 livres. Une bergère et une ser-

Il serait intéressant de pouvoir établir la proportion des charges aux revenus. Nous trouvons la mention du paiement des impôts et de la dime, mais le chapitre des recettes étant confondu avec les notes d'ailleurs très incomplètes des dépenses, on aurait peine à faire une balance exacte.

Pierre Marraud, associé à Hugonnie, fut pendant quelque temps fermier des revenus de la baronie de Montpezat. Quarante-deux pages de son livre contiennent des reconnaissances datant de 1665 à 1669.

On a également transcrit sur ces registres les contrats compris entre les années 1610 et 1648 relatifs à la famille. Ce sont des quittances, des transactions, des partages, des contrats de mariage et des testaments. On remarque entre autres une sentence arbitrale prononcée par un religieux de l'Ordre de Saint-François qui avait prêché le carême à Monclar en 1648.

Les notes se rapportant à la chronique locale sont en petit nombre. On peut signaler un emprunt de 2,000 livres contracté le 8 Février 1653 pour subvenir au paiement de quatre compagnies du régiment de Marin en garnison à Monclar et la mention des froids rigoureux du 25 décembre 1766. A cette date, la Garonne et le Lot étaient gelés et le courrier d'Aiguillon pouvait passer la rivière sur la glace.

Le livre de raison de Jean de Lorman, qui appartient à M. Adolphe Magen, se compose de 736 pages de format in-4°. Il a été rédigé au Mas-d'Agenais entre les années 1615 et 1645. Jean de Lorman mourut le 3 novembre 1653. Quelques additions, de la main de ses fils, se rapportent aux années 1653 et 1654.

Ce livre débute par le contrat de mariage de l'auteur avec Marie Saint-Gaisies, et par des lettres de provision de l'office de juge.

A peine installé, le juge du Mas trouva l'occasion de quitter sa toge pour ceindre le baudrier et tirer l'épée. Rohan et Condé ve-

vante recevaient l'une 10 livres, l'autre 18 livres par an. Outre ces gages, elles avaient droit à quelques pièces de toile.

naient de se soulever contre la reine, à l'occasion du projet de mariage de Louis XIII. Ils avaient intéressé les protestants à leur cause. Jean de Lorman, s'étant joint au baron de Montagnac, noble Jean du Puy, va rejoindre aux environs de Bergerac la bande de Pardaillan qui tenait le parti du prince. Plusieurs luttes sanglantes eurent lieu dans la vallée du Drot entre ces troupes et celles du duc de Lauzun, qui combattaient pour la reine.

La trêve ayant été signée, la veille du jour où elle devait être appliquée, Lorman s'en retournait paisiblement chez lui, sans penser à mal, lorsqu'il tomba dans une embuscade. Il eut grand peine à recouvrer sa liberté. Ses compagnons et lui ne furent relâchés que le 3 avril 1616, moyennant un échange de prisonniers et une rançon de mille écus.

Les quatre pages du registre qui relatent ces événements ont un grand intérêt et nous espérons que M. Magen se décidera à les publier prochainement.

La chronique relative aux guerres de 1620 à 1623 est plus développée. Elle remplit 25 pages et peut fournir un grand nombre de détails inédits et de dates précises pour l'histoire de nos communes.

A partir de l'année 1632, le livre ne renferme guère plus que des comptes détaillés arrêtés avec les métayers des propriétés de Saint-Martin et de Launay. Nous y voyons que le partage des récoltes en grain se faisait par moitié.

Jean de Lorman n'a pas manqué de donner les actes de naissance de ses trois enfants, qui furent baptisés par des pasteurs. Bien que protestant, il fut enseveli « dans la grand eglise, proche la grand « cheire et au devant le bancq que y avons, comme estant nos tombes « provenents de nos anceptres les Lavopilières.¹

¹ Du moins cette mention semble bien se rapporter à Jean de Lorman. Elle est inscrite sous le titre de *Mort de mon père*, et la date 1653, sans nom ni prénom ; elle n'est pas signée. Si, comme nous le pensons, il s'agit bien de Jean de Lorman, nous devons constater ou que notre auteur cessa d'écrire un mémorial à partir de l'année 1645, ou, ce qui est encore plus probable, que les derniers cahiers de son livre sont perdus.

On trouvera dans le registre de Jean de Lorman, au milieu d'un grand nombre de quittances, d'obligations, d'actes judiciaires, de contrats de vente et d'achat, etc., la mention de deux voyages à Paris, des notes sur la condition des protestants¹ au Mas-d'Agenais, sur des inondations et des phénomènes météorologiques.

Le livre de raison de la famille Malebaysse, qui appartient actuellement à M. Adrien Pozzy, bibliothécaire de la ville d'Agen, est formé de divers cahiers rédigés sans unité de plan et de méthode. Il est l'œuvre de plusieurs générations.

Ce registre, de format in-4°, se compose de 545 pages de texte antérieur à 1789.

Il débute par une liste des consuls d'Agen depuis l'année 1558 jusqu'à l'année 1620, composée vraisemblablement en compilant les livres des jurades.

A partir de l'année 1618, commence une triple série de cahiers, avec des lacunes. Ce sont : 1° Les actes de naissance et de baptême pour la famille (1624-1631) ; puis, plus loin, les actes de naissance des enfants de Jean et autre Jean Malebaysse (1655-1702) ; 2° la note des contrats passés par Etienne Malebaysse (1620-1649) ; 3° une chronique agenaise rédigée assez régulièrement de 1618 à 1655.

Les listes des consuls sont intercalées dans cette chronique. A la suite se trouvent d'autres listes isolées de consuls et de jurats de l'année 1633 à l'année 1773, souvent avec des notes marginales indiquant la date de la mort de chaque titulaire.

Ça et là sont transcrits des documents importants : lettres-patentes, ordonnances, procès-verbaux des assemblées des trois ordres, notes sur la valeur des monnaies, sur les droits honorifiques des consuls d'Agen, sur les vœux religieux faits par la ville, etc.

On y retrouve même copiés avec soin des chapitres entiers des *Sept saints tutélaires de l'Agenois*.

¹ Députation au synode de Beaulieu, en 1617. « Récit des persécutions « nouvelles par les habitans catholiques du Mas contre ceux de la religion, » etc.

A vrai dire, il n'y a de chronique locale un peu suivie que pour les années 1618 à 1655. Ces annuaires, qui comprennent la période la plus agitée du XVII^e siècle, fournissent sur la guerre de 1620 à 1622, sur la peste de 1628 à 1632, sur la Fronde, des dates précises et un grand nombre de petits détails qui ne sont pas toujours consignés dans les registres officiels de l'hôtel de ville. Les appréciations personnelles sur les hommes et sur les choses sont assez rares dans ce mémorial, comme dans la plupart des livres de raison. Elles n'ont que plus de prix lorsqu'elles se manifestent. Ainsi Malebaysse prend note de la mort du connétable de Luynes au château de Longueville, pendant le siège de Monheurt, et il ajoute : « il mourut « au grand bien de toute la France. » Voilà six ou sept petits mots que l'on n'aurait pas osé coucher sur le journal des consuls. Mais ce que tout le monde pensait et disait, Malebaysse était libre de l'écrire.

Le passage le plus étendu est relatif à l'insurrection provoquée en 1635 par l'établissement de nouveaux droits sur le débit du vin.¹

Les auteurs des livres de raison notent avec une prédilection marquée les phénomènes météorologiques et les fléaux, inondations, gelées, sécheresses, épizooties. Ils fournissent des chiffres qui ont parfois leur éloquence. Lorsque le blé, comme en 1630, valait 25 livres le sac, au lieu de 4 à 6 livres, combien devaient souffrir les pauvres ! C'est plus cher que si nous payions aujourd'hui le blé 150 fr. au lieu de 20 à 25.²

¹ M. Ad. Magen a publié cette narration, d'un grand intérêt, dans son mémoire intitulé : *Une émeute à Agen en 1635. Rec. des tr. de la Soc. d'Agr., Sc. et Arts d'Agen*, 1^{re} série, t. VII, p. 196.

² La conséquence de ces deux fléaux associés, la peste et la famine, dépasse souvent en horreur tout ce que l'imagination pourrait rêver. J'extrais le passage suivant d'une lettre que m'a adressée M. J.-M. Capmarty, instituteur public à Pinel, après avoir fait le dépouillement des archives de la commune d'Hauterive : « Les personnes commencèrent à mourir de faim en « novembre et décembre 1630, ainsi que le constate le registre : *Mort de « famine*. Pendant l'année 1631, la famine et la peste firent de terribles « ravages dans la paroisse de Pinel dont Hauterive était l'annexe. J'ai trouvé « sur un feuillet : *Il est mort jusqu'à présent trois cent cinquante personnes*—

Après les fléaux, les exécutions capitales excitent vivement l'intérêt de nos chroniqueurs. Les Malebaysse citent trois exécutions de sentences certainement fort dramatiques. En 1618, c'est le Frère Natal, condamné à mort pour avoir « fait un carrectere dont laditle dame » (de Laugnac) feut possédée du malin esprit. »

En 1624, c'est la triple exécution de L... , de sa femme, et d'un sergent qui avaient tué le procureur de la juridiction de Montflanquin. « Estant au supplice, le mary vit l'exécution de sa femme avec « un doux et triste adieu qu'elle lui fist. »

En 1655, un accusé de crime de sacrilège et de guet-à-pens est suspendu à la potence. Tout à coup une jeune fille se présente et déclare qu'elle veut épouser le coupable. La foule applaudit et, bousculant les archers, se rue sur l'estrade et délivre le patient. En vain on publie dans toutes les églises un monitoire portant excommunication contre ceux qui, connaissant les auteurs de cette violation des arrêts de la justice, ne les dénonceront pas. Le présidial n'eut pas à enregistrer la déposition d'un seul témoin.

Les manifestations d'une piété superstitieuse n'échappent pas à l'attention du chroniqueur. En juin 1648, le Supérieur général des Capucins étant venu visiter le couvent de la ville, on se presse pour le voir, pour le toucher. On déchire sa robe pour en faire des reliques « pour ce que ce révérand Père vit d'une sainte vie. »

Les fondations des églises sont notées à leur date, ainsi que les noms des prédicateurs de l'Avent et du Carême.

Ainsi des renseignements de toute nature se trouvent dans le livre de raison de la famille Malebaysse.

« presque autant que toute la commune compte actuellement d'habitants. —
« C'est effrayant rien que de le lire. On trouve ceci sur le registre : *mort de*
« *faim, mort de la peste id., id.,* et sur dix feuillets, c'est toujours la même
« chose. »

Je rappellerai à ce sujet le mémoire si complet de M. Ad. Magen : *La ville d'Agen pendant l'épidémie de 1628 à 1631. Bulletin de la Société de médecine d'Agen, 1862* et tirage à part 50 p.

Mademoiselle Marie de Coquet possède un livre de raison rédigé par un de ses ancêtres, Pierre Uchard, avocat, qui possédait plusieurs propriétés, lesquelles font actuellement partie des communes de Saint-Cirq et de Madaillan.

Pierre Uchard, fils de Jean, juge ordinaire de Madaillan, naquit en 1669. Il commença son livre-journal le 6 Février 1700, jour de ses fiançailles avec demoiselle Geneviève de Lamouroux. Les derniers articles sont de l'année 1723. Un des cahiers de ce manuscrit est perdu, ainsi qu'une chronique locale rédigée par le même auteur et une partie de la suite de ce livre de famille continué par Jean-François Uchard, fils de Pierre.

Bien que sa date soit récente, on peut trouver dans le journal de Pierre Uchard des indications précieuses sur un sujet qui intéresse l'histoire d'Agen au Moyen-Age.

On voudra bien pardonner une digression nécessaire qui donnera l'explication de ce fait.

La ville d'Agen, dont l'influence régionale eut pour cause naturelle son origine ancienne, sa situation topographique, sa nombreuse population, les privilèges dont elle fut dotée de tout temps et qui en avaient fait un type de commune presque indépendante et de petite capitale, Agen, qui, relevant directement des souverains, ne subit point le joug féodal, ne dut pas moins ressentir le contre-coup des chocs qui sont inévitables quand les institutions sont mal définies et mal équilibrées comme au Moyen-Age.

Du ^{xiii}^e au ^{xvi}^e siècle, les Agenais eurent souvent à lutter contre de puissants seigneurs, leurs proches voisins. La cause des conflits était le plus souvent une question de limites. Jusqu'où s'étendait la juridiction d'Agen et par conséquent les droits de justice des consuls ? Rien d'absolument déterminé à cet égard, aussi bien sur la rive de la Garonne, du côté du Bruilhois, que sur la rive droite. Les procès qui avaient pour objet ces questions de limites s'éternisaient en temps de paix ; en temps de guerre, ils occasionnaient des conflits à main armée et des représailles. Parmi les grands feudataires qui se montrèrent les plus âpres dans ces querelles, les Dufossat, puis les Durfort agrandissaient sans cesse leurs domaines. Ils avaient peu à peu créé tout autour de la juridiction d'Agen un réseau de châteaux-forts — Madaillan, Montpezat, Laugnac, Bajamont, Castel-Noubel, Lafox, — qui enserrait et bloquait la ville et sa banlieue. Les

incursions de leurs partisans désolaient la campagne ; le siège de leurs forteresses était difficile à entreprendre et la ville d'Agen avait grand peine à défendre ses frontières dans la vallée du ruisseau Bourbon et sur les terres de Castel-Nohel.

Comme si les Dufossat éteints avaient légué leurs rancunes aux derniers de leurs successeurs, ces contestations n'eurent pas de terme. Elles passionnaient encore les intéressés, il y a moins d'un siècle et demi. Le duc d'Aiguillon prétendait alors des droits féodaux sur les paroisses voisines de Madaillan, et ces paroisses n'étaient pas encore exactement limitées du côté d'Agen. A l'occasion de ces revendications suprêmes, on invoquait de part et d'autre les accords, les arrêts, les enquêtes, les procès-verbaux des ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles. On fournissait copie de ces vieux actes et nous devons à ce dernier procès la conservation d'un certain nombre de documents anciens qui forment dans les archives de l'hôtel de ville d'Agen un dossier du plus grand intérêt.

Pierre Uchard fut délégué par les propriétaires voisins de Madaillan pour intervenir en leur nom au procès. Toutes les notes qu'il nous fournit à cet égard sont donc de première main, c'est-à-dire authentiques et précises, et nous avons, grâce à lui, un utile complément pour l'enquête que les futurs historiens de l'Agenais devront faire sur le procès le plus considérable par son origine, par sa durée et par ses péripéties, qu'aient jamais poursuivi les Agenais.

Uchard nous est apparu comme syndic de Madaillan et nous présentons quels services il a pu rendre à ce titre. Le voici maintenant dans une sphère plus étroite ; nous allons pénétrer dans sa vie intime. Il a tout noté pour fixer ses propres souvenirs et pour instruire ses fils.

Lui aussi avait des procès, dont l'un surtout lui tenait au cœur. Son église paroissiale était celle de Cardounet, une modeste construction de l'époque romane, qui compte ses huit siècles et qui n'a pas changé depuis le temps où notre auteur écrivait. La famille Uchard avait droit de sépulture dans la nef.¹ Au-dessus même des

¹ Elle avait même aussi des tombeaux dans la chapelle des Cordeliers d'Agen, devenue l'église paroissiale de Saint-Hilaire. C'est là que fut enseveli,

dalles qui abritaient ces tombeaux, le banc de la famille était dressé de temps immémorial. Cette possession lui fut contestée par un de ses cousins qui tenta à diverses reprises d'usurper son banc ou de le déplacer. Il profitait pour cela des absences fréquentes que Pierre Uchard, tout entier à sa profession d'avocat,¹ était forcé de faire.

Les seuls termes indignés que l'on puisse trouver dans le livre de raison sont à l'adresse de celui qui violait des droits doublement sacrés, de ce parent dont la haine ne connaissait pas de bornes, au point qu'il tenta de le faire assassiner.

La description de l'entrée que le duc d'Anjou, roi d'Espagne, fit à Bordeaux, le 30 décembre 1700 ; le récit des cérémonies du grand Jubilé de l'année 1702, des funérailles de Mascaron, des effets des froids rigoureux de l'hiver de 1709, de l'inondation du 10 juin 1712, appartiennent à la chronique locale et peuvent fournir quelques renseignements inédits.

Il existe dans la commune de Madaillan une tradition que des faits récents sont venus cruellement démentir. On prétendait, il y a peu d'années encore, que la grêle avait toujours épargné les côtes voisins du château. La mention de plusieurs orages de grêle qui ravagèrent cette contrée dans le premier quart du siècle dernier démontre une fois de plus que la mémoire des hommes est fragile et que les dictons populaires tiennent souvent à l'oubli ou aux préjugés.

Les gelées et même les grêles avaient pour conséquence, à une époque où les transports étaient difficiles, une cherté excessive dans le prix des denrées. Dans les bonnes années 1704 et 1707 le blé valait de 4 à 6 livres le sac, le vin, 7 ou 8 livres la barrique. Dans les mauvaises années, entre autres en 1709, le blé se vendit de 14 à 15 livres le sac et le vin de 25 à 40 livres la barrique.

le 27 mai 1703, Jean Uchard, le père de notre auteur. Celui-ci nous donne le détail des frais de ses funérailles qui se firent avec un grand apparat. Total : 163 livres 13 sous 6 deniers.

¹ P. Uchard habitait sans doute une partie de l'année la maison qu'il possédait à Agen. Il fut nommé, en 1709, syndic de l'hôpital Saint-Jacques.

Je relève les prix suivants. En 1704, le sac de noix se payait 32 sous. En 1707, une paire de bœufs se vendait 95 livres.

Les gages des domestiques étaient peu élevés : c'était pour une servante 12 livres et pour un valet 12 à 16 livres par an. Les nourrices, plus favorisées, avaient jusqu'à 3 livres par mois.

Toutes proportions gardées, certains détails du costume coûtaient fort cher : un chapeau, 8 livres et l'inévitable perruque, 18 livres.

Pierre Uchard avait des métayers pour ses terres et des fermiers pour ses moulins. Le moulin de Capdet était affermé pour 14 sacs.

La dime payée au curé de Cardounet, tant pour le propriétaire que pour ses métayers, était d'une barrique et demie de vin.

La famille Uchard comptait parmi ses membres des prêtres et des religieuses. Pierre Uchard paya 3,000 livres pour la dot d'une sœur qui était entrée au couvent de Notre-Dame. Il fit des aumônes à ce même couvent, si pauvre par moments, que, faute de pain, les religieuses étaient prêtes à rompre leur clôture.¹ On lui était reconnaissant de ses services, et c'est au couvent de Notre-Dame que Pierre Uchard mettait parfois en dépôt le produit de ses économies des louis d'or neufs et des écus neufs bien comptés.

Comme la plupart des livres domestiques, le journal de P. Uchard renferme des recettes. On y trouve la formule et le mode d'emploi de trois remèdes, l'un pour guérir les contusions, les deux autres pour se préserver de la peste. Parmi ces derniers figure *le vinaigre des quatre voleurs*.

Un trait sur les vieux usages. Ce fut seulement à l'âge de 33 ans et deux ans après son mariage que P. Uchard fut émancipé par son père.

Le livre de Jean-François Uchard, avocat, fils de Pierre, dont on ne possède plus que des fragments, est rédigé d'une façon plus sommaire que celui que nous venons d'analyser.

A part les actes de naissances, de mariage et de décès, précieux

¹ Voir *Notes pour l'histoire des religieuses de Notre-Dame d'Agen*, par M. Adolphe Magen, *Revue de l'Agenais* et tirage à part, 1878.

pour la famille, il ne contient que quelques notes, dont deux sont à mentionner.

En 1739, cinq pièces de tapisserie de la succession de feu M. Labenazie « à petits points d'Hongrie, autrement point de rocher... plus que « moitié neuves » furent achetées au prix minime de 60 livres.

En 1741, le meunier et la meunière de Capdet moururent à une semaine d'intervalle. Cette dernière « étant morte enceinte, l'avons « ouverte, sitôt qu'elle eût expiré pour donner de l'eau à l'enfant « qu'elle portait et l'avons trouvé mort. »

M. Bissière, propriétaire dans la commune de Saint-Eutrope, près Villerséal, a bien voulu m'adresser quelques extraits d'un livre de sa famille qui contient des comptes de 1710 à 1720 et des notes sur les gages des domestiques. Nous y trouvons que, dans cette région, les gages, selon la coutume presque générale autrefois, se payaient partie en argent, partie en nature.

Un valet reçoit en l'année 1726, 21 livres en argent, deux chemises, deux paires de culottes et une paire de sabots.

La servante reçoit 10 livres, deux tabliers, une paire de bas, une paire de sabots.

Un second valet reçoit 15 livres seulement, des vêtements, huit cartons de froment et un carton de légumes.

M. Bissière ajoute, à ce sujet, de précieux renseignements sur la valeur du sac de blé dans la région.

Le sac contenait.....	85 à 86 litres
Le carton ou 1/3 du sac.....	28
La pugnère ou 1/2 carton... ..	14
Le boisseau ou 1/4 pugnère.....	3 l. 1/2

L'usage de donner aux domestiques une certaine quantité de blé en plus de leurs gages s'est perpétué dans la famille de M. Bissière jusqu'à l'année 1840. Je crois qu'il existe encore dans les environs d'Agen ; mais, toute proportion gardée de la valeur relative de l'argent et du blé au XVIII^e siècle et de nos jours, les gages ont

singulièrement augmenté et les domestiques peuvent vivre aujourd'hui dans un grand bien-être.

En 1729, à Saint-Eutrope, une bergère consent à servir une année à la condition qu'on lui donne le vêtement : un habit de serge complet, deux chemises, une paire de bas, une paire de sabots, un tablier. La coiffure reste « à la volonté du mestre. »

Le même livre contient des indications sur le prix des objets. Le carton de blé se payait de 45 sous à 6 livres 15 sous dans les temps de disette. A ces moments on était si pauvre qu'on achetait le blé non par sacs, mais par cartons seulement. Parfois on pouvait acquérir une brebis pour 20 sous. Une journée de manœuvre, employée à bêcher la vigne, se payait 12 sous.

Ces courtes notices ont pour but d'appeler l'attention sur une catégorie de documents historiques trop peu connue.

Je suis persuadé qu'il existe un très grand nombre de livres de raison dans les archives des familles anciennes de l'Agenais. Leur étude ne devra pas être négligée par les futurs annalistes.

De tout ce pêle-mêle de notes et d'aperçus sur des mémoires analysés trop à la hâte peut-être et sans méthode—ceci c'est ma faute—se dégage un enseignement moral dont on a pu déjà se rendre compte. Quelques variées que soient les conditions de la vie, les mœurs, les coutumes, les lois du ^{xv^e} au ^{xviii^e} siècle, nous voyons que les grands principes d'une éducation intelligente et virile ne changent pas. La pratique de la religion, l'amour du pays, le dévouement à son parti, le sentiment élevé de l'honneur, le respect de l'autorité paternelle, voilà le fonds commun de ces familles patriarcales ; voilà les exemples qu'on peut suivre au ^{xix^e} siècle, les vertus qui se recommandent d'elles-mêmes dans tous les temps et dans tous les pays ; voilà la leçon qu'il faut retenir. Tout au contraire les formes changent ; c'est fatal et qu'importe ! Gilbert de Raymond écrit pour son fils, au ^{xviii^e} siècle, des enseignements identiques à ceux que rimait le sieur de Caumont au ^{xv^e}. Et cependant quelle différence extérieure entre eux ! L'un multiplie les pèlerinages et l'autre étudie l'Encyclopédie. Les devoirs, les opinions ne sont plus les mêmes ; ils ont varié comme les armes et les costumes de ces deux chevaliers. Au ^{xv^e} siècle, le sieur de Caumont a des obligations de seigneur et de vassal, qui n'existent plus au ^{xviii^e}. Il s'est fait un devoir de servir

les Anglais, ce qui eut été monstrueux cinquante ans plus tard. Chacun était de son temps, et si tous deux pouvaient ressusciter au **xix^e** siècle, ils accommoderaient leurs opinions à ce milieu nouveau. Ces revenants aimables seraient de bon cœur nos contemporains et vivraient de notre vie moderne sans cesser de pratiquer les mêmes vertus et de donner à leurs fils les mêmes enseignements puisés dans le code de la morale éternelle.

G. THOLIN.



CHRONIQUE D'ISAAC DE PÉRÈS.

(Suite)

Le samedi xii^e du mois de Novembre 1605 fut faite la ouverture du palais et Chambre de l'édict établie en la Ville de Nérac par Monsieur le Président d'Espagnet qui fit sa harangue avec beaucoup de réputation et louange. Son discours dura plus d'une grosse heure. Après sa dite harangue achevée, on proceda à la prestation du serment tant des avocats que des procureurs. Les quatre Conse^{rs} qui vindrent en la compagnie dudit sieur d'Espagnet estoit : Mess^{rs} Darrerac,¹ de Goufreteau, de Rance,² et de Briet,³ Mess^{rs} de Thibaut et

¹ Le conseiller Darrerac n'est mentionné ni dans la *Chronique* de J. de Gaufreteau, ni dans l'ouvrage de M. Boscheron Des Portes.

² Le nom du Conseiller de Rance est absent de la *Chronique* de J. de Gaufreteau, de l'*Histoire du parlement de Bordeaux* de M. Boscheron Des Portes, etc.

³ Jean de Briet figure, à la date de 1628, dans l'*Histoire du parlement de Bordeaux* (t. I, p. 449, 451) et aussi, à la date de 1635 (p. 493-494). Nous empruntons aux dernières pages le récit que voici : « C'était un homme remuant, ambitieux, d'un caractère chagrin qui lui avait attiré plus d'une querelle avec ses collègues. Ainsi, dans une altercation avec le président de Villeneuve, celui-ci lui avait donné un soufflet en pleine salle d'audience, et l'affaire en était restée là.... Le duc [d'Epéron, convaincu que Briet l'avait représenté à la Cour comme ayant suscité lui-même la sédition] s'en vengea fort singulièrement. Un jour que le Conseiller se rendait au palais, dans son carrosse, quatre laquais percèrent de coups d'épée ses chevaux qui allèrent s'abattre à quelque distance, entraînant leur maître éperdu de terreur. Briet se hâta de rendre plainte à sa Compagnie où, malgré l'avis du premier président et des conclusions fort réservées du procureur général, l'assemblée

de Mons ayant este retenus du Parlem^t précédant pour continuer la présente année. Il fut donné rang et séance aux Consuls de ladite ville qui firent porter un banc dans l'audiance, ayans leurs robes, avec le chaperon. Lesdits Consuls estoient Bernard Paullac, Jehan Duluc, Claude Tiffon et Colin de Brizac.

Le lundy xxi^e du mois de Novembre 1605, lesdits Consuls de la ville de Nérac estans avertis comme Monsieur le Mareschal d'Ornano estant a Agen devoit venir en ladite ville de Nérac, au quel lieu il devoit estre reçu avec armes, firent faire reveue aux soldats de la dite ville pour voir le nombre diceux, et à ces fins, ils furent conduits dans le vergier de Mons^r Imbert Venier,¹ et là, on départist la troupe en trois compagnies, suyvant l'ordre qu'on avait dressé auparavant, l'une desquelles était conduite par Mons. de Laporte, Capp^m du Château, l'autre par le S^r Jehan Dupleix, jurat, et l'autre

des Chambres, prenant pour le corps entier l'offense faite à l'un de ses membres, ordonna une information. Comme elle constata facilement que les auteurs de l'agression étaient des gens au service du Gouverneur, deux magistrats furent envoyés à Cadillac pour la lui communiquer officieusement. Sa réponse, précédée d'une protestation contre toute reconnaissance de juridiction, fut sans doute peu sincère. Il attribua l'événement à une querelle particulière entre ses laquais et le cocher de Briet, qui les avait le premier assaillis à coups de fouet. On ne le crut guère, et les délinquants furent décrétés de prise de corps, en même temps qu'on mettait le Conseiller sous la sauvegarde et protection du roi. Les deux parties écrivirent en Cour. Cependant la procédure n'eut pas d'autre suite. »

¹ Imbert Venier est inscrit avec la qualité de contrôleur au livre des tailles de 1599, *Port. Marcadieu*. Sur cette famille, V. *Biographie de l'arrondissement de Nérac*, de M. Samazeuilh, au mot Venier. En 1647, le cadastre Baritaut porte un Henri de Venier, propriétaire de Roreheyte. Henri de Venier, S^r de Roreheyte, possédait une maison dans la grand'rue. Le Vergier d'Imbert Venier n'était-il pas ce qu'on nomme encore aujourd'hui le *Vergier*, ancienne habitation située non loin du quartier Marcadieu, tout à côté de *Melon*, qui, selon toute apparence, a retenu le nom de M. Melon cité si souvent dans les lettres de Henri IV, et inscrit lui aussi au terrier. Imbert Levenier, contrôleur de la maison du Roy avait légué à M. Levenier, escuyer, S^r de Pouylehaut, une cartelade et demie de terre près la *Porte de Fontindère*, au lieu dit *au Grand Vergier* et autrement à *la Croix*. V. Terrier de Tremolières de 1608, folio 134.

par le S^r Jehan de Roussanes,¹ aussi jurat de ladite ville. Cependant, les Bastilles² furent priées de faire tenir pretz tous leurs soldatz pour se venir joindre avec ceux de ladite ville, affin de fère un plus grand gros, pour tous ensemble, recevoir le plus honorablement que fere se pourroit, ledit Seigneur Mareschal. A quoy tous demeurarent disposés de très bonne affection de se rendre preslz et en bon équipage, le jour de son arrivée.

Ledit Seigneur Mareschal arriva en ladite ville de Nérac le lundy xxviii^e du mois de Novembre 1605, environ les trois heures après midi, ou il fut reçu le plus honnorablement qu'il fut possible. La forme qui fut tenue pour sa réception fut telle : premièrement, Mess^{rs} de Duluc et Brizac, consuls de ladite ville, accompagnés d'environ soixante hommes à cheval, allèrent au devant du dit Seigneur Mareschal jusques au delà de la maison de Castelbielh,³ sur le chemin du Port⁴ où ledit Seigneur Mareschal avoit couché, la nuit aupara-

¹ Inscrit au livre des tailles de 1599. *P. de Condom*.

² Les villages des environs qui avaient des châteaux-forts et tenaient garnison.

³ Sur le chemin de Bruch à Feugarolles, appartenant aujourd'hui à M. de Guilloutet. C'est à Castelvieu que se trouvait Monluc en août 1562 lors de l'attaque du capitaine Douazan, relatée dans ses *Commentaires*. (*V. Guirlande des Marguerites*, p. 28.)

Citons ce passage des *Commentaires* de Blaise de Monluc (édition de M. de Ruble, t. II, p. 421-422) : « Vindrent trois enseignes de Nérac, conduictes par un nommé le cappitaine Douazan, qui pouvoient estre en nombre de cinq à six cens hommes. Je n'avois pas demy repeu qu'on me vint dire qu'à ung chasteau qu'il y avoit près de moy, nommé Castel-Vieil, y avoit des gens qui se deffendoient. Je m'y en allay, et admenay le cappitaine Bardachin avecques cent de ses bandoliers, qui feist mettre le feu aux portes et donner l'assaut, et l'emportasmes. » Blaise de Monluc ajoute que « de Castel-Vieil jusques à Feugarolles n'y a que demy-quart de lieue. » La prise du château de Castel-Vieil est du 2 juillet 1562.

⁴ Le Port-Sainte-Marie, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Agen, à 20 kilomètres de cette ville. La route du Port-Sainte-Marie à Nérac passait alors par Castelvieu, Lagatère, Bréchan et arrivait à Nérac par la porte de Gaujac.

vant. Et l'ayant rencontré sur le grand chemin, lesdits Consuls mettant pied-terre, le saluèrent. Après, estantz joinctz ensemble, on tint le chemin de la Ténarèze ¹ droit au Pont de Bordes pour venir à la porte de Fontindère ² de ladite ville. Estant arrivé auprès du Bornac ³ à un champ joignant le prex qui est près de ladite maison, il rencontra dans icelluy toute l'infanterie en bataille, bien rangés, y pouvant avoir environ sept ou huit cents hommes, tant de ceux qui estoit armés, mousquetères, piquiers, ou arquebusiers, conduits et rangés en trois compagnies sous les Capp^{ns} cy-dessus nommés. Estant ledit Seigneur Mareschal entré dans le dit pred pour aller à la teste de la dite infanterie, une compagnie de petits enfans bien habillés s'allèrent présenter a luy. Le Cappⁿ des quels qui estoit le fils du S^r Pierre Puifferré, Jurat de la dite ville, luy fit une harangue dont la teneur s'ensuit : « Monseigneur, ceste cité que vous abordés
« se met alaigrement en devoir de vous rendre l'hommage deu à
« vostre autorité et respondant à vostre mérite. Tous estatz et
« tous aages y conspirent selon la décence de leur qualité, les uns
« en robe. les autres en armes. En ce dernier équipage limité à
« nostre portée, comme plus agréable à vostre esprit guerrier,

¹ La Ténarèze, voie romaine, allait des Pyrénées à la Garonne. On fait dériver ce nom de *ténarèze*, je ne sais trop pourquoi, d'*iter Caesaris*.

² Voir dans la *Guirlande des Marguerites*, p. 191, un sonnet bien lestement troussé de M. Faugère-Dubourg, sonnet intitulé : *Fontindelle*. Ne pas négliger le texte explicatif (n^o 190) où l'on trouvera la très probable étymologie du nom Fontindère, *hountindero* en patois, du mot *hount*, fontaine. Nous aimons infiniment mieux cette étymologie si naturelle que celle qui avait été proposée par un écrivain trop ingénieux, lequel rattachait le nom de Fontindère au nom d'un certain capitaine Huntindes, compagnon du Prince Noir, lequel Huntindes, s'il revenait au monde, en supposant qu'il y soit jamais venu déjà, serait encore plus surpris que nous de l'opinion qui fait de lui le parrain de la source située près de la *porte dite de Bourdeaux*. Méfions-nous des étymologies, en général, et des subtiles étymologies, en particulier. — Une dernière observation. *Hontindelle* ne serait-il pas l'analogue de *Hountdelie*, la fontaine antique de Lectoure.

³ Château situé à 2 kil. de Nérac. Appartient aujourd'hui à la famille de Galard, alliée à la famille Pédesclaux, qui le possédait en 1605.

« nous nous sommes hazardés devant le gros, une troupe je puis
« dire d'infanterie, non pas perdue ou exposée au choc de l'ennemy,
« mais presque esperdue et esblouye du lustre de Votre Grandeur, la
« quelle, toutes fois, est accompagnée de tant de gracieuseté quelle
« acceptera nos tendres effortz comme semences d'effeets plus vi-
« goureux à l'avenir. Vous estes le Pirois de la Guienne, je veux
« dire l'astre rougissant de Mars envoié pour régir les nourrissons
« de Bellonne que ce climat enfante abondamment et pour les en-
« tretenir par l'influence de vostre générosité. Voilà pourquoy les
« armes se préparent à vous saluer de foudres et de feux martiaux
« afin d'esveiller les retentissemens de ces vallées, les échos de ces
« roches voisines et provoquer tous les élémens à cris de liesse pour
« vostre heureuse arrivée. Cependant, nostre instinct généreux ne
« nous permet d'estre honteusement plus muet que les choses in-
« sensibles, mais nous pousse à descharger nos cœurs plains de
« poudre d'humilité et submission allumée par la flamme de nos
« désirs et ardeurs de nos affections, en himnes et chantz de joye,
« comme esclatz et arquebuzades de nos langues, vouant tous sain-
« tement qu'avec l'accroissance de nos ans, nous croissions en réso-
« lution de vous rendre, souz l'ombre de ce grand monarque qui a
« couronné vostre valeur de ce beau degré d'honneur, service très
« humble et très fidelle. »

La dite harangue achevée, le dit Seigneur Mareschal témoigna avoir prins plaisir au discours de ce petit enfant, et, après, s'avança droit aux gens de pied qu'il trouva en bel ordre et commanda de faire un tour dans le dit pred, à quoy il fust promptement obey, et s'alla encore présenter à la teste des compagnies qui marchaient jointes ensemble. Leur ayant dit adieu, il commença à prendre son chemin pour s'en venir à la dite ville. L'ors, les Capp^{ns} commandèrent de fere une salve d'arquebuzades, qui fut très bien faict. Incontinent le dit Seigneur Mareschal, avec toute sa troupe, tourne bride, et, comme faisant semblant de venir à la charge sur eux, tesmoignoit estre fort aise et joyeux d'estre ainsi caressé d'arquebuzades. Cela fait, il s'en vint entrer à la dite porte de Fontindère où on le salua de onze pièces de moyenne artillerie qui tiraient comme il approcha de la dite porte. Mess^{rs} les Consuls qui estoit Paillac, Duluc, Tiffou et Brizac se trouverent à la dite porte où ils lui firent encore la révérence avec leurs livrées, en robe, luy offrant les clefs de la ville qu'ils avoient en mains, attachées à un cordon de soye. En après, dans

le Mess^{rs} de la Justice le saluèrent de rechef. Estant dans la ville, il s'en alla droit à l'église St-Nicolas¹ où il mit pied-terre, et ayant ouy un mot de Vespres, il s'en alla loger dans le Chateau. Estant dans sa chambre, les compagnies vindrent passer pardevant luy où fut tiré une infinité d'arquebuzades et mousquettades. Après, les compagnies se retirent. Monsieur Le Président Despagnet lui donna à souper, le soir du dit jour de son arrivée. Le lendemain matin, on croioit que le dit Seigneur Mareschal se trouveroit en l'audience de la Cour et Chambre, mais il n'y alla point. Ains seulement, entra dans la Chambre du Conseil où il ne demeura guières. Il partist de la dite ville, le mercredi ensuivant, 30^{ème} du dit mois et an, après disner, s'en estant allé coucher à Lasserre,² pour, puis

¹ Sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui l'église paroissiale reconstruite, et consacrée au même saint Nicolas.

² Lasserre est une commune du département de Lot-et-Garonne, arrondissement de Nérac, canton de Francescas, à quatre kilomètres de cette ville, à onze de Nérac. Voir *Dictionnaire de l'arrondissement de Nérac*, p. 242-244. M. Samazeuilh rappelle que la terre et seigneurie de la Serre (dont on a fait bien à tort Lasserre, ce qui en dénature la signification), passa dans la maison d'Esparbez par le mariage que Jean Paul, l'un des cadets de cette famille, contracta, le 16 août 1570, avec Catherine-Bernarde de Montagne, baronne de la Serre. La terre de Lasserre vendue en direction par les créanciers de M. de Jansac, seigneur d'Esparbès de Lussan d'Aubeterre, maréchal de camp et armées du roy, fut achetée par M^{me} veuve de Narbonne-Pelet, en 1758. L'acte fut passé devant M^e Dutartre, jeune, notaire à Paris, le 18 août 1758. M^{me} de Narbonne-Pelet était grand'mère du comte de Digeon qui transmit par succession *ab intestat* la terre de La Serre à ses nièces, M^{mes} de Gervain et de Richemond. Ce château a été l'objet de diverses études. Nous citerons notamment : *Le château et la Seigneurie de la Serre*, par Riesbey (Beyries), dans la *Revue d'Aquitaine* (t. V, 1861, p. 586-592); une notice historique imprimée dans le XLII^e volume des comptes-rendus du Congrès archéologique de France (session d'Agen, 1874); une notice archéologique communiquée au Comité des Travaux historiques et des Sociétés savantes, par M. le baron de Verneilh, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, à Nontron, analysée par M. Jules Quicherat dans la *Revue des Sociétés savantes* (6^e série, tome VII, 1879, p. 474-476). Voir encore, dans la *Guirlande des Marguerites*, un sonnet de M. Faugère-Dubourg sur le château de La Serre (p. 211).

après, prendre son chemin vers Condom et Auchx. Au sortir de la ville, les arquebuziers enfans de la ville dressèrent une compagnie de deux cent cinq^{te} soldatz fort lestes et bien armés qui furent luy dire adieu au cimetière de St-Germain¹ où s'estant rangés en deux hayes, le dit Seigneur Mareschal passant parmy eux, leur dit à tous adieu, fort content de se voir ainsin caressé. Incontinent qu'il fust passé, ils firent un beau salve qui luy donna grand contentement. Pendant le séjour qu'il fit en la dite ville, Mess^{rs} les Consuls le défrayèrent de toutes choses. Les noms des Capp^{ns}, Lieutenants, Enseignes et Sergens des compagnies estoient : premièrement, Mons. de Laporte conduysoit toute l'infanterie en forme de Mestre de Camp, allant à cheval devant tous, et résigna sa compagnie à son filz qui avoit pour Lieutenant, Roques; pour Enseigne, Philip Vermeil; Sergens, Léglise et David Détrois,² m^t gantier. C'estoit la seconde compagnie. La première estoit conduite par le S^r Dupleix, comme est dit cy dessus, qui avoit pour Lieutenant, le Capp^{no} Ceps,³ pour Enseigne, le filz de Guilhem Péribère,⁴ du Petit-Nérac; ⁵ pour Sergents, Ysaac Dubrouilh⁶ et Arquisan.⁷ La troisieme estait con-

¹ Cimetière situé au Petit-Nérac, près l'église Saint-Germain. Pour que le Maréchal passât près de ce cimetière, il fallait que la route de Nérac à La Serre et à Condom passât sur la rive droite de la Baïse.

² David de Troys, marchand gantier, ainsi inscrit au livre des tailles de 1624, *P. Fontindère*. La famille Detrois compte encore des représentants. En 1839, le maire de la ville de Nérac était un Detrois. Voir *Guirlande des Marguerites*, p. 230.

³ Menjon Seps, capitaine, inscrit au livre des tailles 1599, *P. du Pont*. Menjon est un prénom très usité à Nérac au xvi^e siècle. Il y est devenu nom de famille par son diminutif Menjoulet.

⁴ Propriétaire de Larouillère. Déjà cité.

⁵ La vieille ville sur la rive droite de la Baïse. Elle faisait partie du quartier appelé *Portal du Pont*.

⁶ Inscrit au livre des tailles de 1599, *Portal du Pont*. Ce nom de Dubrouilh est gravé sur une des cheminées de la maison appelée Hôtel Sully, au Petit-Nérac. Voir dans la *Guirlande des Marguerites*, le sonnet sur l'hôtel Sully et la note afférente, p. 109. La famille Dubrouilh était nombreuse au xvi^e siècle. Un de ses membres est inscrit avec la qualité d'*argentier du Roy*.

⁷ Darguisan, ainsi inscrit au livre des tailles de 1599, *Portal du Pont*. Famille nombreuse.

duicte par le S^r Jehan de Roussanes. Son Lieutenant estoit le Capp^{ne} Dulong, son Enseigne, Laverny, le jeune; pour Sergents, Clémens Bonnet, cordonnier, et Ysaac Dubedal, patissier.

Un Suisse de la Garde du dit Seigneur Mareschal ayant été laissé malade l'ors de son partement, mourust le premier jour de Décembre an 1605.

La femme de feu Guillaume Barigaut,¹ mourust le 30^{me} Novembre 1605.

Chrestine de Brizac, fille de M^r Colin et femme du jeune Trémolieres,² mourust le samedi, x^{me} Décembre 1605.

Berthomieu Baret, cardeur, mourust le jeudy, xv^{me} Décembre 1605.

Le dimanche, premier jour du mois de Janvier 1606, estans sortis de la charge de Consulz, Bernard Paullac, Claude Tiffou, Jehan Duluc, et Colin Brizac, et, en leur place ayant été esleuz M. Thobie de Brassay,³ Ramond David,⁴ Isaac Dulong, et Arnaud Latané⁵ qui refusa le rang à cause qu'on l'avoit fait dernier, se plaignant que le dit sieur Dulong estoit colloqué devant lui qui estoit receu en la Jurade plustot que le dit sieur Dulong, comme il fust question de prester le serment pardevant le S^r de Laporte, Capp^{ne} du Chasteau, selon l'ancienne coustume, Messieurs les Lieutenants Général et particulier qui estoit M. Pierre du Roy et Dulong, ensemble M^r Sa-

¹ Nous avons déjà cité ce nom de Guillaume Barigaut, maître corroyeur au *Portal de Bourdeaux*, mais à propos de sa profession, nous tenons essentiellement à rappeler le nom d'un de nos compatriotes, Bernardin maître corroyeur lui aussi qui, à Nérac, en 1535, trouvait le moyen de faire des cuirasses et des casques de cuir impénétrables au fer. Voir *Histoire des classes ouvrières en France* de Levasseur, tome II, p. 31.

² On trouve un Antoine Tremolières, notaire, au livre des tailles de 1624, *Portal de Fontindère*. Ce même Tremolières a fait le terrier de 1608.

³ Déjà cité. Le Cauderé, dépendant du *Portal Marcadieu*, lui appartenait.

⁴ Inscrit au livre des tailles de 1599 avec la qualité de Procureur. *Portal de Bourdeaux*.

⁵ Arnaud Latané, capitaine. Livre des tailles de 1599. *Portal-Marcadieu*.

muel Paullac,¹ procureur du Roy au Siege de Nérac, se trouvèrent au lieu où on a la coutume faire tēlz actes, dizans au dit Sieur de Laporte que le dit serment des nouveaux consulz ne pouvoist estre presté pardevant luy, ains pardevant eux, comme la Court de Parlement de Bourdeaux l'avoit ordonné par son arrest qu'ilz avoient obtenu sur req.^{te} sans ouyr parties. A quoi le dit Sieur de Laporte respondit qu'il estoit de fort longtēps en possession de recevoir le dit serment, sommant les dits Consulz de le prester pardevant luy. Au contraire, les dits officiers requeroient que se fut pardevant eux. Il y eut de grandes contestations les uns contre les autres. Finalement, le dit serment fut presté pardevant le dit S^r de Laporte, sur quoy, furent faites de grandes protestations. Finalement, on se retira sans quil y eust aucune batterie, y estans venus fort près. Le dit Sieur Lanané quitta sa charge de Consul du consentement de la Maison de Ville.

Mons^r de Renaud, ministre de l'église de Bourdeaux, arriva en ceste ville, au mois de Décembre 1605, accompagné de deux Anciens portant lettre de son Eglise en Consistoire de la présente ville de Nérac, la suppliant d'envoyer un ou deux des Ministres au dit Bourdeaux où d'autres se devoit aussi trouver pour pacifier les différens et haynes qui estoient entre plusieurs de la dite eglise de Bourdeaux, les anciens d'iceux affectionnans plus le dit Sieur de Renaud que Mons^r de Primerose, pasteur de la dite église, les autres non ; tellement que, pour raison de ce, il y arriva plusieurs choses scandaleuzes, les un voulans que l'un d'iceux preschat ; les autres s'opposants vouloient que ce fut l'autre. Le Consistoire du dit Nerac y envoya Mons^r de Masparrante qui fust de retour.

Le Judy, xii^e Janvier 1606, on commensa à tirer au jeu de Blanque,²

¹ Livres des tailles de 1599. *Portal de Condom.*

² *Blanque*, disent les rédacteurs du *Dictionnaire de Trévoux*, est une « espèce de loterie, ou jeu de hasard, où l'on achète certain nombre de billets, dans lesquels, s'il y en a quelqu'un noir ou marqué de quelque meuble qui est à l'étalage, on en profite. S'il n'y en a point, on perd son argent, et alors on dit qu'on a trouvé *blanque*, d'où ce jeu a tiré ce nom. Il vient de l'italien *bianca*. — Ce jeu, selon Pasquier (*Recherches*, l. VIII, c. 49), a été introduit

dans la cuysine, près la fontayne de la Garenne, n'ayant voulu permettre aux marchans de la fere dans la ville ni dans le Chateau ou M^r Le Président Despagnet estoit logé. Ils avoit de fort belle vaissele d'argent et autre marchandise de prix. Ils prenoient quatre soulz pour billet.

M^r Ramond Barriere, appo^{re},¹ mourust le 13^e Janvier 1606.

Jehan Lamarque, capp^{re}, décéda le 12^e Fevrier 1606.

Le mecredy, xxii^e Fevrier 1606, environ les x à xi heures du soir, les clerz de Mess^{rs} les Conseillers et procureurs chargèrent à coups d'espée les clerz de Mess^{rs} de Goufreteau et de Morin, si bien que le clerc du dit S^r de Morin, Cons^r et nommé Bernajoul eust un grand coup d'espée par l'estomac, audessoubtz du tetin droit. Il y en eust deux de prisonniers à savoir : Moutard, clerc de M^r Arnaud Lafargue, procureur, et celui de Courrant, aussi procureur, les autres ayant prins la fuite. Quelque temps après, ledit Bernajoul estant gary, on fit eslargir les dits prisonniers, et n'en fut autre chose.

Le Piquagnon,² mourust le xxviii^e Fevrier 1606.

Mess^{rs} les Auditeurs de la Chambre des Comptes de Nérac envoyèrent le tableau (où estoit peint la figure de Nostre-Dame) à Mons^r le Mareschal d'Ornano, à Agen, le lundy xxvii^e Fevrier 1606. Le dit tableau fut prins et livré du Cabinet du Chateau de Nérac où il avoit

en France par les Italiens. Voyez dans cet auteur comment il se pratiquait d'abord. — M. Littré cite, sous le mot *Blanque*, le vers de la satire III de Mathurin Regnier :

Ainsi qu'en une blanque où p. r. hasard on tire,

et il donne du mot cette étymologie : « *Bianca*, ainsi dite de *bianco*, blanc, parce que les billets blancs y sont plus nombreux que les billets noirs. »

¹ Inscrit avec cette qualité au livre des tailles de 1599, P. Marcadieu. Les apothicaires sont nombreux et jouent un grand rôle à cette époque. Faut-il s'en étonner quand, à l'inventaire des Archives de la Chambre des comptes de Pau et Nérac, page 280, on trouve un *paiement de 42,000 livres à Laline, apothicaire de Henri IV.*

² Un surnom, sans doute, comme on en donnait tant à cette époque.

demeuré fort long temps. Il agréa fort au dit Seigneur Mareschal, à cause de son excellente beauté.¹

M^e Jehan Matisson, principal du collège de Nérac, fit une harangue en la maison de ville, devant tous les Mess^{rs} de la Cour et Chambre et autres, en grand nombre, estant Mons^r le Président d'Espagnet en exercice. Ce fut le mercredi xv^e mars 1606. De la quelle il rapporta beaucoup de louange comme aussi de toutes les autres qu'il avoit faites au paravant.

Peyrou Dulin, M^e masson, mourust le samedi, ix^e Avril 1606.

Le dit jour ix^e Avril 1606, M^r Pierre Roy Lieut^e G^{al} d'Albret au siège de Nérac ayant voulu fère prendre au corps M^r Gaixiot de Mazellières, réformateur du domaine d'Albret,² envoya un sergent, avec plusieurs recors au logis de Mons^r Le Président Feydeau, où se tient la Vefve de feu M^r François Labroue,³ et ce, en l'absence du dit sieur de Feydeau qui estoit entré en la Chambre pour des procès de Commissaires; mais ayant esté averty que le dit sergent et recors faisoient du désordre en son dit logis et qu'ilz commençoient à vouloir

¹ Qu'est devenu ce tableau d'une *excellente beauté*? Nous ne voyons pas figurer la Madone, donnée en 1606 au maréchal d'Ornano, dans l'*Inventaire des meubles du château de Nérac* dressé le 19 août 1598 et publié par M. Tamizey de Larroque en 1867. On n'y mentionne que des tableaux dont le signalement ne correspond point à celui que nous venons de lire. Rappelons que le tableau envoyé au maréchal d'Ornano par les Auditeurs de la Chambre des comptes de Nérac n'était qu'un à-compte, et que, par brevet du 6 août de la même année, Henri IV lui donna tous les meubles et toutes les armes du cabinet du château de Nérac, à l'exception des tapisseries. Voir, en tête de l'*Inventaire* ci-dessus mentionné, la reproduction du brevet.

² Les Réformateurs du domaine d'Albret, en 1606, continuaient l'œuvre entreprise au commencement du siècle précédent par Henri d'Albret, roi de Navarre, ou tout au moins veillaient à l'exécution des contrats payés en 1532. Il existe encore un *Registre des affusements faictz par les Commissions deputéz à la Réformation du dommayne du Roy de Navarre, sire d'Albret, et receuz par Jehan Le Roux, notaire à Castelgeloux*. Ces baux notariés portent la date de 1532.

³ Déjà cité comme inscrit au livre des tailles de 1599, P. Marcadieu. Habituait la maison qui porte encore son nom.

forcer les portes pour trouver le dit de Mazellières qui estoit dans icelly, il sortit de la dite Chambre et s'en alla au dit logis où il trouva le dit sergent le quel, après plusieurs parolles et remonstrances à luy faites d'avoir esté si hardy que d'aller fouilher dans son logis sans le respecter, il commanda de le mener dans la Conciergerie et prisons de la Cour, ce qui fut fait. Le dit S^r du Roy, lieutenant, alla parler aussi à luy, tout sur l'heure, avec lequel aussi il y eust plusieurs propos picquans de ce que il l'avoit si peu respecté que d'envoyer dans sa maison pour fère prendre un homme. Enfin, après tous ces discours où estoient aussi Mess^{rs} de Brassay et Dulong, consuls, et grand nombre d'habitans, le dit S^r de Feydeau s'en retourna à la dite Chambre fère sa plainte. Sur quoy, fut ordonné qu'a la dilligence du Procureur G^{al} du Roy, information seroit faite des excès et irrévérence prétendue avoir esté faite par le dit sieur de Feydeau, et, à ces fins, furent députés Commiss^{rs}. Mess^{rs} de Thibault et de Gachon, Cons^{rs} en la dite Cour pour procéder à la faction de la dite information qui, tout incontinent, fut commencée. Ayant esté ouy plusieurs tesmoins, finalement, les dits sieurs du Croy et de Mazellières ayant accordé tous leurs différends moyennant iiii livres que le dit Mazelières lui donna, on fit eslargir soubz caution le dit sergent ayant trempé environ un mois ou cinq semaines dans la dite prison de la Cour.

François Rieutort,¹ M^e chirurgien de Nérac, mourust le lundy xvii^e Avril 1606.

Le petit fils de Pierre de Lansac, S^r de Roquetaillade² fut reçu Sénéchal d'Albret, dans l'auditoire de la ville de Nérac, le mereredy xiii^e Avril 1606. Et ce, nonobstant l'opposition formée par le S^r de

¹ On ne trouve qu'un Pierre Rieutort, *sirurgien*, inscrit au livre des tailles de 1599. *Portal du Pont*.

² *Roquetaillade*. — Voir l'histoire et la description du beau château de Roquetaillade (Gironde), tour à tour possédé par les La Motte, les Lansac, les Laborie de Primet et les Mauvezin, dans *la Guienne militaire* (t. I, p. 16). M. Léo [Drouyn y a donné (p. 14) sur les Lansac une note généalogique rédigée d'après des papiers de famille par M. Henri de Mauvezin.

Favas, et sans préjudice d'icelle, estant le dit sieur renvoyé devers le Roy pour se pourvoir ainsi qu'il avisera.

Frédéric Hansel, mourust le lundy, premier de May 1606.

Le dimanche xiii^e du mois de Mai 1606, la rivière de Bayse fut grandement desbordée, ayant creu tout le dit jour jusques à minuiet. Elle entra fort avant dans la ville et montoit trois pans pardessus le pont levis du portanet.¹ Elle monta pardessus les barriques de mon chay, près le Molin,² environ deux pans. Elle demeura tout le lendemain xv^e a s'abaisser.

La femme de Baret, lou cardaire,³ fort vieille, mourust le xviii^e May 1606.

Marie de Chastelet, Vefve à Mons^r de Saint-Hilère, Ministre, en son vivant, de l'église de Nérac, mourust le mardy vi^e Juing 1606.

Catherine de Beaupuy, Vefve de François Cortiou, dit Beau fils,⁴ âgée de quatre vingz ans, mourust le xvii^e Juin 1606.

(A continuer.)

¹ Il y avait deux pont-levis au château, celui qui reliait les terrasses au pont de pierre conduisant à la Garonne, et celui qui, à la façade, était jeté sur le fossé et menait à la porte d'entrée flanquée de deux grosses tours basses. De quel pont levis parle le chroniqueur en le désignant sous le nom de *Pont-levis du Portanet*, c'est-à-dire de la petite porte? Il est probable, les fossés ayant une profondeur de 40 pieds, qu'il s'agit ici du pont-levis de la porte d'entrée du château, qui devait être petite et écrasée en raison de son ancienneté.

² Ce chai n'était autre que la maison occupée aujourd'hui par la famille Perrière.

³ Baret a déjà été cité comme figurant au livre des tailles de 1599. *Cardayre*, signifie cardeur de laine.

⁴ Inscrit au livre des tailles de 1599. *P. Marcadieu*.

NOTES HISTORIQUES

SUR DES

MONUMENTS FÉODaux OU RELIGIEUX

DU DÉPARTEMENT DE LOT-ET-GARONNE.¹

(Suite)

XI

MM. DE MAZELLIÈRE, LETTRES DU ROI HENRI IV, ETC.
HONNEURS DE LA COUR.

Deux personnages de la maison de Mazellière sont restés inconnus à M. J.-F. Samazeuilh. Je vais réparer cette omission de la *Biographie de l'arrondissement de Nérac* ; je le constate avec une certaine fierté, parce qu'il est rare pour les renseignements historiques de cet arrondissement, d'avoir à glaner après M. Samazeuilh, mon ancien et bienveillant collègue à la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen.

On se rappelle que Jean II de Mazellière devint en 1601, seigneur de Douazan (voir p. 284).

Le 27 avril 1623, « noble Barthélemy de Mazellière, écuyer, sieur de la maison noble de Douazan, » fils de Jean (II) et d'Anne de

¹ Voir page 277. — 1880.

Frère, épouse devant Bernin, notaire royal à Nérac, Jeanne de Sorbiers, fille de noble Benjamin de Sorbiers, écuyer, seigneur de La Tourrasse, et de damoiselle Angélique de Galard de Terraube (celle-ci fille de messire Bertrand de Galard, seigneur baron de Terraube, et de dame Diane de Lusignan). Deux jours après, dans sa maison, à Nérac, et devant le même notaire, il reconnaît « avoir reçu en déduction de la somme de six mil livres de dot à Jeanne de Sorbiers, damoiselle sa fiancée, constituée par leur contrat de mariage. . . . » savoir est la somme de trois mil cent livres en pistolles, pistoletz d'or et de poix (poids), quartz escu et autre bonne monnoye. due à la dicte damoiselle Angélique de Galard par noble Henry de Galard, seigneur de Terraube, son frère. » (*Copie authentique, signée Bernin, notaire*).

Il est démontré par un très grand nombre d'actes authentiques mis sous mes yeux, qu'Angélique de Galard de Terraube, mère de la future ou de la nouvelle mariée, était l'épouse de *Benjamin* de Sorbiers, seigneur de la Tourrasse, et non de *Pierre*, comme Witon de Saint-Allais l'a écrit par erreur dans le *Nobiliaire Universel de France*, tom. XV, p. 313.

Benjamin I^{er} de Mazellière, seigneur de Douazan, capitaine au régiment de Royal-Vaisseaux, fils de Barthelemi et petit-fils du capitaine Jean II, a reçu au baptême le prénom de Benjamin, de son grand-père maternel. Voilà les deux personnages Barthélemi et Benjamin I^{er} de Mazellière qui n'étaient pas connus de J.-F. Samazeuilh.

Jean-Bernard de Mazellière, seigneur de Douazan, fils de Benjamin I^{er}, épouse sa parente Jeanne Le Sage de Salles, fille de défunt messire Joseph Le Sage, écuyer, seigneur de Salles et de dame Anne de Mazellière cette dernière sœur de Josias dont il est parlé dans la citation suivante). Je crois utile, en effet, à cause du grand nombre de membres de la famille de Mazellière qui s'y trouvent nommés avec l'indication des degrés de parenté, de reproduire ici l'analyse exacte d'un acte authentique mis sous mes yeux.

Messire Arnaud de La Devèze, écuyer, seigneur de Charrin, assisté de noble Marc-Antoine de La Devèze, son frère (marié à Marsolan, 1^{er} juillet 1721), épouse, le 30 décembre 1726, au château de Nérac, par devant Casteran, notaire, demoiselle Anne de La Mazellière, fille de messire Josias de La Mazellière, écuyer, seigneur de Réaup,

chevalier de Saint-Louis, brigadier des armées du roi ; commandant et lieutenant pour le roi du château trompette et fort de la ville de Bordeaux, et de défunte dame Suzanne de Pédesclaux. Le futur époux agit du consentement de dame Gabrielle de Bazignan, sa mère, veuve de noble Joseph de La Devèze, écuyer, seigneur de Charrin, représentée par Josué de Mathisson, seigneur de Lescont. La future épouse procède de l'avis et consentement dudit seigneur son père ;

Messire Paul de La Mazellière Réaup, son frère ;

Messire Daniel de la Mazellière, écuyer, seigneur de La Mazellière, conseiller du roi, ancien lieutenant général et gouverneur d'Albret, son oncle ;

Dame Anne de La Mazellière, veuve de messire Joseph Le Sage, écuyer, seigneur de Salles ; sa tante (voir la Note A, insérée à la fin de l'article) ;

Messire Joseph de Brisac, écuyer, seigneur de Hordosse et d'Audiran, son oncle ;

Messire Joseph de La Mazellière, écuyer, conseiller du roi, lieutenant général d'Albret, son cousin germain, et dame Marie de Besolles, épouse de ce dernier ;

Messire Paulin Le Sage, écuyer, seigneur de Salles, son cousin germain ;

Messires André et Jacques de Brisac, frères, écuyers, capitaines au régiment royal des Vaisseaux, ses cousins germains ;

Messire Paul de La Mazellière, capitaine sous-lieutenant du colonel et général ; et messire Paul de La Mazellière d'Estillac, lieutenant de cavalerie au régiment de Turenne, ses cousins germains ;

Messire Jean-Bernard de La Mazellière, écuyer, seigneur de Douazan, son cousin ; noble Jacques de La Mude, son ami, et autres parents et amis (*Archives du château de Charrin*).

Benjamin II de Mazellière, né en 1712, fils aîné de Jean-Bernard, épouse, en 1749, Jeanne de Pédesclaux, fille de Pierre et de Jeanne de Galard de Balarin. Il a été maire de Nérac. Il est qualifié seigneur comte de Douazan dans son acte de décès du 3 avril 1784.¹

¹ Jean-Bernard de Mazellière, mort avant l'année 1754, avait laissé trois fils : Benjamin II, Paulin et Joseph.

PREUVES POUR MONTER DANS LES CARROSSES DU ROI.

QUESTION D'ORIGINE.

Joseph-Denis, comte de Mazellière, fils aîné de Benjamin II, et de Jeanne de Pèdesclaux, est né à Nérac, le 1^{er} février 1750. Capitaine au régiment Royal-Picardie, cavalerie, puis colonel du régiment Royal-Champagne, cavalerie, chevalier de Saint-Louis et de Saint-Jean de Jérusalem (Malte), il a été créé maréchal de camp par ordonnance royale du 5 décembre 1815, qui le qualifie ancien colone'.

Etant à Paris, il reçoit les lettres ou les billets suivants, dont j'ai les originaux sous les yeux.

« Madame de Chimay a l'honneur de vous prévenir, Monsieur, qu'il y a bal chez la Reine tous les mercredis à cinq heures.

« On est habillé comme on le juge à propos pourvu qu'il n'y ait ni or ni argent. »

4^o Benjamin II, maire de Nérac, mort en 1784, qualifié seigneur comte de Douazan. Il laisse de Jeanne de Pèdesclaux :

A. Joseph-Denis, comte de Mazellière, qui est monté dans les carrosses du roi :

B. Joseph-Imbert, né à Nérac le 31 juin 1754, chevalier de Malte avant la révolution, mort au château de Balarin, sans laisser de postérité de Pierre-Clotilde-Joséphine de Castillon, son épouse, morte le 42 avril 1845 ;

C. Jeanne de Mazellière, mariée en 1769 à Philippe-Ignace, comte de Galard, frère de Joseph, marquis de L'Isle-Bozon.

2^o Paulin, qualifié chevalier de Douazan, ancien capitaine de grenadiers, mort le 23 septembre 1774, sans laisser d'enfant de son mariage contracté le 17 août 1773 avec dame Jeanne de Tressos, veuve de noble Giraud de Lagarde, chevalier de Saint-Louis ;

3^o Joseph de Mazellière Douazan, qualifié chevalier de Saint-Louis, ancien capitaine au régiment de Dauphiné, dans son acte de décès du premier septembre 1779.

Le billet, cacheté avec de la cire rouge est adressé : « A Monsieur
• Monsieur le comte de Masselière chez monsieur le comte de Mon-
• teaut, près Saint Roch, rue Saint-Honoré, Paris. »

*(Original en papier faisant partie des archives de M l'abbé Jules
de Carsalade du Pont, curé de Mont-d'Astarac, Gers.)*

La princesse de Chimay qui écrit cette lettre, en qualité de dame d'honneur de la reine Marie-Antoinette (charge qu'elle a occupée de 1775 jusques à la Révolution), est Laure-Auguste de Fitz-James, fille de Charles de Fitz-James, duc de Fitz-James, pair et maréchal de France, chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit, et de Victoire-Louise Sophie Goyon de Matignon. Elle avait épousé, le 25 septembre 1762, Philippe-Gabriel-Maurice-Joseph d'Alsace d'Hénin Liétard, né le 12 septembre 1736, prince de Chimay et du Saint-Empire depuis la mort de son frère aîné.¹

Les fêtes se succédaient alors à Paris, plus encore que de nos jours. Voici un billet d'invitation envoyé par une princesse de la mai-

¹ Ce prince de Chimay était, en outre, comte de Beaumont, marquis de La Verre et de Flessingues, baron de Liedekerke et d'Anderlew, de Commines et de Hallewin, de Senseilles, Eclaibes, Etrœung, vicomte de Lambeck et de Grand-Reng, seigneur de la terre et pairie d'Avesnes, etc., premier pair des comtés de Hainault et de Namur, grand d'Espagne de la première classe, chevalier de la Toison d'or, brigadier d'infanterie des armées du roi, etc. Il est mort le 24 juillet 1804, sans postérité.

Il était le second fils d'Alexandre-Gabriel-Joseph d'Alsace d'Hénin Liétard, prince, comte et marquis des mêmes lieux, chevalier de la Toison d'or, grand d'Espagne de la première classe, etc, général, feld-maréchal, lieutenant des armées de Sa Majesté la reine de Hongrie et de Bohème, et de Gabrielle-Françoise de Beauvau-Craon, princesse du Saint-Empire, mariés en 1725.

Le prince de Chimay étant mort le dernier mâle de sa branche, la principauté de Chimay advint à l'aînée de ses quatre sœurs Anne-Gabrielle d'Alsace d'Hénin Liétard, mariée le 26 octobre 1750 à Victor-Maurice de Riquet, comte de Caraman, lieutenant-général des armées du roi, grand-croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, lieutenant-général de la province de Languedoc, puis commandant en chef en Provence, mort en 1806.

Depuis 1804, le titre de prince de Chimay appartient à l'une des branches de la maison de Riquet de Caraman.

son d'Orléans, Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon Penthièvre, duchesse de Chartres, femme de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, duc de Chartres avant d'être duc d'Orléans (nommé Philippe-Egalité par la commune de Paris, le 15 septembre 1792, mort sur l'échafaud le 6 novembre 1793).

« Madame la duchesse de Chartres prie Monsieur le comte de Masselière de vouloir bien venir au bal qu'elle donnera le jeudi gras et d'y arriver avant minuit. »

Il est adressé à : « Monsieur le comte de Masselière, hôtel de Candic, rue des Bons-Enfants. »

(Original en papier, mêmes archives.)

La rédaction de ce billet d'invitation est à peu près la même que celle des invitations actuelles de même nature. Les deux billets d'invitation ne portent pas de date. Ils sont peut-être postérieurs au fait dont je vais parler.

Le comte de Mazellière désire monter dans les carrosses du roi. Fortunée-Marie d'Est, comtesse de La Marche, née le 24 novembre 1731, fille de François Marie d'Est, et de Charlotte-Aglæ d'Orléans, duc et duchesse de Modène, était devenue princesse de Conti par suite de son mariage contracté le 7 février 1759 avec Louis-François-Joséph de Bourbon, né le 1^{er} septembre 1734, fils de Louis-François de Bourbon, prince de Conti, et de Louise-Diane d'Orléans. Peu au courant des règles à suivre pour obtenir les honneurs de la Cour, la princesse de Conti écrit une lettre dans l'intérêt du comte de Mazellière. Voici la réponse de M. le duc de Coigny, premier écuyer de la maison du roi.

« A Versailles.

« MADAME,

« Votre altesse doit être bien sûre de l'empressement que je mettrois à exécuter ses ordres et du plaisir que j'aurois de pouvoir être de quelque utilité à M. le comte de Masselière, si cela m'étoit possible. Le Roy ne veut recevoir aucun memoir particulier qu'il n'ait eu la sanction de M. Cherin. Lorsque ce genealogiste me les envoie, je les remets à Sa Majesté qui ensuite les garde plus ou moins longtemps, et se détermine à refuser ou accepter, selon sa volonté, je n'ay que

le droit de presentation. Si votre altesse l'ordonne j'écrirai à M. Cherin, pour faire le plus tôt possible le memoir pour M. le comte de Masselliere, c'est la forme que le Roy m'a ordonné de suivre, et dont je ne peux m'écarter. Je suis au desespoir que cette formalité m'empêche de proposer sur le champ au Roy, M. de Masselliere, si votre altesse le desire je remettrai sa lettre à Sa Majesté. Je n'ay pas osé le faire sans y être autorisé, j'ay l'honneur de luy renvoyer le memoir, ne pouvant en faire aucun usage.

« Je suis avec respect,

« Madame,

De son altesse,

Le très humble et très obeissant serviteur,

LE DUC DE COIGNY.¹ »

(Original en papier, mêmes archives de M. de Carsalade).

Madame la princesse de Conti, mieux instruite de la marche à suivre, envoie au comte de Mazellière la réponse de M. le duc de Coigny. Elle y joint cette petite lettre :

« Le dimanche.

« Voicy, Monsieur, la réponse de M. le duc de Coigny a laquelle je ne repliquerai point que vous ne m'ayez mandé ce que vous desirez a cet egard. Je vous prie de me la renvoyer au plus tôt et vous conseille de remettre promptement à M. Cherin les titres nécessaires, afin qu'il puisse donner sa sanction que le Roy exige, et sans laquelle

¹ Henri de Franquetot, duc de Coigny en 1756, commandeur du Saint-Esprit en 1777, lieutenant général en 1780, pair de France en 1787 par l'érection du duché de Coigny en pairie. De nouveau pair de France en 1814, gouverneur de l'hôtel des Invalides en 1816 et maréchal de France, mort en 1821. Il était petit-fils d'un autre maréchal de France, François de Franquetot, comte de Coigny, créé duc de Coigny par lettres patentes de février 1747, enregistrées le 18 avril suivant. Ce premier maréchal de Coigny obtint les honneurs de la Cour en 1754, et se démit, deux ans après, des fonctions de gouverneur de la ville de Caen et du titre de duc en faveur de son petit-fils Henri, qui fut le second maréchal de sa famille.

vous voyez qu'il est impossible de monter dans les carrosses de Sa Majesté. Soyez persuadé de l'intérêt que je mettrai encore dans cette affaire et de doutez pas, Monsieur, de toute l'estime que j'ai pour vous.

« FORTUNÉE D'EST. »

(Original en papier, mêmes archives).

Une dernière lettre courte, mais fort importante, constate que les démarches de M. de Mazellière avaient été couronnées de succès.

« A Paris, le 29 avril 1780.

« J'ai l'honneur de vous prévenir, Monsieur, que le Roy a bien voulu vous accepter pour monter dans ses carrosses. j'aurai celui de vous indiquer le jour où je pourrai vous donner des chevaux pour faire votre début, j'ai l'honneur d'être avec un parfait et sincère attachement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

« LE DUC DE COIGNY. »

Au bas de la page est écrit : « A M. le m^{re} de La Mazellière. »

(Original en papier, mêmes archives de M. l'abbé de Carsalade du Pont.)

Le comte de Mazellière est admis à monter dans les carrosses du roi, il a les honneurs de la Cour. Le fait ne peut être révoqué en doute ; il est positif et officiel.

Comment l'expliquer ? que c'est-il passé ? Faut-il en conclure que le comte de Mazellière est de race chevaleresque et qu'il a prouvé devant M. Cherin, généalogiste des ordres du roi, sa filiation et sa noblesse depuis l'année 1400 inclusivement, par titres originaux et successifs, sans qu'on ait découvert aucun principe d'anoblissement ?

Examinons.

Rendons-nous compte d'abord des règlements à cet égard.

« HONNEURS DE LA COUR. — On appelait ainsi, avant la Révolution, l'avantage honorable d'être admis aux *cercles de la Cour*, aux *bals de la reine*, à la *chasse du roi*, de *monter dans les carrosses de Sa Majesté*, afin de coopérer, par un grand luxe, à l'éclat qui doit nécessairement environner le trône d'un souverain. . .

« des règlements émanés du trône établirent que pour être admis aux honneurs de la Cour, il fallait faire preuve d'une noblesse pure et chevaleresque, dès l'année 1400 inclusivement, et par titres originaux et successifs..... Il est de règle, d'usage, en fait de noblesse, que si on découvrait l'origine de cette noblesse, elle n'aurait plus le même mérite. C'est un travers d'esprit, je l'avoue.....

« Ainsi donc, pour que la noblesse soit pure, chevaleresque, ancienne, il faut qu'on ne puisse pas prouver qu'elle ait eu un commencement..... Or, les familles d'origine chevaleresque disent avoir commencé avec la monarchie, et avoir formé, dès ses premiers temps, l'élite des familles de la nation et la force des souverains qui nous ont gouverné... »

« Le roi avait ordonné que dès qu'on découvrirait un principe d'anoblissement, la famille serait *rejetée*... » (*Dictionn. universel de la noblesse de France, par M. de Courcelles, 1^{re} série, tom. I, p. 366, 367.*)

Toutes ces questions, autrefois très émouvantes pour les familles, sont aujourd'hui trop éloignées de nous, et trop indifférentes pour être étudiées avec soin. On ne les connaît en général que d'une manière tout à fait superficielle. Trois ou quatre idées seulement ont survécu et sont restées un peu vagues dans les esprits. Pour avoir les honneurs de la cour, il fallait :

- 1° Être de *race chevaleresque* ;
- 2° Avoir *prouvé* devant le généalogiste des ordres du roi, sa filiation et sa noblesse *depuis l'année 1400* ;
- 3° Avoir fourni *trois titres sur chacun des degrés* de la famille ;
- 4° N'avoir produit que des *titres originaux* et non des arrêts du Conseil ou cours souveraines, ou des jugements rendus par des commissaires. ¹

¹ « *Déclaration ou règlement* approuvé par le roi, le 17 avril 1760, concernant les présentations des femmes à la cour.

« A l'avenir, nulle femme ne sera présentée à Sa Majesté, qu'elle n'ait préalablement produit devant le généalogiste de ses ordres, trois titres sur chacun des degrés de la famille de son époux, tels que contrat de mariage,

Nous verrons que ces conditions, rigoureusement exécutées, auraient exclu le comte de Mazellière.

Ainsi, le principe était d'admettre aux *honneurs de la cour*, les familles de race chevaleresque, et d'en exclure les familles anoblies à une date quelconque. Le roi, dans le règlement de 1760, en excepte ceux qui ont des lettres d'anoblissement pour *services signalés* rendus à l'Etat ; ceux qui ont des charges de la couronne ou de sa maison, et les descendants mâles des chevaliers de ses ordres. *L'exclusion des familles anoblies* était la règle, à part telle ou telle exception.

« Cette mesure, ajoute M. de Courcelles, pouvait être non-seulement impolitique, mais encore injuste pour les familles plébiennes qui, par des services éclatants, avaient mérité d'être assimilées au corps de la noblesse.

testament, partage, acte de tutelle, donation, etc., par lesquels la filiation sera établie clairement depuis l'an 1400. Défend Sa Majesté audit généalogiste, d'admettre aucun des arrêts de son conseil, de ses cours supérieures, ni de jugements rendus par ses différents commissaires, lors de diverses recherches de noblesse faites dans le royaume, et de ne recevoir, par quelque considération que ce puisse être, que des originaux des titres de famille.

« Et voulant, à l'exemple des rois ses prédécesseurs, n'accorder qu'aux seules femmes de ceux qui sont issus d'une noblesse de race, l'honneur de lui être présentées, Sa Majesté enjoint également à son généalogiste de ne délivrer aucun certificat, lorsqu'il aura connaissance que la noblesse dont on voudra faire preuve, aura pris son principe dans l'exercice de quelque charge de robe, et d'autres semblables offices, ou par des lettres d'anoblissement, exceptant toutefois dans ce dernier cas, ceux dont de pareilles lettres auraient été accordées pour des services signalés rendus à l'Etat, se réservant au surplus d'excepter de cette règle, ceux qui seraient pourvus de charges de la couronne ou dans sa maison, et les descendants par mâles des chevaliers de ses ordres, lesquels seront seulement tenus de prouver leur jonction avec ceux qui auront été décorés desdits ordres. »

« NOTA. — Ce règlement est le même que celui qui concerne la preuve des hommes qui aspirent aux honneurs de la cour. »

(*Abrégé chronologique d'Edits, concernant la noblesse. etc., par L.-N.-H. Chérin ; Dictionn. héraldique, par M. Charles Grandmaison, p. 1030.*)

« On ne fut pas longtemps à s'apercevoir de l'inconvenance et de l'injustice d'une pareille mesure; le roi lui-même, de son propre mouvement, atténua les rigueurs des dispositions de son règlement, le supprima même, et écrivit la lettre qui suit, à M. le duc d'Aumont, premier gentilhomme de sa chambre (voir au bas de la page, la lettre du roi).¹

M. de Courcelles donne à cette lettre la date du 9 juillet 1774, et l'attribue au roi Louis XV. Il y a là nécessairement une erreur, puisque le roi Louis XV est mort le 10 mai 1774. C'est probablement la

1774.

¹ « Mon cousin, j'ai vu les moyens que vous me proposez pour remédier aux abus qui se sont glissés dans les présentations à la cour. Je conviens avec vous, que c'est à la noblesse la plus distinguée à jouir des honneurs de la cour, mais je n'approuve pas les moyens que vous me proposez pour y parvenir.

« Je reconnais bien que le règlement de 1760 est mauvais; vous m'en proposez un autre qui est meilleur, mais qui, pourtant a ses inconvénients: il est beaucoup trop fort sur des choses qui sont fort susceptibles de faveur; outre cela, nous retomberions dans l'abus du règlement qui fait croire à tous ceux qui sont dans le cas d'être présentés, que c'est un déshonneur de ne pas l'être, et souvent il y a des raisons qui en empêchent; un gentilhomme peu riche vient manger son bien à la cour et fait des sottises, n'ayant pas eu une éducation convenable, quoique d'ailleurs étant d'une grande naissance. Outre cela, si l'on en excluait un mauvais sujet, la famille se croirait déshonorée, et quelque fois même, il y a des gens de moindre naissance qui se mettent dans le cas d'être présentés par de belles actions, et c'est un aiguillon pour eux.

« Par toutes ces raisons, voici ce que je règle :

« Le règlement de 1760 n'aura plus lieu ;

« Ceux qui voudront se faire présenter, s'adresseront au premier gentilhomme de la chambre d'année, qui me donnera le mémoire que j'examinerai et par qui je ferai faire réponse.

« Je veux bien que vous disiez dans le public qu'il n'y aura que des gens de naissance et de mœurs reconnues qui y seront admis, et pas si jeunes qu'avant. »

(*Dictionn. universel de la noblesse de France, par M. de Courcelles, 1^{re} série, tom. I, p. 368.*)

date de la lettre qui n'est pas exacte. Sous la réserve de cette observation, je continue :

« Cette lettre, dit M. de Courcelles, fait l'éloge de Louis XV. Il avoue que le règlement de 1760 est *mauvais*; qu'il laisse croire à tous ceux qui sont dans le cas d'être présentés, que c'est un *déshonneur* que de ne pas l'être, et oblige ainsi une foule de gentils-hommes à se ruiner, pour être présentés ou par l'effet de leur prétention. Il ajoute et reconnaît qu'il y a des gens de *moindre naissance* qui se mettent dans le cas d'arriver jusqu'au trône par *de nobles actions*, et que c'est un *aiguillon* pour eux.

« Louis XV, en pensant bien, craignait encore d'effaroucher ceux qui tenaient à l'ancien système; car il donne des ordres secrets, favorables aux familles de la nation, mais il veut qu'on dise *dans le public*, qu'il n'y aura que les *gens de naissance* qui seront admis à l'honneur de lui être présentés (*Dictionn. universel de la noblesse de France, par M. de Courcelles, 1^{re} série, 1820, tom. I, p. 366 à 369.*)

Les descendants des maréchaux de France, des grands officiers de la couronne, des ministres secrétaires d'Etat, contrôleurs généraux des finances, ambassadeurs, chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit jouissaient des honneurs de la cour, ainsi que leurs femmes, *sans être tenus à faire d'autres preuves* que celle de leur jonction à l'un des personnages sus mentionnés, parce que le règlement de 1760 ne pouvait être appliqué avec rigueur. Le roi se réserve par sa lettre de *juger personnellement* les Mémoires des prétendants aux honneurs de la cour.

Maintenant que nous sommes fixés sur les règlements relatifs à cette question, examinons le cas particulier de M. de Mazellière.

Le roi Louis XVI, en vertu de la lettre-règlement susmentionnée, *jugeait personnellement* s'il y avait lieu d'accorder ou de refuser les honneurs de la cour. Aussi, M. le duc de Coigny, écrit-il le 29 avril 1780, au comte de Mazellière : « J'ay l'honneur de vous prévenir, « Monsieur, que le Roy a bien voulu vous accepter pour monter dans « ses carrosses. »

Le comte de Mazellière est-il de race chevaleresque? Nullement.

A-t-il prouvé sa filiation et sa noblesse depuis l'année 1400 inclusivement ? Pas davantage.

« La famille de Mazellière est éteinte depuis une trentaine d'années (écrit en 1875, un homme érudit, connaissant la filiation des familles gasconnes, et en particulier de celle qui nous occupe), elle tirait son origine de Jean Mazellière, notaire à Nérac, vivant encore en 1504. » (*Lettre de M. P. Laplagne-Barris, écrite de Paris, le 4 mars 1875, à M. l'abbé Jules de Carsalade du Pont.*)

Le 2 août 1559, un autre Mazellière et Balsay, notaires royaux, retenaient dans le château de Nérac, en présence du roi et de la reine de Navarre, le contrat de mariage passé entre noble Charles de Bazon, gentilhomme desdites Majestés, gouverneur de Nérac, et damoiselle Gabrielle de Lard de Galard, dame baronne de Beaulens. (Voir ce que j'en ai dit à la page 84.)

Ce deuxième notaire était, je pense, Jacques de Mazellière, qui passe une transaction à Nérac, cinq ans plutôt, le 24 janvier 1554, avec son frère Jean I^{er} de Mazellière, qualifié écuyer et capitaine, transaction qui est la plus ancienne pièce produite par les descendants dudit capitaine, lorsqu'ils ont été maintenus dans leur noblesse le 20 août 1668, par Claude Pellot, intendant de Guienne (voir p. 281).

Ainsi, la famille de Mazellière n'est pas de race chevaleresque ; elle descend de Jean Mazellière, notaire à Nérac, et encore vivant sous le règne de Louis XII ; elle a dû être anoblie par le roi François I^{er}, et depuis lors, elle a produit une série d'hommes distingués par leur mérite et leur dévouement, occupé des charges élevées et de confiance, possédé des fiefs nobles et titrés, contracté des alliances directes avec les familles les plus nobles de la province, et, par des services éclatants, mérité de faire partie du corps de la noblesse.

C'est en considération de toutes ces circonstances, que le roi Louis XVI a eu raison d'accorder les honneurs de la cour au comte de Mazellière, bien que de famille anoblie, et non de race chevaleresque.

Je sais très bien que, selon l'expression vulgaire, l'appétit vient en mangeant, et qu'après être monté dans les carrosses du roi, le comte de Mazellière a voulu se rattacher à une maison de race chevaleresque incontestable et incontestée.

Il a choisi la maison de Coetquen, l'une des plus anciennes et des plus illustres de Bretagne, que l'on croit issue des comtes de Dinan, puinés de la maison d'Avaugour, sortie elle-même des ducs de Bretagne. Olivier, fils de Walon, et neveu paternel de Godefroy, comte de Dinan, était seigneur de Coetquen, bourg et ancienne châtellenie près Dinan, au diocèse de Dol. Il prit, selon son droit et la coutume de l'époque, le nom de son principal fief, et l'a transmis à ses descendants. Coetquen fut érigé en marquisat, par lettres du mois de juin 1575, registrées en la cour de Parlement, le 11 octobre de la même année, en faveur de Jean IV de Coetquen, lieutenant de roi en Bretagne, gouverneur de Saint-Malo, et qui fut aussi comte de Combourg, vicomte de Rouge, et baron de Vauruffier.

La maison de Coetquen porte pour armes : *bandé d'argent et de gueules*.

On voit qu'ils sont devenus marquis en 1575, deux ans après le mariage de Gaixiot de Mazellière, l'un des fils de Jean I^{er} de Mazellière, écuyer et capitaine. (Voir p. 281 la maintenue de noblesse du 20 août 1668.)

Je constate et ne cherche pas à justifier le désir de se rattacher à une ancienne race. Ce désir germe dans beaucoup de têtes, je le crois ; mais (que l'on me pardonne cette expression), la *soudure* d'une famille d'origine plébéïenne à une maison chevaleresque est bien plus difficile qu'on ne le croit en général. Un peu d'attention la fait toujours reconnaître.

Comment le comte de Mazellière, dont les ancêtres n'ont jamais porté ni le nom, ni les armes de Coetquen, a-t-il essayé de se rattacher à cette maison ?

Voici ce qu'on peut lire dans un livre, très bien fait d'ailleurs, mais rédigé pour le cas actuel *avec trop de confiance dans la sincérité de la famille sur le point de raccord ou de jonction* :

« Cette maison (de Coetquen), dont la tige principale subsiste encore en Bretagne, a formé diverses branches, dont une entre autres vint s'établir dans la province de Guienne vers la fin du xvi^e siècle. Nous allons en donner la filiation sur les preuves faites au Cabinet des Ordres du Roi, pardevant M. Chérin, en vertu desquelles le chef de

cette branche a été admis à jouir des honneurs de la cour, le 2 (lisez 29) avril 1780.

« I. — Jean Malo de Coetquen, marquis de La Masellière, du chef de sa femme Charlotte de La Mazellière, qu'il avait épousée par contrat du 25 janvier 1500, eut deux fils ; l'ainé continua la branche aînée en Bretagne, et le second, Jean de Coetquen, fut l'auteur d'une branche établie en Guienne, à laquelle il transmit les noms et armes de La Mazellière, du chef de sa mère.

« II. — Jean de La Masellière, premier du nom, fils puîné de Jean Malo de Coetquen..... s'allia avec demoiselle Isabeau de Forcès... par contrat du 1^{er} mars 1540. Il en eut quatre fils (Odet, Jean II, Gaixiot Bertrand) » (*Nobil. Universel de France, par M. Witon de Saint-Allais, 1848, tom. XV, p. 312 et 313*).

Le comte de Mazellière a pu et dû faire dès preuves devant Chérin, généalogiste des ordres du roi, jusques et y compris Jean I^{er} de Mazellière, écuyer et capitaine, qui passe une transaction avec son frère Jacques de Mazellière, le 24 janvier 1554, absolument comme Paul de Mazellière, lieutenant général au siège présidial d'Albret, seigneur de Mazellière, puis baron d'Espiens, avait fait devant Claude Pellot, intendant de Guienne, pour être maintenu dans sa noblesse le 20 août 1668. Mais Chérin, cet homme si clairvoyant et si intègre, connaissant parfaitement la filiation de toutes les maisons chevaleresques, n'a pu constater dans un rapport au roi, que Jean I de Mazellière (père d'Odet, Jean II. Gaixiot et Bertrand) était le second fils de Jean Malo de Coetquen, marquis de La Mazellière, et de Charlotte de La Mazellière, mariés par contrat du 25 janvier 1500. Il n'a pu le constater, dis-je :

1^o Parce que cela n'est pas vrai ;

2^o Parce que Jean Malo de Coetquen n'était pas, vers 1500, marquis de La Mazellière, terre dont le nom orthographié La Marzelière n'est entrée dans la maison de Coetquen, que six générations après, par l'alliance de Malo I^{er}, quatrième marquis de Coetquen, marié vers le milieu du XVII^e siècle avec Françoise Giffard de La Marzelière fille aînée de François de La Marzelière et de Françoise d'Harcourt ;

3^o Parce que Jean II, sire de Coetquen, seigneur de Vauruffier, chambellan du duc et grand-maitre de Bretagne, ambassadeur

extraordinaire en France, gouverneur de Dinan et de Dol en 1491, ne laissa que deux fils de son mariage avec Jacquemine de Tournemine : Raoul mort sans alliance, et Jean III, sire de Coetquen, seigneur de Vauruffier, etc., marié avec Hardouine de Surgères. De l'union de ces derniers naquit un fils unique, François, sire de Coetquen, etc., qui laissa de Françoise de Malestroit, dame d'Uzel, un seul fils Jean IV, premier marquis de Coetquen, au mois de juin 1575, et bizaïeul de Malo I^{er}, quatrième marquis de Coetquen (comte de Combourg, gouverneur de Saint-Malo, capitaine de la compagnie des gens d'armes du cardinal de Richelieu), marié avec Françoise Giffard de La Marzelière.

On voit que dans la filiation des sires de Coetquen, il n'y a pas de place pour le prétendu Jean Malo de Coetquen, marquis de La Maselière, marié le 25 janvier 1500 avec Charlotte de La Maselière, dame dudit lieu; ni pour leur second fils, Jean I^{er} de La Maselière, père d'Odet, Jean II, Gaixiot et Bertrand de La Mazelière.

Le comte de Mazellière, après le retour de l'émigration et au commencement de la Restauration (1818), fournit à Witon de Saint-Allais pour un article généalogique dans le *Nobiliaire universel de France* : 1^o Les preuves de noblesse faites par la famille de Mazellière, soit en 1668 devant Claude Pellot, intendant de Guienne, soit en 1870 devant Chérin, généalogiste des ordres du roi, remontées à Jean I^{er} de Mazellière, écuyer et capitaine en 1554 et 1573; 2^o La *pièce de soudure* reliant les Mazellière, de Nérac, aux Coetquens, de Bretagne (Jean Malo de Coetquen, marquis de La Mazellière, marié en 1500. Voilà pourquoi, rédigeant à Nérac (Guienne et Gascogne), il écrit qu'une branche de Coetquen, sous le nom de Mazellière, « *virt* s'établir dans la proviuce de Guienne » Witon de Saint-Allais, écrivant et imprimant à Paris, aurait écrit *alla* s'établir et non *vint*).

Witon de Saint-Allais accueillit cette filiation avec d'autant plus de confiance qu'elle lui venait d'un ancien gentilhomme admis en 1780 aux *honneurs de la cour*. Cela prouve qu'il est prudent de juger par soi-même, quelle que soit la provenance des assertions généalogiques.

CONCLUSIONS :

Les **MM.** de Mazellière ne sont pas de race chevaleresque.

Ils n'ont point prouvé, par actes authentiques, leur filiation et leur noblesse jusques à l'année 1400 ;

La première personne noble de la famille de Mazellière est Jean I^{er} de Mazellière, qualifié écuyer et capitaine en 1554 et 1573 ;

Il était fils ou petit-fils de Jean Mazellière, notaire à Nérac, et non de Jean Malo de Cotquen, marquis de la Maselière et de Charlotte de la Maselière, mariés en 1500 ;

Il était frère de Jacques de Mazellière, vivant l'an 1554, notaire à Nérac l'an 1559 ;

Les descendants dudit Jean I^{er} de Mazellière, écuyer et capitaine, ont rempli avec distinction des charges élevées et de confiance, contracté des alliances directes avec les plus grandes maisons de la province, possédé les fiefs de Douazan, de Mazellière, la baronnie d'Espiens, etc. ;

Ils ont été maintenus dans leur noblesse remontée à 1554 ;

Et l'un d'eux, le comte de Mazellière, fut admis en 1780, à monter dans les carrosses du roi.

NOTE A. voir p. 402.

Le château de Salles, dans lequel Anne de Mazellière était entrée en épousant Joseph Le Sage ; et d'où sortait Jeanne Le Sage de Salles, leur fille, pour épouser Jean Bernard de Mazellière, seigneur de Douazan, est très rapproché du château de Mazellière et situé comme lui entre les hauteurs d'Espiens et la pleine de Feugarolles.

Le 13 août 1461 (dix-huit mois avant de donner la Mothe de Brazalem en fief noble au capitaine Jean de Fages, voir p. 89), le noble et puissant prince Charles II, sire d'Albret, comte de Dreux et de Gaure, vicomte de Tartas, capital de Buch, etc. (fils de Charles I^{er}, sire d'Albret, connétable de France, mort à la bataille néfaste d'Azincourt, le vendredi 25 octobre 1415), donne la maison, les fiefs et les biens de Salles à noble Pierre de Boutet.

Un siècle plus tard, Anne de Boutet porte en dot à son époux noble Nicolas Le Sage, seigneur de Cornes, la maison noble de Salles en la juridiction de Lavardac, puis la lègue, par testament du 27 octobre 1609, à son fils noble Jean Le Sage.

Messire Joseph Le Sage, écuyer, seigneur de Salles en la juridiction de Lavardac, avait épousé Anne de Mazellière, fille de Paul de Mazellière, lieutenant-général d'Albret, maintenu dans sa noblesse le 20 août 1668, et sœur de Daniel II de Mazellière, seigneur dudit lieu, baron d'Espiens, lieutenant-général à Nérac, gouverneur d'Albret, et de Josias, seigneur de Réaup, brigadier des armées du roi, gouverneur et lieutenant pour le roi du château Trompette à Bordeaux, chevalier de Saint-Louis.

Devenue veuve, la même Anne de Mazellière, et son fils messire Paulin Le Sage, écuyer, seigneur de Salles, assistent le 30 décembre 1726, au contrat de mariage d'autre Anne de Mazellière, leur nièce et cousine germaine.

Les MM. Le Sage ont été seigneurs de Salles jusques à la Révolution.

Le château et la terre de Salles sont depuis un demi siècle la résidence et la propriété de M. Alexandre d'Angeros de Castelgaillard, marié en 1839, avec dame Marie-Françoise-Xavier-Pauline de Batz de Trenquelléon.

JULES DE BOURROUSSE DE LAFFORE.

(A continuer)



A MONSIEUR J.-M. LUZEL.

Monsieur et cher Confrère,

Voici Trois nouveaux contes populaires recueillis à Lectoure, comme ceux que je publiai en 1877. Ici, je ne donne pas le texte gascon; mais je l'ai colligé et traduit, comme toujours, avec la fidélité que mes compatriotes ont constatée.

C'est ainsi que je continue à préparer, par des publications partielles, le grand recueil des contes populaires de mon pays. J'arrive juste à temps pour sauver de l'oubli bien des choses qui méritent d'être conservées. Parmi ceux qui m'ont dicté ces trois récits, un seul survit maintenant. La mémoire et le goût des vieilles choses s'en vont. Peut-être les hommes de notre génération seront-ils les derniers témoins de ce passé qui nous échappe.

Vous me l'écriviez un jour :

*Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés.*

Hâtons-nous donc de recueillir ces précieux rameaux; vous, dans votre Bretagne armoricaine, moi dans mon pays de Gascongne. Mon simple titre de collecteur me met à l'aise, pour signaler aux érudits l'importance des trois contes que je donne aujourd'hui. Permettez-moi, Monsieur et cher Confrère, de vous les adresser, comme une faible preuve de toute l'estime et de toute la sympathie de

Votre dévoué serviteur,

Jean-François BLADÉ.

Agen, ce 21 octobre 1880.

TROIS CONTES POPULAIRES

RECUEILLIS A LECTOURE.

LE PRINCE DES SEPT VACHES D'OR.

Je sais un conte ¹

Il y avait une fois un prince, riche comme la mer, et encore plus généreux que riche. On l'appelait le Prince des Sept vaches d'or, parce qu'il avait réellement sept vaches d'or dans ses armes, peintes au-dessus de la porte principale de son château.

Chaque jour, le Prince des Sept vaches d'or faisait de grandes aumônes, en sortant de la messe. Chaque jour, il invitait à diner cent amis, qui s'en retournaient chargés de présents. Aussi, les pauvres et les invités lui disaient-ils partout et toujours :

— Prince des Sept vaches d'or, votre pareil est à naître. Pour vous, nous traverserions l'eau et le feu.

— Merci, mes amis.

Un soir que le prince était tout seul dans sa chambre, il vit entrer un jeune homme qui pleurait.

— Que demandes-tu, mon ami ? Pourquoi pleures-tu ainsi ?

— Prince des Sept vaches d'or, je vous demande un grand service, et j'ai bien raison de pleurer. — Depuis l'âge de sept ans, j'ai perdu mon père et ma mère ; mais les aumônes ne m'ont pas manqué, jusqu'à ce que j'ai été assez fort pour gagner ma vie. Je m'étais fait une maîtresse, belle comme le jour et sage comme une sainte. Dans un mois nous allions nous marier ; mais ma maîtresse est morte ce matin. Maintenant, j'ai fini de parler aux filles. Si je savais le latin,

¹ Raconté par Cadette Saint-Avit, du hameau de Cazeneuve, commune du Castéra-Lectourois, canton de Lectoure (Gers), et par Isidore Escarnot, de Bivès, canton de Saint-Clar (Gers). Les deux récits sont à peu près identiques.

pour comprendre ce qui est écrit dans le missel, je me ferais moine.
— Prince des Sept vaches d'or, vous êtes riche et aumônier. Donnez-moi cent écus¹ pour porter le deuil de ma maîtresse, et pour lui faire dire des messes.

— Mon ami, tu n'auras pas cent écus. Voici cent pistoles.² C'est à prendre ou à laisser.

— Prince des Sept vaches d'or, que le Bon Dieu et la Sainte-Vierge Marie vous paient votre charité.

Le jeune homme partit avec ses cent pistoles. Trois jours après, il revint, vêtu de deuil.

— Prince des Sept vaches d'or, vous m'avez fait un grand service. Si vous voulez, je vous servirai toute ma vie ; mais je ne veux pas de gages. C'est à prendre ou à laisser.

— Mon ami, je te prends à mon service. Tu n'auras pas de gages. On t'appellera le Valet noir, et tu auras un grand pouvoir sur tous les autres serviteurs du château.

Au bout d'un mois, le Valet noir savait mieux que personne les affaires de son maître, et il vint lui dire en secret :

— Prince des Sept vaches d'or, vous donnez et vous dépensez par-dessus vos moyens. Encore un an de cette vie, et je vous vois sur la paille.

— Valet noir, tu ne sais pas ce que tu dis. Je n'ai ni femme ni enfants, et mon bien durera plus que moi. Si par hasard j'étais sur la paille, mes amis ne me laisseraient manquer de rien.

— Prince des Sept vaches d'or, ne vous y fiez pas.

Le lendemain, pendant le dîner, le prince dit à ses invités :

— Êtes-vous mes amis ?

— Oui, Prince des Sept vaches d'or. Votre pareil est à naître. Pour vous, nous traverserions l'eau et le feu.

— Eh bien ! le Valet noir m'a dit de me méfier de vous.

¹ Cent petits écus de trois livres. Les grands étaient de six.

² La pistole valait dix livres. On compte encore, en Gascogne, par petits écus et pistoles.

— Le Valet noir est un insolent et une canaille. Il vous pille nuit et jour. Chassez-le.

Le prince chassa donc, comme un voleur, le Valet noir, qui lui avait réellement volé assez d'or et d'argent, pour acheter un beau moulin sur la rivière du Gers, et un château avec un bois et sept métairies. — Un an plus tard, le prince recevait la visite des huissiers et des recors. Il manda tous ses amis.

— Mes amis, vous me dites chaque jour : « Votre pareil est à naître. Pour vous, nous traverserions l'eau et le feu. » — Eh bien ! Je n'ai plus rien. Je suis sur la paille. Les huissiers et les recors me chassent de chez moi. Aidez-moi, selon vos moyens.

— Ah ! glorieux, tu t'es ruiné à faire l'aumône. Dis aux pauvres de t'aider.

Le prince sortit insulté par ses anciens amis. Sur la porte du château, les pauvres se mirent à crier :

— Bonjour, Prince de la Bourse-Plate. Tes valets nous refusaient un morceau de pain. Ils nous lâchaient tes chiens dans les jambes. Maintenant te voilà gueux. Tu t'es mis sur la paille à ribotter avec des fainéants et des gourmands. Mais il y a un Bon Dieu au ciel. Le Bon Dieu est juste, et tu es à l'aumône comme nous.

Tout cela ne dura guère. Le Valet noir arrivait au grand galop de son cheval, une barre de chêne à la main, avec une meute de chiens grands comme des taureaux.

— Hardi, mes chiens ! Css, css ! Mordez-les ! Tiens, ivrogne ! Tiens, cochon ! Tiens voleur ! Attrapez-cela, et mettez-y du sel.¹ Ah ! vous insultez le Prince des Sept vaches d'or ! Pan ! pan !

Et le Valet noir frappait à grand tour de bras sur les nobles, sur les bourgeois et sur les pauvres. Quand tout ce sale monde fut loin, il descendit de cheval et tira son berrêt.

— Prince des Sept vaches d'or, vous n'êtes plus ici chez vous.

¹ *Atrapo-t'acò, e bouto-t'i saù*, attrape cela, et mets-y du sel. Phrase ironique, à l'adresse des gens que l'on maltraite.

Montez sur ce cheval, qui vous portera au logement que je vous ai préparé.

— Je ne vais pas dans la maison d'un homme que j'ai chassé comme un voleur.

— Prince des Sept vaches d'or, je vous ai volé, c'est vrai. Mais c'était pour vous garder de quoi vivre, quand vous seriez sur la paille.

Le prince monta donc à cheval. Trois jours après, il était arrivé. Pendant sept ans, le Valet noir le servit, comme autrefois, sans vouloir de gages, et il ne lui vola plus un liard. Un soir, après souper, le prince le manda dans sa chambre.

— Valet noir, je suis content de toi, et je veux te dire un grand secret.

— Prince des Sept vaches d'or, je sais écouter, et je n'ai jamais passé pour bavard.

— Valet noir, si j'avais voulu, il y a longtemps que je serais redevenu encore plus riche qu'autrefois. Mais, sauf moi et toi, la terre n'est habitée que par la canaille. Voilà pourquoi je ne cherche plus d'amis, et pourquoi je ne fais plus d'aumônes. — Valet noir, je suis vieux. Dans un an, je serai sous terre. Avant de m'en aller, je veux t'apprendre le secret que les hommes de mon sang se léguaient de père en fils. Je veux t'apprendre à faire la flûte, à jouer l'air qui font sortir les Sept vaches d'or de terre, la nuit de la Saint-Jean, depuis minuit jusqu'au lever du soleil. Va-t'en seller deux chevaux à l'écurie ; prends une hachette, et viens m'appeler quand tout sera prêt.

Le Valet noir sortit, et revint un quart-d'heure après.

— Prince des Sept vaches d'or, tout est prêt.

Ils partirent au grand galop. C'était, un vendredi soir, le dernier de l'année. Il gelait fort, et le ciel noir était criblé d'étoiles. A minuit juste, les deux cavaliers arrivaient à un carrefour, où il y avait un cimetière, au bord d'une mare pleine de grands roseaux.

— Valet noir, si tu tiens à vivre, écoute moi bien, et fais de point en point tout ce que je vais te commander. — Tu vas descendre de cheval, prendre ta hachette, et couper ras de terre le plus grand de ces roseaux. Le roseau se défendra comme il pourra. Par trois fois, il changera de forme, et te fera voir des choses qui ne sont pas. N'y

prends pas garde, et fais ton travail. Songe bien que tu n'as que trois coups à donner. Si, au troisième, le roseau n'est pas à bas, la terre t'avallera tout vif.

— Prince des Sept vaches d'or, vous serez obéi.

Quand le roseau vit que le Valet noir levait sa hachette pour le premier coup, il se changea en grand serpent à sept têtes.

Mais le Valet noir se méfiait, et il frappa sans peur ni crainte.

Quand le roseau vit que le Valet noir relevait sa hachette pour le second coup, il se changea en petit enfant qui vient de naître, et qui n'est pas encore baptisé.

Mais le Valet noir se méfiait, et il frappa sans peur ni crainte.

Quand le roseau vit que le Valet noir relevait sa hachette pour le troisième coup, il se changea en jeune fille, pareille à la maîtresse morte du Valet noir.

Alors le pauvre homme se mit à trembler comme la feuille. Mais il se souvint de ce que le prince lui avait dit, et il frappa sans peur ni crainte.

— Prince des Sept vaches d'or, le roseau est à bas.

— Coupe s-en de quoi faire une flûte, et partons.

En rentrant au château, le prince dit :

— Valet noir, chaque nuit, quand les gens du château seront endormis, tu viendras dans ma chambre, et je t'enseignerai l'air qui ne peut être joué que sur la flûte que tu feras avec ce roseau.

Ce qui fut dit fut fait. — Le matin de la St-Jean venu, le prince dit :

— Valet noir, ce soir, quand tous les gens du château dormiront, prends la flûte, deux grands chaudrons, sept sacs en bonne toile de chanvre, et ne manque pas de te trouver, avant minuit, au bord du Gers, dans la prairie qui est au-dessus de mon moulin.

A l'heure convenue, tous deux étaient à l'endroit marqué. Quand les étoiles marquèrent minuit, le prince dit :

— Valet noir, joue de la flûte.

Le Valet noir obéit. Aussitôt, sept grandes vaches d'or sortirent de terre. Elles vinrent saluer le prince, et se mirent à paître au clair de la lune.

— Valet noir, prends une vache, moi l'autre, et trayons-les chacun dans un chaudron. Après celles-là, ce sera le tour des autres.

Une heure après, les deux chaudrons étaient pleins de lait, qui se changea aussitôt en doubles louis d'or, et en quadruples d'Espagne. Le prince en remplit deux sacs de bonne toile de chanvre, et les noya dans le Gers.

Après les deux premières vaches, ce fut le tour des cinq autres. Avant le lever du soleil, les sept vaches d'or étaient rentrées sous terre, et cinq autres sacs de doubles louis d'or et de quadruples d'Espagne étaient aussi noyés dans le Gers.

— Valet noir, tu sais où sont les sept sacs. Je te les donne. Pêche, les à ton loisir, et prends garde que nul ne te voie. Chaque année, tu pourras ainsi recommencer ta récolte. Maintenant, rentrons au château.

Un mois après la Saint-Jean, le Prince des Sept vaches d'or était mort. Le Valet noir n'épargna rien pour l'enterrement, ni pour les messes hautes et basses. Cela fait, il partit pour le pays où le prince s'était mis sur le paille, à combler ses amis de diners et de présents et à faire de grandes aumônes. Une heure après la venue du Valet noir, le tambour du village criait partout :

— Ran plan plan, ran plan plan, ran plan plan. Vous êtes prévenus que le Prince des Sept vaches d'or est mort. Il était devenu plus riche que jamais, et le Valet noir est son héritier. Pour obéir à ce que le prince lui a dit, l'héritier comptera mille pistoles à chacun des amis du mort, et cent écus à chaque pauvre du pays. Demain matin, tout le monde sera payé.

Le lendemain matin, les amis et les pauvres étaient si nombreux, qu'on eût dit un jour de grande foire au village.

— Pauvre Prince des Sept vaches d'or ! Il ne nous a pas oubliés. Pour lui, nous aurions traversé l'eau et le feu.

Tout cela ne dura guère. Le Valet noir arrivait au grand galop de son cheval, une barre de chêne à la main, avec une meute de chiens grands comme des taureaux.

— Hardi, mes chiens ! Css, css ! Mordez-les ! Tiens, ivrogne ! Tiens, cochon ! Tiens, voleur ! Attrapez cela et mettez-y du sel. Voilà les legs du Prince des Sept vaches d'or. Pan ! pan !

Et le Valet noir frappait à grand tour de bras sur les nobles, sur les

bourgeois et sur les pauvres. Quand tout ce sale monde fut loin, le Valet noir repartit pour le pays où son maître était enterré. Là il apprit le latin, et tout ce qu'il faut pour être moine. Alors il fit bâtir un couvent, où l'on priait Dieu nuit et jour pour l'âme du Prince des Sept vaches d'or.

Et tric tric,
Mon conte est fini ;
Et tric trac,
Mon conte est achevé.

LE JEUNE HOMME ET LA GRAND'BÊTE A TÊTE D'HOMME.

Je sais un conte.¹

Il y avait autrefois, à Crastes,² un jeune homme qui n'avait ni père ni mère, et qui vivait seul dans sa maisonnette. Ce jeune homme était beau comme le jour, fort et hardi comme Samson. Il était aussi tellement avisé, qu'il apprenait ou devinait les choses les plus difficiles. Les gens de Crastes lui disaient souvent pour rire :

— Jeune homme, tu es pauvre comme les pierres ; mais il dépend de toi de tenter fortune, et de devenir riche comme la mer. Du côté de la Montagne,³ il y a une grotte pleine d'or, que garde une grand' bête à tête d'homme. Elle a promis la moitié de son or à celui qui lui répondra sur trois questions. Plus de cent personnes se sont déjà présentées ; mais elles sont demeurées muettes, et la grand'bête à tête d'homme les a mangées toutes vives. Regarde si tu veux tenter fortune.

Le jeune homme répondait :

— Merci. Je n'ai pas envie d'être mangé tout vif.

En ce temps-là, vivait au château de Roquefort,⁴ un seigneur qui avait deux fils, et une fille honnête comme l'or, et belle comme le jour. Le jeune homme la vit, et sur le champ il en tomba amoureux

¹ Écrit, à Montastruc, canton de Fleurance (Gers), en 1865, sous la dictée d'un homme dont je ne pris pas le nom, et qui était certainement du pays. Cadette Saint-Avit, du hameau de Cazeneuve, commune du Castéra-Lectouroi, canton de Lectoure (Gers), savait aussi le même conte ; mais elle localisait dans sa commune natale.

² Village du canton d'Auch (Gers).

³ En Gascogne, on désigne les Pyrénées sous le nom de la Montagne.

⁴ Chef-lieu d'une commune de l'arrondissement d'Auch.

à perdre la tête. Un soir, il s'en alla frapper à la porte du château de Roquefort

— Bonjour, Demoiselle.

— Bonjour, mon ami. Que demandes-tu ?

— Demoiselle, je demande votre père.

— Il est parti ce matin, pour chasser, avec mes deux frères ; et il n'est pas encore rentré. Que veux-tu dire à mon père ?

— Demoiselle, je veux lui dire que je suis amoureux de vous, à en perdre la tête, et que je vous veux pour femme.

— Mon ami, je serai ta femme, ou je ne me marierai jamais. Par malheur, mon père n'est pas riche. Tout son bien doit aller à mes frères. Moi, j'entre demain dans un couvent d'Auch.

— Demoiselle, entrez au couvent ; mais ne vous engagez à rien avant sept jours. Je vais tenter fortune. Si je meurs, prenez le voile noir, et faites-vous religieuse pour toujours. Si je reviens, j'aurai de quoi vous faire plus riche que les plus grandes dames du pays.

— Mon ami, je ferai comme tu as dit.

— Merci, Demoiselle. Je m'en vais content.

— Adieu, mon ami.

Le jeune homme salua la demoiselle, et s'en alla sur-le-champ trouver l'Archevêque d'Auch.

— Bonjour, Archevêque d'Auch.

— Bonjour, mon ami. Qu'y a-t-il pour ton service ?

— Archevêque d'Auch, je suis amoureux d'une demoiselle belle comme le jour, et honnête comme l'or. Jamais elle ne sera ma femme, si je ne deviens riche bientôt. Je veux tenter fortune. Avant de le faire, je suis venu vous consulter.

— Parle, mon ami.

— Archevêque d'Auch, vous êtes un homme sage et lettré. On dit qu'il y a, du côté de la Montagne, une grotte pleine d'or, que garde une grand'bête à tête d'homme. Elle a promis la moitié de cet or à celui qui lui répondra sur trois questions. Plus de cent personnes se sont déjà présentées ; mais elles sont demeurées muettes, et la grand'bête à tête d'homme les a mangées toutes vives.

— Mon ami, on t'a dit la vérité.

— Archevêque d'Auch, je veux tenter fortune. Aujourd'hui même, je partirai pour la Montagne, et j'irai trouver dans sa grotte la grand'bête à tête d'homme, pour répondre sur trois questions. Si je demeure muet, elle me mangera tout vif. Si je réponds, la grand'bête à tête d'homme me donnera la moitié de son or, et j'épouserai la demoiselle que j'aime.

— Mon ami, tu es amoureux, et rien ne t'empêchera de faire ce que tu dis. Agis donc à ta tête, puisque tu ne peux profiter d'aucun conseil. Sur la grand'bête à tête d'homme, on t'a dit ce qu'on savait; mais ce n'est pas toute la vérité. Avant de questionner trois fois les gens, la grand'bête à tête d'homme leur commande trois choses impossibles. Ne prends pas garde à cela, et prouve qu'il n'y a pas moyen. Pour les trois questions, c'est une autre affaire; et tu seras mangé tout vif, si tu demeures muet. Écoute bien. Comprends bien. Réponds sans te presser. Si tu réponds, la grand'bête à tête d'homme aura perdu son pouvoir, et elle te dira : « Voici la moitié de mon or. » Prends et reviens vite, si tu te crois hors d'état de faire davantage. Reste, si tu te crois assez savant, et dis : « Grand'bête à tête d'homme, je n'ai fait encore que la moitié de mon travail. Tu n'as pas pu m'embarrasser. Maintenant c'est moi qui prends ta place. » Alors tu lui feras les trois questions les plus difficiles que tu puisses imaginer. Si elle demeure muette, tu prendras ce couteau d'or que tu vas cacher sous tes habits, pour ne le tirer qu'au bon moment. Tu saigneras la grand'bête à tête d'homme, tu lui couperas la tête, tu reviendras vite avec tout son or.

— Merci, Archevêque d'Auch.

Le jeune homme cacha le couteau d'or sous ses habits, pour ne le tirer qu'au bon moment, salua l'Archevêque d'Auch, et partit aussitôt pour la Montagne, à la recherche de la grand'bête à tête d'homme. Trois jours après, il arriva dans un pays désert, dans un pays sauvage et noir, où les eaux tombent de mille toises, où les montagnes sont si hautes, si hautes, que les oiseaux n'y peuvent voler, et que la neige n'y fond jamais. Là demeurerait la grand'bête à tête d'homme.

Le jeune homme entra dans la grotte sans peur ni crainte.

— Hô ! Grand'bête à tête d'homme ! Hô ! Hô ! Hô !

— Que veux-tu ?

— Grand'bête à tête d'homme, je veux répondre à tes trois ques-

tions, et gagner la moitié de ton or. Si je demeure muet, tu me mangeras tout vif.

Pendant que la grand'bête à tête d'homme se préparait à l'embarasser, le jeune homme songeait à ce que lui avait dit l'Archevêque d'Auch. « Avant de questionner trois fois les gens, la grand'bête à tête d'homme leur demande trois choses impossibles. Ne prends pas garde à cela, et prouve qu'il n'y a pas moyen. Pour les trois questions, c'est une autre affaire ; et tu seras mangé tout vif, si tu demeures muet. Écoute bien. Comprends bien. Réponds sans te presser. »

Enfin, la grand'bête à tête d'homme parla.

— Je te donne la mer à boire.

— Bois-la toi-même. Ni moi, ni toi, n'avons un estomac à boire la mer.

— Je te donne la lune à manger.

— Mange-la toi-même. La lune est trop loin, pour que moi ou toi nous puissions l'atteindre.

— Je te donne cent lieues de câble à faire avec le sable de la mer.

— Fais-les toi-même. Le sable de la mer ne se lie pas comme le lin et le chanvre. Jamais, ni moi, ni toi, nous ne ferons pareil travail.

Alors, la grand'bête à tête d'homme, comprit qu'elle avait perdu son temps, en commandant trois choses impossibles. Elle allongea ses griffes et grinça des dents. Le jeune homme comprit qu'elle allait lui faire les trois questions, et il songeait à ce que lui avait dit l'Archevêque d'Auch : « Écoute bien. Comprends bien. Réponds sans te presser. »

Enfin la grand'bête à tête d'homme parla.

— Il va plus vite que les oiseaux, plus vite que le vent, plus vite qu'un éclair.

— L'œil va plus vite que les oiseaux, plus vite que le vent, plus vite qu'un éclair.

— Le frère est blanc, la sœur est noire. Chaque jour le frère tue la sœur, et la sœur tue le frère. Pourtant, ils ne meurent jamais.

— Le jour est blanc, et il est le frère de la nuit qui est noire. Chaque matin, au soleil levant, le jour tue la nuit, sa sœur. Chaque soir,

au soleil couchant, la nuit tue le jour, son frère. Pourtant, le jour et la nuit ne meurent jamais.

— Il rampe, au soleil levant, comme les serpents et les vers. Il marche à midi sur deux jambes, comme les oiseaux. Il s'en va sur trois jambes au soleil couchant.

— Quand il est petit, l'homme ne sait pas marcher, et il rampe à terre, comme les serpents et les vers. Quand il est grand, il marche sur deux jambes comme les oiseaux. Quand il est vieux, il s'aide d'un bâton, qui est une troisième jambe.

Alors, la grand'bête à tête d'homme dit :

— Prends la moitié de mon or.

Mais le jeune homme songeait à ce que lui avait dit l'Archevêque d'Auch. « Prends et reviens vite, si tu te crois hors d'état de faire davantage. Reste si tu te crois assez savant, et dis : — Grand'bête à tête d'homme, je n'ai fait encore que la moitié de mon travail. Tu as voulu m'embarrasser. Maintenant, c'est moi qui prends ta place. » — « Alors tu lui feras trois questions, les plus difficiles que tu puisses imaginer. »

— Grand'bête à tête d'homme, dit-il, tu as voulu m'embarrasser. Maintenant, c'est moi qui prends ta place. — Qu'y a-t-il au premier bout du monde?¹

La grand'bête à tête d'homme demeura muette.

— Au premier bout du monde, il y a un roi couronné, un roi vêtu de rouge et galonné d'or, qui se tient prêt à combattre, et brandit une grande épée. Il regarde le ciel, la terre et la mer; mais le roi couronné ne voit rien venir. — Grand'bête à tête d'homme, qu'y a-t-il à l'autre bout du monde?

La grand'bête à tête d'homme demeura muette.

— A l'autre bout du monde, il y a un grand corbeau, vieux de sept

¹ Mes trois narrateurs sont unanimes sur les questions posées à la grand'bête à tête d'homme. Ils le sont aussi sur les réponses, dont le sens est pourtant inintelligible.

mille ans, jûché sur la cime d'une montagne. Il sait et voit tout ce qui s'est fait, et tout ce qui se fera ; mais le grand corbeau vieux de sept mille ans ne veut pas parler. — Grand'bête à tête d'homme, dis-moi ce que chante le rossignolet sauvage le Vendredi-Saint. Dis-moi ce qu'il chante le Samedi-Saint. Dis-moi ce qu'il chante au soleil levant, le jour de la fête de Pâques.

La grand'bête à tête d'homme demeura muette.

— Le Vendredi-Saint, le rossignolet sauvage chante la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, trahi par Judas. Le Samedi-Saint, le rossignolet sauvage chante les sept douleurs de la Sainte-Vierge Marie. Au soleil levant, le jour de la fête de Pâques, le rossignolet sauvage chante Notre-Seigneur Jésus-Christ ressuscité.

Alors la grand'bête à tête d'homme s'accroupit ; et le jeune homme songea à ce que lui avait dit l'Archevêque d'Auch. « Tu prendras ce couteau d'or, que tu vas cacher sous tes habits, pour ne le tirer qu'au bon moment. Tu saigneras la grand'bête à tête d'homme, tu lui couperas la tête, et tu reviendras vite avec tout son or. » Au bon moment, le jeune homme tira de sous ses habits le couteau d'or que lui avait donné l'Archevêque d'Auch. Cela fait, il prit par les cheveux la grand'bête à tête d'homme et la saigna. Pendant que le sang jaillissait, la grand'bête à tête d'homme parla.

— Écoute, je vais mourir. Bois mon sang ; suce mes yeux et ma cervelle. Ainsi tu deviendras fort et hardi comme Samson, et tu ne craindras personne sur terre. Arrache-moi le cœur, et porté-le à ta maîtresse, qui le mangera tout crû le soir de vos nœces. Ainsi elle te fera sept enfants, trois garçons et quatre filles. Les trois garçons seront forts et hardis comme toi. Les quatre filles seront belles comme le jour. Elles comprendront ce que chantent les oiseaux ; et quand elles seront d'âge, elles épouseront des rois.

La grand'bête à tête d'homme mourût. Le jeune homme lui coupa la tête. Il but son sang, suça ses yeux et sa cervelle, et lui arracha le cœur, pour le porter à sa maîtresse. Puis il enterra la grand'bête à tête d'homme, sans prier Dieu, parce que les bêtes n'ont pas d'âme.

Ce travail fini, le jeune homme partit au galop pour la ville la plus proche, où il loua cent chevaux, qu'il revint charger, à la grotte, de tout l'or laissé par la grand'bête à tête d'homme. Trois jours après, il frappait à la porte du château de Roquefort.

— Bonjour, seigneur de Roquefort. J'arrive avec cent chevaux chargés d'or, et je viens pour épouser votre fille, qui s'est rendue religieuse dans un couvent d'Auch.

— Mon ami, je te la donne, et vous vous marierez sans tarder.

Sept jours après, on faisait la nôce. Le soir, quand la mariée se fût mise au lit, le jeune homme entra dans sa chambre.

— Femme, lève-toi, et mange cela tout crû.

La femme se leva et mangea tout crû le cœur de la grand'bête à tête d'homme. Plus tard, elle fit sept enfants, trois garçons et quatre filles. Les trois garçons devinrent forts et hardis comme leur père. Les quatre filles étaient belles comme le jour, et elles comprenaient ce que chantent les oiseaux. Quand elles furent d'âge elles épousèrent des rois.

Et tric tric

Mon conte est fini.

Et tric trac,

Mon conte est achevé.

PIEDS-D'OR.

Je sais un conte.¹

Il y avait autrefois, au Pont-de-Pile,² un forgeron haut d'une toise et fort comme uné paire de bœufs. C'était un homme plus noir que l'âtre, avec une longue barbe, les cheveux hérissés, et les yeux rouges comme des charbons. Jamais il ne mettait le pied dans une église, et il mangeait de la viande en tout temps, même le Vendredi-Saint. On disait que le Forgeron du Pont-de-Pile n'était pas de la race des chrétiens.

Le fait est qu'il vivait seul dans sa maison, où les pratiques avaient ordre de n'entrer jamais, et d'appeler le maître dehors quand elles avaient à affaire à lui. Le forgeron était sans pareil pour travailler le fer, aussi bien que l'or et l'argent. L'ouvrage tombait chez lui, comme la grêle, et il donnait ordre à tout, sans autre aide qu'un loup noir, grand comme un cheval. Nuit et jour, ce loup vivait enfermé dans la roue qui faisait marcher le soufflet de forge. Sept jeunes gens s'étaient présentés au maître pour apprendre le métier. Mais épreuves étaient si fortes, qu'ils en étaient morts dans les trois jours.

En ce temps-là vivait au hameau de la Côte³ une pauvre veuve qui demeurait seule avec son fils dans sa maisonnette. Quand le garçon eut atteint l'âge de quatorze ans, il dit un soir à sa mère :

— Mère, nous nous tuons tous deux à la peine, sans gagner de

¹ Raconté par trois personnes : 1° Pierre Laterrade, de Saint-Martin-de-Gueyne, canton de Lectoure (Gers) ; 2° Cadette-Saint-Avit, du hameau de Cazeneuve, commune de Castéra-Lectourois, canton de Lectoure (Gers) ; 3° Cazaux, de Lectoure, vieillard plus qu'octogénaire. Chacun des conteurs localisait l'action dans le pays où il était né. Tous trois sont morts aujourd'hui. J'ai suivi le récit de Cazaux.

² Hameau situé au bord du Gers, dans la commune de Lectoure.

³ Hameau situé à mi-côte, entre Lectoure et le Pont-de-Pile.

quoi vivre. Demain, j'irai trouver le Forgeron du Pont-de-Pile pour entrer en apprentissage.

— Mon ami, cet homme-là ne met jamais le pied dans une église, et il mange de la viande en tout temps, même le Vendredi-Saint. On dit qu'il n'est pas de la race des chrétiens.

— Mère, le Forgeron du Pont-de-Pile ne me gagnera pas au mal.

— Mon ami, sept jeunes gens se sont présentés chez lui pour apprendre le métier. Mais les épreuves étaient si fortes, qu'ils en sont morts dans les trois jours.

— Mère, je supporterai les épreuves, et je ne mourrai pas.

— Mon ami, je mets tout à la grâce de Dieu et de la Sainte-Vierge Marie.

Tous deux allèrent se coucher. Le lendemain matin le garçon était devant la porte de la boutique.

— Ho ! Forgeron du Pont-de Pile ! Hô ! Hô ! Hô !

— Que veux-tu, garçon ?

— Forgeron du Pont-de-Pile, je veux être votre apprenti.

— Entre ici.

Le garçon entra dans la boutique sans peur ni crainte.

— Garçon, prouve-moi que tu es fort.

Le garçon prit une enclume du poids de sept quintaux, et la jeta dehors à plus de cent toises.

— Garçon, prouve-moi que tu es adroit.

Le garçon s'en alla devant une toile d'araignée, qu'il dévida et pelotonna d'un bout à l'autre, sans jamais casser le fil.

— Garçon, prouve-moi que tu es hardi.

Le garçon ouvrit la porte de la roue où vivait enfermé, nuit et jour, le loup noir grand comme un cheval. Aussitôt le loup s'élança pour le prendre à la gorge. Mais le garçon le saisit en l'air par le cou, lui coupa la queue et les quatre pattes sur l'enclume, et le brûla vif au feu de la forge.

— Garçon, tes épreuves sont finies. Dans trois jours, tu seras à mon service, et je te paierai bien. Mais je ne veux pas que tu demeures ni que tu manges avec moi.

— Maître, vous serez obéi.

L'apprenti salua le forgeron et sortit. Aussitôt dehors, il pensa :

— Ma mère a raison. Mon maître n'est pas un homme comme les autres. Pendant trois jours et trois nuits, je vais me cacher, et le guetter sans qu'il me voie. Ainsi je saurai à qui j'ai affaire.

Cela pensé, l'apprenti s'en alla trouver sa mère.

— Mère, nous sommes riches. Le Forgeron du Pont-de-Pile m'a pris en apprentissage, et je commence dans trois jours. Saus vous commander, mère, donnez-moi une besace remplie de pain, et une gourde pleine de vin. J'ai besoin de faire un voyage, et je suis pressé de partir pour rentrer au temps marqué.

— Tiens, mon ami. Le Bon Dieu et la Sainte-Vierge Marie, te gardent de tous malheurs.

L'apprenti salua sa mère, et fit semblant de partir. Mais il alla se cacher en secret, tout proche de la maison du forgeron, dans une meule de paille d'où il voyait et entendait tout sans être vu ni entendu.

Au coucher du soleil, le Forgeron du Pont-de-Pile ferma sa boutique. Mais l'apprenti se méfiait, et il ouvrait les yeux et les oreilles. Quand les étoiles marquèrent onze heures, le forgeron ouvrit doucement, doucement la porte de sa maison, et regarda partout si personne ne le guettait. Alors il imita le chant du grillon.

— Cri, cri, cri. Viens, ma fille, viens Reine des Vipères. Cri, cri, cri.

— Père, je suis ici.

La Reine des Vipères était longue et grosse comme un sac de blé, avec une grande fleur-de-lys noire sur la tête. Le père et la fille se caressaient et se mangeaient de baisers.

— Eh bien, père, avez-vous un apprenti ?

— Fille, j'en aurai un dans trois jours. C'est le fils d'une veuve de la Côte. Il est fort, adroit et hardi.

— Père, je l'ai vu, et j'en suis amoureuse.

— Eh bien, fille, je vous marierai quand il aura l'âge. Maintenant va-t-en. Minuit est proche, et je n'ai que le temps de me préparer.

La Reine des Vipères s'en alla. Son père descendit aussitôt au bord de la rivière du Gers, dans un pré bordé de frênes, de peupliers et de saules. L'apprenti était sorti de la meule de paille. Il suivait son maître doucement, doucement, en se cachant derrière les arbres.

Le forgeron se mit nu comme un ver, et cacha ses habits dans un saule creux. Puis il s'arracha la peau de la tête aux pieds, et parut semblable à une grande loutre.

— Cachons ma peau d'homme, dit-il. Si je ne la trouvais pas pour la remettre avant le lever du soleil, je serais loutre pour toujours.

Il mit aussi sa peau d'homme dans le saule creux, et sauta dans le Gers, juste au moment où les étoiles marquaient minuit. L'apprenti le voyait nager, plonger au fond de la rivière, et revenir avec une carpe ou une anguille, qu'il mangeait au clair de la lune. Cela dura jusqu'à la pointe de l'aube. Alors, le forgeron sortit de l'eau, remit sa peau d'homme et ses habits, et rentra chez lui, sans croire qu'il fût épié.

L'apprenti revint se cacher dans la meule de paille. Pendant deux autres nuits, il vit et entendit encore ce qu'il avait vu et entendu la première.

— Bien, dit-il. Mon maître est le père de la Reine des Vipères, qui vient le voir et parler avec lui toutes les nuits. La Reine des Vipères est amoureuse de moi, et elle veut m'épouser quand j'aurai l'âge. Mon maître est condamné à se changer en loutre chaque soir, depuis minuit jusqu'à la pointe de l'aube. Tout cela est bon à savoir et à ne pas dire.

Le matin du troisième jour, l'apprenti entra dans la boutique de son maître, comme un innocent qui n'a rien vu ni entendu.

— Bonjour, maître. Je viens commencer mon apprentissage.

L'apprentissage commença donc ; et à quinze ans, le jeune homme en savait déjà plus que son maître. Mais il faisait semblant de n'être pas si habile, par crainte de rendre le forgeron jaloux.

Un soir, le forgeron dit à l'apprenti :

— Écoute. Dans trois mois, le marquis de Fimarcon¹ marie sa fille aînée avec le Roi des Îles de la mer. La fiancée a besoin de force

¹ Marquisat important, situé dans la partie occidentale de l'ancienne vicomté de Lomagne. Les marquis de Fimarcon avaient plusieurs châteaux, dont celui de Lagarde, canton de Lectoure (Gers), était le plus important.

bijoux. C'est moi qui en ai la commande. Demain matin, tu prendras les devants avec tes outils. Au château de Lagarde, l'or et l'argent ne te manqueront pas plus que les diamants et les pierres fines. Forge-les, ajuste-les aussi bien que tu pourras, et fais le gros de l'ouvrage. Un mois avant la nœce, je serai là, pour voir si tout va bien, et pour finir force choses que tu ne sauras jamais faire.

— Maître, vous serez obéi.

Le lendemain matin, l'apprenti arriva au château de Lagarde, avec ses outils. Aussitôt après déjeuner, il se mit à l'ouvrage ; et l'or et l'argent ne lui manquaient pas plus que les diamants et les pierres fines.

— Ah ! maître, pensait-il, le temps est proche où vous verrez s'il y a force choses que je ne saurai jamais faire.

Et l'apprenti forgeait l'or et l'argent. Il ajustait les diamants et les pierres fines. Jamais on n'avait vu, et on ne reverra jamais tant et de si belles bagues, de si beaux colliers, de si beaux pendants d'oreilles. Dans le château de Lagarde, maîtres et valets ne finissaient pas de complimenter l'ouvrier, sauf la fille cadette du marquis de Fimarcon, une petite demoiselle de treize ans, belle comme le jour, et sage comme une sainte. Pourtant elle regardait l'apprenti travailler du matin au soir.

Enfin, un jour qu'ils étaient tous deux seuls, la demoiselle parla.

— Apprenti, bel apprenti, tu fais de bien belles choses pour ma sœur aînée. Travaillerais-tu mieux encore, si c'était pour une autre fille ? — Dis-le moi.

— Oui, Demoiselle. Quand j'aurai une maîtresse, je ferai pour elle un collier qui n'aura pas son pareil.

— Apprenti, bel apprenti, comment sera ce collier qui n'aura pas son pareil ? — Dis-le moi.

— Pour ma maîtresse, Demoiselle, je ferai un beau collier d'or, un beau collier d'or jaune et brillant comme le soleil. Ce collier, je le sortirai brûlant de la forge rouge, et je le tremperai dans une jatte de mon sang. Quand la trempe sera bonne, je le rejetterai dans la forge rouge, pendant que ma maîtresse se mettra nue jusqu'à la ceinture. Alors, je lui passerai le beau collier d'or au cou, et il fera corps avec la chair, si bien que ni Dieu ni Diable ne seront en état de l'en arracher. Par la vertu de ce beau collier d'or, ma maîtresse n'appartiendra et ne pensera qu'à moi. Tant que je serai

able à la belle coller d'or restera jaune. Mais si le malheur est
bons ma peau rouge comme le sang. Alors ma maîtresse aura
heureux, le lever d'homme. Elle dira à ses parents : « Le vais-
sur moi, il devient les étoiles. » Elle se mariera, avec un voile et une cor-
trois jours pour se profond de la. Elle sera une veuve et elle sera
rir. Enterrez-moi dans une. Elle se mariera, avec un voile et une cor-
ronne de fleurs d'oranger sur le forgeron. Elle sera une veuve et elle sera
ches à la ceinture. » Le troisième jour, elle se mariera, avec un voile et une cor-
monde la croira morte. Alors on l'enterre de paille. Pour-
toujours, toujours endormie, tant que le malheur n'est pas venu et en-
meurs, elle est perdue. Si le malheur n'est pas venu et en-
la réveiller, et nous nous marierons ensemble. Reine des Vierge.

— Apprenti, bel apprenti, forge-moi ce beau collier. La Reine
Sept heures après, le beau collier d'or, le beau collier, quand j'ai
était prêt. Alors, l'apprenti le jeta dans la forge rouge, on à savoir
teau, se fit une entaille au bras, laissa couler son sang, à sa-
jatte, et y trempa le beau collier d'or tout brûlant, jusqu'à la boutique de
trempa fût bonne. Puis, il le rejeta dans la forge rouge, jusqu'à la
fort, pendant que la demoiselle se mettait nue jusqu'à la cage.
Quand le beau collier d'or fût redevenu brûlant, l'apprenti le homme
au cou de la demoiselle, et il fit corps avec la chair, si bien n'être
ni Dieu ni Diable n'auraient été en état de l'en arracher.

— Apprenti, bel apprenti, je suis ta maîtresse. Dorénavant, p
vertu de ce beau collier d'or, je n'appartiendrai et je ne pens
qu'à toi.

La demoiselle rentra dans sa chambre ; et ni ses parents, ni sa
valets du château, ne surent jamais ce qui venait de se passer entre
l'apprenti et elle.

Le lendemain matin, le Forgeron du Pont-de-Pile arriva dans la
matinée.

— Bonjour, maître.

— Bonjour, apprenti. Voilà deux mois que tu travailles seul. Je suis
ici pour voir si tout va bien, et pour finir force choses que tu ne seras
jamais en état de faire.

— Regardez, maître.

Et l'apprenti montrait l'or et l'argent forgés, les diamants et les
pierres fines ajustés, les belles bagues, les beaux colliers et les beaux
pendants d'oreilles.

— On se mit à rire.

— Apprenti, je n'ai plus rien à t'enseigner ; et tu en sais plus que moi. Désormais, tu es libre de l'établir pour ton compte. Pourtant, tu me feras service en restant encore trois mois à ma boutique.

— Maître, vous serez obéi. Je resterai tant que vous voudrez.

Alors, le forgeron et l'apprenti allèrent trouver le marquis de Fimarcon.

— Bonjour, marquis de Fimarcon.

— Bonjour, mes amis. Que me voulez-vous ?

— Marquis de Fimarcon, dit le forgeron, nous n'avons plus rien à faire ici. Mon apprenti a travaillé bien mieux que je ne l'aurais fait moi-même. C'est lui que vous devez payer.

— Tiens, apprenti, voici mille louis d'or.

— Marquis de Fimarcon, je ne veux rien. Si ces mille louis d'or vous gênent, il faut en faire des aumônes.

Tous les deux saluèrent le marquis de Fimarcon, et s'en revinrent au Pont-de-Pile. Sept jours après, le forgeron dit à l'apprenti :

— Apprenti, c'est aujourd'hui la foire à Condom. Il faut que nous y soyons de bonne heure. Buvons un coup avant de partir.

— A votre santé, maître.

— A la tienne, apprenti.

Mais le forgeron ne fit que semblant de boire, car il avait mis dans le vin un assoupissant si fort, que soudain l'apprenti tomba par terre endormi comme une souche.

Alors le forgeron lui lia les pieds et les mains avec des câbles, des chaines, et lui ferma la bouche avec un linge. Quand l'apprenti se réveilla, la forge brûlait comme le feu de l'enfer, et le forgeron limait les dents d'une scie toute neuve.

— Apprenti, gueux d'apprenti, tu as voulu en savoir plus que ton maître. Vois comme cela t'a profité. Maintenant, tu es en mon pouvoir. Nul ne viendra te délivrer. Si tu ne fais pas ce que je veux, tu vas souffrir mort et passion. Veux-tu épouser ma fille, la Reine des Vipères ?

L'apprenti avait la bouche fermée par le linge. Il secoua la tête, pour dire non.

Alors le forgeron prit sa scie neuve. Il conpa lentement, bien lentement le pied gauche du jeune homme, et le fit brûler dans la forge.

heureux, le beau collier d'or restera jaune. Mais si le malheur est sur moi, il deviendra rouge comme le sang. Alors, ma maitresse aura trois jours pour se préparer. Elle dira à ses parents : « Je vais mourir. Enterrez-moi dans une robe de mariée, avec un voile et une couronne de fleurs d'oranger sur la tête, et un bouquet de roses blanches à la ceinture. » Le troisième jour, elle s'endormira, et tout le monde la croira morte. Alors on l'enteramera ainsi vêtue, et elle vivra toujours, toujours endormie, tant que le malheur sera sur moi. Si je meurs, elle est perdue. Si le malheur n'est plus sur moi, je viendrai la réveiller, et nous nous marierons ensemble.

— Apprenti, bel apprenti, forge-moi ce beau collier d'or.

Sept heures après, le beau collier d'or, le beau collier d'or jaune était prêt. Alors, l'apprenti le jeta dans la forge rouge, prit son couteau, se fit une entaille au bras, laissa couler son sang dans une jatte, et y trempa le beau collier d'or tout brûlant, jusqu'à ce que la trempe fût bonne. Puis, il le rejeta dans la forge rouge, et souffla fort, pendant que la demoiselle se mettait nue jusqu'à la ceinture. Quand le beau collier d'or fût redevenu brûlant, l'apprenti le passa au cou de la demoiselle, et il fit corps avec la chair, si bien que ni Dieu ni Diable n'auraient été en état de l'en arracher.

— Apprenti, bel apprenti, je suis ta maitresse. Dorénavant, par la vertu de ce beau collier d'or, je n'appartiendrai et je ne penserai qu'à toi.

La demoiselle rentra dans sa chambre ; et ni ses parents, ni les valets du château, ne surent jamais ce qui venait de se passer entre l'apprenti et elle.

Le lendemain matin, le Forgeron du Pont-de-Pile arriva dans la matinée.

— Bonjour, maître.

— Bonjour, apprenti. Voilà deux mois que tu travailles seul. Je suis ici pour voir si tout va bien, et pour finir force choses que tu ne seras jamais en état de faire.

— Regardez, maître.

Et l'apprenti montrait l'or et l'argent forgés, les diamants et les pierres fines ajustés, les belles bagues, les beaux colliers et les beaux pendants d'oreilles.

Le forgeron se mit à rire.

— Apprenti, je n'ai plus rien à t'enseigner ; et tu en sais plus que moi. Désormais, tu es libre de l'établir pour ton compte. Pourtant, tu me feras service en restant encore trois mois à ma boutique.

— Maître, vous serez obéi. Je resterai tant que vous voudrez.

Alors, le forgeron et l'apprenti allèrent trouver le marquis de Fimarcon.

— Bonjour, marquis de Fimarcon.

— Bonjour, mes amis. Que me voulez-vous ?

— Marquis de Fimarcon, dit le forgeron, nous n'avons plus rien à faire ici. Mon apprenti a travaillé bien mieux que je ne l'aurais fait moi-même. C'est lui que vous devez payer.

— Tiens, apprenti, voici mille louis d'or.

— Marquis de Fimarcon, je ne veux rien. Si ces mille louis d'or vous gênent, il faut en faire des aumônes.

Tous les deux saluèrent le marquis de Fimarcon, et s'en revinrent au Pont-de-Pile. Sept jours après, le forgeron dit à l'apprenti :

— Apprenti, c'est aujourd'hui la foire à Condom. Il faut que nous y soyons de bonne heure. Buvons un coup avant de partir.

— A votre santé, maître.

— A la tienne, apprenti.

Mais le forgeron ne fit que semblant de boire, car il avait mis dans le vin un assoupissant si fort, que soudain l'apprenti tomba par terre endormi comme une souche.

Alors le forgeron lui lia les pieds et les mains avec des câbles, des chaînes, et lui ferma la bouche avec un linge. Quand l'apprenti se réveilla, la forge brûlait comme le feu de l'enfer, et le forgeron limait les dents d'une scie toute neuve.

— Apprenti, gueux d'apprenti, tu as voulu en savoir plus que ton maître. Vois comme cela t'a profité. Maintenant, tu es en mon pouvoir. Nul ne viendra te délivrer. Si tu ne fais pas ce que je veux, tu vas souffrir mort et passion. Veux-tu épouser ma fille, la Reine des Vipères ?

L'apprenti avait la bouche fermée par le linge. Il secoua la tête, pour dire non.

Alors le forgeron prit sa scie neuve. Il conpa lentement, bien lentement le pied gauche du jeune homme, et le fit brûler dans la forge.

— Veux-tu épouser ma fille, la Reine des Vipères?

L'apprenti secoua la tête, pour dire non

Alors le forgeron reprit sa scie neuve. Il coupa lentement, bien lentement le pied droit du jeune homme, et le fit brûler dans la forge.

— Veux-tu épouser ma fille, la Reine des Vipères?

L'apprenti secoua la tête pour dire non.

Alors le forgeron comprit qu'il perdait son temps et sa peine. Il jeta l'apprenti sur sa charrette, le couvrit de paille, et fouetta son cheval, qui partit comme un éclair. Au coucher du soleil, ils étaient loin, bien loin, plus loin que les Landes, le pays des pins et de la résine. Ils étaient au bord de la mer grande, dans un désert, dans le pays des vipères, où commandait la fille du Forgeron du Pont-de-Pile. Là, il y a une tour sans toiture, et sans porte ni fenêtres, avec un puits au milieu. La tour a cent toises de haut, et la muraille est faite en pierres si dures, en mortier si solide, que le pic et la mine n'y peuvent rien. Seule, la Reine des Vipères avait le pouvoir d'entrer par un trou qui ne s'ouvrait que pour elle, et se refermait aussitôt.

Le forgeron et sa fille appellèrent les grands aigles de la Montagne.¹

— Grands aigles de la Montagne, écoutez bien, pour faire de point en point tout ce qui vous est commandé. Prenez ce rien qui vaille, et portez-le dans la tour. Là, il restera prisonnier, jusqu'à ce qu'il épouse ma fille, la Reine des Vipères. Il couchera par terre, avec le ciel pour toiture. S'il a soif, il boira l'eau du puits; mais le fer, l'argent et l'or ne lui manqueront pas plus que les diamants et les pierres fines. Tout son travail, vous me l'apporterez. Quand il l'aura bien gagnée, vous lui jetterez une miche de pain noir comme l'âtre, et amer, amer comme le fiel.

Les grands aigles de la Montagne obéirent. Pendant sept ans l'apprenti demeura seul au fond de la tour, couchant par terre avec

¹ Les Gascons désignent généralement les Pyrénées sous le nom de Montagne.

le ciel pour toiture. S'il avait soif, il buvait l'eau du puits ; mais le fer, l'argent et l'or ne lui manquaient pas plus que les diamants et les pierres fines. Tout son travail, les grands aigles de la Montagne l'apportaient au forgeron. Quand l'ouvrier l'avait bien gagnée, ils lui jetaient une miche de pain noir comme l'âtre, et amer, amer comme le fiel.

Pourtant, l'apprenti ne travaillait pas toujours pour le maître. Sous son enclume, il avait fait un trou profond, afin d'y cacher des choses qu'il se forgeait sans être vue des grands aigles de la Montagne.

Il se forgea d'abord une hache d'acier fin, une hache large et bien affilée.

Après, il se forgea une ceinture de fer garnie de trois crocs.

Après, il se forgea une paire de pieds d'or, aussi bien faits, aussi bien ajustés que ses deux pieds de chair sciés et brûlés par le Forgeron du Pont-de-Pile.

Enfin, il se forgea une paire de grandes ailes, légères comme la plume.

Ce travail dura sept ans. Chaque soir, au coucher du soleil, la Reine des Vipères entra dans la tour par le trou qui ne s'ouvrait que pour elle, et qui se refermait aussitôt.

— Apprenti, ton martyre finira dès que je serai ta femme.

— Va-t'en, Reine des Vipères. Je me suis fait une maîtresse ; je n'en changerai jamais, jamais.

Voilà ce qu'ils se disaient chaque soir. Mais quand tout fut prêt, l'apprenti parla autrement.

— Apprenti, ton martyre finira dès que je serai ta femme.

— Viens, Reine des Vipères. Je renie ma maîtresse, et je n'y penserai plus jamais, jamais.

La Reine des Vipères vint se coucher par terre, à côté de l'apprenti. Ils s'embrassèrent, en devisant d'amour, jusqu'au lever du soleil.

— Apprenti, ton martyre va finir, et bientôt je serai ta femme. Adieu, je reviendrai demain soir, au coucher du soleil.

— Adieu, Reine des Vipères. Le temps va me sembler long.

Le lendemain, une heure avant le coucher du soleil, l'apprenti pensa :

— Maintenant, nous allons rire.

Il prit sa hache, boucla sa ceinture de fer à trois crocs, et ajusta ses pieds d'or. Cela fait, il se rasa contre le mur, et monta la garde, juste à côté du trou par où la Reine des Vipères venait chaque soir dans la tour.

Quand la Reine des Vipères entra, soudain l'apprenti lui mit le pied sur le cou. Elle se retourna en sifflant ; mais elle ne mordit que les pieds d'or. D'un coup de hache, le jeune homme sépara la tête et le corps, et les accrocha à sa ceinture. Alors, il s'ajusta la paire de grandes ailes, légères comme la plume, et monta jusqu'au haut de la tour. La nuit tombait, et l'apprenti regardait le ciel, pour se bien reconnaître, et régler sa route sur les étoiles. Tout à coup, il prit sa volée, cent fois plus vite qu'une hirondelle.

Enfin, il se posa tout en haut du toit de l'hôpital de Lectoure, d'où l'on voit si bien sur le hameau de la Côte, sur les maisons du Pont-de-Pile, et sur la rivière du Gers. Là, il écouta, regarda et attendit.

Il écouta sonner onze heures à toutes les horloges de la ville.

Il regarda vers le Pont-de-Pile, et, vit, au clair de la lune, le forgeron qui sortait de sa boutique, pour aller se changer en loutre, et vivre dans le Gers, depuis minuit jusqu'à la pointe de l'aube.

Au dernier coup de minuit, l'apprenti plongeait comme une balle sur le saule creux où son maître cachait, chaque nuit, sa peau d'homme. En moins de rien, la peau d'homme pendait à l'un des crocs de sa ceinture ; et il planait à cent toises au-dessus de la rivière du Gers.

— Hô ! Forgeron du Pont-de-Pile ! Hô ! Hô ! Hô !

— Que me veux-tu, grand oiseau ?

— Forgeron du Pont-de-Pile, je t'apporte des nouvelles de ta fille. Je t'apporte des nouvelles de la Reine des Vipères.

— Parle, grand oiseau.

— Grand oiseau je ne suis pas. Je suis ton apprenti, qui, pendant sept ans passés, ai souffert mort et passion dans une tour, au bord de la mer grande. Forgeron du Pont-de-Pile, tu veux des nouvelles de ta fille, des nouvelles de la Reine des Vipères. Elle est en deux

morceaux, la tête et le corps, accrochés à ma ceinture de fer. Tiens, ramasse-les dans le Gers, et tâche de les recoudre.

Le Forgeron du Pont-de-Pile criait comme un aigle dans la rivière.

— **Forgeron du Pont-de-Pile**, tu n'as pas fini de souffrir. Cherche ta peau d'homme dans le saule creux. Cherche, mon ami, cherche bien. Je la tiens accrochée à ma ceinture; et maintenant, tu es loutre pour toujours.

Le forgeron plongeait dans le Gers, et on ne l'a revu jamais, jamais.

Alors, l'apprenti plongeait, comme une balle, vers la maisonnette de sa mère.

— Pan ! pan !

— Qui frappe ?

— Ouvrez, mère.

— **Jésus, Maria !** C'est toi, mon fils. Il y sept ans passés que je t'espérais.

— **Mère**, je n'ai pas eu le temps de rentrer plus tôt. Je suis content de voir que le Bon Dieu et la Sainte-Vierge Marie vous ont conservé la santé. Maintenant, je suis en état de gagner gros; et vous ne travaillerez plus que si cela vous plait.— Sans vous commander, mère, allumez le feu, préparez le gril, et mettez sur la table une miche de pain avec un *piché*¹ de vin. J'apporte la viande, pendue à un croc de ma ceinture de fer.

— **Jésus Maria !** C'est une peau de chrétien, mon fils.

— **Mère**, c'est la peau du **Forgeron du Pont-de-Pile**, et il n'était pas de la race des chrétiens. Vous ne le reverrez jamais, jamais.

Une heure après, la peau était cuite et avalée.

— **Maintenant**, **Forgeron du Pont-de-Pile**, tâche de venir chercher ta peau dans mon ventre.

Alors, l'apprenti rajusta sa paire de grandes ailes légères comme la plume, et prit sa volée, cent fois plus vite qu'une hirondelle. Cinq minutes après, il se posait devant la porte de la chapelle du château

¹ Mesure locale de la capacité de deux litres.

de Lagarde, où sa maîtresse était enterrée. D'un coup d'épaule, le jeune homme enfonça la porte. Cela fait, il alluma un cierge à la lampe qui brûle nuit et jour en l'honneur du Saint Sacrement, enleva comme un liège la pierre qui fermait le caveau, sauta dedans, et arracha le couvercle de la bière de sa maîtresse.

— Hô ! demoiselle, réveillez-vous. Il y a sept ans passés que vous dormez.

— Tu es là, bel apprenti. Le malheur n'est donc plus sur toi. Il faut nous marier vite, vite. Regarde si j'ai bien fait ce que tu m'avais commandé. Voici ma robe nuptiale, avec le voile et la couronne de fleurs d'oranger sur ma tête, et le bouquet de roses blanches à ma ceinture.

— Demoiselle, levez-vous.

La demoiselle se leva, et l'apprenti la porta dans la chapelle, où ils prièrent Dieu jusqu'au matin.

— Demoiselle, il fait jour. Allez vous cacher dans votre chambre, et restez-y jusqu'à ce que je vous appelle.

— Bel apprenti, tu seras obéi.

La demoiselle alla se cacher dans sa chambre. Alors, l'apprenti se présenta devant les maîtres du château.

— Bonjour, marquis et marquise de Fimarcon. Me reconnaissez-vous ?

— Non, mon ami. Nous ne te reconnaissons pas.

— Vous avez tort. Je suis l'apprenti du Forgeron du Pont-de-Pile, et j'ai travaillé deux mois ici, il y a sept ans passés, quand votre fille aînée s'est mariée avec le Roi des Îles de la mer.

— C'est vrai, apprenti. Maintenant, nous te reconnaissons.

— Marquis et marquise de Fimarcon, vous aviez une fille cadette, une petite demoiselle de treize ans. Maintenant, elle doit être mariée à quelque prince.

— Apprenti, notre fille cadette est au ciel. Voilà sept ans passés que le Bon Dieu nous l'a prise, et que nous l'avons enterrée comme elle avait dit, dans une robe nuptiale, avec un voile et une couronne de fleurs d'oranger sur la tête et un bouquet de roses blanches à la ceinture.

— Marquis et Marquise de Fimarcon, jurez par votre âme, et sous

peine de damnation, que vous me donnerez votre fille cadette en mariage, si je vous la rends vivante.

— Par notre âme, et sous peine de damnation.

— Marquis et marquise de Fimarcon, mandez vite le curé, moi je vais chercher votre fille.

Un moment après, l'apprenti ramena la demoiselle. On les maria le matin même, et la nœce dura quinze jours. L'apprenti et sa femme vécurent longtemps heureux, et ils eurent douze enfants. L'ainé des garçons était le plus fort et le plus beau de tous ; mais il avait le ventre couvert d'un pelage fin, doux, et jaune comme celui d'une loutre. Cela venait de ce que, le premier jour de sa nœce, l'apprenti avait mangé, cuite sur le gril, la peau du Forgeron du Pont-de-Pile.

Et tric tric,
Mon conte est fini :
Et tric trac,
Mon conte est achevé.

JEAN-FRANÇOIS BLADÉ.



VASARIE : ANDRÉ DEL SARTO ET RAPHAËL.

Michel-Ange avait bien raison de dire, dans ses vers, que l'homme, en naissant, est un marbre à peine ébauché, et que toute sa vie doit s'employer à devenir statue parfaite; mais combien peu ont le courage de se soumettre au ciseau qui perfectionne! Combien peu, luttant contre eux-mêmes, effacent de leur âme les taches qui la défigurent, ou en arrachent les germes qui l'empoisonnent! Combien demeurent, jusqu'à leur dernier jour, asservis à certaines faiblesses! Combien s'y plaisent! Combien *désireraient* en guérir, mais ne le *veulent* jamais efficacement! Quelle œuvre difficile et rare que la correction de l'homme par son propre effort! Que de gens font des merveilles où rien ne les oblige, et n'accomplissent pas cette tâche nécessaire, seule imposée par la conscience! De là une distinction, qui nous coûte, mais qu'il faut faire, entre le caractère et le talent; de là un contraste manifeste entre les œuvres et les actions. Vasari, racontant la vie de tant d'artistes, en a trouvé plus d'un chez qui cette différence offre un sujet d'observations affligeantes, mais instructives. Et que fait-il alors? Jamais il ne ment ou ne dissimule en faveur de ceux qu'il aime ou admire le plus. Volontiers il croit que leurs chefs-d'œuvre suffisent à racheter leurs faiblesses morales; volontiers il appelle le talent du nom de *vertu*; il faut de grandes aberrations pour le décider à condamner; mais qu'il condamne ou non, il est sincère, il dit tout ce qu'il a su apprendre, et vous fournit tous les moyens de bien juger.

Or, parmi ceux qu'il blâme, non sans les plaindre, est un grand peintre, né très intelligent, très amoureux de l'art, mais faible contre tout, contre tous et contre lui-même.

André, fils d'un tailleur, et qui, pour cette raison, fut toujours appelé del Sarto, vit le jour à Florence en 1488. De bonne heure on le laissa suivre sa vocation, et de bonne heure aussi son coloris gra-

cieux le fit admirer de ses maîtres. Il travaillait beaucoup, dessinait les jours de fête et en même temps se faisait des amis. Ce n'était pas aux grands qu'il s'attachait, mais à des jeunes gens comme lui, pauvres, studieux, connaisseurs des difficultés de l'art. Ils causaient de ces choses entre eux, et, de concert, s'exerçaient à vaincre les obstacles. Bientôt André eut une réputation, et comme il était bon et doux, il donnait envie de l'exploiter. Or, certain moine, nommé Fra Mariano, regrettait de voir inachevées les peintures qui ornaient une cour de son couvent : « Si je pouvais, pensait-il, les faire terminer sans qu'il m'en coûtât trop d'écus ! Il y a de jeunes peintres, qui en savent déjà beaucoup et qui n'ont pas encore assez pris pied pour être exigeants : adressons-nous à eux de préférence. » Il va trouver André, et d'un air tout charitable, lui dit qu'il peut lui fournir une occasion d'acquérir honneur et richesses. Oui, ajoute-t-il, je puis vous faire si bien connaître, que les commandes vous arriveront en foule ; vous n'aurez plus jamais à craindre la pauvreté. — Qu'est-ce donc ! demande le jeune homme ? — Voici, mon fils : il y a dans notre cour principale deux grandes façades à peindre ; vous vous en êtes bien aperçu. — Sans doute, mon père ; qui est-ce qui ne connaît pas votre couvent et sa grande cour ! Tout Florence y va, et tout ce qui s'y fait est bientôt la nouvelle de la ville et de l'Italie. — Justement, dit le moine ; et c'est quelque chose de travailler dans un lieu si fréquenté. Il n'y a pas là de peine perdue, pas de chef-d'œuvre enfoui ; c'est comme une place publique et si les magistrats voulaient vous faire peindre la façade de leur palais, ils ne vous donneraient pas une meilleure occasion d'exposer à tous votre talent... Allons, travaillez pour nous, pauvre jeune homme ; c'est la gloire que je vous offre là. — Mais, dit André, qui avait peu de résolution, selon Vasari (*era di poco animo*), c'est une tâche assez forte : deux façades de votre couvent ! — Non, pas deux, reprit le moine, une seule ; pour l'autre, j'ai déjà quelqu'un. — Et qui donc ? — Votre ami Francia, qui a longtemps étudié avec vous. — Ah ! Francia fait une façade ? — Oui, et il est si heureux de cette occasion, si content de travailler pour nous et pour la gloire, qu'il ne m'a pas même fixé de prix. Il s'en est remis entièrement à moi sur ce point. — Eh bien ! répond André que l'émulation commence à piquer, puisque Francia s'est chargé d'une façade, je ferai l'autre. » Et André mit la main à l'œuvre, et cette façade, médiocrement payée, fit l'admiration de Florence ; et le bon moine eut la satisfaction d'économiser l'argent de son ordre et de pousser un jeune homme vers la gloire. Depuis, on a suivi plus

d'une fois son exemple, et dans des états différents. Plaideur, voulez-vous gagner votre procès? malades, voulez-vous guérir? étudiant, voulez-vous un diplôme sans qu'il vous en coûte beaucoup d'écus? Adressez-vous à jeune avocat, à jeune médecin, à jeune maître, habile déjà, mais pas coté encore, pas trop disputé sur place; il vous fera réussir ou guérir pour presque rien.

Du reste, Fra Mariano n'avait pas trompé le peintre; cette cour du couvent, ornée par Andre, lui valut beaucoup de réputation; il eut bien des tableaux à faire, et aurait pu se trouver heureux si le démon, sous féminin visage, n'était venu troubler son cœur. André, de plus en plus célèbre, passait souvent par la rue San-Gallo et devant la boutique d'un chapelier. Là siégeait au comptoir une jeune femme belle et vaine, que les doux propos enchantaient et qui encourageait les hommages. Ceux d'André furent bien accueillis, et le pauvre homme, perdant la tête, cessa de travailler et d'aider son père et sa mère. Talent, bonté, devoir, il oubliait tout; une seule pensée vivait en lui et le tourmentait: Pourquoi cette femme est-elle à un autre! Pourquoi ne m'est-il pas donné de la dire mienne à la face du ciel et de la terre? Soudain une maladie survient au chapelier; il se couche, et ne se relève plus. Lucrezia, sa veuve, est libre. André se hâte de l'épouser, convaincu, dit le biographe, que ses beautés le méritaient bien. Dès qu'on le sut, on trembla pour lui, et tout en le plaignant, on commença à moins l'aimer. Tant de tendresse pour une orgueilleuse née du rien, pour la fille d'un père pauvre et vicieux, excita une sorte d'indignation, que Lucrezia sembla prendre à tâche de justifier. A peine est-elle chez son second époux, qu'elle chasse le père et la mère d'André: plus de secours pour ces vieillards; ils deviendront ce qu'ils pourront; madame n'en veut pas. A leur place, viennent nicher les enfants du premier mariage, et son père et ses sœurs et tout ce qui tient à elle; dans la maison comme dans le cœur d'André se fait une invasion irrésistible, complète; lui et son bien sont à jamais conquis. Avec les élèves en peinture, Lucrezia est insupportable; elle injurie les uns, elle bat les autres; elle fait désert l'atelier. S'il y en a qu'elle ne chasse pas, tant pis encore, elle est trop aimable avec ceux-là. André n'a pas même le bonheur de se dire: ma femme peut tout sur moi, mais, du moins, je suis sûr que personne ne partage le peu de droits qu'elle me laisse. — Non: elle s'amuse à le tourmenter de jalousie, à lui faire craindre des inconstances; il est mené, et n'est pas tranquille.

Ce devrait être pourtant la consolation que tous les gens qui mènent accordent à leurs sujets. Mais dans le ménage comme dans les Etats, celui qui abdique sa liberté n'est pas toujours sûr d'obtenir la paix... bien qu'on la lui promette pour le faire abdiquer. L'empire absolu de Lucrezia ne fut donc pas la paix pour André del Sarte ; jaloux, inquiet, il lui semblait toujours qu'il n'avait pas contenté cette femme, qu'elle n'était pas assez heureuse de régner sur lui et qu'elle pourrait souhaiter d'autres conquêtes. Dire à André qu'il faisait trop pour elle, qu'il avait tort de sacrifier à son amour ses amis, ses parents, ses devoirs, c'eût été peine absolument perdue. Il mettait toute sa joie à ne faire, dit Vasari, ni un pas de plus en avant, ni un pas de plus en arrière qu'elle ne le permettait. La maison était un enfer pour ceux que Lucrezia y grondait en voulant chasser, mais pour André, elle était un paradis, quand Lucrezia y souriait. Les tourments mêmes où il vivait, nous dit encore le biographe, étaient à ses yeux, souverain plaisir.

Parlerait-on autrement, je le demande, d'un martyr en extase ou d'un pieux pénitent. Ah ! c'est que le cœur humain n'a qu'une manière d'aimer ; c'est qu'une fois donné sans réserve à Dieu où à la créature, ses souffrances, ses joies, ses mouvements étonnent la raison et ne comptent plus avec elle. Folie sainte, folie profane dans leurs symptômes, se ressemblent fort ; mais l'une adore la perfection vraie, l'autre la perfection qu'elle imagine ; de là l'issue différente d'une même passion ; sainte, elle nous élève à toutes les hauteurs ; profane, elle nous courbe à toutes les bassesses. Et maudit soit l'homme ou la femme qui, devenu par l'amour, le dieu d'un de ses semblables, abuse de tant d'aveuglement, exerce tous ces droits usurpés et, par plaisir, orgueil ou intérêt, trouve beau et bon de s'immoler une âme humaine !

C'est ce que fit (nous le verrons), la femme du malheureux André ; mais nous n'en sommes point encore là ; différons un peu le récit de ses crimes. A vrai dire, le talent du peintre, dans les premiers temps du mariage, ne souffrit point de son amour ; Lucrezia même le poussait au travail, car elle avait besoin d'argent pour elle, et tout ce qu'elle traînait avec soi. André fit donc beaucoup, et de mieux en mieux. Ses compositions sages et nobles, son coloris enchanteur et bien fondu lui valaient de nombreuses commandes. Après Michel-Ange et Raphaël, on le jugeait, vers 1515, le premier peintre d'Italie. Les quatre pères de l'Eglise, dissertant sur la Trinité, ont une

expression admirable; et ses Madeleines, et ses Vierges, comme elles sont belles ! Au fond, il n'en a qu'une; et laquelle? Vous le devinez. Toute femme peinte par André est Lucrezia: c'est le modèle de toute beauté pour lui. Quand, par hasard, il travaille hors de Florence, il ne peut plus la faire poser; mais peu importe; elle reste imprimée dans son âme, (*impressa coll'animo*), et toute figure de femme qu'il semble vouloir copier sous son crayon ou son pinceau, devient Lucrezia.

D'elle et de ses charmes il ne se lasse jamais; pourtant il est des heures où une profonde tristesse s'empare de lui. Il se voit pauvre en dépit de son talent; tout ce qu'il gagne est mangé par sa femme, ses belles-sœurs et son beau-père. Il trouve beaucoup d'occupation, sans doute; mais il n'a pas, comme Raphaël et Michel-Ange, de protecteurs généreux, presque prodigues, qui lui fassent vraiment une fortune. Dans ces sociétés de plaisir, dont nous racontions naguère les amusements, il est le confrère d'un Médicis et de quelques riches florentins; mais ces relations-là lui ont peu servi; et peut-être a-t-il dépensé en fêtes et repas plus qu'il ne voudrait. De là, chez lui cette tristesse, et ce vague mais pressant besoin d'une situation différente. Un de ses amis s'en aperçoit et lui conseille de quitter Florence, de chercher fortune à quelque grande cour. — Mais, ma femme? dit André! — Ta femme! quitte-la un peu; tu t'en trouveras bien et ta bourse aussi; mets-la dans quelque lieu sûr et agréable, avec sa famille, si elle y tient, sans sa famille, s'il est possible. — Mais combien de temps resterai-je loin d'elle? mon Dieu! Le temps de te faire une position ailleurs. Quand tu seras quelque chose hors de Florence, quand tu tiendras le rang et les avantages que tu mérites, tu rappelleras ta femme à toi, et puisses-tu la rappeler seule!

L'avis plut à André; il apprenait d'ailleurs que deux de ses tableaux avaient enchanté François I^{er}, et que le roi désirait vivement le voir. Il partit, vint en France, l'année 1518, et reçut le meilleur accueil. On l'attendait, on avait payé son voyage, on lui donna beaux habits et beaux écus. Une *Sainte famille* et une *Charité* restent encore dans notre musée du Louvre, pour attester son passage parmi nous. Fêté par tous les grands qui avaient du goût ou qui prenaient le goût de leur maître, André gagnait honneur et argent. N'oubliant pas sa femme, il lui envoyait de quoi vivre, et faisait même commencer à Florence, une maison qu'il se proposait de revenir habiter avec

elle. Mais ces envois ne suffisaient point à Lucrezia; il lui fallait un homme qui, se tenant près d'elle, travaillât pour elle et les siens, et ne gardât rien dans sa poche; il lui fallait tout André à manger tout vif. Aussi lui écrivait-elle que, loin de lui, elle passait son temps à pleurer, que, s'il tardait à revenir, elle en mourrait. « Tout cela, nous dit le biographe, était fort bien accomodé; c'était triste à fendre le cœur, doux à ravir, tendre à rendre fou. » André, bouleversé par ces lettres, craignant de faire mourir sa femme, songe à revenir : en ce moment il était bien maître; il avait de l'or; il lui souriait de rentrer à Florence et de se faire voir ainsi à sa bien aimée. Il demande donc au roi permission de partir. François I^{er} résiste, ne voulant pas perdre un homme « dont il adorait les œuvres, nous dit Vasari, et dont l'humeur modeste, complaisante ne faisait pas craindre, après quelques mois seulement, une si brusque résolution. » Sire, répond l'artiste, je ne demande qu'un peu de temps pour régler là-bas mes affaires, et je reviendrai ici avec ma femme; je ne serai que plus tranquille alors, plus capable de vous bien servir. — Soit, dit le roi, mais tu vas me jurer sur l'Evangile de revenir dans six mois; et puisque tu reverras Florence, cette mère des arts que je transplante en mon royaume, achète pour moi des peintures, des sculptures de prix, ce que tu jugeras le meilleur. Voici l'argent; achète et rapporte, je me fie à toi. » André jura, partit, revit sa femme, et fut reçu par elle comme un convoi de vivres après un long blocus. Aussitôt on le pille; les parents de la femme s'en donnent à cœur joie; ceux d'André n'ont point de part à une si bonne aubaine; dénaturé par cette créature, André, qui ne veut pas les voir, les laisse mourir dans la misère.

Jamais André ne fut plus faible qu'à cette période de sa vie; disons mieux; jamais sa faiblesse n'eut une plus triste occasion de se montrer et de le perdre.

Ce qu'il avait honnêtement gagné servit d'abord à nourrir la brigade, à parer les femmes, à bâtir une maison, à s'amuser aussi sans travailler (*dansi piacere e non lavorare*). Reste la somme confiée par le Roi et destinée à l'achat d'œuvres d'art; André hésite; mais Lucrezia insiste; tout y passe, le roi est volé!... Et le serment prêté sur l'Evangile! Et la promesse de retourner en France! Quel embarras! Quelle poignante angoisse! L'honneur et la religion pressent André de repartir, la crainte du compte à rendre et du royal courroux le retient.

Mais quoi ! François I^{er} l'aime tant ! Un aveu sincère le désarmera. Cet argent qui devait servir à payer tableaux et statues, André le regagnera par son travail. Pourquoi ajouterait-il le parjure à son crime ? Pourquoi renoncerait-il enfin à l'avenir que la France lui promettait. Mieux vaut y retourner, mieux vaut courir cette chance ; André en est convaincu et va repartir ; les pleurs et les prières de sa femme l'arrêtent encore ; il reste à Florence et y végètera.

Oui, il y végètera, quoique son talent n'ait pas déchu ; mais il sait si peu le faire valoir. A-t-il achevé un tableau remarquable ; il ose à peine en demander le prix ; et celui qu'il demande est si étrangement modeste qu'on le lui paie en haussant presque les épaules. Ne croyez pas qu'il en ait plus de pratiques ; non ; car il ne se produit pas assez, il ne court pas assez au travail ; il attend trop qu'on lui en procure. Il se tient, pour cela, dans la dépendance ; et de qui ! de certains charpentiers ou entrepreneurs, qui, travaillant de maison en maison, le recommandent aux gens riches. Mais ces ouvriers-là, n'ayant pas besoin de l'artiste, l'oublient le plus souvent, ne s'informent pas de sa situation. Un jour, à l'improviste, par hasard, ils apprennent que chez le pauvre André les eaux sont très basses ; ils parlent de lui, par pitié, à un grand seigneur. On consent à le faire travailler ; on l'interroge sur le prix ; que va-t-il répondre ? Fera-t-il comme certains marchands qui, en raison de leur pauvreté, saignent largement la bourse qu'on leur montre ? Non ; cette conduite suppose une certaine audace, et de l'audace André n'en eut jamais. Il lui semble toujours que, s'il demande beaucoup, on sera effrayé et que le travail lui échappera ; donc, il demande aussi peu que possible.

Partout sa timidité lui fait tort. Vers 1519 ou 1520, il va à Rome, et Michel-Ange, qui le connaît, dit à Raphaël. « Cet homme-là, s'il était employé, comme toi, à de grandes œuvres, te serait un rival redoutable ; il te ferait venir plus d'une fois la sueur au front. » Mais de grandes œuvres, de grands emplois, André osera-t-il jamais y aspirer ? Quand il voit à Rome tant d'artistes réunis par les soins du Pape, le découragement le saisit : « Rien à faire pour moi, pense-t-il ; toutes les places sont prises et toutes bien occupées. Ces hommes-là sont très forts. Arrivé trop tard, je m'en retourne. »

Souvent la nostalgie de la France vient le reprendre ; il veut par des tableaux apaiser François I^{er}. Il fait un saint Jean-Baptiste admirable et se propose de l'envoyer chez nous ; mais une autre occasion se présente ; il le vend à un Médicis. Peu de temps après, il expédie

à Semblaçay, surintendant des finances françaises, un second tableau dont le sujet et le sort restent encore inconnus aujourd'hui. .

En 1523, la peste envahit Florence. André va travailler dans les Apennins pour des religieuses. Là il passa des jours charmants. Il avait emmené avec lui sa femme, une sœur de sa femme, une fille de sa femme, et un élève peintre. Bien reçu et bien abrité dans le couvent, on vécut à l'aise ; les trois femmes, contentes des religieuses et d'André lui même dont le talent leur valait un si doux accueil, le laissèrent s'appliquer tout entier à un tableau qui se voit maintenant dans le palais Pitti. Dieu ! les beaux jours, l'heureuse trêve aux soucis, aux exigences féminines, aux plaintes, aux mauvais conseils, et je voudrais pouvoir dire : aux remords !

A quelque temps de là, il achève le portrait d'un moine, et comme il lui restait quelques couleurs encore : — viens ici, dit-il à sa femme, je vais te peindre ; on verra comme tu es conservée, et cependant ce ne sera plus le même qu'autrefois. — Pauvre homme ! quelle candeur imprudente ! Aller dire à une belle et à une belle coquette qu'elle est conservée. Peut on, en fait de compliment, imaginer une plus cuisante injure ? Aussi Lucrezia ne voulut-elle point poser ; et ne sachant que faire de ses couleurs, André, moitié souriant et moitié triste, se peignit lui-même.

Viennent ensuite pour Florence les misères du grand siège ; et ici encore notre artiste va se montrer faible et timide. Des capitaines au service de la République ayant déserté avec la caisse militaire, les magistrats décidèrent qu'on les peindrait sur la façade d'un des palais de la ville. Singulière flétrissure qu'un demi-siècle auparavant les Médicis avaient infligée à leurs ennemis ! André, qui ne savait rien refuser à personne, s'engage à représenter ces criminels ; puis il craint de se compromettre aux yeux des uns, de se ridiculiser aux yeux des autres ; et qu'imagine-t-il alors ? Il dit partout qu'il a passé cette besogne à l'un de ses élèves, il l'y envoie durant le jour et vient la nuit, par de secrets passages, travailler lui-même à ces portraits, qui, sous son pinceau, deviennent des chefs-d'œuvre ! Quelle transaction et quelle bizarrerie ! Quelle façon d'accorder ensemble le besoin d'argent, le sentiment de l'art, et des craintes toutes personnelles !

Après le siège, d'autres misères fondent sur André. Ayant longtemps mangé du pain de blocus, il veut se dédommager, et s'indispose, faute d'avoir su ménager la transition. Bientôt on croit lui voir

les marques d'une maladie que des lansquenets victorieux avaient apportée dans la ville; la peste, « puisqu'il faut l'appeler par son nom ». Voilà pour Lucrezia une occasion superbe de montrer qu'elle aimait cet homme et qu'elle lui savait gré d'avoir trop fait pour elle. Mais la peste, grand Dieu! la peste! quelle horreur! est-il jamais beau de gagner la peste.— Non, non, pense Lucrezia; et si je la gagne un jour, que ce ne soit pas par ma faute! — Elle fuit son mariage, le laisse mourir sans lui donner le moindre soin, sans que personne presque s'en aperçoive, et lui survit de trente années.

Et pourquoi non! elle avait ce qui permet de vivre, de vivre longtemps : bon estomac et mauvais cœur.

Vasari a connu cette femme, et dans sa première édition, il la maltraite fort; il dénonce en termes énergiques les flatteries amoureuses dont elle a empoisonné son mari. Disciple d'André del Sarto, il semble vouloir venger son maître, en infligeant une honte éternelle à celle qui l'a enchaîné et perdu. Mais dans les vingt années qui s'écoulèrent entre la première édition et la seconde, aurait-il lui-même subi le pouvoir de cette personne habile et sagace, comme il l'appelle? Aurait-il craint de blesser par trop de véhémence les partisans qu'elle s'était faits, ou de diminuer, par la chaleur de ses invectives, son autorité d'historien? Je l'ignore; mais il est sûr qu'en 1568, il a fort adouci ses expressions. Certain détail odieux a été supprimé ou raccourci, comme pour laisser plus de calme au lecteur : il reste pourtant quatre points non effacés : Lucrécia a tourmenté son époux par la jalousie, elle lui fit manquer sa fortune en France, elle le rendit voleur et mauvais fils, et, dans ses derniers jours est tint, nous dit le biographe, aussi loin de lui qu'elle put. Cela nous suffit pour la juger; et quant à la faiblesse morale de son mari, l'historien nous la montre en toute chose et en tout lieu. L'homme qui n'ose pas contrarier Lucrezia est le même à qui le courage manque quand il faut dire le prix de ses tableaux ou disputer le premier rang. Quel malheur d'être né ainsi, et de n'avoir pas, par la vigilance ou l'exercice, acquis ou gardé assez de force pour sauver son honneur et sa probité!

Quel rare avantage, au contraire, d'avoir reçu, comme Raphaël, tous les dons de l'esprit et du cœur et d'avoir vu les circonstances se prêter d'elles-mêmes à leur développement! Raphaël travaille, mais il ne peine point; il voit le but éloigné, il y arrive, sans avoir éprouvé qu'il fût difficile de l'atteindre.

Né à Urbain, le 26 mars 1483, il doit le jour à un peintre de quelque mérite, qui gagne sa vie à faire des tableaux pour les églises de petites villes. Giovanni Senti ou Sanzio veut que Raphaël, son unique enfant, soit nourri du lait de sa mère ; bientôt il lui enseigne lui-même tout ce qu'il a paisiblement appris. Dès que l'enfant dépasse le père, celui-ci, qui s'en aperçoit, qui l'a souhaité, qui s'en réjouit, le mène à Pérouse et le confie au grand peintre que l'Italie entière appelle Pierre Perugin (*Pietro Perugin*). Ce chef de l'école ombrienne, imbu des traditions mystiques qui, depuis saint François d'Assise, règnent dans ce pays, fait de son élève un homme dont le pinceau religieux trace des Vierges pures, recueillies, et rougissantes en face d'un ange, même quand cet ange leur dit : Salut, ô vous qui êtes pleine de grâce ! C'est vers 1502, à l'âge de dix-neuf ans que Raphaël peint sa première Madone. Deux ans après, à peine majeur, il vient voir Florence, et il en avait grande envie, « à cause de l'amour qu'il portait à son art et des merveilles qu'on racontait de Léonard et de Michel-Ange. » Toutes ces choses, quand il les vit de près, lui parurent divines et elles agrandirent ses idées et sa mémoire. Heureux de voir et de vivre, partout aimé de tous, il revient à Urbin pour régler ses affaires, à Pérouse pour y travailler sous les yeux et dans le style de son vieux maître, à Florence une seconde fois pour y faire des progrès et apprendre ce qu'il ignore. Un moine qui est grand peintre, Fra Bartolommeo, l'a charmé par son coloris ; Raphaël s'instruit en bien regardant faire et, pour payer ses leçons, lui enseigne à son tour certaines règles de perspective. C'est la courtoisie même que Raphaël et quiconque l'oblige ou le sert est délicatement et vite récompensé.

Enfin, vers le milieu de l'année 1508, il arrive à Rome, et d'abord se voit chargé des plus grands travaux. Jules II le pria d'orner de ses peintures toute une suite de chambres au Vatican. Le Parnasse, l'Ecole d'Athènes, la dispute du Saint-Sacrement, nobles et larges compositions, étalent aux regards les figures des grands poètes, des philosophes, des Pères de l'Eglise ; elles nous les montrent si belles, si bien groupées que l'œil charmé, l'esprit satisfait ne songent pas à demander plus d'émotion. Entre deux œuvres de cette étendue, Raphaël profite d'un instant de loisir pour peindre une madone, une Sainte famille : et rien de candide et d'aimable comme les éloges que Vasari prodigue à ses ouvrages, grands ou petits : « Raphaël, nous dit-il, eut ce don de la nature : ses airs de tête furent infiniment gracieux et doux ; cette Sainte-Vierge en fait foi ; mettant ses mains

sur sa poitrine, elle regarde, contemple son petit-fils, et il semble alors que le fils ne puisse plus lui refuser une seule grâce. »

Parlant d'une Nativité, où la Vierge recouvre d'un voile l'Enfant Jésus : « Il est si beau, dit encore Vasari, si beau dans son air de tête et dans tous ses membres, que l'on voit bien en lui un vrai fils de Dieu ; et non moins belle est la Madone ; outre cette beauté supérieure, on reconnaît en elle allégresse et pitié. Il y a aussi un Saint-Joseph qui, appuyant les deux mains sur un bâton, contemple, pensif, le roi et la reine du ciel, et se tient là, en admiration, comme un très-saint vieillard qu'il est. » « Ces deux tableaux, ajoute-t-il, ne se montrent qu'aux fêtes solennelles. »

Certes, depuis que Vasari est mort, surtout depuis la fin du dernier siècle et le commencement de celui-ci, la critique des arts, l'esthétique ont fait des progrès considérables ; on analyse mieux aujourd'hui les divers éléments d'un génie et d'un style, on assigne mieux à chacun de ces éléments sa proposition et son vrai rôle ; on ne répèterait pas sans cesse, comme Vasari, que les personnages de Raphaël semblent vivants, tout-à-fait vivants (*pajono vivi, vivi*); on insisterait bien plus sur ce caractère *idéal*, qui, sans exclure l'apparence de la vie, en perfectionne, en épure la forme extérieure. La vie est là, nous le voulons bien, mais une vie exquise, incomparable ; en voyant de pareilles images, nous ne disons guère : c'est vrai ! mais c'est beau !

Malgré les erreurs de Vasari, malgré les inexpériences de la critique encore à son berceau, il a du mérite dans les pages où il s'efforce de distinguer les trois périodes ou manières de Raphaël. D'abord, semblable à Péruçin, son maître, Raphaël s'en tient à un style précieux, adorable, mais un peu étroit. Puis viennent les pensées plus vastes, les regards plus ouverts sur le monde, les mouvements plus vifs, plus variés. Si l'on en croit le biographe, c'est Léonard de Vinci dont l'exemple l'a aidé à faire un tel pas. Enfin, Raphaël voit Michel-Ange et comprend la beauté des nus, la terrible puissance d'expression attachée aux diverses parties et aux efforts variés du corps humain. Mais Michel-Ange, dans ce genre, est allé si loin qu'on ne peut l'égaliser ; Raphaël en a conscience, et sans vouloir lutter avec lui en ce point, il cherche à le surpasser ailleurs ; il apprend à tout représenter, paysages, animaux, batailles, effets de lumière ; il se fait universel et excellent (*un ottimo universale*.)

Ces réflexions ne sont pas sans vérité ; mais encore une fois, on

a dit mieux de nos jours et surtout on a vu plus clair. On a vu Raphaël épris de la beauté calme, la préférant à tout le reste, aimant mieux un peu moins de vie qu'une violence désagréable, ne séparant jamais le beau du gracieux, et ne poussant jamais la *forme* vigoureuse jusqu'au *forcé*, rarement sublime comme Michel-Ange, mais jamais choquant comme lui, digne enfin de l'éloge que Voltaire décerne à Racine :

Nous ravissant sans nous surprendre

Et ne nous étonnant jamais.

Et toutes ces merveilles d'art et de goût sont presque les seuls événements dont se compose l'histoire de Raphaël. Ni orages dans son ciel, ni obstacles sur sa route ; quelques portes qu'il ouvre aisément et que personne ne saurait ouvrir comme lui. Il marche, il se développe avec une facilité sans bornes, un plein contentement de lui-même et de ceux qui le regardent vivre. Fresques, tableaux de toute grandeur et de tout genre, architecture, archéologie, tout ce qui lui est confié, il l'accepte, et nul ne songe à le soupçonner de présomption. Pour suffire à tant de travaux, il a des élèves qui terminent les œuvres esquissées de sa main ; mais ces élèves, étant des hommes dignes de lui, ne trahissent pas sa confiance ; ils achèvent et ne gâtent pas. Pour se faire donner ce qui lui est dû, jamais de luttes à soutenir ; on l'enrichit sans débattre, presque sans compter. Il habite un palais à Rome ; il en ferait bâtir quatre, que nul ne se récrierait contre ce glorieux parvenu. Chacun s'empresse ou s'ingénie à lui complaire ; les ouvriers du Vatican, lorsqu'ils construisent quelques chambres nouvelles, laissent sous les murailles ou les colonnes des ouvertures, pour qu'il puisse y serrer du bois, des provisions, des bouteilles de vin, qui serviront à recevoir ses amis. Bien loin de lui refuser les récompenses, on lui en cherche d'extraordinaires ; un cardinal veut lui donner sa nièce ; Léon X songe peut-être à le nommer cardinal. Aux propositions de mariage, il fait la sourde oreille ou traîne en longueur ; il se soucie peu du lien conjugal, preuve de bon sens, diront les uns ; unique défaut, diront les autres. Oui, c'est là sa faiblesse à cet homme irréprochable ; il aime trop certaine boulangère que la postérité nomme La Fornarina. Pour le retenir au travail dans le palais d'un prince romain, il n'y eut qu'un moyen efficace, laisser cette femme y venir et s'y loger. Vasari, qui

rapporte le fait, trouve que ce fut peut-être une complaisance outrée ; mais le travail de Raphaël, mais un chef-d'œuvre était à ce prix.

Comblé de gloire et d'affection, le jeune Roi de la peinture atteint ses trente-sept ans ; on veut qu'il dirige la construction de Saint-Pierre ; on le prépose encore aux fouilles qui s'exécutent sous le sol de Rome. En s'acquittant de cette charge, il se fatigue, se refroidit, tombe malade et les médecins croient devoir le saigner. Quelques excès récents et qu'il n'a point avoués rendent cette opération funeste. Les forces épuisées ne peuvent plus résister au mal ; lui-même comprend que son dernier jour approche ; il ne se trouble point ; il remplit tous ses devoirs, éloigne la Fornarine en lui léguant de quoi vivre, dicte un testament que tout le monde approuve, souffre durant deux semaines, et, le 5 avril 1520, achève sa carrière toujours triomphante. De magnifiques funérailles sont célébrées au chevet du lit de parade, dressé dans la salle où il travaillait ; le cardinal de Médicis fait exposer la *Transfiguration*, le dernier, le plus beau peut-être de ses innombrables tableaux. Le pape Léon X le pleure, et tout homme, nous dit le biographe, « qui voyait à la fois ce corps mort, cette œuvre vivante, sentait son âme éclater de douleur. »

Vingt-huit années se passent, et Vasari ingénument ému en rappelant cette scène, fait une véritable apothéose à ce dieu mortel de la peinture, à cet être adoré de tous ceux qui l'ont connu.

« Raphaël, dit-il, n'a cessé de vous montrer durant sa vie comment
« on doit traiter avec les hommes de tout rang. Parmi ces dons si
« extraordinaires, il en est un que j'admire et ne peux comprendre :
« c'est cette puissance qu'il exerçait autour de lui, et qui triompha
« des passions où nous sommes sujets, nous autres peintres. Oui,
« nos confrères, et même ceux qui se croyaient grands, lorsqu'ils
« travaillaient avec Raphaël, se tenaient unis et dans une telle con-
« corde, que tout mauvais vouloir, à sa vue se dissipait ; toute vile
« et basse pensée s'effaçait des esprits ; jamais pareille union n'exista
« que de son temps. Toute malveillance restait vaincue par sa cour-
« toisie, par son adresse, par cette bonté native qui respirait en lui.
« Il était tout délicatesse et tout charité ; non seulement les hommes,
« mais jusqu'aux animaux l'honoraient. On dit que si un peintre
« quelconque connu de lui ou inconnu, avait besoin de quelque des-
« sin, il suffisait de le demander à Raphaël ; il laissait aussitôt son
« travail pour lui venir en aide. Il donna constamment du travail à

« un grand nombre, et il les assistait, il les instruisait avec amour,
« comme s'ils eussent été ses propres enfants. Aussi n'allait-il jamais
« à la Cour sans être accompagné de cinquante peintres, tous intel-
« ligents et distingués qui, depuis sa maison, l'escortaient pour lui
« faire honneur. Non, il n'a pas vécu en peintre, mais en prince. O
« peinture, tu pouvais alors l'estimer heureuse, puisque l'un des
« tiens, par son génie comme par ses mœurs, l'élevait jusqu'au ciel.
« Heureux encore ceux qui ont travaillé sous lui ! Je le vois, qui-
« conque l'a imité a su atteindre un noble port ; et ceux qui désor-
« mais l'imiteront dans les travaux de l'art seront honorés par le
« monde, et si, de plus, ils lui ressemblent par la sainteté de leurs
« mœurs, ils trouveront au ciel une récompense. »

On peut *sourire* en entendant parler des saintes *mœurs* de Raphaël ; jamais bonté humaine n'inspira plus de gratitude et d'indulgent enthousiasme. Mais, tout en souriant, accuserons-nous Vasari de nous avoir trompés ? Non, car il nous a dit ce qu'était Raphaël, et cette bonté même, qu'il déifie, il nous l'a montrée naturelle, facile, jamais conquise par des efforts, et *qualité* heureuse plutôt que vraie *vertu*. En général, les jugements de Vasari sont réformables, mais sa narration est sincère, complète ; voilà pourquoi son livre, souvent faible de raisonnements, est précieux cependant pour le psychologue, pour l'observateur qui veut des faits et tache peu à peu d'en découvrir la loi ; voilà pourquoi ce recueil de biographies, s'il venait jamais à se perdre, laisserait une lacune immense dans l'histoire de l'esprit, des mœurs, du cœur humain.

DE TRÉVERRET.



DANSE MACABRE.



A MON AMI CH. DE TRENQUELLÉON.

Jeunes ou vieux, ayons toujours en la pensée
Qu'un spectre have et nu, sans pourpre ni paillon,
La mort, cette danseuse âpre et jamais lassée,
Du bal universel mène le cotillon.

Elle pousse sans bruit l'heureuse fiancée
Et le vieillard morose au même tourbillon ;
On la voit tour à tour, froidement empressée,
Arracher l'un du trône et l'autre du sillon.

Que m'importent, à moi, tes faciles victoires,
O Mort ? Quand nous ferons, à deux, les noces noires,
Cet hymen infécond de deux cœurs sans amour,

Presse moi sur ton sein une heure, une seconde,
Moins encor, je m'en ris. Fuyant ta nuit immonde...
Mon âme s'en ira, plus rapide, au grand jour.

X. X.



BIBLIOGRAPHIE RÉGIONALE.¹

Une lettre inédite de Henri IV, publiée par M. Ad. Magen. Agen, 1879. 13 pages, grand in-8°.

Un Ballet agenais au commencement du xviii^e siècle, par Ph. Lauzun. Agen, typ. Fern. Lamy. 1879, 67 p. in-8°. [Tiré à 250 exemplaires, numérotés, sur papier de Hollande.]

Recueil des Travaux de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen. 2^e série, tome VI. Agen, F. Lamy, 1879. In-8°, de 415 pages.

Briefve narration de ce qui s'est passé en la ville d'Agen depuis sa déclaration au party de la Sainte union (1589-1590), publiée et annotée par Adolphe Magen, secrétaire perpétuel de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen, etc. Agen, Michel et Médan; Bordeaux, Ch. Lefebvre, 1879. In-8° de XIV-68 pages. [Tiré à 250 exemplaires, sur papier de Hollande, par Virgile Lenthéric, à Agen.]

M^{me} la comtesse Marie de Raymond, dont nous n'avons pas besoin de faire connaître, soit l'incomparable érudition en histoire féodale et nobiliaire, soit la généreuse complaisance pour les travailleurs, a communiqué à M. Ad. Magen ce nouveau supplément à la volumineuse correspondance de notre Henri IV. La lettre provenant des archives du château de Saint-Léonard, près Sain-Clar de Lomagne, est adressée de Nérac, le 18 juin 1579, par le roi de Navarre à Bern. de Montaud-Bénac, sénéchal de Bigorre. Elle touche à un des faits les plus significatifs des luttes religieuses d'alors en Guienne. Elle éclaircit l'histoire si douloureuse et si troublée de la ville de Langon, reprise en avril 1579 par les catholiques aux huguenots, dont elle était un des boulevards, et bientôt démantelée, non par les farouches vainqueurs, comme on l'a dit, mais par Biron, lieutenant-général du roi (Henri III), en Guienne. Bénac s'était plaint au roi de Navarre d'avoir trouvé Biron insensible à ses justes remontrances sur cet étrange abus de pouvoir.

¹ Nous empruntons à la *Revue de la Gascogne* le compte-rendu qu'on va lire. C'est une bonne fortune pour les ouvrages dont il y est question, d'être jugé par un critique dont le caractère et le talent font tant d'honneur à notre Sud-Ouest.

(La Rédaction.)

M. Ad. Magen, qui entoure le document nouveau de tous les éclaircissements utiles, y relève très justement la bonté de cœur de celui qui allait s'appeler Henri IV. Il apprécie avec non moins de complaisance et d'exactitude l'extérieur de la pièce en question : « Le corps de la lettre, qui a pour fond un beau papier au filigrane du lis, est de la main d'un secrétaire et comprend quarante-six lignes, dont trente-cinq au recto et onze au verso. Le post-scriptum, la signature et l'affectueuse qualification qui la précède (*Vostre bon maistre et entier amy*), ont été tracés par le roi. C'est bien l'écriture qu'on connaît, large, pleine, élégante dans sa force et rappelant, par la forme et l'allure, ce bel italique de la Renaissance, qu'ont renouvelé, on sait avec quel succès, nos habiles contemporains, les Claye et Jouaust, de Paris, Perrin, de Lyon, Fick, de Genève. » Il faut dire que, pour être en caractères romains et non italiques, la plaquette que j'ai sous les yeux, sortie des presses de M. F. Lamy, n'est pas indigne, par la pureté et l'agencement harmonieux de ses types elzeviriens, de prendre place auprès des productions de ces typographes d'élite.

— Il me faudrait répéter le même éloge au sujet d'une publication encore plus alléchante pour les gourmets de poésie aristocratique. Mais si je n'ai plus besoin de louer M. Lamy, je serais ingrat et injuste de ne pas féliciter M. Ph. Lauzun de tout ce qu'il a mis d'érudition littéraire et historique du meilleur aloi autour de ce *Ballet agenais du XVII^e siècle*, que lui a fourni un ouvrage inédit de Boudon de Saint-Amans (mort en 1831). Ce dernier l'avait copié sur un imprimé qui probablement n'existe plus aujourd'hui et n'est même représenté peut-être par aucun autre exemplaire. L'œuvre consiste en huit petites pièces (de quatre à huit vers), pour les huit personnages qui avaient un rôle dans le ballet. La date est inconnue, mais l'éditeur la limite, avec la plus haute probabilité, dans une période de cinq à six ans vers 1605. Le style est bon pour l'époque et la versification ne manque pas d'agrément.

Voici, par exemple le couplet de M^{lle} de Marin, sous le nom de Sylvie :

Je suis cette illustre Sylvie,
Qui donne la mort ou la vie,
Qui charme tous les étrangers;
Et je fais avouer sans peine,
Que les bergères de la Seine,
Le cèdent à celles du Gers.

Non content d'avoir donné sur l'histoire, la poétique et la chorégraphie des ballets de cour tous les renseignements désirables, M. Lauzun a su réunir des renseignements encore plus curieux pour nous sur les huit personnages de cette mascarade agénaise. Ainsi, d'après lui, cette Sylvie que nous venons d'entendre, était Marguerite, fille de Michel du Bouzet, seigneur de Marin, et de sa seconde femme Marguerite de Bezin. Elle épousa Jonathas, seigneur de Pechdoue. Son frère, Jean du Bouzet, où (comme on l'appelait) *M. de Sainte-Colombe*, figure aussi dans le même divertissement, sous le nom de Sylvandre. On nous saura gré de copier encore le portrait de ce gentilhomme gascon ; le dernier vers indique peut-être qu'il avait épousé une de ses parentes, ce qui a échappé aux généalogistes de sa famille, y compris le dernier et le plus complet de tous : M. J. Noulens :

Je suis brun, grand air, bonne grâce ;
Parmi tous les mieux faits je tiens le premier rang,
Et suis sorti d'un si beau sang,
Que je ne puis aimer que celles de ma race.

Nous ne dirons rien des autres auteurs de cette pastorale dansante, si ce n'est qu'ils étaient plus ou moins apparentés, et aussi que nous aurions quelque scrupule à contre-signer une (mais une seule) des interprétations de M. Lauzun. C'est au sujet d'un « M. d'Aubiac, sous le nom de Lisis », qui serait, d'après lui, un fils naturel de Jean de Lart de Galard (seigneur d'Aubiac), et de la reine Marguerite. Ce pauvre bâtard, selon d'Aubigné, outre qu'il était muet, avait souffert toutes sortes d'avanies domestiques, jusqu'à être occupé longtemps « à garder les oisons. »

Ces deux vers du couplet de Lisis :

Et j'ai quitté pour vous, Mesdames,
La garde d'un troupeau que l'on m'avait donné,

sont-ils « une allusion évidente aux tristes fonctions de ses jeunes années ? » Cela paraît trop éloigné des flatteries et des allégories constantes du genre. J'aimerais mieux croire que Lisis est Agésilas de Narbonne-Lara, devenu seigneur d'Aubiac, par son mariage de 1596, avec Henri-Renée, sœur (légitime) du pauvre muet.

On le dit jeune, il est vrai, mais il pouvait n'avoir pas plus de trente ans en 1605, et puis une mascarade a le droit de rajeunir. Le

troupeau quitté par ce gentilhomme, désigne sans doute quelque emploi civil ou militaire, qu'il aura d'abord obtenu, comme cadet, et puis cédé pour épouser une héritière.

— Les volumes du *Recueil des travaux* de la Société agenaïse d'agriculture, sciences et arts sont d'année en année plus solides, plus pleins, plus précieux pour les amis de la science sérieuse et de l'érudition historique. Nous ne consacrons pourtant que peu de lignes à celui de 1879 qui vient d'être distribué. C'est qu'il est rempli en très grande partie par deux travaux encore inachevés que nous nous réservons d'étudier à part, quand ils auront paru en entier ; savoir : les *Proverbes populaires de l'Armagnac et de l'Agenais*, par M. J.-F. Bladé (p. 104-225), et les *lettres françaises inédites de Joseph Scaliger*, publiées et annotées par M. Ph. Tamizey de Larroque (p. 229-255). Les cinq autres morceaux de ce volume, quoique très dignes de faire cortège à ceux-là, nous touchent de moins près, et nous en dirons peu de chose. — Nous recommandons la lecture du mémoire de M. A. Ducos du Hauron, notre compatriote, au sujet de l'invention de son frère (Louis D. du H.) *la photographie des couleurs*. C'est intéressant comme un roman, instructif comme une histoire, et raisonné comme une démonstration scientifique. On y suivra les péripéties de ce système avec la bibliographie afférente, depuis 1859 jusqu'à l'Exposition de 1876 ou plutôt jusqu'au moment actuel ; car les circonstances défavorables de 1876 ont heureusement cessé ; l'opposition même s'est au moins bien adoucie. Quoiqu'il y ait encore à perfectionner la main-d'œuvre, le but est atteint, et le soleil, qui ne fixait jusqu'ici que des images monochromes, a été par MM. Ducos à distribuer les couleurs qu'ils lui préparent de façon à rivaliser avec la peinture à l'huile. — M. G. Tholin a publié *Deux comptes financiers de l'Agenais, sous Charles V* (p. 28-47), d'après un registre acquis dernièrement par les archives départementales de Lot-et-Garonne ; pour mieux dire, il les a traduits à cause de l'extrême incorrection d'un texte latin de seconde main. Il y a là, comme d'habitude dans les anciens comptes, une foule de bons renseignements sur les lieux, l'état des terres et des personnes, l'organisation et l'administration, etc. — Les indications relatives à la Gascogne condomoise n'y manquent pas ; Condom, Montréal, Fourcès, la Romieu, etc. — Suit le *Catalogue des insectes coléoptères trouvés jusqu'à ce jour dans les départements du Gers et de Lot-et-Garonne*, par l'abbé F. de Lherm de Larcenne, 2^e partie (p. 48-103). — Simple nomenclature, mais avec des indications

très précises sur la rareté relative et l'habitat de chaque espèce. Les principaux chercheurs qui ont aidé de leurs communications l'éminent entomologiste du collègue de Gimont, sont MM. P. Bau-duer, de Sos, et l'abbé A. Lucante, curé de Courrensan (Gers). — M. Magen a rédigé, avec sa rare compétence de bibliophile et de critique d'art, une excellente *Notice sur un exemplaire en vélin enluminé de Loreloge de dévotion*. Ce livre, même imprimé sur vélin, n'est pas de toute rareté : Brunet en signale trois exemplaires à Paris. Mais celui que décrit M. Magen et qui est aujourd'hui dans le département du Gers (il ne nous dit pas chez qui) se distingue par une ornementation exceptionnelle et par de curieux *ex libris*. La première de ses vingt-sept vignettes renferme d'après le critique, le portrait du premier possesseur, Milon d'Illiers, doyen de Chartres et évêque de Luçon au milieu du xvr siècle. De ce prélat, le livre est passé à Françoise-Madeleine de Balaguié Montsalés, abbesse de Saint-Sernin d'Aveyron, laquelle y fit ajouter, écrite à la main, une longue et belle prière en rime française, à sainte Madeleine, sa patronne ; inutile de dire que l'éditeur nous com-muniqué ce texte poétique soigneusement établi et annoté. Enfin, avant 1592, une belle-sœur de cette abbesse donna ce livre à Bern. Ruffus, sous-prieur des Cordeliers d'Agen, qui l'était allé voir au château d'Estillac. — Reste un mémoire de M. Tholin, sous ce titre : *les Manuscrits de la bibliothèque d'Agen* (p. 395-408). Il ne renferme que deux notices, mais l'une et l'autre curieuses et intéressant sérieusement l'histoire littéraire du moyen âge. La première concerne un excellent manuscrit de Guidonis (évêque de Lodève au commence-ment du xiv^e siècle), décrit et étudié par le savant M. Léopold Deliste, qui a permis à l'archiviste d'Agen de lui emprunter plusieurs pages de sa *Notice sur les manuscrits de Bernard Gui* (1879). La seconde roule sur un codex du xiii^e siècle, renfermant des gloses versifiées sur toute la Bible, en distiques latins ; il y a environ 13,000 vers ! — Ce travail a été commencé par le dominicain Pierre de Reims, qui a sa place dans le *Scriptores ordinis Prædicatorum* des PP. Echard et Quétif (lesquels n'ont pas commis, soit dit en passant, l'erreur si-gnalée par M. Tholin, p. 408, sur un prétendu glossaire de la Bible) ; il a été achevé par un Gilles (Egidius), sur lequel le laborieux critique n'a pas trouvé des renseignements en dehors de ceux qu'offre, en quelques vers latin trop peu précis, le dernier feuillet du manuscrit d'Agen.

—Avez-vous jamais, ami lecteur, rencontré une plaquette sur Agen,

rare et curieuse, — le *Supplément du Manuel du libraire* en fait foi (t. II, col. 7). — imprimée à *Lyon*, par *Jean Palrasson*, l'an m. d. lxxxx? C'est peu probable; pour ma part, je ne l'aurais sans doute jamais connu sans la reproduction très fidèle, quoique très embellie et améliorée, que vient d'en faire M. Adolphe Magen pour la plus grande joie des bibliophiles en général et des amateurs gascons et agenais en particulier. Voici le titre complet de cette pièce : « BRIEVE NARRATION DE TOUT | CE QUI C'EST PASSE EN | la ville d'Agen en Agenois depuis | la déclaration d'icelle au | party de la sainte | Vnion. | — Contenant les sorties, prinzes de fortz, défaicte des ennemis. Ruzes et entreprinzes de guerre qui se sont passées durant le siège de ladicte ville. — Aussi le nom des magnanimes sieurs qui ont assisté et soubstenu ladicte ville durant et après le siege d'icelle. — Avec les noms des principaux chefs des heretiques et autres leurs associes ennemis d'icelle ville et de la Sainte Vnion. — Le nombre des morts et prisqniers tant d'un costé que d'autre. — Sous ce titre incommensurable, il n'y a que 29 pages (reproduites presque ligne par ligne dans les 30 pages de la réimpression.) Mais le récit a de l'intérêt et renferme des détails qui ont échappé aux historiens locaux. Les « magnanimes sieurs », que l'anonyme comble d'éloges, sont entre autres, le gouverneur d'Agen, Charles de Monluc-Caupène, fils de Peyrot et petit-fils de Blaise; Jacques de Lau; Thomas de Pontac, seigneur d'Escassefort; mais surtout le marquis de Villars, et les sires de Sauveterre (Saint-Astier) et Levezou de Vesins. Ces deux derniers, blessés près de Puymirol, à la poursuite des huguenots qu'ils avaient délogés de la Sauvetat-de-Savères, succombèrent à leurs blessures, « non-seulement au grand regret de la noblesse et gens de guerre, mais de tous les bons habitants d'Agen, en laquelle (ville) leur corps ont été pourtez et ensepulturez, l'un en Saint-Estienne, eglise cathedrale, qui est le sieur de Sauveterre et ledict sieur de Vesins en l'eglise des Cordeliers. Aux funerailles desquels ledict sieur marquis de Villars, habillé tout de noir, avec tous les gentilhommes, assistèrent. Comme pareillement messieurs les presidiaux, messieurs les consuls avec leurs chapperons, suivis de tous les bourgeois et plus grande partie des habitants, dames, demoiselles et autres femmes d'honneur, avec le commun peuple qui pleuroit et regrettoit la mort de ces deux valeureux capitaines et seigneurs. Vous pouvez croire que c'estoient deux pilliers de nostre Eglise catholique, apostolique et romaine, au lieu desquels nous esperons que Dieu nous fera la grâce de nous en sus-

citer des autres au pays de Quercy, où lesdits feus sieurs faisoient leur demeurance. »

Si nous ajoutions à ce fragment, pris au hasard dans les pages laudatives du récit, quelques boutades contre les tenants du parti opposé, comme Belsunce, Malignon, Saint-Chamarand, nous aurions donné une idée complète du ton de l'auteur, qui est un catholique fervent et un ligueur exalté. Est-ce une raison pour appeler son petit livre *un pamphlet*, comme le fait M. Adolphe Magen, biographe sympathique de Saint-Chamarand, justement prévenu contre les appréciations d'un témoin passionné ? Il vaut mieux simplement le classer parmi les brochures et nouvelles du temps, dictées au milieu même du feu des guerres civiles et représentant les idées et les passions de l'un des deux partis. Ce n'est guère là, du reste, qu'une question de mot ; l'essentiel est que les faits soient relatés « au plus près de la vérité », et c'est le témoignage que le chroniqueur se rend à lui-même, sans être démenti sur ce point par son sévère éditeur du XIX^e siècle.

Ce dernier a d'ailleurs rendu toutes sortes de services à son auteur. La plaquette exécutée à Lyon, en 1590, était fort incorrecte. « On dut, dit M. Magen, mener l'impression grand train, se passer de correcteur, et — qu'on nous pardonne le mot — tirer à la diable. Les fautes fourmillent surtout aux noms propres, qui deviennent parfois méconnaissables. Pour n'en citer que quelques-unes, c'est *Lancameron* pour *Saint-Chamarand*. *Barrauli* pour *Barrault*, *Cigoutières* pour *Rigoulières* ; c'est *Basannout* et *Monturst* pour *Bajamont* et *Monheurt*. Il y en a d'autrement grossières, témoin celle-ci : *a la porte d'un mousquetere*, pour : *a une portée de mousquet*. Pas, d'ailleurs, de ponctuation, ou marquée à contre-sens. Un véritable chaos typographique ! » Tout cela est corrigé à merveille dans le nouveau texte, qui garde pourtant son caractère natif, incorrect mais attachant par le détail précis et par le mouvement passionné. Un autre travail non moins essentiel et plus difficile, c'était d'éclaircir par un commentaire historique le récit du vieux ligueur, et surtout de nous révéler la personnalité vraie des nombreux noms féodaux de ligueurs et de royalistes qui émaillent ses pages. M. Magen s'en est acquitté avec une érudition aussi sûre que discrète. Il résume dans son élégante introduction les antécédents et les suites de l'épisode raconté dans la plaquette de 1598 ; et dans les notes, qui ne tiennent pas moins de trente-quatre pages de petit texte, il nous renseigne sur tous les personnages nommés ; deux tables onomasti-

ques permettent de consulter soit le texte, soit le commentaire au profit de la biographie et de la géographie régionales. On pourrait ici noter un petit nombre d'inexactitudes à corriger (par exemple, sur de Laur) ou de lacunes à combler (Bézéril); mais il n'y a qu'à recommander aux acquéreurs de la plaquette de M. Ad. Magen, d'y joindre cet inappréciable répertoire de biographie gasconne¹ dont il disait lui-même ces jours-ci : « Qui de nous, un moment ou l'autre, ne s'est fatigué à poursuivre un menu renseignement sur tel ou tel personnage important, quoique obscur, que désignait seul le nom de sa terre?... On court à Moréri, cette providence des chercheurs dans l'embarras, puis aux index des collections de chroniques, à Bouillet, à Dezobry, à Lalande, si riche pourtant en ce qui concerne les familles, et l'on ferme d'un geste impatient ces bons livres inutiles. Nous savons cela pour l'avoir trop éprouvé. Jeudi dernier, pas plus tard, nous jetions notre langue aux chiens, et aujourd'hui les *Mémoires de d'Antras*, ouverts par hasard à la page qu'il fallait, nous donnent le mot de l'énigme. »

En remerciant, en félicitant M. Adolphe Magen de ce nouveau service rendu à l'histoire de son pays, n'oublions pas de lui associer dans notre reconnaissance, d'une part, M^{me} la comtesse de Raymond, qui lui a communiqué, avec sa libéralité ordinaire, l'introuvable plaquette de Jean Patrasson; d'autre part, M. Virgile Lenthéric, qui a su en faire un petit chef-d'œuvre typographique, où la beauté du papier, l'ampleur des marges, la pureté des types elzeviriens, la perfection du tirage se réunissent pour attirer et captiver l'œil de tout vrai bibliophile.

LÉONCE COUTURE.

¹ Mémoires de P. d'Antras, publiés par MM. de Carsalade du Pont et Tamizey de Larroque. Voir le compte-rendu de cet ouvrage dans la *Revue de l'Agenais*, livraison de Juillet-Août.
(La Rédaction.)

Le Directeur-Gérant,

AD. MAGEN.

DE LA PART

DE

MAITRE FRANÇOIS JAUFFRION.¹

Passer pour antiquaire ou pour archéologue n'était pas naguère encore sans de sérieux inconvénients.

Si peu que l'on fût curieux de déchiffrer un vieux parchemin, de rétablir l'inscription tronquée d'un marbre, de retrouver l'exergue demi effacé d'une médaille, on demeurait par là-même atteint et convaincu de vivre la loupe à l'œil, sous l'ombre d'un abat-jour vert. On ne pouvait avoir qu'un dos voûté, un cou décharné, un visage asséché, ridé, ranci. Heureux encore si l'on vous faisait la grâce de ne point surmonter le tout d'une perruque aux tons fauves, plantée sens devant derrière.

Pauvres antiquaires, on en a bien ri. . . . jusqu'au jour pourtant où l'on s'est aperçu que, tout en laissant rire, ils avaient, par des travaux méticuleux et méconnus, arraché à l'oubli plus d'une gloire, à la destruction plus d'une merveille, et reconstitué ou plutôt créé la vraie histoire avec ses faces si nombreuses et si diverses.

De plus, il arriva parfois que les fouilles rendirent des bijoux d'un modèle incomparable; l'on découvrit des modes seyantes chez les damoiselles peintes sur le vélin satiné des missels; et des pénombres du bric à brac sortirent en foule des ameublements de haut style.

¹ Les Consuls d'Agen en 1588 étaient : Sire Jean Cambefort bourgeois et marchand, M^r Bernard Ducros avocat, Sire Bernard Laboulbène marchand, M^r François Jauffrion bourgeois, M^r Anthoine Cargolle procureur au présidial, M^r Jean Amay notaire royal.

On admit alors que l'antiquaire pouvait n'être pas d'essence absolument nuisible. On lui devait, après tout, d'être débarrassé des coiffures à turban et des chaises en forme de lyre.

C'était un réel service : on l'en récompensa. On admit son droit à avoir une tête comme tout le monde, et l'on ne nia plus que certaines des sous-variétés de l'espèce ne fussent, par cas, susceptibles de porter du linge frais.

On ne s'arrêta pas là, et être teinté d'archéologie devint presque comme il faut.

Vous pensez peut-être que de pareilles concessions, énormes, inespérées, remplirent de joie les antiquaires et que leurs cœurs furent émus d'une juste reconnaissance.

Ce serait bien mal connaître ces gens-là. Avec une de ces ingrattitudes dont la noirceur ferait haïr la nature humaine, au lieu de prendre modestement au soleil social la place qui leur était si généreusement octroyée ; au lieu de se mêler au monde, de tenter d'en comprendre l'ingénieux mécanisme et d'en apprécier les incomparables agréments ; ils ont continué, sortes d'oiseaux de nuit, à se tenir à l'écart de la vie contemporaine.

Hallucinés, le regard fixe, ils ne cessent, dans d'interminables contemplations, de sonder les vagues et profondes ténèbres où flottent à l'aventure les spectres du passé.

Ils prétendent qu'ils se procurent ainsi des joies puissantes, d'une nature étrange, et spéciales à leurs congénères.

Certains habitent des mansardes sans rideaux et sans feu, mais relèvent par l'imagination les féeriques architectures des colonnades et des donjons, des cathédrales et des mosquées. D'autres errent mal chaussés au long des rues boueuses, mais lancent au plein galop des chasses royales, dans les Brocéliandes légendaires, les chevaliers de la Table-Ronde. Beaucoup font maigre chère, mais pour eux les brasiers immenses des cheminées seigneuriales éclairent encore, de leurs reflets rouges, les flancs des bœufs qui rôtissent entiers. Plus d'un ne sait au juste si sa femme est châtaine ou rousse, mais s'enivre à plein rêve des beautés des sultanes et des reines d'antan, est fasciné par Hérodiade ou meurt d'amour pour Aspasie.

Nous connaissons un de ces malheureux qui adore les blondes. Il est fou de Lucrece Borgia dont la toilette est pour lui sans mystères ;

et il nomme, sans hésiter, les jours où elle avait accoutumé de se céler avec ses femmes pour faire parfumer et lustrer les masses ondées de ses merveilleux cheveux d'or.

Mais ces vives ardeurs, ces visions intenses ne sont point communes. C'est là le haschisch de la science, et le nombre est restreint de ceux auxquels elle permet d'y goûter. Parfois cependant il est exceptionnellement arrivé que de simples mortels ont dû au hasard comme un pâle reflet, comme une fugitive impression des sensations qu'elle peut donner à ses adeptes.

Il nous souvient qu'un jour un vieux registre du temps de la Ligue nous tomba entre les mains.

Sous sa couverture de parchemin racorni, rattachée par deux lies de vieille toile et toute maculée de rayures et de taches d'une encre décomposée, s'entassaient comprimés les feuillets rugueux.

Jour par jour, les consuls d'Agen, ces rudes bourgeois à la fois marchands et administrateurs, juges et capitaines, y avaient noté les événements et les affaires.

A mesure que nous déchiffrions les lignes jaunies, la vieille cité renaissait vivante à nos yeux.

Derrière ses remparts crénelés, dans l'enchevêtrement de ses ruelles se pressait la foule bigarrée; les paysans poussaient vers le marché leurs ânes chargés de denrées; on entendait le caquetage des chambrières, les cris des recardières et des oublieurs.¹ Sur la place publique, M^e Jacques Peverel, le bourreau, fouettait une femme de mauvaise vie, à la grande joie du populaire.

Tout à coup, au détour d'une rue, des chants résonnaient graves et cadencés: c'étaient, bannières déployées, au milieu du papillotement des cierges, des pénitents à la cagoule grise qui faisaient procession.

Bientôt une odeur de poudre emplissait l'air. On avait vu des cavaliers suspects battre la campagne. Des bruits de guerre civile cou-raient à nouveau. On réparait les ponts-levis des portes; on approfondissait les douves des fossés; on mettait en état les coulevrines;

¹ Revendeuses et marchands d'oublies.

on amassait à la Maison de Ville les piques et les arquebuses... L'écriture devenait inégale, hâtive, précipitée... On dressait la liste des sergents et des caporaux; on arrêtait le nombre des corps de garde, le plan des barricades, le poste de combat de chaque escouade.

On sentait le danger planer sur la ville.

Avec la guerre elle redoutait la peste, et nous étions haletant de son angoisse, quand tout à coup, au milieu d'une page, nous apparurent tracées méthodiquement, entourées d'une marge soigneusement réservée, quelques lignes de cette belle écriture française des derniers siècles, si régulière, si lisible et si nette, que l'âge des plumes de fer a fait, hélas, à jamais disparaître.

Nous lûmes ce qui suit :

*« Soit nolhoire à tous presens et advenir que le
Sabmedy cinquiesme jour de novembre mil VC quatre
vingts huict, il feust donné deux rozes incarnates a
François Jauffrion consul de la present ville, belles et
fresches fleuries et aussi naturelles que a la saison de
pasques et moys d'avril, et affin qu'on croye le pre-
sent escript estre chose véritable, et pour servir a
fuleure memoire nous sommes icy soubzsignés.*

« JAUFFRION QSUL. »

Puis la marée des affaires montait à nouveau, et dans le vieux livre il n'était plus question que de poudre, de plomb et de fer.

Un bureaucrate de notre siècle si ingénieusement et si artistement organisé eût frémi d'horreur, en rencontrant dans un registre officiel, et revêtue de la formule des actes administratifs, la note de M^e François Jauffrion; et il eût certainement, de son auteur, conçu la plus triste idée.

Nous qui avons le plaisir de n'être point bureaucrate, nous fûmes ravi d'avoir, à travers les âges, fait connaissance de ce galant homme qui, au milieu des affres de la guerre civile, avait su se dégager un moment des préoccupations politiques de l'époque la

plus tourmentée, pour essayer, par delà le temps, de faire partager à la postérité son admiration pour de belles fleurs du bon Dieu.

Nous nous promîmes alors d'être son interprète auprès des descendants de ses concitoyens. Mais l'engrenage de la vie quotidienne nous ressaisit ; et faut-il l'avouer, nous perdîmes quelque peu de vue notre résolution.

Cependant, en cette année 1880 et à la même date du 5 Novembre, passant dans une rue d'Agen, nous vîmes, se penchant sur la crête d'un mur, dédaigneuses des froidures prochaines, des grappes odorantes de lilas violet. Elles nous remirent en mémoire les lignes écrites deux cent quatre-vingt douze ans plus tôt par François Jauf-frion, et nous n'avons point voulu tarder davantage à satisfaire à son vœu.

Philosophe inconnu, poète sans le savoir, faisant moins de cas en son âme des querelles et des luttes humaines que du parfum qui s'exhale de la robe empourprée des roses, il n'a pu se résoudre à voir s'effeuiller à jamais sans laisser trace de leur passagère beauté ces deux fleurs « incarnates et fresches fleuries. »

Il a tenté de perpétuer leur souvenir.

Trois siècles après, quand tant de puissants de la terre dorment à toujours oubliés leur éternel sommeil, puissent-elles à leur tour sauver son humble mémoire.

H. LOHO.



QUARANTE JOURS EN ITALIE.

Lettres à Monsieur Adolphe Magen.

ROME.

Naples, 12 mars 1880.

BIEN-CHER AMI,

La plus grande déception de mon voyage sera, le croiriez-vous, l'impression produite par un premier coup d'œil jeté sur Rome. J'ai l'air de soutenir un paradoxe, en vous exprimant tout simplement ce que j'ai senti. Sans doute j'avais trop étudié à l'avance certains tableaux dessinés de main de maître et plus beaux que nature ; j'avais pris trop à la lettre des pages émues, dans lesquelles les évocations du passé, élèvent au-dessus des vulgarités modernes. La Rome antique n'est plus dans Rome, mais dans les souvenirs qu'à défaut de sa vue, son nom suffit à réveiller, pareille à notre vieux Paris si pittoresque, enchevêtrant ses clochers, ses pignons et ses tourelles, le Paris que Victor Hugo, du haut des tours de Notre-Dame, a vu resplendir dans une vision. De même que le Paris du Moyen-Age, la Rome des Césars est évanouie. Pourquoi regarder terre à terre. Le brutal objectif d'un photographe ne devrait jamais être braqué sur le panorama si changé des sept collines.

Mon logement était situé à 300 mètres du château Saint-Ange. Pour aller de la gare jusqu'à ce point, il faut traverser toute la ville de l'Est à l'Ouest. Je constatai, tout le long de ce trajet, que les rues, assez étroites, ont le même caractère que celles de nos villes modernes, que les monuments, et particulièrement les églises, enserrés dans les groupes de maisons, n'ont aucune beauté extérieure.

A peine installé, mon premier soin fut d'étudier le plan de la ville ; et je reconnus, en mesurant tout à l'échelle, que Rome est moins

grand que Lyon, qu'il faut une heure, en marchant d'un pas modéré, pour la parcourir d'une extrémité à l'autre. Ce n'est donc plus la grande Rome. Seconde illusion perdue.

J'avais hâte de changer le cours de ces observations moroses et de rencontrer une surprise. Dès le lendemain, je faisais la facile ascension du Janicule. De la terrasse de Saint-Pierre *in-Montorio*, j'avais Rome sous les yeux et je perdais une troisième illusion que je ne devais pas retrouver en allant contempler la capitale d'un autre point culminant, le *Pincio*.

Au-dessus des toits des maisons, de hauteur presque uniforme, se détachent des constructions de deux types seulement : une douzaine de coupoles et autant de maigres campaniles. Pas une seule flèche. Sur trois points opposés, la tour de Néron, carrée, dépourvue d'ornements, pareille à nos donjons du ^{xiii}^e siècle, la masse ronde du château Saint-Ange et la grande ruine du Colysée tranchent seuls sur les constructions uniformes du moyen-âge et de l'époque moderne. A l'écart, comme dans un faubourg, s'élève Saint-Pierre. On voit mal le Panthéon dont la coupole est écrasée. J'étais en somme bien peu séduit ; mais j'avais à reprendre par le détail, l'étude de ces monuments si vantés.

La vue du Vatican et de Saint-Pierre de Rome fut loin de me réconcilier. Alignez, groupez et superposez sur des pentes une vingtaine de casernes ou de filatures, vous aurez l'équivalent du palais du Vatican, presque totalement dépourvu de décoration à l'extérieur, de même qu'un autre palais, le Quirinal. Saint-Pierre lui-même trompait mon attente. En dépit de ses énormes proportions, il m'apparaissait avec moins de relief, moins de grandeur que la plupart de nos cathédrales françaises.

Si j'avais passé un seul jour à Rome, je pourrais vous dire en toute sincérité que les poètes et les touristes ont beaucoup menti. Mais, à l'opposé de Constantinople qu'il faut, dit-on, se contenter d'admirer du Bosphore sans y pénétrer, Rome cache ses richesses dispersées un peu partout. Les écrins les plus vulgaires renferment des bijoux merveilleux. Il faut pénétrer dans tous ses palais, dans toutes ses villas, dans toutes ses églises pour établir le prodigieux inventaire de ses collections d'objets d'art. Il faut mesurer le contour de toutes ses ruines, s'arrêter longuement dans chacune de ses basiliques pour reconstituer pièce par pièce ces deux capitales superposées du monde ancien et de la religion nouvelle.

Une fois n'est pas coutume. Me permettez-vous de mettre un peu d'ordre dans cette lettre, en vous décrivant successivement quelques monuments de la Rome ancienne, puis les basiliques, les églises à coupoles, et les palais italiens.

La plupart des édifices antérieurs au moyen-âge sont à l'état de ruines. Mais, quelle grandeur dans les plans, quelle force de résistance dans les matériaux qui ont servi à l'exécution ! Toute muraille antique est homogène comme si elle avait été jetée et fortement comprimée dans un moule. Les plus petits matériaux, sertis par un mortier d'une composition parfaite, s'agglomèrent, se superposent et forment des masses qui, dans leur élévation perpendiculaire ou leurs projections courbes, résistent tout d'une pièce aux injures du temps, même à l'effort des hommes. Il est vrai que les épaisseurs ne sont ménagées ni dans les murs de support ni dans les voûtes. Les substructions et les étages des palais des Césars, les grandes absides de la basilique de Constantin, les salles immenses des Thermes de Caracalla et de Dioclétien, les aqueducs qui franchissent à grandes arcades les plaines de la campagne romaine, la ceinture de fortes murailles qui protège encore la ville après quinze siècles, les tombeaux même de la voie Appienne, toutes ces ruines ont le même caractère, la force inerte du roc inébranlable.

Le Colysée, ce géant qui ferme l'horizon du *Forum*, est construit avec plus de soin. Il est parementé de blocs énormes bien taillés, reliés par des crampons que les barbares ont descellés à grand peine. Toutefois, la vue de ce monument ne m'a point causé la surprise à laquelle je m'attendais. A part quelques détails, toutes les arènes se ressemblent. Triplez les dimensions (ce qui déculpe les masses) de l'amphithéâtre de Nîmes, et vous avez le Colysée.

Rien, par exemple, ne m'avait donné l'idée, même imparfaite, des Thermes de Caracalla. Un établissement de bains ! Je m'étais imaginé des substructions sur une grande surface, mais divisées en petites chambres voûtées ou non, rien de grandiose. Eh bien ! pour vous décrire en deux mots cette ruine imposante, je vous dirai : rapprochez les unes des autres les nefs de cinq ou six de nos plus grandes cathédrales, avec plus de largeur et un peu moins de hauteur et vous aurez à peu près l'équivalent des constructions qui abritaient les piscines des Thermes de Caracalla. Restituez la décoration de cet édifice monstre : les colonnes de porphyre, de granit et de marbre, qui aujourd'hui soutiennent et décorent les basiliques ; les

statues, qui peuplent les musées; les mosaïques, dont il ne reste que des fragments; les stucs moulés et les peintures, dont il ne reste rien, vous serez confondu. On vous dira que les thermes de Dioclétien, moins bien conservés, étaient encore plus vastes et plus beaux. Une seule de leurs salles, à peine retouchée par Michel-Ange, forme une des plus grandes églises de Rome, Sainte-Marie des Anges. Ces deux colosses ne suffisant pas à la satisfaction de leurs fastueux besoins, les romains de la décadence utilisaient encore les thermes d'Agrippa, de Titus, de Constantin.

Dans la Rome ancienne tout était approprié aux besoins, aux passions, aux plaisirs de la foule. Il y avait dans tous les quartiers des hippodromes et des stades de grandes dimensions, pourvus de gradins ou de galeries en pierre. La moins vaste de ces enceintes, un stade destiné aux coureurs, est situé au pied du Palatin. Elle est dominée par la tribune de l'empereur, qui, à elle seule, constituerait un palais. Elle était bordée de portiques de marbre et décorée de statues. C'est grand, vraiment grand.

La mode et la passion des spectacles en plein air sont de tous les temps et de tous les pays. Nos courses de chevaux donnent une pauvre idée des jeux variés qui amusaient les Romains. Eh bien! aux portes de Paris, sur la piste de Longchamps, où depuis quarante ans se courent les grands prix, où parfois deux ou trois cent mille hommes sont rassemblés, on a établi une estrade en bois, longue et maigre, dans le style des chalets ou des gares de second ordre. Les plus grands personnages officiels président aux fêtes du haut d'une bicoque. Le meilleur monde paye fort cher des places à ces tribunes et s'y trouve à l'aise. L'idée ne viendrait à personne de construire quelque chose de durable. C'est petit, petit à l'excès!

Nous ne pouvons plus guère apprécier les monuments de la Rome antique, que dans leurs grandes lignes et d'après leur masse. C'en est assez pour frapper l'imagination, mais notre curiosité d'artiste n'est point satisfaite. Qui pourrait juger ce que fut un homme, s'il n'en reste que le squelette? On en peut mesurer la taille, on ne sait rien de sa beauté. La rectitude des contours, les finesses du modelé, le grain délicat de l'épiderme sont détruits. Vingt siècles implacables ont consommé le pillage de ces ruines privées maintenant de toute parure. Combien n'a-t-on pas vu de petits édifices

Sè tailler un pourpoint dans *leur* manteau de roi !

Parfois, des tronçons de colonnes oubliés au pied de ces murs chauves, que le soleil a brunis, des chapiteaux, des portions d'entablement, recueillis parmi les décombres, nous révèlent le style et les proportions souvent élégantes des frontons et des portiques. Les traditions de la Grèce ont trouvé bon accueil sur les rives du Tibre. Athènes vaincue a livré plus que ses dépouilles, un peu de son âme — et quelle âme ! — au vainqueur.

Les romains ont beaucoup imité : leurs temples, toute leur statuaire rappellent de bien près les œuvres grecques. Toutefois il faut reconnaître que l'art étrusque, très original et très indépendant, eut aussi son influence. Certaines catégories de monuments, les amphithéâtres, les basiliques sont particulières à l'Italie. L'Orient n'eût jamais leurs analogues.

On doit aussi aux constructeurs romains, la découverte ou l'application en grand de plusieurs sortes de voûtes. Les arcs de triomphe, les colonnes de Trajan et d'Antonin sont des créations. L'admiration que l'on professe pour ces derniers édifices me paraît un peu exagérée. La colonne Trajane, en marbre, son imitation romaine, la colonne Antonine font songer à une imitation française en bronze, la colonne Vendôme. Ces trois monuments commémoratifs ont une incontestable grandeur, en même temps qu'un défaut commun. Leurs minces placages de petits bas-reliefs n'est pas à l'échelle. Les sujets se déroulent uniformément depuis la base, où les moindres détails sont aperçus, jusqu'au chapiteau où tout se perd dans le vague. Un quart ou tout au plus un tiers de ces sculptures est fait pour le regard, le reste pour l'imagination ou plutôt pour jouer un rôle sacrifié dans une vue d'ensemble.

Les artistes grecs, nos architectes du moyen-âge ont traité des compositions bien différentes, mais leur bon goût était asservi à des règles logiques. Ils avaient le juste sentiment des proportions. Jamais ils n'auraient conçu l'idée d'une décoration exclusivement formée par des motifs sculpturaux franchement sacrifiés. La colonne Trajane est toute parée de chefs d'œuvres et l'on éprouve le véritable dépit de ne pouvoir les goûter. Vous seriez disposé à étudier trois heures, mais comment aborder le sujet ? Pas d'échafaudage. Vous avez tout vu en dix minutes.

Toute miniature exige la cimaise.

Les temples païens dont un grand nombre se voient encore à Rome,

presque tous à l'état de ruines, se composaient d'une *cella* rectangulaire entourée de portiques. On leur donnait aussi quelquefois une forme circulaire. Leurs proportions dépassent rarement celles de nos petites églises, ce qui peut s'expliquer par ce fait, que les cérémonies religieuses se faisaient non dans les temples mais autour des temples, en plein air.

En dépit de la douceur du climat, le hasard, qui condense et dissout les nuages, devait contrarier souvent les dévotions ou les plaisirs d'un peuple qu'il fallait contenir en l'amusant. Il devait arriver parfois, que les fêtes fussent remises au lendemain. Alors on maudissait la pluie, mais non l'empereur.

Cependant, pour satisfaire des besoins et des habitudes de tous les jours, il avait fallu élever des édifices capables d'abriter complètement les foules. On recouvrait par des voûtes les salles des thermes et celles des basiliques par des charpentes et des toitures.

Ces derniers édifices servaient à la fois de tribunal, de bourse et de halle. Leur plan est fort simple. Pour avoir une plus vaste surface abritée, on éleva à l'intérieur les portiques qui, dans les temples, étaient à l'extérieur. De là une division en trois nefs avec autant de fermes de combles. Cet expédient permettait de donner à l'édifice une grande largeur. La nef centrale étant plus haute que les autres, on pouvait prendre du jour dans les murs supportés par les colonnes.

Pour isoler un peu le tribunal de la foule bruyante des acheteurs et des vendeurs, on ménageait parfois à l'extrémité de la grande nef une petite retraite à laquelle on donna la forme semi-circulaire. La *camera* du juge est devenue l'abside de nos églises. A la fin des persécutions, les chrétiens, libres de célébrer leur culte au grand jour, s'approprièrent le type des basiliques, qui remplissait toutes les conditions voulues pour la pratique des cérémonies et fournissait tout l'espace que peut réclamer une nombreuse assistance.

Me voilà donc tout naturellement amené à vous parler des édifices religieux des premiers siècles du christianisme. Bien qu'il n'en subsiste aucune dans son intégrité, avec tous les portiques qui en étaient les accessoires, les basiliques de Rome, réduites à leur vaisseau trop souvent remanié, n'en ont pas moins un immense intérêt. Elles sont belles et d'un style classique souvent très fini. De plus, elles présentent le type primitif qui, reproduit d'abord servilement par nos architectes du moyen-âge, a été successivement modifié. On a pu

reconnaitre toute une série de transitions fort logiques qui aboutissent aux plans de nos cathédrales et de nos abbayes des **xii^e** et **xiii^e** siècles.

Vous savez que j'ai eu la bonne fortune de suivre le cours d'archéologie le plus complet, le plus magistral, le plus méthodique qui soit professé en France. Le savant directeur de l'Ecole de Chartes, M. Jules Quicherat, a défini le premier les caractères de notre architecture du moyen-âge, issue des basiliques et des oratoires italiens, développée graduellement, transformée par l'application des voûtes, aux formes si variées, et par le génie de nos constructeurs. Je ne saurais répéter ces leçons à propos des basiliques de Rome, mais je vous prie d'admettre les conséquences qui en dérivent. Nos cathédrales procèdent des basiliques; c'est, il est vrai, au cinquième ou au dixième degré, mais qu'importe! *Pulchrâ matre filia pulchrior*. Entre le type primitif et les types dérivés, un parallèle est donc possible et je vais tenter de le tracer en quelques mots. Vous jugerez des immenses progrès réalisés par notre moyen-âge français, dont tant de personnes ont encore l'ingratitude ou le mauvais goût de marchander la valeur.

A l'extérieur, rien de simple comme une basilique. La façade occidentale est régulièrement couronnée par un fronton triangulaire à angle obtus. Les sculptures sont rares. Les portes s'ouvrent sans ébrasement. Les murs latéraux et les clôtures des absides manquent d'ornementation, les fenêtres d'encadrement. Parfois un campanile isolé, — une petite tour carrée, — s'élève dans le voisinage. Si la basilique est ancienne, c'est une addition postérieure.

Nos cathédrales sont toutes parées au dehors, pleines de ressauts, couvertes de sculptures, formées de grandes masses dont les lignes perpendiculaires combattent les effets produits par les plans horizontaux. Les tours surmontées par des flèches, les pignons aigus des façades, les clochetons qui couronnent les contreforts, tout s'élève comme pour défier les lois de la pesanteur, comme pour faire mieux sentir la prodigieuse hauteur des voûtes.

Une tour faisant corps avec un édifice c'est un élément architectural de premier ordre que l'Italie ancienne n'a point connu. Une cathédrale française complète peut avoir sept tours, l'une au centre du transept, deux à l'extérieur de chaque croisillon, deux sur la façade. Assurément la plupart de nos grandes églises sont bien loin de ce compte; mais, quelque imparfaites qu'elles soient, elles n'en

doivent pas moins à leurs tours, à leurs clochers, à leurs flèches, à tout ce qui fait relief à leur surface, une partie de leur beauté.

Une façade de cathédrale a toujours une ampleur, une variété de décoration qui font absolument défaut aux églises primitives de Rome. Les portes, ouvertes par un large ébrasement, sont ornées à profusion de sculptures. Une rosace — cette forme de baie paraît être une invention française — rayonne au centre. Enfin, des galeries abritées par des arcades, des cordons de moulures, des pignons dont la forme, l'angle, la décoration varient d'un édifice à l'autre, ont remplacé les corniches et les frontons uniformes des basiliques.

Pas une fenêtre sans ressaut, sans encadrement de moulures. Les meneaux, les remplages variés de ces baies larges et hautes se soudent aux parements de pierre. Les arcs-boutants se profilent dominés par des clochetons dressés en pointe aiguë et des gargouilles penchées. Les corniches et les balustrades couronnent superbement les murs de clôture si atténués, si allégés par les embrasures des baies de fenêtre. Le plan général et les détails de l'ornementation correspondent à une échelle; les lois rigoureuses de la perspective s'appliquent à tous les reliefs plus ou moins accusés selon les hauteurs.

Et maintenant, cher ami, pénétrons dans une basilique. Un premier sentiment saisit. Quelle largeur dans l'ensemble! quelle pureté dans les lignes horizontales! A première vue, il semble qu'il n'y ait pas de comparaison possible avec nos cathédrales, où domine la ligne perpendiculaire, pas plus qu'entre le Parthénon et la Sainte-Chapelle. Et cependant bien vite, par réflexion, on saisit les analogies de la structure et les causes des dissemblances.

Dans les basiliques tout concourt à produire cet effet de largeur. Les lambris sont relativement peu élevés, ce qui abaisse le regard et modifie les proportions. De plus, on peut donner aux nefs centrales recouvertes par des charpentes une ampleur que la construction des voûtes a peine à comporter. Autre conséquence de l'emploi des charpentes : les clôtures de la grande nef n'ayant à soutenir ni le poids ni les poussées d'une couverture en pierre, le volume de leurs supports peut être réduit. Ces supports sont des colonnes dont le diamètre est de beaucoup inférieur à celui de nos piliers gothiques. Rien ne gênant la vue, les trois nefs paraissent se confondre et ne former qu'une salle. Les architraves, les corniches, les lambris profilent à diverses hauteurs leurs lignes parallèles. Alors même que des arca-

des sur colonnes divisent les nefs — il y en a plusieurs exemples — ces pleins cintres, dont le rayon est faible, ne tranchent pas trop vivement avec les cordons rectilignes accusés par de grands reliefs. Le cintre des fenêtres ne change rien non plus à la physionomie de l'édifice. Parfois, le double portique reproduit en partie à l'intérieur de l'édifice les profils des portiques extérieurs des anciens temples, moins la frise. Tout n'est pas rationnel dans cette imitation. On a reproché, non sans raison, aux architectes romains, d'avoir reporté dans des salles couvertes des moulures qui, placées à l'extérieur, avaient une raison d'être et servaient à l'écoulement des eaux de pluie. Je ne saurais après tant d'autres, discuter ces détails. Il faut constater qu'en dépit de certaines fautes de goût, les basiliques sont imposantes et du plus grand style, qu'elles restent supérieures à tous les autres édifices religieux construits en Italie depuis l'an mille.

Dans nos cathédrales, la construction de voûtes d'une portée limitée fait réduire les dimensions de la nef centrale. Le poids à supporter a fait augmenter le diamètre des piliers. L'emploi de l'arc brisé, l'application du *triforium*, comme conséquence la nécessité de prendre du jour à une grande hauteur, tout a conduit nos architectes à élever de plus en plus leurs nefs. Ils ont résolu ce problème avec harmonie : la ligne élancée des arcades, des baies, des doubleaux de la voûte, tout s'élève d'un même accord. De plus le parallélisme des parties saillantes des dossierets, des colonnettes et des meneaux, se produit dans le sens vertical. L'unité de nos monuments gothiques est logique et l'effet en est monumental.

Telle est l'explication sommaire des impressions saisissantes et si dissemblables que l'on ressent à la vue des édifices que je compare. Supposez une basilique romaine et une cathédrale française construites sur des terrains d'une égale superficie : celle-ci vous paraîtra haute, celle-là surtout ample et large.

Il doit m'arriver, cher ami, de perdre mon temps et mon encre à vous exposer ces théories. Sans avoir vu les basiliques, vous savez, vous devinez tout cela. Vous connaissez bien notre moyen-âge et l'étude des livres et des dessins vous a familiarisé avec les monuments de Rome. Vous pouvez donc, en consultant vos souvenirs, en feuilletant votre bibliothèque, faire toutes ces comparaisons. Et cependant il faut bien terminer mon implacable parallèle. Je suis d'avis que lorsqu'on aborde un sujet ennuyeux il faut savoir être ennuyeux jusqu'au bout, ennuyeux à pleines lettres, ennuyeux à

pleins chapitres. Triste sort des causeries archéologiques et des discours en trois points des sermonneurs !

Sur une terre classique, le style des monuments est composé de copies et de réminiscences. Les trois ordres grecs, la variété toscane, les caprices limités de l'ordre composite : voilà tout le répertoire des styles répétés à Rome depuis vingt siècles. Des dessins géométriques convenus, des combinaisons limitées de moulures, quatre ou cinq types de feuilles, ce sont de pauvres éléments. Tous les modules connus appliqués aux piliers et aux colonnes ; les compositions de chapiteaux multipliés en nombre incalculable ; la flore touffue de nos monuments du moyen-âge ; la variété infinie des détails dans l'unité des styles propres à chaque période ; les efforts prodigieux de nos écoles de sculpteurs ; l'amour du changement, la recherche du mieux qui poussait toujours en avant nos architectes de l'an mille à la fin du xvi^e siècle : c'est notre gloire française, c'est la gloire des peuples du Nord. Le Midi et l'Orient, après nous avoir devancés, sont restés immobiles.

Les basiliques n'ayant pas de voussures ni de chapiteaux historiés, sont dépourvues de sculptures symboliques. L'emploi des vitraux dans les églises italiennes est moderne, et cette grande ressource fait défaut à tous les monuments du moyen-âge.

La peinture fut appliquée dès les temps les plus anciens à la décoration des basiliques. Il ne subsiste de ces fresques que des fragments, mais tous fort curieux.

Les basiliques ont une autre parure vraiment italienne, à la fois riche, brillante et durable. Ce sont les deux variétés de mosaïques, les unes en petits cubes carrés qui tapissent les voûtes des absides et permettent les plus grandes compositions ; les autres formées de pièces plus grandes, taillées de diverses façons qui se réduisent à des dessins géométriques et s'appliquent aux pavages. Nous n'avons pas l'équivalent de ces belles décorations.

Les accessoires du chœur, les ciborium, les ambons, les balustrades sont d'un grand effet ; mais nos retables et nos stalles, dont le style est bien différent, ont leur grandeur et leur beauté propre.

Toutes les églises anciennes de l'Italie ne sont point conçues d'après le type des basiliques. Il existe dans ce pays une autre école bien tranchée que vous connaissez certainement par les plans et les dessins multipliés dans les ouvrages scientifiques et artistiques.

Le problème de la construction des voûtes, avec les diverses solutions qu'il comporte, fut de tout temps inscrit à la première page du carnet des architectes. Or, la plus belle voûte antique qui, depuis dix-neuf siècles subsiste à Rome, est la coupole du Panthéon d'Agrippa. Elle recouvre un monument dont le plan est circulaire. La solution était simple bien que l'entreprise fut hardie en raison du grand diamètre de l'édifice.

Dès le iv^e siècle, on trouva le moyen d'élever une coupole sur un plan carré en rachetant les angles droits par des pendentifs. On obtenait ainsi une base octogonale sur laquelle il était facile d'inscrire un cercle. Ce procédé ingénieux défraya les architectes pendant quelques cents ans. De Sainte-Sophie de Constantinople, à Saint-Marc de Venise, en passant par Saint-Vital de Ravenne, de l'empire d'Orient à celui d'Occident, on construisit des églises qui ne ressemblaient en rien aux basiliques. On pouvait, d'après le nouveau système, établir des séries de coupoles sur des plans rectangulaires ou cruciformes. L'Orient s'est arrêté à ces types qui, malgré un peu de lourdeur, sont profondément originaux, d'une grande unité et d'un effet vraiment monumental. Il les a reproduits presque sans innovations jusqu'à nos jours.

Vous savez comment, vers le xi^e siècle, l'influence de cette architecture s'est fait ressentir dans nos régions. Périgueux fut le centre de cette école byzantine qui a trouvé un digne historien dans M. Félix de Verneilh.

On prit aussi des demi-partis. Dans toutes nos provinces, depuis le huitième siècle, certaines églises offrent une seule travée, — le carré du transept, — voûtée en coupole.

En Italie, comme en France, on tenta cette assimilation; on s'efforça d'ajouter une coupole au plan des basiliques: ainsi pour la cathédrale de Pise, du xii^e siècle, dont la grande nef n'est pas voûtée; ainsi à Sainte-Marie-des-Fleurs, à Florence, du xiv^e siècle et du commencement du xv^e. Déjà dans cet édifice le plan de la basilique subit des modifications importantes imposées par les proportions de la coupole. On eut l'idée de donner à cette voûte la largeur des trois nefs. Les murs de clôture servaient de point d'appui aux arcs et les croisillons furent réduits à de simples absides. Œuvre grandiose de Brunelleschi, la coupole de la cathédrale de Florence est la plus vaste qui existe en Italie.

Dans une légende qui se rattache à la construction de Saint-

Pierre de Rome, on prête ce mot à Michel-Ange : « J'élèverai la coupole du Panthéon dans les airs. » Ce grand artiste n'a pu s'exprimer ainsi, sachant le problème résolu.

Toutefois, en raison des vastes proportions que l'on voulait donner à Saint-Pierre, il dut bander les arcs de sa coupole non pas d'un mur de clôture à l'autre, mais sur des supports isolés. On comprend que, pour résister à la force d'écrasement de la voûte, ces supports devaient être d'un volume énorme, de vraies tours massives. Comme tout se lie en architecture, on dut, pour ne pas faire de disparates, proportionner les piliers de séparation des nefs à ceux du transept. C'est fort lourd, et ces dernières conséquences de l'application des voûtes et de l'adjonction d'une coupole au plan des basiliques changent complètement la physionomie des édifices.

J'aurais eu grand plaisir à étudier toutes les transitions par lesquelles l'architecture religieuse a dû passer en Italie depuis la première basilique jusqu'à Saint-Pierre. C'est malheureusement impossible, d'abord parce que je ne dois visiter qu'un petit nombre de villes, ensuite parce que ce pays attend encore un archéologue qui étudie méthodiquement l'ensemble de ses monuments religieux comme l'ont fait chez nous M. Jules Quicherat, M. de Caumont et M. Viollet-Le-Duc.

En dépit des nombreux volumes dont Saint-Pierre de Rome est le sujet, il reste beaucoup à dire sur cet édifice trop vanté. L'Italie produisit, au ^{xvi}^e siècle seulement, un plan que nous avons appliqué dès le ^{xii}^e siècle, et l'on trouve des analogies frappantes entre la plus grande église de Rome et un certain nombre de nos modestes églises romanes. Le style est différent, l'ossature est la même. Au ^{xiii}^e siècle nous avons abandonné l'emploi de la coupole pour la couverture du carré du transept. Nos architectes avaient pour cela de fort bonnes raisons. Ayant inventé une voûte admirable, la croisée d'ogives, ils l'appliquèrent exclusivement à toutes les parties de leurs édifices pour ne point rompre l'unité des surfaces et des lignes.

Que la grande nef soit lambrissée, comme dans le dôme de Pise, couronnée par des arcs brisés, comme à Sainte-Marie-des-Fleurs, voûtée en berceau surbaissé, comme à Saint-Pierre, la coupole forme un disparate sans transition, un grand vide qui coupe brusquement les lignes horizontales ou courbes. Exhaussée sur un tambour, comme un puits renversé, elle est plus disgracieuse encore; elle

jure dans l'ensemble et ne peut être regardée que de quelques points. Ainsi l'édifice est sacrifié à la coupole.

La coupole ne s'associe bien avec aucun autre genre de grandes voûtes.

A l'extérieur, traduite par un dôme, elle devient la pierre d'achoppement des architectes. Les séries de coupoles sont naturellement belles, mais non les dômes isolés. A Sainte-Marie-des-Fleurs c'est une coiffure écrasante qui n'est préparée, atténuée par aucun étagement. Pour Saint-Pierre, Michel - Ange a su éviter en partie ce défaut en donnant de vastes proportions aux chapelles rayonnantes. Ses successeurs ont multiplié, à Rome, les réductions de ce superbe édifice, églises bâtarde où se retrouvent tous les défauts du type original sans aucune de ses beautés et où rien n'est à l'échelle.

Des imitations pareilles, tentées d'abord dans notre pays par les Jésuites, n'y ont pas donné de meilleurs résultats. Cependant notre goût français a quelque peu rectifié les défauts de ces plans. Je n'ai pas vu à Rome, parmi les églises construites depuis trois siècles de monuments aussi bien proportionnés que nos églises parisiennes de la Sorbonne et du Val-de-Grâce.

Belles ou laides, les églises de Rome ont sur la plupart des nôtres un incomparable avantage. Ce sont de vrais musées. Il en est peu où ne se trouvent quelques chefs-d'œuvre de peinture ou de sculpture qui font pardonner l'abus des dorures et des placages de marbre. Toutes les églises sont donc à visiter, non pas toujours pour elles-mêmes, mais pour leurs richesses artistiques.

J'aurais beaucoup à vous dire sur la façon dont on a traité les rares monuments de style gothique que j'ai visités sur ma route. Les églises de Santa-Maria-Novella, à Florence, de La Minerve, à Rome, ont de larges nefs aux piliers élégants, aux voûtes hardies. Leur nef centrale est à peine plus élevée que leurs bas-côtés. Des bijoux gothiques tout en marbre tels que la chapelle Santa-Maria della Spina, à Pise, et le tabernacle de l'oratoire de Saint-Michel, à Florence, ne sont pas sans quelques défauts. Ainsi les angles des gables ne correspondent pas aux angles des cintres brisés et l'ensemble manque d'unité, d'harmonie. On sent bien que, sur cette terre, le gothique est une importation, et que des architectes imbus des théories de l'art classique ont eu de la peine à s'assimiler les méthodes que réclame un genre si différent. Ils ont créé ces fantaisies sans préparation suffisante.

Pour en finir une bonne fois avec les monuments, je vous dirai quelques mots sur les palais de Gênes, de Pise, de Florence et de Rome, bâtis du ^{xv}^e siècle à la fin du ^{xvii}^e. Je ne verrai point ceux de Venise, infiniment plus variés comme décoration. Les palais des villes que je viens de citer sont presque tous uniformes, si l'on ne considère que l'ensemble de leurs plans. Ils renferment une cour intérieure et se composent de trois ou quatre corps de logis assemblés à angle droit. On a soigneusement évité toute irrégularité, prohibé l'emploi des tours et des tourelles. Nulle part des toitures et des pignons à angle aigu. La ligne horizontale domine ; souvent une corniche d'un large profil sert de couronnement. L'ouverture des baies des fenêtres n'est pas proportionnée aux surfaces. On n'a pas usé de la ressource des meneaux croisés. Toutefois un certain nombre de palais, à Pise et à Florence, ont des fenêtres géminées dans le genre de celles qui étaient en usage en France du ^{xiii}^e au ^{xv}^e siècle.

L'appareil en bossage est particulier aux palais de Florence.

En somme ces grandes masses carrées n'ont aucune analogie avec nos châteaux de la Renaissance, irréguliers, pittoresques, infiniment variés comme plans et comme décoration, pleins, en un mot, de caprice et d'imprévu. Nous avons enfin cessé de les attribuer à des architectes venus d'Italie. Le procès est jugé, pièces en main.

La forme robuste, l'ampleur des palais italiens, leur richesse, une certaine majesté lourde permettent de les comparer à nos édifices du temps de Louis XIV.

Ces palais ont presque tous de larges vestibules, des portiques sur colonnes de marbre, qui parfois ceignent la cour intérieure comme les galeries d'un cloître, des escaliers d'une largeur monumentale. Ils sont rarement embellis par des sculptures délicates. Sous un climat plus doux que le nôtre, on se passe aisément de foyers. Cela vous explique pourquoi les belles cheminées sont fort rares.

Le trois ou quatre styles classiques sont à peu près exclusivement appliqués aux colonnades. L'inévitable corinthien y domine.

Les chapiteaux et les pilastres d'ordre corinthien ! J'en ai bien vu six mille un peu partout, même sur les rives de la Garonne. Quand nous serons à dix mille, nous ferons, si vous voulez, plusieurs croix. Dans les ruines du *Forum*, au faite des portiques du Panthéon, dans les anciennes basiliques, dans nos musées ces belles corbeilles parées de feuilles d'acanthé sont bien à leur place. Mais gardons-nous d'abu-

ser des meilleures choses. En vérité nous acceptons trop facilement le plagiat et les répétitions en architecture.

Le plus bel air d'opéra est un supplice pour l'oreille quand les orgues de Barbarie, qui passent, le jouent du matin au soir.

Je commence à voir, cher ami, que j'ai enfourché mon dada. On va loin sur cette monture. Aujourd'hui je vous ai saturé de moellons : petit appareil, moyen appareil, grand appareil. Je ne vous ai pas non plus fait grâce d'un astragale. Je pensais vous faire part de toutes mes impressions sur Rome en une seule lettre. Quelle erreur ! Je vous ai parlé seulement des murs. Je n'en finirais plus en proportionnant la broderie au canevas. Il me semble que tout reste à dire. Je comprends maintenant ces auteurs qui composent des volumes sans y prendre garde, en croyant ébaucher une notice ou griffonner une lettre.

C'est une lettre que je vous adresse. Il est temps de la clore. Cette Rome, que j'ai d'abord tant calomniée en bloc pour l'admirer davantage en détail, il faudra bien que je vous en parle encore dans un second courrier. Je tâcherai d'être court et de mettre un monde dans chaque phrase.

En faveur de cette résolution très arrêtée, très énergique et à laquelle je faillirai certainement, vous voudrez bien, cher ami, excuser la prolixité de mes théories sur l'architecture italienne et me croire toujours,

Votre tout dévoué,

G. THOLIN.

ROME.

Naples, 14 mars 1880.

CHER AMI,

Je suis en retard. N'est-il pas étrange d'écrire deux lettres sur Rome, quand on l'a quittée, et qu'on est à Naples. Il faut bien cependant que je vous fasse partager mon adieu à cette cité fameuse que j'ai parcourue trop vite. On voit mal en marchant, en courant jusqu'à bout de forces. Il m'est arrivé de visiter huit basiliques ou grandes églises dans une soirée. Comment prendre des notes? Comment éviter la confusion dans les souvenirs? Pour se reposer des longues stations dans les musées, on a les terrasses du Pincio, le parc créé sur les ruines du palais des Césars, et surtout les villas avec leurs chênes éternellement verts, l'yeuse chantée par Virgile. Mais en vain le soleil ou l'ombre vous attirent. Pas de repos en plein air. La tentation est là, sous les formes les plus provocantes. Comment résister à l'attrait de galeries pleines d'objets d'art, où les statues antiques se condoient, où les fresques à jamais fixées luttent de beauté avec les toiles ou les panneaux voyageurs? A Rome, on a tous les jours l'embarras du choix. Il faut se résigner à ménager son temps en le divisant à propos, savoir parfois faire des sacrifices. Mes compagnons de voyage se sont donné le plaisir d'une charmante excursion à Tusculum, à Albano. J'ai renoncé à en prendre ma part pour revoir une fois de plus les musées du Vatican. Comment se délivrer des Grecs et des Romains? Esclave volontaire, je me laisse absolument séduire par les charmes de la statuaire antique. A un profane comme moi, la statuaire parle mieux que la peinture. Elle a moins de convention, et le premier venu peut distinguer sans peine d'un chef-d'œuvre une composition de mérite ordinaire.

Il y a plus de vingt-trois siècles qu'un peuple avait atteint la perfection dans l'art de la statuaire. On a pu l'égalé, non le dépasser. Le dépassera-t-on jamais? J'ai longuement regardé les bustes de

Périclès, qui a eu cette gloire d'attacher son nom à une époque des plus fécondes en hommes et en œuvres d'élite. Ces glorieuses images trônent encore au milieu des merveilles de l'art contemporain, les dépouilles d'Athènes, qui n'ont jamais cessé d'embellir Rome. A ce moment, j'ai compris la puissance de l'art. Soixante générations, des millions d'hommes ont vu resplendir ces marbres, et mon admiration est associée à celle des Athéniens du temps de Phidias et de Praxitèle.

On ne décrit pas dix ou quinze mille statues antiques réparties entre Florence, Rome et Naples. Si je n'avais vu qu'un chef-d'œuvre, comme l'Hébé de notre Musée, je m'empresserais de vous le dépeindre. Je suis désarmé par des centaines de chefs-d'œuvre.

Il existe souvent plusieurs exemplaires des belles statues. La fameuse Vénus de Médicis est sœur de la Vénus du Capitole, et quatre statues du même type, mais d'une exécution inférieure, sont groupées dans une salle du Musée de Naples. Deux répétitions de la Vénus de Milo, moins parfaites que notre exemplaire du Louvre, se trouvent l'une au Vatican, l'autre à Naples. J'ai vainement cherché l'exacte reproduction de notre marbre agenais. J'ai constaté seulement de grandes analogies entre la statue du Mas et deux statuettes du Musée de Naples (n° 280). Même attitude, même cambrure. La draperie varie un peu. Ces statuettes sont intactes. Ce sont des Vénus à la toilette.

La perfection idéale de la forme, la justesse et la grâce dans le mouvement, la sérénité majestueuse ou souriante dans les traits : tels sont les caractères communs des statues antiques. Tout ce peuple de marbre a la beauté calme des dieux. Dans les galeries du Vatican, je me suis donné le malin plaisir de regarder alternativement les statues et les visiteurs. Brisons nos miroirs.

En Italie, la plupart des statues antiques ont été restaurées, et le plus souvent avec une grande habileté. Toutefois on souhaiterait d'avoir pour l'étude des indications pareilles à celles que M. Ravaisson a si utilement multipliées dans notre galerie des antiques du Louvre.

Les monuments, les musées, les souvenirs, ce n'est pas tout Rome. La preuve en est dans cette foule de voyageurs qui y cherchent autre chose. Ils y viennent pour prier aux tombeaux des apôtres et des

martyrs, dans les ombres de la prison Mamertine et des Catacombes, sur les degrés de la *Scala santa*. Avant tout, Rome est pour eux le plus important des pèlerinages. Une audience au Vatican est la première faveur qu'ils sollicitent.

Catholique, je tenais à connaître aussi cette Rome vivante et militante, dans laquelle se résument le passé, le présent et peut-être l'avenir de nos croyances religieuses.

Je vous ai promis de vous écrire toujours sans réticence avec une entière sincérité. Plus le sujet est grand et respectable, plus je suis sollicité à vous dire toute ma pensée. Ma conscience est pleinement dégagée, car il ne s'agit d'aucun dogme. Il est permis de discuter les faits historiques et la valeur des traditions et des légendes, de produire son témoignage sur des pratiques et des dévotions anciennes ou modernes livrées à l'appréciation libre des hommes.

Les souvenirs et les reliques des premiers âges du christianisme sont multipliés à Rome d'une façon vraiment inquiétante. Vous savez combien longuement on a discuté la question de savoir si saint Pierre est venu à Rome. Je ne sais par quelles preuves décisives on a pu clore cette controverse. Je ne crois pas, en tous cas, que des traditions relatives à la prison Mamertin, aux empreintes du *Domine, quo vadis?* à la *cathedra* de Saint-Pierre s'imposent à la croyance. Je cite ce fait entre mille. Le catalogue des reliques est immense. Le peuple italien accepte tout, et les pèlerins étrangers suivent l'exemple.

Cependant la science marche, car la religion n'exclut pas la critique. L'illustre M. de Rossi et son école cherchent des preuves, et chaque jour jettent le fondement de nouvelles certitudes. Ils vont sûrement, bien qu'à petits pas. Lorsque la découverte d'une inscription confirme une tradition ce sont quelques lignes de plus à tirer du chapitre des légendes pour les inscrire au livre de l'histoire. L'étude des origines du catholicisme, le sondage et l'analyse des sources, cette révision méthodique des croyances populaires dureront des siècles. Petit ou grand, l'édifice qu'on aura construit aura la durée de l'airain indestructible. Il abritera la statue de la vérité.

Au culte des saints les italiens mettent un grand nombre de pratiques extérieures. Il existe dans les musées des statues antiques dont les pieds ont été polis et presque usés par les baisers des fidèles. Ainsi l'image d'un orateur grec, jadis placée dans une niche et bap-

tisée d'un nom d'apôtre, porte les marques de la plus extraordinaire vénération. De nos jours encore combien de dévotes romaines ne croiraient pas avoir fait une prière acceptable si elles n'embrassaient pas le pied d'une statue quelconque !

Dans les cérémonies religieuses le profane se mêle parfois au sacré avec un sans façon plus que naïf. Que diriez-vous, si, comme moi, à l'église Saint-Augustin, vous aviez entendu l'organiste jouer à plusieurs reprises, et note pour note, l'air le plus populaire et le plus sautillant à la fois de *La fille de Madame Angot* ?

La vieille musique italienne appliquée aux grandes cérémonies n'a pas le caractère religieux. J'ai assisté à l'exécution de la messe de Palestrina à la Chapelle Sixtine ; des accords étranges produits par des voix étranges et rien qui rimât au *Kyrie*, au *Credo*, au *Sanctus*, à l'*Agnus Dei*, pas un acte de foi scandé dans les notes graves, pas une prière dans laquelle l'espérance chante ou le repentir gémisse, pas un élan d'amour emporté sur les grandes ailes des larges accords, rien d'inspiré, mais seulement des mélodies joyeuses lancées à toutes volées, beaucoup de roulades, un indicible mélange de sons timbrés comme une sonnerie, des variétés, des nuances infinies de sopranos et de ténors, d'ailleurs une exécution parfaite.

Dans la forme même des cérémonies, l'apparat, une certaine pompe théâtrale loin d'inspirer la piété, causent d'inévitables distractions. L'étalage merveilleux des costumes à la Chapelle Sixtine est une curiosité mondaine. Il en résulte que l'assistance, mêlée d'étrangers et d'italiens, regarde, lorgne et cause un peu comme à la parade.

Evidemment Rome a gardé quelque chose des rites païens, et des traditions antiques. Les cérémonies religieuses se déploient dans ses églises larges, inondées de lumière, parées brillamment, presque attifées. Elles tendent à éblouir. C'est une forme comme une autre. Le culte extérieur éclatant, parlant aux yeux, est moins dans le génie de notre race. Nos plus belles cathédrales sont hautes, sombres, mystérieuses. Des accords graves montent à leurs voûtes. L'orgue ou les voix vraiment humaines ont des notes basses et trainantes. La foule, recueillie, prie ou pense.

En France comme en Italie on récite, on chante la même prière, dans la même langue. Qu'importent les notes et les accords, les formes extérieures de la pensée quand cette pensée de foi et d'amour est la même dans l'église universelle !

Des Espagnols, des Polonais, des Autrichiens, etc. assistaient, en même temps que bon nombre de Français à l'audience de Léon XIII à laquelle j'avais l'honneur d'être admis. J'admirais cette grande solidarité, cette pensée commune qui rapprochait des inconnus partis de tous les points du monde et les inclinait sous le joug doux à porter de la même bénédiction. Dans ces audiences, le pape apparaît comme un père et je n'ai pas été surpris de voir à ce moment se refléter sur la figure de Léon XIII une extraordinaire douceur, que ne peuvent traduire ni ses portraits ni ses photographies. Par eux vous connaissez cette figure ascétique, pleine de finesse italienne, creusée de rides profondes, frêle enveloppe d'une âme énergique. Mais vous ne sauriez deviner quelle bonté illumine le regard de Léon XIII.

Rien de plus touchant que les requêtes adressées au Saint-Père. Chacun lui recommande avec émotion ce qu'il a de plus cher au monde. Toutes les grandes, toutes les saintes affections se reportent à Dieu par l'intermédiaire de celui qui régit son église. J'ai entendu dans la bouche de Léon XIII un mot d'amour pour la France, tout spontané, prononcé vivement et venu du fond du cœur. J'ai été touché.

Les audiences peuvent avoir leurs surprises. Le *non possumus* énergique peut s'allier aux faveurs. Vêtue de la mantille noire, qui est l'uniforme obligé pour les réceptions, une italienne brune, vive, au regard de feu, demandait tout à l'improviste une décision sur un sujet fort grave que j'ai cru deviner dans la demi compréhension de sa langue étrangère. Trois *non* des mieux accentués ont accueilli sa requête.

Dans les quelques minutes où j'ai pu l'entendre, Léon XIII a parlé plusieurs langues et causé sur l'état de nombreux diocèses avec une sûreté de mémoire vraiment étonnante.

Que vous dirais-je encore de Rome ? Oserai-je vous parler des coutumes italiennes, des mœurs, de la société ? C'est périlleux. Tout au plus devrais-je vous dire un mot de la langue et des costumes.

Dans la série des œuvres de Balzac se trouve une petite nouvelle *Les Comédiens sans le savoir*, de simples pages plus joyeuses que profondes, tracées sans prétention par la plume du maître. Elles renferment cependant une moralité à l'adresse des voyageurs qu'

s'imagineraient connaître une ville pour avoir inspecté ses murailles. Des garçons d'hôtel cosmopolites, des cochers obséquieux, des ciceroni blagueurs ce n'est pas tout un peuple et pour connaître tout le monde il ne suffit pas de coudoyer tout le monde à la promenade.

Gazonal, le type créé par Balzac, croyait connaître Paris. Il l'avait habité deux ans pour suivre un procès. Au moment de regagner sa province, il tombe sur un cousin, un vrai boulevardier. Le voilà se promenant avec lui un peu partout. Les surprises succèdent aux surprises. Tout un Paris inconnu se révèle. Bref, il apprend plus de choses en flânant huit jours qu'en plaidant vingt-quatre mois.

Les voyageurs ne trouvent pas souvent, comme notre excellent Gazonal, ces guides instruits, fureteurs et complaisants, parasites acceptés ou francs compagnons dans tous les mondes.

Je connais la surface de cinq villes de l'Italie mais non la nation italienne qui a, sans doute, ses qualités et ses défauts de race, mais qui paraît offrir une grande variété d'une province à l'autre et, dans le même pays, d'une caste à l'autre.

Les simples observations que j'ai pu faire, je vous les donne pour ce qu'elles valent.

A Rome, nous avons eu la bonne fortune d'être reçus par une famille italienne, en amis plutôt qu'en passants. Le bon souvenir que j'ai gardé de cette hospitalité me sera toujours précieux, et, n'ayant qu'à faire leur éloge, je parlerai librement de mes hôtes.

C'est une famille nombreuse dispersée à tous les étages d'un immense hôtel. Beaux-frères, cousins, nous avons fait la connaissance de tous, nous avons frappé à toutes les portes, sûrs d'un bon accueil. Partout une politesse exquise. Comme la plupart des romains de la bonne société, ils savent assez de français pour se faire comprendre. Avec eux rien de banal dans la conversation. Il est vrai que, prenant pour sujets Rome d'une part et la France de l'autre, on peut se dispenser de molester la pluie, de bénir le beau temps, de prendre au sérieux les chiffons et de conter les petites nouvelles. Cependant, chacun ayant son caractère et ses enthousiasmes — le *nil admirari* est banni d'Italie — d'un étage à l'autre la causerie variait.

Celui-ci a littéralement tapissé d'œuvres d'art ses vastes appartements. Rien que des originaux, beaucoup d'anciennes peintures sur panneaux de bois. Son père avait commencé la collection qu'il a eu

la bonne chance de compléter par de rares acquisitions. Cette galerie serait une fortune pour plus d'un musée français. M. W... en fait les honneurs avec une grâce parfaite, en connaisseur qui détaille les belles choses. M^{me} W... a les mêmes admirations et chaque jour ces peintures de maîtres sont saluées, choyées, caressées du regard. C'est mieux qu'en France où l'on estime trop souvent les tableaux d'après leur prix, où on se lasse vite de les regarder.

De charmantes jeunes filles, un jeune homme français d'esprit et de cœur, qui rêve avant tout de voir Paris. En attendant, il se nourrit de notre littérature et les théâtres français de Rome n'ont pas d'habitué plus assidu.

Un agriculteur ni plus ni moins érudit sur les sulfures de carbone et les cépages américains que nos plus intrépides viticulteurs. Il a su transformer une propriété et tirer d'un coteau stérile les vins les plus exquis. C'est une conquête. Il veut la défendre en romain.

Un enfant de dix ans toujours vif, changeant, agité, vraiment italien, affectueux avec passion, curieux d'apprendre, bien élevé, obéissant. Il est venu nous lire en secret, sans timidité, le compliment qu'il avait rédigé pour le jour de fête de sa chère petite maman, *cara mamma*. Comme la langue italienne chantait sur ses lèvres ! La douce musique ! En Agenais, vous parlez une langue de même famille. C'est à regretter pour nous, la défaite de la langue d'oc.

Les mères de famille ont un grand air aristocratique, *vera signora*, tempéré par la vivacité méridionale. Leur type est bien romain : une certaine plénitude de formes, des profils accusés, de larges yeux : tous les caractères de beauté, de force presque virile qui se retrouvent dans les bustes des matrones de la vieille époque, avec plus de jeunesse et plus de grâce.

Ces quelques mots ne vous feront point connaître assez nos hôtes, mais vous comprendrez nos regrets. Dans nos albums, quelques photographies italiennes seront associées à celles de nos amis.

En quittant Rome, il était dur de se dire un adieu pour toujours, et, voulant garder un peu d'espérance, nous avons dit, au revoir.

Je voudrais, cher ami, vous faire assister avec moi à une séance littéraire.

C'est au palais Altémps, dans une vaste salle décorée de statues

symboliques en pied, superbes. La solennité est plus grande que de coutume. On fête un anniversaire de saint Thomas d'Aquin. Le programme varié comprend bon nombre de discours ou de poésies en langue française.

On comprend à demi l'italien. Les lecteurs scandent les syllabes, accentuent fortement. Vous savez une langue de plus que moi, le patois d'Agen, et vous auriez compris tout à fait.

Voici une ode française sur le sujet du jour, pas mal lancée,

..... Mais Wurtz s'oppose à l'ardeur qui m'anime,

aurait dit le froid tyran du Parnasse. L'auteur n'avait pas été embarrassé pour si peu. Il connaissait l'auditoire. J'ai retenu le commencement d'une strophe : o Thomas ! et la suite : grand Thomas ! Il faut bien appeler chacun par son nom, Wurtz ou Thomas. Mais enfin, en France, on aurait ri peut-être. L'ode trop enflée était crevée du coup par cette pique d'épingle, souvent si profonde, le rire gaulois. A Rome, dans un auditoire de trois cents personnes, très attentif, j'ai constaté que personne n'avait souri, et que tout le monde avait applaudi.

Cette assemblée ne ressemblait pas aux autres, me dit un de mes plus chers compatriotes, qui habite Rome depuis six ans. Les séances ordinaires des académies italiennes sont moins solennelles, plus originales. Le sans façon, l'imprévu, toujours l'enthousiasme pour le beau sous toutes ses formes, leur donnent un caractère que vous ne soupçonnez pas. Un morceau de musique alterne avec une poésie. Parfois on discute vivement et courtoisement. Chacun se retire content de lui-même et des autres. Voilà certes que je proclame un éloge ! C'est à croire qu'ils ont adopté et qu'ils pratiquent la devise de notre Société académique : *Nexu sociantur amico*.

Ce tableau pourrait bien être vrai. Il fait bon épancher toute son âme, son sérieux et sa gaieté, l'un corrigeant l'autre. Les Italiens ont les sentiments vifs et non dissimulés, Leur franchise spontanée est au-dessus du ridicule, En France, nous calculons un peu plus ; nous ne savons pas nous livrer tout entier, même à nos amis. Gardons bien réservé, comme dans un tabernacle, tout ce qui nous tient le plus au cœur, l'amour de la religion et du pays, les grandes affections, le culte des lettres ou des arts. La banalité seule est de bonne

compagnie et son ordinaire suivante, la médisance insipide ou méchante. Rien de plus haut. Pas de généreux enthousiasmes, pas de naïves admirations. Le ridicule nous assiège. Pour éviter ses coups ne montons pas à la courtine : c'est la cible. Descendons dans le fossé ; le marais nous protégera.

J'ai rencontré partout des Italiens qui avaient toute la sincérité de leurs sentiments généreux et se plaçaient fort au-dessus de la moquerie. Ne pourrait-on pas profiter de la leçon, rentrer en France avec la ferme résolution de redouter moins le ridicule ? Ce petit bagage de philosophie ne payerait pas de droit à la frontière. Mais avez-vous jamais vu quelqu'un se corriger d'un défaut ou se guérir d'un préjugé ?

Je vous ai parlé seulement d'une société supérieure que j'ai entrevue et que j'aimerais. En descendant d'un degré dans l'échelle sociale, on retrouve quelques-unes de ces qualités. Pour tout ce qui touche aux questions d'art la nation entière comprend, apprécie, respecte mieux que nous. J'ai remarqué, cloué sur un angle des murs qui limitent le marché de Florence, un bronze ancien, une sorte de console ou d'applique grotesque. Il suffirait d'un coup de marteau pour détacher cet objet, qui a été reproduit par le moulage et la photographie et dont la haute valeur est fort connue. Et bien, dans un pays où se commettent journellement bon nombre d'escroqueries vulgaires, nul coupeur de bourses n'aurait la pensée de s'attaquer à cette œuvre d'art, qui a pris sa belle patine à la pluie, au soleil, admirée de tous, respectée par tous. Des statues exposées depuis trois siècles à Florence, à Rome, dans les rues, sur les promenades, sur les places, à hauteur d'homme, sont absolument intactes. En ce pays où l'on trouve toujours des circonstances atténuantes pour un assassinat, la mutilation d'une statue serait châtiée par des juges impitoyables. On m'a cité deux paysans de la campagne de Naples condamnés à six ans de travaux forcés pour avoir enlevé dans une rue de Pompéï, quelques dalles de pierres brutes.

Ce respect n'existe pas en France. Le plus spirituel de nos archéologues, P. Mérimée, fait remarquer (*Notes d'un voyage dans le Midi de la France*) que, chez nous, toute représentation de la figure humaine semble vouée à l'outrage. On citerait bien des preuves. La statuaire des portails de nos cathédrales, a été presque partout mutilée. De même les anciens tombeaux. Bien peu de têtes à la portée d'un jet de pierre ont pu échapper au vandalisme.

Je ne me crois pas obligé, cher ami, de vous dire tous les défauts de ce même peuple italien. Le chapitre serait long. A quelques lieues de Naples commence le domaine d'une association sauvage, la *camorra*. Ce sont nos mœurs de bandits et de routiers du moyen-âge. L'intérieur de la Sicile est inabordable.

A Naples, la paresse des *lazzaroni* est vivement traquée. Le régime actuel tend aussi à faire disparaître le fléau de la mendicité qui dépassait toutes limites. Il restera longtemps dans le pays, à Naples surtout, un alliage de superstition qui gâte les croyances religieuses, une facilité — quel euphémisme ! — de mœurs déplorable. Que sais-je encore ? J'ai vu et entendu bien des choses qu'il vaut mieux ne pas décrire et ne pas répéter.

Un seul trait pourtant qui démontre combien la rage du jeu et la croyance aux devins surexcitent et abêtissent cette population ignorante et passionnée. Pendant mon séjour à Naples, on promenait dans les rues des écriteaux portant ces mots : RÉVÉLATION SUPRÊME DU FRÈRE AMBROISE, puis trois chiffres, un terne pour le tirage de la loterie. Toute la ville a joué sur ces nombres fatidiques, l'un misant quelques sous, l'autre, quelques livres, les riches, de gros billets. Au tirage, le terne est sorti. Tout Naples avait gagné. Quelques mille francs produisaient plusieurs millions. Le hasard aveugle avait fait un grand coup. Voici comment on avait jeté les dés.

Frère Ambroise était quêteur pour son couvent et par conséquent très mêlé à la population, comme nos religieux mendiants du moyen âge. Le malheur a voulu qu'il se fit — qui sait comment ? — une réputation de sorcier. Tandis qu'il demandait son pain, il fut un jour appréhendé par un de ces terribles joueurs à la loterie, séquestré, battu, forcé d'annoncer les numéros qui devaient sortir au prochain tirage. Cédant à la force, il balbutia trois chiffres. Le geolier joua gros jeu et perdit. Redoublement de coups et aussi de très humbles supplications. Le désir de la liberté ou peut-être la peur ouvrit encore les lèvres du Frère. L'imprudent ! Un second terne eut le sort du premier. La fureur du bourreau fut à son comble et, lorsque enfin la police put intervenir après quelques semaines, le Frère à demi-mort fut transporté d'urgence à l'hospice. A Naples, les infirmiers, comme les prêtres, ont aussi la faiblesse de jouer à la loterie. Frère Ambroise avait le délire. Tout en le soignant, on le tourmentait encore. Le pauvre homme prononça deux chiffres avant de mourir et, cette révélation fut recueillie avec le plus grand respect, et divulguée pour le bien commun par les gens intéressés. Mais ce

n'était pas un terne, et la rage est de jouer sur trois numéros. On combla facilement cette lacune au moyen d'un livre cabalistique très populaire qui recommande des chiffres dans un ordre bizarre, à choisir de préférence selon qu'on a subi des événements heureux ou malheureux, avec toutes les variations qui existent entre les deux termes extrêmes. On prit dans la série des grands malheurs, la mort du Frère Ambroise justifiant le choix. Cet ingénieux mécanisme a produit son effet, par miracle. Naples portera peut-être des couronnes sur la tombe de l'infortuné prophète. Mais pourvu qu'on n'assassine pas un Frère à tous les tirages !

J'ai vu les affiches colportées avant le dénouement. J'ai lu dans les journaux le récit de cette tragédie ridicule et navrante. Je douterais peut-être encore si cette histoire ne m'avait été racontée dans tous ses détails par deux témoins différents, dont l'un est un français. Sa femme avait joué quelques sous sur ce beau coup et gagné 250 francs.

En ce moment même, à Naples, on poursuit l'éternel procès contre l'abbé M...qui, l'année dernière, a gagné des millions sur un quaterne. Il est accusé d'avoir fait parler le sphinx, d'avoir falsifié, le tirage. J'ai lu quelques comptes rendus sur cette affaire plus embrouillée qu'édifiante.

Aurions-nous en France de pareils spectacles si les loteries étaient autorisées ou qui plus est tenues par l'Etat ? Je l'ignore. Mais Dieu nous garde de cette peste !

Les costumes originaux sont fort rares dans les grands centres que j'ai parcourus. La livrée parisienne a tout supplanté. Cette constatation peut faire la gloire de nos couturiers mâles et femelles et caresser l'épiderme de notre patriotisme ; elle désespère les touristes en quête de pittoresque.

A Gênes, j'ai rencontré par hasard une seule femme fort âgée, enveloppée dans son grand voile, le classique *mezzaro* que les nouvelles générations ne connaissent plus. C'est vraiment dommage.

A Rome, dans les grandes familles, on se procure à grands frais des nourrices d'Albano, généralement belles et robustes. Le choix est bon ; mais toute mode est faite aussi de vanité. Il faut bien que ces bonnes accusent leur origine par leur costume. C'est un vrai diplôme, un extrait de l'état civil. Les modèles pour les artistes ressuscitent également les vieux usages à la plus grande joie des peintres de

genre. Voilà tout simplement une industrie. Ces modèles, vieillards, femmes, enfants, sont nombreux aux abords de la place de la Trinité du Mont.

A part ces exceptions toutes conventionnelles, vous le voyez, nul ne s'habille comme son grand-père et sa grand-mère. Parmi les femmes qui portent de leur plein gré les costumes de la campagne romaine je n'ai rencontré que des vieilles qui viennent à Rome pour les marchés.

A Naples, rien de particulier pour la forme des vêtements. Les femmes du peuple professent un grand amour pour les couleurs éclatantes, surtout le rouge, et, dans les faubourgs où la population pressée s'agite sans cesse et bavarde en plein air, les écharpes, les foulards, les jupes aux teintes bariolées forment de véritables mosaïques.

Comme les costumes français, la langue française envahit l'Italie. C'est une conquête d'un ordre plus élevé. Le *Corso* de Rome paraît être une succursale de nos boulevards. Le succès frelaté de *Nana* y fait, comme chez nous, la joie des libraires.

Avec les cochers et les guides on éprouve rarement quelque difficulté pour la conversation. Presque tous comprennent. Ils répondent sans broncher par n'importe quels barbarismes ou solécismes imités de la langue d'oïl, fourrent d'italien cette littérature, appuient le tout du geste d'une façon souvent comique. Si l'on rit de leurs fautes, ils rient plus fort. Que leur importe de mal parler, l'essentiel est de se faire comprendre. Ils ont raison. Nous n'avons pas cette logique : toujours de peur de faire rire, nous préférons nous abstenir d'écouter l'italien. D'ailleurs c'est un bon parti. La première fois que je m'avisai de demander tout simplement du macaroni en employant des finales en i et en o, j'eus si peu de succès — mes compagnons de voyage en rient encore — que j'ai bien juré de ne plus forcer mon talent.

Il est temps d'en finir avec ces histoires, cher ami. Je réserve Naples pour une prochaine lettre. Un de mes amis, qui n'écrit jamais moins de huit pages appelle ses correspondances des épîtres. J'ai si fort dépassé le nombre de huit pages que je n'ose plus compter. Est-ce une épître, une notice, un volume?

Je suis toujours tout à vous.

G. THOLIN.



CHRONIQUE D'ISAAC DE PÉRÈS.

(Suite)

Jehan Lacau,¹ marchand, gendre d'Olive Dubroca,² fut tué à sa metterie, dans la vigne, d'un coup de ferrament à travers le gosier, le dimanche matin, second de Juillet 1606. Mess^{rs} de la Justice de Nérac si transportèrent pour fère l'information et firent apporter le corps en la dite ville le dit jour de dimanche.

Le mercredi v^e Juillet 1606, on commença à poser les premières pierres du fondement de la tour faite au coing du temple de la présente ville sur la rue des Embarratz,³ estans Consuls M^r Thobie de Brassay, Ramond David, et Ysaac Dulong. Le fondement de la dite tour fut posé sur le rochier ferme, ayant de profondeur dix sept pans et demy. Celui qui bastit la dite tour estoit Thibault Champagne, M^e maçon,⁴ au quel on donna cent escus pour la façon d'icelle. La dite tour fut achevée le samedi xviii^e Novembre 1606.

¹ Inscrit au Livre des tailles de 1599. — *P. de Condom*. Il était teixier, c'est-à-dire tisserand.

² Inscrit au Livre des tailles de 1599. — *P. Marcadiou*.

³ Cette tour, qui servait de clocher, a été rasée et il n'en reste pas trace. Elle était au coin de la place du Temple actuelle. La rue des Embarrats n'était autre, en effet, que l'ancien fossé de la première enceinte, de la coste de Cujon (le pavé) à la place du Griffon. On l'appelait ainsi parce qu'elle bordait *lou clot dous embarrats*, le clos des enfermés. C'est ainsi qu'on désignait au xvi^e siècle l'ancienne ville agrandie par Antoine de Bourbon. Voir dans *LA GUIRLANDE DES MARGUERITES, l'allée des quatre Seigneurs et Jeanne et Antoine*, pages 45 et 171.

⁴ Le Thibaut Champagne, maître maçon, inscrit au Livre des tailles de 1599 (*P. de Bourdeaux*), figure cette même année 1606 dans les archives de

Bertrane de Soubiran¹ mourust le vi^e juillet 1606.

Le dimanche ix^e Juillet 1606, dans le temple de la présente ville, issue du presche, M^r Ezéchiel Mermet fut reçu pasteur de l'église de Nérac ayant esté retiré de l'église de Puchx, où il avoit esté Ministre environ trois ans.

Le S^r Annon Lafore, mon cousin, espousa en secondes nopces, Marie de Brassay,² et allerent espouser à Lavardac le dimanche, après disner, xxiii^e Juillet 1606. Le vi^e Janvier 1607, le dit Laffore congédia la dite de Brassay.

Jehanne Nagoua, ma filleule, fille de Jehan Nagoua et Judict de Pérès, ma fille, nasquit le xxiii^e Juillet 1606, et présentée au baptesme par moy et Dam^{lle} Jehanne de Nagoua, femme de Mons^r M^r Pierre Roy, lieutenant général au siège de Nérac, le dimanche, après disner, 30^e dudit mois.

Le dimanche xxx^e Juillet, sur le soir, les clerckz de Mess^{rs} de la Cour et des procureurs se batirent avec les habitans de la ville, dans le pred de feu Mons^r de Labrouc, ou se donnarent force coups de poings et de pieds, mesme, il y eust deux clerckz blessés de coups d'espée sur la teste. Ce désordre donna subject à Mess^{rs} de la Cour et Chambre de donner un arrest qui feut peublié le lendemain, jour de lundy, par toute la ville, portant inhibitions à toutes personnes de faire des assemblées secrètes ny porter armes offensives, à peyne de la vie, et d'avoir à se retirer après que la retraite auroit sonnè, enjoï

la cour des comptes de Nérac : « pour réparations au château de Nérac. V. *Inventaires sommaires des archives des Basses-Pyrénées* (cour des comptes de Nérac), page 143. Ces réparations au château sont les dernières dont on trouve trace dans les archives de la chambre des comptes. Le Roi de France, il faut le reconnaître, ne se souvenait guère du roi de Navarre et quant à la régente Catherine, sa sœur, on ne la connaît guère à Nérac, en ce temps-là, que par les représentations et les remontrances que la chambre lui adresse sur ses dépenses.

¹ Il n'y a d'inscrit au Livre des tailles de 1599 que Francoys Souviran, marié à Damoysselle Gabrielle Delard. Il possédait le domaine de Gréau.

² Une fille sans doute, tout au moins une parente de Thobie de Brassay déjà cité.

gnant aux Consuls de tenir la main à l'exécution du dit arrest. Les dits consuls estoient : M^r Thobie de Brassay, Ramond David et Ysaac DuLong. Ce nonobstant, il fut informé des blessures faites aux dits clercz, par autorité de la dite Cour et arrêt contre trois ou quatre, qui fut exécuté contre Jehan Dauzac, fils de François,¹ le quel fut constitué prisonnier. Dans peu de jours après, il fut eslargy.

Le Sinnode provincial fut teneu en la ville de Nérac et commença l'ouverture le mercredi ii^e d'Aoust 1606. Mons^r de Masparraute Ministre de l'église de Nérac, prescha en présence de tous les ministres de la dite assemblée, ayant prius pour texte le verset 14^e du pseaume 17^e. Plusieurs gentilhommes et autres députés des Eglises se trouvèrent au dit Sinnode, le quel fut achevé de tenir le judy x^e du dit mois et an que dessus.

Jehanne de Nadeau mourust le v^e Aoust 1606.

Anthoine Lignac,² tailleur, mourust le vi^e Aoust 1606.

Le dimenche matin, xx^e aoust 1606, Mons^r M^r Antoine Mermet preschant, recommanda, sur la fin de son presche, parlant au peuple, de vouloir donner des matériaux pour fère la cloche³ au clochier du Temple ou bien de l'argent, afin qu'on eust moyen de la faire grande. A ces fins, ledit jour, furent députés par les quartiers de la ville, et en chacun d'iceux, un jurat et un ancien du consistoire, qui firent la levée volontèrement de ceux qui avoit envie de donner. Mais, se fut peu de chose au prix de ce qu'on s'estoit proposé, et en tout, ne fut assemblé que environ cent escus en argent et trois ou quatre quintalz de métal.

Jehean Burguère,⁴ sergent royal, mourut le dernier d'Aoust 1606.

¹ Francoys Dauzac inscrit au Livre des tailles de 1599, *P. de Condom*. Jehannot Dauzac est inscrit au Livre des impositions protestantes de 1605, *Portal Marcadieu*. Ce nom de Dauzac est très répandu à Nérac au xvi^e siècle.

² Inscrit au Livre des tailles de 1599; — *P. Marcadieu*.

³ La cloche appelait alors les protestants aux offices. Elle ne disparut des temples qu'après la révocation de l'édit de Nantes.

⁴ Inscrit au Livre des tailles de 1599; — *Portal du Pont*. Il possédait, d'après le terrier de cette époque, un jardin de dix escuts sur Gaujac qui appartient encore à sa famille. Par sergent, il faut entendre h^{is} de juridiction royale.

Vefve de Pierre Brizac,¹ mourust le iii^e Septembre 1606.

Madame la Présidente Despagnet² partist de Nérac pour s'en aller à Bourdeaux ou en sa maison d'Espagnet, le dimanche xvii^e Septembre 1606. Elle s'alla embarquer au port de Thouars, menant avec elle toute sa famille. Il y eust plusieurs personnages de la ville qui l'accompagnèrent jusques au dit Thouars, où ils lui dirent adieu.

La cloche destinée pour mettre au clochier du Temple de l'église refformée de Nérac fut fondue dans la bassecour de l'hospital de ladite ville, le mardy xix^e Septembre 1606, estant du poix de xx quintaux ou environ. Elle fut montée en ladite tour, le vii^e octobre ensuyvant.

Nicouleau du Busquet, portier à la porte du portanet,³ mourust le xix^e Septembre 1606, jour que ladite cloche fut fondue.

Monsieur Le Président Despagnet, après avoir servy son année en la Cour et Chambre de l'édict, partist de Nérac le vendredy xxii^e Septembre 1606. Il s'en alla droit à Agen pour voir Mons^r le Mares-

¹ Inscrit au Livre des tailles de 1599; — *P. de Fontindère*.

² C'est ici le cas de citer cette note de M. Tamizey de Larroque (*Inventaire des meubles du château de Nérac*) (p. 27) : « Il paratt que Madame la Présidente d'Espagnet avait emporté, — par distraction sans doute, — une tapisserie du château de Nérac, car je vois, à la page 131 de l'*Inventaire des archives des Basses-Pyrénées*, qu'en 1607 « on réclama ladite tapisserie à la femme du magistrat alchimiste. » La parenthèse : *par distraction sans doute* est pleine de charité, mais on se demande si ce n'était pas chez les deux époux une mauvaise habitude, un déplorable système d'emporter ce qui ne leur appartenait pas, quand on lit ces lignes de l'*Introduction à l'Histoire du Parlement de Bordeaux* par M. Boscheron Des Portes (p. XV) : « En 1719, le Parlement de Bordeaux fut instruit qu'on venait de retrouver dans le cabinet d'un de ses anciens présidents, feu d'Espagnet, les originaux de ses Registres secrets, depuis sa création, en 1462, jusqu'en l'année 1566, comprenant ainsi une durée de plus de cent années. Comment ces documents avaient-ils passé du greffe, dépôt public, en la possession d'un magistrat? C'est ce qui n'est pas expliqué. »

³ Petite porte ouverte sur le rempart entre les grandes portes de Marcadieu et de Fontindère, au point marqué par la rue dite encore aujourd'hui *des Portanets*, qui va de la rue Fontindère aux grandes allées.

chal d'Ornano. Messieurs les Consuls de Nérac l'accompagnèrent jusques au pont de Gaston ¹ où ils lui dirent adieu. Les dits Consuls de ceste année estoient Mess^{rs} de Brassay, R. David, et Ysaac Dulong. Mais il n'y eust que ledit S^r de Brassay qui l'accompagnat avec un bon nombre de gens à cheval.

Le mardy xxvi^e Septembre 1606. Mess^{rs} de Mons et de Roussanes Cons^{rs} en la cour, commissaires deputés par ladite Cour et Chambre, se transportèrent sur le chemin d'Agen, a l'endroit de la vigne du S^r Jehan Roy, jurat de la ville de Nérac, auquel avoist esté faict commandement d'eslargir ledit chemin, de quoy il se porta pour appellant et releva son appel en ladite Cour et Chambre : qui fut cause que lesdits commissaires furent deputés, avant faire droit de son appel. Ilz firent procès-verbal de la largeur du dit chemin. Mess^{rs} les Consuls et Syndic, ² plusieurs Juratz et bon nombre d'habitans allèrent sur le lieu. Ladite poursuite se faisoit à la diligence du S^r Pierre Puyferré, ³ Syndic.

Le xxviii^e Septembre 1606, s'en alla de la ville de Nerac un homme du pays de Dauphiné menant deux autruches, à scavoir masle et femelle. Elles estoient fort grandes. On payait deux liardz, un soul et deux soulz pour les voir. Il demeura quinze jours en ladite ville, estant logé ches Arnaud Nagoua ⁴ aux Embarratz.

Jacques des fers, dit Panissaut, mourut le premier Octobre 1606.

La femme d'Armand Taret, ⁵ tailleur, mourut le premier octobre 1606.

¹ L'Auvignon, au dessous de Montagnac, marquait le point sur la route de Nérac à Agen où finissait la juridiction de Nérac.

² Celui qui était chargé des procès et affaires de la communauté. (*V. introduction à la pratique*, p. 498.)

³ Déjà cité. Il possédait un bien au Meulan. *V. livre Terrier*. (Archives municipales de Nérac.)

⁴ Arnaud Nagoua, capitaine, habitait le quartier du *Portal Marcadieu*. Par *Embarrats*, il faut entendre ici, non la rue de ce nom, mais la partie de la ville comprise entre la Bayse, le château et l'ancienne enceinte.

⁵ Inscrit au livre des tailles de 1599. — *P. du Pont*.

Jacques Auger, M^t entrouilhaire,¹ mourut le viii^e octobre 1606.

Les meubles du cabinet du Roy estant dans le Chasteau de Nérac furent envoyés à Monsieur le Mareschal d'Ornano, Agen, suyvnt le don que Sa Ma^{te} luy en avoit faict, le dimanche viii^e octobre 1606. Ilz furent délivrés à Guenault, son secrétaire.²

Jehanne Durand, femme de Jehan Lignac, tailleur, mourust à sa metterie du Freche,³ le x^e octobre 1606 et fut enterrée a Asques.

Ledit jour, la femme de Peaufort, sergent, qui avoist esté chambrière du S^r Jehan de Roussanes, mourust a sa maison de Lahite⁴ et fut portée au cementière de Nérac.

Jehan Darros⁵ Not^{re} Royal décéda le mardy xxiiii^e Octobre 1606.

¹ Par *entrouilhaire*, il faut entendre fabricant de pressoirs (*trouilh*, en langue romane). Le nom de Dutrouilh vient de là, et équivaît à Dupressoir.

² A la suite de l'*Inventaire des meubles du château de Nérac* déjà plusieurs fois cité, M. Tamizey de Larroque a publié (p. 28), la déclaration que voici : « Je Jehan Quenault, secrétaire de Monseigneur le Maréchal d'Ornano, ay receu des mains du sieur Isaac de Perès, concierge du chasteau de Nérac, en vertu d'une lettre de Monseigneur adressante à Messieurs de la Chambre des Comptes dudit Nérac, en datte du Septième du present mois et an, que j'ay remise en leurs mains, les meubles du cabinet du Roy qui estoient audit chasteau, suivant le don qu'il a pleu à Sa Majesté luy en faire, mentionnés en quatre-vingts-dix et neuf articles de l'inventaire cy devant transcript en unze feuillet de papier, ainsi qu'il est postillé de ma main sur chacun desdits articles.

A Nérac, le huitième jour d'Octobre mille six ans six.

Signé : QUENAULT. »

³ Le Fréchou, commune des environs de Nérac. Ruines d'un ancien château du xiii^e siècle. (V. *Dictionnaire géographique de l'arrondissement de Nérac*, Samazeuilh, à l'article du Fréchou.

⁴ La Hite qui a appartenu à Jehan Roussanes puis aux Vacquier, est située au-dessus de Vianne, dans la commune de Lavardac, sur l'ancienne route de Nérac au Port-Sainte-Marie.

⁵ Maître Jehan Darros, notaire royal inscrit au Livre des impositions protestantes de 1605. — P. du Pont.

En l'année 1606, on vendengea les vignes champestres¹ le judy xix^e octobre et le vignoble le lundy ensuyvant xxiii^e dudit mois et an. Se furent les plus belles vendenges pour le beau temps qu'il se vid jamais, mais bien povres pour la cueillette. La plus part ne recueillirent pas la moitié de la vendenge de l'année auparavant 1605. D'autres, reculoit des deux tiers. Il gela, à bon essient, pendant trois ou quatre matinées, qui estoit cause que les povres vendeurs n'osoit touscher les raisins jusqu'à ce que le soleil estoit un peu haut, et par après, tout le long de la journée, il faisoit un chaud extrême. Ceste stérilité de vendenge procéda des longues pluyes et froidures quil fit au printemps et continua jusques à ce que les vignes furent en vergeux, et despuis, elle cessa jusques aux dites vendenges, sans pleuvir qu'une ou deux fois et bien petitement. La moisson fut aussi fort misérable, n'ayant esté recueilly quasi que la semence.

La femme de Boudouere, procureur en la Cour et Chambre de l'Edict, décéda le premier de Novembre 1606.

M^r Théophile Dulong, advocat du Roy au Sénéchal de ceste ville et Jurat de la maison de Ville de Nérac, fut rayé et osté de sa charge de Jurat par assemblée de ladite maison de Ville en Jurade, en nombre seulement de xv ou xvi, n'ayant ledit Dulong faict aucun acte indigne d'homme de bien, mais quelques siens ennemis transportés de passion jugeant que, à cause de son office d'Avocat du Roy audit Siège, il ne pouvait occuper la place de Jurat, fut la seule cause de sa radiation, de quoy il fut appelant. Ce fut le judy après disner, second du mois de Novembre 1606.

Incontinent après auoir rayé ledit Dulong, il fut faict eslection de trois Jurats de creüe,² au lieu et place de Martin Parrabère,³ Imbert

¹ Par *vignes champestres*, je pense qu'il faut entendre les rangs de vignes plantées dans les champs (*joualles*, et par *vignoble*) les vignes ordinaires. Le raisin mûrit un peu plus tôt en effet dans les *joualles* que dans les vignobles. Il y avait alors un ban de vendanges.

² Jurats complémentaires.

³ Martin Parrabère, marchand, inscrit ainsi au Livre des tailles de 1599. — P. Mercadieu. Un Jean Parrabère figure au terrier de 1611 comme possédant la terre de Lombarde.

Geneste¹ et Bernard Sauvaige,² à excuse de leurs indispositions et maladies. Et en leurs places, Mess^{rs} de Jautan³ de Jausselin, trésorier,⁴ et Dutour furent mis en la Jurade, sans que les trois susnommés y eussent presté aucun consentement ; ains en continuant les brigues de quelques uns, les dites élections et démission dudit Dulong furent exécutées. Ce fut le dit jour, second de Novambre 1606. Et advenant le vendredy, x^e du dit mois de Novambre, le dit sieur Dulong fut remis et restably en la dite Jurade par assemblée de maison de ville, estantz en nombre de vingt sept Juratz, et, par la pluralité des voix, fut délibéré que l'acte de sa desmission demeurait nul de toute nullité, et ordonné que le dit S^r Dulong se remettroit en sa place, ce qui fut faict et approuvé de xxiii Juratz, qui signarent le dit acte dans le registre de la maison de ville.

Jehan Jausselin, gendre d'Olive Dubroqua, décéda le iiij^e Novambre 1606.

L'ouverture du palais de la Cour et Chambre de l'édicte, establee par le Roy Henry 4^e de ce nom en la ville de Nérac, fut faicte le lundy 13^e Novambre 1606. Il ne si fit aucune harangue à la dite ouverture parce que Mons^r de Feydeau, Président, de la religion, ne voulut tenir le tableau où estoit peint le crucifix, en absence de Mons^r Le Président Chezac, qui n'estoit encore arrivé. On se contenta seulement de fère prêter le serment aux advocatz et procureurs, ce qui fut faict pardevant Mons^r de Lestonnac,⁵ comme le Doyen des Cons^{rs} catholi-

¹ Inscrit au livre des tailles de 1599. — *P. de Bourdeaux.*

² Inscrit au Livre des impositions protestantes de 1605. — *P. Marcadieu.*

³ Imbert Levenier, sieur de Jautan, marié à Jeanne de Cortion, inscrit au Livre des tailles de 1599. — *P. de Bourdeaux.*

⁴ Isaac de Jausselin, fils de Pierre de Jausselin et de Marie de Brocas, épousa, le 8 décembre 1597, Marthe de Brassay, fille de Nicolas de Brassay. Il fut d'abord secrétaire dans la maison de Navarre et Chambre des comptes de Nérac. On le retrouve trésorier général d'Albret dans des actes de 1611 et de 1616 cités par M. J.-F. Samazeuïh (*Biographie de l'arrondissement de Nérac*, p. 359-360).

⁵ C'était probablement Richard de Lestonnac qui, en 1572, alla, avec le président Sarrahan de Lalanne et dix conseillers, tenir la Cour des grands jours à Périgueux (*Histoire du Parlement de Bordeaux*, t. p. 238).

ques, n'estant aussi arrivé Mons^r d'Arrerac. Les dits Cons^{rs} de ceste séance estoient Mess^{rs} d'Arrerac, de Lestonnac, de Fabas, de Tastes, de Briet et Dalesme, le fils. Le dit S^r Président Chezac arriva avec sa famille, le premier Décembre 1606.

Le lundy xi^e Décembre 1606, la maison d'un nommé Bernard Dalias,¹ demeurant au Petit Nérac, près la tour de Gaujac,² fut frappée de la peste. La femme du dit Bernard mourust le dit jour xi^e dans la dite maison, et le dit Bernard le lendemain, ayant esté porté dans la maisonnette près la tenaille du Petit Nérac appartenant aux hoirs,³ de feu M^r Pierre Dufau. Un fils du dit Bernard estoit décédé deux jours auparavant, sans avoir recogneu que ce fut maladie contagieuse. On ferma, le dit jour xii^e, la maison de M^r Jehan Ducos, chirurgien, parce qu'il avoit traité le dit sieur Bernard, ensemble la boutique de Jehan Castagnos, appo^{rs},⁴ à cause que son garçon avoit porté quelque clistère. Quelques autres maisons aussi furent fermées au dit Petit-Nérac, à cause de la fréquentation qu'ils avoient eu avec les dits contagieux.

Jehan Labagnon,⁵ sergent royal, mourut le xxiii^e Décembre 1606.

¹ Fils de Jehannot Dalias, maçon, inscrit au Livre des tailles de 1599. *P. du Pont*. Un Jean Dalias ou Delias a été fabricant de cartes à jouer à Nérac. Ses planches xylographiques, qu'on a retrouvées, peuvent encore servir à imprimer des cartes en tout semblables à celles du xv^e siècle et portent cette légende : *Jean Delias. Fait à Nérac*. La forme des lettres indique seule une date postérieure au xvi^e siècle.

² Près la Porte de ce nom, au *Petit-Nérac*.

³ Il est superflu de rappeler que *hoir* est synonyme de *héritier*, mais non de rappeler que le mot *hoir* a été employé en notre siècle par deux de nos plus habiles écrivains, Châteaubriand (*Mémoires d'Outre-Tombe*) et Paul-Louis Courier (*Lettre V*).

⁴ Apothicaire, inscrit au Livre des tailles de 1599. — *P. Marcadieu*.

⁵ Inscrit au Livre des tailles de 1599. — *P. de Bourdeaux*. — Le sergent royal était le sergent qui appartenait à une juridiction royale, qui était pourvu de son office par le roi. Il était l'huissier de ce temps-là. Le nom de ce bas officier de justice signifiait autrefois serviteur (*serviens*). Les rédacteurs

La Vefve de feu Guillaume Blondeau, dit Tarrascon mourust le x^e Janvier 1607.

Catherine de Sonis, vefve à feu Mathieu Martin,¹ décéda le xvii^e Janvier 1607, et (fut) enterrée, le lendemain, à l'issue du presche. Mess^{rs} les Président et Cons^{rs} de la religion, officiers, consulz et grand nombre d'habitans l'accompagnèrent. Le cofre estoit couver d'un drap de velours noir (et) porté aux quatre boutz, sçauoir : à ceux de devant, par M^r Imbert Venier, conteroll^r, et Ysaac Dulong, son gendre, et aux deux de derrier, par M^r Thobie de Brassay et Ysaac Thierry. Elle estoit portée par huit jeunes hommes de la ville, marchant et autres. Les dits Consulz avoit le chaperon,² à cause de son mary, qui avoist été Jurat.

Madame la comtesse de Guiche³ arriva en ceste ville, venant de la Cour, le xviii^e Janvier 1607 et s'en alla le xx^e. Mons^r Le Président Chésac l'alla voir au logis du Chapeau Rouge,⁴ ou elle estoit logée,

du *Dictionnaire de Trévoux* citent ce distique composé, sans doute, par un débiteur mécontent de quelque exploit ou de quelque saisie :

De trois sergents pendez en deux,
Le monde n'en sera que mieux.

¹ Ancien Jurat de la ville inscrit au Livre des tailles de 1599. — *P. de Bourdeaux*. Il était propriétaire à Tauziète.

² Le chaperon était une coiffure de drap qui distinguait les consuls, les magistrats, les avocats, les docteurs, etc. Le chaperon appartenait à la communauté et passait, chaque année, sur une tête nouvelle.

³ C'était Louise de Roquelaure, fille d'Antoine de Roquelaure, maréchal de France, épouse (contrat du 1^{er} septembre 1601) de Antoine de Gramont, comte de Guiche, souverain de Bidache, vicomte d'Aster, chevalier des ordres du roi, vice-roi de Navarre, gouverneur et maire perpétuel de Bayonne, etc., devenu duc de Gramont en décembre 1643. La comtesse de Guiche fut la mère du célèbre maréchal de Gramont. Sur la mystérieuse fin de M^{me} de Gramont, voir une note mise sur une lettre du cardinal de Sourdis dans le tome VII des *Archives historiques du départ. de la Gironde*, p. 508.

⁴ Hôtellerie tenue p. Marcadieu, par la grande pâtissière Catherine Bago, fervente catholique.

incontinent après qu'elle arriva, et, le lendemain, elle vinst voir ledit Sieur Président au Chasteau et fut visiter le palais et jardin du Roy.¹

Par arrest du xxiii^e janvier 1607, donné en la Court et Chambre de l'Edict establie en la ville de Nérac, Daniel Solin fut condamné a estre pendu et estranglé pour avoir tué d'un coup d'ezpée un nommé Peyron Sabathe, de Fieux, auquel lieu de Fieux, il fut exécuté le lendemain xxv^e dudit mois. Ledit arrest fut donné au rapport de Mons^r Darrerac, Cons^{er} en la Cour, et le meurtre par luy commis, fut faict trois sepmaines avant qu'il fut pendu.²

Jehan Lugradé, dit Le Maraut,³ mourust le vendredy, second de Février 1607, à sa maisonnette près le Marcadieu. Il fut subçonné estre mort de maladie contagieuse, un sien filz estant mort deux ou trois jours auparavant. On ferma sa femme dans ladite maison, et luy, fut enterré auprès d'ycelle. Il fut trouvé bon de jetter et mettre hors la ville ladite femme, en attendant sy aucune marque de contagion se manifesterait. Elle fut mise au..... à une maison de Jehan Sirei,⁴ tailleur.

¹ Sur le château et le jardin du Roy, v. *Guirlande des Marguerites*, sonnets et notes afférentes, p. 13, 51, 55. On lit dans un mémoire manuscrit sur l'administration du duché d'Albret, appartenant à M. de Monbrison au sujet du château de Nérac : « Cet édifice est composé de quatre ailes de bati-mens disposés autour d'une tour quarrée. Quatre tours défendent les quatre angles et un fossé revêtu en pierre règne dans tout le circuit. Deux autres tours accompagnent le pont levis qui forme l'entrée de la principale façade sur la place. »

² Les procès criminels ne traînaient pas en longueur. C'est le cas ou jamais de dire : *sitôt pris, sitôt pendu*.

³ Un pauvre homme qui, sans doute, ne payait pas de tailles, car il n'est pas inscrit au Livre de 1599. Où il n'y a rien, le Roi perd ses droits. La mort de ce malheureux provoqua encore une de ces terreurs de peste, comme on en voit en ces temps-là.

⁴ Lisez Jehan Suré. Inscrit sous ce nom, avec la qualité de tailleur, au Livre des tailles de 1599. — P. de Bourdeaux.

Imbert Levenyer, S^r de Jautan, décéda à sa maison de Mass....¹ le vii^e Février 1607.

Jehan David, chapelier, fils de Brigandille, décéda le lundy xii^e Février 1607.

Le Boussu, messenger, ayant esté jetté dehors avec la femme du Maraut, à cause qu'il avoit fréquenté ledit sieur Maraut et mis à la maison de Jehan Sirei, ycelluy Boussu mourust le xii^e Février 1607, avec marques de contagion.

Jehanmine Guignin, Vefue à feu M^r Jehannot Rouffier, mourust le xxi^e février 1607.

Ysaac Castelnau, M^e Chirurgien, et un nommé.... dit Péré, moururent de contagion le xi^e Mars 1607, dans la maisonnette des religieuses du couvent du Petit Nérac.²

Annon.... mourust à sa metterie de Saintarrican³ le xxiii^e Mars 1607, et porté, le lendemain à Nérac où il fut enterré.

Mons^r de Brassay, filz à feu Madam^{lle} de Saint-Hilaire fut tué près Monguillem⁴ par un Mons^r de Maupas, accompagné de dix ou douse hommes à cheval, le iiii^e Avril 1607. Il fut porté le vii dudit mois en ceste ville, où son corps fut enterré.

Monsieur M^e Anthoine Mermet, ministre du St Evangille en l'église chrestienne et refformée de Nérac, après avoir atteint l'aage de soixante unze ans et servy ladite église de pasteur l'ezpace de quarante trois ans, finalement rendit l'esprit à Dieu, le dimanche, environ mydi, xxii^e jour du mois d'apvril 1607. Il fut enterré, le lendemain, fort honorablement. La perte dudit sieur de Mermet donna une telle tristesse à tous les habitans que ce n'estoit qu'un pleur géné-

¹ Nom de terre illisible. Les propriétés portées au terrier comme appartenant à M. de Jautan sont : Sainte-Radegonde, Vacqué, Laroque, Barrière, Tauziète.

² Sur la place Saint-Marc, à côté de l'ancien couvent du Frandat.

³ Dans la paroisse d'Asquets, près Nérac.

⁴ Montguilhem est une commune du département du Gers, arrondissement de Condom, canton de Nogaro, à 48 kilomètres de cette ville, à 55 de Condom, à 77 d'Auch.

ral. Tous regrettoient la mort de ce bon personnage qui avoit servy aussi fidèlement ladite église qu'il ne se pourroit fêre mieux, et rapporté beaucoup de fruit, tant de ses prédications, réconciliations et de tous autres affaires particulières où il eztoit employé, tant il estoit extrêmement propre à conduire les esprits d'un chascun a.... Il estoit admirable et est à craindre que jamais Nérac ne jouyra d'un personnage comme estoit le dit sieur M^e Anthoine Mermet.

Jehan Bisme, mourut a sa metterie de Lahite, le **iiii^e May 1607**, et porté, le lendemain, en ceste ville où il fut enterré.

Le..... April 1607, fut faict feu de joye en la ville de Nérac, pour la naissance du second filz du Roy Henry 4^e Roy de France et de Navarre et de la Royme Marie de Médicis.

Charles David¹ décéda le **xvi^e May 1607**.

Anthoine de La Maison..... plaidant en la Chambre, décéda le **xvii^e May 1607**.

Jehan Dauzac,² patissier, filz de Moriau, mourut le **xxii^e may 1607**.

Renaud Baret, cardeur, fort vieux, décéda le **xxiii^e May 1607**.

Marie..... femme de Jehan Capot,³ portier au chasteau, décéda le **dimenche xxvii^e Mai 1607**.

Jehanne de Laspeyres, femme de Joad Légglise⁴ décéda le dit jour, **xxvii^e May 1607**.

Anne Desbaratz, femme d'Ysaac Despujols, décéda le **xxix^e May 1607**.

Monsieur le Comte de St-Paul,⁵ arriva en ceste ville, venant de sa

¹ Inscrit au Livre des tailles de 1599. — *P. de Bourdeaux*.

² Il y a tant de Dauzac inscrits au Livre des tailles, qu'on ne saurait les reconnaître.

³ Inscrit au Livre des tailles de 1599. — *P. de Bourdeaux*.

⁴ Il n'y a d'inscrit au Livre des tailles de 1599, qu'un Jean Légglise. — *P. de Bourdeaux*.

⁵ François d'Orléans, comte de Saint-Paul, duc de Fronsac et de Château-Thierry (en 1608), pair de France, chevalier des Ordres du Roi, gouverneur d'Orléans, etc., était fils de Léonor d'Orléans, duc de Longueville et d'Es-

maison de Caumon¹ le vendredy viii^e Juing 1607. Il logea dans le chasteau et en la chambre de Monsieur le Président Chézac, la quelle il lui quitta, s'estant logé a un autre quartier du dit Chasteau. Le dit Sieur Président luy donna a souper, le soir du dit vendredy, et à dîner le lendemain, ensemble à tous ceux de sa troupe qui n'estoit que de huict ou dix, ou estoit Mons^r Le Comte de Lauzun. Ledit comte de St-Paul s'en retourna, après avoir disné, vers ledit Caumon. Il fut reçu par Mess^{rs} Les Consulz et officiers, qui allèrent à la porte de la ville. Les dits Consulz avoit seulement leurs chaperons.

touteville, souverain de Neufchâtel, pair et grand chambellan de France, gouverneur de Picardie, etc., et de Marie de Bourbon. Le comte de Saint-Paul mourut le 7 octobre 1631. Il avait épousé, par contrat du 5 février 1595, Anne de Caumont, marquise de Fronsac, fille unique de Geoffroy de Caumont et de Marguerite de Lustrac. Voir *document inédit relatif à l'enlèvement d'Anne de Caumont*, publié par Ph. Tamizey de Larroque, 1875.

¹ Caumont est une commune du département de Lot-et-Garonne, arrondissement de Marmande, canton du Mas-d'Agenais, à 5 kilomètres du Mas, à 9 de Marmande, à 50 d'Agen.

EN ÉTERNELLE MÉMOIRE
DE M^R ANTHOINE MERMET,

VIVANT,

l'un des Pasteurs fidèles de la florissante église réformée de Nérac.

DIALOGUE.

INTERLOCUTEURS.

L'église du dit Nérac. — L'ombre du dit Mermet.¹

STANCE D'EXCUSE, EN VERS MASCULINS.

*Les argentins accens tu n'orras, ô Lecteur,
D'Hésiode, d'Orphé, de Line, d'Amphion.
Je ne fredonne icy sur le luth d'Arion
La cignéenne voix et los² de ce pasteur.
Je l'offre, quoy que tard, ce peu, voire ce rien ;
L'homme faist assez tost, s'il peut sère assés bien.³*

*Naguère, estant de corps débile, et mal dispos,
De jour, de nuit, privé de repas et repos,
Et n'ayant peu fermer de longtemps ma paupière
Sur l'aube sommeillant, je vis une lumière*

¹ Ce dialogue a été déjà publié par M. J.-P. Samazeuilh, dans la *Biographie de l'arrondissement de Nérac*, à l'article *Mermet*, p. 605, 611.

² *Los* ou *loz* signifiait autrefois louange (du latin *laud*), et, par extension, gloire. Tout le monde connaît les jolis vers de Clément Marot à François I^{er}.

Si vous voulez, à payer ce sera
Quand vostre los et renom comera.

³ C'est ce que du Bartas avait dit déjà : « Car ce qui se fait bien, se fait prou vistement. »

O prodige !... esclairer en la chambre où j'estois.
Et me sembloit ouyr d'une dame la voix.
Curieux donc de voir ceste nouvelle hostesse
Je tire le rideau ; comblée de tristesse,
Alors elle s'approche et me saisit la main,
Disant : « Ne me crois point quelque phanstosme vain
« Des riues d'Achéron, qui donne l'espouvante
« Aux fragiles humains. Je suis Reyne puissante.

« Riche en divins trésors, d'illustre extraction.
« Mais j'ai le cœur pressé d'amère affliction ;
« N'aye, toutes fois, crainte, ame religieuse,
« Ains, scaches que je suis la Princesse pieuse,
« L'Église de Nérac, qui vien te conjurer
« Par le devoir chrestien, de vouloir peindre
« Des couleurs d'Appolon, l'ardeur et la doctrine,
« L'intégrité, l'amour, et la grace divine
« Du vigilant Mermet, mon fidelle pasteur,
« Mermet, du droit divin le zélé protecteur,
« Mermet, puissant Alcide ennemy de malice ;
« Mermet, vaillant César en la sainte milice ;
« Mermet, juste Minos, arcaboutant d'équité ;
« Mermet.....¹ chrestien célèbre en piété ;
« Mermet, plus que Nestor illustre de prudence,
« Qui, vivant, nourrissoit d'une sainte éloquence
« La famille de Christ. Ha !... le voyci venir ;
« D'un rare presche encor il veut m'entretenir. »

L'OMBRE DU DIT MERMET.

Jusqu'à quand feras-tu, Princesse vénérable,
Dans les cieux esclater cette voix lamentable ?...
Jusqu'à quand feras-tu, de tes astres jumeaux
A grands flotz ondoyer deux cristalins ruyseaux,
Et, jusqu'à quand encor esperdue, explorée,
Désastreuse, auras-tu la face colorée
D'un teint pasle et blesmy ?... Chasse cette douleur
Qui brusle ta froydure et glace ta chaleur :

M. Samazeuilh avait lu : Aimé.

*Pourquoy sont tes enfans accablés de détresse ?...
Ton Consistoire pleure, et Thémis, la Déesse,
Ne garentit de deuil tes sacrés Sénateurs.
Tes Consulz my-pourprés,¹ juridiques tuteurs
De police ciuille, ont l'ame gémissante.
Le grave Sénéchal et la troupe sçavante
Des pénibles régens² ont le cœur oppressé.
Nérac doit-elle ainsi pleurer un trépassé?*

L'ÉGLISE.

*O Père débonnaire et chère géniture ,
Viens-tu reprendre encor ta première nature ?
Dois-tu, Las ! échappé du ciseau d'Atropos ,
Repaistre encor les miens d'un sacré saint propos ?...
Eh ! ne me quitte point ; je quittray ces alarmes,
Mais, sans toi, mon triste œuil ne peut être sans larmes.*

L'OMBRE.

*Chère église, qu'as-tu ? Que veulent tes enfans ?...
Puisque je t'ay servy par quarante deux ans,
N'est-il, n'est-il pas temps d'avoir quelque relasche ?
Le forçat s'esjouyt ayant parfait sa tasche ;
Les rompus buscherons se soulagent la nuit,
Les courbés vigneronns prennent quelque desduict ;
Si j'ay senty l'espïne, auray-je point la rose ?...
Cil qui travaille en terre , au Ciel il se repose.*

L'ÉGLISE.

*A jamais donc seray-je et mon temple sacré
Privé des doux accents de ton discours sucré ?...*

Allusion aux robes et aux chaperons consulaires, qui étaient moitié de couleur rouge, moitié de couleur noire.

¹ C'est-à-dire des régens laborieux, qui prennent de la peine. On trouve cette expression, avec le même sens, dans les poésies d'Eustache Deschamps.

L'OMBRE.

*N'as-tu pas trois pasteurs doctes , de bonne vie,
Dont la prophète voix au salut te convie ?...
Qui, dans les saintz vergers du double testament,
Cuœillent pour te repaistre un celeste aliment
Et dont le troisième est sorty de mon eschine.
Le figuier est coupé, non toute la racine.*

L'ÉGLISE.

Quoy que j'aye ton filz, je regrette ta mort.

L'OMBRE.

Quoy !... te desplairroit-il que je suis dans le port ?...

L'ÉGLISE.

Non. — Mais, j'estoy contante en voyant ta présence.

L'OMBRE.

Puis que j'estoy mortel supporte mon absence.

L'ÉGLISE.

Mais, je sens dans le cœur de merveilleux élans.

L'OMBRE.

L'homme doit desloger quand il a septante ans.¹

L'ÉGLISE.

Quelques uns vivent plus par la grace divine.

L'OMBRE.

Ouy. — Mais leur vie est triste, importune, et chagrine.

¹ Ce vers, écho d'un des versets les plus célèbres de la Bible, aurait pu servir d'épigraphe au fameux rapport d'après lequel fut rendu le décret qui mit à la retraite es magistrats septuagénaires.

L'ÉGLISE.

Quand est-ce donc, Mermet, que nous te reverrons !

L'OMBRE.

L'orsque, au grand jugement, nous résusciterons.

L'ÉGLISE.

Je ne puis exprimer combien ce jour me tarde.

L'OMBRE.

Le Seigneur viendra tost : faites tous bonne garde.

L'ÉGLISE.

*Il vient comme un larron, parquoy, ma lampe en main,
J'attendray sans dormir mon juge souverain.*

L'OMBRE.

*Si ton espoux te trouve en ce noble équipage
Tes enfans règneront sur l'estoilleux¹ estage.*

L'ÉGLISE.

*Je ne sème, icy bas, qu'ennuys, peynes, tourmens,
Tu moissonnes, là haut, mille contentemens.*

L'OMBRE.

*L'homme t'appelle, en terre, Église militante ;
Au ciel, Dieu te fera Princesse triomphante.*

L'ÉGLISE.

*Je sçay bien que par peyne et tribulation
Il faut escalader le saint mont de Sion.*

¹ On trouve bien un ciel tout estellé dans Froissart, une nuit estoillée dans la Boétie, mais on ne trouve estoilleux nulle part.

L'OMBRE.

Puisque, portant ta croix, je te voy résolue
De suivre Jésus Christ, ores je vous salue
Par un dernier adieu, tous, mes chers nourrissons,
Que j'ai repu du lait de mes saintes leçons.
Adieu famille, enfans ; Adieu femme explorée !
Adieu le Consistoire ! Adieu bande pourprée !
Adieu sages Consuls ! Adieu grave troupeau
Des juges sénéchaux et vous, qui le coupeau¹
D'Hélicon habités, trésoriers de science.
Adieu Collège !... Adieu maison de sapience !...
Des artz la pépinière, arcenal des vertus,
Adieu petitx et grands !... Soyez, soyez vestus
De pieuse doctrine. Adieu povres et riches !...
Adieu vieilles, vieillards !... Vierges, ne soyez chiches
De louer l'éternel ; chantez len ces bas lieux,
Je m'en vay pour jamais le bénir dans les cieux.

Disant ces derniers mots, ceste ame bienheureuse
S'envole au firmament, et la dame pieuse
Me laissant un pinceau dispaçoit de mes yeux,
Puis, joyeusement triste et tristement joyeux,
Je crayonnoy ces traictz de ma dextre foiblette.
Quelque autre y pourroit bien appliquer la rosette
Et les vives couleurs. Mais, estant commandé
Par cette vision, mon esprit s'est bandé
Pour tracer ce tableau, quoy qu'en petit volume,
Confessant librement qu'une plus docte plume
De Nérac, pourrait mieux chanter ce mort vivant.
Mais, humble je te prie, o lecteur bienveillant !...
Recevoir en candeur ces postillons de gloire
Annonçans de Mermet l'éternelle mémoire.

FIN DU DIALOGUE.

¹ On appelait autrefois *coupeau* le sommet d'une montagne. On disait, par exemple, du Parnasse la montagne au double coupeau. Ce mot, qui, selon les rédacteurs du *Dictionnaire de Trévoux*, avait déjà vieilli en 1770, figure encore dans la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie française* (1877).

A MAISTRE EZECHIEL MERMET,

l'un des Pasteurs de l'église réformée de Nérac , du mesme Auteur.

SONNET CONSOLATOIRE PAR ACROSTICHE.

Espris d'un feu divin, chasse loin ton oppresse ;
Né d'un saint amour, fais trêve à la douleur ;
Exhortant le troupeau , bannis toute langueur ;
Chantant le Dieu le fort, dissipe ta détresse ;
Heureux Mermet ! Heureux, dont la verte jeunesse
Immuitoit les vertus de ton cher géniteur !...
Estant ores privé d'un si bon précepteur,
L'évangile te guide et ta langue nous dresse.
Ministre, oserois-tu former des pleurs en l'œil ?
Evesque, ne dois-tu nous servir de soleil ?...
Rècleur, ne pourrois-tu régir nous et toy même ?...
Mais, ton brave cœur dit : « Mon père estoit mortel :
Eternel, il t'a pleu de le rendre immortel ;
Tousjours donc je chantray ta louange suprême. »

Ces vers furent composés par Nicolas Marchand,¹ natif de la ville de Guise,² estudiant au Saint-Ministère , en la ville de Nérac , l'ors du décès du dit feu sieur de Mermet.

(A continuer.)

¹ Sans doute, c'est ou l'aïeul, ou le père, au moins un proche parent de Prosper Marchand, savant bibliographe et critique, né à Guise, en 1675, et qui figure dans la *France protestante*.

² Chef-lieu de canton du département de l'Aisne, arrondissement de Vervins, à 50 kilomètres de Laon.

SOUVENIRS & IMPRESSIONS

D'UNE PROMENADE DANS LE COMTAT.

A Monsieur Georges Tholin.

BIEN CHER AMI,

Vous avez fait un voyage en Italie et vous le refaites en le racontant, double plaisir que j'envie de bon cœur et dont je profite à moitié. N'avons-nous pas, grâce à votre récit — les lecteurs de la *Revue* et moi, — une belle part de vos surprises, de vos émotions d'artiste et de lettré ? Vous y mettez si peu d'apprêt et vous savez rester si personnel, qualité rare en un temps où le convenu fait loi, qu'en vérité, lorsque

Vous dites : j'étais là, telle chose m'advint,

Nous y croyons être nous-mêmes.

Le désir me vient de vous imiter, d'essayer, du moins, en ce qui est possible. Je n'ai pas comme vous crié : *Italiam !* ni abordé cette terre heureuse ; mais j'en ai pris un peu le chemin, si bien qu'en de certains moments j'ai pu, de bonne foi, rêver que j'y allais. Elle m'a du reste été révélée, sur des points divers du trajet, par la couleur et les lignes du paysage et par les monuments romains restés debout dans cette vallée du Rhône, qui s'ouvre près de l'Italie et débouche près de la Grèce — je veux dire la Néo-Phocée — entre Arles et Marseille.

Le malheur, cher ami, c'est que j'ai tout vu en courant. Vous savez la vieille chanson : « C'a duré huit jours, c'était bien la peine ! ». Eh bien ! j'ai eu moins que cela. Parti d'Agén le 27 juillet à 9 heures du soir, j'y rentrais le lundi 2 août, vers minuit. Mon absence, vous le voyez, n'avait guère duré que six fois vingt-quatre heures. Mais combien, en si peu de temps, il peut entrer de choses par les yeux,

à destination de l'esprit qui en est le naturel ménager ! Que d'impressions vives comme l'éclair et lumineuses comme lui ! C'est merveilleux, et ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'on résiste, sans que l'équilibre en soit troublé, à ces milliers de courants qui traversent en tous sens la pauvre machine humaine.

Vous vous étonnerez peut-être que j'aie choisi pour ce voyage la plus chaude saison de l'année. Eh mon Dieu, je n'ai pas choisi. Notre ami, Tamizey de Larroque, — ce Juif errant de l'histoire littéraire, — qu'un travail d'érudition retenait à Carpentras depuis le commencement de mai, m'y avait donné rendez-vous pour la fin de son séjour, avec de si cordiales instances, qu'hésiter n'était point possible. Pour ce qui est de la saison, c'est celle que je préférerais. Les jours, très longs, permettent de beaucoup voir, et ma sèche constitution se trouve bien des chaleurs caniculaires. Un artiste de grand talent, feu le sculpteur Huguenin, qui avait beaucoup étudié les races, s'obstinait à voir en moi le descendant d'un sarrazin oublié dans le Midi après la défaite d'Abdérame. Je ne sais s'il avait raison, mais il est certain que l'hiver me fait horreur, et, quand je voyage en esprit, je vais d'instinct, comme les hirondelles, droit au pays du soleil et de la soif.

Mais venons au fait, cher ami, c'est-à-dire au départ d'Agen. La nuit est superbe et je suis seul dans le compartiment que m'a réservé le hasard. Ainsi en est-il jusqu'à Toulouse. Ici, entrent deux jeunes gens habillés dans le goût du jour, mais communs au possible. Ils se racontent leurs succès mondains avec le soin que d'honnêtes gens mettraient à cacher leurs bonnes actions, fument sans prendre mon agrément et, d'un bout à l'autre du wagon, lancent au dehors, comme des traits affilés, des jets de salive dont pas un brin ne s'égare. Ennuyé, j'essaie de dormir et n'y réussis qu'à moitié. Apprécier la qualité d'un sommeil que trouble à chaque instant le sifflet de la locomotive, me semble un problème insoluble. Les stations donnent bien la mesure du temps, mais nous en brûlions neuf sur dix, passant devant les gares mornes sans les mieux voir que dans un rêve. Rien, au reste, n'est plus triste que l'inactivité et le silence des choses qui vivent de mouvement et de bruit. Ces bâtiments noirs au long desquels ne se montre aucun être humain, pas même l'ombre d'un homme d'équipe, vous procurent par moment l'impression d'un monde extra-terrestre, d'un voyage à train perdu *per inania regna*.

On ne revient à la réalité qu'à l'approche des grandes stations, quand émergent tout à coup, sous le gaz qui trouble la nuit, des groupes dont l'attitude traduit un même état d'esprit, la lassitude de l'attente et le désir impatient du départ.

Il y en avait pas mal à Carcassonne où la lune se découvrit avec un à-propos charmant. Vous savez que la chanson de Nadaud, charge artistique du meilleur goût, ne m'a donné aucune prévention contre cette ville fameuse à un autre titre. Qui veut avoir une idée juste — je dirai presque une vision — non-seulement de l'architecture militaire au *xiv^e* siècle, mais des moyens d'attaque et de défense des places, doit aller là, plutôt qu'ailleurs. Voilà vingt ans que j'en rêve, que j'en parle et que je remets à plus tard, le plaisir que je m'en promets. L'an dernier, comme j'allais dans l'Hérault constater l'effet des traitements dirigés contre le phylloxéra, je jurai, l'œil fixé sur le pittoresque profil de la cité relevée de ses ruines par la science de Viollet-le-Duc, que j'y ferais halte au retour ; mais j'eus le tort de mal prendre mes mesures et dus rentrer n'ayant vu, comme avant, qu'un mirage dont s'irrita mon désir. Cette année, pareil mécompte arrive. C'est à croire que, sans le vouloir, j'ai chaussé des bottes de sept lieues et que mes enjambées sont trop grandes. Mourrai-je sans voir Carcassonne ? Dieu me garde de cette faute et me punisse si je la commets ! Certes, je serais sans excuse.

Comme je fais ces réflexions, le train marche, court, vole. Nous voici, je crois, à Capendu. A peine ai-je le temps de saisir au passage la silhouette du vieux château, à la marge de la grande ombre que projette la montagne d'Alaric, dont l'extrême prolongement s'arrête près de la voie, semblable aux pieds d'un géant qui se reposerait les jambes à demi étendues. Moux, Lézignan, si longtemps enrichis par la fabuleuse abondance de leurs vins, Villedaigne, dont les côteaux nus que les labiées parfument, donnent le miel dit de Narbonne, comme la vallée du Lot produit les pruneaux dits d'Agen, Marcorignan où l'olivier, rare et isolé jusques-là, se forme en lignes régulières, passent comme au vol sous nos yeux, dans l'éclat doux d'une nuit qui rappelle les soirées d'automne.

A Narbonne, le train s'arrête. Des voyageurs descendent, d'autres montent. Il fait frais, malgré la saison. Je me blottis dans mon coin avec délices, comme un homme qui se sent chez lui et n'a pas besoin de se déranger. Nous sommes trois. La conversation s'engage. L'un va à Perpignan, l'autre en Espagne. — Moi, dis-je, à Montpellier. —

A Montpellier, font-ils, prenez donc l'autre train ! — Vous vous trompez ! Je fis, il y a six mois, sans changer de wagon, l'entier trajet de Toulouse à Cette : c'est donc à vous, Messieurs de déguerpir. — Leur persistance à m'avertir et leur parfaite tranquillité en ce qu'ils regardait, me troublant, je hélai un employé qui passait au pas de charge ; il me cria d'un ton bourru : les voyageurs pour Perpignan n'ont pas un fil à bouger ; quant aux autres, qu'ils se débrouillent ! — J'eus le temps strict de me caser. A peine assis, je sentais le train glisser, filer, dans l'air vif et pur, à travers de belles prairies, où l'ombre des peupliers qui servent de bordure, traçait de grands cadres noirs.

Nous voici à Béziers, une des plus pittoresques stations du parcours, dont l'église, estompée de légères vapeurs, paraît plus grande que de raison au faite de la colline escarpée qui lui sert de piedestal.

Ici, comme à Carcassonne, plus volontiers même à la rigueur, j'eusse fait une longue pause. C'est qu'à mon sens, Béziers ne vaut pas seulement pour avoir été le théâtre d'un des plus sanglants épisodes de la croisade Albigeoise et le nid de cinq troubadours ; j'y connais un homme des plus courtois, l'auteur de ces *Vesprées de Clairac*, où l'invention est si féconde et le bon sens paré de tant de grâce, l'auteur aussi d'un dictionnaire roman si complet en ses proportions modestes, qu'il sera bientôt l'obligé manuel de tout zéléateur présent ou futur du félibrige. Venu depuis peu dans notre Midi, vous en connaissiez à peine la langue quand nous élevâmes un monument à l'artisan de génie qui en a, à l'infini, multiplié les ressources et étendu le renom. Vous vous souvenez toutefois de l'émotion que souleva Mistral quand il célébra Jasmin dans des stances graves et sonores comme le bronze de sa statue. Un petit homme, pâle et maigre, au fin sourire et à l'œil vif, obtint la parole après lui. C'était notre ami de Béziers, M. Gabriel Azaïs. Il caractérisa le poète et son œuvre avec l'ingéniosité pénétrante d'un initié, et la finesse d'un grec de l'hymette. Le trait final de cette pièce, qui est un joyau taillé en perfection, entre au plus vif du souvenir et s'y fixe. L'auteur, montrant Jasmin debout sur le trône de gloire que lui a dressé sa ville natale, promet l'immortalité à sa mémoire. « Avant, dit-il, que le ver rongeur s'attaque à ce nom respecté, Agen, tes piquantes fillettes se faneront en leur printemps, et tes pruneaux ressembleront à l'âpre baie du prunellier. » Ce compliment, avouez-le, était d'une originalité et d'une galanterie exquises.

Mais c'est bien d'Agen qu'il s'agit et des rives de la Garonne. Ne

viens-je pas de les quitter — *Nos patriam fugimus* — pour aller vers celles du Rhône, un inspireur à la façon du Permesse, qui a fait chanter à la fois tout un vol de poètes admirables ou charmante ! Voici déjà Cette et son port. La lueur pâle de la lune à son déclin lutte contre l'aube qui va poindre. De curieux effets de lumière naissent de cette double action à laquelle celle du gaz vient s'ajouter aux abords de la gare. Je m'intéresse à ce conflit dont le dénouement est fatal, peu pressé de le voir finir en dépit de mon instinctive répulsion pour toute chose obscure, parce qu'il m'agréa d'en suivre les phases étonnamment rapides et diverses. La nuance, la densité apparente, la physionomie, en un mot, du milieu fluide que nous traversons changent en aussi peu de temps qu'il en faut pour le dire. On les croirait, passez-moi cette expression lourde comme un philosophe d'outre-Rhin, à l'état de perpétuel devenir.

Vers Mireval, l'étang de Vic présente un spectacle superbe. J'ai sous les yeux comme une mer, dont la brise, vive à cette heure, moire finement la surface. Le ciel, qui semble s'y baigner à la ligne de l'horizon, offre dans l'ordre normal de leur juxtaposition et se pénétrant, se fondant l'une dans l'autre, bien que parfaitement distinctes, toutes les couleurs du prisme. Au bas, un rouge ardent, au zénith un violet pâle. L'oranger éclate comme une gloire, tandis que le vert déploie sa suavité inexprimable, et je ne saurais mieux rendre l'impression que fait le bleu autrement que par le mot céleste, pris dans le sens d'absolue pureté et de perfection idéale.

Peu à peu, les couleurs s'éteignent et le jour se fait. Nous cotoyons une lande maussade où blanchit de loin en loin une petite maison dans un rideau de pins maigres. L'absynthe, la salicorne percent de leurs touffes tristes ce lit de sable marin que le vent dresse en amas ou creuse en légers couloirs. Une saillie rocheuse qui se donne des airs de montagne à mesure que court le train, étale, à gauche de la voie ses rugosités d'un gris fauve. Une tranchée assez profonde est vite franchie, et nous entrons dans Montpellier avant presque de l'avoir vu.

Un agréable souvenir me vient, celui d'un rapide séjour que je fis ici, l'an dernier, avec notre ami M. Prosper de Lalitte. Partagé entre le devoir et le plaisir, notre temps passa comme un songe. Je vis l'Ecole de la Gaillarde où les vignes américaines sont l'objet de si soigneuses cultures, et le *Mas de las sorres* où le phylloxera, parant les plus habiles coups, continue à tenir la science en échec.

Le Musée, que des gens de cœur, les Fabre, les Valedéau, les Bruyas, ont fait si riche de leurs dons qu'il est monté, en cinquante ans, au premier rang de ceux de la Province, eut en moi, durant quatre jours, un visiteur fervent et recueilli. Je poussai jusqu'à Palavas, et, du pont d'un bateau pêcheur que la vague berçait délicieusement, par la plus belle mer et la plus sereine soirée du monde, je vis l'enceinte d'Aigues-Mortes renvoyant au soleil ses derniers feux, à travers des ilots d'un vert sombre.

Cinq minutes d'arrêt. C'est peu. Nous repartons. De jolies maisons, des jardins, quelques vignes d'aspect piteux, à gauche une chaîne de collines, une grande plaine à droite — un paysage sans caractère, mais d'un calme qui plaît, — voilà ce qu'on voit. Je ferme les yeux, connaissant la route pour l'avoir faite jusqu'à Nîmes, et les rouvre près de Lunel. La chaîne de tout à l'heure, vue par le travers et montrant des chainons non encore observés, est devenu presque imposante. Dernier contrefort des Cévennes, elle donne assez bien d'ici la mesure de l'effort convulsif qui souleva ses montagnes.

Nous quittons la ligne de Nîmes pour celle de Marseille. La voie s'infléchit vers le sud pour remonter vers le nord-est à la hauteur de Marsillargues et gagner la station du Caïlar. C'est encore la même plaine à droite, mais infiniment élargie : elle a cette teinte indécise, ce vert jaune des prés que la faux a récemment tondus. A gauche, au-dessus d'un groupe de maisons, qui en paraît tout affaissé, s'allonge la croupe d'une église ; c'est Saint-Gilles, la sœur trop peu connue de saint Trophime d'Arles. On n'aperçoit pas sans émotion ce bourg maintenant solitaire, qui, oublié du Rhône ou de la mer, a l'air d'ignorer qu'il fut un port au temps des colons phocéens et, à dater des croisades, le havre préféré des pèlerins qui allaient au saint tombeau.

Quel plaisir de se sentir emporté à travers un pays nouveau et si rempli de souvenirs, par une de ces matinées qui promettent une journée splendide ! Il semble, en regardant devant soi, que l'air ici est plus subtil, le soleil plus lumineux qu'ailleurs. Serait-ce une vaine impression ? Cette bande d'azur mat qu'un filet d'argent raie au bord du ciel, c'est la mer, l'immensité vague, une carrière sans limite ouverte aux phénomènes céleste. Chez nous, les reliefs du sol arrêtent, à l'heure qu'il est, les rayons obliques du soleil ; ici rien ne leur fait obstacle. A peine entrés dans notre hémisphère, ils le remplissent, l'inondent de clarté, si bien qu'en un clin d'œil, selon la belle

expression d'un hymne Homérique, air, terre et cieux sont tout *fleuris d'or*.

Le pays, d'ailleurs, devient superbe. Les bouquets d'arbres n'ombragent plus seulement les fermes éparses dans la campagne, ils rafraichissent les sentiers, bordent les ruisseaux, font à la voie une ceinture épaisse. Je regarde de tous côtés pour ne rien perdre du tableau qui se déroule devant moi. On se croit presque dans un parc, à la variété des essences. Le tremble, agité par le vent, blanchit du revers de ses feuilles l'ombre bleue des massifs d'aunes que nourrit ce sol plantureux ; le saule darde ses longs jets à travers le feuillage grêle et les épis rosés du tamarix ; le micocoulier déploie sa large cyme et le frêne dresse en éventail le système élégant de sa ramure. Ça et là, par des éclaircies, rit une scène pastorale. De petits bœufs noirs au muffle étroit broutent des carex au bord d'un étang où des chevaux gris, accourus crinière au vent, plongent d'un mouvement vif leur jambe grêle et leur tête busquée. Très peu, d'ailleurs, de personnel humain. A peine un pâtre, de loin en loin, ou une pastoure. Que feraient-ils, sous le soleil, dans ces immenses pâturages ? Habités à vivre en liberté, leurs animaux se gardent tout seuls.

Le tableau change tout à coup. Nous traversons un large fleuve qui a des allures de torrent et voyons, par-dessus des quais qui ressemblent à des remparts, s'élever laborieusement une vieille ville à l'aspect sombre. Des maisons brunes, des clochers, des tours et, dominant tout de sa masse, un édifice colossal, orné d'un double rang d'arcades, dont quelques-unes, les plus hautes, encadrent des pans de ciel clair, telle Arles se montre au passant dans cette rapide vision.

L'impression, à tout prendre, est forte. Elle ne tient pas seulement à la physionomie de la ville, mais un peu, beaucoup, je crois, à la beauté célèbre de ses femmes, à la grandeur de ses monuments, et au poétique reflet que la plus ancienne et la meilleure de nos chansons de geste a jeté sur la voie funèbre d'Aliscans. Aussi mon premier soin fut-il de m'informer de l'heure du départ. Comme on avait dit que le train passait par Nîmes, je ne comptais naturellement pas rencontrer Arles sur mon chemin. Quant à négliger cette occasion de la voir autrement qu'au vol de la vapeur et de loin, comme tout à l'heure, l'idée ne m'en vint même pas. J'étais pourtant attendu à Carpentras, attendu sur la foi d'un traité en due et double forme, à l'arrivée du train de dix heures ; impossible, par conséquent, de rien changer à mon itinéraire.

Ma bonne chance arrangea tout pour le mieux ; il y avait un arrêt de cinquante minutes.

Cinquante minutes, pas une à perdre. En route ! Je suis, en courant, un boulevard planté de superbes platanes et qui conduit de la station à la porte de la Cavalerie, par où je fais mon entrée. Allant de l'avant, regardant à droite, à gauche, par un dédale de rues sombres, pavées de ces cailloux aigus que nous connaissons à Agen, à travers des flaques d'eau sale que des ménagères en négligé matinal poussent vivement du balai, j'aboutis à un carrefour dont la complexité met mon flair en défaut. Je fais quelques pas, je regarde : au sommet d'une montée assez rude, grandi encore par je ne sais quel nombre de degrés, l'amphithéâtre m'apparaît dans sa forte et sévère élégance.

Une chose heureuse pour ce monument, c'est d'être assis sur un plateau qui l'isole des maisons voisines en lui donnant un niveau supérieur. Vue d'en bas, son enceinte tourne mieux et sa façade s'allégit en se profilant en lumière. A Nîmes, l'assiette trop plate, est une cause de lourdeur. Bien que moins grand que celui d'Arles, l'amphithéâtre est aussi beau et autrement bien conservé, mais il faut être à ses pieds pour le voir. Loin de s'allonger par en haut, de monter ou d'en avoir l'air, il prend du ventre, s'élargit, s'enfle outre mesure dans le sens horizontal. Ce qu'il gagne en force, il le perd en grâce.

Il faudrait ne savoir que faire pour s'amuser à décrire, après tant d'autres, l'amphithéâtre d'Arles. Vous le connaissez, ainsi que celui de Nîmes et vous venez de voir le Colysée. Proportions à part, tous ces édifices se ressemblent, au point que les bons bourgeois, les Perrichon en voyage, n'en voyant qu'un à la fois, croient que c'est toujours le même.

Celui-ci pourtant se distingue par deux additions parasites qui modifient son caractère de la façon la plus inattendue. Trois tours, trois donjons carrés flanquent pittoresquement trois des grandes et belles portes qui regardent les quatre points cardinaux. De petites fenêtres grillées, qui en disent long, pour qui sait comprendre, sur l'état moral du pays au temps où on les ouvrit, donnent seules quelque vie à ces rectangles barbares où l'œil cherche en vain de ces fleurs qui sont la grâce et la parure des ruines.

On attribue aux Sarrasins l'accommodation de l'amphithéâtre à des nécessités de défense militaire. Un de leurs chefs, Yousouf Abd-el-Rhaman, l'aurait transformé en *Casbah* dans le cours du

viii^e siècle. Rien n'est moins prouvé que cela et j'avoue n'avoir remarqué dans ce qui reste du monument aucune trace évidente du goût arabe. Un fait sûr, c'est que son enceinte, après avoir, à l'origine, servi de théâtre à des jeux sanglants, puis de refuge à des bandes armées, devint bientôt une grosse bourgade. Comme les rats vont s'établir dans les maisons abandonnées, les pauvres gens dont la guerre avait éteint le foyer, l'allaient rallumer dans les ruines du vieux fort. Il y avait là, multipliant à travers un suint sordide, des gueux de toutes conditions, le personnel d'une cour des miracles. Ce monde immonde, passez-moi le mot, avait son organisation, sa place publique, sa chapelle. Deux cent dix bouges, adhérents comme les cellules d'un polypier et ne différant pas plus entre eux que des champignons nés du même détrit, virent les générations passer dans leurs cubes noirs, sans témoigner du moindre effort pour secouer la crasse héréditaire. Heureusement, comme il arrive parfois, le bien naquit de l'excès du mal. Vous rappelez-vous, mon ami, notre émotion d'archéologues quand l'architecte des Jacobins, d'Agen, constata une déviation notable sur la façade ouest de cette belle église? De petites maisons, étroites et trapues, s'étaient pendant les troubles de la Révolution, incrustées dans cette façade et depuis, les propriétaires, pour se donner de l'aise à peu de frais, n'avaient cessé, dans l'ombre et à petit bruit, de piquer et de fouir. Un beau matin, l'aplomb de l'édifice se trouva gravement compromis. Les délinquants furent expropriés, et la pioche fit son œuvre. Il n'était que temps de pourvoir, les fondations et la muraille jusqu'à six mètres de hauteur étant comme percées à jour. Il en fut de même à Arles. Le temps, les hommes, ceux-ci surtout, avaient si mal traité l'amphithéâtre, un tel monceau de débris se dressait contre ses murs, qu'on put craindre sérieusement de le voir fléchir sous leur poids. Il fallait faire place nette, on s'y résolut héroïquement. Commencé en 1825, le déblai s'achevait en 1830, au moment de la prise d'Alger. Une belle fête célébra ce haut fait d'armes, dont l'éclat allait sombrer dans une révolution. Après une éclipse de plus de dix siècles, l'amphithéâtre restauré vit le soleil resplendir, comme au temps de Constantin, éclairant les phases d'un spectacle qui passionna toujours les peuples du Midi. C'est par un combat de taureaux, traduction libre ou, si vous aimez mieux, imitation heureusement adoucie des combats antiques, que son arène fut rendue à sa destination première.

Ne parlé-je pas trop longtemps d'une chose connue de tous? C'est qu'il est plus long de raconter que de voir, que je cause avec un

ami, que cet ami est un archéologue, un archéologue passionné, et qu'il a, je le sais, des trésors d'indulgence. L'harmonieuse évolution de ce large plan tournant, ces pierres de grand appareil posées sans ciment avec un art si parfait, les deux portiques ouverts au niveau des deux étages, l'entablement sobre et fort qui les sépare et la saillie aux si justes proportions des arcades où s'arrêtent les deux axes de l'ellipse, je les vois par le souvenir, non plus, comme en réalité, avec l'intensité mordante d'une eau-forte, mais avec la douceur d'un dessin légèrement teinté.

Le temps presse, et il reste à voir le théâtre, qu'on dit une merveille, Saint-Trophime et son cloître, les Aliscans et leurs sépultures. Du musée, il n'est pas question. Pure folie que d'y songer. Exécuter la moitié de ce programme serait déjà un tour de force. Raison de plus pour ne pas s'attarder. Sur l'indication d'un passant, je prends à droite une rue qui paraît descendre vers le Rhône, et à peine ai-je fait cent pas que, à un brusque détour, dans un coin solitaire et perdu, une porte monumentale m'oblige à faire halte. Cette porte a beaucoup souffert jusqu'au tiers de sa hauteur. Les retombées de son archivolt qui est très simple, s'appuient sur des pieds-droits fortement ébréchés et qui n'ont plus trace de pilastres. L'entablement a eu un meilleur sort. Bien que dénué d'architrave (les gouttes du listel descendent directement sur le tympan, qui est nu), il produit le meilleur effet, grâce à l'élégance de sa frise. Celle-ci a deux plates-bandes. L'inférieure est décorée de trygliphes alternant avec des médaillons ou avec des oves ; sur l'autre courent des rinceaux d'une extrême légèreté et d'un goût exquis. Je ne dis rien de la corniche, qui m'a paru fort dégradée et dont les lignes se dérobent derrière un fouillis de grampes.

Cet examen fait et quelques notes prises, prises en l'air, comme vous pensez, je passe le seuil et je regarde. La curieuse chose qu'un théâtre antique, et que celui-ci est charmant ! Au sortir de l'amphithéâtre, où l'admiration est mêlée de tristesse, où pèse sur vous ce qu'un ancien, parlant des mystérieuses profondeurs d'un bois sacré, appelait *prisca formido*, on éprouve comme un sentiment de délivrance. La poitrine se dilate dans ce musée en plein air, où les fleurs sauvages poussent parmi les marbres, restes et témoins d'un art raffiné, avec une sorte de grâce familière. Tout ici est accueillant, tout dénonce l'équilibre de l'esprit, la gaité saine des âmes heureuses. N'y aurait-il pas, dans les choses qu'on y voit et dans l'air qu'on y respire, une émanation du génie et des parfums de la Grèce ?

Voici, taillés dans le roc vif, les gradins demi-circulaires où s'asseyaient les spectateurs. Seize mille, dit-on, y trouvaient place dans les représentations solennelles. L'orchestre siégeait au bas du dernier gradin, dans cet hémicycle réduit dont l'aire, presque horizontale, a gardé une partie de son revêtement de marbre. Ce long fossé rectangulaire qui ressemble à un boulingrin abandonné, c'est le dessous de l'avant-scène, du lieu où, en réalité, se nouait et se dénouait l'action. Il était en tout temps recouvert d'un plancher auquel servaient de support un petit mur adossé à l'orchestre et le stylobate de la scène, laquelle consistait en une façade d'aspect monumental, percée de trois portes inégales. Ces deux colonnes d'un blanc mat dont les chapiteaux portent dans l'azur la gloire de l'art Corynthenien, décoraient justement un des côtés de la porte centrale, celle par où entraient le personnage principal de la pièce, qu'il fût héros ou qu'il fût Roi. Il n'est pas jusques au réduit qui servait de loge aux acteurs, dont on ne puisse encore voir les restes à l'extrémité de la scène.

Quelle chance de retrouver tout cela quand on songe aux événements dont ces lieux furent le théâtre, aux causes de destruction naturelles et fatales, ou brutales et conscientes qu'ils ont affrontées dans le cours des âges ! Le fanatisme religieux est, sous ce rapport, à inscrire au premier rang. En parcourant un vieux pouillé Agenais, de la fin du xvi^e siècle, je rencontrais à chaque instant des notes comme celle-ci : « *hæc ecclesia est dirupta ac eversa.* » C'était le fait des huguenots. Les catholiques n'avaient pas moins de passion, ni leur passion de colère. Vous savez qu'à Agen même ils démolirent au ras du sol une vieille église consacrée à saint Phébade, pour cette raison (ils étaient de bonne foi) que les huguenots l'avaient souillée en y installant leur prêche. Si telle était, il y a trois siècles, l'ardeur des haines religieuses, à n'en étudier les effets que sur les choses, combien plus forte dût-elle être dix siècles auparavant, quand le paganisme aux abois laissa la religion nouvelle enfin maîtresse du terrain. La réaction fut générale et se porta aux derniers excès. C'est en 446 qu'elle se produisit à Arles, sous l'épiscopat de saint Hilaire et la direction du diacre Cyrille. Chargé de construire des églises en proportion des progrès que faisait de jour en jour le culte d'un Dieu unique, ce Cyrille ne s'appliquait qu'à détruire les monuments où l'on avait rendu hommage aux divinités de l'Olympe. Après les temples, dut tomber le théâtre, moins abominable à ses yeux, comme école de mauvaises mœurs que comme lieu de distractions impies. Une multitude affolée se donna la joie sauvage

de supprimer tout ce qui rappelait les plaisirs brillants et la culture de la société à qui elle succédait. Les portiques à plusieurs étages, les promenoirs, les péristyles, attaqués par des milliers d'instruments en qui la haine semblait vivre, jonchèrent le sol des plus précieux débris. Il y en eut presque une montagne et l'on y puisa durant des siècles. Ce qu'il y doit rester de richesses enfouies ferait la fortune d'un Musée. Pour qui considère un instant le soubassement de la scène, l'aire n'est qu'un amas confus, un fouillis de matériaux, où l'on entrevoit, où foisonnent des fragments de bas reliefs, de frises et de corniches, d'ornements de toutes sortes et même de statues : c'est de là qu'un coup de pioche, dont le bruit a retenti au cœur des archéologues, des artistes et des gens de goût, fit sortir en 1651, un des plus beaux marbres qu'ait sculptés, qu'ait animés plutôt le ciseau grec. Qui ne connaît, en original ou en copie, en photographie tout au moins, cette Diane ou cette *Vénus d'Arles*, dont la grâce presque divine ne se retrouve à un égal degré que dans sa sœur de Milo ? Si j'étais Provençal au lieu d'être Gascon, Arlésien au lieu d'être Agenais, je ne me consolerais pas, l'ayant eue, de ne plus l'avoir, ni en ce moment ni jamais. C'est un crime d'avoir transplanté loin du sol qui la vit éclore, cette fleur merveilleuse de l'art. Qui l'a commis, ce crime irrémissible ! Comme je me le demandais, un homme préposé à l'entretien des ruines, flairant en moi, non sans raison, un étranger et un curieux, quitta un instant son travail et s'approcha discrètement. Je lui parlai de la statue.—Voici, me dit-il, où on l'a trouvée, — et il frappa le sol du pied, auprès des colonnes jumelles qui ornent encore l'avant-scène ; puis reprenant : — « Le Roi vint exprès pour la voir. Elle lui plut, il l'emporta. Il aurait pu prendre la ville avec ce qu'il y avait dedans, sans qu'on y trouvât à redire, car il paraît qu'en ce temps-là les Rois étaient maîtres de tout. » — « C'est bien changé depuis, mon brave. Il n'y a plus, à ma connaissance, de rois qui soient maîtres de tout, et il y en a qui ne sont maîtres de rien. » — Le récit du terrassier contient une part de vrai. Louis XIV passant par Arles, le premier consul, pour lui faire sa cour, lui offrit bonnement le chef-d'œuvre qu'on venait d'exhumer. Le Roi, qui était connaisseur et trop poli pour refuser, accepta naturellement. Il passa au cou de Gaspard de Grille une chaîne d'or d'où pendait un médaillon enrichi de sa face auguste, et envoya la statue à Paris, où elle est encore.

Elle y est bien, certainement ; mais les braves Arlésiens qui ne vont jamais à Paris, faute d'argent ou de loisir, estiment qu'ils leur vau-

draît mieux qu'elle décorât leur Musée. Mettons-nous un peu à leur place et jugeons de leur point de vue. N'avons-nous pas craint un moment, craint à désespérer, de voir s'en aller à Paris l'élégante Hébé du Mas, cette perle de notre Musée naissant ? Que le Conseil général, dont la libéralité intelligente nous la conservée, eût retardé d'un jour sa délibération, c'était fait d'elle sans retour. Nous la tenons, gardons-la bien. Et qu'un roi passe, cher ami, ou un président de République, qu'il laisse voir que notre Hébé lui plait, qu'il insiste pour l'emporter, offrant en retour n'importe quoi, chacun de nous lui répondrait, sans croire en vérité, lui manquer de respect, par ce refrain d'une chanson connue :

Laissez-moi ma mie au gai !

Laissez-moi ma mie !

C'est dans ces dispositions, mon ami, que je me dirige, toujours courant, du côté de Saint-Trophime. Il n'y a guère plus de distance que des Arènes au Théâtre et j'y arrive en quelques pas. La façade de cette église célèbre n'a de remarquable que son portail, mais que ce portail est beau ! Précédé d'un escalier de dix marches, qui ajoute encore à sa grandeur, il déploie largement ses belles proportions et la pompe de son imagerie. Je ne crois pas qu'il y ait au monde un monument mieux conservé. Le Christ bénissant du tympan, les signes des évangélistes, les Apôtres qui remplissent de leur sereine majesté les entre-colonnements des pieds-droits, les infinis et merveilleux détails des voussures et du linteau, ont, dans leur teinte et l'uni de leur surface, quelque chose de l'éclat sombre du vieux bronze ou du basalte. Cela tient-il aux qualités naturelles de la pierre dans laquelle on les tailla, ou les a-t-on enduits d'une huile siccatrice ? Je ne sais, mais ce qui, est sûr c'est qu'à moins de professer une absolue indifférence en fait d'archéologie ou simplement d'esthétique, on est saisi d'admiration devant cette superbe porte où l'art gallo-romain s'est pénétré d'influence byzantine dans une si juste mesure et avec une si heureuse originalité.

Il faut partir. Tant pis pour moi qui ne verrai ni la nef de Saint-Trophime, ni son beau cloître où le roman s'allie au gothique le plus pur ! Quel ennui !.. Je jette, en passant, un coup d'œil sur un obélisque de granit, — tout ce qui reste, paraît-il, d'un grand cirque, — dressé au centre de la place et je longe, par son côté sud, un édifice de belle ordonnance, dont le style est celui du *xvii^e* siècle, mais qui

laisse trop pressentir l'avènement prochain du rococo. Après quatre ou cinq minutes d'une course en ligne droite, j'aperçois le quai, selon mon désir. Deux pans d'anciennes murailles pittoresquement raccordés avec les constructions modernes, la base d'une vieille tour cachant parmi des maisons noires, dans un repli de la courtine, ses parements disjoints et cariés, la berge éclatante du fleuve et son léger pont-viaduc dont le reflet tremble dans l'eau rapide, rien ne fixe mon attention. Voici un square à la verdure poudreuse, une grande porte ornée d'une grille en fer, une allée de platanes que suivent des gens affairés. C'est la gare et j'arrive à temps. Dieu soit trois fois loué !

J'avais fait une course folle et j'en étais tout harassé. Avoir vu en si peu de temps et assez vu pour en goûter le prix, d'aussi belles choses, et si rares, il y avait bien de quoi se réjouir. Mais je sentais, comme un regret de m'en aller sans voir les Alyscans. Oh ! puissance d'une étymologie même contestable ! Ce nom, que l'on croit dérivé d'*Elysii campi*, m'a toujours sonné doux à l'oreille. Il éveille des idées où n'entre rien de funèbre, celles d'un calme embarquement et d'une heureuse traversée,

Sous l'obscur clarté qui tombe des étoiles.

Justement, j'avais devant moi, de l'autre côté du wagon, un homme de vingt-cinq à trente ans que je reconnus à son accent pour être du pays. C'était un beau brun, bien taillé, dont la lèvre contense et le regard loyal inspiraient confiance. A l'air dont je lui dis ma préoccupation, il comprit que je ne demandais qu'à en être débarrassé. — « Je ne sais trop, fit-il, que vous dire. Sans doute, vous auriez bien fait, passant au ras des Aliscans, d'en avoir le cœur net pour une bonne fois, mais il n'y a rien, au fond, de bien curieux. Sans les bâtiments de la gare, je pourrais vous montrer d'ici la vieille porte saint Césaire, — qui tombera, bien sûr, un de ces jours, si tant est qu'elle soit debout, — puis une rangée de tombeaux anciens, dit-on, mais de peu d'intérêt. C'était différent il y a quelques siècles. D'aussi loin que la vue portât sur la plaine que voila, vous vous seriez cru aux abords d'une carrière, dont on aurait équarri, taillé et sculpté les blocs, par milliers de mètres cubes. Il y avait là des monuments comme on en fait peu aujourd'hui, merveilleusement décorés et remarquables par les inscriptions ou les figures symboliques dont ils étaient revêtus. Les chrétiens, chose

touchante, y dormaient côte à côte avec les païens et l'on y venait d'assez loin, comme en une terre sainte, goûter le dernier repos. Bientôt on y vint de partout. La légende, vous le savez, se mêlait à tout, aux vieux âges, Elle dit qu'à l'appel de saint Trophime, qui fut le premier évêque d'Arles, Jésus-Christ descendit du ciel pour bénir cette cité des morts. Depuis, paraît-il, on livrait au cours du Rhône, dans des cercueils contenant de quoi pourvoir à l'acquit des frais funéraires, les corps des hommes pieux qui avaient exprimé le désir d'être ensevelis aux Alyscans. On ajoute que ces dépouilles mortelles s'en allaient au but de leur voyage avec une régularité d'allure qui trahissait la présence invisible d'un pilote divin. Si elles butaient à quelque obstacle, — ce qui était rare, — après un temps d'arrêt et des déviations, dont l'état moral du défunt déterminait seul la durée, elles finissaient par arriver. Ne riez pas. Cela est possible, même sans miracle. Tout riverain qui, en ces temps de foi, voyait passer une de ces nefes perdues, songeant qu'un jour son tour viendrait, se croyait tenu par son salut éternel d'aider au succès de ce voyage d'une âme ; Jésus-Christ, la Vierge et les saints se trouvaient ainsi dispensés de manifester directement leur puissance. De ces milliers de sépultures antiques ou du moyen-âge, plus des trois-quarts ont disparu et ce ne sont pas les moins belles. Que voulez-vous ? Ce cimetière était comme un trésor ouvert au premier venu. Y venait puiser qui voulait. La ville ou ses consuls, les évêques ou le clergé offraient des tombes aux passants de marque, — rois, princes ou cardinaux, — les leur envoyaient au besoin, comme on fait d'une fleur ou d'une bête rares. Vous en pourriez voir à Lyon, à Marseille, — à Rome aussi, où tout chemin conduit. Celles-là, du moins ne sont pas perdues ; elles défraient, dans des musées qui les montrent avec orgueil, la curiosité des savants et l'admiration des artistes. Mais combien d'autres ont eu le pire sort ! On prétend que plusieurs bateaux, à destination de Paris, qui en étaient pleins jusqu'au bord, sombrèrent au Pont-Saint-Esprit avec toute leur cargaison. Charles IX, qui les attendait, dut en avoir une humeur noire, mais il n'était jamais content, et du diable si je le plains ! Une seule chose est à jamais regrettable, c'est la perte de monuments dont notre Musée se fût fait grand honneur. »

Je rends à peu près, mon ami, la conversation de mon compagnon de route. Il descendit à la première station et, ma foi, je jugeai qu'il

descendait trop tôt. Ne pouvant causer avec son voisin , un Joseph Prudhomme affairé, qui avait le nez dans un tas de paperasses, je songeai , — c'était bien le cas — au sarcophage de Massanès , près Beauville, si bien décoré, si complet et qu'on a transformé en vulgaire saloir. Il est bien mal dans sa souillarde, aussi mal vraiment qu'il puisse être, et il serait si bien dans notre Musée ! C'est par cette vérité à la La Palisse que je clos , cher ami, cette première lettre.

Ad. MAGEN.

(A continuer.)



VASARI.

Depuis trois siècles, les arts ressuscités en Italie jetaient sur cette contrée le plus vif éclat. Dix générations de peintres, de sculpteurs, d'architectes, d'orfèvres, s'étaient succédé, variant leur manière et multipliant leurs chefs-d'œuvre ; enfin les divers peuples de l'Europe admiraient les artistes de la Péninsule et cherchaient à les attirer chez eux ; et cependant l'histoire, déjà si longue, des arts italiens n'avait encore été écrite par aucun auteur. On en était réduit aux commentaires ou mémoires confus, demi-barbares, qu'avait laissés, sur les premiers temps, le sculpteur florentin Lorenzo Ghiberti ; et la plus brillante période, celle des Bramante, des Michel-Ange, des Raphaël n'avait pas encore été racontée, lorsque Georges Vasari entreprit cette tâche historique et occupa d'emblée, dans les lettres italiennes, une place dont nul ne le dépossèdera jamais.

Biographe de plus de cent artistes, il a compris que ses contemporains et la postérité désireraient savoir un peu ce qu'il était lui-même et d'où il sortait ; donc, à tant de biographies il a ajouté la sienne, et nous avons ainsi l'avantage de pouvoir étudier en même temps sa vie, son caractère personnel, et son style.

Le préambule de cette notice, écrite par lui, est agréable et propre à gagner le lecteur, à désarmer au moins sa sévérité.

« Ayant jusqu'ici, nous dit l'auteur, parlé des œuvres d'autrui
« avec tout le soin et toute la sincérité dont j'étais capable, je veux
« aussi, au terme de mon travail, résumer et faire connaître au
« monde, les œuvres que la divine bonté m'a accordé la grâce
« d'accomplir. Sans doute elles n'ont pas toute la perfection
« que je souhaiterais ; mais, à les regarder d'un œil sain, on
« verra qu'elles ont été travaillées par moi, avec une application
« studieuse et passionnée, qu'ainsi elles méritent, sinon la louange,
« au moins l'indulgence. D'ailleurs elles sont exposées aux regards,
« et je n'en saurais les cacher. Et comme il pourrait arriver qu'un autre

« en écrivit l'histoire, je ferai mieux d'avouer la vérité et d'accuser
« spontanément mes imperfections, que je reconnais, et de reste.
« Si, comme je l'ai dit, on ne trouve dans mes œuvres rien de par-
« fait ni de supérieur, du moins on y apercevra un ardent désir de
« bien faire, un grand et infatigable travail et le vif amour que je
« porte à nos arts. Ainsi, en vertu même des lois, ayant avoué mes
« fautes sans détour, elles me seront, je l'espère, en grande partie
« pardonnées. »

Est-il bien vrai que Vasari se soit appliqué à ses peintures autant que le doit faire un artiste consciencieux ? Est-il bien vrai que son amour de l'art n'ait jamais été sacrifié au besoin d'obtenir un succès immédiat ou de satisfaire le caprice d'un protecteur ? C'est ce que nous éclaircirons bientôt, et par son propre témoignage ; en attendant, nous pouvons dire que son exorde est réussi et nous dispose à l'indulgence,

Vasari nous apprend lui-même que sa famille, établie en Toscane, dans la petite ville d'Arezzo, comptait depuis longtemps des artistes parmi ses membres. Son bisaïeul Lazzaro avait été peintre ; son aïeul exhumait, étudiait, imitait les vases étrusques, et sculptait des bas-reliefs dignes de quelque attention. Son père se livrait aux mêmes travaux, et lui, dès sa plus tendre enfance, montra un goût très vif pour le dessin. Né en l'année 1512, Georges Vasari n'avait que huit ans, lorsque le peintre Luca Signorelli, voulant faire poser dans une église d'Arezzo deux tableaux dont il était l'auteur, vint prendre sa demeure chez les Vasari, ses parents. « Je me sou-
« viens, dit Georges, de ce bon vieillard qui était tout aimable et
« gracieux. Le maître qui m'enseignait les éléments des lettres, lui
« apprit que dans l'école je ne m'occupais qu'à dessiner ; alors il
« se tourna vers mon père Antonio, et lui dit : « Puisque le petit
« Georges ne dégénère pas, fais-lui apprendre à tout prix le dessin ;
« lors même qu'il s'adonnerait aux lettres, le dessin ne peut que lui
« être utile et lui procurer honneur et profit. » Puis, s'adressant à
« moi, qui me tenais devant lui, debout : « Apprends, me dit-il, petit
« cousin. » Il ajouta bien d'autres choses à mon sujet ; mais je ne
« les répéterai pas, parce que je reconnais que je n'ai pas (tant s'en
« faut !) confirmé l'opinion qu'avait de moi ce bon vieillard. On lui dit
« que parfois je saignais du nez abondamment, au point de rester à
« demi mort ; il me mit de sa main une pierre de jaspé au cou, avec
« une bonté infinie : aussi ce souvenir de Luca me demeurera-t-il
« éternellement gravé dans l'âme. »

Joli récit, n'est-ce pas ? et qui fait aimer tout ensemble le vieux peintre aux encourageantes paroles, et le biographe plein de mémoire et de gratitude.

Après avoir dessiné dès son enfance tous les meilleurs tableaux qu'il pouvait trouver dans les églises d'Arezzo, Georges reçut les premières leçons de Guillaume de Marseille, peintre français. En 1524, il vint à Florence et donna quelques coups de crayon sous la direction de Michel-Ange et d'André del Sarto. Trois ans après, son père étant mort de la peste, un de ses oncles l'envoya à la campagne, dans les environs d'Arezzo; là il se mit, à peine âgé de quinze ans, à peindre des fresques dans quelques églises de village, et en s'exerçant ainsi tout seul, il fit des progrès surprenants. Deux circonstances favorisèrent le jeune artiste; sa facilité naturelle et les anciennes liaisons de sa famille avec la maison des Médicis. Le cardinal Hippolyte, parent de Clément VII, passant un jour dans la ville d'Arezzo, prit Georges à son service et l'emmena à Rome, où pendant de longs mois, il lui fut tout loisible de se livrer à l'étude du dessin. « Pourquoi, se demandait-il, à force de travail et d'application n'arriverais-je pas aux grandeurs et à la gloire que tant d'autres se sont acquises ? N'étaient-ils point, comme moi, de chair et d'os ? » Pressé par l'amour de la renommée et par le besoin d'aider sa famille, il n'épargna ni recherches, ni soins, ni veilles pour devenir un habile homme. A Rome aussi bien qu'à Florence, il ne cessait de dessiner; fresques et tableaux, statues et bas-reliefs, églises et palais, restes antiques et merveilles de l'art moderne, œuvres de Michel-Ange, de Raphaël, de Polidoro et de Balthazar de Sienne, tout passa sous ses yeux et sous son crayon. Durant le jour, son camarade François Salviati allait de son côté faire la récolte; midi sonnant, l'estomac criait assez haut; n'importe : on aimait mieux souffrir la faim que d'interrompre un dessin commencé. Tout au plus mangeait-on, debout et sur le pouce, quelque petite chose insignifiante. Le soir on se retrouvait ensemble, on se montrait le butin recueilli dans la journée; Salviati retraçait les copies de Georges, Georges reproduisait les dessins de Salviati, et pas une heure n'était perdue pour leurs progrès.

Le premier tableau original que Vasari composa, après tant d'études, fut une Vénus parée par les Grâces et destinée au cardinal de Médicis. « Il n'en faut pas parler, dit agréablement l'auteur; car ce ne fut qu'une œuvre de jeune homme, et je n'en dirais pas un mot

« si je n'avais plaisir encore à me rappeler ces premiers débuts et
« tous les secours qu'on me prêta à mon entrée dans la carrière des
« arts. »

Il fut heureux, en effet ; bien accueilli, bien encouragé par ses patrons, et si l'on en juge d'après son récit, il leur témoigna une reconnaissance qui devait leur être douce et les engager à lui continuer leurs bienfaits. Il n'avait encore que dix-huit ans, lorsque le duc Alexandre de Médicis, ayant reçu de lui un tableau religieux qui annonçait quelque talent, le chargea d'achever les peintures qui ornaient une des chambres du palais. Il lui accorda en même temps six écus de pension par mois, le logement, un domestique et la nourriture. « Je savais bien, dit Vasari, qui comprend lui-même combien il est rare d'être si avantageusement traité au début de la vie, « je « savais bien que je ne méritais pas à beaucoup près tant de faveurs, « et néanmoins je déployais tout mon savoir avec grand soin, grand « amour du travail ; je ne craignais pas de demander à mes aînés « ce que j'ignorais, et plus d'une fois, Tribolo, Bandinello et d'autres m'aidèrent de leurs conseils et de leur pinceau. »

Le duc Alexandre s'occupant beaucoup de bâtiments et de fortifications, le prévoyant Vasari étudia cette branche de l'art, pour être mieux en état de le servir. Quand on reçut à Florence l'empereur Charles-Quint (en 1536), il dessina et peignit des ornements, des bannières, des arcs de triomphe. Il était prêt et bon à tout ; sa merveilleuse facilité lui rendait tout acceptable et possible. Vainement disait-on au duc Alexandre que ce pauvre débutant ne viendrait jamais à bout de toutes les décorations qu'il avait à faire ; au jour et à l'heure dite, tout fut fini, et le duc enchanté lui donna, outre le salaire convenu, trois cents écus pris aux dépens de ceux qui n'avaient pas pu finir en même temps que lui.

Avec cette belle gratification, Vasari maria une de ses sœurs, en fit entrer une autre dans un couvent, et en sus de la dot qu'il paya au monastère, peignit gratuitement un tableau pour la chapelle des religieuses.

Voilà tirer parti de son talent, voilà faire d'une pierre quatre coups. Faveur d'un prince, double établissement de famille, cadeau offert à l'Eglise et au bon Dieu, satisfaction d'amour-propre, de cœur et de conscience, tout cela est gagné en quelques semaines, et tout cela rend un homme heureux. Il est vrai que le duc Alexandre fut assassiné peu de temps après, qu'un autre membre de cette

famille, qui protégeait beaucoup Vasari, mourut également : ces deux pertes le firent réfléchir : « Je compris, dit-il, qu'il fallait peu compter sur les cours, et que l'essentiel était de valoir par soi-même. »

A la bonne heure ! appuyé sur cette maxime et sur sa jeunesse, l'artiste pouvait poursuivre sa carrière et attendre sans trop d'impatience que l'occasion lui revint de servir les Médicis, non pas en homme d'Etat, comme Guichardin, mais avec le crayon, le pinceau ou le compas.

Un personnage qui, sans être prince, tenait une assez grande place dans la société de cette époque, Messer Giovanni Pollastra, le recommanda au supérieur du grand couvent des Camaldules. Vasari fut appelé à ce curieux monastère, situé, comme notre chartreuse de Grenoble, au milieu de hautes et sauvages montagnes. « Cette solitude alpestre, l'éternelle paix de ce lieu saint me plurent extrêmement, dit-il ; mais je m'aperçus que ces bons Pères, dont l'aspect était vénérable, en me voyant si jeune, n'osaient guère compter sur moi. » Cependant il montra tant de résolution que leur méfiance fut bientôt dissipée et qu'ils voulurent lui faire faire tout d'abord un tableau pour le grand autel. « Non, mes Pères, reprit Vasari, qui désirait gagner entièrement leur amitié, non ; il vaut mieux commencer par de petites choses ; c'est là-dessus que vous me jugerez, et si vous approuvez ce premier travail, je ferai le reste. Ne convenons pas encore du prix ; vous ne me paierez que si mon ouvrage vous agréé ; dans le cas contraire, je le garderai pour moi, et vous ne me devrez rien. »

Les religieux, enchantés de ce brave jeune homme, le mirent à l'œuvre, et en deux mois le premier tableau fut achevé. Durant ce séjour, Vasari subit le charme irrésistible des saintes retraites ; il lui sembla « que ce doux repos et cette honnête solitude valaient mieux pour l'étude que les vaines rumeurs des places publiques et des cours, » il s'accusa « d'avoir fondé trop d'espérances sur les promesses des hommes et sur les mensonges du monde. »

Lorsqu'on lit ce passage de sa biographie écrite par lui-même, on croit qu'il va se faire moine, ou que du moins il demeurera longtemps à l'ermitage. Il n'en fut rien ; aux approches de l'hiver, tout travail à la fresque étant impossible dans ces froides montagnes, il s'en revint à Arezzo.

Sans doute il eut toujours plaisir à revoir ces chers Camaldules, et, durant deux étés, il retourna chez eux pour achever les peintu-

res qu'il leur avait promises, mais enfin il se reprit aux espérances mondaines, redevint peintre de cour, serviteur des grands, artiste profane, également prêt à dessiner une Madone ou une Vénus.

Et je ne l'accuse pas pour cela d'avoir ici manqué de sincérité. Quand il vous dit que chez les Camaldules il prenait en dégoût le bruit et l'ambition, il ne ment pas; c'est bien là ce qu'il a ressenti, et des émotions toutes différentes ont succédé plus tard à ce pieux détachement. « On ouvre un livre de dévotion, dit La Bruyère, et il « touche; on en ouvre un autre qui est galant, et il fait son impression. Oserai-je dire que le cœur seul concilie les choses contraires « et admet les incompatibles. »

Les personnes surtout d'imagination vive et mobile éprouvent avec une parfaite bonne foi ces variations de sentiments. Madame de Sévigné, le matin où sa fille vient de la quitter et de partir pour la Provence, se rend, toute désolée, à la messe des Minimes. Elle prie Dieu d'écarter les périls du voyage; elle voit dans ses rêveries inquiètes, la voiture de sa fille verser sur la grande route ou son bateau chavirer dans le Rhône; elle se trouble, elle pleure; ses larmes tombent jusqu'à terre. Soudain elle aperçoit près d'elle un gentilhomme ou une dame ridicule; elle rit, elle se rappelle d'amusantes anecdotes, elle en égaie sa fille, et la lettre la plus triste finit par les plus joyeuses médisances.

Mais c'est une femme, direz-vous, et l'on ne s'étonne pas qu'elle varie. Eh ! mon Dieu, je sais sur ce point

Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Cicéron déplore la chute de la République romaine et le lourd silence que la tyrannie lui impose. Tout-à-coup on lui remet, de la part d'un ami, certain petit livre sur l'histoire de Rome; il le lit, se distrait, croit revivre dans les vieux siècles et se sent tout ranimé. Le lendemain, sa tristesse le reprend; invité à souper, il s'y rend à contre-cœur; mais on sert des petits choux et des champignons si merveilleusement apprêtés qu'il ne regrette pas d'être venu; son appétit s'éveille, les bons mots jaillissent de sa veine; vers minuit seulement il se remet à gémir, non de tristesse, mais d'indigestion. Ni le malheur de la patrie, ni Pharsale, ni les exils, ni le passé douloureux, ni l'avenir menaçant ne l'avaient empêché de revenir trop souvent aux champignons et aux petits choux.

Voilà l'homme, en effet; il va du blanc au noir, il pleure sur son pays, et se régale de primeurs; il trouve le bruit insupportable, et il s'y replonge; il goûte la solitude, comme Vasari, et n'y reste pas. Il peint des tableaux pour les ermites, et n'est pas fâché que beaucoup de mondains aillent faire un tour à l'ermitage pour y admirer ses tableaux.

Rien de plus curieux, du reste, que la manière dont Vasari parle de sa peinture. Il la décrit avec complaisance, rend compte des effets de lumière qu'il s'est attaché à produire, des contrastes qu'il a établis, des fantaisies qu'il a réalisées, des inventions qui lui sont venues en tête, des portraits qu'il a insérés dans son œuvre, des allégories qu'il a employées; on s'associe, tout en souriant un peu, au plaisir que ces choses lui causèrent quand il les conçut, quand il les mit au bout de son pinceau, et quand il recula de quelques pas pour les regarder plus à l'aise. A tout moment on croit qu'il va, comme Benvenuto, nous dire que son œuvre est très belle et que Michel-Ange est vaincu ou égalé. Mais non : il n'a pas la même sougue d'orgueil, et l'expérience lui a enseigné, d'ailleurs, que le lecteur se révolte aisément contre les vanteries de l'écrivain. Aussi ne se décerne-t-il jamais la couronne. On sent qu'il n'est pas trop mécontent de lui; mais on ne l'entend pas dire : mon œuvre est superbe. Il ne va jamais jusque là; il s'arrête à temps sur la pente. Après nous avoir raconté tout ce qu'il fit chez les Camaldules : « *Que n'ai-je pu*, ajoute-t-il, réaliser mes conceptions, comme il est vrai qu'à cette époque et depuis, je suis allé toujours cherchant des inventions et des fantaisies nouvelles, ne reculant devant aucune fatigue, aucune difficulté de l'art ! Cette œuvre, *quelle qu'elle soit*, fut achevée en huit mois, avec une bordure à fresque, des ornements d'architecture, des ciselures peintes, des dossiers de stalles, des tableaux, et d'autres embellissements dans toute l'étendue du réfectoire; et pour le tout, je me contentai de deux cents écus; car j'aspirais à la gloire plus qu'au gain. »

Que n'ai-je pu ! quelle qu'elle soit ! voilà les réserves de la modestie; réserves imposées par le monde aux plus vaniteux et que le génie seul peut quelquefois se permettre de négliger.

Après avoir travaillé pour les ermites, Vasari revint à Florence, et pour donner à cette ville un échantillon de son talent, il fit un tableau de la Conception, très compliqué, très chargé d'histoire et d'allégorie : « Je n'avais rien fait jusqu'alors, nous dit-il, avec plus

« d'étude, plus d'amour et de travail ! quelques personnes en ont été
« contentes, mais il me semble que je ne m'y suis pas satisfait moi-
« même, et cependant je sais le temps et la peine que j'y ai mis. »

Vers la même époque, il peint saint Jérôme obsédé par les tentations, et dans ce tableau il réunit d'une façon étrange les idées chrétiennes et les images du paganisme. Saint Jérôme est en pénitence, contemplant la croix, se frappant la poitrine ; Vénus et l'Amour viennent le troubler et tirer sur lui des flèches qui s'émoussent ou qui rebondissent impruissantes. Pareillement, dans une agonie du Christ, au-dessus du Calvaire, on aperçoit Phébus qui obscurcit le soleil et Diane qui fait éclipser la lune. « Toutes ces peintures, ajoute Vasari, m'ont plu
« alors et je les ai faites de mon mieux ; à l'âge où je suis mainte-
« nant, je ne sais trop si elles me plaisent. Mais l'art est en soi si
« difficile qu'il ne faut pas demander à l'artiste plus qu'il ne peut. »

Paroles aimables, qui désarment la critique, et qui lui laissent pour-
tant comprendre combien l'artiste eut de complaisance pour lui-
même. Vasari est de ceux qui travaillent avec un bonheur sans
mélange, qui jouissent de leur fécondité et qui échappent aux dou-
leurs de l'enfantement. « J'ai toujours fait mes peintures, nous dit-il,
« mes inventions et mes dessins (*quelle qu'en soit la valeur*), non
« seulement avec la plus grande rapidité, mais avec une facilité
« incroyable, sans le moindre effort. J'en donnerai pour preuve
« cette immense toile que je peignis en 1542, à Saint-Jean-de-Flo-
« rence, en six jours, pour le baptême du prince François de Médi-
« cis. » Voilà son trait essentiel comme artiste : facilité, vitesse,
absence d'efforts. Que ce don-là est dangereux ! car, enfin, parmi
tant d'idées qui nous arrivent, à un moment, parmi tant de formes
que notre pinceau peut tracer en quelques heures ou en quelques
jours, il y en a de banales, de stériles, de superficielles ; il y en a
dont l'élégance fade ou les proportions froidement agréables disent
peu de chose à l'œil et rien à l'esprit. Il faudrait faire un choix, écar-
ter ces vaines ombres, ou les amener, par la méditation, à prendre
un peu plus de corps, de substance, de caractère. Il faudrait arrêter
notre esprit sur un sujet, le forcer à creuser, à ne pas se contenter
de ce qu'il découvre au premier aspect.

Mais quel courage est nécessaire pour s'imposer une telle con-
trainte ! Quoi donc ! en quelques jours, je pourrais achever une
toile, et je me condamnerais à y pâler longuement ! Je prendrais une
peine que le sujet ne veut pas me donner ! Je repousserais ce qu'i

s'offre à moi, je refoulerais ce qui demande à sortir ; d'un travail agréable je me ferais un supplice. Qui sait d'ailleurs si j'y gagnerais ! En résistant à l'inspiration, je l'éteindrais au lieu de la fortifier ; en voulant ralentir ma veine, je vais l'arrêter et la tarir. Les phénomènes intellectuels sont si complexes et si mystérieux ! Qui entreprend de les diriger, les trouble souvent ou les étouffe. J'aime mieux suivre ma nature et faire vite, puisqu'en faisant vite je ne fais pas mal.

Ainsi raisonne-t-on quand on est doué comme Ovide ou comme Vasari d'une facilité trop séduisante. D'ailleurs, au penchant naturel s'ajoute souvent une raison d'intérêt. Plus on va vite, mieux on peut suffire aux commandes. Si, au lieu de six mois, il vous faut un an pour achever de peindre une église, que feront, pendant ce temps, les personnes qui voudraient occuper aussi votre pinceau ? Elles iront s'adresser à d'autres. Et s'il s'agit, comme je le racontais plus haut, de préparer une fête, une réception solennelle, la diligence et la ponctualité sont de rigueur. Il faut qu'à tel jour, à telle heure, tout soit fini, en dépit des obstacles, du mauvais temps ou du manque d'ouvriers. Si vous dites : je ne peux pas le faire, on ira s'adresser à d'autres, ou l'on vous adjoindra des aides qui diminueront votre bénéfice, votre faveur, votre renommée ; oui, *renommée* ; car, enfin, c'est quelque chose de faire dire à l'Italie entière : En six jours, toutes les peintures nécessaires au baptême ou à l'entrée d'un prince ont été achevées par le seul Vasari. Quel heureux coup ! quel triomphe éclatant et lucratif ! Etre seul nommé par tant de gens qui raconteront les détails de la fête ; seul félicité par le souverain, et seul à émarger les honoraires !

Notre bon Vasari cède à la tentation ; il se laisse charger de tout ; il travaille pour tout le monde ; il fait beaucoup et vite, et il trouve toujours moyen de plaire à ceux qui ont commandé l'ouvrage. Sa vie est, est comme on dit, un coup de feu perpétuel ; il a des travaux innombrables ; il ne sort de l'un que pour entrer dans l'autre. Il médite peu, il agit continuellement ; son bras et son pinceau ne se reposent guère. Le duc Cosme de Médicis lui commande de peindre à fresque et à l'huile huit chambres de son palais et la grande salle de réception. Or, le mariage du prince de Florence avec une archiduchesse d'Autriche doit avoir lieu dans quelques mois. Il faut commencer tout sur l'heure et finir promptement. « Entreprise terrible, dit « Vasari, et supérieure, sinon à mon courage, du moins à mes « forces. Mais quoi ! mon zèle pour ce seigneur, la bonne fortune

« qui l'accompagne en toute chose, l'espérance et l'occasion de traier un si beau sujet, ou plutôt (car je devrais mettre cette raison avant toute autre), la grâce de Dieu me venant en aide, doubla mes facultés et mes forces, et j'eus fini en moins de temps que je n'avais promis, en moins de temps que je ne pensais moi-même... Mais quelle fatigue, ajoute-t-il, quelles veilles! Que l'on m'excuse si je n'ai pas entièrement satisfait à l'art. J'étais si pressé! l'occasion était si grande! et que de choses à peindre! toute l'histoire de Florence, en quarante vastes tableaux, dont plusieurs s'étendaient à dix brasses en tous sens; figures gigantesques et de toute sorte; tout ce que l'homme peut penser et concevoir; des corps nus ou habillés, des paysages toscans qu'il a fallu copier d'après nature; des capitaines, des généraux, des soldats, des casques, des armures, des chevaux, des artilleries, des navigations, des tempêtes, des neiges, des pluies, et tant de choses que je ne puis plus me rappeler. Enfin, je le répète, toute l'histoire de Florence, depuis sa fondation jusqu'à nos jours. Et la grande salle qui a été achevée pour le mariage! même avant le jour fixé! c'est à n'en pas revenir; évidemment Dieu m'y a secondé. Sans doute, j'ai été aidé par des élèves; mais plus d'une fois ils m'ont fait des sottises; j'ai dû repeindre de ma main des tableaux entiers. Et je dis tout cela pour m'excuser si en quelque point j'ai failli; hélas! je n'ai failli que trop souvent. »

Il faut lire ces pages, toutes chamarrées d'énumérations descriptives, qu'entrecourent des exclamations et des confidences de l'artiste; on s'amuse de tant de détails, et on le plaint, en souriant, d'avoir trouvé de pareilles besognes, et d'avoir eu surtout la faiblesse de les accepter. Quand il peignit, en 1555, cette grande salle du palais de Florence, il n'en était pas à son coup d'essai dans ce genre. Dix ans auparavant, à Rome, le pape Paul III lui avait donné un travail semblable. Allégories, histoires, portraits, tout avait été achevé en cent jours, et Vasari n'avait pas manqué d'inscrire ce chiffre de cent jours au bas de son œuvre, et Michel-Ange avait dit : on s'en aperçoit.

Déplorable abus de la facilité! Sans doute, en avouant qu'il a fait bien des fautes, Vasari prévient ou adoucit nos reproches; mais il n'en reste pas moins coupable d'un grave délit : il a mieux aimé satisfaire ses patrons que l'art lui-même et il n'a pas osé, comme Michel-Ange, faire sentir aux princes et aux pontifes que l'essentiel,

pour un artiste, n'est pas de leur plaire, mais de concevoir et de réaliser les grandes pensées.

Vasari plaisait fort; le duc Cosme et le pape Paul III étaient heureux de voir, au jour fixé par leurs besoins ou leurs caprices, s'étaler des peintures où leur gloire était célébrée; mais les connaisseurs, examinant de près ces productions trop hâtives, les regardent comme des ébauches d'un effet assez vulgaire et en blâment le coloris insuffisant ou faux. — Il y a pourtant là, disent-ils, du talent et d'heureux détails; mais ce talent surmené, privé de loisir, asservi aux circonstances et nullement nourri par la méditation, a dégénéré en une sorte de *chic*, très utile au peintre en son temps, mais peu intéressant pour la postérité.

En architecture, ses travaux jouissent, il est vrai, d'une plus haute estime. Le palais ducal des Médicis était trop bas et incommode; en peu de temps et avec cette aisance entreprenante qui caractérise Vasari, il fut exhausé d'un étage, et pourvu d'escaliers élégants et très doux. Le palais des Magistrats, bâti près de l'Arno, avait besoin d'être raffermi; et d'ailleurs le duc de Florence voulait le réunir au sien par une galerie qui passerait sous le lit du fleuve. Pour achever ces travaux, cinq ans semblaient nécessaires; Vasari les fit en cinq mois et le palais présenta sur l'Arno une gracieuse façade dont Florence est encore fière. Le duc Cosme destinait une somme de 15,000 écus pour construire l'église et l'hôtel des chevaliers de Saint-Étienne; avec 3,000 écus, Vasari trouva le moyen de bâtir quelque chose qui plut généralement. Economie, promptitude, complaisance, fertilité d'expédients, élégance innée, voilà les qualités que Vasari offrait aux princes ou aux particuliers qui voulaient bâtir.

A Rome, le pape Paul III et les cardinaux le mirent largement à contribution. Dès qu'il leur venait à l'esprit un caprice, une fantaisie pour leurs palais et leurs villas, ils le chargeaient de le dessiner et de l'envoyer à Michel-Ange, qui décidait en dernier ressort.

A Naples, il travailla aussi avec succès; mais il fit trop sentir aux gens du pays que leur architecture lui semblait arriérée et qu'ils n'étaient pas, comme on le dit, dans le mouvement artistique; et ce jugement ayant été plus tard inséré dans sa biographie écrite par lui-même, Naples lui en a longtemps voulu.

C'est à Rome que l'idée de son meilleur ouvrage lui fut heureusement suggérée. Il allait souvent le soir chez le cardinal Farnese, et il y entendait causer des gens de lettres. Giovinetti, l'historien, que nous

nommons Paul Jove, dit dans une de ces réunions qu'il avait eu souvent le désir d'ajouter à ses éloges latins des hommes illustres, une histoire des artistes les plus célèbres, depuis Cimabue jusqu'au milieu du seizième siècle. Et s'étendant sur ce sujet, il montra quelque connaissance de la marche que les beaux-arts avaient suivie dans la Péninsule. « Mais il se contentait, ajoute Vasari, de faire un grand tas, sans y regarder de près; il parlait d'une foule d'artistes en confondant leurs noms, leurs surnoms, leurs pays, leurs œuvres; il débitait beaucoup de choses, mais inexactement et à la grosse. »

Quand il eut achevé son discours : « Qu'en pensez-vous, Georges ? demanda le cardinal ; ne serait-ce pas un bel ouvrage que cette histoire des artistes ? — Très beau, Monseigneur, reprit Vasari, pourvu que Paul Jove se fit aider par un homme de l'art qui remit un peu les choses à leur place. — Eh bien ! dit le cardinal, donnez-lui vous-même un résumé des noms et des œuvres, en suivant l'ordre des temps; ce sera un service de plus que vous rendrez aux arts. » Vasari promit de le faire et comme, depuis sa première jeunesse, il avait aimé à recueillir ces sortes de renseignements sur les artistes, il eut bientôt ébauché tout un cahier qu'il alla porter à Paul Jove. Celui-ci fut charmé ! « Mon cher Georges, lui dit-il, chargez-vous seul de ce travail ; vous y réussirez très bien ; moi, je ne connais pas les diverses manières des peintres ; j'arriverais tout au plus à faire un petit traité dans le genre de Plin. C'est votre affaire ; entreprenez-la ; vous avez-là le germe d'un très bel ouvrage. »

Vasari hésitait encore ; Paul Jove insista, et de temps à autre il le faisait encourager par des amis communs. Décidé enfin à devenir l'historien de l'art italien, Vasari soumit son travail au jugement de littérateurs distingués, profita de leurs conseils, et en 1548, publia pour la première fois les Vies des peintres, des architectes et des sculpteurs illustres de la Péninsule. Le succès fut grand ; nulle âme italienne ne pouvait être indifférente au récit de tant de glorieux travaux. Ne fût-on qu'un simple curieux, on aimait à apprendre, dans ce livre d'un nouveau genre, à quelles mains et à quels génies étaient dûs ces tableaux, ces statues, ces édifices au milieu desquels on vivait. Quand Vasari obtenait la permission d'interrompre sa tâche de peintre ou d'architecte, il consacrait ce loisir à l'étude des documents, à l'examen des œuvres d'autrui. Plus sévère pour ses écrits que pour ses peintures, il mettait à profit les observations et les critiques. Certaines pages où des affirmations trop générales et des

tirades un peu emphatiques avaient blessé les gens de goût furent utilement élaguées. Quelques villes aussi s'étaient plaintes que leurs artistes n'occupaient pas dans ce livre toute la place qui leur était due. L'auteur s'informa, s'instruisit et résolut de réparer ses omissions. En 1566, il visita presque toute l'Italie, se faisant montrer certaines œuvres artistiques qu'il n'avait pas encore eu le bonheur de voir, et témoignant à ses amis, à ses protecteurs une reconnaissance vraiment touchante. Depuis 1564, Michel-Ange était mort ; Vasari qui, d'accord avec d'autres, avait organisé la pompe des funérailles, recueillit ses souvenirs et traça d'une main émue, avec complaisance et adoration, la noble vie du grand vieillard. Enfin, en 1568, la seconde édition de son livre parut, vingt années après la première. A toutes ces biographies il joignait la sienne propre, et la terminait par ces mots qui le font aimer du lecteur : « C'est assez parlé de moi. « A travers tant de travaux, j'ai atteint l'âge de cinquante-cinq ans et « je vivrai tant qu'il plaira à Dieu, pour l'honorer, pour servir tou-
« jours mes amis et autant que mes forces le permettront, contri-
« buer à la prospérité et au progrès de ces nobles arts. »

Ses innombrables travaux l'avaient enrichi : marié, mais sans enfants, il fit, le 25 mai de cette même année 1568, un testament écrit de sa propre main et par lequel il pourvoyait au besoin de tous ses parents. Comme tout le monde, il se proposait bien de goûter un jour la retraite et le repos ; mais il restait encore quelque chose à peindre dans la grande salle du palais de Florence ; il continua donc à y travailler. Puis le duc Cosme, dont il était le très humble et reconnaissant serviteur, lui donna d'autres peintures à faire, d'autres plans de palais à tracer, et, en 1572, l'envoya à Rome. Vasari commençait à se lasser des voyages, à devenir vieux et sédentaire ; il fit donc de sincères efforts pour éviter cette mission fatigante. Mais Cosme lui écrivit un jour (et la lettre nous est parvenue) : « Georges, « je ne puis te sauver de la nécessité d'aller à Rome. C'est la pre-
« mière demande que Sa Sainteté m'adresse, et je ne saurais te refu-
« ser à elle : de plus, en y allant, tu me seras fort utile ; *tu m'aide-
« ras à savoir beaucoup de choses* : ta liaison avec Pie V m'a beau-
« coup servi naguère ; tu feras bien de te lier avec ce pape nouveau
« (Grégoire XIII), d'autant plus qu'à sa cour il n'y a maintenant au-
« cun des nôtres. Prépare-toi donc à partir, emmène des aides, et ne
« perds pas de temps ; le pape est âgé. . . Quand il n'aura plus besoin
« de toi, qu'il te renvoie ici ; je te ferai peindre la coupole de notre
« cathédrale. »

A des ordres si positifs, Vasari ne sut point résister. Il partit donc, chargé d'une *double* mission, puisque le duc espérait savoir par lui ce quise passait à la cour pontificale. Arrivé à Rome le 14 novembre, il se mit promptement à l'œuvre et peignit dans la salle des Rois, au Vatican... devinez quel sujet... le massacre des Huguenots, la sanglante Saint-Barthélemy. Charles IX et Catherine, sa mère, avaient si bien trompé le pape, lui avaient si bien fait accroire à une conspiration huguenote noblement déjouée par les catholiques, que ce bon Grégoire XIII, homme très doux et très savant, regardait la Saint-Barthélemy comme une heureuse et sainte victoire remportée sur des scélérats. Vasari peignit donc les Huguenots massacrés; en treize mois, tout fut fini; il ne resta plus, dans la salle des Rois, un seul coup de pinceau à donner, et Georges, comblé de louanges, écrivait au grand-duc Cosme : « Je suis un des artistes les plus fortunés et les « plus favorisés qui furent jamais. »

Philippe II, roi d'Espagne, lui fit proposer de venir travailler à Madrid. « Non, répondit Vasari, je ne veux plus de gloire, je ne veux « plus d'argent, plus de fatigues ni de travaux; je ne désire que « d'aller me reposer à l'ombre de mon magnanime seigneur. »

Il revint en effet près de Cosme de Médicis; mais il ne s'y reposa pas autant qu'il l'avait espéré; on l'occupa à peindre la coupole de Santa Maria Novella. Bien que, de son propre aveu, chacun de ses travaux ne lui eût pas coûté beaucoup d'efforts, la somme totale en était effrayante, et à tracer tant de lignes, à peindre tant de figures, le bras le plus robuste se fatigue. Ce fut presque une barbarie d'offrir à l'amour-propre de l'artiste ou d'imposer à son obéissance la tâche d'orner encore cette coupole de cathédrale. Il acheva de s'y épuiser, et mourut, âgé de soixante-deux ans, le 27 juin 1574.

Telle fut la vie de cet artiste, qui a raconté celle de tant d'autres. S'il y a quelque plaisir, en lisant la notice qu'il a composée sur lui-même, à voir s'y refléter ou s'y trahir ses qualités et ses faiblesses, que sera-ce donc lorsqu'il nous peindra des génies artistiques bien supérieurs au sien, des caractères plus originaux, des âmes plus passionnées ou plus grandes que la sienne, des existences enfin traversées de plus d'obstacles et ennoblies de plus de malheurs ou de vertus ?

DE TRÉVERRET.



NEIGE AU CIMETIÈRE.



Il a neigé. — La pluie et le spleen étouffant
Hier tombaient sur nous de la nue embrumée,
Tandis que nous suivions la chair inanimée,
Toi que la mort prit jeune et déjà triomphant !

On dirait qu'attentive à soigner son enfant
Dont son sein a reçu la dépouille inhumée,
La nature, par toi, pauvre ami, tant aimée,
D'un voile virginal te couvre et te défend.

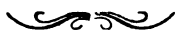
Quel calme au champ des morts !... A peine dans la branche,
Que le givre surcharge et qui vers moi se penche,
Un souffle vague passe et murmure tout bas.

Est-ce le vent d'hiver enchaîné qui soupire ?
Est-ce ton âme libre, ami, qui vient me dire :
Comme il dort bien ici ! ne le réveille pas !

Achille MILLIEN.



L'ENFANT DU RHIN.



Ils étaient au hameau... — mais qui ne les connaît ?
Où ne les a conduits leur course vagabonde ?
Sac au dos, barbe jaune, œil bleu, casquette ronde ,
Deux jouaient de la flûte et l'autre du cornet.

Virtuoses errants que le hasard menait
Aux quatre vents du ciel, ils allaient par le monde...
Un enfant les suivait, doux regard, tête blonde ;
Il s'approcha de nous en tendant son bonnet.

« S'il vous plaît ! » — Le quêteur de l'humble caravane
Parlait avec l'accent de la terre rhénane...
« Ce sont des Allemands, » fit un de nous tout bas.

L'enfant qui l'entendit s'arrêta de colère
Et, levant ses grands yeux, nous dit d'une voix claire :
« Oui, d'Alsace, c'est vrai ! d'Allemagne, non pas ! »

Achille MILLIEN.



BIBLIOGRAPHIE ET CHRONIQUE RÉGIONALES.

LE MUSÉE D'AGEN.

La Société du Musée d'Agen a tenu sa séance annuelle le 19 décembre.

M. Ad. Magen, président, a rendu compte des travaux exécutés dans le courant de l'année; il a énuméré les acquisitions nouvelles, constaté l'établissement d'un service régulier, qui répond aux vœux de tous et affirmé l'avenir du Musée dont la fondation est encore récente et qui n'en a pas moins le caractère d'une œuvre durable.

Voici son discours :

MESSIEURS,

« Il y a un an, à pareil jour, votre Commission, après vous avoir rendu compte de ce qu'elle avait fait pour notre Musée naissant, en inaugurerait avec vous deux salles, celle d'archéologie et celle de peinture, et vous annonçait qu'avant peu, le public serait admis à les visiter.

« En même temps, elle vous exposait sa situation financière, laquelle, après les grands travaux qui venaient de s'accomplir, ne pouvait être que peu brillante, d'où l'occasion de faire appel à votre dévouement et à votre zèle.

« Cet appel a trouvé le chemin de vos cœurs et vous avez ouvert vos bourses. Soyez-en bien remerciés.

« L'Administration municipale ne s'est pas montrée moins soucieuse des intérêts de notre Musée. Avec un empressement qui l'honore, elle a réalisé le plus cher de nos vœux, l'acquisition de la collection si belle et si connue de M. Combes, de Fumel. Il en a coûté bien cher à la ville, mais tout homme de bonne foi estimera que les fonds communaux ne sauraient guère avoir d'emploi meilleur.

« Cette acquisition impliquait la nomination d'un Conservateur qui fût capable de classer, d'étiqueter, d'entretenir les six mille pièces qu'elle comprend. Il y avait aussi à pourvoir à la conservation des tableaux. Les choix de l'Administration municipale, consacrés par un arrêté de M. le Préfet, ont été tels que nous les désirions. La salle de peinture a été confiée à notre collègue M. Lapoque, dont la modestie nous interdit l'éloge, et le reste, tout le reste à M. Dombrowski, homme excellent, infatigable, dont les multiples aptitudes, qui nous étaient pourtant connues, nous causent tous les jours de nouvelles surprises.

« Ajoutons, Messieurs, pour ne rien oublier de ce qu'il faut qu'on sache, que l'Administration municipale a tenu à compléter son œuvre dans la plus large mesure que possible. C'est à ses frais que s'exécutent, pour porter bientôt leurs fruits, les travaux d'appropriation d'une magnifique salle destinée à recevoir la collection récemment acquise. C'est à ses frais également que seront faites les vitrines, qui n'occuperont guère moins de deux cents mètres carrés. Ce chiffre parle mieux que je ne saurais faire et me dispense d'en dire plus.

« Sous l'influence d'un tel concours, la Société devait redoubler de zèle. C'est ce que vous avez fait, Messieurs, je n'hésite pas à le répéter. Grâce à vos cotisations, à une allocation de 500 fr. votée par MM. du Conseil général, sur la bienveillante proposition de M. le Préfet, enfin à l'apport de huit nouveaux fondateurs, nous avons pu ouvrir une troisième salle où le public se plaît à regarder les curieuses chinoiserie que nous a léguées le bon docteur Larivière, et les produits céramiques d'Honoré Boudon, de Saint-Amans. Une quatrième, ouverte peu après, offre aux archéologues une série d'environ quatre-vingts chapiteaux en marbre, du cloître des Augustins d'Agen, dus à la générosité de M. le baron de Bastard et de Madame la mère supérieure de la maison des Filles-de-Marie.

« Nous venons de livrer une cinquième salle où sont exposées deux collections de conchyliologie fluviatile et marine, dont l'une dépend du legs Larivière, dont l'autre nous a été offerte avec une spontanéité charmante par M. Brondeau de Senelles, près Villeneuve-sur-Lot. Formée par un capitaine de frégate, M. Jegun de Marans, oncle du donateur, celle-ci est des plus riches. On doit d'ailleurs reconnaître qu'elles se complètent heureusement l'une l'autre. Des mammifères, des oiseaux, provenant de l'ancien fonds, augmentent pour le public l'intérêt de cette salle dont l'habile aménagement est dû principalement à l'inspiration de M. Dombrowski.

« Nous devons encore à notre Conservateur, — permettez-moi de le dire en passant, — un commencement de restauration de notre bel escalier. Cette curieuse portion de notre local en a reçu de la solidité et comme un regain d'élégance et de jeunesse. M. Dombrowski est bien capable d'en achever la restauration, avec l'aide de notre soigneux concierge, M. Paturel. Bonne besogne et gratuite !

« Il serait long, Messieurs, d'énumérer les dons qui nous ont été faits dans le courant de cette année ; cela nous exposerait d'ailleurs à nommer trop souvent nos collègues de la Commission.

« Plus de cinquante donateurs figurent nominativement sur les pages du catalogue qui fut imprimé au mois de juin dernier. La liste des objets reçus depuis cette époque, liste que vont publier les quatre journaux d'Agen, vous en révélera presque un nombre égal.

« Pour n'en citer que quelques-uns, ce sont, — outre M. de Brondeau, qui a joint à sa collection conchyliologique plus de deux cents peaux de magnifiques oiseaux étrangers, — M. Dubosc, de Galapian, qui a complété ce don par celui de trois cents oiseaux, dont la plupart indigènes ; M. Sauriac, qui a offert plusieurs peaux d'animaux rares ; M. Bezard, agenais d'adoption, à qui nous devons deux toiles et un superbe dessin ; M. Signoret, de Nérac, dont nous avons un fusain d'une large facture et d'un effet puissant ; M. Calbet, pensionnaire du Conseil général, qui nous a envoyé de Paris une bonne copie de la *Maitresse du Titien* ; M. Joseph de Gaulejac, un sculpteur de nature, qui a enrichi d'un très beau buste, — un buste vivant et pensant, — de Jules-César Scaliger, notre galerie des illustres Agenais.

« J'aurai garde d'oublier un certain nombre d'objets anciens trouvés par hasard dans le pays, et qui présentent un intérêt véritable pour l'histoire de l'industrie et des arts. Ils nous viennent de cultivateurs intelligents, MM. Blaire et Sutra, de Bon-Encontre, Amoureux, de l'Ermitage d'Agen, Pérès, de Dolmayrac, Coustès, de Luzignan-Grand, Leyrisson, de Tridon près Tonneins, qui, tout en travaillant leurs terres, en ont soigneusement extrait ces vestiges de tous les âges. Le cimetière de Sainte-Colombe de Villeneuve a fourni un vase Mérovingien qu'a bien voulu nous offrir M. le curé Delmas. Une charmante statuette en albâtre trouvée auprès de Tayrac, dans des substructions gallo-romaines, nous a été donnée par M. J.-M. Mourgues, ancien maire de la commune.

« Une découverte capitale vient d'être faite au lieu du Thouron,

près Monséur de Fumel. Elle consiste en trois tablettes de bronze, pesant ensemble environ dix kilos, et portant, avec le monogramme du christ, des inscriptions qui leur donnent une haute valeur historique. Elles furent offertes en don, dans le cours du ^{iv}^e siècle, à un personnage consulaire, nommé Claudius Lupicinus, par trois cités de la Grnde Sénonie, qu'il avait administrées, Sens, Orléans et Auxerre. Il est présumable que ce personnage, à la fin d'une carrière qui avait été brillante, les apporta dans la villa de ses pères, où le hasard les a fait retrouver. Une souscription non publique, ouverte chez l'un de nous, a permis d'en enrichir le Musée, qui possèdera en elle trois pièces uniques, sans avoir eu à fournir la moindre part des six cents francs qu'elles ont coûtés.

« C'est à ce concours spontané et actif de toutes les bonnes volontés qu'est dû infailliblement le succès de notre entreprise. On a compris qu'un Musée n'est pas seulement un cabinet de curiosités ou un écrin à bijoux, mais une école où l'esprit se développe par les yeux, où le goût se forme et s'éclaire, un puissant et agréable moyen d'éducation et d'instruction, de conciliation et de paix, pour tout résumer en deux mots. Sur ce terrain où nous marchons d'un pas ferme et égal, le but étant le même pour tous, pas une question personnelle qui ne tombe aussitôt posée, pas de divergence politique qui ait chance même d'être aperçue et voilà justement ce qui fait notre force.

« C'est dans ces sentiments, Messieurs, que la Commission se présente devant vous et qu'elle vous rend ses pouvoirs. A vous de juger si, en faisant autrement qu'elle n'a fait, on avait chance de faire mieux. »

A ce résumé si complet, qu'il nous soit permis d'ajouter quelques lignes sur les bonnes fortunes qui doivent nous échoir dans les premiers jours de l'année prochaine.

M. Laffitte de Lajouannenque, notre député, a obtenu pour le Musée, un tableau, dont l'auteur, M. Dawant, a reçu une haute récompense au dernier Salon. Cet ouvrage figure sur le livret sous le titre suivant : « Henri IV d'Allemagne fait amende honorable devant le pape Grégoire VII, en présence de la princesse Mathilde (Canossa, 1077). »

M. George de Monbrison, dont la générosité n'a point de limites, a promis quatre portraits, dont trois de l'Ecole italienne et un de l'Ecole française.

Il résulte du rapport de M. Peyrard que, pendant l'exercice 1880 et jusqu'au 19 décembre, il a été encaissé :

Cotisations de sociétaires, versements de membres fondateurs, recettes pendant les foires du Gravier.....	2.916	30
Subvention du Conseil général.....	500	»
— du Conseil municipal.....	3.000	»
— pour le transport de la collection Combes.....	500	»
En caisse au 28 décembre 1879.....	623	12
TOTAL.....	8.036	42
Il a été dépensé, suivant pièces justificatives. 7.793	75	} 7.803 75
— timbres de quittances.....	10	
RESTE EN CAISSE.	232	67

A quoi il convient d'ajouter une somme de..... 380 »
perçue sur les dernières cotisations de 1880, qui ne sont pas entièrement recouvrées.

La Commission du Musée a été intégralement réélue pour l'année 1881. Le bureau reste donc composé comme suit : Président-directeur du Musée, M. Ad. Magen; Vice-présidents, MM. Félix Annac, d^r Pucheran; Secrétaires, MM. G. Tholin, L. Marraud; Trésorier, M. Peyrard.

Les Secrétaires,

G. THOLIN, L. MARRAUD.

L'Héritage de Kernigou, scènes de mœurs militaires, par Edmond de Boissière.
— Paris, Dentu, 1880.

Ce qui nous a frappé dès les premières pages du roman de M. de Boissière — et cette remarque peut s'étendre à tout le volume, — c'est l'absence de parti-pris littéraire, la vérité de l'observation, la bonhomie souvent aiguisée et malicieuse du récit. Autant de mérites peu communs à rencontrer aujourd'hui et très appréciables pour un lecteur fatigué comme nous, des productions à la mode du jour; de

ces romans où tout trahit l'effort et la manière, où la monotonie des phrases jetées dans le même moule n'est égalée que par l'uniformité du fond, par l'interprétation prévue d'avance, obligée, pour ainsi dire, de la vie humaine telle que l'a formulée le maître et que la réclame le mauvais goût d'un certain public.

Le naturalisme n'a rien à voir ici, et nous en félicitons bien vivement notre auteur. Si l'on voulait lui chercher des parentés littéraires, il faudrait franchir une génération et remonter jusqu'à ce réalisme honnête, amusant, humain que pratiquait Champfleury. Entre le père des *Bourgeois de Molinchart* et l'auteur de *l'Héritage de Kernigou*, il ne manque pas en effet de ressemblances. C'est chez tous les deux la même exactitude toujours scrupuleuse, souvent minutieuse dans les détails, le même sentiment des petites misères et des grands ridicules de la vie de province, mais plus adouci, moins poussé à la caricature chez M. de Boissière, la même veine humoristique, mais plus discrète, relevant à peine d'un léger sourire la physionomie parfois un peu sombre du roman.

On trouverait malaisément chez nos contemporains, et je n'en excepte pas le spirituel auteur du *101^e régiment*, une étude de la vie militaire aussi complète, aussi fouillée, aussi près de la réalité que ces scènes imaginées par M. de Boissière. Imaginées ou reproduites ?

Certaines pages de ce récit ont un tel accent de vérité qu'il semble difficile qu'elles n'aient pas été étudiées d'après nature. Le cadre a pu être changé, les détails transposés, arrangés même à l'occasion ; mais certainement les personnages ont été pour la plupart copiés sur le vif, les traits de caractère notés au vol, sténographiés à la minute. Il n'y a que les choses vécues pour paraître vivantes. M. de Boissières a dû s'essoir avec les camarades à la table du restaurant Lenormand ; il a subi les calembours du lieutenant Brillant et les platitudes du sous-lieutenant Botrot ; il a vu le geste de cet officier chargé des écoles « qui, habitué à tracer des cercles à la craie sur le tableau, décrivait toujours dans l'air, à l'appui de ses paroles, des circonférences imaginaires avec la pointe de sa fourchette... » Il a saisi le ridicule de cet autre « dont la manie était de se faire passer pour un ancien élève de Saint-Cyr, quoiqu'il n'en fût rien... » Tout cela ne s'invente pas, non plus que la partie de billard du café Denot si curieusement photographiée ni le tir aux sarbacanes prenant pour cible les bourgeois inoffensifs de la place des Lices.

D'ailleurs, même en admettant que quelques-unes de ces observations puissent s'appliquer à peu de chose près aux officiers de toutes

les armes et de tous les temps, il en est d'autres plus spéciales qui localisent l'action et lui assignent une époque certaine. Les nombreuses critiques infligées, au cours du récit, tant à l'organisation de l'armée qu'à l'esprit militaire lui-même, peuvent bien trahir dans une certaine mesure, les dispositions personnelles de l'auteur, les pointes d'un caractère très épris de logique et d'indépendance; elles s'inspirent d'un état plus général et qui porte sa date. Lisez attentivement les boutades placées le plus habituellement dans la bouche de l'officier Perrin; remarquez l'épisode de l'inspection ou l'incident significatif de la revue du 15 août, vous y trouverez les symptômes d'une désorganisation encore latente en cette période qui suit nos triomphes d'Italie, mais qui ne devait que trop se manifester au grand jour quelques années plus tard.

Les militaires ne sont pas, comme on peut le penser, les personnages uniques du roman de M. de Boissière; les bourgeois et bourgeoises de Rennes qui y figurent ne sont pas moins bien observés. La ville et la campagne, les paysages et les rues, tout ce qui fait la physionomie à part de ce coin de Bretagne, a été fidèlement reproduit par l'auteur. Si l'héroïne du roman n'a rien qui la distingue absolument des amoureuses de convention, en revanche les personnages secondaires sont croqués d'une plume alerte et vive; Madame Goulat, la logeuse de garnis et Madame Moins, la corsetière, sont des types vivants et naturellement comiques qui ne contribuent pas peu à égayer le récit.

L'action qui met en œuvre tout ce petit monde ne manque ni de force, ni d'imprévu. Elle abonde en surprises habilement ménagées, en péripéties émouvantes, en incidents dramatiques. Peut-être pourrait-on regretter qu'elle emprunte ses principaux ressorts à des circonstances extérieures et fortuites au lieu de les prendre dans le choc des passions et des caractères. Mais une fois le genre admis, il faut bien reconnaître que M. de Boissière excelle à l'appliquer et que peu de romans sont aussi solidement charpentés et attachants à lire que l'*Héritage de Kernigou*. L'auteur est expert à démêler l'écheveau embrouillé des effets et des causes, habile à graduer l'intérêt, à suspendre ou à précipiter le cours des événements et cette qualité importante quoique on affecte aujourd'hui de la reléguer au second plan, ne peut pas nuire au succès d'un livre qui se recommande aux lecteurs délicats par une étude sincère et poussée jusque dans ses replis les plus intimes, de la vie de province et des mœurs de garnison.

E. P.

Récit de l'assassinat du sieur de Boisse Pardaillan et de la prise de Monheurt, publié avec avertissement, notes et appendice, par Philippe Tamizey de Larroque.¹

Quel arsenal inépuisable que cette petite chambre, où vit dans l'étude et dans la retraite notre aimable bénédictin de Gontaud ! Vous me direz qu'elle est pleine de livres sans cesse feuilletés, contrôlés et complétés les uns par les autres. C'est vrai, mais aussi riche que vous la supposiez, la bibliothèque privée d'un travailleur est bien insuffisante. Comment faire de l'érudition sur tout le **xvi^e** siècle et tout le **xvii^e** quand on est si loin de Paris et des grands centres ? Comment épuiser le plus petit sujet quand il se rattache à des événements multiples, à des séries de personnages ? C'est possible par miracle. **M. T. de L.** nous l'a depuis longtemps appris ; il nous l'apprend tous les jours, il continuera à nous l'apprendre dans l'avenir. Non pas une fois, mais cinquante, il a résolu ce difficile problème, à la condition de se lever matin, de se coucher tard, de savoir chercher, d'avoir la mémoire parfaite et la plume alerte, enfin d'utiliser quelque rapide voyage de la première à la dernière minute.

Comme distraction aux effrayants labeurs que coûtera l'édition de **Peiresc**, ce vaillant, sans trêve, rédige ses intéressantes plaquettes gontaudaises, dont l'ensemble formera un gros volume.

Je viens de donner le titre de la sixième. Cette réédition de petites feuilles devenues introuvables vaut mieux assurément que les originaux. Comme s'il eût été contemporain des événements. **M. T. de L.** nous fait vivre avec tous les personnages qui ont joué leur rôle dans les scènes dramatiques du meurtre de Pardaillan et du siège de **Monheurt**. Une note est consacrée à chacun d'eux, et ces renseignements accessoires doublent le volume des textes. Nous avons le cadre et le tableau.

Trois lettres inédites de Boisse de Pardaillan, une notice sur divers opuscules qui traitent de la prise de Monheurt, complètent cet ensemble de documents. Ainsi le sujet semble épuisé ; les futurs annalistes de l'Agenais n'auront qu'à résumer ces pages, à grouper les faits, pour raconter ces tragiques épisodes de notre histoire locale.

¹ Paris, Champion. Bordeaux, Lefebvre. Petit in-8°, 72 pages. Prix : 3 fr.

M. T. de L. fait des remarques utiles au sujet de certains termes de notre vieux français ; une entre autres (note 41) sur le mot *bicoque*, dont M. Littré n'a donné dans son *Dictionnaire* que des exemples plus modernes. « Il serait facile, je le crois, de remonter encore un peu plus haut, » dit M. T. de L. Je le pense également, me souvenant d'une indication donnée verbalement par notre regretté collègue M. Moullié. Il avait trouvé dans un texte de coutumes du moyen-âge la véritable étymologie du mot *bicoque*. Ce terme, avec la signification évidente d'étable à chèvres (bique), était placé dans une énumération, auprès d'un terme désignant les étables à bœufs. Quel dommage de n'avoir pas la pièce ! En tous cas, l'application figurée et quelque peu ironique de ce vieux terme a fait complètement oublier le sens primitif.

Une simple coquille à signaler : au commencement de la page 10, 1515 pour 1615. Cette faute d'impression est corrigée d'elle-même par le voisinage des dates 1613 et 1616.

G. T.

Le Directeur-Gérant,

AD. MAGEN.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans les douze livraisons de l'année 1890.

1^{re} LIVRAISON. — Janvier-Février.

Pages.

<i>Notes historiques sur des monuments féodaux ou religieux du département de Lot-et-Garonne</i> (suite), par M. Jules de Bourrousse de Laffore	4
<i>Benvenuto Cellini</i> (fin), étude littéraire, par M. A. de Tréverret...	46
<i>Chronique d'Isaac de Pérès</i> (suite) ..	29
<i>Etat militaire et politique de la Gascogne en 1814 et 1845</i> (suite), par M. J.-F. Bladé.....	47
<i>L'Aubade des œufs dans l'Agenais</i> , par M. J.-B. Goux.....	54
<i>Le Casque en fer du Musée d'Agen</i> , par M. Abel Maitre.....	58
<i>Bibliographie et Chronique régionales; Réponse à M. l'abbé Servières, à propos de l'histoire de sainte Foy d'Agen</i> , par M. Tholin. — <i>Documents historiques sur le Tarn-et-Garonne</i> , de M. F. Moulenq. — <i>La Revue catholique de Bordeaux</i> . — <i>Le Musée d'Agen</i> , par M. Ad. Magen.	64

II^e LIVRAISON. — Mars-Avril.

<i>Notes historiques sur des monuments féodaux ou religieux du département de Lot-et-Garonne</i> (suite), par M. Jules de Bourrousse de Laffore	81
<i>La dernière bécasse du bois de Darret</i> , par M. G. de Chasseloup...	109
<i>Chronique d'Isaac de Pérès</i> (suite) ..	119
<i>La monnaie retrouvée des évêques d'Agen</i> , par M. Léon Lacroix...	144
<i>Roncevaux</i> , poème (fin), par M. J.-B. Goux.....	156

Pages.

<i>La chevauchée de l'âne à Aiguillon</i> , par M. Gustave Brunet.....	474
<i>Chronique régionale</i> , par M. Adolphe Magen	473

III^e LIVRAISON. — Mai-Juin.

<i>Quarante jours en Italie. Gènes, Pise, Florence.</i> Lettres à M. Ad. Magen, par M. G. Tholin.....	484
<i>Chronique d'Isaac de Pérès</i> (suite) ..	242
<i>Notes historiques sur des monuments féodaux ou religieux du département de Lot-et-Garonne</i> (suite), par M. J. de Bourrousse de Laffore.....	232
<i>Eloge de Clémence Isaure</i> , par M. J.-F. Bladé.....	248
<i>Six rondeaux rustiques</i> , par M. Charles de Trenquelléon.....	258
<i>Une lettre de M. Félix de Verneilh</i> , par Ad. Magen.....	264
<i>Observations sur la date du moulin de Barbaste</i> , par M. le baron de Verneilh.....	269
<i>Chronique locale et régionale; — M. F. Lamy.</i> (La Rédaction.) ..	274

IV^e LIVRAISON. — Juillet-Août.

<i>Notes historiques sur des monuments féodaux ou religieux du département de Lot-et-Garonne</i> (suite), par M. de Bourrousse de Laffore..	277
<i>De quelques livres de raison des anciennes familles agénaises</i> , par M. G. Tholin.....	297
<i>Chronique d'Isaac de Pérès</i> (suite) ..	326
<i>Le maréchal de camp Antoine Descrime</i> , par M. Ad. Magen.....	335
<i>La reconstruction de la ville de Tonneins en 1622</i> , par M. Lagarde..	346

	Pages.
<i>Ce que coûtait la reconstruction d'un pont sur la Garonne. à Agen, au xiii^e siècle</i> , par M. L. Lacroix.	356
<i>Note sur la monnaie Arnaldèse</i> , par M. A. Lagarde.	359
<i>Le cœur du mouton</i> , par M. J.-B. Goux.	364
<i>Bibliographie régionale : Les Mémoires de Jean d'Antras</i> , par M. Ad. Magen.	369
V^e LIVRAISON. — Septembre-Octobre.	
<i>De quelques livres de raison des anciennes familles agenaises</i> (fin), par M. G. Tholin.	373
<i>Chronique d'Isaac de Pérès</i> (suite).	387
<i>Notes historiques sur des monuments féodaux ou religieux du département de Lot-et-Garonne</i> (suite) par M. J. de Bourrousse de Lafore.	400
<i>Trois nouveaux contes populaires recueillis à Lectoure</i> , par M. J.-F. Blacé. — <i>Le Prince des sept vaches d'or</i> . — <i>Le Jeune homme et la grande bête à tête d'homme</i> — <i>Pieds d'or</i> .	446
<i>Vasari, André del Sarto et Raphaël</i> , par M. A. de Tréverret.	446
<i>Danse macabre</i> , poésie, par M. X.	460
<i>Bibliographie régionale ; une lettre inédite de Henri IV</i> (M. Ad. Magen). — <i>Un ballet agenais au commencement du xvn^e siècle</i> (M. Ph. Lauzun). — <i>Recueil des travaux de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'A en.</i>	

	Pages.
7 ^e série, tome VI. — <i>Briefve narration de ce qui s'est passé en la ville d'Agen depuis sa déclaration au parti de la Sainte Union, 1589-1590</i> (M. Ad. Magen), par M. Léonce Couture.	464
VII^e LIVRAISON. — Novembre-Décembre.	
<i>De la part de Maître François Jauffrion</i> , par M. H. Lohé.	469
<i>Quarante jours en Italie</i> , lettres à Magen (suite), par M. Tholin.	474
<i>La chronique d'Isaac de Pérès</i> (suite)	501
<i>Impressions et souvenirs d'une promenade dans le Comtat</i> , lettres à M. G. Tholin, par M. Adolphe Magen.	522
<i>Vasari</i> , par M. A. de Tréverret.	538
<i>Neige au cimetière. — L'Enfant du Rhin ; sonnets</i> , par M. Ach. Milien.	552, 553
<i>Bibliographie et chronique régionales. Le Musée d'Agen</i> (MM. Tholin et Marraud). — <i>L'héritage de Kernigou</i> (M. E. de Boissière), par M. E. P. — <i>Récit de l'assassinat du sieur Boisse Pardailhanet de la prise de Monheurt</i> (M. Tamizey de Larroque), par M. G. Tholin.	554

Fin de l'année 1880.

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06848 0782



